Howard Bloom

Le Principe de LUCIFER

Une expédition Scientifique dans les forces de l'Histoire !

"Diaboliquement dingue"

Laurent Lemire • LivresHebdo

LE LIVRE CULTE DE HOWARD BLOOM

100 000 exemplaires

Howard Bloom

Le Principe de Lucifer

Une expédition scientifique dans les forces qui gouvernent l'Histoire

Traduit de l’américain par Aude Flouriot

Le jardin des Livres Paris

Du même auteur :

Le Principe de Lucifer 2 - « Le cerveau global »

© 2001-2015
Le jardin des Livres pour la traduction française
© Howard Bloom
Éditions Le jardin des Livres ®
243 bis, Boulevard Pereire - Paris 75017

Table des matières

Avant-Propos de Pierre Jovanovic

Introduction à la version française par Howard Bloom

~ 1 ~ ***Qui est Lucifer ?***

~ 2 ~ ***L'énigme Clint Eastwood***

~ 3 ~ ***Le tout est plus grand que la somme des éléments qui le composent***

~ 4 ~ ***La révolution culturelle chinoise***

~ 5 ~ ***Mère nature, cette chienne sanglante***

~ 6 ~ ***Les femmes ne sont pas les créatures***

pacifiques que vous imaginez

~ 7 ~ *Un combat pour le privilège de procréer*

~ 8 ~ *L'avidité des gènes*

~ 9 ~ *La théorie de la sélection individuelle et ses failles*

~ 10 ~ *Superorganisme*

~ 11 ~ *L'isolement : le poison ultime*

~ 12 ~ *Même les héros sont inquiets*

~ 13 ~ *Aimer l'enfant qui est en nous ne suffit pas*

~ 14 ~ *Nous contre eux*

~ 15 ~ *De l'intérêt d'avoir un ennemi*

~ 16 ~ *L'astuce perceptuelle qui fabrique les démons*

~ 17 ~ *Comment la haine construit les murs de la société*

~ 18 ~ ***Des gènes aux mèmes***

~ 19 ~ ***Le nez d'un rat et l'esprit humain : une brève histoire de l'ascension des mèmes***

~ 20 ~ ***Comment des fausses idées peuvent être vraies***

~ 21 ~ ***Le village des sorciers et l'énigme du contrôle***

~ 22 ~ ***Le sorcier, guérisseur moderne***

~ 23 ~ ***Le contrôle et le besoin de prier***

~ 24 ~ ***Le pouvoir et le monde invisible***

~ 25 ~ ***Einstein et les Esquimaux***

~ 26 ~ ***L'explication connexionniste des rêves de l'esprit collectif***

~ 27 ~ ***La société comme réseau neuronal***

~ 28 ~ ***Le caractère remplaçable des mèmes***

~ 29 ~ ***De l'utilisation de l'homme comme un***

dé par la société

~ 30 ~ ***Le lancer est-il un savoir-faire acquis génétiquement ?***

~ 31 ~ ***Olivier Cromwell : les instincts du rongeur sont déguisés***

~ 32 ~ ***Le monde invisible en tant qu'arme***

~ 33 ~ ***La vraie route de l'Utopie***

~ 34 ~ ***Pourquoi les hommes embrassent-ils des idées et pourquoi les idées embrassent-elles des hommes ?***

~ 35 ~ ***L'indignation morale cache le désir de biens fonciers***

~ 36 ~ ***Les Chiites***

~ 37 ~ ***La poésie et le désir du pouvoir***

~ 38 ~ ***Lorsque les mèmes entrent en conflit : L'ordre de préséance des nations***

~ 39 ~ ***Les poulets « hauts placés » se font des***

amis

~ 40 ~ ***Les visions du monde en tant que fer à souder de la chaîne hiérarchique***

~ 41 ~ ***Le principe Barbare***

~ 42 ~ ***Existe-t-il des cultures tueuses ?***

~ 43 ~ ***La violence en Amérique du Sud et en Afrique***

~ 44 ~ ***L'importance de l'étreinte***

~ 45 ~ ***Le mystère de la suffisance***

~ 46 ~ ***Mieux vaut être pauvre et avoir du prestige qu'être riche et en disgrâce***

~ 47 ~ ***Pourquoi la prospérité n'entraînera pas la paix***

~ 48 ~ ***La signification secrète de « Liberté », « Paix » et « Justice »***

~ 49 ~ ***Le déclin victorien et la chute de l'Amérique***

~ 50 ~ ***Les boucs émissaires et l'hystérie sexuelle***

~ 51 ~ ***Les rats de laboratoire et la crise pétrolière***

~ 52 ~ ***Pourquoi les nations font-elles semblant d'être aveugles ?***

~ 53 ~ ***Comment l'ordre de préséance refaçonne l'esprit***

~ 54 ~ ***La fermeture perceptuelle et l'avenir de l'Amérique***

~ 55 ~ ***Le mythe du stress***

~ 56 ~ ***L'heure du tennis et l'horloge mentale***

~ 57 ~ ***Le Principe de Lucifer***

~ 58 ~ ***Épilogue***

Remerciements

Bibliographie

Bibliographie Originale

Revue de Presse

Critiques parues dans la presse sur

Le Principe de Lucifer

de Howard Bloom

« Les lecteurs seront émerveillés par le miroir que Bloom tend à la condition humaine et fascinés par la masse éclectique de données qui surgissent avec la grâce et la furieuse intensité de la volée d'une balle de tennis. Son style est attirant, plein d'esprit et vif. Il se repose sur une douzaine d'années de

recherches dans une véritable jungle de spécialités universitaires diverses… et prouve méticuleusement chaque information… »

The Washington Post

« Un immense plaisir à lire et débordant d'informations fantastiques »

The New York Review of Books

« Ce livre couvre un sujet que les sources plus timides et plus conventionnelles n'osent pas confronter: la nature et les causes de la violence humaine… vigoureux… fervent… une théorie fraîche et viable sur l'évolution de l'humain social »

The Washington Times

« Le travail de Bloom rassemble une telle quantité d'évidences, qu'il rappelle l'Origine

des Espèces de Darwin »

Wired

« Un récit érudit sur l'interconnexion de toutes les formes de vie. Bloom écrit sur les complexités de la nature avec simplicité, talent et compréhension. Pourquoi nous sommes ce que nous sommes devient brusquement clair, merci à l'intelligence et à la candeur de Bloom »

Omni

« Provoquant… explosif… fringuant… un assemblage de grenades rhétoriques qui remettent en cause nos innombrables formes de satisfaction de soi »

The Boston Globe

« Howard Bloom bouleverse toutes nos idées

préconçues, et au passage libère notre manière de penser, nous permettant de voir le monde différemment »

Michael SIGMAN, Editeur Los Angeles Weekly

« Le tour de science et d'histoire de Howard Bloom est fascinant… une idée grandiose, extraordinaire »

The Detroit Free Press

« Élégant… Un dîner quatre étoiles pour le cerveau… Une nouvelle vision révolutionnaire de la nature humaine … Un travail monumental d'un penseur merveilleux et original. Tout simplement extraordinaire »

Newark Star-Ledger

« Un regard philosophique sur l'histoire de

notre espèce, qui alterne entre le fascinant et l'effrayant. Le lire fut comme lire du Stephen King. Je n'ai pas pu le poser. Exceptionnel ».

Rocky Mountain News

« Howard Bloom a un telle maîtrise de se son sujet, et une telle facilité à communiquer de manière attrayante que ce livre est quasiment enivrant… L'Histoire entre les mains de Bloom devient tellement excitante qu'on en devient sceptique. Mais chaque exemple d'information difficile à croire, comme par exemple ces 30.000 Japonais qui se sont suicidés en sautant d'une falaise d'Okinawa, est soutenue par les sources en annexes. On y trouve également une bibliographie impressionnante. Howard Bloom nous a fait une faveur: son livre passionnant et quelque peu choquant pulse avec des ponctions

bizarres dans l'histoire, la sociologie et l'anthropologie »

The Courier-Mail

« Un travail fascinant. La théorie de Howard Bloom peut être résumée de la manière suivante :

Premièrement, les réplicateurs (les gènes par exemple) produisent leur matière si facilement de façon exponentielle que le résultat à leur bout, entre autre, c'est moi, c'est vous.

Deuxièmement, les êtres humains, comme toutes les formes de vie, des mongeese aux singes, existent à l'intérieur d'un superorganisme: Nous sommes, dit Bloom, des composants jetables d'un être plus important que nous-même.

Troisièmement, les Mèmes, ces grappes

d’idées qui se répliquent d’elles-mêmes, sont devenues la colle qui maintient les civilisations.
Quatrièmement, le réseau neuronal, le groupe de pensée qui nous transforme en une massive machine d’apprentissage.
Enfin, le dernier point, l’ordre de préséance qui existe chez les hommes, les singes, les guêpes et même les nations, qui explique pourquoi le danger des barbares est réel, et pourquoi les idées de notre politique étrangère sont souvent fausses ».

Los Angeles Village View

« S’appuie sur une impressionnante batterie de recherches historiques, anthropologiques et biologiques (…) bien que provoquant mais souvent rempli de vues de grande valeur… ».

Kirkus Reviews

« Une étude ambitieuse et souvent provocante ».

Publishers Weekly

« Un livre dérangeant (…) de la nourriture pour l'esprit, plutôt que raison de désespoir ».

Booklist

« Saisissant… Habile… Gracieux… Howard Bloom est quelqu'un qu'on ne rencontre plus beaucoup de nos jours: un esprit universel. Le principe de Lucifer est vraiment épatant à lire, ce type de livre qui donne l'envie d'attraper le téléphone pour avoir une bagarre avec l'auteur pratiquement toutes les trois pages. … Hérétique… Énervant… Divertissant et engageant, ce qui est - selon ma définition -

une bonne description d'un compagnon agréable ».

The Phoenix

« Se repose solidement sur des preuves biologiques et anthropologiques pour montrer que les êtres humains ne sont pas par nature des individualistes, ou des isolés, mais qu'au contraire ils ont une puissante et naturelle inclinaison pour le groupe social, et que la plupart de la violence et de la cruauté qui a caractérisé l'histoire humaine est ancrée dans la compétition entre groupes pour le statut (social) et la domination ».

Foreign Affairs

« Le livre de Howard Bloom est un traité de définition de culture et un monument d'époque. Il est destiné à être le futur choc de

notre époque ».

Bob Guccione, Jr., fondateur de Spin Magazine, Éditeur de GEAR Magazine

« Tombe quelque part entre le livre de Paul Kennedy's 'Rise and Fall of the Great Powers' et celui de John Naisbett, 'Me-gatrends' ».

Library Journal

« Le Principe de Lucifer est devenu une sensation 'underground' dans les communautés scientifiques et littéraires.... ».

The Independent Scholar

« Le Principe de Lucifer est devenu l'un des livres de sciences le plus influent depuis sa publication, salué par 22 scientifiques de renommée mondiale comme étant un ouvrage majeur. Le livre est tellement annoté,

mais facile à lire, et accessible - une preuve du talent d'écrivain de Bloom-. Peu de livres changent votre vie ou vos concepts de la vie de cette manière. Mais celui-ci, oui, définitivement »

Disinfo.com

SCIENTIFIQUES ET UNIVERSITAIRES :

« Howard Bloom a écrit une « Histoire du Monde » avec un nouveau point de vue reposant sur la structure psychologique et les prédispositions naturelles de la pensée humaine. Son récit est une formidable alternative à celles qui reposent sur des assomptions politiques ou théologiques ».

Pr. Horace B ARLOW, Royal Society Research

Cambridge University

« Le livre de Howard Bloom est puissant, provoquant, un plaisir à lire, et, j'espère, qu'il a au moins à moitié tort ».

Pr. Ellen LANGER, PhD, Prof. Psychology
Harvard University

« Un summum de l'écriture. L'un des meilleurs livres contemporains que j'aie lu ».

Pr. EDWARDS Standford University

« Un puissant outil de réflexion, complexe et ambitieux, franc, avec une capacité exceptionnelle à intégrer, à travers un incroyable spectre d'informations scientifiques. Je me suis retrouvé moi-même avec des « hh » et des « hh ». Excellent, totalement fascinant et brillant »

Pr. Allen JOHNSON Anthropology

department University of Los Angeles

« Une vision révolutionnaire sur la relation entre psychologie et histoire. Le Principe de Lucifer aura un impact profond sur nos concepts de la nature humaine. Il est même incroyable qu'un livre de cette importance puisse donner autant de plaisir à être lu »

Elizabeth F. LOFTUS American Psychological Society

« Le Principe de Lucifer est captivant, bien écrit, réfléchi, et merveilleux dans sa manière d'intégrer les données d'ethnologie, psychologie et biologie. Le livre incorpore des informations tellement nouvelles sur le système immunitaire qu'elles doivent être encore analysées pour une totale compréhension. Il a lié ces changements

biochimiques au comportement social et aux attentes personnelles, d'une telle façon qu'il projette une nouvelle lumière sur la nature humaine et la nature de la vie elle-même. »

Pr. Herbert LEFCOURT, Psychology University of Waterloo

« Howard Bloom décrit dans son Principe de Lucifer les groupes sociaux humains comme des superorganismes, dont les membres fondent leur pensée dans une seule mais gigantesque machine d'apprentissage. C'est clairement une proposition radicalement différente des points de vue actuels sur l'évolution de la psychologie humaine. Si vous regardez dans les pages du « he adapted min » vous ne la trouverez pas. L'idée qui apparaît là tend à être hérétique. Mais l'idée d'un système cognitif au niveau du groupe est

nouvelle et pourrait être très hautement en relation avec l'évolution de la psychologie humaine. »

David Sloan WILSON Department of Biological Sciences State University of New York

« Je suis totalement d'accord avec le Principe de Lucifer. C'est fascinant, érudit, agréable, stimulant et vivant. »

Pr Jerome D. FRANK, Psychiatry The Johns Hopkins U.

« Le Principe de Lucifer est un grand bond en avant pour l'effort humain de comprendre la biologie humaine. D'une manière très claire, il nous demande de regarder à l'intérieur de nous-mêmes. Son approche littéraire est brillante; ses faits historiques sont

indiscutables.... Exceptionnel. »

Dr Richard BERGLAND, endocrinology

Department of neurosurgery, Sloan/Kettering

« Le Principe de Lucifer est écrit avec énergie, et un talent étonnant pour les contrastes discordants. Il documente exemple après exemple les blessures qui nous dérangent, puis, sans avertissement, fait une véritable boucherie en crevant le camouflage hypocrite de nos chères illusions. »

David L. HULL, Department of Philosophy Northwestern University

« Instructif, provoquant et plaisant à lire. Nous avons besoin de livres comme celui-ci. »

Pr. Robert B. CIALDINI, Psychology

Arizona State University

« Fascinant. Les détails -historiques et scientifiques- constituent une éducation en eux-mêmes. Mais ils sont tous dirigés vers une idée centrale, totalement juste, et jette le gant à la face des dogmatistes intellectuels à la mode et des utopistes professoraux. »

Pr. Robin FOX, Social Theory Rutgers University

« Passionnant comme un policier de Robert Ludlum -et bien plus plausible. Ce livre essaie rien de plus que de réinterpreter l'histoire de la civilisation. L'argument est brillant, irrésistible, et certain de générer de la controverse. Utilisant le spectre large d'une approche interdisciplinaire, Bloom illustre ses arguments avec des exemples issus des champs de la psychologie expérimentale, de la

génétique expérimentale, l'anthropologie sociale, l'ethnologie, la religion et l'histoire. Vraiment, c'est une fête intellectuelle… C'est un livre qui se lit d'un coup. »

Dr Michael B. LEACH

Cleveland Psychological Association Newsletter

« Quelque chose que vous n'avez jamais lu auparavant. Un impressionnant acte de courage intellectuel »

Leon URIS Author of 'Exodus'

« Un livre brillant, palpitant sur la condition humaine, explorant le rôle de l'agression dans la vie quotidienne en société, et couvre toute la richesse des sujets connexes. L'un des meilleurs livres que j'aie lus ces dernières années. Hautement recommandé. »

Alexander ELDER Author of ‘Trading For A Living’

« Une pensée provocante et engageante. J’ai eu du mal à le poser. »

Thomas D. SEELEY Department of Neurobiology and Behavior Cornell University

« Le Principe de Lucifer est un tour de force, un travail séminal et brillant »

Dr Sol GORDON

The Institute for Family Research and Education

« Le livre de Howard Bloom devrait être obligatoire à lire pour tout le monde, surtout les Américains, qui veulent une compréhension en profondeur des motifs individuels ou des explications sur la politique

publique. Au cours des dernières années nos sages ont rendu publiques bien des études scientifiques qui effleurent les relations intimes entre génétique, comportement humain et culture. Cependant, très peu, voire aucune, n'a eu le courage d'explorer comment l'histoire génétique peut influencer notre comportement personnel, et, en contrepartie, la direction même de la société. Le Principe de Lucifer est lucide, bien documenté, et totalement provoquant. Il détruit bien des mythes et nous oblige à regarder le monde avec une autre perspective. »

Prakash MISHRA The Mountbatten Medical Trust

Avant-Propos de Pierre Jovanovic

Le Principe de Lucifer est un livre qui vous marque le cerveau au fer rouge. Et de ces livres, il en existe, quoi que l'on pense, très peu.

J'ai lu le Principe de Lucifer tout à fait par hasard aux États-Unis, et je me revois encore, fasciné et enthousiasmé, expliquer à mon entourage avec

la plus grande solennité que c'était le livre le plus important jamais lu en vingt ans. En effet, malgré une consommation de livres intense, je n'avais pas le souvenir qu'un auteur, hormis Freud, réussisse non seulement à captiver à ce point, mais en plus, à nous donner, comme Freud, une grille qui permet de comprendre, de voir, enfin, le monde social autour de nous tel qu'il est vraiment. Une vision sans les lunettes roses de Jean-Jacques Rousseau, ou plus récemment, de la Déclaration de

Séville pour qui « la violence n'est ni notre héritage évolutionniste, ni présente dans nos gènes ».

Comme c'est rassurant !

Mais voilà, c'était sans compter sur Howard Bloom qui a remis les pendules à l'heure de telle manière après douze années de recherches et d'écriture, qu'il lui a fallu, malgré son carnet d'adresses fourni, présenter son manuscrit à 32 éditeurs new-yorkais pour qu'il y en ait un qui, finalement,

ose le publier. À ce jour, les deux livres sont à plus de cent mille exemplaires. Car il s'agit bien d'une révolution, au même titre que le furent les livres de Darwin et de Freud. Après des débuts timides, le Principe de Lucifer est devenu un livre culte au point qu'un journaliste anglais, à sa lecture, écrivit : « J'ai rencontré Dieu, il habite à Brooklyn », que des groupes de rock « samplent » des passages de son livre lus à haute voix afin de les intégrer dans leurs rythmes et que des professeurs

émérites de Cambridge, de Stanford et de UCLA, entre autres, endossent officiellement son travail (voir la revue de presse).

Aucun écrivain contemporain n'a bénéficié, avant lui, d'un tel hommage !

Cioran a dit qu'un « livre qui laisse le lecteur pareil à ce qu'il était avant de le lire est un livre raté[1] ». Dieu qu'il avait raison Cioran. On peut dire qu'il y a deux états pour les lecteurs du Principe de Lucifer, le « avant »,

et le « après », et très peu d'entre eux ont regretté de l'avoir lu. De plus, comme avec un véritable livre diabolique, une fois qu'on l'a lu, on n'ose plus y retoucher, mais on jette des coups d'œil furtifs à la bibliothèque pour vérifier tout de même s'il n'a pas quitté sa place. Normal pour un livre aussi puissant. Il pourrait disparaître. Surtout avec un titre aussi extraordinaire.

Copernic a déclaré que la Terre tournait autour du Soleil. Darwin a mis en pièces la Bible.

Freud a révélé la sexualité omni-présente. Mais que dit Bloom de si révolutionnaire ? Il dit tout simplement que la violence est « en réalité un outil fondamental de la Nature pour nous améliorer ». Dans un monde judéo-chrétien qui nous dit que « l'homme est gentil, c'est la société qui le rend mauvais », cela fait effectivement désordre. Bloom démontre donc méticuleusement le contraire et avec un talent tel qu'il nous rappelle furieusement le Mal Français d'Alain Peyrefitte, mais

un mal d'un tout autre genre.

Bloom a repris le flambeau là où s'est arrêté le professeur Laborit : Le Principe de Lucifer est une version puissance mille, et mise à jour, du merveilleux film d'Alain Resnais Mon Oncle d'Amérique. Et si on devait comparer ce livre à une œuvre d'art, le Principe de Lucifer de Bloom serait le Jardin des Délices de Hyreonimus Bosch, par opposition au Jugement Dernier de Michel-Ange. Bloom est l'anti-Rousseau, un auteur

qui, grâce aux fulgurants progrès scientifiques de ces dernières années, a décidé de ne pas tricher et de ne pas nous tendre un miroir pré-déformé à nos propres idéaux. C'est pour cela que son livre est fascinant, d'autant que nous avons tous vécu, ou vu, les idées qu'ils nous expose, mais sans jamais avoir eu les clés pour les comprendre réellement. Alors la lecture du Principe de Lucifer se transforme progressivement en une grille acérée de compréhension du comportement social,

exactement comme la lecture de Freud permet de comprendre l'origine des innombrables pulsions sexuelles. Le Principe de Lucifer est une expédition scientifique dans les forces de l'Histoire. C'est l'un des rares livres scientifiques qui est compréhensible de tous et qui se lit avec la facilité d'un James Bond parce que Bloom nous entraîne de manière progressive dans sa magistrale démonstration empirique.

Mais que vient faire Lucifer

là-dedans ?

Eh bien, c'est Cioran, une fois de plus, qui a la réponse : « Si vous voulez, je suis pareil au diable, qui est un individu actif, un négateur qui met les choses en branle[2] ». Certes, on a du mal à croire Cioran. Mais comme on l'a vu précédemment, il y a le « avant », et le « après » de la lecture de ce livre.

Pierre Jovanovic

Si seulement il y avait des gens mauvais quelque part en train de commettre insidieusement des actes mauvais et s'il suffisait de les isoler et de les détruire. Mais la frontière entre bien et mal traverse le cœur

de chaque être humain. Et qui souhaite détruire un morceau de son propre cœur ?

Alexandre Soljenitsyne

Seul le savoir nous permettra (...) de délivrer de leur folie ceux qui ont une foi superstitieuse dans la toute-

puissance de la violence.

Fang Lizhi

Nous avons besoin de l'histoire dans son intégralité, non pas pour retomber dedans, mais pour lui échapper.

Ortega y Gasset

Introduction à la version française par Howard Bloom

Je ne suis jamais allé en France. J'ai appris la langue française. J'ai écrit des essais et des fictions en français, j'ai suivi les conseils de Rimbaud de dissocier délibérément les sens, je me suis passionné pour l'ascension des philosophes, j'ai passé des mois immergé dans la

poésie de Mallarmé et les pièces de Jean Anouilh, j'ai appris des leçons de vie essentielles grâce à l'interprétation du mythe de Sisyphe par Albert Camus, j'ai envié Buffon pour son domaine plein de livres et d'assistants prêts à aller lui chercher le volume précis dont il avait besoin pour ses recherches et j'ai adoré l'esprit de Voltaire (et été surpris d'apprendre qu'à son époque il était souvent accueilli par des foules de femmes à sa descente de voiture, exactement comme les rock stars sont

assaillies aujourd'hui par des femmes).

Pendant des dizaines d'années, j'ai pensé en français. Je me soupçonne même d'avoir rêvé en français. Mon père, qui est devenu le plus grand marchand de vin de l'Ouest de l'état de New York, allait chaque année en France visiter les châteaux, goûter les vins et acheter des caisses d'une diversité rare aux États-Unis. Enfant, je me consacrais déjà à la science mais, un été, mon

père m'éloigna de mon microscope médical et de mes livres de physique quantique pour me faire étudier les millésimes, apprendre la qualité du sol et de la pluie dans chaque vallée française où poussaient les vignes. Puis il m'encouragea à composer et à calligraphier des affichettes décrivant les caractéristiques uniques de chaque vin, des affichettes destinées à entraîner, chez ceux qui venaient acheter du scotch et du gin, une fascination aussi puissante que celle de mon père

pour ces importations françaises.

L'un des nombreux penseurs français à avoir influencé mes réflexions, Blaise Pascal, a dit que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » Les émotions que Pascal appelait le « cœur » sont moins internes qu'elles ne le paraissent. L'amour et la haine, le plaisir et la dépression, les sentiments du « cœur » s'étendent au-delà de nous et nous lient aux autres êtres humains. Les autres sont

ceux que nous aimons. Les autres sont ceux que nous détestons. L'admiration des autres nourrit notre sentiment de plaisir. Le mépris des autres nous arrache le plaisir. Le cœur est une foule à l'intérieur de nous, qui reflète la foule extérieure. Si le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point, la société a-t-elle, elle aussi, des raisons cachées ? Cherche-t-elle à atteindre des objectifs que nous, cellules cardiaques du corps social, ne connaissons pas ?

Les théories sur la société et l'esprit ont été étonnamment aveugles à certaines de nos expériences les plus essentielles : l'enthousiasme, l'exubérance, l'amour, la dépression, l'anxiété et la haine de soi. Même dans les sciences psychologiques, un nombre restreint de ces passions ont été expliquées de façon convaincante d'un point de vue évolutionniste. Rares sont celles dont le rôle dans la survie de l'espèce ou dans l'évolution des tribus, des empires et des bousculades mondiales de la

société a été exploré. Les émotions ont été considérées comme étrangères à l'étude de l'attention, de la perception, de la formation de concepts, de la sociologie, de la science politique, de l'économie et de nombreux autres domaines où règnent le jeu du dilemme du prisonnier et les théories du « choix rationnel ».

L'émotion est le point d'entrée par lequel Le Principe de Lucifer pénètre dans le mystère humain.

Ignorer les émotions lorsque l'on tente de modeler les mécanismes qui font fonctionner la société est aussi fou que d'éliminer l'envie de viande de l'étude psychologique des loups. Alexandre le Grand sculpta le monde connu, poussé par une émotion : la soif de renommée. Hitler fut obligé d'abandonner ses ambitions d'artiste à cause de l'émotion, et les émotions que crachait sa bouche motivèrent une nation à perpétrer des actes convulsifs. L'émotion pousse les antimondialistes du XXIe siècle à

paralyser le centre des villes où se tiennent les sommets internationaux. Elle motive des kamikazes palestiniens et incite des terroristes à égorger des villageois sans défense en Algérie.

Une théorie sociale sans émotion est une théorie sociale sans êtres humains, car c'est l'émotion qui rassemble la société et la fait avancer. La clé des émotions se trouve, ironiquement, dans la métaphore d'une machine, non

pas dans le mouvement d'horlogerie d'un Newton, mais dans la machine à apprendre explorée dans les domaines du connexionisme et des systèmes dynamiques complexes.

Ce livre s'interroge sur ce qui fait tourner nos passions et nos systèmes sociaux. Les réponses sont souvent déplaisantes. Les émotions personnelles nous transforment en crampons se blottissant en unités sociales plus grandes. Mais les traits qui nous rassemblent suivent une

règle simple : « Car on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. » Cette phrase, prononcée par Jésus dans l'Évangile de Mathieu, est l'une des phrases les plus dures ayant émergé de la bouche du Prince de la Paix. Pendant des années, sa simple présence dans le Nouveau Testament m'a gêné. Puis j'ai découvert le principe qui se cache dans les œuvres de la Nature. Cela a donné un sens à de nombreux phénomènes jusqu'alors inexplicables. Mais

cela n'a absolument pas adouci son amoralité glaçante.

Les systèmes que je vais décrire ne sont pas mon idée de ce que devrait être le monde ; ce sont les conclusions auxquelles j'ai abouti à regret, concernant ce qu'il est vraiment. Ce ne sont pas les modèles d'une société parfaite. Ce sont les obstacles qui se dressent en travers du chemin menant à un monde plus juste. Mais pour construire, il faut connaître le paysage, reconnaître le terrain et

apprendre à faire de ses roches les fondations de l'amélioration. C'est la raison pour laquelle le Principe de Lucifer est une expédition, un voyage scientifique de découverte dans les forces les plus obscures de l'évolution et de l'histoire. C'est également une expédition dans le domaine de la possibilité.

Non, je ne suis jamais allé en France. Je n'ai jamais vu Paris, Marseille, Nantes, Limoges, Lyon, Toulouse ou Montpellier. Mais grâce aux Éditions Le

Jardin des Livres, le Principe de Lucifer est venu à vous. J'espère qu'il sera pour vous un digne visiteur.

Howard Bloom

~ 1 ~

Qui est Lucifer ?

Te voilà tombé du ciel,
Astre brillant !
Tu disais en ton cœur :
Je monterai au ciel,
j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu
Je monterai sur le sommet des nues, je serai semblable au Très Haut.

Isaïe 14:12-14

Il y a 1800 ans dans la ville de Rome, un hérétique chrétien influent du nom de Marcion regarda le monde qui l'entourait, et en tira la conclusion suivante : le Dieu qui a créé notre cosmos ne peut pas être bon. L'univers était tissé de fils effroyables : violence, massacres, maladie et souffrance. Ces maux étaient l'œuvre du Créateur. Celui-ci ne pouvait être qu'une force perverse et sadique, dont il fallait entraver l'influence sur l'esprit des hommes[3].

Les chrétiens plus traditionnels trouvèrent une autre façon de traiter le problème du mal. Ils créèrent le mythe de Lucifer[4]. Lucifer était un ange magnifique, courtisan de Dieu, l'un des plus grands parmi ceux qui peuplent les salles royales du paradis. Il était respecté, puissant, charmant, imposant par son assurance. Mais il avait un défaut : il voulait usurper le siège du pouvoir divin et s'emparer du trône de Dieu lui-même. Lorsque le complot fut découvert, Lucifer

fut précipité hors du paradis, exilé sous la terre et jeté dans le lugubre domaine de l'enfer. Les anciens Dieux qui avaient participé au complot furent jetés dans les sombres grottes souterraines avec lui.

Mais Lucifer disposait toujours des attributs de son créateur et ancien maître. C'était un organisateur, un artisan potentiel de nouveaux ordres, une créature apte à rassembler des forces à sa propre façon. L'ange déchu ne

resta pas allongé face contre terre dans la boue des grottes sombres. Son premier geste fut de mobiliser les Dieux querelleurs enfermés avec lui en enfer et de les organiser en une nouvelle armée.

Puis Lucifer partit à la conquête du monde, en choisissant comme pion une toute nouvelle invention divine, un couple innocent que Jéhovah venait de placer dans un jardin : Adam et Eve. Lorsque le Grand Séducteur tenta Eve avec la

pomme de la connaissance, celle-ci ne put résister au fruit luciférien. Le péché d'Eve contre Dieu corrompit l'humanité entière. Depuis ce jour, l'homme aspire à Dieu, mais reste la victime du démon.

Marcion l'hérétique affirmait que Dieu était responsable du mal. Les chrétiens du courant dominant absolvèrent le Tout-Puissant de toute responsabilité, en imputant tous les maux au Prince des Ténèbres et à l'homme. Mais, curieusement,

Marcion comprit la situation bien mieux que les disciples plus conventionnels de l'Église, car Lucifer est seulement l'un des visages d'une force plus importante. Le mal est une conséquence, une composante de la création. Dans un monde évoluant vers des formes toujours supérieures, la haine, la violence, l'agression et la guerre sont les éléments d'un plan évolutionniste. Mais où ces éléments s'insèrent-ils ? Pourquoi existent-ils ? Quel peut être l'objectif positif qu'ils

cherchent à atteindre ? Voici quelques-unes des questions qui sont à l'origine du Principe de Lucifer.

* * *

Le Principe de Lucifer est un ensemble de règles naturelles, fonctionnant à l'unisson pour tisser une toile qui nous effraie et nous épouvante parfois. Chaque fil de cette tapisserie est fascinant mais l'ensemble est encore plus stupéfiant. En son centre, le Principe de Lucifer

ressemble à cela : la Nature découverte par les scientifiques a créé en nous les pulsions les plus viles. Ces pulsions font en fait partie d'un processus dont la Nature se sert pour créer. Lucifer est le côté obscur de la fécondité cosmique, la lame tranchante du couteau du sculpteur. La Nature n'abhorre pas le mal, elle l'intègre. Elle l'utilise pour construire. Avec lui, elle conduit le monde humain vers des niveaux supérieurs d'organisation, de complexité et de pouvoir.

La mort, la destruction et la fureur ne dérangent pas la Mère de notre monde ; elles font partie intégrante de son plan. Nous sommes indignés par les conséquences du Principe de Lucifer. Et nous avons tous les droits de l'être. Car nous sommes les victimes de l'indifférence sans pitié de la Nature envers la vie, des pions qui souffrent et meurent pour mettre en œuvre ses projets.

Résultat : de nos meilleures qualités découle ce qu'il y a de

pire en nous. De notre ardent désir de nous réunir provient notre tendance à nous déchirer. De notre dévotion envers le bien résulte notre propension à commettre les plus infâmes atrocités. De notre engagement envers les idéaux naît notre excuse pour haïr. Depuis le début de l'histoire, nous sommes aveuglés par la capacité du mal à porter un masque d'altruisme. Nous ne voyons pas que nos plus grandes qualités nous mènent souvent aux actions que nous abhorrons le plus : le

meurtre, la torture, le génocide et la guerre. Depuis des millénaires, les hommes et les femmes regardent les ruines de leurs foyers perdus et les morts adorés qu'ils ne reverront plus vivants, puis demandent que les lances soient transformées en émondoirs et que l'humanité reçoive le don de la paix ; mais les prières ne suffisent pas. Pour détruire la malédiction que Mère Nature a construite en nous, nous avons besoin d'un autre regard sur l'homme, d'un moyen de refaçonner notre destin.

* * *

Le Principe de Lucifer rassemble des données nouvelles extraites de diverses sciences pour former une lentille perceptuelle, avec laquelle nous pourrons réinterpréter l'expérience humaine. Il essaie d'offrir une approche très différente de la structure de l'organisme social.

Le Principe de Lucifer affirme que le mal est intégré à notre structure biologique la plus

fondamentale. Cet argument fait écho à un argument très ancien. Saint Paul le proposa lorsqu'il créa la doctrine du péché originel. Thomas Hobbes le ressuscita lorsqu'il qualifia l'ensemble de l'humanité de brutale et mauvaise. L'anthropologiste Raymond Dart le remit en avant lorsqu'il interpréta les restes fossilisés découverts en Afrique comme des preuves du fait que l'homme est un grand singe tueur. Aussi vieux soit-il, ce concept a souvent eu des implications

révolutionnaires. Il a été le fil auquel des hommes tels que Hobbes et Saint Paul ont accroché de nouvelles visions dramatiques du monde.

J'ai essayé d'employer le sujet du caractère inné du mal chez l'homme, comme l'ont fait ceux qui ont traité le sujet par le passé, pour proposer une restructuration de la façon dont nous concevons l'activité d'être humain. J'ai utilisé les conclusions de sciences avant-gardistes (l'éthologie, la

biopsychologie, la psychoneuroimmunologie et l'étude des systèmes adaptatifs complexes, entres autres) pour suggérer une nouvelle façon de considérer la culture, la civilisation et les mystérieuses émotions qui vivent dans la bête sociale. Le but est d'ouvrir la voie vers une nouvelle sociologie, qui dépasse les limites étroites des concepts durkheimiens, weberiens et marxistes, théories qui se sont avérées inestimables pour l'étude du comportement

humain collectif, tout en l'enfermant simultanément dans l'orthodoxie.

Nous devons construire une image de l'âme humaine qui fonctionne. Non pas une vision romantique de la Nature nous prenant dans ses bras pour nous sauver de nous-mêmes, mais une reconnaissance du fait que l'ennemi est en nous et que la Nature l'y a placé. Nous devons regarder en face le visage sanglant de la Nature et prendre conscience du fait qu'elle nous a

imposé le mal pour une raison. Et, pour la déjouer, nous devons comprendre cette raison.

Car Lucifer est presque comme les hommes tels que Milton l'ont imaginé. C'est un organisateur ambitieux, une force s'étendant avec puissance pour maîtriser jusqu'aux étoiles du paradis. Mais ce n'est pas un démon distinct de la générosité de la Nature. Il fait partie de la force créative elle-même. Lucifer est, en réalité, l'alter ego de Mère Nature.

~ 2 ~

L'énigme Clint Eastwood

Nous nous considérons comme des individus virils, des personnages à la Clint Eastwood, sûrs d'eux et capables de prendre des décisions en faisant fi des pressions du groupe qui étouffe les pensées les moins indépendantes des

personnes qui nous entourent. Eric Fromm, gourou psychanalytique des années soixante, popularisa l'idée que l'individu peut contrôler son propre univers. Fromm nous dit que le besoin des autres est un défaut de caractère, une marque d'immaturité. La possessivité dans une relation amoureuse est une maladie. La jalousie est un défaut de caractère de première importance. L'individu mature est celui qui peut avancer dans ce monde en totale indépendance, tel une navette

interstellaire fabriquant son oxygène et sa nourriture. Cet individu sain et rare, comme Fromm voulait que nous le croyions, possède le sentiment indestructible de sa propre valeur. Il n'a donc pas besoin de l'admiration ou du réconfort que les faibles désirent ardemment.

Fromm était piégé dans une illusion scientifique devenue un dogme dominant. Selon la théorie évolutionniste actuelle, telle qu'elle est présentée par des scientifiques tels que E. O.

Wilson de Harvard et David Barash de la University of Washington, seule la compétition entre individus compte ; le concept est appelé « sélection individuelle ». Les groupes sociaux peuvent se toiser et prendre des poses agressives, menacer, s'allier et parfois lutter jusqu'à une mort sinistre et sanglante, rien de tout cela n'a vraiment d'importance. Le dogme du moment déclare avec emphase que la créature qui se bat seule, ou qui aide occasionnellement

ses proches est celle dont les efforts commandent les moteurs de l'évolution.

Cependant, cette idée largement acceptée demande une analyse plus poussée. Chez les êtres humains, les groupes sont trop souvent les moteurs principaux. La concurrence qui existe entre eux nous a amenés sur le chemin inexorable qui conduit aux plus hauts niveaux d'ordre. C'est l'une des clés du Principe de Lucifer.

Au premier abord, cette

notion semble élémentaire, à peine digne d'être explorée plus avant, mais elle possède des implications révolutionnaires. Ce livre entend montrer comment la concurrence entre les groupes peut expliquer le mystère de nos émotions autodestructrices (dépression, anxiété et sensation d'impuissance) ainsi que notre féroce attachement à la mythologie, à la théorie scientifique, à l'idéologie, et notre penchant encore plus féroce pour la haine.

La concurrence entre groupes résout l'énigme récemment découverte par les chercheurs en psycho-neuro-immunologie dans le système immunitaire. Elle est la réponse aux mystères éternels révélés par les dernières études sur les endorphines et le contrôle. Et elle apporte même des solutions à certains de nos dilemmes politiques les plus déconcertants.

L'individualisme est, pour moi, un credo de grande

importance. J'y crois avec force. Mais pour les scientifiques, c'est une chimère qui les mène vers une voie sans issue. En science, l'individualisme est réapparu sous la forme d'une proposition simple : si un élément de notre physiologie (une dent, une griffe, un pouce opposable ou le circuit neuronal sous-jacent à un instinct) a réussi à émerger du processus d'évolution, c'est pour une raison simple : il a permis à l'individu de survivre. Pour être plus précis, l'outil physiologique s'est montré utile dans la survie

d'une longue lignée d'individus ayant chacun gardé un avantage concurrentiel grâce à cette partie de leur équipement biologique. Le problème est que cette prémisse de base a ses limites. Comme l'indique une récente recherche sur le stress, la survie de l'individu n'est pas le seul mécanisme du processus d'évolution.

La réaction de stress, caractérisée par de hauts niveaux de corticostéroïdes et des manifestations de lourde

anxiété, est généralement décrite comme faisant partie d'un syndrome combat-fuite, ce mécanisme de survie, vestige des temps où les hommes devaient repousser les attaques de tigres à dents de sabre. Lorsque nos ancêtres primitifs étaient confrontés à une bête féroce, la réaction de stress les préparait, à ce que l'on suppose, à engager le combat avec l'animal ou à détaler loin du danger. Mais si la réaction de stress est un mécanisme si merveilleux pour l'autodéfense,

pourquoi est-elle si invalidante ? Pourquoi les réactions de stress court-circuitent-elles nos pensées, paralysent-elles notre système immunitaire et nous transforment-elles parfois en tas de gélatine amorphe ? Comment ces altérations peuvent-elles nous aider à survivre ? Réponse : elles ne nous aident pas. Les hommes et les animaux ne luttent pas uniquement pour protéger leur existence individuelle ; ils font partie de groupes sociaux plus importants. Et, bien trop

souvent, c'est la survie de l'unité sociale, non celle de l'individu, qui prime.

À première vue, notre dépendance vis-à-vis de nos congénères semble, et c'est encourageant, angélique, mais c'est en réalité un cadeau empoisonné. Le psychologue de Harvard, David Goleman, paraphrasant Nietzsche, affirme, « La folie est l'exception parmi les individus mais une règle dans les groupes[5]. » Une étude menée par le psychosociologue Bryan

Mullen montre que plus la foule est nombreuse plus le lynchage est brutal[6]. Freud déclare que les groupes sont « impulsifs, changeants et irritables. » Ceux qui sont pris dans un groupe, soutient-il, peuvent devenir les esclaves infantiles de l'émotion, « gouvernés presque exclusivement par l'inconscient[7]. » Balayés par les émotions d'une foule, les êtres humains tendent à dépasser les limites de leurs contraintes éthiques. Par conséquent, les plus grandes fautes humaines

ne sont pas celles que les individus font en privé, ces petites transgressions d'une norme sociale fixée arbitrairement que nous appelons péchés. Les fautes suprêmes sont les meurtres collectifs perpétrés au cours des révolutions et des guerres, les sauvageries à grande échelle qui surviennent lorsqu'un groupe d'êtres humains essaie de dominer l'autre : les actes du groupe social.

La meute sociale, comme

nous le verrons, est un soutien nécessaire. Elle nous donne l'amour et les moyens de subsistance. Sans sa présence, notre esprit et notre corps déclenchent littéralement un arsenal de mécanismes internes d'autodestruction. Si nous nous délivrons du fléau de la violence collective, ce sera par l'effort de millions d'esprits, rassemblés dans les processus communs que sont la science, la philosophie et les mouvements pour les changements sociaux. En bref, seul un effort du groupe

peut nous sauver des folies sporadiques du groupe.

* * *

Ce livre traite du corps social dont nous sommes des cellules involontaires. Il traite des moyens dissimulés que ce groupe social utilise pour manipuler notre psychologie, et même notre biologie. Il traite de la façon dont un organisme social se bat pour survivre et œuvre à maîtriser les autres organismes de son espèce. Il

traite de la façon dont, sans penser le moins du monde aux résultats à long-terme de nos minuscules actions, nous contribuons aux actes lourds et parfois atterrants de l'organisme social. Il traite de la façon dont, par notre intérêt pour le sexe, notre soumission à des Dieux et à des dirigeants, notre attachement parfois suicidaire à des idées, des religions et de vulgaires détails de type culturel, nous devenons les instigateurs inconscients des exploits de l'organisme social.

~ 3 ~

Le tout est plus grand que la somme des éléments qui le composent

Il existe un concept étrange dans la philosophie scientifique, appelé « entéléchie ». Une entéléchie est une forme complexe qui émerge lorsque

l'on regroupe un grand nombre d'objets simples. Si vous examinez une molécule d'eau dans le vide, vous risquez de bâiller face à l'absence d'activité qui régnera dans votre tube à vide. Placez quelques molécules dans un verre et un nouveau phénomène apparaît : un cercle d'ondulations à la surface de l'eau. Si vous versez assez de verres d'eau dans un bassin suffisamment grand, vous obtiendrez tout autre chose : un océan. Prenez les vingt-six lettres de l'alphabet, étalez-les

devant vous et vous aurez alors un ensemble de petits gribouillis, évoquant chacun un ou deux sons spécifiques. Rassemblez des millions de lettres dans l'ordre approprié et vous obtiendrez les œuvres complètes de Shakespeare[8].

Voici des entéléchies. Une ville, une culture, une religion, un ensemble de mythologies, un disque à succès, et une blague osée sont des résultats d'entéléchies. Prenez un être humain, isolez-le dans une pièce

de sa naissance à sa mort et il sera incapable d'utiliser le langage, aura peu d'imagination, sera une véritable loque émotionnelle et physique[9]. Mais mettez ce bébé au milieu de cinquante autres personnes, et vous obtiendrez quelque chose d'entièrement nouveau : une culture.

Les cultures ne peuvent être créées que lorsque le groupe est assez important. Elles constituent un phénomène qui balaye les foules comme une

vague. Les phénomènes qui ont créé les Beatles, qui ont fabriqué Hitler, qui ont lancé une nouvelle philosophie telle que le Communisme ou le Fondamentalisme Chrétien, voici des entéléchies, des vagues roulant sur la surface de la société, incorporant les mouvements mineurs des individus dans une force massive, comme la houle venue de la mer orchestre d'infimes molécules d'eau en un mouvement irrésistible.

Le bouillonnement continu des vagues et des marées est provoqué par la gravité de la lune. Mais qu'est-ce qui pousse les marées culturelles d'êtres humains ? Qu'est-ce qui amène une horde de nomades barbares des terres désolées de la péninsule arabe à s'unir soudain derrière un homme et à renverser le monde connu, en bâtissant un empire ? Comment une idée invisible prêchée par un Ayatollah a-t-elle pu rassembler des individus isolés en des tornades de croyants

prêts à mourir - ou à tuer - pour la « vérité » ? Pourquoi une secte dont l'idée initiale était de tendre l'autre joue inonde-t-elle le monde de guerriers qui marchent littéralement dans le sang[10] ? Qu'est-ce qui fait qu'un pays comme l'Angleterre Victorienne a pu dominer la moitié de la planète avant de refluer, telle une vague, loin du pouvoir et de la prospérité ? Quel courant sous-marin est en train d'attirer l'Amérique dans la même voie aujourd'hui ?

Cinq concepts simples permettent d'expliquer ces courants humains. Chaque section de ce livre est centrée sur l'une de ces idées et sur ses implications parfois saisissantes. L'ensemble de ces concepts est le fondement du Principe de Lucifer.

Concept numéro un : le principe des systèmes auto-organisateurs (des réplicateurs : des morceaux de structure qui fonctionnent comme des mini-usines, assemblant des matières

premières puis produisant à la chaîne des produits complexes). Ces chaînes de montage naturelles (dont les gènes sont un exemple) produisent leurs objets à si bas prix que les résultats sont des produits jetables. Vous et moi faisons partie de ces produits jetables.

Concept numéro deux : le superorganisme. Nous ne sommes pas les individus robustes que nous aimerions être. Nous sommes, au contraire, les pièces de

remplacement d'un être beaucoup plus important que nous.

Concept numéro trois : le mème, un noyau d'idées autoréplicant. Grâce à quelques astuces biologiques, ces points de vue deviennent le ciment qui rassemble les civilisations, donnant à chaque culture sa forme distinctive, créant des êtres intolérants face à la différence d'opinion, et d'autres ouverts à la diversité. Ce sont les clés avec lesquelles nous

déverrouillons les forces de la Nature.

Nos visions offrent un rêve de paix mais font également de nous des tueurs.

Concept numéro quatre : le réseau neuronal, l'esprit de groupe dont le mode de fonctionnement excentrique manipule nos émotions et nous transforme en composants d'une immense machine à apprendre.

Concept numéro cinq : l'ordre de préséance. Le naturaliste qui

a découvert cette hiérarchie de dominance l'a qualifiée de clé du despotisme. Les ordres de préséance existent chez les hommes, les singes, les abeilles et même entre les nations. Elles permettent d'expliquer pourquoi les barbares représentent un réel danger et pourquoi les principes de nos politiques étrangères sont souvent faux.

Cinq idées simples mais qui permettent de comprendre un grand nombre de choses. Elles révèlent pourquoi les médecins

ne sont pas toujours aussi puissants qu'ils en ont l'air, et pourquoi nous sommes forcés de croire en eux malgré tout. Elles expliquent comment l'Hindouisme, religion de la paix suprême, a pu naître d'une tribu de tueurs assoiffés de sang, et pourquoi la Nature se débarrasse des hommes plus facilement que des femmes. Elles apportent un éclairage sur le déclin de l'Occident et sur les dangers qui nous guettent.

Par-dessus tout, elles

éclairent un mystère qui a de tout temps échappé à l'homme : les racines du mal qui hante nos vies. Car dans ces cinq petites idées que nous suivrons, se tapit la force qui nous gouverne.

~ 4 ~

La révolution culturelle chinoise

Les hommes les plus honorés sont les plus grands tueurs. Ils croient servir leurs semblables.

Henry Miller

Tuer un grand nombre de personnes devient de plus en plus facile et

la première chose que
fait un principe, si c'est
réellement un principe,
est de tuer quelqu'un.

Dorothy L. Sayers

Au milieu des années soixante, Mao Tsé-toung déchira le tissu de la société chinoise. Ce faisant, il déclencha les émotions les plus primitives qui soient, les vrais démons de l'âme humaine. Ces facteurs intrinsèques primordiaux lacérèrent le visage de la Chine, apportant la mort, la destruction et la souffrance. La frénésie que Mao avait

libérée n'était pourtant pas une création des philosophies Maoïstes mais le simple produit des passions qui s'agitent continuellement en nous.

* * *

En 1958, Mao décida de propulser la Chine dans l'avenir. Sa catapulte fut le Grand Bond en Avant, un plan économique destiné à exploiter la main d'œuvre chinoise dans un programme de modernisation massive. Des pancartes

montraient un ouvrier chinois à cheval sur une roquette. Le slogan disait, SURPASSONS L'ANGLETERRE EN 15 ANS ! Les étudiants, les personnes âgées, les intellectuels et les fermiers travaillèrent sans relâche à la construction de fours pour la fabrication de l'acier. Ils recueillirent des ustensiles en fer et arrachèrent les éléments en laiton des portes anciennes de leurs maisons pour fournir la ferraille nécessaire à la construction de ces fours. Mobilisés en masse, les paysans

quittèrent leurs maisons, pour aller travailler comme des forcenés dans les cantines communautaires et se lancèrent dans le travail avec un formidable enthousiasme. Après tout, dit Gao Yuan, qui était écolier à cette époque, « les gens disaient que le vrai communisme était proche[11]. »

Malheureusement, le long du parcours, le Grand Bond en Avant fit un faux pas et tomba de tout son long. Les cantines communautaires fermèrent. Les

propriétaires de maison qui avaient amené leurs ustensiles aux fours durent en trouver d'autres. Les coupons de rationnement apparurent pour le blé, l'huile, le tissu et même les allumettes. Assis à l'école, les petits garçons qui s'étaient investis de façon si enthousiaste dans la mise en œuvre de ce miracle économique étaient affaiblis par la faim. Ils apprirent à attraper des cigales sur les poteaux avec un bâton enduit de colle et se forcèrent à avaler les insectes gigotant encore. Ils

parcoururent les collines à la recherche d'herbes. Leurs mères fabriquèrent du pain avec de la farine coupée de feuilles de saule et de peuplier. Durant ces trois longues années de « progrès » héroïque, des millions de Chinois moururent de faim.

Le Grand Bond en Avant avait paralysé l'économie, ralentissant la production des biens les plus simples. Et l'architecte de cette belle faute, Mao lui-même, perdit le pouvoir[12]. Il se retira dans des

considérations idéologiques, laissant le soin de gouverner l'état au jour le jour à un nid bureaucratique de fonctionnaires de moindre importance. Ceux-ci observèrent la population torturée par la malnutrition et se réadaptèrent rapidement. Ils abandonnèrent la rigueur théorique et œuvrèrent à accroître la production des ustensiles et équipements ménagers qui avaient tous disparu. En haut de la liste des priorités se trouvait la collecte d'argent, de beaucoup

d'argent. La doctrine passa après le simple objectif de mettre de la nourriture sur les tables chinoises.

Plus la nouvelle politique avançait, plus les fonctionnaires responsables de son application sentaient qu'ils détenaient un pouvoir réel sur la Chine. Leur orgueil démesuré leur dit qu'ils étaient les nouveaux patrons, les hommes qui tenaient la barre de l'histoire. Mao était une relique, une antiquité, un prête-nom. Lorsque Mao essaya de

donner des ordres, ses subalternes le traitèrent poliment mais l'ignorèrent. Les ordres du Grand Timonier furent rejetés.

Mao Tsé-toung n'apprécia pas d'être mis à la retraite. Et il n'était pas homme à accepter une retraite forcée et à se reposer. Alors le demi-Dieu de la révolution combina un plan pour réaffirmer son autorité, un plan qui serait encore plus dévastateur pour la Chine que le Grand Bond en Avant. Son

projet ne se contenterait pas d'affamer les populations, il allait les torturer, les battre à mort et les pousser au suicide. C'était la Révolution Culturelle.

Mao profita d'une simple caractéristique de la nature humaine : l'esprit de rébellion des adolescents. L'attitude provocante des jeunes punks et des enragés de heavy-metal peut apparaître comme une rage engendrée uniquement par les désordres de la culture occidentale mais ce n'est pas le

cas. L'adolescence éveille des envies de provocation chez la majorité des primates. Chez les chimpanzés, elle inspire une envie de voir le monde qui pousse certaines jeunes femelles à quitter la confortable famille qu'elles ont toujours connue et à s'en aller faire leur propre vie parmi des étrangers[13]. Chez les langurs gris, elle déclenche une agitation qui est plus à-propos. À l'adolescence, les langurs gris mâles se débarrassent des attaches qui les lient à leur famille et à leur enfance, et se

regroupent en bandes indisciplinées et menaçantes. Puis ils vont rôder à la recherche d'un mâle plus âgé et établi qu'ils peuvent attaquer. Le but des adolescents est de déloger leur respectable aîné de son foyer tranquille, et de s'emparer de tout ce qu'il possède : son pouvoir, son prestige et ses femmes[14].

Comme nous le verrons plus tard, les êtres humains sont menés par un certain nombre d'instincts semblables à ceux de

nos cousins primates. Par conséquent, de nombreux adolescents de notre espèce protestent également contre l'autorité des adultes. Leurs hormones leur disent soudain qu'il est temps d'affirmer leur individualité et de remettre en question les prérogatives de la génération précédente.

Mao ne s'est pas adressé aux adultes chinois. Ces camarades plus âgés voyaient le bon sens des fonctionnaires qui avaient mis Mao sur la touche et

s'étaient concentrés sur la production de nourriture pour remplir les estomacs vides depuis trois longues années. Mao se tourna donc vers une autre partie de la population pour entreprendre sa recherche de l'autorité perdue. Il se tourna vers les adolescents du pays.

Mao commença sa campagne pour reprendre les rênes de la Chine de manière assez innocente. Sous ses ordres, les principaux journaux lancèrent un débat littéraire. Ils

attaquèrent un groupe d'auteurs qui se nommait le « Village des trois familles ». Ces essayistes étaient des fonctionnaires du gouvernement, des figures-clés de la phalange de bureaucrates résistant aux ordres de Mao. L'un d'entre eux était adjoint au maire de Pékin. Un autre, rédacteur en chef du Soir de Pékin, était directeur de la propagande pour le Comité du Parti de Pékin. Un troisième était un propagandiste du gouvernement de la ville de

Pékin. Tout au long des années, les articles de ces trois hommes avaient été considérés comme des diversions amusantes, des modèles de style spirituel. Les rédacteurs en chef « découvrirent » alors que les écrits du Village des trois familles regorgeaient de sens cachés. Et à quoi se ramenaient ces sens cachés ? A des agressions envers les préceptes sacrés du Parti.

L'attaque du Village des trois familles passa rapidement des

journaux aux écoles. Les étudiants furent encouragés à rédiger leurs propres excoriations des traîtres, comme le dit un journal, en ouvrant le « Feu sur la ligne noire de l'antiparti ! » Les élèves firent des affiches calomniant les noms des crapules et les placardèrent sur tous les murs qu'ils pouvaient trouver. Ainsi, ils remplirent leur devoir qui était de « tenir haut la grande bannière de la pensée de Mao Tsé-toung ! »

La bannière de la pensée de Mao Tsé-toung s'enroula rapidement autour du cou de nombreuses personnes, au-delà du Village des trois familles. Les écoliers furent encouragés à trouver d'autres œuvres littéraires pourries de révisionnisme et de notions antirévolutionnaires. Les enfants sautèrent avidement sur leurs devoirs. Mais ils firent preuve d'encore plus d'enthousiasme quelques mois plus tard lorsqu'une nouvelle directive leur vint d'en haut :

débusquer les tendances bourgeoises et le révisionnisme réactionnaire parmi leurs professeurs.

Cette nouvelle tâche ne pouvait qu'être accomplie avec joie par les jeunes. Le professeur qui vous a donné une mauvaise note à votre dernière rédaction ? C'est un bourgeois révisionniste ! Humiliez-le. La pédagogue qui vous a engueulé pour être arrivé en retard en classe ? Une vache de capitaliste ! Faites-lui sentir votre colère. La vengeance

n'avait rien à y voir. Ce n'était qu'une question de pureté idéologique. Les étudiants examinèrent tout ce que leurs professeurs avaient écrit. Dans les tournures de phrase les plus subtiles, ils découvrirent des signes d'infamie réactionnaire. Au début, ils se contentèrent de punaiser des affiches vilipendant les professeurs, tels des monstres et des démons. Puis tous les cours furent suspendus afin que les élèves puissent consacrer tout leur temps à débusquer les traîtres. Les

instructeurs qui avaient combattu loyalement pour les forces révolutionnaires de Mao furent soudain insultés. Ceux qui se considéraient comme des fanatiques de la pensée Maoïste furent mis au pilori comme répugnants hommes et femmes de droite. Certains ne purent supporter cette humiliation.

Gao Yuan, fils d'un fonctionnaire du parti dans une petite ville, était à cette époque élève et pensionnaire au lycée Rue de la Démocratie de Yizhen.

Dans l'école de Gao Yuan, un professeur tenta de se trancher la gorge. D'autres pédagogues essayèrent de calmer les élèves. Ils « exposèrent » leurs collègues et écrivirent des confessions, espérant se tirer d'affaire. Cela ne marcha pas.

Les élèves du lycée Rue de la Démocratie créèrent une nouvelle forme d'assemblée scolaire. Son attraction principale était l'« avion à réaction ». Un professeur était interrogé en long et en large, en

privé, et forcé à « reconnaître » ses crimes. Puis il était amené sur scène devant un public d'élèves et frappé à l'arrière des genoux jusqu'à ce qu'il tombât. Un élève l'attrapait alors par les cheveux et tirait sa tête en arrière. Les autres lui levaient les bras et les lui tiraient d'un coup sec derrière le dos. Puis ils maintenaient le malheureux professeur dans cette position tordue pendant des heures. Lorsque cela était terminé, la plupart des professeurs ne pouvait plus marcher. Pour faire

durer l'humiliation un peu plus longtemps, les élèves rasaient la tête de leurs professeurs fautifs.

Parmi les professeurs, les élèves assidus « découvrirent » le sommet de l'abomination. Gao Yuan explique qu'ils découvrirent« des voyous et des sales types, des paysans riches et crasseux et des salauds de propriétaires terriens, des capitalistes suceurs de sang et des nouveaux bourgeois, des contre-révolutionnaires historiques et des contre-

révolutionnaires actifs, des gens de droite et de l'extrême droite, des éléments de classe étrangère et des éléments dégénérés, des réactionnaires et des opportunistes, des contre-révolutionnaires révisionnistes, des chiens d'impérialistes et des espions[15]. » Les élèves s'armèrent d'épées en bois et de matériel. La nuit, ils emprisonnaient leurs professeurs dans leurs chambres. Un autre instructeur de la Democracy Street Primary School, à bout de force, se

pendit.

À présent qu'ils s'étaient entraînés sur leurs professeurs, les élèves furent exhortés à pousser plus avant leur nettoyage culturel et à former des unités organisées, les Gardes Rouges, pour déraciner le révisionnisme dans les villes. Comme de jeunes singes envahissant le domaine de leurs aînés, les jeunes de dix à quinze ans saccagèrent les villes pour trouver les fonctionnaires qui s'étaient écartés de la stricte

voie Maoïste. Ils flairèrent les « fantômes de bœufs et les esprits de serpents » parmi les autorités municipales, soumirent des magistrats, des maires et les chefs du parti local à des interrogatoires, des passages à tabac et des rasages du crâne. Ils firent défiler les scélérats dans les rues affublés, d'un bonnet d'âne faisant parfois jusqu'à neuf mètres de haut. Inutile de dire que les fonctionnaires visés avaient été les piliers du soutien aux pouvoirs bureaucratiques qui

avaient ignoré le Président Mao peu de temps auparavant.

Plus les Gardes Rouges attaquaient les bases, plus la résistance bureaucratique au Glorieux Président s'effondrait[16]. Les Gardes Rouges ne laissèrent pas leur enthousiasme s'arrêter là. Poussés par les discours de Mao, ils partirent en campagne contre « Les Quatre Vieux » : les restes du style prérévolutionnaire. Les étudiants firent tomber les enseignes des boutiques,

renommèrent les rues, découpèrent les jambes de pantalon de ceux qui portaient des pantalons serrés, arrêtèrent les femmes qui passaient les portes des villes pour couper leurs tresses, détruisirent les monuments anciens, entrèrent par effraction dans les maisons et fracassèrent tout ce qui portait l'aura de la tradition. Puis les Gardes Rouges se retournèrent les uns contre les autres pour entamer ce qui allait être un débat sur la véritable ligne Maoïste.

Cependant, derrière ce débat sur la pensée de Mao se trouvait une autre question.

La lutte des classes est un concept central au Maoïsme. Par conséquent, chaque citoyen de la Chine de Mao était répertorié selon la classe à laquelle appartenaient ses parents et ses grands-parents. Si votre famille avait appartenu par le passé à une catégorie sociale inacceptable, vous étiez un paria. Qu'est-ce qui était acceptable ? Les paysans

pauvres et les soldats. Les paysans moyens et les intellectuels étaient méprisables. Les paysans aisés, les capitalistes ou les propriétaires terriens étaient mis à l'index. Pour que les choses soient bien claires, les descendants de ces strates sociales haïes étaient parfois obligés de porter des brassards noirs indiquant leur statut en lettres blanches.

Dans l'école de Gao Yuan, un élève déclara catégoriquement

que seuls ceux dont le milieu social était « pur », ceux dont les parents appartenaient aux catégories Rouges (les paysans pauvres et les soldats) pouvaient faire partie des Gardes Rouges. Et que faire des enfants dont les parents venaient des catégories Noires (les paysans moyens et aisés, les propriétaires terriens et les capitalistes) ? Interdisons-leur d'y entrer, dit l'élève snob. La classe des parents n'a rien à voir avec les enfants, protesta Gao Yuan. « Tous nos camarades de classe sont nés et ont été

élevés sous le drapeau rouge à cinq étoiles. Nous avons tous reçu une éducation socialiste. » Faux, lança le garçon déterminé à faire des Gardes Rouges un club privé, « un dragon engendre des dragons, un phoenix engendre des phoenix et les petits d'une souris ne savent que creuser des trous. »

Dans les mois qui suivirent, appartenir aux Gardes Rouges deviendrait un sujet d'importance vitale. Les Gardes Rouges allaient s'emparer de

l'administration des villes et des écoles. Si vous y apparteniez, vous aviez le pouvoir. Sinon, la moindre petite rancune contre vous pouvait se transformer en attaque politique. Et la plus petite accusation de péché idéologique pouvait être utilisée pour rendre vos jours pires que votre cauchemar le plus effrayant. Le débat concernant les personnes qui pouvaient faire partie des Gardes Rouges et celles qui devaient en être exclues n'était pas un innocent jeu d'enfants.

Finalement, deux groupes de Gardes Rouges différents furent constitués dans l'école de Gao Yuan. L'un était composé des enfants des classes favorisées. L'autre abritait les rejetés, les enfants des classes interdites. Au début, les deux factions étaient ravies de se chamailler pour savoir laquelle d'entre-elles détenait la vraie ligne Maoïste. Chacune accusait l'autre de révisionnisme de droite. Chacune hurlait des torrents de citations de Mao, déterminée à prouver que la faction rivale

avait tort. Bientôt, elles passèrent des citations aux sarcasmes puis aux insultes. Puis elles en vinrent à se jeter des pierres.

Les deux branches s'armèrent. Elles fabriquèrent des lance-pierres et des matraques, puis tissèrent des casques avec des brindilles de saule trempées dans l'eau. Les casques étaient si durs que vous pouviez les frapper avec un marteau et à peine les cabosser. Quelques enfants chanceux

trouvèrent de vieilles épées. D'autres fabriquèrent des sabres et des dagues en ferraille. Tout le monde dans la ville de Gao Yuan avait appris en grandissant à faire de la poudre à fusil avec rien, car les enfants fabriquaient traditionnellement leurs propres pétards pour les congés annuels. Les élèves du lycée Rue de la Démocratie mirent alors ce savoir au service d'un nouvel usage : la fabrication d'arsenaux de grenades artisanales. Certains trouvèrent même le moyen de se

procurer des fusils.

Il ne fallut pas longtemps aux deux bandes rivales de Gardes Rouges de l'école de Gao Yuan pour déclencher une guerre de grande envergure. Chacune occupait un groupe d'immeubles sur le campus. Et chacune entama une série de descentes visant à chasser l'autre de son nouveau quartier général. Au cours de ces incursions armées, des élèves furent blessés par des pierres, des lames et des explosifs. Plus le sang coulait,

plus chaque côté était en colère.

Une faction de Gardes Rouges rencontra sur le campus un membre de la bande rivale, le traîna dans un dortoir vide, le ligota et l'interrogea pour connaître les points faibles de leurs adversaires. L'élève capturé refusa tout d'abord de parler. Les interrogateurs le frappèrent à coups de pied de chaise. Ils attrapèrent un autre élève et le pendirent au plafond pendant des jours. Ils en matraquèrent un autre avec un

tisonnier. Cette-fois, ils firent une erreur. Le tisonnier avait une saillie pointue qui perçait la peau du prisonnier à chaque coup. Lorsque la séance de questions fut terminée, les jambes de la victime saignaient abondamment. Il mourut quelques heures plus tard. Pourquoi les bourreaux avaient-ils utilisé autant de force ? Leur prisonnier avait trahi les préceptes du Président Mao. Le Président lui-même avait dit que la révolution n'était pas un dîner entre amis. Il était parfois

difficile de se souvenir que la personne qui était pendue aux chevrons était assise à trois chaises de vous dans le foyer depuis que vous étiez tout petits. L'attachement des élèves des deux bords aux paroles de Mao était passionné.

Ils crachaient des phrases du Grand Guide comme des rafales de mitraillette, féroces dans leur dévouement envers la « vérité dialectique ». Mais, en réalité, l'idéologie Maoïste avec ce noble objectif qu'est la libération de

l'humanité, était utilisée par une faction des Gardes Rouges pour prendre le pouvoir à l'autre. Les rationalisations de l'idéalisme transformèrent l'avidité des élèves en un sentiment de ferveur désintéressée. La Révolution Culturelle précipita la Chine dans le chaos. Finalement, les militaires prirent le contrôle du pays et restaurèrent l'ordre. Les membres des Gardes Rouges furent incorporés lorsqu'ils en eurent l'âge. Les adolescents qui s'étaient combattus prirent des

chemins différents. Gao Yuan fit son service militaire puis étudia à Pékin. Il rencontra une Américaine, déménagea aux États-Unis et écrivit un livre sur son expérience, Born Red. Peu de temps après, d'autres jeunes ayant souffert de la Révolution Culturelle rédigeraient leurs mémoires, révélant des horreurs pires encore.

Entre-temps, le chef du groupe favorisant la pureté de classe qui avait systématiquement torturé Gao

Yuan et ses amis pendant plus d'un an fut embauché dans une entreprise de transports. Le chef de la brigade de Gardes Rouges plus libéraux à laquelle appartenait Gao Yuan disparut pendant de nombreuses années. Il ne refit surface que lorsque la Chine entra dans une réforme économique moderne, qui permettait une certaine liberté d'esprit d'entreprise. Aujourd'hui, l'ancien chef des Gardes Rouges, à nouveau, a cette capacité à organiser une équipe qui l'a aidé à rassembler

sa jeune et violente armée d'élèves : il fonde des entreprises capitalistes prospères. Une seule personne a obtenu ce qu'elle attendait de la Révolution Culturelle chinoise : Mao Tsé-toung. Lorsque tout fut fini, il avait réussi à déraciner ses opposants et à reprendre le contrôle de la Chine[17].

Mais la Révolution Culturelle Chinoise avait libéré les instincts humains les plus primitifs et les plus terrifiants, offrant ainsi une piste au

mécanisme biologique qui nous conduit à la guerre et la violence. Les adolescents timides et bien élevés pris dans la Révolution Culturelle Chinoise se rassemblèrent en groupes soudés. Le signal qui les réunit était l'altruisme de l'idéologie. Lorsque leurs groupes eurent été formés, l'idéologie fut un prétexte secondaire. Elle devint une arme, une excuse pour se battre contre les groupes rivaux, une justification des meurtres, de la torture et de l'humiliation. Dans ces bandes soudées, les

adolescents chinois s'aimaient. Leur loyauté envers leurs camarades et envers leur maître, le Président Mao, était féroce. Mais lorsqu'ils tournaient leur attention vers les autres, ceux qu'ils disaient contre-révolutionnaires, leurs sentiments étaient différents. Envers les personnes extérieures à leur petit cercle, ils ne dégageaient que de la haine. Et ils traitaient ceux qu'ils méprisaient avec une brutalité implacable.

La Révolution Culturelle Chinoise était un microcosme des forces qui manipulent l'histoire humaine. Elle montra comment ces choses irréelles que nous appelons idées peuvent déclencher le fanatisme le plus élevé et la plus basse des cruautés. Et elle démontra comment, sous le besoin d'héroïsme et l'engagement envers l'élévation de toute l'humanité, se cache souvent une chose totalement grotesque : l'impulsion de détruire les autres êtres humains.

Comment de simples fragments de pensée deviennent-ils des concepts qui tuent ? Pourquoi les groupes se figent-ils si facilement pour faire face et se battre ? Pour répondre à ces questions, nous devons étudier les forces qui nous ont donné naissance.

Des taches de sang au paradis

~ 5 ~

Mère nature, cette chienne sanglante

Nous ne voyons pas, ou
nous oublions, que les
oiseaux qui chantent
paisiblement autour de
nous vivent
principalement
d'insectes et de graines,
et détruisent donc
continuellement la vie.

Charles Darwin,
L'origine des espèces

Les hommes se (sont) toujours mutuellement massacrés. Croyez-vous que les éperviers aient toujours mangé des pigeons ? Eh bien ! Si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur ?

Voltaire, Candide

En 1580, Michel de

Montaigne, inspiré par la découverte des tribus du Nouveau Monde encore vierges des dernières complexités de l'Europe, instaura l'idée du « bon sauvage ». Près de deux cents ans plus tard, Jean-Jacques Rousseau popularisa ce concept lorsqu'il publia quatre œuvres[18] proclamant que l'homme naît naturellement bon, plein d'amour et de générosité mais qu'il est corrompu par une force luciférienne : la civilisation moderne. Rousseau affirme que sans la civilisation, les hommes

ne connaîtraient jamais la haine, les préjugés ou la cruauté.

Aujourd'hui, la doctrine de Rousseau semble plus puissante que jamais. Des écrivains et des scientifiques du vingtième siècle tels qu'Ashley Montagu, Claude Lévi-Strauss (qui considère Rousseau comme le « père de l'anthropologie »), Erich Jantsch, David Barash, Richard Leakey et Susan Sontag ont adapté cette notion pour condamner la civilisation industrielle actuelle. Ils ont été rejoints par plusieurs

féministes[19], environnementalistes et extrémistes des droits des minorités. Même des organismes scientifiques aussi imposants que l'American Anthropological Association, l'American Psychological Association et la Peace and War Section de l'American Sociological Association ont rallié la cause, absolvant l'« homme naturel » de toute malveillance en ratifiant la « Déclaration de Séville », manifeste international qui déclare que « la violence n'est ni

notre héritage évolutionniste ni présente dans nos gènes[20]. »

En conséquence, nous entendons presque chaque jour que la culture occidentale moderne, avec son consommateurisme, son capitalisme, ses programmes télévisés violents, ses films sanglants et ses technologies détruisant la Nature, « programme » la violence dans l'esprit grand ouvert des êtres humains. Notre société est, à ce que l'on suppose, un incubateur

de tout ce qui nous terrifie.

Cependant, la culture n'est pas la seule responsable de la violence, de la cruauté et de la guerre. Malgré les assertions de la Déclaration de Séville, notre héritage biologique intègre le mal dans le fondement de la société la plus « naturelle ». Par ailleurs, la bataille organisée n'est pas l'apanage des êtres humains. Les fourmis font la guerre et vont jusqu'à massacrer et à réduire en esclavage un groupe ennemi.

Les cichlidés[21] se regroupent et attaquent les étrangers[22].

Les myxobactéries[23] forment des « meutes » qui encerclent et démembrent leur proie[24]. Chez les lézards, lorsqu'un ancien membre royal du clan a été défiguré par la perte de sa queue, il est harcelé par les autres lézards. Lorsque la reine est trop âgée, les abeilles femelles la chassent dans les couloirs de la ruche et fondent sur elle, la piquant sans relâche jusqu'à ce qu'elle meure. Et

même les « supercoalitions » rivales d'une demi-douzaine de dauphins mâles se battent comme des gangs de rue, s'infligeant souvent de graves blessures[25]. Les fourmis ne regardent pas la télévision. Les poissons vont rarement au cinéma. Les myxobactéries, les lézards, les dauphins et les abeilles n'ont pas été « programmés » par la culture occidentale.

De nombreux auteurs ont attiré l'attention à la fin des

années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix en célébrant un retour à la terre nourricière. Ils pensaient que si nous supprimions l'agriculture à grande-échelle, les moteurs à combustion interne, les télévisions et les climatiseurs, la Nature recommencerait à nous offrir généreusement son paradis originel.

Malheureusement, ces auteurs avaient une vision déformée de la réalité préindustrielle. Une troupe de

lions confortablement installés apprécierait la Nature telle que les environnementalistes radicaux la rêvaient. L'on peut voir le sourire de chaque lion alors qu'il se lèche les pattes et s'étire sur le sol au côté de ses congénères, visiblement enchanté du confort que lui procure leur chaleur. L'on peut voir la bienveillance avec laquelle une mère empêche un lionceau de jouer à tirer sur sa queue. Elle lève ses énormes pattes et repousse doucement le petit lorsque ses morsures

deviennent trop douloureuses.

Mais la Nature n'a donné à ces lionnes qu'un moyen de nourrir leurs petits : la chasse. Cet après-midi, ces créatures paisibles déchireront une gazelle membre par membre. La bête paniquée essaiera frénétiquement d'empêcher les félins de s'approcher d'elle, mais ils lui briseront le cou et la traîneront à travers la plaine toujours vivante et se débattant. Les yeux ouverts, consciente, sa chair sera entaillée et déchirée.

Imaginez un instant que les lions se sentent soudain coupables de leurs habitudes alimentaires et jurent de renoncer à la viande. Que feraient-ils ? Ils s'affameraient et affameraient leurs petits. Parce qu'ils n'ont qu'une option : tuer. Tuer n'est pas une invention de l'homme mais de la Nature.

Les distractions de la Nature sont cruelles. Une tortue de mer femelle rampe péniblement vers le haut de la plage d'une île tropicale, traînant sa masse

dans le sable. Elle creuse lentement un nid avec ses nageoires postérieures et y dépose ses œufs. De ces œufs naît un millier de bébés minuscules et irrésistibles, qui sortent du sable et clignent des yeux lorsque, pour la première fois, ils se trouvent face à la lumière, identifiant rapidement leur route grâce à un compas interne programmé génétiquement, puis entament leur premier parcours, une course vers la mer. Alors que les petits filent maladroitement sur

la plage, se propulsant avec leurs nageoires conçues pour une tâche totalement différente, des oiseaux marins, attendant ce festin, fondent en piqué pour déguster les uns après les autres ces mets riches en protéines. Sur un millier de petites tortues, seules trois arriveront peut-être saines et sauves dans les vagues de l'océan[26]. Les oiseaux ne sont pas des créatures sadiques dont les instincts ont été déformés par une overdose de télévision. Ils sont tout simplement engagés

dans le même effort que les bébés tortues : l'effort de survie.

Hegel, philosophe allemand du dix-neuvième siècle, a dit que la vraie tragédie ne se produit pas lorsque le bien combat le mal mais lorsqu'un bien combat un autre bien. La Nature a fait de cette forme de tragédie une loi fondamentale de son univers. Elle offre à ses enfants le choix entre la mort et la mort. Elle propose aux carnivores deux options : mourir de faim ou tuer pour se nourrir. La Nature est

comme un sculpteur qui améliore continuellement son œuvre mais pour ce faire elle taille dans la chair vivante. Pire encore, elle a ancré son modus operandi répréhensible dans notre propre physiologie. Si vous avez parfois l'impression d'être plusieurs esprits dans un seul sujet, vous avez probablement raison.

En réalité, vous avez plusieurs cerveaux. Et ces cerveaux ne sont pas toujours d'accord entre eux. Le Docteur

Paul D. MacLean fut le premier chercheur à énoncer le concept du « cerveau trine ». Selon MacLean, près de la base du crâne humain se trouve le tronc du cerveau, qui sort de la colonne vertébrale telle l'extrémité lisse d'une canne. Au-dessus de cette souche rudimentaire se situe une masse de tissus cérébraux que nous ont légués nos plus vieux ancêtres terrestres, les reptiles[27].

Il y a environ trois cents

millions d'années, lorsque ces animaux tournèrent le dos à la mer et clopinèrent sur la terre, leur premier objectif était la simple survie. Les nouveaux terriens devaient chasser, trouver un partenaire, délimiter leur territoire et se battre pour le défendre. Le mécanisme neuronal qu'ils développèrent se chargea de ces fonctions élémentaires. MacLean l'appelle « cerveau reptilien ». Le cerveau reptilien est toujours à l'intérieur de notre crâne tel un noyau au cœur d'une pêche. Il

participe vigoureusement à nos activités mentales et nous envoie ses ordres primitifs et instinctifs à toute heure du jour et de la nuit.

Longtemps après que les premiers reptiles se furent éloignés de la plage, leurs arrière-arrière-petits-enfants, bien souvent déplacés, développèrent quelques améliorations nécessaires à leur survie. Parmi ces mises à niveau, on peut citer la fourrure, le sang chaud, la capacité à

nourrir des œufs à l'intérieur de leur propre corps et la réserve portative de nourriture pour bébé que nous appelons du lait. Ces créatures remodelées n'étaient plus des reptiles. Elles étaient devenues des mammifères.

Les caractéristiques innovantes des mammifères leurs donnèrent la capacité de quitter les tropiques luxuriants pour se diriger vers le nord glacé. Leur sang chaud leur permettait de survivre aux

rigueurs d'une période glaciaire, mais il y avait un prix à payer. Avec le sang chaud, les mammifères adultes ne pouvaient plus se contenter de pondre un oeuf et de le laisser là. Les mammifères femelles devaient protéger leurs enfants pendant des semaines, des mois et même des années. Et cela nécessitait une organisation sociale plus soudée qui puisse prendre soin de ces groupes de mères et de petits pendant l'allaitement.

Tout cela nécessitait quelques ajouts à l'ancien cerveau reptilien. La Nature s'adapta en construisant une enveloppe de nouveau tissu neuronal qui entoura le cerveau reptilien comme la chair juteuse de la pêche enveloppe le noyau. MacLean appela cet ajout le « cerveau mammalien ». Le cerveau mammalien guidait le jeu, le comportement maternel et un certain nombre d'autres émotions. Il poussait nos ancêtres à fourrure à rester groupés en bandes nourricières.

Plus loin sur le chemin sinueux du temps, quelques-uns de nos ancêtres hirsutes tentèrent une nouvelle expérience. Ils se mirent sur leurs pattes postérieures, regardèrent autour d'eux et utilisèrent leur esprit et leurs mains pour exploiter le monde. Ce furent les premiers hominidés. Mais les aspirations proto-humaines étaient peu réalistes sans la création d'un autre accessoire cérébral. La Nature s'adapta, enveloppant les deux vieux cortex de rechange

(les cerveaux reptilien et mammalien) d'une fine couche de substance neuronale toute neuve.

Cette nouvelle structure, tendue autour de l'ancienne comme la peau d'une pêche, était le néocortex, le cerveau primate. Ce cerveau primate, qui comprend le cerveau humain, avait des pouvoirs impressionnants. Il pouvait visualiser l'avenir. Il pouvait soupeser une action potentielle et en imaginer les conséquences.

Il pouvait supporter le développement du langage, de la raison et de la culture[28]. Mais le néocortex présentait un inconvénient : il n'était qu'un vernis fin apposé sur les deux anciens cerveaux. Et ceux-ci étaient toujours aussi actifs, mesurant chaque parcelle de donnée communiquée par les yeux et les oreilles et émettant de nouveaux ordres. L'être humain pensant, quelle que soit l'exaltation de ses sentiments, écoutaient toujours les voix d'un reptile exigeant et d'un ancien

mammifère bavard. Elles venaient toutes deux du plus profond de son crâne.

Selon Richard Leakey, éminent paléoanthropologue, la guerre n'existait pas tant que les hommes n'avaient pas inventé l'agriculture et commencé à acquérir des biens. Sous-jacent à l'idée de Leakey, nous pourrions trouver le vœu nostalgique que l'agriculture disparaisse et que nous retrouvions la paix. Mais Leakey a tort. La violence n'est pas le

produit du bâton fouisseur et de la houe[29].

Dans le désert de Kalahari, au sud de l'Afrique, vit un peuple nommé les !Kung. Les !Kung n'ont pas d'agriculture et très peu de technologie. Ils vivent des fruits et des plantes que les femmes cueillent, et des animaux que les hommes chassent. Leur mode de vie est tellement simple que de nombreux anthropologues les ont étudiés, convaincus que les !Kung vivent comme ont vécu

nos ancêtres il y a plus de dix mille ans, avant la domestication des plantes. Dans les premières années de l'ethnographie des !Kung, les anthropologues s'enflammèrent. Ces gens simples n'avaient pas de violence, dirent-ils. L'anthropologie avait découvert la clé de l'harmonie parmi les hommes : l'abolition du monde moderne et le retour à la chasse et à la cueillette.

Richard Leakey utilisa les !Kung comme modèles de pré-

agriculteurs idylliques. Le mode de vie des !Kung prouvait que s'ils n'avaient pas de charrue, les hommes n'auraient pas d'épée. Mais des études plus récentes révélèrent un fait brutal et inédit. Les hommes !Kung résolvent les problèmes d'adultère par le meurtre. Par conséquent, le taux d'homicide est plus élevé chez les !Kung qu'à New York[30].

La violence des !Kung se produit principalement entre individus. Chez les êtres

humains et les animaux, cependant, la plus grande violence n'existe pas entre individus mais entre groupes. L'exemple le plus effroyable en est la guerre.

Dian Fossey, qui a vécu dix-neuf ans parmi les gorilles des montagnes Virunga en Afrique Centrale et les a observés, considérait que ces créatures étaient les plus pacifiques sur terre[31]. Pourtant, les gorilles des montagnes deviennent des tueurs lorsque leurs groupes

sociaux se retrouvent face à face. Les affrontements entre unités sociales, selon Fossey, sont à l'origine de 62% des blessures des gorilles ; 74% des mâles observés par Fossey portaient les marques d'une bataille et 80% avaient perdu ou cassé une canine en essayant de mordre leurs adversaires. Fossey a même trouvé des crânes portant des cuspides de canines plantées dans leur sommet[32]. Un groupe de gorilles cherche délibérément un autre groupe et provoque un conflit. Les

batailles qui en résultent entre tribus de gorilles sont acharnées. L'une des bandes suivies par Fossey était menée par un puissant mâle à dos argenté, un mâle énorme qui quitta une bataille avec la chair si déchirée que la tête d'un os du bras et plusieurs ligaments sortaient de la peau déchiquetée. Le vieux mâle dominant, que Fossey appelait Beethoven, avait été secondé dans ce combat par son fils, Icare. Icare quitta le lieu de la bataille avec huit blessures

graves, là où l'ennemi l'avait mordu à la tête et aux bras. Le site où avait eu lieu le conflit était couvert de sang, de touffes de fourrure, d'arbrisseaux brisés et d'excréments diarrhéiques[33]. Tel est le prix de la guerre préhumaine dans les montagnes Virunga.

Les gorilles ne sont pas les seuls êtres presque humains à se réunir en groupes pour partir à la recherche du sang. Au début des années soixante-dix, Jane Goodall a vécu quatorze

ans au milieu des chimpanzés sauvages de la Réserve de Gombe en Tanzanie. Elle aimait les chimpanzés pour la douceur de leurs manières, si différentes de la violence des êtres humains. Bien sûr, il y avait des agressions, des bagarres et de la rage chez ces singes, mais l'horreur suprême, la guerre, n'existait pas.

Goodall publia un livre qui fit date sur le comportement des chimpanzés (In the Shadow of Man), œuvre qui, selon certains,

prouva sans équivoque que la guerre était une création humaine. Après tout, les créatures considérées après des recherches génétiques et immunologiques comme nos plus proches cousins dans le royaume animal ne connaissaient pas la violence organisée et systématique[34].

Puis, trois ans après la publication du livre de Goodall, une série d'incidents qui l'horrifia se produisit. La tribu de chimpanzés que Goodall avait

observée s'agrandit considérablement. La nourriture était plus difficile à trouver. Des disputes éclatèrent. Pour dissiper les tensions, le groupe se sépara en deux tribus distinctes. Un groupe resta sur l'ancien territoire. L'autre partit mener une vie nouvelle dans la forêt plus au sud.

Les deux groupes vécurent d'abord dans une paix relative. Puis les mâles du groupe le plus important commencèrent à faire des incursions au sud, dans la

parcelle de terre occupée par la tribu dissidente. L'objectif des maraudeurs était simple : harceler puis tuer les séparatistes. Ils frappèrent leurs anciens amis sans la moindre pitié, brisant des os, ouvrant des blessures énormes et laissant mourir lentement leurs congénères mutilés. Lorsque ces attaques furent terminées, cinq mâles et une femelle âgée avaient été tués. Le groupe séparatiste avait été détruit et ses femelles sexuellement actives ainsi qu'une partie de

son territoire avaient été annexées par les mâles de la bande de l'ancien territoire[35]. Goodall avait découvert la guerre parmi les chimpanzés, une découverte qu'elle avait espéré ne jamais faire[36].

Des années plus tard, l'écologiste et biologiste Michael Ghiglieri partit en Ouganda étudier ce qu'était vraiment la guerre chez les chimpanzés. Il en conclut que « le chimpanzé heureux et chanceux s'était avéré être le plus meurtrier des

anthropoïdes, un guerrier organisé et coopératif[37]. »

La propension au massacre qui s'est manifestée durant la Révolution Culturelle Chinoise n'est donc pas un produit de l'agriculture, de la technologie, de la télévision ou du matérialisme. Ce n'est pas une invention de la civilisation occidentale ou de la civilisation orientale. Ce n'est pourtant absolument pas une inclination exclusivement humaine. Cela provient de quelque chose à la

fois de sous et surhumain, quelque chose que nous partageons avec les anthropoïdes, les poissons et les fourmis, une brutalité qui s'empare de nous par le biais des animaux qui vivent dans notre cerveau. Si l'homme a contribué d'une quelconque manière à cette équation, c'est de la façon suivante : il a appris à rêver de paix. Mais, pour atteindre ce rêve, il devra triompher de ce que la Nature a construit en lui.

~ 6 ~

Les femmes ne sont pas les créatures pacifiques que vous imaginez

Les enfants paient pour la rivalité entre leurs mères jusqu'à la troisième et quatrième génération.

Gelett Burgess

Les mâles jouent le rôle principal dans les bains de sang. Ce sont eux qui tuent le plus souvent, et eux, également, qui se font tuer. Cela donne une image assez atroce des hommes. Et cette image est vraie. Les mâles l'emportent haut la main sur les femelles dans le domaine de l'agressivité. Retirez les testicules d'un coq et il devient un oiseau pacifique. Recousez ses testicules dans son ventre et les hormones masculines envahissent à nouveau le sang de la volaille. Le poulet au

tempérament si doux recommence alors à se pavaner pour déclencher une bagarre.

Il n'est pas surprenant d'entendre des experts déclarer que si seulement nos leaders étaient des femmes, la guerre et les agressions mondiales disparaîtraient rapidement[38]. Nombreuses sont les personnes convaincues que les femelles sont intrinsèquement pacifiques. D'accord, donc Margaret Thatcher, ancien Premier ministre de la Grande-Bretagne,

gagna la guerre des Falklands, fournit à l'armée britannique des sous-marins nucléaires et dota ces sous-marins de missiles balistiques à pointe atomique. Indira Gandhi mena une campagne militaire contre le Pakistan, jeta ses opposants en prison et suspendit les libertés civiques. Et les escouades d'assassins de la guérilla de Shining Path au Pérou étaient entièrement dirigées par des femmes[39]. Mais ce sont certainement des aberrations. Vraiment ? La preuve issue du

monde de nos plus proches cousins de la famille des primates indique que cette image joyeusement idéaliste des femmes est un aveuglement. Les femelles aussi sont victimes du Principe de Lucifer.

Dian Fossey, chroniqueuse des gorilles des montagnes d'Afrique Centrale, suivait une bande de gorilles depuis neuf ans lorsqu'elle remarqua soudain la disparition de l'un des petits de la tribu. Ce fut un choc. Le bébé n'était pas malade.

Fossey ne savait pas ce qui pouvait lui être arrivé. La naturaliste et ses assistants partirent à la recherche des restes du corps, s'attendant à le trouver dans l'un des endroits où les gorilles s'étaient battus contre un groupe rival. Mais Fossey ne trouva de cadavre dans aucun de ces endroits.

Finalement, suivant son intuition, Fossey et ses assistants africains se mirent à recueillir tous les excréments que les gorilles avaient laissés

au cours des derniers jours. Après tant d'année à suivre le groupe, les chercheurs pouvaient identifier les excréments de chaque gorille. Pendant des jours et des jours, les hommes passèrent laborieusement au crible les excréments. Finalement, Fossey trouva ce qu'elle cherchait : 133 fragments d'os et de dents appartenant à un petit gorille, qu'elle trouva dans les excréments laissés par la femelle dominante et sa fille de huit ans[40].

La mère du bébé mort venait d'un niveau social que ces femelles aristocrates méprisaient. C'était une paria que les dames de haut rang raillaient et persécutaient fréquemment. Sa présence ne pouvait tout simplement pas être tolérée en bonne compagnie et son enfant était au-dessous de tout. Fossey conclut que la femelle dominante et sa fille avaient attaqué le petit, puis l'avait tué et dévoré[41].

Il y avait plus que de la

simple cruauté derrière ce meurtre d'un bébé sans défense. Effie, la femelle aristocrate qui avait apparemment dirigé l'infanticide, était dans les derniers jours de sa grossesse. Trois jours après ce brutal incident, elle donna naissance à son propre petit. Effie avait agi comme la femme ambitieuse d'un harem qui se bat pour éliminer les enfants de ses rivales. Par cet infanticide, elle était devenue la seule femelle à avoir quatre enfants dans le groupe au même moment. Elle

avait assuré à ses enfants et à elle-même la position de classe dirigeante de la tribu. Ainsi, elle avait transformé le groupe entier en un soutien à sa progéniture. Effie ressemblait beaucoup à Livia, la femme la plus puissante de Rome il y a un peu moins de deux mille ans, lorsque cette cité se trouvait à l'apogée de sa puissance impériale. Selon la reconstruction soignée de Robert Grave dans I, Claudius, Livia (comme Effie) était une épouse parmi d'autres[42]. Et, comme Effie, Livia était mariée au mâle

dominant de la meute. Pour être plus précis, Livia avait réussi à épouser un homme du nom d'Auguste César, qui avait volé à ses rivaux les rênes de Rome et stabilisé l'Empire à une époque de turbulences. Auguste était donc devenu l'homme le plus puissant que le monde ait jamais connu.

Les gorilles réussissent à garder toute une troupe de femelles dans leur sillage. Auguste n'avait pas ce privilège. La loi l'obligeait à ne posséder

qu'une épouse officielle à la fois. Livia était la troisième femme d'Auguste. Elle l'avait conquis à dix-sept ans, l'âge tendre. Enfin, peut-être pas si tendre que ça. Selon Graves, la belle adolescente s'était mise à mépriser son ancien mari parce que le malheureux croyait en des principes tels que la liberté pour les citoyens romains. Ces notions exaspéraient Livia. Elle était convaincue que tout le pouvoir devait être centralisé dans les mains d'un seul homme, de préférence un

homme qui soit sous son contrôle. Elle divorça donc de son doux idéaliste et se mit à la recherche d'un mari plus dur dont les capacités seraient plus en rapport avec ses propres aspirations.

À cette époque, Auguste était marié à une autre femme. Il avait eu plusieurs enfants de cette femme et semblait raisonnablement heureux du comportement de celle-ci. Mais cela n'arrêta pas la jeune et ambitieuse Livia. Elle réussit à

ternir la réputation de l'épouse et à brouiller cette pauvre dame et son mari. Puis elle se glissa dans la brèche, faisant de sa présence la seule consolation logique au désespoir d'Auguste face à la disgrâce de sa femme.

Livia resserra rapidement son emprise sur Auguste. Il ne put bientôt plus prendre une décision importante sans elle. Comme le gorille Effie, Livia s'était battue pour devenir la première dame du groupe. Et comme Effie, Livia n'était pas

seulement ambitieuse pour elle-même. Elle était ambitieuse pour ses enfants. Rome avait autrefois été dirigée par un Sénat démocratique, mais Auguste transforma le régime en empire mené par un seul homme. Livia voulait que le trône impérial récemment établi revienne à ses propres enfants.

Cela n'était pas si facile. Il y avait d'autres prétendants au siège de l'autorité impériale. En tête de liste venaient deux vieux amis et confidents d'Auguste.

Mais, plus importants encore, il y avait les trois petits-enfants d'Auguste, nés de la fille qu'il avait eue de sa première femme. Un par un, selon Graves, les rivaux moururent. Certains s'effondrèrent mystérieusement, d'autres moururent de lentes maladies et d'autres encore souffrirent de blessures bénignes mais reçurent un mauvais traitement médical. Ni les connaissances de Livia en matière de poisons, ni son réseau d'assistants meurtriers (tout comme les amies

cannibales très coopératives de la bande d'Effie) n'étaient en lien avec ces morts.

Finalement, seuls restèrent les enfants de Livia, comme le dit Graves « pour assurer la descendance La descendance de Livia[43]. » Livia, tout comme Effie, avait éliminé les rivaux de ses enfants et avait assuré à sa progéniture une place en haut de l'échelle sociale.

Il y a environ mille sept cents ans, une impératrice chinoise poussa l'ambition de Livia

encore bien plus loin. Pour assurer à ses enfants le contrôle de l'empire, elle élimina chaque membre de la grande famille de sa rivale. En toute probabilité, cet acte mineur qu'est l'homicide n'était pas limité à une poignée d'obstacles humains. Les familles chinoises nobles de l'époque comptaient généralement des centaines, voire des milliers de membres[44].

Livia, Effie et cette impératrice chinoise étaient aussi assoiffées de sang que

n'importe quel mâle. Et la motivation qui les a menées était clairement maternelle : le désir d'offrir tous les avantages à leurs enfants.

Les femmes sont violentes. En fait, les femmes font tout autant partie du mécanisme qui déclenche la violence masculine que les hommes eux-mêmes. L'éthologue et Prix Nobel Konrad Lorenz a décrit un comportement commun à plusieurs espèces de canards. Le femelle court vers la limite du

territoire de son partenaire et essaie de provoquer un autre canard, puis revient en courant vers son mâle, reste à ses côtés et regarde son rival enrager dans l'espoir que son partenaire va se lancer dans la bataille[45]. Nombreuses sont les femmes qui ont essayé de provoquer une bagarre similaire[46].

Les femmes encouragent les tueurs. Elles le font en tombant amoureuse de guerriers et de héros. Les hommes le savent et répondent avec enthousiasme.

Les Croisés partaient à la guerre avec les faveurs des dames dans leurs casques. Ils ne partaient pas pour une mission pleine de bonté et de galanterie. En chemin vers l'Asie Mineure, les Croisés faisaient littéralement rôtir des bébés chrétiens lorsqu'ils se trompaient d'identité. Parce qu'ils ne comprenaient pas la langue des populations locales, les galants chevaliers supposaient que les bavards paniqués étaient des païens. Les païens, bien entendu, ne méritaient aucune

pitié. Les héros découpaient donc les adultes et faisaient rôtir les enfants sur des broches, tout en pensant à l'admiration que leur témoigneraient les demoiselles de chez eux face à tant de bravoure[47].

Techniquement, ceci s'appelle la sélection sexuelle. Les femelles d'une espèce développent un désir insatiable pour un certain type de mâle et tous les mâles rivalisent pour se montrer à la hauteur de l'idéal féminin. Les paonnes adorent les

beaux mâles dotés d'une imposante queue bleue, ce qui pousse ces messieurs à arborer des panaches de dandy[48]. Les femelles des oiseaux à berceau se pâment devant les célibataires ayant un don pour l'architecture, ce qui amène les mâles à transformer des bouts de bois et des déchets en Taj Mahal[49]. Et qu'ont recherché les femmes de presque toutes les sociétés et époques ? Le « courage », la « bravoure ». En résumé : la violence.

La poésie classique du maître arabe Labede (sixième siècle) est un témoignage de la capacité féminine à révéler l'animal dans l'homme. Dans les vers lyriques de Labede, un jeune homme va cahin-caha sur son chameau, rêvant de la façon dont il pourrait attirer l'attention de sa bien-aimée. Elle, semble-t-il, ne reconnaît pas sa véritable valeur. Il rêve de la manière dont il lui prouvera sa virilité par des exploits d'une splendeur audacieuse. Bien. Et quel est l'exploit d'une splendeur

audacieuse qui garantira l'admiration d'une belle dans la société tribale du désert de Labede ? Courir jusqu'au village le plus proche, tuer quelques hommes et voler autant de chameaux et de vieux vêtements que possible. La noblesse appartient au tueur. Et les jeunes femmes se pâment d'admiration devant les hommes nobles. Labede vous le dira, cela marche à chaque fois[50].

Même le poème savant de T. S. Eliot, « Love Song of J. Alfred

Prufrock » est le cri intellectualisé d'un homme qui sait que les femmes ne le regarderont pas avec admiration et ne porteront pas ses enfants s'il n'attire pas leur attention par quelque acte violent.

« J'ai, chacune à chacune, ouï chanter les sirènes », se morfond le protagoniste. « Je ne crois pas qu'elles chanteront pour moi. » Que faudrait-il à ces superbes filles de la mer pour prêter attention au poète ? Eh bien, il pourrait être un peu

plus, comme le Prince Hamlet, capable de prendre enfin une décision et de tuer. Mais le poète hésite. Il n'est pas le genre de personne à prendre des mesures décisives. Il s'imagine, vieil homme insensé et seul, ignoré par les femmes tout au long de sa vie. Finalement, il se console. « Tu auras le temps », dit-il, « de mettre à mort et de créer ».

Mais les femelles ne se contentent pas de provoquer la violence parmi les mâles. Elles s'engagent elles-mêmes dans la

violence. La primatologue Jeanne Altman, étudiant les babouins femelles de l'Ambolesi National Park au Kenya, remarqua que lorsqu'un nouveau bébé babouin naissait, les femelles se précipitaient toutes pour le voir. Lorsqu'il grandissait, les femelles babouins revenaient le voir encore et encore. À première vue, leur intérêt était une touchante preuve d'affection, mais en observant de plus près, il s'avérait être une toute autre chose.

Survint en effet un incident typique : une mère et son bébé étaient assis dans l'herbe de la savane. Une femelle d'un rang social élevé marcha avec arrogance vers le couple. Elle tira doucement sur le bras du bébé. Comme la mère ne voulait pas lâcher son petit, la femelle socialement supérieure perdit patience. Elle tira sur le bras plus violemment. Puis elle tira d'un coup sec sur la jambe du bébé. La mère recula, montra les dents et émit un cri d'avertissement. Elle savait ce

que cette fâcheuse voulait vraiment. Si elle lui en laissait la moindre chance, cette femelle de classe supérieure attraperait l'enfant, traiterait le petit hurlant comme une poupée de chiffon, le traînerait partout, l'échangerait maintes et maintes fois avec ses amies et finirait par le blesser assez sérieusement pour que son « intérêt » s'avère probablement fatal.

La colère bavarde de la mère finit par porter ses fruits. La femelle de classe sociale

supérieure revint vers sa bande. La mère faisait partie de la classe inférieure et était méprisée par les membres arrogantes et peu aimables du cercle fermé de la femelle dominante. La mère inquiète passa le reste de la journée à cramponner son petit. Elle ne pouvait pas cueillir assez de nourriture pour elle et son bébé, car elle était trop occupée à le protéger d'une attaque imprévue. Son enfant gigotait impatiemment dans ses bras. Une recherche plus poussée

suggère que l'enfant voulait partir seul et s'amuser. Mais ce bébé ne connaîtrait jamais la liberté de courir et de jouer. Il ne pourrait jamais chahuter et se rouler avec les enfants des femelles dominantes. Il ne connaîtrait jamais cet élan social qui amène la confiance en soi et un esprit vif chez les babouins. Finalement, ce bébé, comme sa mère avant lui, vivrait sa vie d'adulte en bas de l'échelle sociale. La mère du babouin était obligée de l'envelopper de sa protection excessive

simplement pour assurer sa survie. Car, parmi les babouins, les bébés des inférieurs ont un ennemi mortel omniprésent : les femelles de la tribu[51].

* * *

Il est inutile que les femmes rejettent la responsabilité de la violence sur les hommes, et il serait futile de la part des hommes de rejeter cette responsabilité sur les femmes. La violence est en chacun de nous. Lorsque Margaret

Thatcher créa une marine nucléaire, elle n'agissait pas d'une façon clairement masculine, ni clairement féminine. Elle n'obéissait même pas à un ensemble de pulsions propres aux êtres humains. Thatcher, comme Livia à Rome, était en proie à des passions que nous partageons avec les gorilles et les babouins, des passions implantées dans les couches primitives du cerveau trine.

~ 7 ~

Un combat pour le privilège de procréer

Pourquoi tant de sauvagerie ? La majeure partie de celle-ci naît d'un simple commandement biologique : soyez fertiles et multipliez-vous. Le gorille Effie entraîna ses amies dans le meurtre d'un bébé afin de remporter un avantage pour sa

propre progéniture. Livia, maîtresse de la puissante Rome, fit de même au profit de ses fils et des fils que ceux-ci auraient. Là où la violence éclate, des enfants surgissent encore et encore. Les mâles se battent pour le droit d'en avoir. Les êtres humains déclarent des guerres pour que ceux-ci vivent dans un monde plus sûr. Aussi étrange que cela puisse paraître, les enfants, et les gènes qu'ils portent, sont l'une des clés du mystère de la violence.

Un langur gris mâle adulte qui devient le chef s'installe comme un roi au centre de son groupe. Pour de multiples raisons, il tient là un filon. Si vous observez plus en détail les groupes de langurs qui grouillent autour de lui, vous découvrirez qu'ils sont tous ses femmes ou ses enfants. Les femmes font ce qu'il leur ordonne et lui réservent leur corps. Si elles font mine d'engager une relation avec un fringant célibataire, elles sont sévèrement punies, ainsi que le

séducteur ambitieux. Inutile de se demander pourquoi le mâle dominant a l'air si arrogant. Il est entouré par une tribu qui sert un seul objectif fondamental : porter et élever ses enfants.

Comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre, les membres de la société des langurs ne sont pas tous satisfaits de cet état de fait. Dans la jungle alentour rôde une bande de voyous postpubères qui ont définitivement quitté leur foyer

pour traîner avec des durs de leur âge. Leurs hormones sexuelles jaillissantes ont déclenché l'augmentation de leur excitation sexuelle, de leurs muscles et une agressivité prétentieuse. Périodiquement, la bande des jeunes voyous avance sur le territoire où le vieux souverain établi se tient au milieu de sa grande famille. Les rebelles essaient d'attirer son attention. Ils raillent et provoquent le patriarche. Celui-ci reste parfois à distance, refusant d'honorer leurs

sarcasmes de la moindre réponse. À d'autres moments, il se dirige vers la périphérie du harem, puis recule et affiche une indignation qui chasse les Jeunes Turcs. Mais, de temps à autre, la bande de délinquants poursuit ses provocations, déclenchant une bagarre pouvant être extrêmement brutale. S'ils ont de la chance, ces parvenus écrasent complètement leur digne supérieur, le chassant ainsi de son confortable foyer.

Puis les membres triomphants de la jeune génération commettent une atrocité. Ils se jettent sur les femelles qui hurlent et saisissent les bébés dans tous les sens. Ils balancent les bébés contre les arbres, les jettent par terre et leur écrasent le crâne. Ils tuent encore et encore. Lorsque l'orgie assoiffée de sang s'achève, il ne reste plus un seul petit. Pourtant, les femelles en pleine maturité sexuelle ont toutes été épargnées[52].

Cette tuerie est tout sauf un hasard. Comme l'infanticide d'Effie, c'est un simple objectif. Ce groupe de femmes élevait les enfants du vieux mâle qui venait de fuir. Tant que les femelles continueraient à allaiter des enfants, les nouveaux maîtres seraient liés aux enfants de l'ancienne autorité renversée. Un outil de contraception naturel nommé aménorrhée lactationnelle entretiendrait leur désintérêt pour le sexe, ce qui les empêcherait d'avoir leurs chaleurs[53] et donc de porter la

semence des nouveaux conquérants.

Lorsque le bébé d'une mère est tué et que l'allaitement est stoppé, par contre, le jeu change du tout au tout. La biochimie de la femelle est modifiée, ce qui ressuscite son intérêt pour le sexe. Elle devient un ventre vide attendant d'avoir un nouvel enfant. Et cet enfant n'appartiendra pas au monarque déchu mais portera l'héritage de l'un des envahisseurs.

Mais les êtres humains ne

s’abandonnent certainement pas à ce genre de barbarie. Quoique. Dans les forêts tropicales humides d’Amazonie vit un peuple nommé les Yanomamo. Leur ethnographe, Napoléon Chagnon, les appelle le « peuple féroce ». Ils s’enorgueillissent de leur cruauté, la glorifiant avec un tel enthousiasme qu’ils font un vrai spectacle des raclées qu’ils infligent à leurs femmes. Et les femmes prennent part à cette brutalité tout autant que leurs maris. Une épouse qui ne porte pas assez de cicatrices des

coups de son mari se sent rejetée et se plaint pitoyablement de ce manque de meurtrissures. C'est le signe, pense-t-elle, que son mari ne l'aime pas[54].

Les hommes Yanomamo ont deux grandes préoccupations : la chasse et la guerre. Le type de guerre qu'ils pratiquent ressemble étrangement à celle des langurs. Les hommes Yanomamo se glissent dans un village voisin et attaquent. S'ils sont victorieux, ils tuent ou

chassent les hommes. Ils épargnent les femmes en âge de procréer, mais passent méthodiquement de maison en maison, arrachant les enfants des bras de leurs captives qui hurlent. Comme les langurs, les hommes Yanomamo cognent ces enfants contre la terre, leur explosent le crâne sur des pierres et inondent le chemin du sang de ces bébés. Ils transpercent de la pointe de leur arc les enfants les plus vieux, clouant leur corps au sol. Ils jettent simplement les autres du

haut d'une falaise. Pour les Yanomamo, c'est un amusement hilarant. Ils se vantent et se glorifient tout en écrasant des nouveau-nés contre les pierres. Lorsque les guerriers vainqueurs en ont terminé, il ne reste plus un seul nourrisson. Puis les hommes Yanomamo emmènent les femmes capturées vers une nouvelle vie de deuxième épouse[55]. Inutile de se demander pourquoi le mot Yanomamo pour se marier est « emmener quelque chose en le traînant[56] ».

Qu'ont accompli les vainqueurs Yanomamo ? La même chose que les langurs. Ils ont libéré les femelles de leur mécanisme de contraception biochimique qui empêche les femmes allaitantes de porter un nouvel enfant. Les combattants Yanomamo ont rendu le ventre des épouses capturées libre de porter leurs enfants.

Les Yanomamo ne sont pas une étrange aberration sortie de la jungle pour illustrer une idée venant de loin. Au début du

quatrième siècle, Eusèbe, premier historien de l'Église Chrétienne, résuma ce sur quoi l'étude de l'histoire s'était penchée jusqu'à son époque : la guerre, les tueries au nom de la nation et des enfants[57]. Hugo Grotius publia en 1625 De Jure Bellis ac Pacis ou À propos des lois de la guerre et de la paix, livre qui tentait de rendre la guerre chrétienne plus humaine. Dans cet ouvrage, Grotius justifiait les infanticides. Il citait le psaume 137, qui dit, « Heureux qui saisira et brisera

tes petits contre le roc ». Ainsi, Grotius était conscient de deux choses : que tuer les enfants de l'ennemi était une chose courante à l'époque du Nouveau Testament et que cela l'était tout autant au dix-septième siècle.

En fait, les efforts impatients des mâles humains pour trouver plus de ventres pour porter leur semence ont été glorifiés par les ancêtres de la civilisation occidentale. Le viol des Sabines, passage de l'histoire romaine

que toute personne ayant un peu de culture classique peut conter, était un coup monté semblable à ceux que réussissent fréquemment les Yanomamo[58]. Les héros de l'histoire, un groupe des premiers Romains, invitèrent les hommes de la tribu voisine et leurs femmes pour un dîner et des divertissements. Les divertissements s'avérèrent être des armes romaines. Les hôtes tirèrent leurs épées, attrapèrent les jeunes femmes puis attaquèrent et chassèrent leurs

époux. Les pères fondateurs de Rome passèrent ensuite un bon moment puisqu'ils se mirent joyeusement à violer leurs captives en sanglots. Et neuf mois plus tard, il y eut d'autres sanglots lorsque les femmes kidnappées mirent au monde un grand nombre de bébés romains, ceux de leurs hôtes du banquet[59].

La Guerre de Troie se termina également par une scène que tout guerrier Yanomamo aurait comprise. Elle

commença par une bataille à propos d'une femme, une superbe créature qui agissait comme la cane de Konrad Lorenz, la femelle aquatique qui provoquait une bagarre puis revenait vers son partenaire en essayant de la pousser dans la bataille. L'instigatrice, dans le cas du conflit humain, était Hélène. Lorsque les combats prirent fin, les Grecs vainqueurs furent récompensés par un trésor Yanomamoesque : un butin et les Troyennes qu'ils avaient conquises. Les guerriers

emmenèrent les femmes chez eux et les violèrent, mais ne s'embarrassèrent pas des enfants troyens sur le chemin du retour. (Alors que Troie subissait la défaite, Andromaque, l'une des épouses troyennes, expliqua à son enfant ce qui risquait de lui arriver : « l'un des Achéens te jettera, t'ayant empoigné, du haut des murailles - triste fin[60] ! ») Moins d'un an plus tard, les bébés des prisonnières troyennes vinrent agrandir la descendance grecque[61].

Les Yanomamo, les langurs gris, les Romains et les Grecs furent tous menés par la même force. Ils avaient soif de sexe et cette soif traduisait autre chose : leur désir de peupler le monde de leurs propres descendants. Mais les hommes ne sont pas les seuls ; Effie le gorille cannibale et Livia la conspiratrice romaine voulaient la même chose. Derrière ces pulsions violentes se cache le simple désir d'avoir des enfants[62]. Ce qui nous amène à l'une des forces fondamentales du Principe de

Lucifer : l’avidité des gènes.

~ 8 ~

L'avidité des gènes

Selon les théories cosmologiques, l'univers est né lors d'une explosion connue sous le nom pittoresque de big bang. Dans la première seconde de son existence, le cosmos nouveau-né prit une habitude dont il ne se débarrassa jamais : il commença à développer des formes plus élevées. Ce qui commença sous

forme d'énergies puissantes et rudimentaires se fondit en particules élémentaires. Ces particules furent attirées les unes vers les autres et se regroupèrent en microsystèmes soudés, nommés atomes. Du néant et de l'énergie, la matière, dans sa forme la plus simple, était née. Obéissant aux règles d'un quadrille magnétique, certains atomes se mirent à sautiller, bras dessus bras dessous, regroupés en molécules. L'univers avait fait un autre bond quantique sur le

chemin qui mène à la complexité.

Les molécules tournoyant dans le vide furent attirées les unes vers les autres par la gravité pour former des soleils et des planètes[63]. L'univers monta à nouveau d'un niveau sur l'échelle de la complexité. À sa manière merveilleusement indifférente, la Nature déversait des quantités d'inventions.

Puis, sur la surface de l'une (au moins) des nouvelles planètes, un mécanisme de

montage qui utilisait une force encore plus merveilleuse que le pouvoir de l'attraction gravitationnelle et électromagnétique apparut pour la première fois.

* * *

Au début, comme l'explique le zoologue d'Oxford University, Richard Dawkins, dans Selfish Genes, la surface de la terre était recouverte de mers primitives[64]. À la surface de ces eaux, la foudre et la lumière du

soleil assemblaient des molécules d'ammoniac, d'eau, de dioxyde de carbone et de méthane pour former les premières substances organiques. Ces substances s'étalaient, inertes, sous les vagues, dépôt trouble s'amoncelant lentement. Un jour, un miracle se produisit. Quelques bouquets organiques s'enroulèrent accidentellement ensemble, créant ainsi une nouvelle forme possédant une propriété inédite dans l'univers. Le bretzel moléculaire pouvait

faire des copies de lui-même. Il attirait sans le vouloir des débris à sa surface et, de manière accidentelle, assemblait les molécules qu'ils contenaient comme on le ferait avec des perles. Lorsque le bretzel laissait repartir le produit fini, il avait involontairement créé une image de lui-même.

La réplique avait les mêmes propriétés que son parent en forme de bretzel. Des molécules de débris étaient attirées à sa sur- face. Chaque segment de

surface attirait une forme atomique spécifique, ce qui revient à dire que l'extérieur de la surface agissait comme un tableau tracé et numéroté, attirant précisément le bon composant au bon endroit. Lorsque toutes les nouvelles molécules étaient alignées dans l'ordre, elles se clippaient ensemble. Le résultat était une autre copie parfaite, prête à se détacher de sa parente et à dériver. La copie toute neuve, à son tour, attirait d'autres molécules errantes à sa surface,

où elles s'alignaient, s'assemblait puis se détachaient pour s'éloigner dans le courant des mers boueuses. Les molécules ayant la capacité étonnante de faire des copies d'elles-mêmes sont appelées des réplicateurs[65]. Ces réplicateurs, tout comme les innovations qui les ont précédés, amenaient l'univers à un autre niveau de l'échelle de la complexité.

Pendant une éternité, les réplicateurs dérivèrent dans la soupe chimique de la terre, se

copiant avec désinvolture. Mais, pour finir, la population de photocopieuses moléculaires devint extrêmement nombreuse et les stocks de boue organique intacte se firent de plus en plus rares. C'est là que le réplicateur qui pouvait faire plus que se reproduire lui-même avait un avantage. Les réplicateurs qui pouvaient faire plus, dit Dawkins, étaient ceux qui « apprenaient » à faire des copies avec autre chose que de la boue brute. Ils pouvaient désintégrer leurs concurrents et rassembler

leurs composants pour leurs propres besoins. D'autres réplicateurs apparurent, qui pouvaient se défendre. La première défense était sans doute une simple carapace chimique blindée, comme celle qui protège certaines bactéries. Mais le temps passant, les costumes blindés devinrent plus complexes, développant des fouets musculaires pour la vitesse, des nageoires mobiles pour la direction et bien plus tard, des mains, des pieds et des cerveaux. Les descendants des

premiers réplicateurs sont les gènes d'aujourd'hui. Et les versions les plus récentes de ces costumes de protection primitifs sont vous et moi.

Les réplicateurs de Dawkins présentent un autre aspect qui permet d'expliquer l'une des habitudes les plus destructrices de la Nature. Imaginez qu'un jour futur où un ingénieur brillant invente un processus industriel inédit, une technique de fabrication qui rend les usines et les ouvriers obsolètes.

Dans ce nouveau système, les comités de direction qui s'assoient en rond pour réfléchir anxieusement au prochain produit rentable sont aussi inutiles que les pâtisseries de la semaine dernière. Les énormes machines à découper, les outils à presser et même les robots soudeurs sont des artéfacts inutiles et bons à mettre dans les musées pour qu'on vienne les regarder de temps en temps. Par quoi ont-ils donc été remplacés ?

Par une usine ultra-

miniaturisée dotée d'un schéma directeur intégré pour ses produits finis. L'appareil est si petit que vous pouvez en mettre des millions sur un point minuscule et si peu onéreux qu'un centime vous permettra d'en acheter plus que vous ne pouvez en compter. Ces petites merveilles ont un autre avantage. Vous pouvez les disperser au hasard. Elles s'occupent du reste. Plus besoin de dépenser des milliards pour extraire des métaux de la terre ou pour fabriquer des produits

chimiques à partir du pétrole et à les transformer en plastique. Les mini-usines automatisées trouvent ce dont elles ont besoin sans aide, elles sentent la présence de matériaux industriels non transformés dans un tas d'ordures, une bouffée d'air ou une motte de terre. Si elles trouvent les substances nécessaires, elles se mettent immédiatement à assembler des produits finis. S'ils ne découvrent pas ce dont ils ont besoin, les mécanismes ne se déclenchent tout simplement

pas. Une mini-usine désactivée n'est pas une grosse perte. Après tout, des millions d'unités de microconstruction peuvent être créées pour le prix d'un bâton de colle.

Lorsque le nouveau système devient populaire, cependant, il s'avère avoir un problème technique. Il est trop productif. Chaque produit est fabriqué dans un monde envahi d'autres trucs fabriqués par le même système. De plus, chaque produit des mini-usines est

programmé pour aller réunir les matières premières permettant d'en faire des copies. Soudain, les champs, les rues, les cuisines et les tas d'ordures sont inondés de machins tout neufs trébuchant les uns contre les autres pour attraper ce dont sont constitués les autres machins et il n'y a tout simplement pas assez de matière première pour continuer.

Il ne faut pas longtemps pour qu'un inventeur brillant dote ces gadgets d'un outil intelligent.

Les modèles améliorés accélèrent le processus de collecte des matières premières en bondissant sur les produits finis des micro-usines rivales, puis en les mettant en pièces et en utilisant celles-ci comme lots de matière industrielle brute pré-emballés. Les nouveaux et insidieux modèles se répandent rapidement, traquant les bidules imprudents de tous côtés, disséminant les composants abandonnés sur toute la planète pour que d'autres les saisissent dans les secondes qui suivent.

Puis les modèles perfectionnés augmentent encore leur efficacité en travaillant en meutes. Des millions de produits finis complexes sont parfois perdus en même temps. Mais dans le grand projet de la nouvelle économie, la perte n'est pas si importante. Les gadgets détruits pour la récupération peuvent être remplacés à un prix auquel même les Coréens auraient peine à croire. La technique d'autoconstruction, fondée sur les réplicateurs de Dawkins, est semblable au

système génétique. L'efficacité pure de la méthode génétique est l'une des raisons pour lesquelles Mère Nature n'est pas gentille. Elle n'a pas à l'être.

En plus de trois milliards d'années, les matières premières sont devenues de plus en plus rares et les produits finis si nombreux que les produits se ruent dans une bousculade affolée pour s'attraper et se désassembler les uns les autres, mais cela ne gêne aucunement Mère Nature. En réalité, elle a

découvert que la concurrence entre produits finis contribue à faire avancer la recherche et le développement. Jetez-les dehors et observez-les en train d'essayer de se semer les uns les autres. Conservez les astucieux et poussez les infructueux dans la lime circulaire. D'un million d'échecs naîtront les découvertes de demain. Le pouvoir génératif du processus génétique permet d'expliquer pourquoi nous sommes si totalement remplaçables aux yeux du cosmos. Notre cousin

préhistorique de Neandertal était intelligent. Plusieurs anthropologues croient que l'homme de Neandertal était doué pour la philosophie, la religion et le langage. Malheureusement, lorsque l'Homo sapiens a évolué, l'homme de Neandertal est devenu un élément obsolète sur le tas d'ordures de l'histoire.

En termes humains, l'obsolescence signifie la souffrance et la mort généralisées. Chaque produit

individuel d'un système de mini-usine est conçu avec un large éventail d'outils sensoriels visant à le protéger de tout dégât. Il est regrettable que ces mécanismes sensoriels soient si rapides et efficaces, car ils produisent ce que nous, êtres humains, appelons la souffrance. Mais aucun produit ne peut être parfait. La femme de Neandertal qui avait perdu ses enfants et son partenaire était sans doute plongée dans une atroce douleur émotionnelle[66]. Sa famille pouvait très bien avoir été tuée

par des tribus Homo sapiens déchaînées, fières de leurs victoires, se réjouissant de leur supériorité et se délectant de leurs conquêtes[67].

La capacité de parler de la gloire, de la conquête, de la supériorité et de la noblesse pourrait avoir été l'une des caractéristiques dont était doté le modèle le plus récent, notre ancêtre « héroïque », l'Homo sapiens. Les nouveaux concepts Homo sapiens de noblesse et d'héroïsme seraient alors de

grands bonds en avant. Pourquoi ? Ils convenaient à l'avidité des gènes.

The Selfish Genes de Dawkins a transformé la façon dont de nombreuses personnes travaillant sur le comportement animal et humain considèrent le monde qui les entoure. Dawkins affirme que nous avons tendance à nous considérer comme les maîtres de notre dotation génétique, mais qu'en réalité nous n'en sommes que des serviteurs. Nous n'utilisons

pas les gènes pour atteindre nos propres buts. Nos gènes nous utilisent. (Cette idée a été anticipée par le poète et écrivain satirique du dix-septième siècle, Samuel Butler, qui disaient avec esprit, « Une poule est seulement la façon d'un oeuf de faire un autre oeuf. »)

Si Dawkins a raison, les êtres humains et leurs groupes sociaux sont de simples marionnettes, les outils complexes de minuscules molécules. Vous et moi avons été

conçus comme des grues, des camions-bennes et des réservoirs destinés à être conduits par un groupe de réplicateurs. Nous sommes des ramasseurs de matière première, fonctionnant sur l'ordre de microscopiques mini-usines installées au centre de nos cellules. Car les gènes sont infectés par une ambition démesurée : leur but ultime est de se reproduire, et ainsi, d'envahir ce monde.

Malgré les opinions de

Montaigne, de Rousseau et de leurs disciples contemporains, la civilisation n'est pas le générateur de la violence. Et la brutalité n'est pas réservée au mâle « patriarcal ». Le créateur de la sauvagerie humaine est la Nature, qui trace sa route à travers les segments du cerveau légués aux hommes et aux femmes par nos ancêtres animaux. Il est ironique de constater que c'est l'agressivité féminine qui donne la plus importante indication sur la raison pour laquelle la Nature

considère le conflit comme indispensable. Les créatures de toutes les espèces se battent pour le privilège de la procréation. Elles luttent pour immortaliser les réplicateurs qui les composent. Inutile de se demander pourquoi les femmes des anciens empereurs et les dames de haut rang du clan des gorilles ont cherché à accaparer le monde pour leurs enfants. Inutile de se demander pourquoi les héros grecs, les guerriers Yanomamo et les Romains déchaînés ont risqué leur vie

pour trouver de nouveaux ventres à ensemencer. À chaque fois qu'un spermatozoïde et un ovule accouchent d'une nouvelle créature dans le monde, le vainqueur est un gène.

Pourquoi les humains s'autodétruisent

~ 9 ~

La théorie de la sélection individuelle et ses failles

La théorie de Richard Dawkins est un outil puissant pour résoudre les mystères du cosmos mais elle a ses limites. En réalité, les gènes n'ont jamais été les solitaires que nous décrit

Dawkins. Même s'il les qualifie d'« égoïstes », il est d'ailleurs lui-même obligé d'admettre que les gènes ont été contraints à se coaguler en équipes, tout comme le seraient plus tard leurs serviteurs, des termites aux êtres humains.

Une théorie évolutionniste actuelle, connue sous le nom de « néo-darwinisme », affirme que la préservation de ses gènes est la priorité de l'individu : la préservation de lui-même, de ses enfants et de ses autres parents.

Et, comme le montrent les exemples des chapitres précédents, lorsque les enfants sont concernés, ce point de vue est étayé par de nombreuses preuves. Cependant, cette théorie omet un élément vital de l'expérience humaine. À la mort de Rudolph Valentino, plusieurs femmes se suicidèrent[68]. Leur propre survie et celle de leur famille proche étaient les dernières choses qu'elles avaient à l'esprit.

À la base de la notion

d'égoïsme génétique se trouve une hypothèse encore plus fondamentale : la théorie de la sélection individuelle. Selon cette théorie, lorsque vient le moment de la cueillette et de l'élagage, l'évolution trie les créatures une à une. Désormais, la plus puissante des pulsions qui composent chaque micro- et macro-animal est l'instinct de sa propre survie.

Mais, quelque part à l'intérieur, chacun de nous sait que la survie individuelle n'est

pas sa seule raison d'être[69]. Ce fait est ancré si profondément en nous qu'il se reflète dans notre structure physique. Nous naissons avec un arsenal d'armes de survie mais nous sommes également équipés d'outils qui peuvent nier notre existence. Ce sont nos mécanismes d'autodestruction.

En 1945, les Japonais luttaient contre les soldats américains depuis trois ans et demi. Ils savaient qu'ils ne pouvaient pas perdre. Leurs

Dieux avaient fait d'eux un peuple supérieur[70]. Ils avaient balayé la Chine et les Iles du Pacifique dans les années trente comme un vent vengeur, prenant des territoires immenses, conquérant de nombreux peuples « inférieurs », démontrant ce don du ciel qu'était la suprématie de leur race. L'ennemi qui les affrontait était méprisable, non béni par la divinité qui soutenait le Japon, et diminué par son impureté raciale.

Pourtant, les bâtards de l'Ouest accomplissaient l'impensable. Ils triomphaient des guerriers japonais. Au moment où les Américains atteignirent Okinawa, les Japonais comprirent que le ciel les avait abandonnés. La honte était insupportable. Quatre mille Japonais se suicidèrent dans les quartiers généraux souterrains de la marine à Okinawa. Trente mille militaires et civils se jetèrent d'une falaise voisine[71].

Au Japon, des pilotes se

portèrent volontaires pour empêcher le ravitaillement des marines américains à Okinawa. L'honneur et la mort étaient promis à ces aviateurs. Leur mission était de guider les avions jusqu'à l'ennemi et de rester aux commandes lorsque l'appareil bourré d'explosifs s'écraserait violemment sur les navires ennemis. « Je ferai mon devoir en mourant », écrivaient-ils dans leur dernière lettre à leur famille. Quinze mille d'entre eux remplirent cette fatale obligation. Un commentateur,

décrivant l'expérience des kamikazes quarante ans plus tard, expliqua que « le Japon est une société de groupes, et non d'individus. »

L'ultime dévouement des kamikazes nous semble déconcertant, étranger, quelque chose qui ne pourrait jamais se produire ici. Pourtant cela s'est produit ici. P. Henry proclamait sa loyauté à ses compagnons révolutionnaires et à leur cause lorsqu'il déclara,

« Donnez-moi la liberté ou

donnez-moi la mort. » Il avouait que l'organisme social dont il faisait partie était plus important que sa propre existence.

En 1929, année du Grand Krach, les suicides se caractérisaient par leur aspect spectaculaire et le fait qu'ils étaient largement rendus publics. Il y eut le directeur de la Rochester Gas and Electric Company qui s'asphyxia avec le responsable produits de sa société, les deux spéculateurs en

bourse qui se jetèrent du haut d'un toit de New York main dans la main et cet investisseur qui s'aspergea de liquide inflammable et craqua une allumette[72]. Mais ceux-là étaient des exceptions et non la règle. Cependant, entre 1930 et 1933, lorsque la grande dépression trouva son rythme, le nombre de suicides atteignit des sommets. Au cours de la seule année 1932, il fut multiplié par trois[73]. Les hommes et les femmes qui se donnèrent la mort contribuèrent peu à leur propre

survie ou à celle de leurs proches.

En 1897, le célèbre sociologue français Émile Durkheim rassembla de nombreuses statistiques démontrant l'augmentation du nombre de suicides après les krachs boursiers de 1873 et 1882 et inventa le terme de « suicide altruiste ». Durkheim paraissait comprendre que sous la surface, le suicidé se détruisait pour alléger le groupe social d'un fardeau[74]. Le

sociologue et ethnologue Marcel Mauss, proche et disciple de Durkheim, était encore plus précis. Il remarqua une occasionnelle « négation violente de l'instinct d'auto-préservation par l'instinct social[75]. »

Si nos actions sont conçues pour augmenter les chances afin que nos gènes, ou ceux de nos proches, survivent dans la génération suivante, pour quelle raison le suicide existe-t-il ? Et que dire des autres parts morbides ancrées dans le

psychisme humain ? Pourquoi les êtres humains font-ils des dépressions ? Pourquoi ont-ils parfois envie de ramper dans un coin pour y mourir ? Il existe une réponse, mais elle est en contradiction avec la notion de gènes luttant pour eux-mêmes à tout prix. Nous faisons partie d'un organisme plus important et nous nous trouvons parfois remplaçables dans son intérêt.

Cette idée n'est pas très à la mode actuellement. Les évolutionnistes, dont je fais

partie, croient que la concurrence est vitale à la création de nouvelles espèces. La bête ayant le plus gros cerveau, les griffes les plus acérées, ou la méthode la plus intelligente pour construire un nid l'emporte sur son ou sa rivale moins adroite, et a plus d'enfants. Sa progéniture hérite de sa capacité cérébrale supérieure, de ses armes naturelles ou de son talent d'architecte et engendre à son tour de nombreux petits. En quelques centaines de milliers

de générations, les créatures ayant les avantages anatomiques ou mentaux dominent leurs rivaux à l'esprit lent ou aux pattes émoussées. Les créatures les moins favorisées peuvent facilement disparaître. Selon la ligne évolutionniste actuelle, la concurrence a lieu entre individus. L'idée qu'elle peut exister entre groupes a été rejetée de manière retentissante en raison d'une chaîne de distorsion arbitraire dans l'histoire de la théorie

évolutionniste.

Le concept d'évolution de la vie est né bien avant la publication des théories de Charles Darwin. Autour de l'an 580 av. J.C., le philosophe grec Thalès de Milet affirma que la vie n'avait pas été créée par des Dieux mais avait émergé naturellement de l'eau[76]. Deux mille trois cents ans plus tard, les penseurs du Siècle des Lumières tels que le Français Georges-Louis Buffon réinterprétèrent d'étranges

objets pétrifiés précédemment considérés comme langues de pierre et dents de dragon et rejetés. Ces objets, affirmèrent les audacieux naturalistes, étaient des morceaux de créatures fossilisées de l'ère précédente.

En utilisant les dernières théories de la géologie, Buffon et les autres iconoclastes démontrèrent que la position des fossiles dans les strates rocheuses suggérait que ces créatures primitives avaient

occupé la terre bien avant la date biblique supposée de la Création, et avaient évolué vers des niveaux de complexité supérieurs en quittant leur lieu de naissance dans les mers pour poser le pied sur la terre. Au même moment, Pierre Louis Moreau de Maupertuis, autre savant ayant précédé Darwin d'une centaine d'années, développa une théorie remarquablement presciente, expliquant comment les avancées d'une espèce à l'autre pouvaient se produire. Même le

grand-père de Darwin, Erasmus Darwin, précéda son petit-fils de plus d'un demi-siècle en avançant un point de vue évolutionniste dans Zoonomia (1796).

Mais ce fut la méticuleuse collecte de faits de Darwin[77], ses liens de parenté et sa campagne méthodique pour convaincre la communauté scientifique qui réorientèrent finalement les idées des spécialistes et des profanes. (Darwin établit une liste de penseurs influents, puis

utilisa ses liens sociaux pour les rallier à sa cause un à un). Par conséquent, lorsque son Origine des espèces parut en 1859, il provoqua un tel remous que ses propositions firent même l'objet de caricatures dans les journaux.

Vingt-sept ans auparavant, la pensée évolutionniste de Darwin s'était accélérée lorsqu'un livre intitulé An Essay on the Principle of Population avait attiré l'attention du jeune naturaliste sur le rendement

hyperactif du système réplicateur. Cet essai était l'œuvre de Thomas Robert Malthus, ecclésiastique anglais pessimiste qui avait avancé en 1798 que si les rations de nourriture étaient augmentées selon un taux arithmétique lent, alors que la population explosait en une progression géométrique, un grand nombre d'individus mourraient inévitablement. Un excédent de population de cette ampleur, conclut Darwin, créerait une concurrence pour la survie. Et les créatures les plus

adaptées à l'environnement hostile seraient celles qui survivraient.

La Nature réduisait donc son troupeau comme le faisaient les éleveurs de moutons près de la maison de campagne du Kent où Darwin écrivait généralement. Ces propriétaires prudents sélectionnaient pour la reproduction les animaux les plus robustes et ceux qui produisaient le plus de laine. Une telle sélection effectuée par la Nature, si elle durait pendant

des éternités, produirait des changements radicaux dans une espèce. En raison des similitudes entre les méthodes des fermiers et les mécanismes moins tendres de la concurrence dans la Nature, Darwin nomma les résultats de la lutte pour la survie « sélection naturelle ».

Selon Darwin, la sélection se faisait à plusieurs niveaux, y-compris entre individus et entre groupes. À propos des fourmis, il reconnut que l'évolution pouvait facilement induire le sacrifice

des intérêts propres en faveur de ceux de l'unité sociale[78]. Dans ses écrits suivants, il suggéra qu'un processus similaire se produisait chez les êtres humains[79].

Dans les années 1930, une nouvelle école de « généticiens de la population » dirigée par des hommes tels que J. B. S. Haldane et Sewall Wright émit des théories dont les formules mathématiques obscures donnèrent aux évolutionnistes l'impression qu'ils partaient des

simples observations et spéculations de Darwin pour atteindre le sommet scientifique occupé principalement par ces praticiens enviés de la discipline que sont les physiciens. La popularité des hypothèses algébriques de Haldane et Wright grandit malgré une faille d'importance : elles n'étaient pas étayées par des preuves empiriques. Tout aussi gênant était le fait que les formulations semblaient être basées en grande partie sur la prémisse que l'individu est l'unité

fondamentale du changement évolutionniste. La concurrence entre groupes a été poussée hors de la scène.

Puis en 1962, l'écologiste écossais V. C. Wynne-Edwards, observateur attentif de la grouse de son pays, conclut que ces oiseaux sacrifiaient parfois leurs privilèges reproductifs pour protéger leur progéniture de la faim. Les grouses, affirma Wynne-Edwards, mesuraient la quantité de nourriture que les landes pouvaient fournir chaque

année et adaptaient leur comportement en conséquence, différant la reproduction lorsque la nourriture semblait maigre ou optant même pour une chasteté totale[80]. Les intérêts du groupe, conclut Wynne-Edwards, l'emportaient sur ceux de l'individu.

Les répercussions de l'hérésie du professeur de la University of Aberdeen furent immédiates. Des scientifiques tels que G. C. Williams et David Lack déclarèrent que la sélection de

groupe était « pratiquement impossible[81] ». Et d'augustes théoriciens tels que W. D. Hamilton et R. L. Trivers justifièrent les tendances « altruistes » discernées par Wynne-Edwards en générant un nouveau système mathématique, la théorie de la sélection de parentèle, selon laquelle les individus ne sacrifient leurs propres intérêts en faveur de ceux des autres que si ces-derniers sont des proches, des créatures qui possèdent les mêmes gènes[82].

En d'autres termes, le sacrifice de soi représentait un gène individualiste protégeant égoïstement l'une de ses copies.

Les théories nouvellement consolidées de la sélection individuelle et de parentèle furent saluées comme des réussites majeures et devinrent des dogmes biologiques. La théorie raisonnée de Wynne-Edwards, basée sur des décennies de collecte de faits sur le terrain, fut mise de côté comme une aberration

honteuse. L'Écossais passa quatorze années dans la bruyère à rassembler de nouvelles informations, classifia les statistiques obtenues et publia les conclusions dans son livre Evolution through Group Selection en 1989. Le livre fut quasiment ignoré[83].

Cependant, à la fin des années quatre-vingt, le sentiment inquiet que l'évolution pouvait ne pas être limitée au niveau de l'organisme individuel, ou du gène, parut

s'imposer à la science. Stephen Jay Gould essaya d'expliquer la présence des nombreux gènes apparemment inutiles tapis dans le chromosome ; plus nombreux, en tous cas, que l'on ne pouvait s'y attendre statistiquement si chaque gène était sujet à l'extermination par la sélection naturelle[84]. Certains gènes, conclut-il, semblent être « invisibles aux pressions sélectives ». La concurrence entre groupes peut expliquer ce mystère, car le groupe préserve une grande variété d'individus

incapables de survivre seuls. Pourtant Gould ne tint pas compte de cette option. Bien qu'il fut forcé de reconnaître que la sélection n'a pas toujours lieu au niveau individuel, il se borna à dire que la sélection transpire au niveau inférieur entre fragments de gènes et au niveau supérieur entre espèces. Gould évita soigneusement de mentionner l'importance possible des groupes sociaux.

À l'inverse, David J. Depew et Bruce H. Weber de la California

State University affirmèrent de manière directe qu'« un groupe peut être considéré comme un 'individu' » et que « le niveau de population reste fondamental » en tant qu'unité de sélection. Mais leur brève observation, cachée au milieu d'un livre traitant d'un tout autre sujet, passa inaperçue[85].

E. O. Wilson, dans son célèbre livre Sociobiology, cite plusieurs exemples de comportement par lesquels des individus se sacrifient pour le

bien d'un tout. Mais la théorie actuelle continue à justifier cela en proclamant que les membres d'un groupe qui donnent leur vie le font pour protéger les frères, sœurs et cousins qui partagent le même héritage génétique.

L'enthousiasme qui a accueilli la théorie de la sélection de parentèle est dû en grande partie à la brillante démonstration mathématique de W. D. Hamilton concernant la façon dont les liens génétiques peuvent expliquer la cohésion

des abeilles, des guêpes et d'autres hyménoptères dans une ruche. Cependant, des données récentes tendent à prouver que la notion créée par Hamilton en 1964 ne cadre pas toujours avec le monde réel. Les guêpes des tropiques vivent ensemble en colonies coopératives et fonctionnent comme un groupe social. La plupart des femelles deviennent des ouvrières et abandonnent l'idée de donner naissance à leurs propres petits, travaillant non pas dans leur propre intérêt ou dans celui de

leurs proches mais dans l'intérêt du groupe. Pourtant elles ne présentent pas le haut niveau de relation familiale, c'est-à-dire de similitude génétique, avancé par Hamilton[86].

Dans de nombreux cas, les êtres humains qui forment volontairement des escadrons et partent se battre jusqu'à la mort n'ont absolument pas de gènes en commun. En réalité, au cours de la Guerre de Sécession Américaine, les membres d'une même famille qui s'affrontaient

de chaque côté ne protégeaient pas ceux qui partageaient les mêmes gènes ; ils menaçaient même de les détruire.

Encore plus accablant, les femmes meurtrières suppriment généralement leurs propres enfants[87]. Selon le chercheur Donald T. Lunde, « Presque tous les enfants assassinés le sont par leurs mères[88]. » Ces mères anéantissent ceux qui allaient transmettre leurs gènes dans la génération suivante, (la deuxième cible favorite des

femmes mariées est leur mari ou leur amant). Et ces sinistres événements ne sont pas limités aux États-Unis. Les meurtrières de l'ancienne Union Soviétique, de Hong Kong et de Grande-Bretagne montrent également une certaine prédilection pour le meurtre de ceux qui partagent les mêmes gènes qu'elles[89].

Les défenseurs de la sélection de parentèle ont eu du mal à expliquer un autre mystère : pourquoi, parmi des animaux sociaux, quelques membres du

groupe se lèvent et se mettent à crier lorsqu'un prédateur approche, au risque de se montrer au prédateur et de lui servir de premier repas. Par exemple, un troupeau de gazelles de Thompson paît tranquillement sur une terre d'Afrique orientale. Un léopard affamé s'approche silencieusement sous le vent, maintenant son corps le plus possible dans les hautes herbes. Soudain, une gazelle lève la tête, dresse les oreilles et se fige. Un craquement éveille ses

soupçons. En regardant alentour, elle aperçoit la tête du léopard. Que fait-elle ? Pour améliorer sa chance de survie et celle de ses gènes, sa meilleure stratégie serait d'aller se placer vers le centre du troupeau et de se faire aussi discrète que possible. Le léopard attraperait alors une créature n'ayant pas de lien de parenté avec elle et ne se méfiant pas, à la périphérie du troupeau. La pire tactique de la gazelle, par contre, serait d'attirer l'attention. Des recherches ont démontré que les

prédateurs se jettent presque toujours sur un animal qui agit différemment des autres[90].

Mais la gazelle qui vient de remarquer la créature griffue ne se fond pas tranquillement dans le groupe. Elle se met à courir de manière étrange, ponctuant sa course de brusques sauts dans les airs. Son comportement alerte ses congénères de la présence du félin rôdeur. L'une après l'autre, elles se mettent elles aussi à courir et à bondir. Le léopard, perdu au milieu de

ce cirque, finit par abandonner et s'éloigne[91].

La gazelle de Thompson n'est pas la seule à agir ainsi. Les animaux sociaux de toute sorte (mammifères et oiseaux) hurlent, frappent ou bondissent pour avertir leurs compagnons d'une attaque imminente. Chaque hurleur prend le risque que son avertissement fasse de lui la première victime de l'attaque du chasseur. Selon la théorie de la sélection de parentèle, les animaux qui bondissent et

frappent protègent leur proche famille. Dans quelques cas, cette hypothèse fonctionne parfaitement, mais dans de nombreux autres, elle s'avère fausse. Les groupes importants d'animaux ne sont pas seulement composés de frères, de sœurs et de cousins.

En réalité, les groupes tels que les nuées d'oiseaux qui migrent sur des milliers de kilomètres à chaque printemps et automne semblent contenir très peu de parents[92]. Pourtant,

les membres du groupe poussent un cri d'avertissement lorsqu'un attaquant affamé approche. Pourquoi ces créatures choisissent-elles d'attirer l'attention ?

Un carnivore discret pourra facilement s'immiscer au milieu d'un groupe dont les membres n'osent pas servir de guets à leurs voisins. Les jours de ce groupe social dans la savane sont comptés. Mais le groupe dont les membres s'exposent à la destruction en criant est préparé

à l'autodéfense. Un individu peut parfois en pâtir mais le groupe vivra un jour de plus[93].

Les théoriciens de la sélection individuelle ont fait un effort héroïque pour traiter du problème de l'altruisme au travers du concept de la sélection de parentèle. Mais il existe une remise en question plus subtile de la primauté de la survie personnelle qu'ils n'ont pas encore osé aborder : le comportement intra-punitif. Dans les années cinquante, le

psychologue Harry Harlow de la University of Wisconsin voulut voir à quel point l'amour d'une mère et des amis était important pour les êtres humains. Il ne pouvait pas arracher des nouveau-nés des bras de leur mère et les élever dans des cages d'isolement mais il pouvait faire quelque chose de presque aussi intéressant : il tenta l'expérience sur des singes nouveau-nés. Les singes qui grandissaient sans contact social restaient souvent assis dans un coin de leur cage, roulés en

boule, le regard vide perdu dans l'espace et mâchaient leur propre peau jusqu'au sang. Ceci est un comportement intra-punitif[94].

Lorsque vous avez envie de vous pousser à coup de pied dans l'arrière-train, vous êtes en prise avec la force intra-punitive. Des foules entières d'êtres humains ont parfois libéré cette pulsion dans une orgie d'autopunition. Une fois par an, au cours du festival de Muharram, les hommes chi'ites

du Moyen-Orient paradent dans les rues en se tirant les cheveux, se lacérant le cuir chevelu avec des épées, se couvrant de leur propre sang et même en s'infligeant des blessures mortelles[95]. De temps en temps, l'imagination peut coopérer avec les émotions intra-punitives pour faire de l'esprit un enfer vivant. Certains fondamentalistes chrétiens voient Satan et ses démons tapis dans toutes les ombres. Leur imagination a façonné des créatures qui menacent

constamment de les tourmenter. Le moindre faux pas hors du droit chemin, pensent-ils, peut envoyer les serviteurs de Satan se contorsionner dans toutes les veines de leur corps. Ces visions de démons dansants participent peu à la survie d'un individu ou à celle de ses gènes. En réalité, au cours du premier millénaire du Christianisme, de nombreux dévots jurèrent qu'il n'y avait qu'un moyen d'échapper à l'étreinte séduisante de Satan : la chasteté. Quelques-uns se castrèrent et d'autres se

cloîtrèrent en jurant de renoncer au sexe pour toujours. Cela va de soi : la plupart de ceux-là moururent sans enfants[96].

Dans un sens, il y a des démons tapis dans la chair humaine, prêts à se réveiller. Il existe des mécanismes d'autodestruction biologiquement intégrés. À New York, un cadre plein de talent du milieu de la publicité souffrait d'un problème inhabituel : la peur du cancer. Il n'avait pas de cancer, mais sa peur l'avait

presque rendu incapable de la moindre activité. Une nuit, pris de panique, il appela tous ses amis à trois heures du matin, convaincu que plusieurs vaisseaux de son cerveau avaient provoqué une hémorragie, que le sang emplissait ses sinus et que ceux-ci allaient exploser. Finalement, l'un de ses amis l'emmena aux urgences d'un hôpital local, où l'on diagnostiqua un petit virus qui lui bouchait le nez. Le lendemain, le cadre fut à nouveau pris de panique,

certain que son nez allait exploser et le tuer.

Quelque chose sévissait dans son psychisme, tourmentant cet homme, mais ce n'était pas une maladie physique dans le sens normal du terme. Le tourmenteur était un ensemble de processus d'autodestruction qui attendent en nous que vienne leur jour. Dans le cas de cet homme atteint d'une phobie du cancer, ce jour était venu, en partie parce que sa carrière de cadre avait soudainement pris

fin un an auparavant lorsque la société pour laquelle il travaillait avait fermé. Wynne-Edwards a démontré qu'au début de la saison, les grouses des landes d'Ecosse rivalisent les unes avec les autres pour leur territoire. Les vainqueurs se retrouvent confortablement nourris et accouplés, mais les perdants sont généralement tués par un prédateur ou par la maladie. Ces morts, affirme Wynne-Edwards, « sont les autres effets de l'exclusion sociale[97]. » Dans le corps, chaque cellule est

équipée d'un mécanisme que les scientifiques nomment « apoptose », « mort cellulaire programmée », « programme intrinsèque de suicide d'une cellule » et dont l'action, selon les chercheurs de la University College de Londres, doit être activement endiguée par une rétroaction positive indiquant que la cellule est nécessaire à l'ensemble de l'organisme[98]. Lorsque le patient d'un hôpital est obligé de passer des mois dans un lit, utilisant à peine ses jambes, de nombreuses cellules

des jambes, sentant qu'elles sont devenues inutiles, s'affaiblissent jusqu'à n'être que les ombres d'elles-mêmes. D'autres disparaissent simplement[99]. Lorsqu'un être humain passe des semaines ou des mois dans l'espace, son cœur n'a plus besoin de fonctionner vigoureusement pour pomper du sang contre la force de gravité. Le cœur s'étiole de manière dramatique[100] car les cellules qui ne se considèrent plus comme utiles se réduisent à une existence proche de la mort.

L'individu est une cellule dans le super-organisme social. Lorsqu'il se sent devenu inutile au groupe, lui aussi commence à se faner. Comme nous le verrons plus précisément dans les chapitres suivants, les démons qui ont rendu le publiciste fou étaient les circuits de la destruction sociale, « des programmes intrinsèques de suicide » semblables à ceux qui suppriment les cellules dont les vies ne sont plus nécessaires à la bête sociale. Si nos instincts étaient uniquement préparés

pour notre propre survie et celle de nos proches, de tels démons internes ne pourraient pas exister[101].

~ 10 ~

Superorganisme

Il y a plus de cent cinquante ans, le botaniste allemand Matthius Schleiden réfléchissait à la découverte récente du fait que des organismes aussi simples que les puces d'eau et aussi complexes que les êtres humains sont constitués de cellules individuelles. Chacune de ces cellules possède tout

l'équipement nécessaire pour mener sa propre vie. Elle est isolée dans son propre mini-monde par une haie de membranes, possède ses propres centrales métaboliques, et semble tout à fait capable de s'occuper de ses petites affaires en déclarant farouchement son indépendance.

Pourtant, les cellules individuelles, en poursuivant leurs propres buts, participent à la création d'une entité plus importante qu'elles-mêmes.

Schleiden déclara que chaque cellule a une existence individuelle et que la vie d'un organisme découle de la façon dont les cellules fonctionnent ensemble[102]. En 1858, le pathologiste Rudolph Virchow poussa plus avant les observations de Schleiden. Il affirma que « la composition de l'organisme majeur, nommé individu, doit être assimilée à une sorte d'arrangement social, ou de société, dans laquelle un certain nombre d'existences séparées dépendent les unes des

autres, de telle façon, cependant, que chaque élément possède sa propre activité spécifique et mène à bien sa propre tâche par ses propres moyens. » Une créature telle que vous et moi, selon Virchow, est en réalité une société de cellules séparées[103].

Comme nous l'avons déjà vu, le raisonnement fonctionne également à l'envers : une société agit comme un organisme. Un demi-siècle après Virchow, l'entomologiste William

Morton Wheeler découvrit en observant la vie des fourmis qu'aucune d'entre elles n'était isolée. Wheeler vit que les petites bêtes maintenaient toujours un contact, se saluant lorsqu'elles se croisaient, échangeant des parcelles de nourriture régurgitée, adoptant des rôles sociaux qui allaient de la guerrière ou de la servante royale à la responsable du traitement des déchets et à la préposée au classement. (En effet, au cœur de nombreuses colonies de fourmis se trouve

une salle dans laquelle toutes les ouvrières déposent leurs découvertes.

Au centre de la salle, un groupe d'insectes bureaucrates examine chaque trouvaille, détermine si elle peut être utile à la colonie et l'envoie à la chambre de la reine si c'est un morceau de choix, à la nursery si c'est un aliment ordinaire, aux équipes de construction si cela peut faire un bon mortier ou sur le tas d'ordures placé juste à l'extérieur du nid[104].) Du point

de vue d'un être humain, les activités de chaque fourmi semblent avoir beaucoup moins d'importance que le comportement de la colonie en temps qu'ensemble. En réalité, la colonie agit comme si elle était une créature indépendante qui se nourrit, élimine ses déchets, se défend et se préoccupe de son avenir. Ce fut Wheeler qui donna à un groupe d'individus agissant collectivement comme un animal le nom de superorganisme[105].

Le terme superorganisme glissa dans l'oubli jusqu'à ce qu'il soit ravivé par Lewis Thomas, directeur du Memorial Sloan-Kettering Institute, dans son ouvrage influent Lives of a Cell publié en 1974[106]. Les superorganismes existent même au plus bas échelon de l'échelle de l'évolution. Les myxomycètes[107] sont apparemment des amibes indépendantes, de microscopiques taches vivantes qui filent sur la surface humide d'un arbre ou d'une feuille en

décomposition, ne se souciant pas de l'existence des autres lorsque les temps sont bons. Ils se régalent pendant des jours de bactéries et autres friandises, ne s'occupant de rien d'autre que de leur appétit. Mais lorsque la nourriture est épuisée, la famine s'abat sur le monde des myxomycètes. Soudain, les amibes désinvoltes perdent tout ce sens d'individualisme débordant. Elles se précipitent les unes vers les autres comme paniquées, se serrant les unes contre les autres de toutes leurs

forces.

Petit à petit, le tas de micro-bêtes blotties les unes contre les autres dévient visible à l'œil nu. Cela ressemble à une plante visqueuse. Et la plante, une masse compacte d'anciens épris de liberté, exécute un projet de travaux publics d'urgence. Telles des majorettes formant un tableau à la mi-temps d'un match de basket, certaines amibes se mettent en ligne pour former une tige qui s'étire dans les courants d'air. Puis, les

créatures qui se trouvent au sommet se mettent à fabriquer des spores et ces germes de vie se laissent emporter par la brise.

Si les spores atterrissent sur un tas d'herbe pourrie ou un morceau d'écorce en décomposition, elles se multiplient rapidement, emplissant le refuge glissant d'une horde d'amibes nouveau-nées. Comme leurs parents, elles filent vers les coins éloignés de leur nouveau foyer dans une joyeuse chasse au dîner. Elles ne

s'arrêtent jamais pour réfléchir sur le fait qu'elles font peut-être partie d'une communauté dont la vie collective est aussi fondamentale que la leur. Elles n'ont pas conscience qu'un jour, comme leurs parents, elles devront se regrouper avec leurs congénères dans une mesure coopérative désespérée dont dépendra l'avenir de leurs enfants[108].

Voici une autre créature enrôlée dans un superorganisme : le citoyen d'une société appelée

éponge. Pour vous et moi, une éponge est simplement un ensemble de matière que l'on peut presser. Mais ce caractère singulier est une illusion. Prenez une éponge vivante, passez-la au tamis au-dessus d'un seau et l'éponge se décompose en un liquide boueux qui trouble l'eau dans laquelle il tombe. Ce nuage est un groupe de cellules autosuffisantes, arrachées à une vie confortable au milieu de leurs voisins familiers et jetées dans un monde chaotique. Chacune de ces cellules possède

théoriquement tout ce qu'il faut pour mener sa propre vie, mais quelque chose à l'intérieur de la cellule d'éponge libérée lui dit, « Tu vis dans un groupe ou tu ne vis pas du tout. » Les micro-bêtes partent frénétiquement à la recherche de leurs anciens compagnons, puis se mettent à reconstruire le système social qui les liait. En quelques heures, l'eau du seau redevient claire, et au fond réap- paraît une éponge entièrement reconstituée.

Comme les cellules d'éponge

et les amibes myxomycètes, vous et moi faisons partie d'une vaste population dont les efforts mis en commun font avancer des créatures plus importantes sur le chemin de la vie. Comme les cellules d'éponge, nous ne pouvons pas vivre en total isolement du groupe humain. Nous sommes les composants d'un superorganisme.

~ 11 ~

L'isolement : le poison ultime

Retirez une cellule d'une éponge, empêchez-la de retourner vers ses cellules sœurs et elle mourra. Prélevez une cellule hépatique sur le foie, et, isolée, elle aussi s'étiolera et renoncera à vivre. Mais qu'arrive-t-il si vous supprimez

à un être humain ses liens sociaux, l'arrachant au superorganisme dont il ou elle fait partie ?

Dans les années 1940, le psychologue René Spitz mena une étude portant sur les bébés séparés de leur mère. Ces bébés étaient les enfants de femmes trop pauvres pour s'en occuper, des enfants qui avaient été placés de façon permanente dans un foyer pour orphelins. Les enfants y étaient maintenus dans ce que Spitz appela un «

isolement sensoriel », placés dans des lits à barreaux entourés de draps afin que les bébés ne puissent voir que le plafond. Les infirmières ne s'occupaient d'eux que quelques minutes par jour. Et même au moment du repas, elles les laissaient seuls avec pour seule compagnie un biberon. L'hygiène dans les foyers était impeccable, mais ils n'avaient aucun contact physique, ne recevaient pas d'amour et n'étaient intégrés à aucune toile sociale : leur résistance en fut affaiblie et 34

bébés sur 91 moururent. Dans d'autres foyers pour orphelins, le taux de mortalité était encore plus élevé. Dans certains, il atteignait le chiffre terrible de 90%[109]. De nombreuses autres études ont démontré la même chose. Les bébés ont beau être nourris et abrités dans un lieu où règnent chaleur et hygiène, s'ils ne sont pas tenus dans les bras et caressés, ils ont anormalement tendance à mourir.

Les chercheurs ont trouvé

deux moyens de provoquer une dépression chez des animaux de laboratoire : la punition incontrôlable et l'isolement. Mettez un animal seul dans une cage, séparé des autres animaux : il perdra tout intérêt pour la nourriture et le sexe et présentera des troubles du sommeil ainsi qu'une confusion mentale[110].

La destruction des liens à l'organisme social peut avoir des conséquences extrêmes[111]. Chez les êtres humains, le sentiment

de n'être pas désiré peut freiner la croissance. Le flux d'hormones de croissance, selon des recherches récentes, est fortement affecté par les « facteurs psychosociaux ». Des singes enlevés à leur famille et à leurs congénères sont sujets à des obstructions artérielles et à des maladies cardiaques[112]. À l'inverse, la durée de vie de lapins pris comme animaux de compagnie et choyés augmente de 60%.

Lorsque leur compagne

meurt, les hamsters mâles cessent de se nourrir, de dormir et succombent souvent eux-mêmes. Ils ne sont pas les seuls. Selon une étude britannique, dans la première année suivant le décès de sa femme, un veuf a 40% de risques en plus de mourir. Dans une autre étude menée au Mount Sinaï School of Medecine de New York, des hommes dont les épouses étaient décédées d'un cancer du sein subissaient une baisse très marquée de leur système immunitaire un à deux mois

après le décès de leur femme[113]. Une étude portant sur 7000 habitants du comté d'Alameda, en Californie, montre que l'« isolement et l'absence de liens sociaux et communautaires » ouvrent la porte à la maladie et à un décès prématuré.

Une enquête encore plus importante menée par James J. Lynch sur les données actuarielles et statistiques concernant les victimes de maladies cardiovasculaires indique qu'une proportion

étonnante du million d'américains qui décèdent chaque année suite à des problèmes cardiaques présente une difficulté sous-jacente qui semble déclencher leur maladie : « manque de chaleur et de rapports significatifs avec les autres[114]. » D'autre part, des recherches européennes indiquent que s'embrasser régulièrement fournit de l'oxygène supplémentaire et stimule la production d'anticorps. La proximité des autres peut guérir. La

séparation peut tuer.

Rompre les attaches qui lient deux individus peut aussi être fatal dans la Nature. Jane Goodall, chercheuse qui étudie les chimpanzés de la réserve de Gombe en Afrique depuis 1960, a pu observer l'application de ce principe dans le cas d'un jeune animal nommé Flint. Lorsque Flint naquit, sa mère l'adorait. Lui, en retour, lui donnait des coups. Elle l'embrassait, jouait avec lui et le chatouillait jusqu'à ce qu'une sorte de sourire de

chimpanzé apparaisse sur sa petite tête ridée. Ils étaient inséparables.

Cependant, lorsque Flint atteignit l'âge de trois ans, le moment vint pour sa mère de le sevrer. Mais Flo, la mère, était vieille et faible. Et Flint, le bébé chimpanzé, était jeune et fort. Flo lui tourna le dos et tenta de l'empêcher de téter. Mais Flint fut pris de brusques accès de colère. Il frappa violemment le sol et s'enfuit en hurlant. Finalement, Flo, inquiète, fut

obligée de donner la tétée à son fils pour le calmer. Plus tard, Flint développa des techniques encore plus agressives pour obtenir le lait maternel. Si Flo essayait de le repousser, Flint lui donnait des coups de poing et ponctuait ces coups de morsures acérées. À un âge où les autres chimpanzés avaient quitté le giron maternel, Flint agissait toujours comme un bébé.

Alors qu'il était devenu un jeune adulte robuste et que sa mère s'affaiblissait de jour en

jour, Flint insistait pour être constamment porté par sa mère. Si Flo s'arrêtait pour se reposer et que Flint voulait absolument goûter le fruit des arbres vers lesquels ils se dirigeaient, l'enfant devenu lourd poussait, frappait et pleurnichait pour que sa mère se remette en route. Puis il remontait sur son dos et jouissait de la promenade. Lorsque ni les poussées ni les pleurnicheries ne motivaient sa mère à le reprendre et à l'emmener là où il voulait aller, Flint donnait parfois à la pauvre

mère épuisée un violent coup de pied. Flint était assez grand pour construire son propre abri pour la nuit. Au lieu de cela, il insistait pour dormir avec sa mère. Flint aurait dû détourner son attention de Flo pour s'intéresser aux chimpanzés de son âge, créant ainsi des liens avec le super-organisme (la tribu des chimpanzés) dont il faisait partie. Mais il ne le fit pas et la conséquence allait en être terrible[115].

La mère de Flint mourut.

Théoriquement, les instincts de Flint auraient dû le pousser à survivre. Mais au bout de trois semaines, il retourna à l'endroit où sa mère avait poussé son dernier soupir et se blottit en position fœtale. Quelques jours plus tard, il mourait lui aussi. L'autopsie ne révéla aucune anomalie physique : aucune infection, aucune maladie, aucun handicap[116]. En toute probabilité, la mort du jeune singe était due à l'équivalent simien de cette voix qui dit aux êtres humains subissant une

telle perte qu'ils n'ont plus aucune raison de vivre. Flint avait été coupé de son seul lien avec le superorganisme. Cette séparation l'avait tué.

L'attachement social est tout aussi vital pour les êtres humains. Le Dr George Engel, psychiatre et chercheur, a recueilli dans les journaux 275 témoignages de mort subite. Il a découvert que 156 d'entre eux avaient été causés par de graves perturbations des liens sociaux. Cent trente-cinq morts avaient

été déclenchées par « un événement traumatisant dans une relation humaine proche ». Vingt et un décès avaient été causés par la « perte d'un statut, une humiliation, un échec ou une défaite ». Pour prendre un seul exemple, le président d'une université avait été contraint à prendre sa retraite à l'âge de 59 ans, poussé par le Conseil d'administration. Alors qu'il prononçait son dernier discours, il fut victime d'une attaque cardiaque. L'un de ses plus proches amis, médecin, s'élança

sur la scène pour le sauver. Mais la douleur de la perte de son ami fut trop forte pour le médecin. Il s'écroula lui aussi sur le sol et succomba à une crise cardiaque[117].

Notre besoin de l'autre n'est pas seulement basé sur notre structure biologique, il est également la pierre angulaire de notre psychisme. Les êtres humains sont irrépressiblement sociaux, à tel point que lorsque nous errons dans notre maison où personne ne peut nous voir,

nous parlons tout seul. Lorsque nous nous écrasons le pouce d'un coup de marteau, nous ne maudissons personne en particulier. Dans un univers dont les paradis semblent dénués de matière vivante, nous nous adressons aux Dieux, aux anges et parfois aux extraterrestres[118].

Notre besoin des autres façonne jusqu'aux plus infimes détails de nos vies. Au début des années 1980, un groupe d'architectes décida d'étudier

l'utilisation des espaces publics à l'extérieur des immeubles de bureaux modernes. Pendant plus de vingt ans, les architectes avaient supposé que les gens rêvaient de moments de contemplation tranquille, loin de l'agitation du monde. En conséquence, ils avaient conçu pour leurs immeubles des terrasses solitaires séparées de la rue. Ce que découvrirent les architectes, à leur grande stupéfaction, c'est que les gens fuyaient ces endroits isolés. Ils préféraient s'installer sur des

murets ou des marches à proximité des trottoirs bondés. Les êtres humains, semble-t-il, ont un désir irrépressible d'observer leurs semblables[119].

Même de simples distorsions des liens de l'interdépendance sociale peuvent affecter la santé. Selon une étude menée par J. Stephen Heisel du Charles River Hospital de Boston, l'activité des cellules tueuses naturelles (qui défendent le corps contre la maladie) est faible chez les personnes qui, lors du test de

personnalité multiphasique du Minnesota, présentent les caractéristiques suivantes : dépression, repli social, culpabilité, faible amour-propre, pessimisme et inadaptation. Ceux qui se sont retirés du monde se sont libérés de l'étreinte de leurs semblables. Ceux qui culpabilisent sont certains que leurs péchés les ont marqués du sceau du rejet social. Les inadaptés n'ont pas réussi à s'intégrer à ceux qui les entourent. Et ceux qui ont peu d'amour-propre sont convaincus

que les autres ont de bonnes raisons de les fuir. Dans l'étude, la faible activité des cellules tueuses naturelles n'était pas liée à la prise de médicaments, d'alcool, de marijuana ou d'un traitement médical récent, mais uniquement à des phénomènes d'altération des liens sociaux[120].

Selon Meyer Friedman, le médecin qui a défini les personnalités de Type A et de Type B et leurs rapports avec les maladies cardiaques, « Si vous pensez que ce que vous faites

n’a pas d’importance et si vous sentez que si vous mouriez, personne ne vous pleurerait, vous recherchez la maladie[121] ». Même le bien-être des hommes que l’on imagine les moins vulnérables aux forces sociales dépend du sentiment que le superorganisme a besoin d’eux. Lorsque le Président Dwight Eisenhower (Ike) eut une attaque cardiaque, le 24 septembre 1955, des quantités de courrier arrivèrent du monde entier. Ike affirma, « Cela aide vraiment de savoir que des

personnes du monde entier prient pour vous ». Le médecin d'Eisenhower sentait que la place du Président dans le réseau social pouvait le guérir. Il insista auprès des assistants d'Ike pour qu'ils continuent à parler affaires avec le Président convalescent, afin de lui faire comprendre qu'il était toujours aussi important. Finalement, Ike alla passer cinq semaines de repos à Camp David. C'était la pire chose qu'il puisse faire. Dépossédé du sentiment de son utilité sociale, il fit une grave

dépression. C'était la première fois qu'Eisenhower était écarté depuis sa crise cardiaque. Le chef d'état souffrant finit par se rétablir lorsqu'il put se remettre au travail[122].

Le sentiment d'utilité dans l'organisme social eut un impact similaire sur un autre guerrier : le Colonel T.E. Lawrence, Lawrence d'Arabie. Au Moyen-Orient, Lawrence était une figure fougueuse et énergique. Il s'habillait comme un Arabe et travaillait dur pour gagner le

respect des chefs de tribus. Il avait appris à faire un bond de près de trois mètres pour sauter sur le dos d'un chameau, un tour de force que peu d'Arabes pouvaient accomplir. Il s'était endurci à chevaucher dans le désert pendant des jours sans aucune nourriture. Il avait repoussé ses limites jusqu'à acquérir une endurance bien supérieure à celle de la plupart des habitants du désert, et pour tout cela, il était l'objet d'une grande admiration.

Pendant la Première Guerre Mondiale, Lawrence convainquit les Britanniques qu'il pouvait mobiliser les nomades arabes en une grande force de combat unifiée. Grâce à cette force il pourrait participer à la victoire sur les Allemands et les Turcs. Le succès de son argumentation amplifia son pouvoir. Lorsqu'il arrivait dans un cercle de tentes bédouines, ses chameaux étaient souvent chargés de plusieurs kilos d'or valant plusieurs milliards de dollars, en guise de présent pour sceller ses

négociations avec les chefs du désert. Grâce à la corruption et à sa propre réputation, Lawrence rassembla les tribus arabes dispersées dans tout le désert pour livrer l'assaut à Akaba. Ses troupes prirent la ville, en dépit d'une inégalité apparemment insurmontable, réussissant même à vaincre une petite armée turque.

Après avoir parcouru le désert pendant des jours et mené l'assaut en deux batailles couronnées de succès, Lawrence

était totalement épuisé. Pourtant, lorsqu'il se rendit compte que ses troupes mouraient de faim à Akaba, il grimpa sur son chameau et chevaucha pendant trois jours et trois nuits, parcourant 400 km, mangeant et buvant sur le dos de son chameau, pour atteindre le Golfe de Suez et demander de l'aide à un navire britannique. Le sentiment d'être un élément crucial de la réussite de l'organisme social avait donné au jeune officier britannique une endurance physique

incroyable. Lorsque la guerre prit fin, Lawrence se rendit dans la ville de Damas en Rolls Royce comme l'un des conquérants de l'immense Empire turc[123]. À la fin des combats, Lawrence fut obligé de ranger ses tenues arabes et de retourner en Angleterre où il se sentit totalement étranger. Bien sûr, il avait des amis haut-placés - Winston Churchill et George Bernard Shaw, entre autres[124].

Mais il se sentait comme arraché au corps social auquel il

s'était greffé. Il était dépossédé de son utilité, inutile pour la bête sociale[125]. Lawrence revint habiter chez ses parents. Sa mère raconta que l'ancien héros de guerre descendait prendre son petit-déjeuner le matin et restait assis à la table jusqu'au déjeuner, fixant distraitement le même objet pendant des heures, immobile, démotivé. Finalement, à l'âge de 47 ans, Lawrence mourut sur une petite route de campagne, victime d'un accident de moto[126]. Ou bien était-il victime de quelque chose de

beaucoup plus subtil ?

Peu de temps avant sa mort, Lawrence écrivit à Eric Kennington, « Vous vous demandez ce que je fais ? Et bien, en vérité, je me le demande aussi. Les jours semblent se lever, les soleils briller, les soirs tomber, puis je dors. Ce que j'ai fait, ce que je fais, ce que je vais faire, me déconcerte et me déroute. Vous êtes-vous déjà senti comme une feuille tombant d'un arbre à l'automne et en avez-vous été réellement

déconcerté ? C'est ce que je ressens[127] ». Les spécialistes du suicide expliquent que les personnes dépressives qui cherchent à mourir sont souvent victimes d'accidents de la route[128]. Était-ce un pur hasard, alors, que T.E. Lawrence, un homme aux capacités physiques presque surhumaines, se tue en conduisant un véhicule qu'il utilisait depuis des années sur une route un peu pentue ? Ou bien les calculateurs internes de l'ancien chef des arabes sont-ils

arrivés à la conclusion que, comme une cellule inutile dans un organisme complexe, il était simplement temps pour lui de disparaître ?

~ 12 ~

Même les héros sont inquiets

N’attends
d’acclamations d’aucun
autre que toi
Car il vit et meurt le
plus noble des hommes
Celui qui crée et
applique ses propres
lois

Sir Richard Burton

L'homme attentif à sa réputation ne révèle pas sa tristesse

Auteur anglo-saxon ancien

Si nous sommes si désespérément dépendants de notre lien avec les autres êtres humains, pourquoi sommes-nous rongés par l'idée que nous devrions être indifférents, distants, dignes et indépendants ? Pourquoi l'idéal moderne d'autosuffisance nous attire-t- il avec tant de force ?

Le thème de l'autosuffisance ressurgit dans la psychovulgarisation avec une régularité tenace. Marylin Machlowitz, auteur, en 1985, de l'ouvrage intitulé The Whiz Kids, par exemple, fit le portrait d'entrepreneurs ayant réussi avant l'âge de quarante ans, puis critiqua ouvertement leur sentiment d'insécurité. Souvent, selon Marchlowitz, ces jeunes hommes et femmes d'affaires se sentent indignes de leur succès. Dans ces récriminations apparaissait implicitement la

notion que des êtres humains sains ne seraient jamais rongés par de tels doutes[129].

Mais les individus hautement sûrs d'eux et indépendants auxquels vous et moi sommes constamment comparés existent-ils ? Apparemment pas. Ernle Bradford, spécialiste de l'histoire militaire, dépeint le légendaire général carthaginois Hannibal et le Romain qui le vainquit, Scipion l'Africain, comme des hommes pouvant aisément exister sans dépendance

émotionnelle vis-à-vis des autres. En réalité, ces hommes étaient tout sauf indépendants. Leur fortune quotidienne dépendait de la loyauté de dizaines de milliers de troupes et de leur capacité à s'assurer la confiance de personnages encore plus éloignés d'eux dans la grande toile du superorganisme : les pouvoirs de l'État de leur Cité. Sans le soutien financier du Sénat de Rome et du conseil de Carthage, les efforts de ces deux hommes auraient été réduits à néant[130].

Lorsque les sénateurs de Rome accusèrent Scipion de voler de l'argent dans la trésorerie publique, le général fut loin de faire preuve d'indifférence face à cette accusation. Il fit irruption dans la salle du Sénat, portant ses livres de compte, les déchira devant les législateurs, et quitta Rome tel un ouragan, pour ne jamais y revenir. Ceci n'est pas exactement l'attitude d'un homme indifférent à l'opinion des autres.

Bradford, convaincu que Scipion était en fait un modèle d'indépendance, avait probablement été trompé par une ruse d'aristocrate, une charade théâtrale utilisée par ceux qui veulent exercer leur pouvoir sur les autres. C'est un stratagème que même les chimpanzés ambitieux utilisent pour maintenir leur autorité. La ruse consiste à faire ce qui suit : le mâle dominant est assis au centre d'une foule bruyante et semble indifférent à ce qui l'entoure. Des singes

anthropoïdes socialement inférieurs regardent nerveusement de tous côtés à la recherche d'un indice leur indiquant ce qu'ils sont supposés faire. Ils jettent des regards fréquents et furtifs au chimpanzé dominant pour voir s'il est temps pour eux de l'honorer en baissant les yeux avec déférence ou s'il leur tourne le dos. Car lorsqu'il leur tourne le dos, les subalternes peuvent s'éloigner en faisant un quelconque geste interdit. Pourtant, le chef hautain du

clan chimpanzé semble ne regarder personne et donne l'impression qu'il n'a besoin d'aucun animal terrestre pour faire ce qu'il a à faire[131].

Mais même le chimpanzé le plus haut placé dans la hiérarchie, et qui donne une telle impression de distance, bouillonne d'émotions sociales qu'il n'ose pas montrer. L'éthologue Frans de Waal mena une étude de six années sur des chimpanzés du Zoo de Arnhem en Belgique et en publia les

résultats dans un ouvrage brillant et éclairant, intitulé Chimpanzee Politics. Dans ce livre, de Waal décrit deux mâles en compétition pour la place de chef du groupe. Les combattants s'affrontent avec toute la dignité de chevaliers. Chacun se tient debout, les poils dressés en un manteau somptueux, l'air gigantesque et héroïque. Les deux individus se regardent dans les yeux sans broncher.

Le stoïcisme viril avec lequel le duo se fait face est une

attitude maintenue par un effort extrême de maîtrise de soi. Après la fin de la confrontation, les deux chimpanzés s'éloignent. Lorsque l'un est certain qu'il est hors de la vue des badauds, toutes les émotions qu'il a retenues jusqu'alors se déchaînent soudain sur son visage. Sa lèvre supérieure se lève, dévoilant ses dents, ce qui est le principal signe de nervosité chez les chimpanzés. Craignant qu'un autre membre de la tribu puisse le voir et remarquer sa terreur à

retardement, le combattant essaie à plusieurs reprises de tirer la lèvre rebelle sur ses dents et de récupérer son apparence digne, mais la grimace de stress refuse de quitter son visage[132]. Sous la dignité et l'assurance qu'il montrait quelques instants auparavant se cachait un chaudron bouillonnant d'insécurité.

Il arrivait à Hitler de vivre la même chose à l'apogée de sa puissance. Il malmenait un chef

d'État qui s'opposait à lui, criant, rageant, apparemment dénué des inhibitions qui affaiblissent les autres hommes. Puis, lorsqu'il était seul, le leader invincible s'effondrait en hurlant, à bout de nerfs. Pour s'assurer qu'aucune des personnes qu'il voulait intimider ne voie jamais cette facette de sa personnalité, le Führer se préparait soigneusement face à un miroir[133] avant ses rencontres les plus importantes.

T. E. Lawrence assista même

à cette ruse de l'imperturbabilité parmi les nobles du désert d'Arabie. Il décrivit un groupe de chefs arabes appelés dans la tente de leur supérieur, qui venait de découvrir que lui et ses vassaux allaient recevoir deux mille chameaux (une véritable fortune en bétail) de la part des Anglais. Les chefs se dirigèrent avec agitation vers l'habitation où allait se tenir la rencontre, puis s'arrêtèrent brièvement près de l'ouverture de la tente pour se composer un visage et une attitude de dédain

apparent, afin de ne pas entrer avec cet air de joie stupide dont la nouvelle de cette chance inattendue les avait imprégnés[134].

L'indépendance hautaine projetée par Scipion, Hannibal, Hitler et les chefs arabes n'était qu'un vieux réflexe hérité des temps pré-humains : une mascarade conçue pour augmenter l'impression d'importance, de magnificence et de force. Mais sous le masque de l'indépendance, même les

leaders les plus redoutables sont vulnérables à l'opinion des autres. Les hommes de pouvoir se parent d'une attitude distante assez réussie pour tromper jusqu'aux experts en psychologie. Pourtant, le succès de leur comédie cause notre perte, en nous imposant une fausse idée d'autosuffisance et en nous imprégnant de culpabilité face à notre dépendance vis-à-vis du superorganisme.

~ 13 ~

Aimer l'enfant qui est en nous ne suffit pas

L'existence d'un être supérieur dont nous faisons partie échappe souvent à la psychologie actuelle. À cause de cet aveuglement, de nombreux thérapeutes de grande réputation ont pris l'habitude de prescrire des remèdes

impossibles. Un groupe de médecins prestigieux, par exemple, apparut sur des plateaux TV, pour montrer comment l'on peut faire face au stress en tant qu'humain isolé[135]. Si vous êtes une femme au foyer et que la société semble convaincue que vos tâches quotidiennes ne valent pas mieux que le ramassage des ordures, ces spécialistes donnaient l'impression qu'il vous suffisait de vous asseoir à votre table de cuisine et de vous persuader de vous respecter.

Une ménagère se leva dans le public et résuma la notion dominante en deux phrases brèves. « Tout dépend de l'image que l'on projette », dit-elle, « Si vous avez une bonne opinion de vous, les autres auront aussi une bonne opinion. » Avoir une bonne opinion de lui-même ne suffit pas à sauver Scipion l'Africain du mépris du Sénat romain. Et cela ne suffira pas à rehausser le respect du monde occidental envers celles qui nettoient la maison, cuisinent et élèvent les enfants.

L'une des autorités invitées déclara avec la plus grande certitude que « vous ne devez pas être la victime de ce que la société, ou n'importe quel individu pense de vous. » Mais, selon le psychologue Sol Gordon, fondateur de l'Institute for Family Research and Education, la projection d'une attitude positive fonctionne, non pas parce qu'elle change le psychisme de l'individu, mais parce qu'elle améliore ses relations avec les autres.

La meilleure façon de désactiver le mécanisme autodestructeur n'est pas de pleurer sur les traumatismes de son enfance jusqu'à ce que l'on finisse par aimer l'enfant qui est en nous. C'est de comprendre que les éléments autodestructeurs sont contrôlés par des forces sociales : notre besoin de savoir si nous sommes à la hauteur des standards fixés par ceux que nous respectons et notre relation avec nos amis, notre mari, notre femme et même nos chiens et nos chats.

(L'idée que des relations avec des animaux peuvent protéger notre santé physique et émotionnelle n'est pas fantaisiste. Des études portant sur des victimes d'attaques cardiaques ont montré que les risques d'avoir une deuxième attaque étaient moindres chez les personnes possédant un chien ou un chat).

La science serait bien inspirée de conserver la sélection individuelle et la sélection de parentèle,

d'admettre leurs limites et de passer à autre chose. Le fait est que si l'instinct de survie de la sélection individuelle était notre force dominante, les mécanismes autodestructeurs ne devraient pas exister. Ou, au mieux, leur action devrait être limitée à une aide à ceux qui portent des gènes presque identiques aux nôtres. Mais les animaux de toutes les espèces sont nés avec un arsenal de capsules de poison intégrées. Et des preuves encore plus nombreuses que celles que j'ai pu présenter ici

indiquent que ces circuits biologiques sont liés aux intérêts d'un groupe de semblables qui ne sont pas forcément nos parents.

Le concept d'organisme social est plus qu'une simple métaphore. Il est plus proche de la comparaison entre une vague et un rayon de soleil, deux phénomènes radicalement différents et pourtant sujets à de nombreuses lois naturelles similaires. Par exemple, l'AMP cyclique agit comme un

messager intracellulaire presque partout dans votre corps, mais c'est aussi la substance d'alarme envoyée par les amibes myxomycètes qui pressentent la famine pour rallier leurs congénères solitaires en une bête soudée semblable à une limace[136]. Le gène NM-23, qui contrôle le regroupement et la dispersion des cellules cancéreuses des humains, gère également la congrégation et la dispersion des cellules des myxomycètes[137].

Contrairement à ce qu'affirme la théorie contemporaine, l'évolution n'est pas seulement basée sur la concurrence entre solitaires individualistes. Elle repose également sur des conflits entre équipes d'individus luttant pour la survie du groupe. Par conséquent, les circuits physiologiques rétroactifs demandent souvent à l'individu de sacrifier sa santé - ou même sa vie - pour le bien d'un tout. Nous avons hérité la plus grande partie de notre biologie, y

compris celle qui est impliquée dans le comportement, des ancêtres cellulaires qui ont été les premiers à apprendre à former des communautés. La conséquence en est que d'innombrables mécanismes organismiques fonctionnent dans les ensembles d'êtres humains. Dans les chapitres suivants, nous en rencontrerons quelques-uns.

Le Dieu des uns est le Diable des autres

~ 14 ~

Nous contre eux

La Nature utilise les fils
les plus longs pour
tisser sa trame, afin que
chaque parcelle de sa
toile révèle
l'organisation de toute
la tapisserie.

Richard Feynman

Les globules blancs du

système immunitaire fonctionnent tels des soldats en patrouille. Ils parcourent sans relâche les couloirs du corps, rôdant à la recherche d'intrus. Au cours de leurs déplacements dans les veines et les vaisseaux capillaires, ils rencontrent des milliards de cellules amies et des myriades d'épaves qui appartiennent au corps lui-même. S'ils venaient à faire une erreur et attaquaient ces compatriotes, le corps aurait de graves problèmes.

Comment le système immunitaire arrive-t-il à éviter des cas d'erreur d'identité ? Les cellules du corps possèdent l'équivalent d'un uniforme, une combinaison chimique aussi unique que le visage humain ou une empreinte digitale. De plus, les virus envahisseurs ont également un costume chimique distinctif. Lorsqu'un globule blanc détecte le marquage du virus, il attaque et envoie des signaux pour appeler sa légion de confédérés à l'attaque[138].

Les uniformes sont nécessaires au niveau cellulaire. Ils s'avèrent également indispensables à la société humaine. Margaret Mead affirme que chaque groupe humain met en place une règle simple : tu ne tueras pas les membres de ta bande, mais tu peux tuer tous les autres. Selon Mead, chaque groupe proclame que tous les êtres humains sont frères et déclare qu'il est hors de question de tuer des êtres humains. La plupart des groupes, pourtant, ont une manière très étrange de

définir qui est humain. Le membre d'une tribu, dans la majorité des sociétés primitives, est un être humain à part entière. Par contre, le membre d'une tribu ennemie ne l'est généralement pas. La plupart des tribus primitives, selon Mead, pensent que si vous rencontrez l'un de ces sous-humains d'un groupe rival dans la forêt, il est tout à fait approprié de le frapper à mort[139].

Comme les globules blancs

qui se croisent de façon inoffensive dans les couloirs du corps mais détruisent les intrus « étrangers », les êtres humains de la même tribu se reconnaissent entre eux comme étant de la même chair et évitent les hostilités. Un corps est une coopérative de cellules qui doivent s'entendre pour survivre ; une société est une coopérative d'individus qui doivent faire de même.

Les êtres humains, des plus primitifs aux plus sophistiqués,

forment des noyaux confortables qui attaquent les étrangers, en se regroupant tels des superorganismes compétitifs[140]. Cette tendance, comme nous l'avons déjà vu, ne se limite pas aux êtres humains. Lewis Thomas a souligné que même les anémones de mer à l'aspect léthargique déclarent des guerres froides. Deux carrés d'anémones apparemment identiques peuvent sembler vivre en paisible harmonie sur le même rocher. Pourtant, en réalité, les colonies se

rapprochent l'une de l'autre, tentant agressivement de déloger la communauté rivale du rocher qu'elles considèrent comme leur foyer. Comme les globules blancs et les membres de la tribu primitive, les individus de chaque bouquet d'anémones savent qui est l'un de « nous » et qui est l'un d'« eux[141] ».

Selon E. O. Wilson, de Harvard, la xénophobie, la peur et la haine des intrus est universelle chez les animaux les

plus développés. Wilson explique que se disputer à l'intérieur d'un groupe est un problème mineur comparé aux grondements, crachats et coups de griffes qui éclatent lorsque les membres d'un groupe rencontrent un étranger. Une grande partie de la communication animale observée par les éthologues semble avoir évolué pour permettre à un animal de dire à l'un de ses compagnons tueurs : « Hé ! Je suis l'un de nous. » Par exemple, les cris permettent à un oiseau de dire aux autres

qu'il fait partie de leur groupe[142]. Certaines sociétés aviennes ont même développé leur propre dialecte dans ce but[143]. Le marquage et les odeurs distinctives aident également les animaux à distinguer ceux qui font partie de leur bande et ceux qui n'en font pas partie[144].

Les êtres humains ont également besoin de pouvoir identifier ceux dont ils sont supposés prendre soin et ceux qu'ils peuvent combattre. Parmi

ces identifiants, l'on peut citer la façon dont vous tenez votre fourchette, la langue que vous parlez, les vêtements que vous portez, la façon dont vous êtes physiquement proche des gens ou non[145], la façon dont vous dites bonjour, la coupe de cheveux que vous choisissez et la couleur que vous mettez sur votre visage.

Les chefs qui façonnent les nouveaux organismes sociaux semblent savoir instinctivement qu'ils devront trouver des façons

de différencier leurs adeptes des autres. Moïse créa un slogan : « Écoute Israël. Yahvé notre Dieu est le seul Yahvé. » Il demanda à ses disciples d'inscrire cette phrase sur leur porte, où ils la verraient à chaque fois qu'ils sortiraient et rentreraient, et d'attacher des morceaux de parchemin portant cette phrase à leurs bras chaque matin et chaque soir[146]. Pour s'assurer que les Juifs seraient marqués différemment des membres de tout autre groupe, il leur donna même un régime alimentaire

différent.

Lénine naquit dans une famille de la classe moyenne, mais il portait volontairement les habits d'un ouvrier, adopta l'argot des ouvriers[147] et encouragea ses partisans à faire de même. Puis il dénonça un ennemi ayant un style vestimentaire et une façon de s'exprimer radicalement différents : la haute-bourgeoisie. Mahomet donna à ses disciples un ensemble de prières et d'ablutions rituelles à exécuter

cinq fois par jour, puis enseigna aux fidèles à signaler leur identité en portant la barbe, en abandonnant le rasoir et en se montrant fiers de la taille de leur barbe[148].

Tous les chefs charismatiques ont donné à leurs partisans un ensemble de marques servant à les identifier comme l'un de « nous » et ont indiqué les signes qui permettraient de reconnaître facilement les incroyants. La différenciation rapide de « nous »

et « eux » est nécessaire parce que la concurrence entre superorganismes, qu'ils soient des cultures ou des sous-cultures, peut devenir un sujet très grave. Les Israélites que Moïse avait rassemblés allaient bientôt se battre contre les Cananéens. Au cours de ces campagnes, les Hébreux auraient facilement pu être balayés. Les partisans de Mahomet étaient sur le point de s'attaquer aux superpuissances du monde occidental.

Pour un pronostiqueur bien informé, les chances de survie des Musulmans auraient été extraordinairement faibles. Les partisans de Lénine s'apprêtaient à tuer le Tsar, sa femme et ses enfants, à exiler les aristocrates qui avaient tyrannisé la Russie pendant des siècles et à balayer les entrepreneurs et les fermiers prospères qui avaient alimenté la rapide expansion économique du pays. Entre-temps, en 1917, les contre-révolutionnaires allaient agencer une guerre

civile sanglante contre les marxistes. S'ils l'avaient pu, ces partisans de l'ancien ordre auraient présidé l'extermination des bolcheviks. La lutte entre les groupes sociaux n'est pas une simple comédie. Etre pris pour un membre de l'équipe adverse peut s'avérer fatal.

Les batailles entre groupes dans une société en paix peuvent être beaucoup moins sanglantes mais elles n'en sont pas pour autant moins tenaces. Les familles pauvres qui

bénéficient de l'aide sociale veulent que leurs allocations soient augmentées, les membres des classes moyennes souhaiteraient éviter l'augmentation des impôts qui payent ces allocations. Les propriétaires veulent augmenter leurs loyers, les locataires veulent les réduire. Les rockers veulent lancer un club au coin de la rue, les couples âgés du voisinage veulent protéger leur paix et leur tranquillité. La Droite veut plus de pouvoir, la Gauche veut la réduire à

l'impuissance. Les hommes veulent éviter les travaux ménagers, les femmes veulent qu'ils fassent plus de nettoyage et de balayage. Ce sont des conflits entre grappes d'êtres humains qui pensent que vous êtes soit avec nous soit contre nous. Ce sont des batailles pour un territoire, comme les lentes bagarres entre bouquets d'anémones concurrents sur un rocher.

Dans le groupe de ceux qui portent les marques du bon

superorganisme, tout peut être confortable et humain. Mais si vos marques sont les mauvaises, attention ! Bertha Krupp, héritière de la famille d'industriels allemands qui arma le Troisième Reich d'Hitler, rendait régulièrement visite aux ouvriers des usines Krupp qui étaient malades. Elle réconfortait généreusement les ouvriers dans le besoin. Bertha se considérait comme chaleureuse, compatissante et généreuse[149].

Elle n'avait pas de scrupules, pourtant, lorsqu'elle voyait son fils diriger des camps de concentration dans lesquels les gens étaient battus dès leur réveil jusqu'au moment où ils rampaient dans une couchette infestée de poux le soir, délibérément sous-alimentés jusqu'à ce qu'ils se tuent à la tâche. Bertha ne s'inquiétait même pas du fait que sa famille entretenait des fours à gaz sur le terrain de l'usine pour éliminer les travailleurs forcés qui se montraient récalcitrants.

À ses propres yeux Bertha Krupp était une personne bonne et charitable. Sa gentillesse s'étendait à ceux qu'elle considérait comme des êtres humains. Les Slaves et les Juifs sur les os desquels elle fonda sa fortune, par contre, faisaient partie de sous-espèces totalement différentes. Bertha et d'autres Allemands de l'époque désignaient ces êtres asservis par un mot simple : Stücke, « bétail[150] ». Comme l'a dit Margaret Mead, il est interdit de tuer de vraies personnes, mais

les gens qui sont au-delà des frontières de notre propre superorganisme ne sont pas vraiment des personnes, n'est-ce-pas ?

~ 15 ~

De l'intérêt d'avoir un ennemi

Conformément aux principes énoncés par Margaret Mead, chaque culture enferme l'hostilité à l'intérieur du groupe. Mais en échange de cet emprisonnement de la colère, la culture offre un certain nombre d'étrangers qu'il est acceptable

de détester et parfois de tuer. Ce sont ceux que nous appelons ennemis.

L'invocation de l'image d'un ennemi par un leader charismatique est ce qui rassemble fréquemment l'organisme social[151]. Orville Faubus, gouverneur de l'Arkansas de 1955 à 1967, sut comment réunir la bête sociale. Il le fit en créant un ennemi qui n'existait pas. En 1957, Faubus menait une lutte incessante pour sa réélection. Sa popularité

était en baisse, car il avait contrarié les libéraux en permettant aux services publics et au chemin de fer d'augmenter leurs tarifs, et avait marché sur les pieds des conservateurs en augmentant les impôts. Mais Faubus avait un autre tour dans sa manche : la création d'une bête noire. Trois ans auparavant, la Cour Suprême avait décidé qu'il fallait imposer la déségrégation raciale dans les écoles. Le Sud était indigné. Plusieurs hommes politiques du Sud essayèrent de tirer parti de

ce problème, mais seul Faubus réussit à le transformer en drame à grande échelle qui défraya la chronique, et à en devenir le protagoniste.

Le premier coup du gouverneur fut simple. Il appela l'adjoint du Ministre de la Justice à Washington pour demander ce que le gouvernement fédéral comptait faire pour parer à la violence qui allait être déclenchée par l'ouverture des portes des écoles de Little Rock aux Noirs et aux

Blancs en septembre. Les employés du Ministère de la Justice étaient perplexes. Autant qu'ils pouvaient le savoir, Little Rock semblait parfaitement paisible. Les agents fédéraux envoyèrent donc un fonctionnaire afin de déterminer ce que le gouverneur savait et qu'ils ignoraient. Faubus joua la méfiance. Il avait des preuves que la violence allait éclater, dit-il, mais elles étaient « trop vagues et incertaines » pour être transmises à quiconque.

« Rien n'indiquait la moindre violence » dit le maire de Little Rock avec étonnement, « Nous n'avions aucune raison de croire que la violence allait éclater » Le gouverneur Faubus déclara que le maire avait tort. Les boutiques de Little Rock, dit-il, étaient à cours de couteaux et la plupart de ces lames récemment achetées étaient dans la poche de Noirs. Le FBI vérifia les dires de Faubus. Dans cent magasins, la vente de fusils et de couteaux étaient en réalité en baisse.

Mais il y avait des armes brandies ouvertement dans la rue. Elles appartenaient aux troupes de la National Guard que le gouverneur avait appelées pour « défendre » les citoyens de son état contre les attaques de l'ennemi supposément armé. Lorsque neuf enfants noirs arrivèrent devant l'école de Central High, prêts à entamer leur premier jour d'école, ces gardes levèrent leurs mitraillettes et obligèrent les enfants à faire demi-tour. À nouveau, le FBI se mit à

rechercher des signes de l'insurrection noire naissante dont Faubus disait encore qu'elle allait éclater et des pistes indiquant l'existence de la horde qui menaçait d'égorger d'innombrables innocents blancs. Cette fois, les autorités de Washington rédigèrent un rapport de cinq cents pages. Ils ne trouvèrent pas un soupçon de preuve pour confirmer les dires de Faubus.

Les enquêteurs fédéraux auraient dû vérifier la maison de

l'ami d'Orville Faubus, Jimmy (« the Flash ») Karam. Karam était le robuste commissaire divisionnaire de l'état de l'Arkansas, un homme qui pouvait rassembler une escouade de brutes énormes en une minute. Un jour de la mi-septembre, Faubus partit assister à une conférence des gouverneurs du sud à Sea Island, en Géorgie, laissant le Flash mener à bien une mission délicate. Bien avant les premières heures du jour, Karam plaça une escouade de

voyous recrutés dans les équipes sportives locales devant Central High.

Lorsque la première cloche sonna à 8h45, quatre reporters afro-américains arrivèrent dans le but de couvrir les tentatives des élèves noirs pour approcher leur école. L'un des gros durs de Karam hurla : « Voilà les nègres. » Les journalistes noirs battirent rapidement en retraite, mais pas assez rapidement. Vingt des blancs que le Flash avait postés là cernèrent les reporters et se

mirent à les rouer de coups. Comme la police s'approchait, Karam rugit, « C'est les nègres qui ont commencé ! » Les bulletins d'informations radio mentionnèrent la bagarre, et, rapidement, les pires crapules blanches de Little Rock, brûlant de défendre l'honneur Blanc, affluèrent en masse. Par centaines. Lorsqu'ils ne trouvaient pas assez de Noirs à cogner, ils se jetaient sur les nordistes. Ils frappèrent sans pitié trois reporters du magazine Life. La violence qu'Orville

Faubus avait prédite à Little Rock avait explosé.

Jimmy Karam fila vers le téléphone public d'une station-service pour mettre le gouverneur au courant de la situation. Faubus fit une conférence de presse à la convention des gouverneurs de Sea Island et déclara sobrement que « les violences que connait Little Rock sont la preuve de l'exactitude de mon jugement. »

Le Président Eisenhower fut obligé d'envoyer le 327e

Groupement Tactique de la 101e Division Aéroportée pour tenter de restaurer le calme et d'appliquer l'ordre de déségrégation émis par la Cour Suprême. À présent, Faubus avait deux ennemis menaçant ses vertueux citoyens : les Noirs et le Gouvernement Américain, ce même gouvernement qui avait humilié le Sud au cours de la Guerre de Sécession. Faubus se pavanait, s'enorgueillissait et protestait.

Il réussit à obtenir un

passage aux informations nationales de la chaîne tv ABC, où il éreinta le président l'accusant d'avoir dépouillé le Sud de sa liberté. Il déclara que le FBI avait arrêté d'innocentes jeunes filles du Sud, pour leur faire subir des heures d'interrogatoire, et accusa les soldats fédéraux d'avoir pointé « des baïonnettes dans le dos des jeunes filles, le sang rouge et chaud des patriotes américaines souillant les lames dégainées, froides et nues. » Il accusa les soldats d'avoir envahi les

vestiaires des filles pour reluquer les jeunes femmes sans défense bloquées là par la force. Les enquêtes démontrèrent que les évènements décrits avec tant de précision par Faubus ne s'étaient jamais produits, mais cela importait peu à cette époque. Dans l'esprit des citoyens blancs de l'Arkansas, un seul homme tenait tête à ces attaques nordistes : le gouverneur Orville Faubus.

Le résultat fut simple. Faubus avait risqué de perdre

les élections. Au lieu de cela, il devança son plus proche adversaire à presque cinq contre un et remporta toutes les élections suivantes jusqu'à sa retraite. En créant un ennemi, Faubus avait galvanisé l'Arkansas derrière lui, transformant une nuée de citoyens désorganisés en une masse sociale[152]. Fidel Castro trouva l'existence d'ennemis tout aussi indispensable, mais il eut un coup de chance là où Faubus en avait manqué. Son ennemi existait réellement. L'ennemi

que Fidel utilisa pour atteindre une cohésion sociale était les États-Unis, l'énorme monstre impérialiste qui, selon Castro, avait, au fil des ans, dépouillé Cuba de sa souveraineté. Fidel avait besoin de distraire ses électeurs d'une kyrielle ahurissante de promesses électorales non tenues.

Dans les jours qui avaient précédé sa prise de pouvoir, le leader barbu avait gagné le soutien de la population pour sa révolution en se présentant

comme un modéré, un champion de la démocratie et d'une société ouverte. Cette apparence était une tromperie. Castro étudiait Lénine, Marx et le despote argentin Juan Perón depuis des années. Son objectif réel était une dictature qui placerait chaque parcelle de pouvoir entre ses mains.

Vendre l'idée du totalitarisme à la population cubaine, pourtant, aurait pu être une tâche difficile. Mais Fidel joua sur les rêves de liberté de son

île. Pendant qu'il continuait à mener sa guérilla dans les montagnes, Castro nomma comme président de son gouvernement provisoire un juge patriote, plein de bonne volonté et démocrate de la ville de Santiago : Manuel Urrutia Lleo. La présence d'Urrutia donna au mouvement de Fidel une saveur indubitablement démocratique. Fidel alla encore plus loin. Dans une interview au magazine Look et un article qu'il écrivit pour le magazine Coronet, Castro déclara

passionnément que son objectif pour Cuba était la liberté de son peuple, les droits civiques, la libre-entreprise et le privilège d'élire les fonctionnaires de l'État[153]. Ces déclarations n'étaient que du vent. À présent qu'il avait renversé l'ancien président Batista, Castro, qui avait gagné des partisans en leur promettant un gouvernement élu librement, allait s'en tirer en imposant un système politique despotique à travers l'utilisation adroite d'un ennemi.

Castro mit cette technique en application en manipulant un pion sans méfiance : le président Urrutia. Lorsque Fidel revint triomphant des montagnes et prit les rênes de l'autorité, il composa son gouvernement de personnages ayant des références incontestablement modérées. Puis il établit secrètement un gouvernement fantôme. Dans ce groupe clandestin se trouvaient les « vrais révolutionnaires », des marxistes-léninistes convaincus comme lui, des personnages

déterminés à appliquer un programme de « justice sociale » qui impliquait d'arracher leurs terres aux paysans, d'établir des fermes collectives contrôlées par l'état, d'organiser la populace en milices, de saisir toutes les entreprises (y-compris les chariots à hot-dogs appartenant aux membres bagarreurs des classes inférieures), de mettre un terme à la presse libre et de placer tout le contrôle dans les mains d'une bureaucratie qui ne rendait de compte qu'à Castro lui-même.

En ce qui concernait les élections, il en était totalement hors de question. Petit à petit, ce modéré qu'était le président Urrutia commença à comprendre ce qui se passait, et, comme de nombreux Cubains, n'apprécia pas du tout ce qu'il voyait. Urrutia résista au coup de force de la seule façon qu'il connaissait. Il refusa de participer aux conseils des ministres lorsque Fidel était présent et fit des discours et des déclarations télévisées anti-communistes. Il avertit le peuple

cubain que quelque chose de sinistre avait lieu.

De nombreux cubains s'inquiétèrent, mais Fidel continua fermement à collectiviser en secret la société. Finalement, au désespoir, Urrutia proposa de quitter ses fonctions officielles et de ne pas revenir. Cela ne satisfaisait cependant pas les objectifs de Fidel. Cette démission pouvait être comprise trop facilement par le peuple comme ce qu'elle était réellement : un acte de

protestation. Castro avait une meilleure idée. Il persuada Urrutia de rester à son poste, puis se lança dans une campagne visant à calomnier le nom d'Urrutia. Tout d'abord Fidel apparut à la télévision, affirma qu'il était lui-même un anti-communiste convaincu et qualifia les déclarations publiques d'Urrutia de déshonorantes. Puis Fidel s'arrangea pour faire venir des centaines de milliers de paysans cubains à La Havane pour une célébration.

Comme les paysans entraient dans la capitale cubaine, le sauveur national barbu prononça un discours télévisé de deux heures pour annoncer sa démission de son poste de premier ministre. Qui avait obligé ce héros du peuple à abandonner son poste ? Le président Urrutia. Castro affirma qu'Urrutia avait fabriqué le spectre factice d'une menace communiste et utilisé ce mensonge éhonté pour saboter la révolution. Urrutia, expliqua Castro, était le pantin des

Américains, payé pour distiller le poison de la propagande Yankee. Sa duplicité, dit Fidel, était à la « limite de la trahison ! ». L'humeur des foules réunies dans les rues de La Havane se fit menaçante. Ils scandèrent des slogans réclamant la démission d'Urrutia.

L'honnête président qui avait essayé d'avertir ses concitoyens signa sa démission alors que Fidel n'en était qu'à la moitié de son discours. Puis Fidel en rajouta au fantasme d'une

conspiration inspirée par les Américains : un ex-commandant de l'armée de l'air cubaine survola La Havane en lâchant des tracts anticastristes. Les fonctionnaires de Fidel affirmèrent que l'avion avait mitraillé la ville.

L'un des principaux combattants révolutionnaires de Fidel démissionna de son poste, dégoûté par la direction procommuniste que prenaient les événements. Fidel le fit arrêter et condamner à une

peine de vingt ans de prison. Fidel rassembla une foule d'un million de Cubains à La Havane et annonça que ces mouvements de protestation faisaient partie d'un grand complot contre-révolutionnaire conçu par les sales Américains.

La réponse ? La création de milices massives, la restauration de la peine de mort et le « rétablissement de tribunaux révolutionnaires » pour dénicher les conspirateurs et les envoyer dans l'un des nombreux camps

de concentration du pays. L'ultime résultat de ces mesures, bien sûr, fut d'aider Fidel à bannir le vieil idéal démocratique et de faire tomber le pays aux mains du seul homme capable de le « défendre » face à son lourd ennemi du nord[154].

Plus tard, l'Amérique se fit berner par Fidel en organisant son assassinat et en lançant la pitoyable invasion ratée de la Baie des Cochons. Ces manœuvres américaines

fournirent au Líder Máximo l'outil politique indispensable. Si le peuple se plaignait de la pénurie de nourriture créée par le gouvernement de Castro, s'il était dérangé par la paralysie de l'industrie sucrière ou s'il remarquait la disparition presque totale, due à une incompétence certaine, de l'élevage bovin, Castro pouvait imputer ces problèmes à l'Amérique. Comme l'a souvent confié Fidel, il existait un outil très utile pour « maintenir l'esprit révolutionnaire en vie. »

Cet outil : un ennemi extérieur[155].

~ 16 ~

L'astuce perceptuelle qui fabrique les démons

La perception est un processus très sélectif. Nous voyons et nous nous souvenons précisément de choses qui passent devant nos yeux. Nous en ignorons de nombreuses autres. Et il y en a d'autres

encore que nous œuvrons activement à nier. Qu'advient-il de ces réalités que la conscience évite ? Elles deviennent des éléments du processus qui déclenche la notion d'ennemi.

Nous luttons pour une place sur l'échelle hiérarchique, essayant de nous rapprocher le plus possible du sommet. Peu d'entre nous y arrivent. Lorsque les contorsions et les coups durs cessent, la plupart d'entre nous se retrouve quelque part à mi-chemin. Nous sommes exclus du

royaume des gens puissants, de la jet set, interdits d'accès aux cercles du pouvoir et du prestige les plus secrets, et nous n'atteignons jamais vraiment les utopies d'amour et de célébrité vers lesquelles nos fantasmes nous attirent.

Comment vivons-nous avec les humiliations quotidiennes qui font partie de notre rôle moyen ? L'esprit est plein de doux anesthésiques qui apaisent ces souffrances. Le plus important d'entre eux est un

processus perceptuel de chirurgie plastique. L'esprit recouvre les faits les plus rudes de notre existence et concentre notre attention sur ces quelques petites choses qui peuvent nous donner de l'amour-propre.

De 1972 à 1977, la psychologue Marigold Linton de la University of Utah nota les détails de sa vie quotidienne. Elle consultait périodiquement ces dossiers pour voir ce dont elle se souvenait et ce qu'elle avait oublié. Ce retour en

arrière était une expérience douloureuse. Linton « s'entraînait » avant chaque séance en essayant de se rappeler les événements de l'année précédente sans ses notes. Ce qui lui venait à l'esprit étaient les moments intenses : les bons moments partagés avec ses amis, les succès de ses recherches, les choses nouvelles qu'elle avait pu acheter. Mais l'examen de ses fiches faisait resurgir un tourbillon de détails que son esprit avait soigneusement enfouis : le

sentiment d'impuissance qui l'avait submergée lorsque sa voiture était tombée en panne et qu'il n'y avait personne pour l'aider ; la dispute qu'elle avait eue avec un amant ; le sentiment d'abattement lorsqu'une revue professionnelle avait refusé l'un de ses articles[156].

Linton n'est pas la seule dans ce cas. L'esprit récrit également la réalité pour vous et moi. Elizabeth Loftus, chercheuse pionnière dans le domaine de la

mémoire à la University of Washington et auteur du superbe ouvrage Memory, fait remarquer que les gens se souviennent avoir travaillé beaucoup plus que ne l'indiquent les registres de présence. Ils se souviennent de leurs anciens salaires comme étant beaucoup plus élevés que ne l'indiquent leurs vieilles feuilles de paie. Ils se souviennent avoir commandé moins de boissons alcoolisées qu'ils ne l'ont vraiment fait et sont certains qu'ils ont donné

plus aux œuvres caritatives que dans la réalité. Ils se souviennent, en résumé, des moments de gloire, des accomplissements positifs. De plus, ils exagèrent ces triomphes. Mais leur esprit gomme les petites hontes quotidiennes, les diverses humiliations qui composent la vie de ceux qui sont en bas de l'échelle sociale. Selon Loftus, l'esprit érige même une fausse et confortable image de soi et du passé[157].

Où vont donc les événements déplaisants et les aspects de nous-mêmes que nous devons oublier ? Nous les imaginons comme des éléments faisant partie de notre ennemi. Lorsque la Seconde guerre mondiale était à son comble, la Communauté Juive Américaine commanda un projet de recherche psychologique pour déterminer les causes des atrocités fascistes. Sous ce programme, une équipe d'experts du comportement de la University of California de Berkeley développa

un test visant à rechercher le type de tendance qui pouvait avoir aidé Hitler ou Mussolini à prendre le pouvoir. Ce test, appelé l'échelle F (fascisme), devint l'un des outils de recherche les plus utilisés dans l'histoire de la psychologie moderne.

Des milliers d'études révélèrent le profil de ce que les chercheurs nommèrent « la personnalité autoritaire ». Généralement, c'était un individu éduqué dans une

famille stricte où le père était clairement détenteur du pouvoir. Les parents avaient fortement désapprouvé les accès d'hostilité de leurs enfants. Ils avaient également interdit avec rigidité la reconnaissance de la moindre forme de sexualité[158].

Mais l'hostilité et la sexualité sont deux aspects inéluctables de la vie humaine. Comment les personnalités autoritaires avaient-elles fait face à leurs pulsions agressives et sexuelles inacceptables ? En utilisant une

technique que les Freudiens appellent projection. Comme la chercheuse Marigold Linton, qui avait oublié la plupart des choses pénibles qui lui étaient arrivées dans sa vie quotidienne, les personnalités autoritaires avaient exclu leur agressivité et leur sexualité de leur conscience. Comme les sujets qui avaient un souvenir erroné de leurs anciens salaires et de leurs habitudes de travail, les personnes de type autoritaire se voyaient comme des personnes chez qui les tendances

agressives et sexuelles n'existaient pas. L'agressivité et la sexualité, étaient-ils convaincus, ne bouillonnaient que dans l'esprit d'un ennemi.

Et c'est là qu'est l'astuce. Les autoritaires pensent fréquemment à cet ennemi et à ses penchants répugnants pour la luxure et la haine. Ils peuvent vraiment ressentir les sensations sexuelles grouillantes et l'hostilité furieuse qui coulent dans les veines de leurs ennemis. Pourquoi peuvent-ils

ressentir cela aussi précisément ? Parce qu'ils ont projeté leurs propres émotions interdites sur un adversaire sans visage, comme un ventriloque projette sa voix dans la bouche d'un pantin. En voyant leurs pulsions inacceptables dans un étranger sans méfiance, ils arrivent à se concentrer sur ces pulsions tout en les niant !

Voici comment fonctionne ce principe dans la vie réelle : au début des années quatre-vingt, un groupe de femmes du comté

d'Orange, en Californie, était convaincu que les forces ténébreuses de l'« humanisme profane » utilisaient les livres de cours de l'école élémentaire pour détruire l'esprit des enfants. Ces femmes étaient certaines que les ennemis impies de la vraie religion essayaient de submerger leurs enfants de pornographie abrutissante. Pour découvrir si leurs suspicions étaient fondées, les membres du groupe examinèrent les illustrations des livres de cours de l'école locale au microscope. Bien sûr, elles

découvrirent de minuscules images cachées de manière subliminale sur les pages. Ces images microscopiques représentaient des femmes aux seins nus et des hommes ayant une énorme érection. Les mères outrées réussirent à faire changer certaines illustrations suite à leur « découverte ».

Mais où les images des hommes et des femmes nus existaient-elles en réalité ? Pas dans les pages imprimées, mais dans l'esprit des femmes qui

observaient les livres au microscope. Comme Marigold Linton, la psychologue qui « oubliait » les événements de sa vie qui l'avaient humiliée, les pieuses utilisatrices de microscopes avaient jeté mentalement un drap blanc sur leurs pulsions sexuelles, les dissimulant à leur vue. Puis elles conçurent un ennemi, l'humaniste profane, agité de sexualité interdite et œuvrant vicieusement à immiscer le sexe dans la vie de leurs enfants innocents. La seule façon

d'empêcher cette intrusion était d'être constamment vigilant, perpétuellement sur ses gardes face à cette invasion sexuelle des « humanistes ». En recherchant le danger représenté par ces-derniers, les femmes du groupe du comté d'Orange, réussirent à rester concentrées sur le sexe, mais, pouvaient-elles se dire, elles n'étaient pas responsables de cette obsession sexuelle. Le responsable était leur ennemi fou de sexe, sans lequel elles n'auraient jamais pensé à la

sexualité. De tels éléments rejetés hors de nous composent nos démons.

Les perpétuelles balivernes racontées par les femmes du comté d'Orange contribuèrent largement à déclencher une guerre entre deux sous-cultures. Le concept d'ennemi humaniste profane qui ébranle la jeunesse américaine est actuellement prêché par les télévangélistes et les radio-évangélistes sur la chaîne nationale Christian

Broadcasting Network, sur les 221 chaînes de télévision fondamentalistes des États-Unis et sur les 1370 stations de radio fondamentalistes[159]. Il a été promu agressivement par des personnages tels que Jimmy Swaggart, Pat Robertson et le Révérend Donald Wildmon, qui a eu chaque année accès à des heures d'antenne valant des centaines de millions de dollars.

Et ce concept est soutenu par des campagnes de postage de plusieurs millions de dollars,

dont la sophistication fait passer les concours du Reader's Digest pour des amateurs[160]. Les prophètes de la rigidité religieuse ont fait un usage intensif du stratagème psychologique par lequel nous projetons nos tendances les plus inavouables sur une personne distante. Selon les leaders fondamentalistes, les humanistes profanes forment un immense groupe « religieux » organisé qui s'est emparé de nos stations de radio, de nos réseaux de télévision, de nos journaux et

de nos écoles. Ces subversifs diaboliques ont, paraît-il, tout transformé, des sitcoms télévisées aux programmes scolaires, en armes anti-chrétiennes conçues pour asservir l'esprit des honnêtes enfants américains à un credo athée et immoral.

Comme Orville Faubus et Fidel Castro, les fondamentalistes ont utilisé un ennemi fantôme pour masquer un troupeau assoiffé de pouvoir. Certains leaders

fondamentalistes proclament que Dieu a fait une alliance avec ses vrais disciples. Selon cette alliance, le Tout-Puissant placera les pouvoirs politiques de la présidence et du congrès dans les mains de ses fidèles[161]. D'autres représentants du pouvoir fondamentaliste déclarent que les États-Unis sont un pays chrétien, érigé sur des principes chrétiens par les pères fondateurs chrétiens. Ainsi, la gestion de la constitution américaine est destinée à être placée sous

contrôle chrétien. Les non-chrétiens doivent être exclus, selon certains de ces dirigeants, de la fonction publique. Après tout, les non-chrétiens, selon les termes de Pat Robertson, sont des « termites » qui sapent les fondements du pays. Et qui sont les non-chrétiens ? Les non-fondamentalistes.

Selon Jimmy Swaggart, par exemple, les Catholiques et les Protestants traditionnels ne sont pas chrétiens mais sont les partisans d'un « mensonge

monstrueux ». Certains leaders fondamentalistes sont plus directs : les Catholiques, les Protestants traditionnels, les membres de l'EST[162], les amateurs de bouddhisme, les fans de New Age et les autres sont selon eux des disciples de Satan[163]. Au nom de Dieu, le pouvoir doit être arraché aux griffes des Satanistes et être placé dans les mains des croyants[164].

Un simple outil perceptuel destiné à nous anesthésier des

aspects négatifs de notre réalité intérieure a fourni au mouvement fondamentaliste une grande partie de son pouvoir. À partir de la sexualité que leurs partisans rejettent en eux-mêmes, les leaders ont créé l'image de la luxure de l'ennemi satanique. À partir de l'hostilité que les croyants se dissimulent à eux-mêmes, les leaders ont créé le fantasme d'un adversaire obsédé par la violence. Ils ont fabriqué l'outil indispensable au rassemblement d'un superorganisme. Avec l'illusion

de ce démon, ils ont soulagé les femmes du comté d'Orange de leurs péchés et les ont réunies en une force politique.

~ 17 ~

Comment la haine construit les murs de la société

La frustration se transforme en haine.
José Napoléon Duarte

La politique, en tant que pratique, quelle que soit la profession, a

toujours été l'organisation systématique des haines.

Henry Adams

Un autre ingrédient est nécessaire pour déclencher la notion d'ennemi : la haine. La persistance avec laquelle les sociétés donnent la permission de détester est stupéfiante. Jésus donna la permission de désapprouver les riches[165]. Le christianisme médiéval donna la permission de détester les païens. L'Islam donne la

permission de détester les infidèles. Le marxisme donne la permission aux démunis de détester les nantis. Les syndicats donnent la permission de détester les patrons. Les groupes pacifistes donnent la permission de détester les militaristes. Les gens de Droite donnent la permission de détester les gens de Gauche. Chaque culture choisit un ennemi sur lequel faire retomber une bonne partie du mal présent sur terre et transforme la haine de ce groupe en une vertu. Mais

à partir de quelle substance brute l'adhésif de ce groupe est-il distillé ?

Un grand nombre d'études menées par des psychologues cliniciens tels que N. H. Azrin, R. R. Hutchinson et D. F. Drake montrent que la frustration génère souvent la rage. Entraînez un rat à courir dans un tunnel en ligne droite vers un morceau de nourriture. Lorsqu'il atteint le bout du tunnel, il obtient à manger. Puis, placez une barrière en plexiglas

sur le chemin du rongeur. Lorsqu'il arrive à l'obstacle transparent, le rat peut toujours voir la nourriture mais ne peut plus l'atteindre. C'est une frustration. Comment l'animal réagit-il ? Il entre en furie. Si vous placez un rince-bouteille près de la barrière en plastique, le rat enragé le mettra en pièces. Donnez-lui un cousin plus petit et il maltraitera la minuscule bête de manière terrible[166]. De ces observations et de nombreuses études sur les humains que nous décriront

ultérieurement, naquit l'une des formulations classiques de la psychologie : la frustration et l'agressivité vont de pair.

Mais la frustration est une expérience à laquelle nous ne pouvons pas échapper. Bien que la mode soit de dire qu'aucun d'entre-nous ne peut être heureux s'il ne va pas au bout de ses capacités, aller au bout de ses capacités est une chose absolument impossible. Si une bactérie était autorisée à aller jusqu'au bout de ses capacités,

elle pourrait, en seulement quatre jours, engendrer plus de descendants qu'il n'existe de protons dans l'univers[167]. Heureusement, les contraintes de la réalité ont empêché les bactéries d'aller jusqu'au bout de leurs capacités reproductives.

Les hommes, comme les microbes, ont des capacités reproductives qui pourraient submerger le système solaire. Au cours de sa vie, chaque homme produit assez de sperme pour inséminer plusieurs fois

chaque femme de la planète. (Une seule éjaculation contient entre 100 et 300 millions de spermatozoïdes, un nombre suffisant pour féconder presque toutes les femmes d'Amérique du Nord[168]). Mais le potentiel sexuel d'un individu est quelque chose qu'il ne peut jamais utiliser pleinement. Les hommes de toutes les régions du globe, du Sri Lanka à Savannah en Géorgie, regardent passer les femmes et rêvent de les posséder sexuellement. Dans son imagination, chaque homme

s'accouple avec des milliers de femmes avant sa mort. Pourtant, dans la vie réelle, l'homme moyen s'accouple avec quelques femmes seulement.

Même les chimpanzés subissent ce destin affreux. Le chimpanzé dominant d'un groupe se réserve toutes les femelles. Les mâles inférieurs sont privés de sexe. Lorsque le chimpanzé dominant a le dos tourné, les autres se faufilent vers les femelles ayant l'air accueillant et se mettent à faire

des gestes de supplication et de séduction. Si la dame semble bien disposée, le Roméo furtif tente de l'attirer dans un coin isolé où le couple peut profiter d'un moment d'amour interdit. Mais, bien trop souvent, alors que le couple s'éloigne discrètement dans le noir, l'animal de classe aristocratique les aperçoit et punit brutalement l'impertinent roturier d'avoir chassé illégalement dans son harem[169]. Le résultat pour les humains comme pour les chimpanzés est

une frustration inévitable et inéluctable. Si les psychologues ont raison, le résultat pourrait être une intensification constante de l'agressivité. Dans les groupes humains, comment l'hostilité peut-elle être canalisée pour empêcher l'explosion de la société ? Elle peut être déviée loin de « nous » et dirigée vers « eux ».

Il existe d'innombrables causes de frustration dans la vie humaine. Mais l'impossibilité d'aller au bout de ses capacités

est en tête de liste et cette impossibilité n'est aucunement limitée au sexe. Une fourmi naît avec tout l'équipement génétique nécessaire pour jouer son rôle dans la société[170]. Si elle reçoit tel mélange de nourriture des nourrices de la colonie, elle devient un soldat : une bête puissante, beaucoup plus grosse que la normale, dotée de mâchoires féroces et destinée à défendre la colonie contre les attaques. Si elle reçoit un autre mélange, elle devient une ouvrière, une créature

petite mais vive, capable de porter des charges plusieurs fois supérieures à son poids. Et si elle reçoit la potion rare réservée à quelques privilégiées, elle peut devenir une reine : la créature centrale pour la préservation de laquelle sont mis en œuvre tous les efforts, la seule fourmi qui a le privilège d'avoir des petits[171].

Même si une fourmi peut avoir éclos comme humble ouvrière, les schémas du soldat et de la reine sommeillent toujours en elle. En fait, si la

dirigeante de la colonie est tuée par des maraudeurs ou par une maladie, une ouvrière peut soudain développer les pouvoirs reproductifs que le destin lui avait refusés toute sa vie. Elle commencera à pondre des œufs. Laissant tomber ses corvées de collecte de nourriture et de nettoyage, elle produira une substance qui insuffle aux fourmis qui passent le désir de la nourrir et de la servir, car elle a accédé à la royauté[172].

Les êtres humains subissent

eux aussi parfois des transformations qui exacerbent les possibilités dissimulées en eux. En 1860, les citoyens de Point Pleasant, dans l'Ohio, étaient émus par la vision quotidienne d'un employé de magasin d'environ 35 ans à l'air fatigué. L'homme avait fait une carrière militaire, avait démissionné dans des circonstances suspectes, avait échoué dans sa tentative de devenir agriculteur ainsi que dans l'immobilier et avait fini par travailler dans la maroquinerie

de son père. C'était un piètre vendeur, un caissier plus qu'incompétent et il semblait même ne pas connaître le stock du magasin. De plus, certaines rumeurs laissaient entendre qu'il était un peu trop porté sur la bouteille. Puis, en 1861, la Guerre de Cécession éclata, et le raté s'engagea dans un régiment de volontaires. Moins de deux années plus tard, il était promu au rang de major général. Il devint finalement président. Il s'appelait Ulysses S. Grant[173].

Comme les fourmis, chacun de nous est doté de tout l'équipement nécessaire pour être un maître ou un esclave, un mendiant ou un roi. La plupart d'entre nous, pourtant, ne jouera qu'un seul de ces rôles. Nous rêverons de la chance que nous aurions pu connaître, mais pour la plupart, nous ne goûterons jamais ces possibilités dans la vie réelle. Et, en vieillissant, nombreux seront ceux qui porteront un fardeau de ressentiment face aux destins qu'ils n'ont pas réussi à avoir.

D’une certaine manière, c’est l’organisme social et ses besoins qui déterminent le rôle que jouera chacun et les nombreux rôles que nous n’aurons jamais la possibilité de jouer[174]. La façon dont les ordres de la bête sociale supérieure décident de notre destin est suggérée par un autre aspect de la vie des fourmis. Certains de ces hyménoptères sont paresseux et passent leur temps à ne rien faire ; d’autres travaillent d’arrache-pied dans l’intérêt de la communauté. Mais essayez de

séparer les incapables des industrieux et de les répartir en deux colonies : l'une composée exclusivement de fainéants et l'autre de bûcheurs. Une chose étrange se produit alors. Dans la communauté des traînards, une large proportion des bestioles paresseuses est soudain prise d'un sens aigu de l'assiduité. Elles se transforment en ouvrières.

De l'autre côté, dans la communauté composée uniquement d'ouvrières, une

petite portion des travailleuses zélées semblent submergées d'ennui et commençaient à ne rien faire de la journée. Elles deviennent de nouvelles adeptes des loisirs. Chaque nouvelle colonie prend la forme de l'ancienne[175]. Une fourmi agit en quelque sorte comme une cellule dans un embryon en plein développement. Toute cellule embryonnaire pourrait aussi devenir une cellule du foie, d'un globe oculaire ou d'un orteil. Qu'est-ce qui détermine en quel élément se transformera la

cellule ? Sa position dans le corps en plein épanouissement. L'embryon « s'efforce » de se développer dans une certaine forme.

La cellule individuelle se comporte presque comme si elle regardait un plan, déterminant l'endroit où elle se trouve et celui où elle doit être pour que l'embryon se développe selon le plan. Dans un poussin, vous pouvez prendre une cellule qui allait se développer en plume d'aile et la mettre là où elle

deviendra une patte. Si vous effectuez la manœuvre à temps, l'ancienne cellule de plume d'aile deviendra un morceau de griffe parfaitement normal. Ce processus s'appelle différenciation cellulaire[176].

Le même phénomène se produit dans les colonies de fourmis ouvrières et de fourmis fainéantes. Elles subissent la différenciation. Il semble exister une ébauche implicite des contours de la communauté. Une fourmi solitaire, d'une

certaine façon, regarde autour d'elle et voit où elle se trouve dans la matrice sociale, puis devient ce qu'elle doit être pour que la communauté corresponde au plan directeur.

Les groupes humains connaissent un processus similaire. Le chercheur Richard Savin-Williams a passé toute une saison à observer les relations entre un groupe de campeurs. En juin, les compagnons de chambrée se rencontrèrent pour la première

fois. Pendant environ une heure, les campeurs s'évaluèrent les uns les autres, essayant de déterminer les forces et les faiblesses de chacun, décidant qui serait ami avec qui. Puis ils s'organisèrent rapidement en super-organisme doté d'une tête, de membres et d'une queue. L'un des campeurs devint le « mâle alpha », l'individu dominant, le leader du groupe. Un autre devint le « dur », une brute costaude que personne n'aimait vraiment. Un troisième devint le « blagueur », le copain

facile à vivre de tous les autres. Et l'un devint l'« abruti », du genre malingre et trop enthousiaste que chacun pense pouvoir traiter sans ménagement. Comme les fourmis et les cellules embryonnaires, chaque garçon avait pris sa place dans une sorte de schéma social pré-organisé.

À quel point ce schéma était-il pré-organisé et quelle proportion de ses capacités chaque garçon devait-il sacrifier

pour assumer son rôle ? Cela devint clair lorsqu'un autre chercheur tenta une expérience. Le scientifique créa une cabane entièrement occupée par des « leaders », des garçons qui avaient été dominants, des « mâles alpha » dans leur groupe. Très vite, le nouveau groupe s'organisa selon le modèle familier. L'un des leaders prit le commandement. Un autre devint le dur. Un troisième devint le blagueur de la bande. Et l'un des anciens commandants devint même l'abruti du nouveau

groupe.

Lorsque les chercheurs parcoururent la littérature scientifique pour trouver d'autres données en lien avec leur travail, ils découvrirent que des études menées sur les gangs de Chicago dans les années vingt avaient montré que ces groupes s'organisaient selon un plan inconscient quasiment similaire. Les membres d'un gang de quartier de l'époque avaient aussi leurs chefs, leurs durs, leurs blagueurs et leurs

abrutis. Chaque individu avait pris sa place dans la structure en développement du superorganisme. Et chacun avait façonné sa personnalité en fonction de la place où il avait atterri[177].

En ce qui concerne la fourmi, les rôles possibles rejetés par l'insecte peuvent ne jamais revenir le hanter. Chez les humains, par contre, les personnalités qui auraient pu se développer sont toujours présentes, toujours mal à l'aise

dans leur emprisonnement. Et de temps en temps, elles crient leur soif de liberté depuis la prison de l'esprit.

Le romancier Hermann Hesse affirme que nous avons tous un millier de personnalités cachées dans un placard mental. Le cercle de notre conscience se focalise sur l'une d'entre elles, mais les autres attendent dans l'ombre de pouvoir sortir. La société tout entière se trouve implicitement en nous, l'individu dominant, le paria, et toutes les

variantes qui existent entre ces deux extrêmes. Les romanciers, plus que les autres, comprennent combien de personnes peuvent habiter notre esprit. Lorsque ces auteurs se mettent à leur machine à écrire, une distribution complète de personnages vient parader dans la lumière de la conscience, tous prêts à vivre une nouvelle vie. Et chacun de ces êtres humains fictifs est créé par le cerveau d'un seul écrivain, qui, dans la vie réelle, s'est fixé sur la seule personnalité et le seul destin

qu'il dit être les siens.

Les personnalités enfouies peuvent être effacées de la surface de la conscience, mais elles avancent toujours vers la lumière : dans la colère, la frustration et la jalousie. Tous les mâles sont construits avec les mêmes réseaux neuronaux qui ont poussé Genghis Khan à conquérir un empire deux fois plus grand que celui de Rome[178], les mêmes circuits qui ont motivé chaque descendant de Genghis à accumuler des

centaines de femmes et encore plus de concubines, les mêmes instincts qui ont incité les sultans turcs à se faire envoyer par bateau des femmes ravissantes des quatre coins de leur royaume pour quelques nuits de gloire physique[179]. Mais dans la plupart des cas, ces circuits ne déploieront jamais leurs ambitions dans le monde réel. Nous possédons des milliers de mécanismes mentaux qui demandent en vain un moment de triomphe, des milliers de personnalités potentielles qui

n’auront jamais l’autorisation de vivre.

La frustration, comme l’ont démontré les chercheurs, nourrit la rage. La haine est un abject produit dérivé de la condition humaine. La Nature, pourtant, utilise fréquemment de tels déchets comme matériel de construction. Nous verrons comment elle a employé ce détritus psychologique qu’est la haine dans un moment, mais tout d’abord, observons de près un autre exemple de la façon

dont le monde naturel transforme souvent une excroissance empoisonnée en élément utile.

Les communautés de cellules qui vivaient dans les mers il y a environ 600 millions d'années avait un problème d'élimination d'un produit chimique. Dans les eaux environnantes, elles prélevaient de grandes quantités de calcium, substance qui en doses massives pouvait les empoisonner. Pour fonctionner efficacement, les cellules

devaient filtrer constamment le calcium de l'eau et le déposer à l'extérieur de la porte cellulaire, là où le minéral n'interférait pas avec les fonctions internes de la cellule.

À un moment donné, une communauté cellulaire développa une façon astucieuse de se débarrasser du calcium indésirable qui la polluait. Le collectif compacta son dépôt de calcium rejeté en cylindres sécurisés et déposa ces morceaux solides de déchets

toxiques dans les couloirs intérieurs situés entre les cellules serrées les unes contre les autres. Cette technique d'élimination produisit un bénéfice surprenant. Les bâtons de calcium rejeté devinrent des poutres structurelles qui renforcèrent la solidité et la puissance de la coopérative cellulaire. C'était les os, des outils qui rendirent possibles des formes de mouvements révolutionnaires et permirent finalement aux superorganismes cellulaires de quitter la mer

pour la terre[180].

Dans la société humaine, un autre type de déchet, celui-ci psychologique, est utilisé dans un but structurel similaire. Le déchet, dans ce cas, est la frustration d'où naît la haine. La frustration des êtres humains s'accumule tout comme le calcium agglutiné dans l'espace qui sépare les cellules composant les communautés cellulaires vivant autrefois dans l'océan. Pour éviter des dommages à l'intérieur du

groupe, la majeure partie de cette frustration est dirigée ailleurs, par exemple vers des étrangers. La source de perturbation que sont l'envie et la peur est transformée en créatrice de cohésion. La Nature a compacté les frustrations de l'humanité pour construire les os du superorganisme.

Le démon qu'une société veut éradiquer est souvent le Dieu d'un groupe rival[181]. Baal, Dieu des Cananéens, était une fausse idole pour les Juifs. Les anciens

Dieux de l'ex-Union Soviétique, Marx et Lénine, sont nos démons. Notre classe moyenne adorée était la bourgeoisie détestée de l'ancienne Union Soviétique. Les organismes sociaux, comme les bouquets d'anémones sur leur rocher, s'affrontent et se battent. De cette lutte, ils tirent bien souvent leur identité. La bataille rassemble des individus épars en un bouquet social fermement consolidé. Elle offre aux séparatistes en conflit un lien commun très puissant.

Des leaders tels qu'Orville Faubus et Fidel Castro ont manipulé avec talent quelques règles de base de la nature humaine : chaque tribu considère les étrangers comme de bonnes proies ; chaque société donne la permission de détester ; chaque culture couvre le démon de sa haine du costume de la vertu, et l'homme qui canalise cette haine peut soulever le superorganisme et le mener à la baguette.

L'homme : Inventeur du monde invisible

~ 18 ~

Des gènes aux mèmes

La pensée est si
silencieuse elle ne
domine pas mais
pénètre dans tous les
esprits, et en utilisant
uniquement des
combinaisons d'idées,
telles des formules
magiques, elle soumet
le monde à sa volonté.

Thomas Carlyle

Revenons un instant au concept de réplicateur de Richard Dawkins. La proposition de Dawkins cadre parfaitement avec la réalité de la vie se développant à grande vitesse, mais l'assertion de l'éminent zoologue concernant la sélection individuelle, selon laquelle les autoreproducteurs fonctionnent seuls, comme je l'ai mentionné auparavant, ne cadre pas avec les faits. Malgré le haut degré de concurrence existant entre les individus des systèmes en développement, chaque forme de

réplicateur est nichée dans une équipe. Les gènes qui n'arrivent pas à fonctionner correctement avec leurs partenaires sur la chaîne chromosomique sont condamnés. La merveille auto-réplicante que nous allons rencontrer est également obligée de s'intégrer dans une constellation de ses congénères, faute de quoi elle aussi disparaît.

Quel est ce nouveau venu dans le domaine de l'autocopie ? Il n'a pas de substance

physique, et ne peut être observé au microscope ou dans un bocal. Le nouveau réplicateur, comme son prédécesseur le gène, est capable d'assembler de grandes quantités de matière. Comme les gènes, il peut réunir des produits que la terre n'a jamais vus, mais, au contraire, des gènes il peut fabriquer des formes d'ordre dont les simples objets génétiques n'auraient jamais pu rêver.

Il est difficile de dater la

naissance du nouvel outil. Ses précurseurs primitifs ont peut-être commencé à s'agiter sur la surface de la planète il y a environ vingt-deux millions d'années avec l'émergence des proto-chimpanzés, dont les bandes modernes inventent des dialectes très divers, des façons d'utiliser des outils et des méthodes de chasse coopérative[182]. Cependant, ses premières formes pleinement identifiables n'ont peut-être pas commencé à engloutir des substances pour produire à la

chaîne des copies d'eux-mêmes avant les trente-cinq mille dernières années. Dawkins nomme ces nouveaux réplicateurs des « mèmes ».

Les gènes, affirme Dawkins, nageaient dans la soupe protoplasmique de la Terre, se nourrissant de boue organique. Les mèmes flottaient dans une autre sorte de mer : une mer de cerveaux humains. Les mèmes sont des idées, les fragments de néant qui vont d'esprit en esprit. Une mélodie monte dans les

rêveries d'un compositeur solitaire. Elle s'empare du cerveau du chanteur. Puis elle infecte la conscience de millions de personnes. Cette mélodie est un mème. Un concept scientifique naît comme une lueur vague dans les pensées d'un chercheur. Il finit par avoir des écoles entières de partisans. Ce concept est un mème. Chacun d'entre eux saute d'un cerveau à un autre, se copiant frénétiquement dans le nouvel environnement.

Mais les mèmes qui comptent le plus sont ceux qui assemblent de grandes quantités de ressources pour en faire de nouvelles formes stupéfiantes. Ce sont les mèmes qui construisent les superorganismes sociaux. Les gènes se situent au centre de chaque cellule, maîtres d'œuvre de la construction d'un corps, tel que le vôtre ou le mien, composé de plusieurs milliards de cellules. Les mèmes sont au superorganisme ce que les gènes sont à l'organisme : ils

rassemblent des millions d'individus dans une créature collective d'une taille impressionnante. Les mèmes étirent leurs vrilles dans le tissu de chaque cerveau humain, nous amenant ainsi à nous coaguler en ces masses coopératives que sont la famille, la tribu et la nation. Et les mèmes, en travaillant ensemble dans les théories, les visions du monde et les cultures, peuvent rendre un superorganisme très affamé.

* * *

De 1852 à 1864, Karl Marx passa presque chaque jour assis dans un coin de la bibliothèque du British Museum, parcourant des livres et échafaudant des théories[183]. Il ne s'en rendait pas compte, mais l'écrivain barbu était tout simplement l'outil de mèmes fragmentaires. Ces idées flottaient dans le zeitgeist, attendant qu'un esprit humain réceptif vienne et fonctionne comme fonctionne une enzyme dans le métabolisme

humain : en collant ensemble des molécules destinées les unes aux autres.

À sa naissance, le nouveau mème idéologique était vulnérable et impuissant. Le seul petit fragment de matière qu'il pouvait contrôler était le corps et l'esprit de Karl Marx, quatre-vingt kilos d'humanité isolée[184]. Marx n'était pas le genre de personne prometteuse chez qui une idée souhaiterait commencer sa vie. Même s'il gagnait parfois sa vie comme

correspondant pour un journal, le travail de Marx était loin d'être très demandé. Il avait un tel caractère de chien, il était si hargneux, ayant tendance à transformer la plus petite discussion en dispute, qu'il avait peu d'amis et presque aucun disciple. L'un de ses professeurs affirma que le jeune Marx agitait toujours les poings lorsqu'il était en colère, « comme si mille démons lui tiraient les cheveux ». Et l'un des nombreux prétendus amis que Marx s'était faits se souvint que « les

sarcasmes dont il accablait ses adversaires pénétraient froidement comme la hache du bourreau[185] ».

Il n'est guère étonnant que pendant les cinquante années qui suivirent, le mème qui s'était assemblé dans le cerveau de Marx se soit à peine maintenu en vie. Le fouillis conceptuel sauta de manière précaire d'un esprit à l'autre, recherchant constamment l'opportunité d'étendre son pouvoir. Marx marmonnait ses idées à ses

connaissances, dont quelques-unes les transmirent à d'autres et il les conserva dans son livre, *Das Kapital* (1867). Mais ce livre, lui aussi, était comme un pauvre vaisseau dans lequel maintenir en vie les mèmes qui résistaient. Les censeurs russes trouvèrent l'ouvrage totalement incompréhensible. Par conséquent, ces serviteurs habituellement répressifs de l'aristocratie tsariste autorisèrent avec insouciance l'importation de l'obscur ouvrage dans leur pays[186]. La plupart

des Russes eurent la même difficulté que les censeurs à comprendre les nouvelles idées. Résultat : même si Le Capital passa parfois de mains en mains, le mème de Marx s'accrochait encore difficilement à la vie.

Puis, la création mentale de Marx reçut un petit coup de pouce de la chance. Elle trouva son chemin dans la substance cérébrale d'une poignée d'hommes capables de ce dont Marx n'était pas capable : l'organisation et le recrutement

de partisans. Ces hommes étaient Lénine, Staline et leurs amis[187], mais même eux semblèrent au premier abord de piètres espoirs pour la multiplication d'un mème. Lénine, comme Marx, passa dix-sept ans dans les bibliothèques, plongé dans l'étude des documents concernant la Commune de Paris et cherchant des techniques de combat de rue. Il était, lui aussi, exilé loin de sa patrie, contraint à passer des heures entre des articles et des livres avec une poignée

d'autres Russes radicaux dont les opinions extrémistes les avaient également fait expulser de leur pays d'origine. Lénine prenait souvent du temps sur ses recherches et ses écrits pour faire des conférences lors de réunions européennes et donner des ordres aux cellules clandestines de la mère patrie ; mais ces efforts, ironiquement, mettaient en évidence son isolement. Parfois, la correspondance de Lénine avec ses co-conspirateurs en Russie était si ténue que, comme le dit

Harrison Salisbury, « il était presque complètement coupé de la Russie[188] ». Lénine tenta de diffuser l'idée dont il était l'incubateur dans un certain nombre de journaux, l'un de ces outils singulièrement utiles grâce auxquels un mème s'étend et gagne du pouvoir sur de nouveaux esprits, mais la circulation était épouvantable. Par exemple, au cours de la Première guerre mondiale, Lénine publia Sotsial-Demokrat. Seuls cinq ou six exemplaires du premier numéro atteignirent la

Russie. Plus tard, la distribution s'améliora, et Lénine réussit à faire passer vingt exemplaires dans une paire de chaussures[189].

Un curieux accident se produisit en 1905. Le Tsar Nicolas partit en guerre contre le Japon, nation qui venait de sortir d'un état féodal arriéré et de construire sa première machine militaire moderne. Aussi étonnant que cela puisse paraître, le Tsar perdit la quasi-totalité de sa flotte de la

Baltique face aux arrivistes postféodaux[190]. Le moment de la défaite est un moment idéal pour qu'une idée ambitieuse s'empare des esprits qui fuient les préceptes du leader malchanceux. Le résultat fut une révolution. Des foules en colère se déchaînèrent dans les rues de Saint Petersbourg en réclamant la tête du Tsar au cerveau brouillé.

Mais la fragile idée de Marx était piégée, incapable de saisir l'opportunité, car Lénine et ses

amis étaient trop occupés à se chamailler pour se joindre à la révolution, encore moins pour la diriger. Heureusement pour le mème logé dans leur esprit, le destin allait donner une seconde chance aux querelleurs. Après la révolution de 1905, le Tsar reprit le contrôle du pays, mais en 1917, Nicolas perdait à nouveau. Cette fois l'occasion était la Première guerre mondiale. Des millions de Russes moururent sur le front Est. Des soldats se battaient dans la neige sans munitions, sans vêtements

chauds et sans nourriture. En Russie, le chemin de fer cessa de circuler. Les céréales et la viande ne pouvaient plus atteindre les villes. Les hommes et les femmes aux revenus modestes mouraient de faim sur les boulevards des plus belles villes de Russie.

Après le soulèvement d'une nouvelle révolution dans les rues de Petrograd (ancienne Saint Petersbourg) et Moscou, Lénine se reprit enfin en main. Il prit un train de Zurich pour la

capitale russe. À la minute même où il arriva à la gare de Petrograd, le bibliophile barbu se mit à haranguer la foule de ses slogans et le mème qui était né dans l'esprit de Karl Marx tomba enfin, tel un fragment de bactérie errante dans une gelée nutritive, se dispersant avec une force explosive.

Au milieu des années quatre-vingt, les idées rassemblées par le cerveau d'un homme dans un coin d'une bibliothèque isolée, des idées dont la disparition

devenait année après année de plus en plus inévitable, étaient passées du contrôle d'un homme de quatre-vingt kilos à celui de millions de tonnes de matière sur la planète. Ces mèmes vivaient dans les esprits et les mécanismes sociaux de plus de 1,8 milliard d'êtres humains, étendant leur influence sur les terres, les minéraux, les machines et les animaux domestiques contrôlés par ces êtres humains[191]. Le nouveau réplicateur prenait encore moins de place et de masse que les

enchevêtrements d'atomes nécessaires à un brin d'ADN. Ce réplicateur, comme ceux incubés par Jefferson, Madison et par saint Paul, avait réuni sous son contrôle une plus grande partie de la planète Terre qu'aucun gène ne l'avait jamais fait, aucun gène, bien sûr, sauf un : le gène humain.

Le nouveau réplicateur, le mème, est un pas immense vers le haut de l'échelle de la création. Le vieux système génétique pourrait mettre dix

mille ans à effectuer une amélioration du produit dans une bête immense et complexe[192], mais les mèmes peuvent réorganiser des réseaux tentaculaires de créatures outrageusement complexes en seulement quelques siècles ou même moins. Le mème du Christianisme restructura l'Empire romain environ trois cents ans après le Sermon sur la Montagne de Jésus. De même, le marxisme a transformé radicalement la forme de la société russe seulement soixante

ans après que Karl le hargneux soit sorti de la bibliothèque du British Museum, le manuscrit final du Capital serré sous son bras.

Le mème a fait son travail en assemblant d'immenses systèmes sociaux, les nouveaux dirigeants de la planète. Ensemble, le mème et le superorganisme humain sont devenus le dernier outil de l'univers pour créer de nouvelles formes d'ordre. Ils sont la toute dernière innovation dans une

ascension vers la complexité qui a commencé par le Big Bang.

~ 19 ~

Le nez d'un rat et l'esprit humain : une brève histoire de l'ascension des mèmes

Combien de dieux peut-il y avoir dans un ciel ?
Extrait de Hits of the Year de

Christopher Difford
et Glenn Tilbrook

Les mèmes sont probablement apparus par accident. C'est du moins ce qu'implique l'une des indications de leur origine, une indication issue du monde des rats.

Les rats sont obsédés par ceux qui partagent leurs gènes. Ils adorent littéralement leurs parents. Dans leurs nids, les pères, les mères, les tantes, les oncles et les enfants, rampant les uns sur, sous et autour des

autres, recherchent constamment un contact physique. Et ils prennent soin les uns des autres. Par exemple, si un rat découvre qu'un hors d'œuvre[193] alléchant est en fait plein de poison, il défèque et urine sur le morceau insidieux pour être sûr qu'aucun de ses adorés ne soit dupé et goûte l'en-cas fatal.

Mais la gentillesse des rats ne s'étend qu'à leur famille. Les rats chassent sans pitié les membres des clans rivaux. Si un

individu non apparenté tombe malencontreusement dans leur nid, les petites créatures confortablement installées qui se pelotonnaient un instant auparavant les unes contre les autres se tournent vers l'invité aux gènes étrangers et lui arrachent les membres[194]. Comment les rats reconnaissent-ils leurs parents des étrangers ? Comment peuvent-ils savoir qui partage leurs gènes ? Les rongeurs ne possèdent pas de microscope intégré avec lequel examiner les réplicateurs qui

sont au centre des cellules d'un visiteur ; ils doivent donc faire des estimations génétiques au pifomètre, en se basant sur l'odeur.

Chaque famille de rats possède sa propre odeur révélatrice. Les odeurs des glandes odoriférantes, des excréments, de la nourriture, des doux et chauds éléments qui composent le nid et de la laine, de la paille ou de la terre des murs de la chambre ; tout ceci se mélange en une infusion

olfactive reconnaissable entre mille. Chaque habitant porte ce parfum d'intérieur. Si deux rats portent le même arôme, il y a des chances pour qu'ils aient les mêmes gènes, car ils ont été élevés au même endroit, probablement par les mêmes parents. À moins qu'un chercheur ne décide de semer la pagaille…

C'est exactement ce que fit un scientifique. Il enleva un rat de son nid, repoussa les créatures qui protestaient, puis

le frotta soigneusement dans les copeaux d'un autre nid, pour lui donner l'odeur d'un étranger. Puis le chercheur remit la petite bête innocente dans son propre foyer, où elle aurait dû être en sécurité au milieu de ses frères et sœurs. Malheureusement pour la victime à fourrure, elle était revenue chez elle avec la mauvaise eau de Cologne. Sa famille auparavant aimante, sans tenir compte de son apparence physique familière, montra les dents et se jeta sur elle. Lorsque l'expérience fut

terminée, l'animal innocent était mort, tué par ceux qui auparavant le serraient et le flairaient. L'odeur avait dit à la couvée que leur frère portait les mauvais gènes[195]. Dans ce cas, le nez des rats les a induits en erreur[196].

Les premiers groupes humains étaient coincés par le même problème. Comment savoir qui fait partie de la famille et qui n'en fait pas partie ? Comment savoir qui partage les mêmes gènes ? Comme les rats,

les premiers humains utilisèrent les signes extérieurs. Heureusement, ils ne se servirent pas de leur nez. Au lieu de cela, l'Homo Sapiens, inventif, utilisa les idées, les manières, les moralités et les particularités vestimentaires. Les Enfants d'Israël sont représentatifs des nations tribales de l'époque. Pour appartenir à leur tribu, il fallait posséder les bons gènes. Comment un Hébreu des temps anciens pouvait-il savoir si vous deviez être traité comme un

initié ? Votre Dieu, vos manies et vos idées étaient les étiquettes extérieures de votre contenu génétique. Les mèmes étaient les équivalents du parfum du rat.

Mais une chose étrange se produisit alors que les groupes humains s'agrandissaient. Les mèmes se détachèrent des gènes. À l'époque de l'Ancien Testament, les mèmes faisaient à peine l'effort de sauter d'un groupe de gènes à un autre. Les anciens Hébreux, par exemple,

ne faisaient pas d'effort pour convertir les païens. Cela n'aurait pas eu de sens. Les incroyants ne faisaient pas partie de la famille. Si le mème devait conserver son rôle de marqueur génétique, seuls ceux qui partageaient les mêmes gènes pouvaient partager le même Dieu. C'était le concept tribal des peuples primitifs du monde entier. Mais comme le dit Leo W. Buss, biologiste à l'Université de Yale, « à chaque étape de l'histoire de la vie au cours de laquelle naît une

nouvelle unité auto-réplicante, les règles du fonctionnement de la sélection naturelle changent du tout au tout[197]. » L'un des résultats fut que, il y a deux ou trois mille ans, les Dieux qui avaient été de simples étiquettes pour un stock génétique se détachèrent et acquirent un but différent.

Le Dieu dépourvu de gènes s'est déployé à l'époque du Nouveau Testament. Jésus était Juif, et toutes les preuves disponibles montrent que,

comme les autres Juifs de son époque, il pensait que son Dieu était un Dieu génétique. Les seules personnes que Jésus prêchait étaient les autres Juifs, et ils étaient les seuls à qui s'attachaient son Dieu et son ADN. Lorsque Jésus fut crucifié, la plupart de ses disciples suivirent ses pas, essayant de convaincre les Juifs que Jésus était, en fait, le Messie[198]. Comme le Dieu tribal qu'il servait, un Messie n'aiderait que les personnes qui portaient les gènes élus[199]. Puis, après sa

mort, Jésus, acquit un nouveau type d'apôtre.

Les premiers disciples du charpentier de Nazareth étaient des gens simples des collines de Galilée, de pauvres rustres n'ayant reçu qu'une éducation rudimentaire. Le personnage qui allait transformer le Christianisme était un élégant de la ville ayant reçu une éducation universitaire.

Son nom était Saül. Il connaissait des aspects du monde dont les premiers

disciples n'avaient jamais rêvé. Il avait grandi dans la cosmopolite ville de Tarse, un centre de commerce bruyant où des hommes, venant de tout le vaste Empire romain, faisaient des affaires. Le père de Saül, bien que Juif, était un citoyen romain. Saül avait été éduqué dans le grand centre urbain d'Israël, Jérusalem, et il parlait la langue de la haute culture internationale : le grec. Saül était un nouveau venu au sein des enseignements de Jésus. Il ne s'y intéressait même pas

avant la mort du Christ.

Lorsque Saül entendit parler pour la première fois de la secte de rustres, il était si furieux qu'il organisa des escouades de vigiles, fit irruption dans les maisons des Chrétiens de Jérusalem et les jeta en prison. Puis Saül se porta volontaire pour démanteler une communauté de Chrétiens à Damas. Mais sur le chemin de la ville du nord, Saül vécut une étrange expérience. Il se sentit enveloppé de lumière. Il entendit

la voix de Jésus, le guide décédé dont il combattait tant les opinions. Saül devint saint Paul et se nomma dernier apôtre de Jésus ; puis le tout nouveau saint homme partit rallier les autres à ses notions particulières de ce que signifiaient réellement les enseignements de Jésus. La communauté des disciples de Jésus ne semble pas avoir accueilli à bras ouverts les réinterprétations posthumes des idées de leur guide par Paul. Ils le considéraient probablement

avec suspicion. Avec ses manières urbaines et ses idées complexes, il n'avait rien à voir avec les rustres qu'ils étaient. Finalement, l'apôtre auto-proclamé, exaspéré, décida que s'il ne pouvait pas dénicher de disciples parmi les Juifs, il irait voir ailleurs[200]. Paul entama donc une campagne vigoureuse pour rallier « les gentils » : des Grecs, des Romains, des Anatoliens, des Siciliens, des Espagnols de la ville et d'autres dont les opinions politiques étaient plus en rapport avec les

siennes[201].

Au cours de cette campagne, Paul fut l'un des créateurs d'un nouveau concept : la religion transmissible. Il se libéra de l'ancienne notion selon laquelle un Dieu était un emblème de l'héritage tribal et trancha les liens qui attachaient la divinité aux gènes. Paul n'était pas le premier à libérer les Dieux des composants chromosomiques. Bouddha avait fait la même chose plus de cinq cents ans auparavant. Mais Paul était

parmi les hommes les plus influents à avoir appliqué cette idée.

Grâce à Paul, le mème chrétien allait rassembler un mélange incroyable de gènes. Les gènes grecs et romains aux cheveux foncés, les gènes scandinaves aux yeux bleus et aux cheveux blonds, les gènes africains à la peau noire, et même quelques gènes chinois et japonais. Des gens dont les hélices génétiques étaient totalement différentes se

retrouvèrent unis par un fil commun. Ce lien impalpable était un mème.

À l'époque de Paul[202], les croyances devinrent le centre d'intérêt de mouvements libérés des attaches génétiques, qui pouvaient balayer la surface de la planète, rassemblant des êtres humains de toutes sortes dans leur étreinte. Car lorsque Paul sépara les gènes et les Dieux, il libéra une force qui allait réunir des superorganismes à une échelle

encore inédite dans le monde. Il permit au mème de devenir la plus puissante forme de réplicateur. Le psychologue du dix-neuvième siècle William James a dit un jour que saint Paul était un « échec [biologique] parce qu'il avait été décapité. » Paul n'avait pas d'enfant. Ses gènes cessèrent simplement d'exister.

« Pourtant », dit James, saint Paul « était merveilleusement adapté à l'environnement de l'histoire. » Car l'histoire n'est

plus un domaine réservé au gène. L'histoire est l'environnement du mème.

~ 20 ~

Comment des fausses idées peuvent être vraies

Dans les années cinquante, trois scientifiques du Midwest, Leon Festinger, Henry Riecken et Stanley Schachter, entendirent parler d'un petit culte de Chicago dédié à la proposition selon laquelle la

Terre allait bientôt disparaître. Pour en savoir plus sur la façon dont pouvait fonctionner un tel système de croyance, ils se joignirent au groupe. Ils furent abasourdis par l'expérience qu'ils vécurent.

Le culte était dirigé par un couple d'âge moyen. Le Dr Thomas Armstrong (pseudonyme que les chercheurs utilisent dans leurs écrits pour éviter d'embarrasser le vrai guide) était un médecin de bonne éducation qui travaillait pour le service de

santé d'un établissement d'enseignement supérieur. L'autre guide, Mme Marian Keech (autre pseudonyme), déclarait recevoir des messages d'êtres spirituels d'autres planètes, qu'elle appelait « les Gardiens ». Ces âmes bienveillantes ne prenaient pas la peine d'envoyer des messagers en scaphandre. Ils préféraient livrer leurs messages par le biais de l'écriture automatique.

Mme Keech s'asseyait à un bureau, un crayon à la main.

Soudain, le crayon bougeait. Se déplaçant par saccades sur la page, il couvrait la feuille de mots. Lorsque la « possession » prenait fin et que sa main avait enfin cessé de s'agiter, Mme Keech levait son bloc de papier et lisait. Les mots que ses doigts avaient formés « inconsciemment » étaient des messages émis par un monde lointain.

Pendant quelques temps, ces créatures d'une autre planète se contentèrent d'envoyer à Mme Keech des déclarations

étonnamment semblables à celles du Christianisme. Puis elles changèrent de ton. Elles prédirent une énorme crue qui allait éclater dans l'hémisphère Ouest et noyer le monde entier. Mais il y avait un espoir. Juste avant l'inondation, les Gardiens allaient envoyer des soucoupes volantes pour sauver les croyants qui avaient été assez sages pour suivre les enseignements transmis par la porte-parole des conseillers intergalactiques sur terre, Mme Keech. Pendant plusieurs

semaines, les trente disciples des Gardiens exécutèrent de manière obsessionnelle les instructions fournies par leurs conseillers extraterrestres en vue du départ. Ils mémorisèrent les mots de passe qui leur permettraient de franchir la sécurité des soucoupes. (« J'ai laissé mon chapeau chez moi. », « Quelle est votre question ? » et « Je suis mon propre porteur. ») Ils ôtèrent tout le métal de leurs vêtements. Certains donnèrent leurs biens personnels, quittèrent leur emploi,

abandonnèrent leurs cours et se préparèrent à dire au revoir à la vie terrestre qu'ils avaient connue.

Leurs voisins et parents ne voyaient pas toujours ces activités d'un bon œil. La sœur du Dr Armstrong intenta un procès pour que ses enfants lui soient retirés. Il fut licencié du service de santé de l'établissement où il travaillait. Les voisins et les membres de la famille de ses disciples menacèrent de faire interner les

fous de l'espace. Pourtant, rares furent les membres du petit troupeau des Gardiens à être découragés, car ils croyaient que leur survie dépendait de leur obéissance loyale aux ordres extraterrestres.

Lorsque vint le jour de la grande crue, des journalistes vinrent pour interviewer les disciples. Peu enclins à partager leur chance de survie imminente, les disciples des Gardiens préférèrent garder pour eux les connaissances qui

pourraient sauver les autres terriens. Ils se contentèrent donc de repousser les journalistes par un simple « Pas de commentaires. »

À l'approche de l'heure cruciale, les disciples chassèrent un groupe de journalistes de la maison du Dr Armstrong et se préparèrent pour leur fuite de minuit loin de la Terre condamnée. Ils revêtirent les vêtements déchirés débarrassés des fermetures à glissière, boutons, œillets et autres

éléments métalliques. Les hommes faisaient tenir leurs pantalons avec des cordes. Réunis dans le séjour, la troupe reçut des instructions de dernière minute des Gardiens grâce à l'écriture automatique de Mme Keech et s'entraîna méthodiquement à l'utilisation des mots de passe, chantant à l'unisson des phrases telles que « Je suis mon propre porteur, je suis mon propre porteur. »

Alors que minuit approchait, les disciples se turent. Ils

s'assirent, leurs manteaux sur les genoux, se tenant si immobiles que l'air semblait martelé par le tic-tac des deux horloges de la pièce. Une minute avant l'arrivée prévue de la soucoupe volante, Mme Keech s'exclama fièrement d'une voix aiguë et forcée, « Tout marche comme prévu ! »

Mais minuit passa, et aucun vrombissement de moteur antigravitationnel, aucune immense bouffée d'air venue d'en haut, aucune luminescence

éclairant la pelouse par la fenêtre. Les disciples restaient assis, cloués sur place, le visage fermé. Les chercheurs notèrent qu'« il devint clair par la suite qu'ils avaient subi un choc important. »

Finalement les croyants remuèrent. Désespérés, ils examinèrent les messages et la prédiction originale pour voir s'ils n'avaient pas commis d'erreur de calcul. Ils donnèrent plusieurs explications à ce retard. Puis, à 4h, Mme Keech se

mit à pleurer. Selon les chercheurs, « elle savait, sanglota-t-elle, que certains commençaient à douter mais que le groupe devait transmettre la lumière à ceux qui en avaient le plus besoin et que le groupe devait rester soudé. » Le catalyseur qui pouvait, en effet, les sauver de la dissolution arriva à 4h45. La main de Mme Keech bondit soudain sur la page de son bloc de papier, dirigée par un nouveau message des Gardiens. La foi des croyants, disait-il, « avait diffusé

tant de lumière que Dieu avait sauvé le monde de la destruction. »

Puis les Gardiens délivrèrent une directive encore plus significative : rendre public le fait que les disciples avaient sauvé l'humanité ! Mme Keech bondit sur le téléphone pour appeler les journaux auxquels appartenaient les journalistes qu'elles et les autres avaient chassés la nuit précédente. Lorsqu'elle raccrocha, les autres se ruèrent vers le téléphone,

soudain résolus à contacter d'autres médias auxquels ils avaient refusé de répondre au cours des semaines précédentes. Le groupe de la soucoupe volante s'était trouvé une autre mission : agrandir leur congrégation en ralliant d'autres disciples. D'autres disciples d'une croyance qui s'était avérée fausse[203].

Pourquoi l'échec de la prédiction déclencha-t-il un spasme de nouvelles activités ? Parce que la mesure du succès

d'un tissu de mèmes, un mythe, une hypothèse ou un dogme, n'est pas sa vérité mais la façon dont il tient lieu de ciment social. Si un système de croyance joue ce rôle correctement, il peut déclencher la croissance d'un superorganisme de taille massive, même si ses principes de base se sont avérés faux.

Au début des années quarante, un riche fermier américain du nom de William Miller déclara avoir découvert la

date de la fin du monde. Le grand moment du jugement où le feu châtierait la terre et marquerait le début d'une nouvelle ère de paix et de vertu, arriverait, dit Miller, en 1843. La prédiction passionnée de Miller poussa cinquante mille fidèles à attendre patiemment le moment où leur croyance dans les mots de l'agriculteur les mettrait au centre d'un nouvel ordre mondial. De nombreuses personnes fermèrent leur magasin et cédèrent leur ferme pour anticiper l'heureux jour.

Mais 1843 arriva et passa, et le globe terrestre demeura intact, indemne de toute brûlure infligée par un chalumeau cosmique. Miller modifia la date de sa prédiction au 22 octobre 1844. Lorsque la date corrigée de mort et de gloire arriva, la déclaration de Miller s'avéra encore une fois erronée. Mais rien de tout cela n'empêcha les idées de Miller de cimenter un immense groupe social. Le credo fondé par ses disciples est plus connu aujourd'hui sous le nom d'Adventisme du Septième Jour.

En 1981, le mouvement comptait 3 668 000 adhérents dans 184 pays[204].

Le marxisme attira également des partisans à l'aide de prédictions qui s'avérèrent fausses. La dictature du prolétariat, disaient les fidèles, ne serait qu'une phase temporaire. Libérés de l'oppression du capitalisme, les citoyens perdraient leur avidité, leur agressivité et leur désir de regarder leurs voisins de haut[205]. Le Nouvel Homme

Communiste émergerait : une créature à la bonne volonté infinie, désireuse de travailler et d'aider ses camarades. Une fois la société entièrement constituée de ces mortels béats, l'État s'effacerait. Malheureusement, lorsque les chaînes du capitalisme furent brisées au cours de la Révolution Russe de 1917, les hommes et les femmes demeurèrent aussi égoïstes, paresseux et querelleurs qu'avant. L'État soviétique qui gonflait rapidement fut soutenu

par de multiples polices secrètes dont les efforts visaient à réprimer les manies de ceux qui n'avaient pas subi la transformation. Mais pendant des générations, les failles des prophéties idéalistes de Marx n'arrêtèrent pas plus la marche de ses idées que l'échec des prévisions de William Miller ne ralentit le développement de l'Adventisme.

Aujourd'hui encore, alors que les états marxistes sont supposés s'être effondrés, les

intellectuels de l'Ouest et les protestataires russes portant des affiches de Staline sont convaincus que les malheurs de l'ancienne idéologie ne sont que des escales temporaires sur la longue marche du triomphe, car le marxisme a constitué un merveilleux ciment social.

Si vous pouvez convaincre assez de personnes de votre vision du monde, peu importe que vous ayez tort, vous avez raison ! La signification réelle d'un mème est sa capacité à

rassembler un superorganisme[206].

~ 21 ~

Le village des sorciers et l'énigme du contrôle

Toutes les maladies des chrétiens doivent être imputées aux démons.
Saint Augustin

Pourquoi les êtres humains sont-ils attirés par les idées

comme la limaille vers un aimant ? Pourquoi les mèmes ont-ils le pouvoir de créer, d'élever, de pacifier et de tuer ? L'une des réponses est une machine construite avec les moyens du bord dans la charpente humaine, un gadget physiologique capable de tours assez remarquables.

Dans les monts Nilgiri en Inde, peu de temps avant l'arrivée des Européens, vivaient quatre tribus. L'une d'elles, les Badaga, était composée de

fermiers. Une autre, les Kota, était constituée d'artisans. La troisième, les Toda, était une tribu de bergers. Et les membres de la quatrième, les Kurumba, ne fabriquaient et ne cultivaient presque rien. Les Badaga, les Kota, les Toda et les Kurumba vivaient en fragile harmonie, fournissant chacun un élément vital nécessaire aux trois autres et payant pour les produits indispensables de ses voisins avec son propre ouvrage. Mais il y avait une forme de marchandise pour laquelle les

Badaga, les Kota et les Toda étaient prêts à payer encore plus que pour les autres. Leur besoin de ce seul bien atteignait parfois le niveau de la panique hystérique ; pourtant, selon notre point de vue, cette marchandise semble la moins essentielle de toutes.

Après la récolte annuelle, les femmes des artisans Kota façonnaient des pots et les apportaient, ainsi que des houes, des fourches et des socs de charrue en fer forgé par leurs

époux, au village des fermiers Badaga. Là, les deux tribus célébraient une fête. Lorsque la célébration était terminée, les artisans Kota partaient, portant le présent de leurs hôtes fermiers Badaga : une provision de blé pour un an. Les artisans Kota ne faisaient pas uniquement des biens ménagers, ils étaient également des musiciens accomplis. Pour obtenir de la viande, ils jouaient leurs morceaux au cours des rituels de leurs voisins bergers, les Toda. En échange de la

musique qui apaisait les Dieux, les éleveurs Toda donnaient aux artisans-musiciens Kota la viande d'un buffle sacrifié. Les Kota vivaient donc dans une confortable interdépendance économique avec les éleveurs Toda et les fermiers Badaga, troquant de l'artisanat et de la musique contre des steaks et du pain.

Mais des quatre tribus, celle qui avait le plus de pouvoir économique était la tribu des Kurumba. Vivant dans la jungle,

les Kurumba ne cultivaient pas de blé, ne fabriquaient pas d'ustensiles ménagers et ne fournissaient pas de viande. Ils ne partaient même jamais vendre leurs biens ; pourtant le travail qu'ils offraient obligeait les artisans Kota à cheminer au travers de la végétation dense qui menait au village Kurumba, pour demander un service totalement intangible, et dont la valeur ne pouvait même pas être prouvée. Les Kurumba étaient des sorciers. Les fabricants d'ustensiles ménagers Kota

payaient une assurance régulière à ces magiciens de la forêt. Après tout, les inventeurs de sortilèges Kurumba contrôlaient les forces obscures qui pouvaient s'emparer de vous au milieu de la nuit et vous ramener avec une hydropisie, une épilepsie ou la maladie du sommeil. Dans le classique Economic Anthropology, Melville J. Herskovits écrit :

> *Les Kurumba exigeaient tout ce que le marché pouvait rapporter, et parfois leurs*

exigences étaient tout sauf modestes. Lorsque, par exemple, un Kota tombait malade, ses proches, indiquant qu'ils avaient offert régulièrement et généreusement des présents à leur magicien Kurumba, se plaignaient que ce dernier n'avait pas rempli sa part de l'accord visant à les protéger du mal. La réponse habituelle était qu'un sorcier Kurumba particulièrement puissant avait été insulté par un Kota ou était devenu jaloux de leur

bonne fortune, et envoyait donc de la magie particulièrement puissante contre sa victime. Seul un effort soutenu, devant être justifié par des présents supplémentaires, pourrait neutraliser cette influence ; et comme il n'y avait aucun autre recours possible, les Kota devaient donner sans compter[207].

La Nature dotant le corps d'immenses arsenaux d'autodéfense, la majorité des

clients des nécromanciens Kurumba se rétablissaient. De temps en temps, pourtant, l'un d'eux succombait. Lorsqu'un proche mourait, la famille de l'artisan Kota, furieuse, ne demandait pas à être remboursée. Et elle ne se plaignait pas non plus du fait que la sorcellerie de leurs voisins de la jungle était une tromperie. Loin de là. Le 'protecteur' Kurumba recevait toute la sympathie de la famille pour avoir dû lutter contre un adversaire aussi puissant[208].

Les membres de la tribu Kota ne savaient pas que les jeteurs de sorts Kurumba leur fournissaient au moins autant de protection contre les esprits malins qu'un costume de Superman contre les balles d'un tireur au volant de sa voiture. Ils s'accrochaient à cette croyance en leurs protecteurs 'médicaux' avec une passion qui allait au-delà des limites de la raison.

Mais pourquoi cela ? Pour les membres de la tribu Kota, la

maladie et la mort étaient des forces qu'ils ne pouvaient pas toucher, manipuler, ralentir ou chasser. Les sorciers vendaient la notion que par leur intercession, les simples mortels pouvaient arrêter ce qui ne peut l'être, amenant la mort à marcher à leurs pieds comme un chien bien dressé. Ils offraient un fantasme qui est beaucoup plus important pour nous que la réalité de notre pain quotidien, une illusion qui peut effectivement faire la différence entre la vie et la mort : l'illusion

du contrôle.

Le contrôle est une notion extrêmement puissante. L'un des pionniers de l'anthropologie, Bronislaw Malinowski, qui étudia les habitants des îles Trobriand de 1914 à 1918, démontra que ces pêcheurs des Mers du Sud utilisaient un rituel pour générer une fausse apparence de maîtrise lorsqu'ils s'apprêtaient à partir pour des expéditions de pêche en haute mer, synonymes de voyages extrêmement imprévisibles au

cours desquels trouver des poissons était plus une question de chance que de talent et où les risques de se noyer pendant une tempête étaient particulièrement importants. Pourtant, les îliens ne s'embarrassaient pas de salamalecs lorsqu'ils partaient moissonner la vie marine dans leurs lagons prévisibles. Le rituel, en conclut Malinowski, était une façon de créer une fausse apparence de contrôle lorsque la réalité était intolérablement insaisissable.

Dans son livre The Future of an Illusion, paru en 1927, Sigmund Freud alla plus loin et déclara que l'homme s'accrocherait au fantasme religieux du contrôle tant que la science n'arriverait pas à lui donner un réel pouvoir sur son destin[209].

Mais l'importance de l'ancrage du besoin de contrôle dans notre biologie n'a pas été révélée avant les années soixante-dix, lorsque l'on découvrit que des animaux de laboratoire a qui l'on donne le

contrôle vivent plus longtemps, et ont plus d'anticorps et moins d'ulcères[210]. Jay Weiss, de la Rockefeller University de New York, plaça deux groupes de rats dans des cages au sol électrifié. Lorsque le courant était mis, les pattes roses et non protégées des rats recevaient un choc douloureux. Un groupe de rats ne pouvait ni arrêter l'assaut de la décharge électrique ni y échapper. Le second groupe avait reçu un modeste privilège. Ses cages étaient équipées d'un interrupteur qui permettait aux

rongeurs de couper l'électricité. Le groupe qui possédait l'interrupteur, en résumé, avait le contrôle.

Les rats qui avaient pu contrôler leur punition sortirent de l'expérience en relativement bonne santé, malgré la dose importante d'électricité qu'ils avaient reçue. Mais le groupe qui n'avait pas le contrôle sortit de ce supplice avec de nombreux ulcères à l'estomac. Cette différence existait malgré le fait que les deux groupes de rats

avaient reçu la même quantité de chocs électriques au même moment. De plus, dans des études similaires menées à la University of Colorado, après une seule exposition brève à une douleur incontrôlable, les défenses immunitaires des rats impuissants chutèrent, laissant les créatures extrêmement vulnérables face aux infections et aux produits toxiques[211]. Le contrôle protégea la santé des rats qui disposaient de l'interrupteur, et le manque de contrôle déposséda leurs

infortunés congénères de leurs propres protecteurs internes.

De nombreuses autres expériences ont confirmé les bénéfices du contrôle sur la santé physique[212]. Le contrôle est également l'ingrédient magique qui nous maintient en alerte face au danger. Pour ce faire, il supprime la production d'endorphines. Les endorphines sont des produits chimiques produits par le corps pour apaiser notre souffrance. Elles sont semblables en terme de

construction moléculaire à la morphine[213], et ont la même capacité que la morphine à calmer la douleur. Les endorphines ont été glorifiées dans la littérature populaire comme des bienfaitrices biologiques bénies. Ce sont pourtant des poisons séducteurs. Le pouvoir d'anesthésie des endorphines est immense, mais elles nous paralysent également, obturant nos perceptions et anéantissant notre résistance à la maladie[214].

Deux groupes de rats ont été placés dans des cages électrifiées. L'un des deux groupes pouvait échapper à la décharge en sautant sur une plate-forme non électrifiée ; le second groupe ne le pouvait pas. En résumé, les rats qui pouvaient sauter possédaient une forme primitive de contrôle. L'organisme des rats qui ne pouvaient pas contrôler les décharges était inondé d'endorphines. Les rats qui avaient le contrôle, par contre, échappaient à un afflux

d'endorphines. Les endorphines entraînaient un engourdissement des sens et de l'esprit chez les rats dépourvus de contrôle, alors que les rats qui avaient une emprise sur leur destin restaient réceptifs et alertes[215]. D'autres expériences aboutissent à des résultats tout aussi sinistres : l'absence de contrôle désactive la possibilité d'une synergie à long terme des neurones. En d'autres termes, elle cause des ravages sur la capacité à retenir et à agir sur les informations vitales[216].

Le contrôle, chez les humains et les rats, stimule l'esprit. Une absence de contrôle peut paralyser les capacités mentales. Deux groupes de sujets humains reçurent des casse-tête compliqués et un travail de correction de texte. Les deux groupes devaient mener à bien ces tâches avec en fond sonore un grincement irritant. Il y avait une différence majeure entre les deux contingents expérimentaux : l'un avait le contrôle et l'autre ne l'avait pas. Les tables auxquelles étaient assis les

membres de l'un des groupes possédaient un bouton. Grâce à ce bouton, les sujets pouvaient éteindre le maudit bruit. Les membres du deuxième groupe n'avaient aucun contrôle. Sans bouton, il ne leur restait plus qu'à grimacer et à supporter le bruit. Les membres du groupe dont les bureaux disposaient d'un bouton de contrôle réussirent les casse-tête haut la main et ne firent que quelques erreurs dans leur correction. Le groupe qui ne disposait pas du contrôle fut minable. Ils

réussirent cinq fois moins de casse-tête et leurs corrections furent atroces. La privation de contrôle avait obscurci leur esprit. Plus étrange encore, les membres du groupe qui avait le bouton n'appuyèrent jamais dessus. Ce n'était pas le bruit ou l'absence de bruit qui agissait sur leurs performances, c'était la simple idée que s'ils le voulaient, ils pouvaient l'arrêter. C'était l'idée du contrôle[217].

Les Kota venaient ramper au pied de leurs voisins sorcier pour

mendier une forme invisible d'aide parce que les sorciers-guérisseurs de la forêt vendaient l'impression que, grâce à leurs services, les hommes pouvaient garder leur doigt au-dessus du bouton invisible qui désactive la mort et la maladie. Cette croyance dans la magie est une indication de notre besoin de mèmes. Les schémas religieux et scientifiques, des grappes de conjectures qui ressemblent parfois aux rêves d'un fou, offrent le sentiment de contrôle, un combustible indispensable

aux moteurs physiologiques de la vie.

~ 22 ~

Le sorcier, guérisseur moderne

Vous savez à quel point ces villageois Kota étaient arriérés. Quelles étranges inepties tourmentaient leur esprit primitif. Comme nous avons de la chance, dans notre âge moderne, que peu d'entre-nous soient aussi crédules. Mais nous

le sommes.

Comme les sorciers Kurumba, les médecins modernes vendent l'illusion du contrôle. Souvent, lorsque vous décrivez vos symptômes à votre médecin, il vous jette un regard indifférent, comme si aucun problème de ce type n'existait. Vous n'êtes pas le seul à être traité ainsi par son médecin.

Norman Cousins, dans Human Options, décrit un cas qu'il considère comme trop récurrent, un cas « où le

personnel hospitalier s'est contenté d'une semi-vérité. L'examen de la patiente n'était absolument pas scientifique car il n'alla même pas jusqu'à une tentative pour déterminer la cause réelle des symptômes. Mais les symptômes persistèrent. Ce cas était un échec médical étant donné que la patiente retourna chez elle avec l'assurance qu'elle n'avait rien[218]. »

Selon le National Center for Health Statistics, les Américains

se rendent six cent millions de fois chez leur médecin chaque année. Les docteurs en concluent que plus de la moitié de ces patients n'ont pas de problème réel[219].

Pourquoi un homme qui vend sa capacité à traiter la maladie prétend-il que votre affection est un caprice ? Après tout, les symptômes qui sont jugés par une génération comme étant « dans votre tête » sont souvent l'objet de recherches qui prouvent qu'ils sont réels

quelques décennies plus tard. Mais un médecin n'avoue généralement pas son ignorance. Il vend l'illusion de l'omnipotence : l'illusion qu'en le consultant vous prenez le contrôle de votre corps, la même illusion que celle vendue par les sorciers de l'Inde.

De temps à autres, votre médecin change de tactique. Il met un nom sur votre problème mais ne le guérit pas. Le nom seul, tel un talisman magique, vous fait croire que vous avez

un problème que votre médecin peut contrôler. Ou alors le docteur vous remet une ordonnance. C'est souvent pour un anti-inflammatoire, une imitation d'aspirine. Dans la plupart des cas, un agent anti-inflammatoire ne vous guérira pas, mais il pourra entraîner la disparition temporaire d'un symptôme, et produire un effet placebo, autre bénéfice de l'illusion du contrôle.

Le médecin peut vous envoyer à l'hôpital faire des

examens, mais essayez de lui demander quels sont les traitements existants lorsque les examens sont terminés. Dans de nombreux cas, il n'y en a pas, ou, au mieux, un ou deux. Les examens, et le matériel sophistiqué utilisé pour les effectuer, font souvent partie d'une apparence destinée à renforcer l'illusion d'une immense technologie qui donne le contrôle au médecin.

Prenez, par exemple, l'une des affections les plus courantes

de l'époque actuelle : les problèmes de dos. Si vous arrivez avec des douleurs dorsales et que l'on vous envoie passer des examens, vous pouvez subir un myélogramme, des rayons X, des examens tomodensitométriques ou des IRM. Mais demandez d'abord ce que le médecin peut faire pour vous traiter lorsque les examens seront finis. La gamme de remèdes inclut une laminectomie (suppression chirurgicale d'un disque, suivie généralement de la fusion de

deux vertèbres[220]) ; un médicament anti-inflammatoire, un psychiatre, une physiothérapie ou une injection de papaïne. Généralement, les résultats de l'examen n'influencent pas le choix du traitement. Alors pourquoi faire des examens ? Pour couvrir le médecin en cas de plainte pour faute professionnelle et pour vendre l'illusion du contrôle.

La science médicale a fait de grands progrès depuis l'époque des sangsues et des saignées,

mais elle est toujours impuissante face à de nombreux maux de l'humanité. En fait, il y a une grande chance que l'art du médecin ne soit pas autant responsable des avancées de la santé moderne que nous ne voudrions souvent le croire. En 1987 et en 1988, plusieurs auteurs spécialistes de la médecine produisirent des études historiques tout à fait éclairantes sur les statistiques de mortalité.

Ces analyses démontraient

un fait inexplicable : l'augmentation de l'espérance de vie de l'humanité doit moins aux médicaments modernes, aux techniques de diagnostic, à la chirurgie, aux hôpitaux ou à tous les autres outils des soins de santé contemporains que nous ne l'imaginons. Les chercheurs démontrèrent que les maladies dévastatrices telles que la typhoïde, le choléra, la rougeole, la variole et la tuberculose avaient commencé à décliner au début du dix-neuvième siècle. Peu à peu, ces

maladies diminuèrent jusqu'à n'être qu'une petite fraction de ce qu'elles étaient auparavant.

Les médicaments prodiges habituellement jugés responsables de l'éradication de ces maladies, les antibiotiques, ne furent inventés que près de cent ans après le début de la disparition des maladies. La tuberculose, par exemple, diminua de 97 % entre 1800 et 1945. Ce n'est qu'à cette date que la streptomycine fut finalement introduite pour

éliminer la faible fraction qui restait. Apparemment, ce n'était pas uniquement les fioles du sac du médecin ou les pilules miracles dispensées par ses ordonnances qui avaient réellement détruit le fléau mortel[221].

Ce qui a vraiment entraîné l'amélioration spectaculaire de la santé contemporaine échappe encore aux experts. Certains affirment qu'elle est due à l'amélioration de la nutrition, à l'apparition de

l'approvisionnement en eau potable et aux progrès de l'hygiène publique. D'autres, comme l'épidémiologiste californien Leonard A. Sagan, suggèrent qu'elle est due à une plus grande liberté, et donc un plus grand contrôle, accordée au citoyen moyen.

Peut-être n'est-il pas surprenant dans ce cas qu'un grand nombre de symptômes qui affligent l'humanité étonnent même les médecins les plus érudits. Plus de 50 % des

patients qui passent dans les cabinets médicaux sont renvoyés chez eux avec l'assurance qu'ils n'ont pas vraiment de problème. Même les maladies « connues » sont bien moins contrôlables par les techniques médicales que ne veulent l'admettre les médecins. Cependant, la profession médicale gère ce dilemme en dissimulant son ignorance. Selon une étude de 1987 menée par le psychologue Dan Bar-On, de l'Université Ben Gurion en Israël[222], les patients sont souvent plus aptes à prédire

l'impact de leur maladie que ne le sont leurs médecins. Ce que vendent alors les médecins n'est pas nécessairement la capacité à nous guérir mais l'illusion du contrôle.

Alors que les praticiens gagnent leur vie grâce à la soif de contrôle qui caractérise les êtres humains, eux-mêmes sont souvent les victimes de cette soif. Comme leurs patients, les médecins ont désespérément besoin de croire qu'ils peuvent, réellement, dominer les forces de

la maladie et de la guérison. Des recherches psychologiques démontrent que les gens tendent à refouler ce qu'ils ne peuvent pas contrôler et à se concentrer sur ce qu'ils peuvent contrôler[223]. Les yeux de la profession médicale sont souvent aveuglés par ce phénomène[224].

Un bon exemple de ceci est le refus de la communauté médicale à reconnaître l'existence de la dépression adolescente il y a quelques décennies. Frederick K.

Goodwin, directeur scientifique du National Institute of Mental Health, explique que la communauté des psychothérapeutes n'a reconnu l'existence de graves dépressions chez les adolescents et les enfants qu'au mi- lieu des années soixante-dix. Goodwin dit, « Jusqu'à il y a environ une dizaine d'années, nous croyions que la dépression grave n'était qu'une maladie d'adulte. Les adolescents, pensions-nous, ne développaient pas de « vraie » dépression, ils avaient juste des

« problèmes d'adaptation adolescents » alors la plupart des psychiatres ne la recherchaient pas et ne la recherchent toujours pas chez les enfants. Aujourd'hui, pourtant, nous savons que cette idée est totalement fausse[225]. »

Dans les années cinquante et soixante, un jeune de quatorze ans pouvait ne pas dormir, cesser de se nourrir, passer tout son temps à pleurer, avoir été un bon élève, brillant, enjoué et sociable mais être à présent

coupé du reste du monde. Mais si vous aviez emmené cet enfant chez un psychiatre ou un psychologue, le médecin aurait certainement considéré ces symptômes comme un simple passage provisoire.

En 1951, des chercheurs en médecine développèrent un nouveau médicament, l'iproniazide, pour traiter la tuberculose. Lorsque la substance produisit des effets secondaires étranges, rendant les patients euphoriques et

étonnamment énergiques, l'on décida de la destiner à la poubelle. Puis, en 1957, quelques psychiatres découvrirent que l'iproniazide pouvait être utilisé pour traiter la dépression chez des patients qui n'avaient pas réagi à d'autres formes de traitement. Mais l'utilisation de ces nouvelles pilules miraculeuses ne se propagea pas dans la communauté médicale avant les années soixante-dix[226].

Lorsque les antidépresseurs

commencèrent à sortir en masse des usines pharmaceutiques, un phénomène qui n'avait pas existé dans l'esprit des médecins émergea des ténèbres de la dénégation. Le médecin voulait tout à coup voir des symptômes qu'il avait exclus avec désinvolture quelques années auparavant. Aujourd'hui, dans ce même cas, le bon médecin prononce solennellement le nouveau diagnostic qu'il a trouvé dans les journaux médicaux. Et il place son stylo au centre de son bloc pour

griffonner une ordonnance. Selon une vieille expression américaine, « Un homme dont le seul outil est un marteau analyse chaque problème en termes de clous. » Ne possédant pas le marteau des antidépresseurs, le médecin nia d'abord l'existence de la dépression chez l'adolescent. À présent que le médecin possède l'outil qui donne le contrôle, il est prêt à ouvrir les yeux. Le médecin, semble-t-il, a autant besoin du contrôle que son patient.

~ 23 ~

Le contrôle et le besoin de prier

Les leaders religieux du passé capitalisaient avec encore plus d'avidité que les médecins sur la dépendance qui lie les hommes au contrôle. Le onzième siècle fut marqué par une bataille visant à savoir qui allait détenir l'autorité suprême en

Europe. Les principaux prétendants étaient l'empereur du Saint Empire Germanique et le Pape. L'empereur, avec des trésors débordants de richesses, commandait des armées gigantesques et il pouvait compter sur la loyauté des nobles qui peuplaient son empire. Le Pape avait également ses trésors et ses armées, mais il possédait surtout une arme tactique dont aucun empereur ne pourrait jamais disposer : l'illusion du contrôle.

Au cours des deux cents ans qui suivirent le règne de Charlemagne, les Empereurs Romains Chrétiens avaient traité les papes avec arrogance. Pour monter sur le trône papal, un candidat devait obtenir la permission de l'empereur. Et pour indiquer clairement son asservissement, le nouveau pape recevait les symboles de son pouvoir des mains de l'empereur au cours d'une cérémonie solennelle. Cette cérémonie véhiculait le message suivant : au paradis, le pape

peut tenir ses pouvoirs de Dieu, mais sur terre, il les reçoit de l'Empereur Romain Chrétien.

En 1073, l'homme qui remporta l'élection papale refusa de se plier à cette procédure sans protester. Son nom était Hildebrand (connu plus tard sous le nom de Pape Grégoire VII). Hildebrand voulait que l'Église ne rende de comptes qu'à Dieu lui-même. En d'autres termes, il tenait absolument à élever le pouvoir de l'Église au-dessus de celui de l'Empereur.

Hildebrand avait la réputation de ne jamais chercher à éviter un bon combat. Le nouveau Pape débuta son règne en infligeant une véritable gifle à l'Empereur Henri IV. Le souverain pontife ne s'occupa absolument pas d'organiser la cérémonie sophistiquée au cours de laquelle il accepterait humblement sa couronne des mains de l'Empereur Henri. Au lieu de cela, le nouveau Saint Père prit tout simplement le trône lui-même. Puis il envoya

un message laconique à l'Empereur pour informer sa majesté abasourdie de ce fait accompli[227]. Deux ans plus tard, le Pape pugnace ajouta des insultes à la blessure. Les dirigeants avaient longtemps bénéficié du privilège de nommer les évêques à l'intérieur des frontières de leur royaume. Hildebrand déclara que cette pratique cessait immédiatement. Désormais, l'Église de Rome procèderait elle-même à ces nominations.

Cette déclaration était la preuve d'un culot incroyable. Dans le nouveau système du Pape Hildebrand, les représentants religieux ne seraient plus des hommes sur la loyauté et la coopération desquels pourrait compter l'autorité séculière. Ils ne seraient plus des extensions de la bureaucratie royale. Ces personnages locaux puissants seraient presque, au contraire, des agents étrangers. Comme si cela ne suffisait pas, Hildebrand fit tout ce qu'il put pour défier

l'Empereur. Il excommunia quelques-uns des plus proches conseillers du souverain. Puis il ordonna impérieusement que Sa Majesté vienne à Rome pour « se défendre contre des accusations d'inconduite ».

Henri IV ne pouvait en tolérer plus. Il décida finalement de montrer au Pape parvenu qui était le patron. Henri convoqua un synode de l'Église dans son territoire, un synode de personnages cléricaux qui lui étaient fidèles. Sous l'égide

d'Henri, les hommes d'Église coopératifs déclarèrent en des termes on ne peut plus clairs que le Pape Hildebrand était démis de ses fonctions. Puis Henri se calma, croyant avec suffisance qu'il avait gagné. Après tout, comment un ecclésiastique diseur de prières pouvait-il faire face à un souverain qui commandait les plus grandes armées d'Europe et pouvait écraser des nations entières par simple caprice ? Mais Henri avait négligé un élément.

Le vicaire de Jésus-Christ démontra que, comme les habitants du village des sorciers, il avait le monopole d'une arme qu'un simple roi ne pourrait jamais commander. Hildebrand excommunia le peuple allemand. Immédiatement, les citoyens allemands, craignant que leur âme ne soit jetée dans des tourments éternels, firent pression sur leur souverain au point que celui-ci fut obligé de se rendre à Canossa et de rester debout, pieds nus, dans une cour pendant trois jours à

supplier le pontife de lui pardonner[228]. Comme les sorciers Kurumba, le pape prétendait avoir le contrôle de forces invisibles. Il affirmait que ses prêtres avaient un pouvoir sur les portes cachées qui menaient à un paradis et à un enfer invisibles. Grâce à cette influence sur un royaume dont l'existence ne peut être prouvée, le pape revendiquait le droit de contrôler l'incontrôlable.

L'Église médiévale gagna de considérables sommes d'argent

en vendant ses illusions[229]. Et les fantasmes que propageaient les confesseurs - contrôle et espoir - étaient absolument vitaux pour la survie de l'individu. (Une étude de 2 832 sujets menée par Robert Anda du Centers for Disease Control montre que les adultes dépourvus d'espoir ont quatre fois plus de risques de mourir de maladie cardiaque)[230]. Dans la vie réelle, le serf moyen était cloué à la terre comme le Christ sur sa croix. Il était exposé à des famines et à la peste. Les

principales décisions qui affectaient sa vie étaient prises par le seigneur du domaine. De temps à autre, la cabane d'un serf était saccagée, ses récoltes détruites, son bétail confisqué et sa femme violée par les troupes d'un noble des environs, un groupe militaire qui passait par-là, une bande de brigands ou parfois les troupes de son propre roi[231]. Le serf n'avait ni espoir ni contrôle.

Mais l'espoir et le contrôle, comme nous l'avons vu, sont

biologiquement nécessaires au système immunitaire comme au cerveau. L'Église affirmait que la vie terrestre serait une courte période de tourments suivie d'une longue période qui compterait infiniment plus : une vie éternelle après la mort. Seul une personne sur mille, selon l'Église, arriverait jusqu'aux portes dorées du paradis. Mais c'était, malgré tout, un espoir. Et il existait des moyens de s'assurer que l'on ferait partie de ceux qui partiraient vers la gloire du paradis : l'on pouvait

faire preuve de repentir pour ses péchés, acheter les pardons qui immunisaient des conséquences de ses actes mauvais, prendre part au corps et au sang de Jésus-Christ à travers la Communion offerte régulièrement par le prêtre local en l'échange d'une somme minime, et enfin, faire un pèlerinage. Il est facile de comprendre pourquoi les citoyens d'Allemagne ne purent supporter d'être excommuniés par le pape. Il leur interdisait tout espoir, leur retirant

brusquement la seule chose qui rendait leur vie tolérable. Pire encore, il les privait du fantasme de contrôle, ruse nécessaire pour pousser le corps à survivre.

La religion continue à offrir à ses serviteurs cette tranche vitale d'illusion. Les Fondamentalistes Anonymes, un groupe d'anciens extrémistes religieux ayant abandonné le mouvement chrétien réactionnaire, affirment que pour les fondamentalistes, le Christ est l'élément qui résout

tous les casse-tête. La soumission à une autorité religieuse, selon le fondamentaliste, lui permettra de contrôler les caprices de la vie.

Comme nous l'avons vu auparavant, les dirigeants fondamentalistes modernes suivent les pas du Pape Hildebrand et tentent de transformer leur emprise sur l'illusion de contrôle en pouvoir politique. Comme le pape Hildebrand au onzième siècle,

les fondamentalistes ne se contentent pas de régner en maître absolu sur les sujets spirituels, car ils voudraient régner sur le monde.

Les mèmes de la magie, de la médecine, du christianisme médiéval et du fondamentalisme moderne offrent une illusion semblable à la force salutaire qui a sauvé le rat dans sa cage. Ils brandissent l'illusion du pouvoir face aux chocs et aux souffrances de la vie.

~ 24 ~

Le pouvoir et le monde invisible

« Va me chercher un fruit sur le banyan. »
« En voici un, monsieur. »
« Ouvre-le. »
« Je l'ai ouvert, monsieur. »
« Que vois-tu ? »
« De minuscules graines, monsieur. »

« Ouvre l'une d'elles. »
« Je l'ai ouverte, monsieur. »
« Que vois-tu à présent ? »
« Rien, monsieur. »
« Fils », dit le père, *« ce que tu ne perçois pas est l'essence, et dans l'essence existe le puissant banyan. Crois-moi, fils, dans cette essence est le moi de tout ce qui est. C'est le Vrai. »*

Chandogya Upanishad, 13

Le fondamentaliste se soumet à l'autorité de son pasteur. L'Empereur Romain Chrétien Henri IV fléchit le genou devant le pape. Et nous nous soumettons à l'autorité du médecin. Le contrôle c'est le pouvoir, selon le dictionnaire, et le dictionnaire a tout à fait raison. Mais comment l'illusion du contrôle est-elle transformée en pouvoir sur vous et moi ? Les sorciers, les prophètes, les prêtres, les scientifiques et les médecins gagnent notre confiance en nous donnant

l'impression qu'ils ont des liens avec une vérité invisible, une vérité dissimulée derrière la surface du monde que nous voyons. Les gardiens de ces mystères indiquent avec certitude que, grâce à leurs contacts avec le monde invisible, ils peuvent résoudre les problèmes qui nous semblent déconcertants.

Par conséquent, nous donnons à ces personnes presque tout ce qu'elles veulent. Les Américains injectent

actuellement des sommes d'argent astronomiques dans les poches des médecins et de leurs infirmiers. Les dépenses liées aux soins médicaux, à la grande consternation de chacun, représentent le segment de l'économie américaine qui connaît la plus forte augmentation. Pourtant, en ce qui concerne l'une des mesures les plus simples de la santé générale, la mortalité infantile, les États-Unis se trouvent à une place sinistre : la vingtième. Les bébés des nations qui ne se sont

pas lancées dans de folles dépenses de santé ont en fait plus de chances de rester en vie[232]. Selon le Sénateur Lawton Chiles de Floride, « Si votre enfant était né à Singapour ou à Hong Kong, il aurait plus de chances d'atteindre l'âge d'un an que s'il était né aux États-Unis[233]. »

Il y a plus de cinq cents ans, les hommes offraient le même type de sacrifice financier frénétique à leurs prêtres. Résultat : près d'un tiers des

terres de l'Angleterre étaient entre les mains de l'Église jusqu'à ce qu'Henri VIII les lui retire. De plus, le revenu de l'Église à l'époque d'Henri était de 300 000 livres par an. Le revenu du gouvernement anglais, par contre, n'était que de 100 000 livres[234]. Hors du monde occidental, la capacité des saints hommes à attirer les biens terrestres tels des super-aimants dura beaucoup plus longtemps. Avant l'invasion déraisonnable du Tibet par la Chine en 1950, des prêtres

dirigeaient le pays et contrôlaient une proportion incroyable des richesses de la nation Himalayenne[235]. En Amérique, les télé-évangélistes ressuscitent le phénomène sacerdotal, engloutissant les dollars des croyants par poignées. Mais comment les prêtres, les scientifiques et les médecins arrivent-ils à consolider leur pouvoir ?

L'ascension d'Isaac Newton au début du dix-huitième siècle nous donne l'opportunité

d'assister à la conception d'une telle structure de pouvoir. Newton a établi l'autorité absolue de la science dans l'esprit des occidentaux en sous-entendant qu'il pouvait lire dans les forces du cosmos. Grâce à ses théories physiques, Newton accomplit quelque chose qui avait échappé à tous les sages de son époque : il expliqua les mouvements de la lune et des planètes.

Les partisans de Newton affirmèrent que sir Isaac avait

généré une méthode qui pénétrerait tous les mécanismes de l'univers[236]. Lorsque le schéma newtonien maîtrisa totalement les complexités du système solaire, il sembla que ces enthousiastes avaient raison. En réalité, le système de Newton prédit peu de choses au sujet de l'univers dans lequel les hommes vivent vraiment. Il ne donna pas la moindre explication sur les dépressions et les désespoirs des hommes, sur leurs désirs et leur avidité. Il ne pouvait ni prédire ni contrôler la

guerre. Il était totalement déconcerté par la question de savoir comment une sphère inerte de matière, un oeuf, se transforme apparemment tout seul en poussin. Pourtant les enthousiastes des Lumières pensaient que Newton possédait les clés qui ouvriraient la porte de tous les mystères de la vie. La science newtonienne retira toute respectabilité à la plupart des formes d'analyse qui existaient avant elle. Et Newton lui-même obtint le pouvoir d'écraser ses rivaux, de dicter ce qui était

acceptable intellectuellement et ce qui ne l'était pas, et même de voler à ses confrères physiciens la paternité de leurs découvertes[237].

Lorsque les hommes cherchent désespérément des maîtres du contrôle, ils ne chipotent pas avec les limites du nouveau sauveur. Ils s'emparent de l'idée de son pouvoir avec un enthousiasme affamé, car le nouveau sorcier offre la promesse d'influencer ce qui semble impossible à influencer.

La même astuce qui consiste à utiliser quelques aperçus des mouvements des corps célestes pour sous-entendre que l'on domine tout l'univers connu propulsa d'autres générations précédentes de savants à des niveaux hiérarchiques synonymes d'un immense pouvoir. Les astronomes babyloniens, trois mille ans avant Newton, acquirent une grande puissance en prédisant les saisons et en produisant un calendrier fiable[238]. Les empereurs chinois firent de

même en s'assurant que les estimations de leur propre calendrier étaient gardées secrètes car ces calculs étaient la clé de leur mainmise sur l'État[239].

En Amérique Centrale, les prêtres aztèques et mayas possédaient également d'immenses pouvoirs grâce à leurs talents en matière d'astronomie. Ces prêtres étaient logés au cœur des villes, dans des lieux à l'architecture élaborée, alors que les paysans

qui récoltaient les céréales dont ils se nourrissaient vivaient dans des taudis à la campagne[240]. Des dons de toutes sortes affluaient vers les intercesseurs divins : de la nourriture, des vêtements et de l'or. De plus, ces intermédiaires des Dieux pouvaient dicter la vie et la mort. Les saints hommes ordonnaient aux armées de l'Empire Aztèque de parcourir des terres lointaines à la recherche de captifs. Puis les prêtres sacrifiaient les prisonniers de guerre par

dizaines de milliers pour satisfaire leurs Dieux invisibles. Parfois, les prêtres aztèques ouvraient les torses et arrachaient les cœurs de cinq mille êtres humains en un seul jour[241].

La clé du pouvoir des prêtres aztèques était la même que celle qui fit de Newton le roi de la science. Ces sages d'Amérique Centrale observèrent attentivement le ciel et conçurent un système de prédiction des événements

célestes. Comme les prêtres pouvaient prédire quelques occurrences célestes, leurs concitoyens en conclurent que le pouvoir du prêtre ne s'arrêtait pas là. Le sacerdoce avait certainement trouvé un moyen d'observer le mécanisme invisible qui domine la vie et la mort, la maladie, l'infortune et la chance des victorieux.

Newton, les prêtres aztèques, le pape médiéval et le médecin moderne ont tous acquis le pouvoir à l'aide d'un simple outil

: l'impression qu'ils tiennent les leviers grâce auxquels l'homme peut manipuler un monde invisible. Nos cultures, en réalité, sont les fantasmes collectifs que nous projetons sur les mondes que nous ne pouvons pas voir. Elles sont des tapisseries de mèmes. Si vous étiez un Sioux il y a cent ans, vous croyiez que des esprits se manifestaient dans les aigles et les nuages[242]. Si vous êtes un occidental contemporain, vous savez que tout ceci n'est que foutaises.

Si vous êtes un habitant traditionnel de la Nouvelle-Guinée, vous croyez que les ancêtres rôdent autour de votre hutte et dirigent les affaires familiales comme des marionnettistes tirant les ficelles de la santé, de la richesse et du bonheur. Si vous êtes chrétien, vous pensez qu'en dehors de quelques fantômes qui hantent une maison d'Amityville, les ancêtres ont tous eu la bonne grâce de partir peu de temps après leur décès. D'un autre côté, si vous êtes chrétien, vous

croyez qu'un homme qui a rendu l'âme sur une croix il y a deux mille ans était le fils d'un Être immense et immortel qui plane quelque part au-dessus du ciel visible, et qu'un jour ou l'autre cette âme partie depuis longtemps reviendra sur terre et inaugurera un tout nouvel ordre des choses. Si vous êtes bouddhiste, vous savez avec une certitude absolue que cela est une pure création de l'imagination chrétienne.

Nous sommes aujourd'hui

nombreux à être convaincus que nous sommes au-dessus d'une croyance en des forces invisibles qui façonnent silencieusement notre destin. Mais le sommes-nous vraiment ? Absolument pas. Nos croyances en des puissances invisibles modèlent notre comportement aussi sûrement que la certitude que l'esprit d'un ancêtre rôde dans le coin de leur hutte influence les habitudes des habitants traditionnels de Nouvelle-Guinée. Vous avez vu des gens tousser et renifler, mais avez-

vous déjà vu un germe ? Seuls les gardiens de notre monde invisible, les scientifiques, les ont repérés. Pourtant vous prendrez sûrement de nombreuses décisions liées à l'hygiène en fonction de ces micro-organismes et de ces mini-monstres que vous n'avez jamais vus. Vous évitez probablement le cholestérol, mais en avez-vous déjà aperçu ?

Pour ceux qui n'utilisent pas un microscope, c'est une force aussi éthérée que les esprits

chevauchant les nuages des Indiens d'Amérique. Mal guidés, nous trébuchons sur la route de l'invisible, nous cognant parfois gravement. Nous acceptons la plupart des théories sur l'éducation des enfants, par exemple, sans aucune preuve. Les Sioux sont horrifiés de nous voir tenir un nouveau-né et lui donner des petites tapes. Ils croient que le bébé doit être bercé tendrement et couvert d'amour[243]. Les victoriens croyaient que tenir un bébé était le gâter. La même notion

persista en Amérique au cours de la première moitié du vingtième siècle. En 1928, J. B. Watson, principal psychologue américain de son époque, répéta ce concept avec emphase dans un livre qui est devenu la bible de l'éducation des enfants des vingt dernières années :

> *Il existe une façon raisonnable de traiter les enfants. Traitez-les comme de jeunes adultes. Habillez-les, lavez-les avec soin et circonspection.*

Ayez un comportement objectif et d'une fermeté empreinte de douceur. Ne les étreignez ni ne les embrassez jamais, ne les laissez jamais s'asseoir sur vos genoux. Si vous le devez, embrassez-les sur le front lorsqu'ils vous disent bonne nuit. Serrez-leur la main le matin. Donnez-leur une caresse sur la tête s'ils ont parfaitement bien réussi une tâche particulièrement difficile. Essayez. En une

semaine, vous découvrirez à quel point il est facile d'être parfaitement objective avec votre enfant tout en restant gentille. Vous aurez totalement honte de la sensiblerie et de la sentimentalité avec lesquelles vous le traitiez auparavant. En conclusion, vous vous rappellerez à chaque fois que vous serez tentée de choyer votre enfant que l'amour maternel est un instrument dangereux. Un instrument

qui peut infliger une blessure inguérissable, une blessure qui peut rendre son enfance malheureuse, faire de son adolescence un cauchemar, un instrument qui peut détruire l'avenir de votre fils ou de votre fille à l'âge adulte ainsi que ses chances de bonheur marital[244].

Watson prêchait que l'amour maternel était une force qui s'immisçait dans le mécanisme

invisible du psychisme de l'enfant, le détruisant aussi sûrement qu'un fantôme vengeur. Vous et moi ne serions pas capables de détecter les dommages psychiques avant qu'il ne soit trop tard, mais Watson pouvait regarder directement dans le monde invisible de l'esprit humain. Après tout, c'était un psychologue.

La recherche indique que les conseils de Watson étaient presque criminels. Des études

anthropologiques menées sur les ! Kung du Kalahari montrent que les enfants constamment choyés par leurs mères deviennent souvent des adultes plus sûrs d'eux que les enfants élevés froidement dans les familles londoniennes civilisées.

Pourquoi les parents suivirent-ils des experts tels que Watson dans ce qui était apparemment un gouffre d'erreurs ? Pourquoi suivent-ils aujourd'hui des spécialistes qui disent que vous devez

uniquement gérer la mauvaise conduite de votre enfant en lui faisant entendre raison ou que vous devez encourager un enfant à évacuer tous ses sentiments hostiles ? Parce que l'éducation de nos enfants est un autre domaine dans le cadre duquel nous luttons contre des forces invisibles. En fait, nous ne savons pas ce qui gâte un bébé. Nous ignorons souvent pourquoi il pleure à un moment donné. Nous ne savons certainement pas quel effet aura dans vingt ans le fait de le prendre dans

nos bras aujourd'hui. Et c'est lorsque nous tentons pitoyablement de gérer l'invisible, lorsque nous n'avons pas le moindre signe de réalité, que nous sommes le plus vulnérable face aux pouvoirs des experts.

~ 25 ~

Einstein et les Esquimaux

Avant l'arrivée de l'homme blanc dans le Nord, les Esquimaux croyaient que s'ils découpaient des blocs de glace, les disposaient en cercle, formaient un dôme et vivaient à l'intérieur, ils satisferaient les esprits. Apparemment, cela

fonctionnait. Les esprits satisfaits s'assuraient que les Esquimaux aient toujours chaud même lorsque la température descendait en dessous de moins quarante à l'extérieur. Finalement, les scientifiques occidentaux arrivèrent et tentèrent d'expliquer comment les Esquimaux avaient maîtrisé une force invisible appelée thermodynamique.

Selon ces étrangers présomptueux, l'entrée en forme de tunnel de l'igloo préchauffait

l'air extérieur, la porte amovible constituée d'un bloc de glace laissait entrer exactement la quantité d'air qui pouvait être chauffée par la lampe à huile de phoque qui se trouvait à l'intérieur, et le trou ajustable percé dans le toit laissait passer juste assez des courants ascendants qui en résultaient pour créer la convexion qui faisait fonctionner tout cela. Les vigoureux constructeurs d'igloo dédaignèrent ces balivernes sur la thermodynamique. Ils savaient parfaitement quelles

étaient les puissances invisibles qui maintenaient leur habitation au chaud[245].

Les Indiens adorent une divinité invisible : la déesse vache. Par conséquent, les vaches mangent et les Indiens meurent de faim. Nous sommes abasourdis. Pourquoi les Indiens affamés ne découpent-ils pas une partie du bétail qui erre nonchalamment dans les rues pour engloutir un hamburger ? L'anthropologue Marvin Harris a démontré que si les Indiens

tuaient leurs vaches et les jetaient entre les deux tranches de pain d'un Big Mac, ils seraient encore plus nombreux à mourir de faim. Harris explique que les Indiens survivent en utilisant la bouse de vache comme combustible, leur force de traction pour tirer les charrues et leur lait pour nourrir les enfants. Tuer les vaches rendrait l'agriculture impossible, le chauffage inexistant et le lait introuvable. L'adoration de la vache sacrée fonctionne parce qu'elle

maintient en vie les créatures sur lesquelles est basée l'économie indienne[246].

Les images du monde invisible peuvent comporter d'énormes inexactitudes, mais chaque point de vue qui connaît le succès existe parce qu'il résout au moins un problème majeur. Les guides religieux de Bali contentaient leurs Dieux en célébrant une série de fêtes saintes qui se répartissaient entre les saisons. Les pratiques agricoles du pays étaient

contrôlées par les exigences rituelles de ce calendrier de fêtes très élaboré.

Mais, il y a quelques années, des experts étrangers persuadèrent les paysans de Bali de se libérer de la dictature de la superstition. Suivant ce conseil éclairé, les cultivateurs plantèrent et récoltèrent selon le calendrier moderne. Le résultat fut désastreux. Les récoltes se mirent à pourrir dans les champs. Les souris et les insectes échappèrent à tout

contrôle, dévorant la majeure partie des récoltes qui avaient survécu. Il s'avéra que le cycle sophistiqué des fêtes grâce auquel les prêtres indonésiens satisfaisaient leurs Dieux avait une autre fonction. Il agissait comme un minuteur, battant le rappel des paysans pour que ceux-ci ouvrent et ferment les vannes du système d'irrigation complexe du pays et qu'ils fassent leurs plantations les jours exacts où la production serait optimisée et les rongeurs et les nuisibles réduits au

minimum. En satisfaisant des divinités arbitraires que personne n'avait jamais vues, les prêtres avaient construit un système plus prospère qu'aucun de ceux que les planificateurs agricoles modernes d'Indonésie n'avaient su inventer[247].

Créer des images du monde invisible est la méthode que nous, êtres humains, utilisons pour essayer de gérer le monde que nous voyons. Chaque mème responsable de la formation de l'univers est un outil qui résout

un problème, nous permet de maîtriser des dilemmes qu'un chien, un chat ou un canari a beaucoup plus de mal à résoudre.

Les animaux et les êtres humains se retrouvent tous face à un monde où la majeure partie de ce qui détermine leur destin leur est invisible à un moment précis. Pour un singe dans une clairière, la nourriture est hors de vue. Souvent, les mâles avec lesquels il lutte et les femelles pour lesquelles il lutte le sont

aussi. Il se bat également pour engendrer des petits qui n'existent pas encore. Les prédateurs qui peuvent mettre un terme à sa vie sont également dissimulés à sa vue. Mais il doit faire face à tout cela afin de transmettre ses gènes à la génération suivante.

Pour survivre, un être humain doit affronter un monde invisible encore plus complexe. Pour un homme qui va travailler, la plupart des choses qui l'affectent ne sont

absolument pas visibles. Sa femme, ses enfants, son patron, ses concurrents au bureau, les magasins qui lui fournissent de la nourriture et des vêtements ou une catastrophe naturelle qui pourrait mettre fin à son existence sont tous, pour le moment, visibles uniquement dans son imagination. Mais il doit mesurer ces facteurs à chaque instant pour survivre. Lorsqu'il est dans une voiture ralentie par la circulation, il a conscience de son travail, de son objectif, du salaire qui ne

tombera pas avant vendredi, de la dispute que sa femme et lui auront peut-être lorsqu'il rentrera chez lui. Et il doit faire des prédictions. Dans quelle pile de papiers devra-t-il se plonger s'il veut finir à temps le rapport à terminer avant la fin de la journée ? Combien peut-il dépenser pour s'offrir un nouveau costume s'il décide d'emmener sa famille à Hawaï pour les vacances ? Que devra-t-il dire à sa femme lorsqu'il reviendra chez lui pour la mettre de bonne humeur ? Que devra-t-

il éviter de dire s'il veut éviter une dispute ?

Pour faire des prédictions comme celles-ci, les scientifiques construisent des modèles du monde réel. Par exemple, l'Allemand Bernhard Riemann construisit péniblement au dix-neuvième siècle une représentation mathématique d'un territoire imaginaire. Ce plan courbé était étrangement tordu : il s'arquait de manière invisible dans une quatrième dimension. Riemann utilisa des

équations mathématiques pour sonder les traits de ce vide comme un aveugle reconstituant une « image » d'un espace inconnu en l'explorant à l'aide de sa canne[248]. L'Allemand appliqué obtint le portrait en paysage mathématique d'une « variété topologique en N dimensions », plus connue de ses amis sous le nom d'« espace courbé ».

Einstein pensa qu'il pouvait appliquer cette vision imaginaire du monde à l'univers dans

lequel nous vivons : un cosmos doté de trois dimensions tangibles, la hauteur, la largeur et la profondeur, et une dimension supplémentaire : le temps. Selon le point de vue d'Einstein, notre univers était effectivement courbé, formant une hypersphère saillant vers l'extérieur dans une dimension que nous ne pouvons pas voir.

À partir de l'image courbée du monde conçue par Riemann, le physicien aux cheveux frisés fut capable de prédire un certain

nombre de phénomènes jusqu'alors latents. Lorsque ces prédictions furent vérifiées, les scientifiques adoptèrent le modèle de Riemann comme portrait précis d'une grande partie du monde qui leur était invisible. Cette image imaginaire d'un cosmos invisiblement courbé leur permet depuis lors de faire des prédictions[249].

Même les animaux ont besoin de pouvoirs de prédiction. Pour lire dans l'avenir, de simples créatures comme la grenouille

ont un modèle pré-intégré du monde. La grenouille est dotée de lignes de déclenchement neuronales entre son œil, les processeurs visuels de son cerveau et sa langue. Ces cellules nerveuses sont conçues pour suivre un certain nombre d'instructions simples : objet se mouvant par à-coups, darder sa langue ; objet immobile, ne rien faire. Cela fonctionne, et la grenouille se procure de la nourriture. Ses nerfs renferment un modèle de la planète dans lequel les objets qui volettent

aux alentours sont généralement délicieux.

Mais, chez la grenouille, cette image préconçue du monde ne change pas au gré des circonstances. Présentez à une grenouille affamée une mouche immobilisée, et elle n'y touchera pas. Son portrait intégré de l'univers lui dit que seuls les objets qui volent autour d'elle sont mangeables. Si une grenouille captive survit assez longtemps en ignorant les aliments immobiles qui lui sont

offerts, les failles de son modèle rigide du monde pourraient la tuer[250].

Les animaux plus complexes, par contre, conçoivent les différentes parties de leurs modèles selon leur expérience. Leurs images du monde invisible sont modifiables. Un chien est capable de développer rapidement un modèle de choses qu'il n'a jamais vues auparavant. Enfermez le chien dans une pièce qu'il n'a jamais visitée, et l'animal étudiera

immédiatement tous les détails, construisant une image du lieu et recherchant une sortie qu'il n'a jamais vue. Grâce à sa capacité à imaginer des murs et des portes qu'il n'a jamais vues, le canin curieux peut prédire l'existence d'un chemin d'évasion[251].

Einstein utilisa le modèle mathématique créé par Bernhard Riemann pour tout prédire, de l'énergie atomique au déplacement de la lumière, mais au lieu d'employer les maths

pour construire des modèles, nos esprits utilisent le plus souvent des métaphores[252]. Nos cerveaux sont des machines à dessiner des images. Chaque culture a une vision du monde et non pas un ensemble algébrique de calculs cosmiques. Les Chrétiens non éduqués du Moyen-âge décrivaient la terre comme un disque plat qui se terminait quelque part au-delà de l'horizon d'eau. Ils prédisaient que les petits bateaux qui naviguaient trop loin du rivage de l'Atlantique ne reviendraient

plus jamais.

Les intellectuels de la Renaissance, par contre, ravivèrent l'ancienne image grecque de la surface terrestre sphérique. Pour Christophe Colomb, cela signifiait qu'il pourrait naviguer dans le couchant occidental et émerger avec le lever du soleil sur la face orientale de la terre. L'optimisme de Colomb se basait sur un portrait d'un bas-ventre de la planète que les Européens n'avaient jamais vu, une image

de l'invisible[253].

Les gènes sont la forme de réplicateur qui domine le marathon de l'évolution depuis près de trois milliards d'années. Mais au cours du dernier battement de paupières des temps géologiques, ces brins de nucléotides ont été distancés par les organisateurs immatériels appelés mèmes. Parmi les mèmes les plus puissants se trouvent les visions des choses invisibles. Comme les gènes, les mèmes n'opèrent pas en solo,

mais s'imbriquent dans les mosaïques qui forment les Weltanschauungs, les visions du monde.

La vision du monde propre à une culture est généralement un vaste réseau de métaphores commençant avec la création de l'univers, et destiné à répondre à tous les mystères de la vie. Ce diagramme du cosmos est un outil avec lequel nous fouillons le cœur de notre environnement, un outil qui crée d'étranges produits dérivés. Il offre une

illusion de contrôle, l'illusion qui transforme notre système immunitaire et notre esprit. La vision du monde confère aussi le pouvoir à ceux qui proclament en être les gardiens : les sorciers, les médecins, les scientifiques et les prêtres. Elle permet aux puissants de rassembler un organisme social. Parfois, comme dans le cas de la Révolution Culturelle Chinoise, elle incite même les membres de cette créature sociale à frapper et à tuer.

Pourtant, l'image de l'univers invisible propre à une culture, son groupe de mèmes doté d'une force unificatrice, accomplit autre chose. Même si elle est criblée d'erreurs bizarres et d'imagerie risible, une vision de l'invisible produit de petits fragments de réelle maîtrise. Les images du monde invisible permirent à Colomb de traverser l'Océan, aux esquimaux de dompter leurs hivers, et aux citoyens de Bali de réguler leur irrigation. Un jour, elles pourront peut-être même nous

aider, nous, contemporains, à résoudre les problèmes médicaux dont les médecins nient encore l'existence.

Les mystères de la machine d'apprentissage évolutionniste

~ 26 ~

L'explication connexionniste des rêves de l'esprit collectif

Le secret de la capacité des visions du monde à résoudre les problèmes est le même que celui du succès des superorganismes. Il réside dans le pouvoir des

réseaux.

L'un des dilemmes mathématiques les plus irritants qui se posent aux informaticiens est le « problème du voyageur de commerce ». Imaginez que vous êtes un vendeur prêt à partir sur les routes. Vous avez décidé de visiter dix villes différentes. Comment savoir quelle ville doit venir en premier sur votre trajet, laquelle doit venir en deuxième, laquelle doit suivre, etc., pour parcourir la plus petite distance possible ? C'est simple, vous

vous asseyez devant une carte et vous avez la réponse immédiatement. Mais cela n'est pas si facile. Il s'avère que le nombre potentiel de séquences selon lesquelles vous pouvez atteindre ces dix destinations est de 181.440.

Bien, pourquoi ne pas vous jeter sur l'interrupteur de votre ordinateur portable ? Malheureusement, un ordinateur normal est relativement lent lorsqu'il s'agit de régler les problèmes du

voyageur de commerce. Les ordinateurs normaux mesurent chaque route potentielle une par une. Avec près de 200 000 options à tester, c'est un processus qui prend du temps. Et le dilemme du voyageur de commerce est un dilemme que l'industrie rencontre constamment. Les sociétés de télécoms qui installent des câbles, par exemple, doivent faire face à des variantes de l'énigme qui font passer ce simple exemple des dix villes pour un jeu d'enfant. Que faire ?

La pierre d'achoppement vient, en partie, de la façon dont les ordinateurs normaux sont conçus. En étudiant un problème bout par bout, ils ne peuvent pas voir le problème dans son ensemble. Pourtant, au milieu des années quatre-vingt, des experts en informatique d'un nouveau genre se mirent à expérimenter des machines qui peuvent « explorer » un tableau plus large. Ce sont les « toiles connexionnistes » ou « réseaux neuronaux ».

Les ordinateurs traditionnels traitent l'information comme une cour de triage de chemin de fer traite les wagons. Un train de huit cents mètres arrive à une extrémité de la cour de Chicago, tirant des wagons à destination de Boston, Washington, Philadelphie et New York. Les trains qui se trouvent sur les rails à côté de lui sont également des fouillis de wagons à destination de Boston, Washington, Philadelphie et New York. L'astuce que peuvent utiliser les responsables du

triage est la suivante : prendre chaque train un par un, assembler tous les wagons à destination de New York derrière une locomotive, et faire partir la locomotive.

À une extrémité de la cour se trouvent vingt trains sur des rails parallèles attendant d'être désassemblés. À l'autre extrémité se trouvent vingt trains sur des rails parallèles qui ont été réassemblés et préparés au départ. Mais le processus crucial se déroule sur

un petit groupe de rails au centre de la cour où sont effectués tous les désassemblages et les réassemblages. Et chaque train entrant attend son tour pour aller sur ce petit bout de rails.

Un ordinateur traditionnel stocke lui aussi un nombre important d'informations dans une sorte de parc d'attente mais il doit les passer, bout par bout, dans un processeur où est effectué le véritable travail de calcul et de comparaison. Ceci

est appelé traitement sériel.

Les réseaux neuronaux fonctionnent tout à fait différemment. Ils n'utilisent pas une approche limitée de type rail de chemin de fer du traitement des informations. Ils sont au contraire conçus comme des toiles d'araignée qui traitent les informations en parallèle. Les lignes des toiles sont des canaux électriques dont la conductivité peut être augmentée ou réduite. Les jonctions où se rencontrent les lignes sont des interrupteurs

qui peuvent être activés ou désactivés.

Les réseaux neuronaux peuvent résoudre des problèmes en créant des modèles bruts du monde réel grâce aux données que nous leurs donnons. Voici comment l'on règlerait le dilemme du voyageur de commerce à l'aide d'un réseau neuronal. On choisit dix points de jonction sur la toile pour représenter les dix villes. On ajuste la conductivité des lignes qui les relient

proportionnellement à la distance qui les sépare. (Si deux villes sont distantes de cent kilomètres, par exemple, on règle la résistance sur un ohm ; deux cents kilomètres de distance, deux ohms ; trois cents kilomètres de distance, trois ohms.) On branche l'alimentation électrique.

Les points de commutation qui représentent les dix villes s'allument et s'éteignent pendant quelques fractions de seconde tandis que le réseau

recherche un équilibre. Puis il donne la réponse au problème[254]. Par essence, le réseau neuronal fonctionne en utilisant un modèle du terrain que le voyageur de commerce veut couvrir. Quel est l'avantage de cette fabrication d'un modèle électronique ? John Hopfield, du California Institute of Technology démontra que les réseaux neuronaux peuvent résoudre le problème du voyageur de commerce dix mille fois plus rapidement qu'un ordinateur normal.

Les réseaux neuronaux, comme le cerveau humain, peuvent interférer avec un monde invisible à partir de parcelles d'informations visibles. Donnez le mot surface à un réseau neuronal conçu par le neuroscientifique James Anderson de la Brown University, et il crachera des formes géométriques. Donnez à la machine le mot réparation, et il répondra par une liste. Donnez-lui les deux mots ensemble, et la machine vous donnera football[255]. À sa

manière limitée, le réseau neuronal a déduit une image plus large d'un mini-monde complexe et, pour le moment, invisible, le stade de football, à partir de deux minuscules fragments d'information.

Les êtres humains font de même. En ce moment, grâce aux mots surface et réparation, vous pouvez imaginer des joueurs. Regardez autour de vous. Combien de joueurs en tenue apparaissent-ils devant vos yeux ? Comme le réseau neuronal, les

êtres humains peuvent créer une image du monde à partir de deux petits mots.

La technique du réseau neuronal a ses inconvénients. Dans le cas du problème du voyageur de commerce, par exemple, Hopfield, du California Institute of Technology, souligne que les réponses du réseau sont légèrement confuses. Elles ne sont les meilleures que 50 % des fois, mais sont assez proches pour être appliquées dans la pratique. Dans 90% des cas, les

réseaux neuronaux choisissent l'une des deux meilleures réponses. C'est-à-dire l'une des deux meilleures parmi 181440 réponses. Les ordinateurs normaux, eux, résolvent le problème du voyageur de commerce avec une précision de 100 %, mais ils le font trop lentement pour n'importe quelle valeur terrestre.

Les visions du monde sont aussi confuses que le réseau neuronal. Elles ne sont pas précises, mais souvent assez

proches. Elles peuvent être totalement inexactes. Cependant, ce n'est pas l'exactitude qui compte : c'est l'utilité. Elles sont peut-être mal ajustées mais elles proposent des solutions rapides aux problèmes du monde réel. Comme le dit Hopfield, concepteur du réseau neuronal, « la biologie, en règle générale, ne cherche pas à trouver le meilleur, mais seulement ce qui est plutôt bien et qui peut être trouvé rapidement. »

Les créateurs des toiles d'araignées électroniques les ont appelées réseaux neuronaux pour une simple raison. Ces écheveaux de fils qui résolvent les problèmes sont délibérément modelés sur les réseaux de cellules nerveuses de notre cerveau. En fait, le cerveau contient des toiles de circuit si vastes que les machines fabriquées dans les laboratoires scientifiques apparaissent minuscules par comparaison.

La vision du monde que vous

créez dès votre enfance est portée par des milliards de cellules dont les connexions sont ajustées précisément pour vous donner votre image du monde. Le Dr Donald Hebb, l'un des principaux théoriciens du domaine du cerveau humain[256], appela ces réseaux des « ensembles de neurones ». Il les décrivit comme des circuits par lesquels passent des flux de stimuli comme de l'eau dans le delta du Mississippi. Si cela est vrai, cela permettrait d'expliquer quelque peu la nature de la

compréhension. Le modèle de circuits mentaux interconnectés de Hebb nous aide à comprendre pourquoi, bien que nous soyons frappés par des milliers de perceptions aléatoires, elles sont très peu nombreuses à rester en nous. De temps en temps, l'une d'entre elles apparaît plus significative parce qu'elle semble correspondre à notre modèle de croyance et peut s'intégrer dans notre réseau neuronal. Si nous croyons que la vie est une bataille entre Satan et Dieu, le moindre petit événement peut

apparaître comme une preuve que Satan est là pour nous piéger.

Si nous croyons, comme les Chinois et les Romains, que les cieux sont emplis de messages sur notre destin, la vue d'une étoile filante peut déclencher un sentiment de calamité imminente. Si notre système de croyance ne dit absolument rien sur une relation entre les étoiles et la vie terrestre, la même météorite étincelante sera une curiosité passagère sans

signification durable et peut ne pas même atteindre les circuits cérébraux[257]. Dans le cas d'une personne qui croit que les cieux annoncent les événements sur la terre, la vue de l'étoile filante est intégrée dans une toile déployée de connexions neuronales et a lieu dans le grand tout. Nous cherchons, pendant les jours ou les semaines qui suivent, l'événement qu'elle prédit.

Un réseau neuronal comme celui-ci met une vie à se construire. Sans une toile

d'ensembles de neurones, il serait impossible de se souvenir des myriades d'événements qui sont passés devant nos yeux et nos oreilles, et encore plus d'y trouver un sens. Il est facile de voir pourquoi les humains veulent se battre jusqu'à la mort pour défendre les mèmes qui constituent leur système de croyance. Laisser une foi ou une idéologie être vaincue serait abandonner une toile neuronale immense à laquelle vous avez consacré toute votre vie, un réseau qui ne peut être

aisément remplacé, qui ne peut, peut-être, pas être remplacé du tout.

Lorsque le fils préféré de T. H. Huxley mourut, l'un de ses amis lui conseilla d'abandonner son « fichu agnosticisme » et d'accepter le confort du christianisme. Huxley lui répondit qu'il ne pouvait pas « modifier des principes établis après tant de réflexions et de délibérations uniquement pour soulager sa douleur[258] ». Il refusa de se débarrasser d'un

système de croyances qu'il avait construit pendant sa vie. Les premiers martyrs chrétiens pensaient la même chose. Ils préféraient mourir criblés de flèches ou mis en pièces par des fauves que de renoncer à leurs visions du monde.

Avec un réseau neuronal de dimension gigantesque, les êtres humains « voient » les forces invisibles qui dirigent leur vie. Les réseaux neuronaux permirent aux Esquimaux d'inventer l'igloo, aux citoyens de

Bali de créer leur système d'irrigation et à Einstein et Bernhard Riemann de concevoir un univers en quatre dimensions. Les réseaux neuronaux et les toiles conceptuelles qu'ils possèdent nous donnent une illusion de contrôle de ces choses qui échappent à notre emprise. Ce sont en fait les mécanismes imprécis qui nous donnent parfois le contrôle de la réalité.

~ 27 ~

La société comme réseau neuronal

Un groupe social est également un réseau. Si un chasseur acule une loutre femelle, celle-ci appelle son mâle. Si le chasseur la tue, ses bébés mourront de faim. Elle n'est qu'une liaison dans une toile de relations.

Marvin Minsky, co-fondateur du Artificial Intelligence Laboratory du MIT, considère le cerveau comme une société, une société de sous-ensembles coopérant pour apprendre le monde[259]. L'image peut facilement être inversée. Une société est un cerveau, un outil d'apprentissage qui fonctionne selon les principes qui dirigent un réseau neuronal.

Comme les commutations reliées entre elles dans une toile connexionniste, une

communauté d'abeilles communique constamment pour former un cerveau collectif qui peut résoudre des problèmes qu'aucune abeille ne pourrait aborder seule. Au cours d'une expérience, des scientifiques placèrent un plat d'eau sucrée à la sortie de la ruche. Après un certain temps, ils déplacèrent l'eau, d'abord à quelques centimètres de la ruche, puis à quelques mètres, et à quelques mètres de plus, augmentant toujours la distance du même incrément.

Les chercheurs pensaient que les abeilles allaient suivre le plat et se regrouper autour de lui. À leur grande surprise, au bout de quelques jours, les insectes ne se contentaient pas de suivre simplement les déplacements de l'eau sucrée. Les abeilles sortaient de la ruche et se regroupaient à un endroit où le plat n'avait pas été placé, le lieu où les insectes prévoyaient que le plat allait être posé, et leurs calculs tombaient pile[260]. En fonctionnant comme un cerveau

collectif[261], les abeilles avaient accompli quelque chose que les êtres humains doivent subir au cours des examens d'entrée dans l'enseignement supérieur : elles avaient résolu le problème d'une suite mathématique.

Le cerveau d'une abeille est une chose peu substantielle, un mince fil de fibre neuronale à peine capable de la moindre chose pouvant être appelée intelligence. Mais la force du réseau neuronal ne réside pas dans les capacités limitées de

l'un des nœuds de la toile. La force de l'intelligence connexionniste, sa capacité à résoudre les problèmes, réside dans la toile elle-même : la sensation, le toucher et la communication constante entre les abeilles qui unissent leurs cerveaux en un cerveau unique. Le problème est résolu non pas par une seule abeille, mais par la masse interconnectée. Le réseau social réussit à résoudre les problèmes du monde alentour grâce au même principe que celui qui est à la

base du réseau neuronal. Les connexions que le système trouve utiles sont renforcées ; celles qui s'avèrent inutiles sont affaiblies.

Lorsqu'une abeille s'envole, trouve une source de nectar et revient chez elle, elle indique à ses compagnes de ruche où se situe le nectar, si le voyage implique de se battre contre un vent fort ou simplement de se laisser aller dans l'air immobile, et si la cachette de nourriture est pleine d'aliments ou contient

seulement un petit en-cas. L'abeille transmet ses informations en dansant sur le mur de la ruche, formant un chiffre huit dont l'orientation indique la direction du nectar et dont la longueur indique la distance et la difficulté d'accès au nectar[262].

Mais comment une abeille évalue-t-elle le besoin en nectar de la ruche ? Elle ne rentre pas dans l'habitation pour vérifier le niveau de remplissage des rayons de miel. Les abeilles qui

transportent le nectar à l'intérieur de la ruche ressentent à quel point leur cargaison est nécessaire par une simple indication sociale, le type d'indication pour laquelle les humains sortent leurs antennes lors des soirées de cocktail. Si une abeille arrive chargée de nourriture à l'entrée de la ruche et que les ouvrières se précipitent sur elle pour la décharger de son nectar, l'insecte volant qui vient d'entrer sait qu'il y a grand besoin de plus de livraisons. La

transporteuse de fret est imprégnée d'énergie et sort comme une flèche pour aller prendre un autre chargement. Si la transporteuse chargée de nectar se pose à l'entrée et que personne ne s'occupe d'elle, si, en fait, elle doit lancer des regards tristes pour réclamer l'attention de chacune des ouvrières, elle sait que le besoin n'est pas très important. Elle est alors frappée de léthargie et repart travailler lentement[263].

Lorsque l'abeille qui ne

trouve pas un comité d'accueil affamé ressent une baisse d'humeur, sa réponse aux indications sociales est plus qu'une panique émotionnelle individualiste. C'est le secret de la capacité du réseau social à résoudre les problèmes. Car la machine d'apprentissage communautaire fonctionne en augmentant l'allure des éléments nécessaires et en réduisant la vitesse de ceux qui ne le sont pas.

Les personnes sont aussi

entremêlées dans une toile super-organismique, et nos changements d'humeur, comme ceux des abeilles, donnent à cette toile une partie de ses capacités à résoudre les problèmes. Frederick Erickson, microanalyste en sociolinguistique de la University of Pennsylvania[264], affirme que les êtres humains échangent constamment des signaux semblables à ceux des abeilles. Nous donnons à nos interlocuteurs des indications, en hochant la tête, en souriant,

en poussant des grognements affirmatifs, en faisant des gestes avec notre corps, en fronçant les sourcils[265]. Le mortel moyen sait par expérience ce que peuvent être les impacts de ces indications. Si l'on entre dans un groupe d'amis, que l'on donne une bribe d'information passionnante à l'un d'entre eux et que tous se penchent pour écouter, l'on se sent plus fort. Tonifié par une douce euphorie, l'on donne plein de nouveaux détails sur le sujet qui vient d'attirer toute cette attention.

Si, au contraire, on lance un potin qui nous semble irrésistible, et que les personnes alentour s'en vont immédiatement, l'on se sent découragé et moins à même de poursuivre ce sujet de conversation. Comme l'abeille qui arrive avec de la nourriture inutile, on n'est plus motivé pour rapporter d'autres potins dont personne ne semble vouloir. La capacité des signaux sociaux à modifier notre humeur a un énorme impact sur le mouvement de l'information à

travers le système social. Une idée que tout le monde désire circulera rapidement dans le réseau humain car les individus qui la soumettent sont incités à la répéter sur des tons de plus en plus enflammés.

L'idée qui n'intéresse personne risque de s'évanouir au fur et à mesure que ses partisans se découragent et s'assombrissent. Dans les cas extrêmes, ceux qui sentent que leur contribution n'est pas désirée ne se contenteront pas

de se décourager pendant quelques heures. Lorsque la menace de la révolution de 1917 pesa inexorablement sur la Russie, il devint finalement évident pour les partisans du Tsar que tout était perdu. Protopopov, le ministre de l'intérieur à la main de fer du Tsar, semblait avoir été transformé. Il avait l'air ratatiné, éreinté et si prématurément vieilli qu'il en était presque méconnaissable.

Lorsque Protopopov fut obligé

de démissionner, il dit, « Il ne me reste plus qu'à me tirer une balle dans la tête. » De même, lorsqu'il devint évident que le Tsar avait été dépossédé de ses pouvoirs politiques et qu'une révolution était en vue, le dirigeant de la Russie traversa le même type de transformation physique. Lorsque le comte Kokovtsov pénétra dans la résidence du Tsar à Tsarskoye Selo pour une audience, le 19 janvier 1917, il fut effrayé par ce qu'il vit. Harrison Salisbury, spécialiste de la Russie, affirme

que Kokovtsov « reconnut à peine le Tsar, tant il avait vieilli. Son visage était maigre, ses joues creuses, ses yeux presque incolores, les blancs étaient jaunes et les pupilles grises et sans vie. Ils erraient vaguement d'objet en objet[266]. »

À l'inverse, Kerenski, le leader du parti socialiste victorieux, les Mencheviks, était aussi revigoré qu'une abeille qui voit que sa cargaison est très attendue. Soudain, Kerenski fut catapulté d'une position de

leader d'une faction à celle de chef de l'État, dirigeant de la Douma, le corps parlementaire qui contrôlait alors le pays. Alors qu'il se précipitait vers le podium de la Douma et prenait le pouvoir, des témoins affirment que Kerenski semblait devenir plus grand. « Il grandit », s'exclama V.

V. Shulgin, un député monarchiste de la Douma présent lorsque Kerenski ramena l'ordre dans les assemblées délibérantes

embrouillées. « Il grandit dans la boue de la Révolution[267]. »

Dans les réseaux neuronaux fabriqués par les experts en informatique, les nœuds qui sont nécessaires à la résolution d'un problème sont renforcés, et ceux qui ne le sont plus sont affaiblis et fermés. La même chose se produit chez les êtres humains.

Comme les abeilles, nous sommes en contact constant. Clint Eastwood parcourt le désert jusqu'à une ville, armé de

son pistolet, et ne partage ses pensées avec personne. Par contre, lorsque vous regardez un classique de Clint Eastwood, vous êtes généralement assis devant votre télévision. Une demi-heure auparavant, vous avez regardé les informations. Ce programme vous a donné une idée de la position de votre pays dans la hiérarchie des nations à ce moment précis. La page économique vous a donné une idée de la santé du superorganisme dont vous faites partie. La publicité vous a donné

des informations sur l'attitude du groupe vis-à-vis des coiffures autant que des voitures. Au moment où vous allez vous coucher, vous avez échangé des informations avec des dizaines de personnes. Vous avez absorbé des données qui vous ont mis en contact avec tous les niveaux de la société.

Aucun individu ne fait face tout seul à son environnement. Aucun d'entre nous n'erre dans les bois, solitaire, tuant sa nourriture avec des armes qu'il

a inventées et fabriquées. Lorsque vous n'avez pas de travail à cause d'une dépression économique, la dépression est une chose sur laquelle vous n'avez pas de contrôle. Comme l'abeille, ce que vous pouvez faire de mieux est de vous précipiter de l'un de vos concitoyens à un autre, échangeant des informations et espérant être sauvé par les autres êtres humains. Vous pouvez chercher à gagner les faveurs de votre ancien patron ou appeler vos contacts pour un

autre travail. Votre crise est un rappel de votre dépendance vis-à-vis des autres.

Une dépression économique est le paroxysme dans un réseau humain, un réseau qui produit de la nourriture à 2500 kilomètres de vous, de la nourriture qui trônera un jour sur votre table. Des êtres humains que vous n'avez jamais rencontrés, coincés dans un coin éloigné d'une toile économique tentaculaire, fabriquent vos meubles et construisent vos

maisons. Vous n'accomplissez que la petite partie que l'abeille accomplit dans les couloirs de la ruche. C'est le système social, le superorganisme, qui effectue la tâche de faire face à la Nature hostile. Les individus nourris par l'interdépendance réalisent de merveilleuses choses. Shakespeare s'empara d'une langue formée par le réseau de millions d'esprits pendant une éternité, choisit des légendes historiques datant de l'essor de l'Angleterre et des contes de l'Empire romain mort depuis

longtemps[268], puis les combina au zeitgeist de son temps et créa des pièces qu'aucune humanité n'avait jamais vues. Sigmund Freud rassembla les expériences du scientifique français Jean Charcot, de son collègue médecin de l'esprit Josef Breuer, de la « guérison par la parole » inventée par l'un des patients de Breuer, des mythes grecs et des religions des tribus primitives pour élaborer la théorie de la psychanalyse[269].

Le cerveau qui prend la

décision de ne pas reconduire George Bush à son poste ou de soutenir les politiques de santé de Bill Clinton, de suivre Mao dans cette Révolution culturelle violemment destructrice ou de demander le renversement de Mao, de transformer l'individualisme d'Eric Fromm en credo national ou de s'enflammer (comme l'on fait les Russes révolutionnaires) pour le collectivisme, ce cerveau n'est pas une masse de tissus de la taille d'un cantaloup. Ce sont des millions de ces masses

compactes, s'entrelaçant chaque jour en des centaines de formes de contact.

L'impression d'impuissance qui immobilise l'individu dépossédé de sa sensation de contrôle et le flux d'endorphines qui déconnecte l'esprit et le système immunitaire sont des manifestations des mécanismes du superorganisme qui transforment une société humaine en machine à apprendre. Le sentiment de désespoir qui poussa un leader

russe renversé à avoir envie de pointer un pistolet sur sa tempe ou un mari au chômage dans les années 30 à mettre fin à ses jours fait également partie de ces mécanismes. Tous représentent le relâchement des connexions entre le système et les éléments qui ne contribuent pas à celui-ci.

Lorsqu'une balle traverse la tête d'un être humain, une interaction fragile prend fin : un certain nombre de relations entre cellules. La vie se

termine[270]. L'élément invisible que nous appelons parfois l'âme disparaît. Les interactions qui donnent au groupe social sa forme, la toile invisible de connexions qui réunit une société, le réseau de structures qui créent une culture, sont des forces dont le pouvoir transcende l'existence de chaque individu. Elles forment l'âme du superorganisme social.

* * *

L'évolution n'est pas

seulement une compétition entre individus. C'est une compétition entre réseaux, entre toiles, entre les âmes des groupes. Les nouvelles formes qui évoluent sur la surface de notre planète ne résident pas uniquement dans les nouvelles caractéristiques des animaux et des hommes. Elles ne consistent pas simplement en des jambes plus longues et des cerveaux plus gros. Les nouvelles formes sont impalpables et invisibles. Elles se composent des diverses coopérations qui grandissent

entre des créatures solitaires : les liens invisibles qui lient ces créatures ensemble en une unité supérieure. Elles se composent de l'entéléchie, le forme non pas des parties mais de la somme des parties.

Lorsque le Japon et les États-Unis luttent pour la suprématie économique, lorsque les Croisés de la Chrétienté partent défier l'Empire Islamique ou même lorsque des groupes rivaux de Gardes Rouges s'affrontent, la lutte n'est pas une lutte

d'hommes mais une lutte de réseaux, de machines à apprendre liées par des mèmes, testant leurs formes les unes contre les autres. En se basant sur une histoire pleine de ce type de conflit, les vastes toiles et les réseaux invisibles se dressent encore plus haut dans une immense stratosphère de forme, précipitant le monde vers sa destination : un avenir toujours plus complexe.

~ 28 ~

Le caractère remplaçable des mèmes

Les hommes sont
destinés à des vies
brèves, pénibles et
brutales. Les femmes
sont destinées à des vies
longues et misérables.

Dr Estelle Ramey

Dans de nombreuses sociétés primitives, il existe deux mondes très distincts : le monde des femmes et des enfants, et le monde des hommes adultes. Un petit garçon vit dans un confort douillet, accroché à sa mère, tétant jusqu'à trois ou quatre ans, jouant avec les autres garçons et filles, câliné et chouchouté par ses grandes sœurs. Puis, à environ treize ans, il connaît une explosion brutale. Il se prépare pour les rituels qui le sépareront du monde chaleureux qu'il a connu.

Ces rites feront valoir sa renaissance sous forme d'une nouvelle créature : un adulte mâle.

À présent, le jeune initié doit porter une arme et démontrer sa férocité, gagner le respect - et tolérer les sarcasmes - des garçons plus vieux et plus expérimentés en matière de comportements adultes que lui-même. Il doit aller dans la forêt pour chasser sa nourriture et ses ennemis. Les parties du village où les femmes rient et

peignent les cheveux de leurs petits garçons ainsi que les allées des jardins où jouent les enfants sont des lieux auxquels il ne doit plus accéder. Il a été propulsé dans le monde froid et rude des hommes.

Dans les années cinquante, l'Amérique avait elle aussi établi des mondes séparés pour les femmes et les hommes. Le rêve américain devint la fuite vers les banlieues. Des couples fuyaient le centre des villes et achetaient des maisons sur des terrains où

des moutons paissaient encore quelques années auparavant. Là, ils élevaient leurs enfants. L'une des conséquences était que le père et la mère passaient leurs journées dans des environnements aussi différents l'un de l'autre que Mars l'est de Las Vegas. Dans les banlieues se trouvait le monde des femmes et des enfants, où les mamans traînaient leurs enfants adorés de leçons de danse en réunions de louveteaux, s'arrêtant au centre commercial sur la route du retour. La ville était une

autre planète, un microcosme invisible pour les enfants. C'était le monde mystérieux dans lequel le père disparaissait chaque jour lorsqu'il partait prendre le train, un endroit dont les rythmes étaient plus rapides, dont l'éthique était plus brutale, dont les récompenses étaient plus difficiles à obtenir et dont les punitions pouvaient rendre un homme insomniaque.

Dans les tribus indiennes des plaines, certains garçons choisissaient de ne pas subir la

violente transition vers la virilité, et de rester dans le monde des femmes et des enfants. On les appelait berdache, « hommes-femmes ». Ils portaient des vêtements de femme, faisaient des travaux féminins, épousaient des hommes, rembourraient leurs vêtements pour paraître enceints et se coupaient même pour imiter les menstruations[271]. Depuis les années soixante, les jeunes gens portent des vêtements de plus en plus androgynes.

L'androgynie serait-elle, comme dans le cas des hommes-femmes indiens, la façon dont les enfants des années cinquante et soixante, élevés dans le monde douillet de la banlieue, montrent leur réticence à entrer dans la rude réalité dans laquelle ils ont vu leurs pères disparaître cinq jours par semaine ?

Quelle que soit la véracité de cette conjecture, l'androgynie peut également être une rébellion contre un état de fait qui n'est absolument pas

spéculatif : le caractère remplaçable du mâle. Dans presque toutes les sociétés connues, seuls les hommes font office de chair à canon et sacrifient leur vie pour défendre la tribu ou soutenir un dirigeant. Les mâles des groupes d'animaux et des sociétés primitives apparaissent comme des créatures glorieuses, dotés des privilèges des Dieux, mais, dans la réalité, ils sont traités par la Nature comme l'équivalent biologique des assiettes en papier : des

créatures dont la caractéristique principale est leur caractère jetable.

Lorsque les temps sont durs pour les Karamojong d'Ouganda, ils gardent les restes de nourriture pour leurs filles et laissent mourir les garçons. En 1979, lorsque l'Ouganda mourait de faim sous l'emprise de la guerre civile, les Karamojong jetaient les corps raides de leurs enfants mâles hors du village chaque soir. Les seules créatures qui prenaient du poids

étaient les hyènes, qui festoyaient des cadavres dont on s'était débarrassés[272].

Le caractère remplaçable des mâles commence dans le ventre. L'oeuf de la femelle avance solitaire dans la trompe de Fallope, invitant à la fécondation. Il n'a pas de concurrents. Par contre, les spermatozoïdes, contribution du mâle à la procréation, nagent vigoureusement tout au long du trajet qui mène du vagin à l'utérus, battant de leurs

queues longues et fines pour dépasser les millions de frères qui foncent vers l'oeuf solitaire. Un seul spermatozoïde, littéralement « choisi » par l'ovule, réussit finalement à pénétrer la membrane externe de l'oeuf et gagne le grand prix de la fécondation. Les perdants meurent.

Mais cela n'est qu'un aperçu de la désinvolture avec laquelle la Nature dispose de la vie des mâles. Les fœtus mâles sont les premières victimes des

avortements spontanés, des fausses couches et des morts à la naissance. Lorsque les temps sont durs, la Nature montre sa préférence en augmentant le nombre d'avortements spontanés pour les mâles au-delà de la normale, tout en poursuivant sa tendance à préserver ses embryons femelles[273]. Comme le dit James V. Neel de la University of Washington, pour les mâles « l'utérus est une jungle ».

Les choses ne s'améliorent

pas après la naissance. Au cours des premières années de leur vie, les bébés mâles ont un taux de mortalité supérieur à celui de leurs sœurs. Puis les désagréables habitudes ancrées dans les gènes masculins commencent à faire des victimes. Même dans une jolie ville civilisée comme Alameda, en Californie, où des chercheurs ont effectué une étude longitudinale sur cinq mille adultes, les mâles avaient presque quatre fois plus de risques de mourir par homicide

que les femmes. Et ils avaient deux fois plus de risques d'être victimes d'un accident. Leur agressivité et leurs bravades les tuent.

Mais la suffisance n'est pas la seule chose qui fauche les hommes. Ils ont deux fois plus de risques d'être victimes d'un cancer des poumons, d'un suicide, d'une maladie pulmonaire, d'une cirrhose et d'une maladie cardiaque. Le système immunitaire des femmes fonctionne beaucoup

mieux que celui des hommes. Comment encourager l'appareil immunitaire des hommes à passer à un niveau supérieur ? Il y a une solution, mais je ne la recommande pas : la castration. La seule astuce capable de faire passer le système défensif mâle à la vitesse supérieure est l'élimination de la virilité.

Ce caractère remplaçable est ancré dans les gènes mêmes des hommes. Kirby Smith, de la John Hopkins University, a étudié quatre générations d'une famille

amish dont les hommes, par ailleurs parfaitement dans la moyenne, avaient une chose en moins. Un bras entier de leur gène masculin (le gène Y) avait disparu. Ces Amish auraient dû remercier leur bonne étoile d'être dépourvus de ce morceau de matériel masculin. Lorsque Smith compara la famille au gène tronqué à d'autres familles du voisinage, il obtint un résultat intéressant. Parmi les Amish normaux des alentours, les hommes mouraient vers l'âge de 70 ans. Dans la famille

génétiquement déficiente, par contre, les hommes vivaient jusqu'au bel âge de 82,3 ans. Ils vivaient plus de douze ans de plus que leurs voisins parce qu'ils étaient libérés d'un microscopique morceau de poison : un bras de leur gène mâle normal.

L'un des résultats de ces myriades de handicaps est le suivant : dans tous les pays industrialisés, les femmes vivent quatre à dix ans de plus que les hommes[274]. Mais pourquoi la

Nature traite-t-elle les vies des hommes avec un tel laisser-aller ? Les raisons en sont simples. Si vous supprimiez la grande majorité des hommes de la planète mais préserviez les femmes, vous entameriez à peine les capacités reproductives de notre espèce. Un seul homme conservé comme étalon pourrait facilement fournir à une centaine de femmes les ressources nécessaires pour tomber enceintes lorsqu'elles le souhaiteraient. Tous les neuf mois, une coopérative composée

de 1 homme pour 100 femmes pourrait produire des centaines de bébés.

Il est impossible, par contre, de disposer de la vie des femmes avec autant de désinvolture. Réduisez l'humanité à 1 femme pour 100 hommes, et vous obtiendrez cent types très excités et belliqueux qui se découperaient en rondelles ou se tailladeraient les uns les autres de désespoir. Pire encore, vous réduiriez le nombre de bébés potentiels de cent tous les neuf

mois à un, condamnant ainsi la race humaine à l'extinction. Résultat ? Nous envoyons nos hommes à la guerre mais gardons nos femmes en sécurité à la maison. Lorsque les bateaux coulent, les femmes et les enfants sont les premiers à être placés dans les canots de survie. Laissons les hommes sombrer dans la mer. Vous avez besoin de chaque précieuse femme comme vaisseau de la procréation.

Un poème arabe de l'époque

de Mahomet, il y a mille quatre cents ans, témoigne du caractère indispensable de la femme. Dans ce poème, un homme est sur la route en compagnie des femmes d'une tribu lorsque le groupe d'un village voisin se jette sur eux. Le devoir de l'homme est de risquer sa vie pour sauver les femmes. Il se bat contre les attaquants aussi longtemps qu'il le peut, donnant aux femmes l'occasion de s'enfuir loin de cet endroit et aussi près que possible de leurs propres tentes, où d'autres

hommes les protègeront. Au cours de ce combat, le héros est blessé au côté d'un coup de lance. Il s'élance vers le haut de la montagne, bloquant le chemin entre les attaquants et les femmes en fuite.

Sachant que sa fin est proche, il plante sa lance dans le sol, en place l'extrémité sous son aisselle et prend appui contre le manche, se propulsant sur le dos de son chameau. Les ennemis, voyant la silhouette au sommet de la montagne à cheval

sur un chameau et sachant avec quel acharnement il s'est battu, ont peur de l'attaquer. Le soleil est dans le dos du héros. Les attaquants ne peuvent voir ses yeux, mais ils regardent prudemment sa silhouette. Finalement, voyant qu'il bouge peu, les maraudeurs comprennent une chose étrange : le héros est mort. Ils ont été effrayés par un cadavre[275]. Comme tous les hommes du monde entier, le héros arabe connaissait la vielle maxime : la noblesse consiste à se sacrifier

pour les dames. L'homme est remplaçable, la femme ne l'est pas.

Les statistiques révélées par les anthropologues William Divale et Marvin Harris en 1976 soulignent à quel point l'homme est jetable. Les deux hommes étudièrent des données issues de 561 groupes sociaux primitifs. Ils découvrirent que les sociétés constamment en guerre sont extrêmement sélectives concernant les bébés qu'elles laissent vivre. Elles veulent des

garçons, des enfants mâles qui peuvent devenir des guerriers, et elles éliminent les petites filles, en les tuant carrément ou en les sous-alimentant et en les surchargeant de travail. Le résultat est qu'elles obtiennent 128 garçons pour 100 filles.

Jusqu'ici, il semble que les mâles se débrouillent bien. Mais lorsque les « précieux » jeunes garçons atteignent l'âge de quinze ans, leur destin devient moins rose. Ils sont envoyés à la guerre. Et ils y sont tués. En

moyenne, 28 garçons sur les 128 n'atteignent jamais la maturité. Leurs vies sont simplement sacrifiées[276]. Dans le monde moderne, nous avons appliqué ce principe primitif jusqu'à un extrême inimaginable. Au cours du vingtième siècle, plus de quatre-vingt-dix millions d'êtres humains sont morts au cours d'une guerre[277]. C'est plus que les populations réunies de la Nouvelle-Angleterre, de l'État de New York, de la Californie, du Texas et de la Floride. Et l'écrasante majorité des victimes

étaient des hommes et des garçons.

Ironiquement, la Nature est encore plus cynique vis-à-vis du caractère remplaçable des mâles là où l'environnement est relativement paradisiaque. La polygamie chez les êtres humains primitifs prolifère dans les tropiques[278]. Les hommes y sont encore plus remplaçables. Si nécessaire, les femmes peuvent élever leurs enfants elles-mêmes[279]. La femme, dans un climat tropical, n'a qu'à se

diriger vers l'arbre fruitier le plus proche (ou le noyer mongongo)[280], cueillir les fruits et en nourrir ses enfants. Les hommes se jettent donc les uns contre les autres en une compétition constante pour amasser le plus grand nombre de femmes. La compétition réduit le nombre d'hommes. La polygamie est le privilège des sociétés où les hommes sont en fin de compte remplaçables[281].

Le problème des mâles dans ces paradis n'est pas limité aux

humains. Dans les climats tropicaux, les oiseaux mâles portent le plumage le plus voyant possible : de longues queues aux plumes chatoyantes et des panaches bouclés sur la tête. Ils sont parés, selon l'équivalent avien, de d'un néon clignotant, invitant à dîner les prédateurs qui passent par-là[282]. Les plumes ornementales sont destinées à attirer les dames, mais elles disent également « Viande fraîche, absolument délicieuse, arrêtez-vous et mangez un morceau[283]

».

La Nature, cette déesse cruelle a dit, « Ces créatures sont inutiles en dehors de leur semence. Autant les balancer contre le mur et voir lequel reste collé, s'en servir comme appât pour le carnivore le plus affamé des environs et voir lequel survit à la chasse. Seuls ceux qui ont les yeux les plus perçants, les cerveaux les plus performants, les ailes les plus rapides, s'en sortiront. Pourquoi mes précieuses filles perdraient-elles

leur temps à s'occuper des petits d'incompétents qui ne peuvent même pas échapper à une hyène ou à un chat ? Si un seul mâle sur cent survit, tant mieux. Le Lothario restant peut aisément inséminer autant de filles qu'il le veut. Les quatre-vingt-dix-neuf qui ne s'en sortent pas auront prouvé leur infériorité par leur incapacité même à survivre jusqu'à la saison des amours. »

Dans le Nord, par contre, la nourriture est plus rare et la saison au cours de laquelle vous

pouvez élever vos petits en toute sécurité est courte. Les oisillons doivent être gavés de mets riches pour grandir aussi vite que possible. Lorsque l'hiver arrive, si les petits ne sont pas prêts à voler vers le sud, ils sont de la viande morte. Dans les climats du Nord, les oiseaux femelles ont besoin de toute l'aide possible. Résultat : les oiseaux mâles sont vêtus aussi discrètement que leurs épouses, camouflés pour se protéger des amateurs de volailles. Après tout, les mâles sont précieux.

Sans eux, les femelles ne pourraient pas élever leurs petits[284]. Dans les régions du Nord, il faut également plus d'une personne pour élever un enfant.

Rien d'étonnant à ce que la monogamie tende à être une pratique du Nord, alors que la polygamie est une tradition du Sud prodigue. Les mâles, avec leur malveillance et leur violence, apparaissent parfois comme un genre dont l'humanité pourrait parfaitement se passer.

Chez les gorilles des montagnes, pourtant, ils ont une fonction indispensable : ils sont le pivot de l'organisation sociale, la clé du superorganisme. Les gorilles que Dian Fossey a observés dans les Virunga Mountains étaient organisés en petits groupes de quatre à dix individus. Ces groupes dépendaient les uns des autres en ce qui concerne l'affection, le bien-être, la protection et la procréation. Les groupes étaient extrêmement stables. Ils restaient ensemble pendant dix

à vingt ans. Mais la présence centrale qui leur donnait leur cohésion était le mâle dominant, leur mâle à dos argenté.

Fossey observa les groupes qu'elle connaissait depuis des années lorsque leur mâle à dos argenté mourut de vieillesse. Lorsque le vieux gorille décharné et maladif mourut, les petites communautés dont Fossey croyait qu'elles dureraient toujours disparurent. Leurs membres se dispersèrent. Les femelles rejoignirent

d'autres bandes, des bandes dominées par d'autres mâles à dos argenté. Car sans le mâle à dos argenté pour fournir un point central à l'organisation, résoudre les conflits et offrir sa protection contre les attaques incessantes des célibataires vagabonds et des groupes rivaux, les femelles ne pouvaient pas continuer ensemble.

Mais si vous êtes un homme, ne soyez pas trop rassuré par cela. Vous êtes toujours bien moins nécessaire que vous ne le

pensez. Dans de nombreuses espèces, l'ordre social est maintenu par la femelle. Les éléphants en sont un bon exemple. Les femelles voyagent souvent en groupe soudé, fonctionnant sous la direction d'une énorme amazone qui règle les querelles et protège la troupe par ses furieuses attaques. Le mâle infortuné, à l'inverse, est exclu pendant la majeure partie de l'année de la bonne société. Il erre dans la forêt, brute mélancolique et solitaire, jusqu'à la brève période où l'on a

besoin de lui à des fins sexuelles. Alors pendant un court moment, lui et sa mauvaise tendance à se battre contre ses congénères sont tolérés par les dames, mais à peine.

Il existe des raisons de croire que les mâles deviennent de plus en plus jetables dans la société occidentale moderne. Nous sommes dans l'ére de l'information. Il y a seulement cent ans, la grande majorité des Américains vivotait grâce à un

travail physique. Cela était vrai même dans les années quarante. Dès 1956, tout changea. Pour la première fois, la majeure partie des travailleurs n'accomplissaient aucune tâche physique. La plupart des hommes et des femmes étaient passés des usines aux bureaux, où ils compulsaient des papiers, prenaient des décisions, tenaient de longues réunions, lisaient des rapports et passaient des coups de téléphone. Leur travail consistait à réunir des informations, les soupeser et les

échanger les uns avec les autres[285].

Au milieu du dix-huitième siècle, lorsque le premier chemin de fer fut construit, John Henry était un homme robuste qui forgeait de l'acier à froid au cœur de la montagne, faisant résonner son marteau. Joanna Henry aurait eu plus de mal à le faire. À l'ère de l'information, les hommes n'ont plus la supériorité. Le cerveau des femmes est tout aussi rapide que celui des hommes.

Les hommes étaient remplaçables à un point inquiétant à l'époque de l'Arabe soutenu par sa lance. Mais aujourd'hui ils sont plus jetables que jamais. Si le mouvement des femmes devait décider que le soir est venu où les femmes du monde entier vont entrer silencieusement dans la chambre, un couteau de boucher à la main et éliminer le ronfleur encombrant qui insiste pour boire de la bière et fumer des cigares tout en regardant le match de football du dimanche,

ce pourrait être aujourd'hui. Gardez assez de sperme dans les réfrigérateurs de la communauté et il apparaîtrait que les espèces peuvent aisément se passer des mâles. En fait, de plus en plus de femmes vivent avec d'autres femmes et se tournent vers l'insémination artificielle lorsqu'elles veulent un enfant.

Heureusement, la plupart des femmes semblent avoir besoin des hommes émotionnellement. Elles affluent

dans les bars pour célibataires, passent des annonces dans les journaux et s'assoient dans un coin du bureau pour se plaindre du manque de mâles disponibles. Dieu les bénisse. De plus, économiquement, les mâles ne sont pas encore totalement obsolètes. En 1987, le foyer américain doté d'un mari ayant un travail et d'une femme ayant un travail avait un revenu moyen de 38 346 $, chiffre confortable à l'époque. Mais si vous éjectiez le mari, le revenu chutait à un pauvre 13 647 $[286].

Supprimez le revenu du mâle et la femme seule, qui doit élever les enfants et rapporter du pain à la maison toute seule, chute soudain des plus hauts échelons de la classe-moyenne aux plus bas. Après tout, les Américains ne sont pas complètement remplaçables, du moins pas encore. Rien de tout cela n'atténue le fait qu'aux yeux de la Nature, on trouve des hommes à la pelle. Car les hommes, comme nous le verrons bientôt, sont les points de jonction que l'on peut désactiver

dans le réseau neuronal, les éléments jetables qui font fonctionner la machine à apprendre sociale.

Se peut-il que les hommes américains ressentent leur caractère remplaçable ? Cela pourrait-il être la raison pour laquelle les hommes modernes, pour la première fois peut-être dans l'histoire américaine, font tant d'efforts pour imiter les vertus féminines ? Cela pourrait-il expliquer l'importance accordée à la

sensibilité et à la vulnérabilité masculines, à leur capacité à nourrir les enfants et à préparer un repas en vitesse ? Se pourrait-il que les hommes soient en train d'essayer de se dissimuler aux yeux du destin qu'ils savent avoir été ancré en eux par la Nature ? Le destin de vivre une vie brève, pénible, brutale et achevée dans le sang[287] ?

~ 29 ~

De l'utilisation de l'homme comme un dé par la société

Pourquoi la Nature rend-elle la vie des hommes superflue de manière si cavalière ? Notre mère la Terre est normalement avare, mais elle devient dépensière à une condition : lorsqu'elle veut parier. Ses deux

jeux de hasard favoris sont le sexe et sa propre version du Monopoly : la compétition pour un territoire.

Pendant la majeure partie de l'année, chaque membre d'une colonie de fourmis est considéré comme précieux. Si une ouvrière envoie un signal olfactif de détresse, les autres se précipitent à son secours[288]. Mais, au milieu de l'été ou au début de l'automne, la colonie investit une partie du surplus qu'elle a amassé au cours de la

saison d'abondance pour produire une troupe d'individus en pleine maturité sexuelle : de nouvelles reines et de nouveaux mâles qui s'envolent par milliers pour se trouver un partenaire. Cet exercice est un étalage tapageur du caractère jetable, un rituel au cours duquel la colonie qui économise normalement chaque miette jette son produit le plus précieux : la vie.

Les mâles qui arrivent à féconder une femelle découvrent

rapidement qu'ils portent la marque de la fin. Leur partenaire sexuel leur inflige une blessure mortelle à l'abdomen, ou les laisse simplement errer puis mourir[289]. En satisfaisant leur désir sexuel avec chacun des six ou sept amants, les milliers de princesses remplissent leur sac interne d'une provision de sperme pour toute leur vie. À présent, une nouvelle tâche attend ces reines en puissance : trouver un foyer. Rares sont celles qui réussissent à tracer

leur chemin à travers les souches et les pierres jusqu'à ce qu'elles trouvent un lieu où construire un nouveau nid. Cette poignée d'insectes chanceux réussissent à établir de nouvelles colonies. Les autres essaient de revenir à leur lieu de naissance, en rampant dans le nid dont elles sont issues. La plupart sont arrêtées à l'entrée par des sentinelles et attaquées, paralysées et littéralement traînées sur le tas d'ordures.

Sur trois mille reines pleines

d’espoir, huit peuvent survivre[290]. La Nature a gaspillé des vies d’une façon prodigieuse, se débarrassant de milliers de fourmis. Elle fait de même avec les humains, en en tuant des centaines de milliers, parfois des millions, au cours des guerres. Et là aussi, ce sont les vies des individus en pleine maturité sexuelle qu’elle gaspille avec désinvolture. Mais pourquoi ? Que cela rapporte-t-il à la Nature ? Dans le cas des fourmis, son raisonnement est simple. La vie de chaque fourmi

sexuellement développée est un jet de dés dans un casino où les chances sont largement contre la survie. Il y a très peu de lieux adaptés à l'habitation, et, pour les trouver, il faut dépenser énormément de temps et d'efforts. Le superorganisme de la fourmilière produit donc trois mille paires d'yeux et d'antennes, qui vont chacune rechercher un nouveau bien immobilier comme si leur vie en dépendait.

Et elle en dépend vraiment !

Les innombrables reines adolescentes se déploieront, profitant de changements aléatoires du vent pour voler, puis se posant pour avancer à tâtons dans la campagne. Elles exploreront chaque fente dans le sol, chaque pli des arbres. En seulement deux jours, elles consacreront 144 000 heures de fourmi à la chasse à la propriété. Rares seront les yeux et les antennes de l'ancien nid qui vivrait et établirait de nouvelles colonies à partir de rien, mais une poignée se dirigera droit sur

un site adapté à l'installation d'une habitation. Et le superorganisme de l'ancienne colonie aura atteint son objectif : déployer une ramification dans un nouveau territoire.

On peut qualifier cet effort expansionniste du superorganisme des fourmis de forme primitive d'impérialisme. La troupe annuelle de fourmis adolescentes est un jeu, un jeu cruel et dispendieux par-dessus le marché. La seule manière d'assurer un gain est de faire un

très grand nombre de paris. Cette stratégie est l'un des stratagèmes favoris de l'esprit du réseau. Chez les êtres humains, la Nature favorise un groupe particulier pour ses jeux de hasard : les mâles post-adolescents. T. E. Lawrence, dans The Seven Pillars of Wisdom, chevauche avec un dignitaire arabe, qui, comme la plupart des arabes nobles que Lawrence rencontra, a consacré presque toute sa vie d'adulte à faire des raids : se ruer dans un groupe de tentes à une vingtaine

de kilomètres de chez lui, tuer quelques hommes et voler les chameaux, les moutons et quelques vieux vêtements[291].

Ensemble, Lawrence et son ami se rendent sur la tombe du fils du dignitaire. Le brave jeune homme avait accepté de se battre contre le héros de guerre d'une tribu rivale, une tribu de cousins, en combat singulier et avait gagné. En représailles, il avait été pris dans une embuscade montée par cinq membres de la bande rivale. Le

combattant solitaire n'avait pas survécu au combat. Bien que le dignitaire ait engendré un petit escadron d'enfants mâles avec ses nombreuses femmes, il ne lui reste plus qu'un fils. Ses autres enfants mâles ont tous été joués et perdus.

Que ce serait-il passé si ces paris avaient été gagnés ? Les fils victorieux seraient devenus des héros du désert, des leaders exaltés ayant de nombreuses épouses, de grandes richesses et le respect et l'envie de leurs

semblables. Ibn Saud, par exemple, fondateur de l'Arabie Saoudite et roi de ce pays jusqu'à sa mort en 1953, était auparavant un raider du désert. Il avait une tendance anormale à sortir victorieux de ses batailles. Résultat : au cours d'une longue série de conquêtes, Ibn Saud consolida un territoire qui, grâce au pétrole, devint prospère. Il se laissa aller à donner à son nouveau royaume son propre nom. Les dirigeants d'Amérique, d'Angleterre et d'autres États arabes

s'inclinaient devant cette puissance. Les présidents de banques et de compagnies immenses désiraient ardemment ses faveurs. Les superpuissances se bousculaient pour lui vendre des armes.

Le rendement sexuel d'Ibn Saud était tout aussi impressionnant. Il engendra quarante-cinq fils « officiels » de vingt-deux mères différentes. Il conçut au moins autant de filles avec un nombre déroutant de

femmes qui incluait les concubines, les esclaves et les « épouses de la nuit ». En 1981, environ cinq cents enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants royaux pouvaient faire remonter leurs familles jusqu'aux reins d'Ibn Saud[292]. L'utilisation de la vie des hommes pour jouer ne se limite pas aux enfants de l'Islam. Des anciennes sociétés de l'Afrique et de l'Asie à celles de l'Europe et de l'Amérique du Sud, le soldat qui partait à la guerre pouvait aisément passer d'un bond du

statut de fermier à celui d'aristocrate, étendant ainsi le territoire de sa tribu. Les Vikings, qui étaient d'ordinaires laboureurs, entassèrent leurs lances et leurs épées dans un bateau, ramèrent au-delà de l'horizon et devinrent les maîtres de la Russie, de la Sicile et de la Normandie. Leurs descendants se nommeraient un jour tsars et rois. Les possessions des Mongols se composaient de quelques poneys et du droit de les faire paître dans les steppes les plus stériles et les plus

glacées d'Asie. Puis, au treizième siècle, ils se mirent en route, mourant presque de faim sur leurs petits chevaux, pour devenir des nobles dans un empire deux fois plus grand que celui des Romains. Leur chef, Genghis Khan, passa du statut de membre anonyme d'une tribu méprisée à celui de légende.

Le gaspillage de vies qui a permis de créer le royaume d'Arabie Saoudite, le triomphe des Vikings et les conquêtes des Mongols est consternant. Mais

derrière cela se trouvent les mêmes principes primordiaux qui dirigent la conception d'une masse de fourmis : le besoin du superorganisme de s'étendre. Et le fait que la Nature aime tant jouer aux dés avec les os des animaux et des hommes.

~ 30 ~

Le lancer est-il un savoir-faire acquis génétiquement ?

En jouant avec ses mâles, une société primitive apprend. Elle est dirigée par les hommes qui gagnent, ceux qui semblent le mieux adaptés aux défis du moment. Ces leaders disséminent leurs idées et leurs

façons de faire : leurs mèmes. Alexandre le Grand, qui n'était pas si primitif, implanta la philosophie exaltée de la Grèce depuis la Perse et l'Égypte jusqu'en Afghanistan en assassinant des hordes immenses d'ennemis mâles sur le champ de bataille. Les massacres d'Alexandre sont des faits. Voici un autre exemple issu du monde des spéculations.

Les humains sont conçus pour manger de la viande. Le désir insatiable de manger de la

viande est profondément ancré dans notre système. Il existe une hormone, la cholécystokinine, qui sert à porter un message de l'estomac plein au cerveau, pour calmer l'appétit. L'appareil digestif refuse d'envoyer cette hormone tant que les graisses et les protéines ne sont pas passées de l'estomac à l'intestin. En d'autres termes, votre corps retient cette hormone pour maintenir votre faim jusqu'à ce que vous ayez avalé de la viande[293]. De plus, comme l'indique l'anthropologue et

spécialiste de l'alimentation E. N. Anderson, « Nous avons besoin de quantités inhabituelles de protéines et ne pouvons synthétiser autant d'acides aminés que certains mammifères[294]. »

Si les hommes sont semblables aux chimpanzés, nous avons commencé comme des herbivores mécontents de notre régime végétarien. Les chimpanzés mâles maladroits qui marchent pesamment sur leurs quatre membres

poursuivent de temps en temps un lapin estropié ou une petite gazelle blessée. Ils n'essaient pas de câliner et de réconforter l'animal souffrant ; au contraire, ils le jettent contre un rocher et traînent sa carcasse jusque chez eux pour la déguster. Lorsque les bouchers reviennent vers leur groupe, toute la bande de femelles et de petits chimpanzés se regroupe frénétiquement, rêvant d'un petit morceau de viande. Les mères, les bébés et même les mâles malchanceux qui n'étaient pas au courant de

la tuerie se transforment en flagorneurs larmoyants. Ils rampent vers les chasseurs, tendant la main d'un air pathétique, mendiant tant qu'ils le peuvent. Les bienfaiteurs arrogants serrent d'abord le cadavre contre leur poitrine, puis deviennent magnanimes. À tous ceux qui se sont abaissés, ils distribuent des miettes de chair. Le rituel continue jusqu'à ce que chaque chimpanzé ait eu sa part. Tel est le pouvoir du désir qu'éprouve le chimpanzé de manger une part décente de

steak tartare[295].

Tout comme les chimpanzés, nous avons été des herbivores involontaires. Et, comme les chimpanzés, nous avons dû avoir grand besoin de ces petits plaisirs riches, rouges et à haute teneur en protéines. Mais nous avons beaucoup plus de chances que nos cousins simiens. Les chimpanzés peuvent parfois soulever un lourd bâton et le frapper contre le sol, mais jeter une pierre à plus de quelques mètres est hors de leur portée et

il est hors de question pour eux de viser[296]. Nos ancêtres, à l'inverse, ont réussi à se mettre sur deux jambes au lieu de quatre et purent ainsi voir de loin les bêtes paître autour d'eux. Et leurs mains perdirent cette maladresse qui poursuit toujours nos cousins marchant sur les poings fermés.

Essayons d'imaginer les conséquences de cette nouvelle dextérité pour nos ancêtres primitifs. Un jour, un pré-humain, se léchant les lèvres à

la vue d'une antilope et rêvant d'un repas solide, a une idée. Au lieu de ramasser un bâton et de marteler le sol comme le font les chimpanzés pour effrayer un prédateur, il va lancer la branche de toutes ses forces sur l'animal herbivore. Le rapide bout de bois assomme l'antilope et ouvre un placard plein de viande fraîche à une humanité affamée.

Comme l'homme qui rapporte du bacon chez lui, l'être humain primitif ayant eu cette idée

brillante expérimente une célébrité soudaine. Lorsqu'il revient au camp, ses semblables se rassemblent autour de lui, s'inclinant et mendiant, faisant preuve d'une grande déférence. Bientôt, son habitude régulière de ramener des pièces de viande donne à l'homme une autorité[297],et le chasseur lanceur de bâton devient un chef. Un grand nombre d'études éthologiques et psychologiques ont montré que les animaux sociaux, des oiseaux aux êtres humains, imitent le

comportement de leurs chefs. Rapidement, les jeunes hommes lancent des bâtons et des pierres, en rêvant de devenir le chef devant qui tous s'inclinent et que tous supplient, celui qui donne le ton et à qui toutes les filles veulent offrir leur corps.

Les hommes de la tribu que l'équipement génétique a dotés de mains embarrassantes et d'une mauvaise coordination (et dont je fais partie) sont rejetés de la nouvelle mode. Comme les femmes les fuient, leurs bébés

sont peu nombreux. Les lanceurs in- nés, par contre, sont idolâtrés par les femmes et traités avec déférence par les autres hommes. Les nouveaux enfants de la tribu sont les leurs. Il est inquiétant de voir que la capacité des lanceurs de bâton à ramener des protéines à la maison n'est pas leur seule source d'attraction pour les femmes. Leur capacité à tuer leurs semblables d'un jet bien placé les aide aussi à accumuler les partenaires. Chez les Indiens Yanomamo du Nord du Brésil,

les tueurs sont ceux qui ont le plus de femmes et engendrent le plus grand nombre d'enfants. Un tueur Yanomano talentueux eut quarante-trois enfants de onze femmes différentes[298]. À travers les gènes et l'apprentissage, la pratique du lancer allait faire de rapides progrès.

Le tableau est sans doute moins fantasque qu'il n'y paraît. L'astuce consistant à utiliser un objet lancé pour tuer fut presque certainement inventée par un mâle. Chez les

chimpanzés, les mâles sont les seuls à tuer pour la viande, même si les femelles sont plutôt impatientes de manger du gibier. De plus, il existe une hiérarchie de mâles même chez nos parents babouins, chimpanzés et langurs. Dans le monde animal, certains deviennent des chefs, d'autres de simples disciples. Les mâles dominants ne se contentent pas d'attirer la plupart des femelles, ils empêchent également les autres mâles de s'approcher de celles-ci. Par conséquent, la majeure

partie de la progéniture du groupe est la leur. Ainsi, tous les traits génétiques qui amènent une créature au sommet du tas sont sûrs d'être transmis à de nombreux autres en quelques générations[299].

La notion du lanceur primitif jetant des pierres sur la plaine primitive n'est pas non plus une simple fantaisie. Le neurophysiologiste William H. Calvin émet l'hypothèse que l'art de lancer est à l'origine de la rapide croissance en taille et en

complexité du cerveau humain de nos ancêtres[300]. Mais tout cela explique uniquement comment le don de lancer peut avoir été transmis dans un groupe humain isolé. Comment a-t-il pu se répandre aux autres groupes d'humains qui peuplaient le paysage préhistorique ?

C'est là qu'intervient la tendance de la Nature à jouer avec la vie des hommes. Et c'est ici que le besoin d'un superorganisme de se mesurer à

ses voisins commence à montrer que, malgré son caractère immoral, la compétition violente existant entre les sociétés contribue à son processus d'évolution. Les chimpanzés et les gorilles font la guerre, et il est quasiment certain que leurs parents pré-humains, neurologiquement dotés de nombreux impératifs instinctifs similaires, ont suivi le même chemin. Les jeteurs de pierres et de bâtons avaient donc sans doute envie d'essayer leur nouveau savoir-faire sur le

crâne de leurs voisins et, les garçons étant ce qu'ils sont, cela démangeait certainement les mâles des environs eux-mêmes de se battre. Face à une tribu possédant le don de lancer, cependant, une bande qui n'utilisait encore que ses poings et ses dents n'avait aucune chance. Les ancêtres des grands joueurs de football du futur ne pouvaient que sortir vainqueurs.

Lorsqu'une bande d'anthropoïdes des montagnes

remporte une bataille contre une tribu rivale, elle kidnappe les femelles nubiles de la troupe vaincue. Les primates victorieux ramènent ces jeunes captives chez eux et les ajoutent à leur harem[301]. Les humains primitifs font la même chose. Il est donc facile d'imaginer ce qui arrive lorsque les mâles qui possèdent les bras les plus doués au lancer se battent par ce moyen contre un groupe qui n'a pas appris à jeter : les vainqueurs massacrent un nombre incroyable de rivaux grâce à leur

capacité à viser. Puis, comme les anthropoïdes des montagnes, la tribu victorieuse file avec les partenaires des perdants. Ils organisent un festin, mangent une grande quantité d'antilopes, forcent leurs nouvelles épouses et peuplent la surface de la planète de grands lanceurs. Les meurtriers servent les plans de mère Nature, en introduisant de nouvelles améliorations dans la lignée des vivants. Le caractère remplaçable des mâles s'avère être une partie du plan cosmique de recherche et de

développement. Tout comme le besoin irrépressible qu'éprouve un superorganisme de se jeter dans une bataille contre un autre superorganisme.

~ 31 ~

Olivier Cromwell : les instincts du rongeur sont déguisés

Supposez que nous
soyons (comme cela est
possible) une influence,
une idée, quelque chose
d'intangible,
d'invulnérable, sans
devant ni derrière,
dérivant comme un gaz

? Que les armées soient comme des plantes, immobiles, fermement enracinées, nourries par de longues tiges jusqu'à leur tête. Nous pourrions être une vapeur, soufflant là où nous gîtons. Nos royaumes reposent dans l'esprit de chaque homme.

T. E. Lawrence

Recherchons la paix à travers la guerre.

Oliver Cromwell

Au bon vieux temps des haches de pierre et de l'homme de Neandertal, la force agissante des batailles entre groupes était le vieux champion des réplicateurs : le gène. Mais environ cinquante mille ans plus tard, l'appareil auto-réplicant qui incitait à porter les coups était un morceau invisible d'une chose mentale appelée le mème. Depuis environ 2500 ans, lorsque les superorganismes développent une envie de la chair des autres, leurs tentatives de cannibalisme

commencent souvent par des batailles de mots, des échauffourées de concepts et des matches de catch visant à savoir quelle image du monde invisible est la « vérité ».

Une fois pourvus d'une cause « juste », les hommes frissonnent trop souvent à l'appel de la bataille. Le général Robert E. Lee dit, « Il est bon que la guerre soit si terrible, sans quoi nous l'apprécierions trop. » De grands classiques tels que Beowulf, L'Iliade ainsi que de nombreux

autres parlent d'hommes qui n'attendent rien avec plus d'impatience que de trancher quelques têtes. Dans The Varieties of Religious Experience, le psychologue du dix-neuvième siècle William James cite la phrase du général Scobeleff, « Le risque de la vie m'emplit d'une extase exagérée Une rencontre d'homme à homme, un duel, un danger dans lequel je me jette tête la première m'attire, m'émeut, m'intoxique. J'en suis fou, je l'aime, je l'adore[302]. »

Derrière cet enthousiasme se trouve un vieux tas d'armes que le mème a trouvées, traînant dans les sous-sols moisis du cerveau. Pour voir comment ces morceaux d'instincts pré-humains restent accessibles, allons rendre visite à un homme de principe, un champion des idéaux, un héros de la piété et de la foi, en bref, un véritable pantin du mème. Son nom est Oliver Cromwell et pour le comprendre, retournons rapidement vers les couches sub-cérébrales que Paul D.

MacLean a nommées cerveau reptilien et cerveau mammalien.

À la fin des années quarante, le chercheur allemand F. Steiniger plaça dans une cage quinze rats bruns qui ne s'étaient encore jamais rencontrés. Au début, les créatures se tapirent dans les coins, effrayées et craintives. S'ils se cognaient accidentellement les uns contre les autres, ils montraient les dents et les faisaient claquer. Cependant, petit à petit, il vint à

l'esprit de certains mâles que parmi le groupe d'étrangers se trouvaient de jeunes et jolies femelles. Les gentlemen rongeurs devinrent des Don Juan et se mirent à faire leur cour.

Le premier mâle et la première femelle à tomber amoureux avaient quelque chose qui manquait aux autres : un allié. Le couple profita de la situation et terrorisa ses partenaires de cage. Au début, les amants se contentèrent de

chasser leurs congénères loin de la nourriture, les obligeant à filer se mettre en sécurité à l'autre bout de la cage. Plus tard, le duo romantique se mit à chasser ses voisins un par un. La femelle était une tueuse particulièrement rapide. Elle se glissait près d'une victime mâchonnant tranquillement un peu de nourriture, bondissait à toute vitesse et mordait le malheureux sur le côté du cou, ouvrant souvent une blessure dans sa carotide. Une partie des bêtes attaquées mouraient

d'une infection. Les autres, mutilées et usées par leurs efforts frénétiques pour s'échapper, succombaient à l'épuisement. Lorsque l'heureux couple en eut terminé, ils étaient les seuls survivants.

Les rats avaient débarrassé le nouveau territoire de leurs concurrents, transformant la cage en un pays de cocagne pour eux seuls. Une nouvelle terre promise. À présent ils pouvaient fonder une tribu qui, si on la laissait se débrouiller, pourrait

prospérer pour les générations à venir[303]. Une tribu qui porterait la lignée des gènes parentaux.

Dans l'Ancien Testament, la lecture édifiante préférée d'Oliver Cromwell, les Juifs s'étaient battus pour libérer leur Terre Promise des Jébuséens, des Cananéens et des Philistins. Leur Dieu leur avait en fait ordonné de le faire. Pour quelle raison ? Parce que Dieu était le gardien d'un réservoir spécifique de gènes. Les Jébuséens, les Cananéens et les Philistins ne

portaient pas la lignée génétique préférée de Jéhovah. Selon Dieu, ils n'avaient donc pas leur place sur le territoire que le Seigneur destinait à son réservoir d'ADN favori. Les ordres du Dieu Hébreu étaient les mêmes que ceux que les instincts primaires avaient donnés aux rats. Ce qui semblait être la voix du Très-Haut était en fait les chuchotements du cerveau animal. Les cerveaux animaux d'Oliver Cromwell ne se contentaient pas de murmurer leurs points de vue ; ils

rugissaient. Cromwell est né à Huntingdon, en Angleterre, en 1599. Son père était fouleur de draps et avait amassé de nombreux biens dans la petite ville. Sa mère descendait d'une famille de fermiers aisés.

Enfant, Oliver était l'un de ces petits monstres dont le comportement peut nous donner honte de nous dire humains. Il attrapait des pigeons dans les pigeonniers des voisins, les tuait et les mangeait. Il volait des pommes dans les vergers

alentours. Ses descentes sur les arbres fruitiers étaient si fréquentes qu'on le nomma le « Dragon des pommes ». Le vandalisme était un autre de ses sports favoris. Le jeune Oliver aimait tout particulièrement détruire les haies. Cromwell disposait de tout le temps nécessaire à ces escapades. Il faisait l'école buissonnière pendant des mois. Ses parents s'intéressaient peu à ses occupations et battaient continuellement leur fils saccageur ; mais la douleur ne

ralentissait même pas le jeune Oliver[304].

À la fin de son adolescence, la bête s'échappa de Cromwell sous une autre forme. Comme un jeune garçon de la fin du vingtième siècle dans une banlieue riche du Connecticut ou un quartier pauvre de N.Y., il était obsédé par la violence, le sexe, le jeu et l'abus de certaines substances. Oliver adorait attaquer les honnêtes femmes dans la rue. Les récits historiques disent qu'il les «

ravissait ». En langage moderne, le terme est « violer ». Cromwell ne limitait pas ses attaques aux dames. Il était connu pour matraquer les hommes respectables à coups de gourdin. Et pour couronner le tout, le garçon buvait comme un trou. Le cerveau mammalien et le cerveau reptilien semblaient contrôler totalement l'esprit d'Oliver Cromwell. Ces marionnettistes animaux allaient finalement s'avérer utiles à un mème.

L'époque était pleine de mèmes agités. L'Église catholique maintenait l'Europe sous son joug depuis des centaines d'années. Puis, en 1517, un prêtre mécontent de Wittenberg, en Allemagne, avait cloué quelques plaintes sur la porte de l'église fortifiée. Le nom de ce prêtre était Martin Luther, et ses protestations contre la corruption ecclésiastique enflèrent rapidement pour créer le mouvement appelé Protestantisme.

Au cœur de ce nouveau mouvement était un mème qui accumulait les disciples humains à vive allure. Selon les vieilles idées de l'Église, les hommes ne pouvaient atteindre Dieu que par l'intercession des prêtres, des évêques et des cardinaux catholiques. Mais ceux qui embrassaient le nouveau mème croyaient que les hommes pouvaient trouver Dieu beaucoup plus facilement. L'imprimerie venait de rendre les écrits accessibles à ceux qui n'y avaient jamais eu accès

auparavant. À présent, les fidèles pouvaient trouver la sagesse du Seigneur simplement en feuilletant les pages d'une Bible.

L'un des pays que le nouveau mème conquit rapidement fut l'Angleterre. Enfin, en quelque sorte. Le Roi Henri VIII, toujours à l'affût d'une femme qui lui donnerait un fils, avait un problème avec les autorités ecclésiastiques de Rome : le pape ne prononçait pas assez de divorces, et Henri en avait

énormément besoin. En 1533, prenant les choses en main, il utilisa le nouveau mouvement protestant comme excuse pour créer sa propre Église. Henri engagea son propre remplaçant du pape, l'Archevêque de Canterbury, et s'assura ainsi une source de divorces à la demande. Dans le nouveau système anglais, Dieu n'était toujours accessible qu'à travers une hiérarchie de prêtres, à cette différence qu'ils étaient anglicans.

Certains Anglais, infectés par le mème de Martin Luther, voulaient un chemin plus direct vers la divinité. Ils lurent leur Bible et proposèrent leurs propres idées de ce que Dieu avait à l'esprit. Parmi ces Anglais se trouvaient les Puritains. Oliver Cromwell devint l'un d'eux.

Mais les mèmes ne se contentent pas d'infecter les esprits avec des idées abstraites. Ils mobilisent parfois ces éléments du cerveau animal qui

amenèrent les rats tueurs à débarrasser leur cage de leurs rivaux. Oliver Cromwell, dont le cerveau animal avait toujours été agité, était un don du ciel pour le mème galopant du Puritanisme.

L'avidité du mème se révéla tout d'abord d'une façon plutôt innocente. Les Protestants anglais voulaient des terres ; ils se soulevèrent donc en entendant de fausses histoires de rébellion et de massacre en Irlande. Selon ce qui se disait

partout, les Irlandais avaient pris les armes et avaient tué entre 20 000 et 200 000 protestants anglais innocents. Les bandits avaient apparemment laissé les femmes et les enfants errer à demi-nus dans la neige, mourant de faim et de froid. Des rumeurs proclamaient avec autorité que les Irlandais démoniaques avaient joué à savoir qui était le plus rapide à planter son épée dans la chair d'un prisonnier anglais. Certains affirmaient que les Irlandais avaient même fait

rôtir des Anglais vivants, puis en avaient mangé la viande fumante[305].

Bien que fausses, ces rumeurs éveillèrent la fureur des Anglais. Un groupe composé essentiellement d'hommes d'affaires londoniens, des puritains, fit une proposition simple : ils allaient lever une armée à leurs propres frais pour vaincre les Irlandais rebelles et faire cesser les atrocités de la papauté. En échange, les organisateurs voulaient garder

les terres qu'ils confisqueraient aux mécréants irlandais. L'un des hommes qui s'investit avec enthousiasme dans ce projet était Oliver Cromwell. Cromwell acheta effectivement deux mille livres de parts, une fortune à cette époque. Le rendement de son investissement, espérait-il, serait une grosse part des biens fonciers « libérés[306] ». Le circuit crânien qui poussa les rats à nettoyer leur cage dissémina son message dans le cerveau de Cromwell. Il fut possédé par une nouvelle idée. Pourquoi ne pas

nettoyer l'Irlande de tous les Catholiques irlandais, purger la terre de ceux qui vénéraient sataniquement un Pape romain diabolique ? L'Irlande, disait Cromwell, devait être « replantée ». La propre récolte de Dieu, son peuple élu, devait ensemencer la terre purifiée. Ces âmes choisies étaient bien sûr les Puritains.

Chez les rats, l'idée de « replanter » leur cage avait été dictée par un gène. Les rongeurs exterminèrent ceux dont l'équipement génétique différait

du leur. Mais les Puritains n'étaient pas réunis par les gènes. Ils portaient le sang de toutes les tribus qui s'étaient installées en Europe : les Pictes, les Jutes, les Saxons, les Angles et même quelques Normands. Ces hommes à la sainte ferveur étaient unis par une idée. Ils étaient assemblés en un corps social par un mème.

Puis, en 1642, la guerre civile éclata en Angleterre. D'un côté se trouvaient ceux qui voulaient que le pays soit dirigé par le

Parlement. C'était en général des personnes qui croyaient qu'il suffisait de lire la Bible pour atteindre Dieu. Parmi les Parlementaires se trouvaient Cromwell et les Puritains. Ils étaient opposés aux partisans du roi. Ces derniers croyaient en l'autorité et proclamaient que l'unique chemin qui menait à Dieu passait par les prêtres et les évêques de l'Église anglicane. Chaque groupe s'unit en un superorganisme et ces deux superorganismes croisèrent le fer et luttèrent.

Avant la guerre, Cromwell était un gentleman rural sans réelle réputation ni réalisation à son actif. Bien que membre du Parlement, il n'avait montré aucun don de politicien. Sur le champ de bataille, cependant, il découvrit une facette de lui-même qu'il ne connaissait pas. La guerre le rendait euphorique. Tuer lui donnait des bouffées de plaisir. L'esprit de Cromwell, qui, jusque-là, s'en était sorti tant bien que mal, s'anima dans le feu du combat. C'était ce à quoi l'on pouvait s'attendre de la part

de quelqu'un qui, adolescent, aimait frapper les autres à coups de bâton. À l'âge de quarante-trois ans, Cromwell s'était révélé !

Lorsqu'il était dans le feu du combat, les balles sifflant autour de lui, les épées tranchant des bras et des cous de tous côtés, Cromwell était persuadé que la voix de Dieu lui parlait. Il entendait les messages murmurés par un mème. Lorsque Cromwell remportait un combat, c'était la confirmation

qu'il avait correctement interprété la voix du Seigneur. Et Dieu récompensait son serviteur quotidiennement en permettant à Cromwell de massacrer ses semblables.

La voix de son Seigneur était favorable à Cromwell. Le combattant avait la surprenante habitude de vaincre ses adversaires ensanglantés et il monta rapidement en grade dans l'armée. Pour finir, il en devint le chef. Lorsque le camp de Cromwell vainquit les forces

du roi, le commandant puritain s'empara des rênes du pouvoir en Angleterre. L'ancien monarque, Charles I, fut décapité par un Puritain. Oliver Cromwell devint le nouveau dirigeant de la Grande-Bretagne.

Le superorganisme que le mème puritain avait réuni allait bientôt révéler l'immensité de sa faim. Comment ? En donnant à Cromwell l'opportunité de réaliser son fantasme irlandais. En 1649, Oliver mena ses

escadrons jusqu'aux rivages de l'île infortunée. Ses hommes pillèrent et tuèrent. Cromwell demandait parfois à ses troupes de se limiter, mais les Puritains anglais ne pouvaient contenir leur fureur face au peuple infernal qui avait accompli d'aussi infâmes atrocités. Lorsque les hommes très croyants de Cromwell franchissaient les murs d'une ville irlandaise, ils brandissaient aveuglément leurs épées sur les hommes, les femmes et les enfants. Les soldats

proclamaient que ce massacre était juste. Après tout, en observant les cadavres, les vainqueurs avaient découvert que de nombreux Irlandais avaient une longue queue hideuse : la marque du démon lui-même[307].

Le rêve de Cromwell de « replanter » l'Irlande se réalisa. Ses armées chassèrent de force les Irlandais des deux tiers du territoire[308], et les guerriers de la sainteté donnèrent le territoire aux pieux Puritains.

Comme le couple de rats dans sa cage, les Puritains avaient nettoyé l'Irlande. Un pays avait été attaqué et ses habitants massacrés, tout cela au nom d'un mème. Les idées vaincues, celles des Catholiques, furent obligées de se soumettre temporairement. Et le mème puritain s'était servi d'une bataille violente et des sombres pulsions d'un cerveau animal pour renforcer son emprise de façon radicale.

Les récompenses

personnelles de Cromwell furent immenses. Il acquit de larges superficies de terrain. Finalement, le Protecteur (nom sous lequel il fut dès lors connu) devint si riche que lorsqu'il tombait malade, il pouvait payer au médecin l'équivalent de ce que gagnait une famille de la classe moyenne en cinq ans.

Souvent, Cromwell reprochait à sa fille de traîner avec des matérialistes. Oliver, voyez-vous, était un homme profondément religieux ;

pourtant, il ne lui venait jamais à l'esprit que son accumulation de biens immenses put avoir quoi que ce soit de « matérialiste ». Ce n'était que la récompense de Dieu pour avoir tué. Parfois, un mème couronné de succès peut être généreux avec ceux qui l'aident.

À sa façon, Cromwell savait qu'il était le serviteur d'une force qui luttait pour imposer sa forme d'organisation au monde des hommes et de la matière. Il se rendait compte qu'il était un

outil dans un combat entre des concepts d'une portée réellement gigantesque. Cromwell considérait la guerre, pour citer sa biographe, Antonia Fraser, comme « faisant partie d'un processus inévitable, profondément troublant et profondément excitant par lequel il fallait se battre au nom de la voie de Dieu afin de la découvrir. » La volonté divine, pensait Oliver, serait découverte dans la gueule du canon.

Lorsque Cromwell et ses

Puritains remportèrent la guerre civile, l'État tout entier fut obligé d'adopter les opinions puritaines. Hélas pour les Puritains, cela ne devait pas durer. Les Anglais finirent par en avoir assez du nouveau mème austère et de ses adeptes. Deux ans après la mort de Cromwell, en 1658, la monarchie fut restaurée.

Mais la lutte entre Cromwell et le roi n'avait jamais été un simple conflit entre hommes ; c'était une bataille entre idées.

Les idées avaient rallié des groupes d'hommes à leur cause et les avaient opposés les uns aux autres pour la possession de l'Angleterre. Les idées avaient utilisé une personne qui, après avoir tué des pigeons, tua des hommes. Les idées avaient manipulé un outil pratique nommé Oliver Cromwell.

L'idéologie, c'est d'abord du vol

~ 32 ~

Le monde invisible en tant qu'arme

Les êtres humains se rassemblent autour d'idées parce qu'elles résolvent leurs problèmes, parce qu'elles offrent les bienfaits biologiques de l'illusion de contrôle et parce qu'elles les réunissent dans le vaste réseau d'un esprit

superorganique, en tissant des individus épars en une entité coopérative à la puissance et aux dimensions imposantes.

Mais les toiles d'idées vont plus loin : en tant que réplicateurs affamés désirant refaçonner le monde, elles transforment souvent leur arme suprême, le superorganisme, en machine à tuer. Et, contrairement aux doctrines de certains critiques modernes, elles ne s'engagent pas dans cet « impérialisme hégémonique »

uniquement dans l'Occident malveillant.

Deux cents ans après la chute de Rome, un marchand du nom de Mahomet vivait dans une ville du désert, la Mecque, communauté morne et isolée sur la route des caravanes où passaient des chameaux chargés de marchandises à destination de villes éloignées et élégantes telles que Damas[309]. À l'âge de douze ans, alors qu'il était apprenti chez son oncle, un commerçant, Mahomet avait fait

son premier voyage en Syrie cosmopolite pour apprendre le métier de l'import-export. Lorsqu'il eut vingt-cinq ans, Mahomet épousa une femme aisée de quarante ans et devint un citoyen respectable et riche, un homme dont on écoutait les opinions. Mais tout changea lorsque Mahomet traversa sa crise de la quarantaine à l'âge de trente-neuf ans. Il se mit à avoir des visions. Un jour, alors qu'il était assis dans une grotte de la montagne, dit-il, priant dans la solitude, l'ange Gabriel

apparut dans une lumière aveuglante, le serra très fort dans ses bras et l'obligea à lire un message de Dieu. Désormais, affirma Mahomet, il serait le porte-parole de Dieu sur la terre[310].

Certains savants modernes pensent que les visions de Mahomet auraient pu être dues à des crises d'épilepsie[311]. Les citoyens de la Mecque auraient pu croire ce diagnostic. Lorsque Mahomet se planta aux coins des rues et déclama les

nouvelles vérités que l'ange Gabriel lui avait communiquées, ses concitoyens furent certains que cet homme auparavant honnête de la classe moyenne était devenu fou. Ils se moquèrent de Mahomet ou l'ignorèrent. L'un d'eux plaça un fœtus de chameau sur sa nuque alors qu'il priait. Un autre tenta de l'étrangler. Seuls quelques-uns le crurent. Parmi les croyants se trouvaient une poignée de parents proches, un bon ami et un nombre déconcertant d'esclaves.

Les citoyens de la Mecque n'étaient pas vraiment heureux des ravages que causaient les nouvelles notions prônées par Mahomet dans leurs foyers. Les esclaves qui reniaient les vraies religions abandonnaient leurs corvées de ménage pour aller prier et se laver à des heures indues ; mais Mahomet ne gardaient pas ses visions pour lui. Lorsqu'un complot fut monté pour l'assassiner, Mahomet s'enfuit. Il trouva refuge dans une communauté où ses points de vue pourraient être un peu

mieux accueillis, à plus de trois cent vingt kilomètres de là, à Médine, une autre ville isolée du désert le long de la route des caravanes. À Médine, Mahomet trouva un public mieux disposé. En quelques années, il réussit à rassembler des partisans assez nombreux pour dominer la politique de sa ville d'adoption.

Le prophète débutant n'était pas un homme de paix. Il renforça son emprise sur Médine en commanditant l'assassinat de ses opposants[312]. Puis il

organisa une série d'attaques des caravanes en provenance de la Mecque et des escortes armées envoyées pour les protéger. Lorsque les habitants de la Mecque, effrayés par le nouveau pouvoir de Mahomet, attaquèrent les faubourgs de Médine, le « Bienheureux » mena ses croyants contre les intrus et gagna. Le succès militaire du saint homme impressionna beaucoup certaines tribus qui parcouraient les montagnes à l'extérieur de la ville. Ils s'engagèrent dans la nouvelle

religion éprouvée sur le champ de bataille. Quelques années plus tard, le prophète fit entrer ses troupes dans la ville juive de Khaibar et la conquit. Il tua les neuf cents hommes de Khaibar et emmena les femmes et les enfants comme esclaves.

Mahomet était enfin prêt à se venger des humiliations que lui avaient fait subir ses anciens voisins de la Mecque. En 630 ap. J.C., huit ans après s'être enfui, le prophète mena une armée de dix mille fidèles jusqu'à sa ville

natale. Les habitants de la Mecque n'avaient pas spécialement envie d'être traités comme l'avaient été les Juifs l'année précédente. Ils se rendirent après avoir à peine lutté. Grâce aux escadrons islamiques lourdement armés qui paradaient dans les rues, Mahomet put convertir les habitants de la Mecque aux croyances qu'ils avaient auparavant considérées comme les divagations d'un fou.

L'épée de l'Islam ne fut pas

rengainée après la conquête du lieu de naissance de Mahomet. Les riches commerçants de la ville et les bédouins illettrés rejoignirent l'armée qui avait été créée à Médine et partirent à la conquête du monde au nom de leur nouvelle croyance. Ils connurent un succès étonnant. Les légions de l'Islam envahirent sans délai les anciens empires de la Perse, de la Mésopotamie et de l'Égypte. Au cours du siècle suivant, les hordes mahométanes se déployèrent en Afrique du Nord, prenant

l'Algérie, le Maroc et la Libye. Elles envahirent l'Inde, attaquant les villes qui avaient pourtant défié l'invincible Alexandre le Grand. Elles prirent presque toute l'Espagne et conquirent presque la France. Elles affrontèrent même les forces puissantes de l'armée chinoise à Talas en Asie centrale.

Quelques générations après la mort de Mahomet, ces disciples d'un orateur de coin de rue, ces hommes originaires de

trous perdus et de tribus primitives du désert avaient bâti un empire aux dimensions gigantesques ; mais leurs victoires ne s'arrêteraient pas là. Au cours des siècles suivants, les Musulmans feraient à plusieurs reprise trembler les Européens, finissant même par attaquer Vienne[313]. Ils s'empareraient de territoires africains jusqu'au Soudan et au Niger. Ils convertiraient l'Afghanistan, vaincraient les Mongols et étendraient leur empire jusqu'à des îles du

Pacifique telles que l'Indonésie et les Philippines. Les idées d'un homme qui disait avoir rencontré un ange dans une grotte déclencheraient des luttes dont les effusions de sang détremperaient la terre pendant les mille quatre cents ans suivants.

~ 33 ~

La vraie route de l'Utopie

L'attrait des prophètes réside souvent dans leur capacité à dépeindre une utopie irrésistible et à nous convaincre que ce monde meilleur est presque à notre portée. Marion Keech, la femme qui communiquait avec des Gardiens extraterrestres,

promit à ses adeptes qu'ils se débarrasseraient de toutes les maladies terrestres et baigneraient dans des grâces qu'ils pouvaient à peine imaginer, après avoir disparu de notre galaxie en décadence. William Miller, fondateur de l'Adventisme du Septième Jour, prédit que Dieu viendrait réorganiser le monde que nous connaissons et que ceux qui suivraient Miller deviendraient les propriétaires d'un nouveau paradis étincelant. Et Karl Marx expliqua que l'élimination du

capitalisme déclencherait la création d'une toute nouvelle nature humaine, qui inonderait de bonne volonté fraternelle les repaires d'avidité dans lesquels nous vivons.

Les prédictions surnaturelles de Keech, Miller et Marx n'ont pas réussi à se concrétiser. Et pourtant, chacune d'entre elles portait les graines d'une vérité immuable : la capacité des idées à réunir les êtres humains en une masse structurée peut faire se réaliser les prophéties

utopistes des visions du monde. Si le système de croyances rassemble un superorganisme assez important, les fidèles goûteront réellement un peu de paradis.

Il y a près de deux mille ans, un groupe de croyants se rassembla autour de Josué, un jeune charpentier de la ville montagnarde relativement pauvre de Nazareth, convaincus que l'ébéniste conteur de paraboles était le Messie. Les fidèles étaient des Juifs, peuple

qui avait vécu sous le joug oppressif de divers conquérants géographiquement éloignés depuis près de 750 ans[314]. À cette époque, les Juifs étaient dominés par les Romains arrogants et militaristes, qui avaient avalé l'État hébreu et l'avait intégré à leur empire. Les prophètes de jadis avaient prédit la venue d'un sauveur qui libérerait les Juifs de leur asservissement. Ce champion délivrerait Israël de son abject assujettissement et en ferait la première nation, en lui offrant

une prospérité et un bonheur éternels.

Les disciples du prêcheur populiste (plus tard appelé Jésus par les Grecs) voyaient en lui le rédempteur qu'ils espéraient depuis si longtemps[315]. Malheureusement, les chefs romains eurent vent de la présence du prêcheur, comprirent son potentiel subversif, et l'exécutèrent. Cela n'arrêta cependant pas ses disciples. Ils croyaient encore

avec ferveur qu'il était l'Élu. Il allait certainement, disaient- ils, triompher de la mort et leur revenir[316]. Il avait en fait lui-même prédit sa résurrection. Un jour, se disaient les fidèles, il reviendrait, en apportant avec lui le nouvel ordre terrestre[317].

Dieu ne vint jamais vraiment. Quoique ? Au cours des trois siècles suivants, les disciples qui attendaient le martyr Galiléen formèrent une minorité disséminée d'un bout à l'autre de l'Empire romain. Les

respectables Romains les rejetaient et se moquaient d'eux. Ils étaient parfois les victimes de vicieuses persécutions. Mais, tel un aimant, les croyances chrétiennes attirèrent un courant constant de nouveaux adeptes, rassemblant leurs partisans en une masse si solide que certains l'appelaient « le corps du Christ[318] ».

En 310 ap. J.C. il existait d'immenses communautés de Chrétiens parfaitement organisées dans toutes les

grandes villes de l'empire[319]. Malgré une politique officielle de répression, les idées chrétiennes étaient débattues de plus en plus ouvertement dans les couloirs du pouvoir. Finalement, elles arrivèrent jusqu'aux oreilles de l'empereur. Ces notions chrétiennes firent apparemment forte impression sur lui. En 312 ap. J.C., l'Empereur Constantin était à la veille d'une bataille contre un rival, au pont Milvius, à l'extérieur de Rome. Selon la légende, il regarda le soleil et

crut voir le signe de la croix sur sa face éclatante. Le chef romain prit cela pour un présage. Il sentit que dans le bain de sang imminent, le Christ lui donnerait la victoire. Les forces de Constantin remportèrent la bataille. Et au cours des années suivantes, l'Empereur fit de la religion à laquelle il pensait devoir ce triomphe le credo officiel de l'État[320].

Aux yeux de Constantin, le Christ était un Dieu de la guerre. L'empereur quasiment

illettré fit blasonner la croix sur les boucliers et les bannières de ses soldats[321]. Le vrai Jésus, un prêcheur de paix issu de la campagne, aurait été horrifié mais cela importait peu à ce moment précis. Le Christianisme s'empara des armées, de l'administration et des richesses romaines. Dans les années qui suivirent, il irait de plus en plus loin, absorbant les tribus barbares les unes après les autres. Et la gloire de l'Église survécut à l'Empire romain. Plus la congrégation chrétienne

engloutissait l'Europe, plus ses personnages-clés prospéraient. Le Pape de la Chrétienté devint l'un des hommes les plus puissants et les plus riches du continent, un personnage capable d'impressionner les rois et d'humilier les empereurs (comme le fit le Pape Hildebrand avec l'Empereur Henri IV). Ses cardinaux et ses évêques se paraient de splendeurs royales telles que les comtes et les barons en palissaient d'envie. Et des millions de Chrétiens s'accordaient le privilège de tuer,

torturer et violer ceux qui n'appartenaient pas à leur credo triomphant.

Le Christ n'avait sans doute pas réussi à arriver accompagné d'une bande d'anges pour transformer les terres ravagées d'Israël en un paradis, mais la croyance prêchée en son nom avait relevé les humbles et leur avait apporté la gloire. Elle avait sorti les fidèles de leurs modestes statuts d'idolâtres méprisables en en plaçant certains sur des trônes et dans

des palais, et en faisant d'eux les seigneurs et maîtres de tout ce qu'ils voyaient, ou presque. Pour l'élite chrétienne, la vie devint en quelque sorte un paradis sur terre.

Au même moment, le développement du superorganisme musulman d'Orient déclencha la même avalanche de récompenses divines. L'Islam grandit au cours des septième, huitième et neuvième siècles et la richesse et la puissance de ses adeptes

augmenta tout autant. À chaque fois que les soldats de la foi conquéraient une nouvelle ville, les trésors de la métropole vaincue tombaient dans les coffres du centre de l'Empire. D'anciens marchands sans importance originaires de villes poussiéreuses du désert s'installèrent dans les palais des villes conquises en tant que nouveau suzerain. Et ces religieux nouveau riche[322] faisaient pleuvoir leurs richesses et leur bonne fortune sur leurs familles qui étaient restées là-

bas. Les descendants des marchands arriérés de la Mecque et de Médine, ainsi que les arrière-petits-enfants des chefs du désert qui avaient uni leur destinée à celle de la nouvelle religion, devinrent des Dieux vivants. Ils possédaient les maisons les plus belles que pouvaient construire les architectes à la mode. Ils avaient des esclaves et des harems, des danseuses et la nourriture la plus exquise. Ils détenaient le pouvoir de la vie et de la mort sur les citoyens soumis des

territoires conquis.

Les écrits d'Abû 'Ali al-Muhassin al-Tanûkhî, juge à Bagdad au dixième siècle, donnent une image incroyable de l'opulence du style de vie de l'élite islamique. Al-Tanûkhî raconte, par exemple, que le Calife Abbasside « Mutawakkil voulut, un jour où il avait été pris d'un accès de boisson, que chaque article sur lequel son œil se posait fut coloré en jaune. Un dôme de bois de santal fut donc érigé et recouvert de satin

jaune, et des melons lui furent présentés ainsi que des oranges jaunes et du vin jaune dans des récipients en or ; et seules ses esclaves jaunes portant des robes de brocard jaune furent admises. Le dôme fut érigé sur un bassin en mosaïques et des ordres furent donnés pour que du safran fut versé dans les canaux qui l'alimentaient en quantité suffisante pour donner à l'eau une couleur jaune lorsqu'elle arrivait dans le bassin. » Lorsque les serviteurs se trouvèrent subitement à

court de safran au milieu de l'après-midi, le calife leur ordonna d'aller chercher des toiles jaunes dans la trésorerie publique et de les tremper dans les canaux d'eau afin que les teintures se répandent et permettent au bassin d'être toujours empli de liquide ayant la bonne teinte. Le projet de décoration de cet après-midi coûta aux citoyens de l'empire cinquante mille dinars[323].

Allah avait promis de grandes récompenses aux croyants et il

en avait accordé à la pelle. Mais aucune force divine ne résidait derrière cette offrande de présents. Le mécanisme responsable était quelque chose de beaucoup plus terre-à-terre. Les idées de Mahomet - comme celles du Christ - avaient tenu lieu de ciment social créateur d'un lien superorganismique. Et la croissance du superorganisme possède le seul pouvoir dont tous les prophètes, de Jésus à Marx, ont rêvé : la capacité d'offrir une petite tranche d'utopie.

~ 34 ~

Pourquoi les hommes embrassent-ils des idées et pourquoi les idées embrassent-elles des hommes ?

Les humains s'accrochent aux idées parce qu'elles les unissent à des groupes d'autres

humains qui sont d'accord avec eux. Elles offrent le confort de l'amitié et de l'aide mutuelle. C'est une des façons dont les mèmes entraînent les hommes dans leur pouvoir. Quelles sont les autres façons ?

Les mèmes dominent l'esprit humain en offrant aux hommes et aux femmes, qui sont le fer de lance de leur cause une vie plus riche. Fidel Castro, qui découpa une tranche du Nouveau Monde pour nourrir le mème marxiste-léniniste, a acquis une demi-

douzaine de maisons à son entière disposition, une flotte de limousines Mercedes, des jeeps russes Gazik, des hélicoptères luxueux avec tableau de bord en bois, une villa de pêche, des bateaux, des repas gastronomiques, du très bon whisky et ce qui est sans doute le luxe suprême : un chef[324] cuisinier personnel[325]. Les mèmes rendent souvent la tentation de richesse et de pouvoir encore plus douce en déguisant la poursuite de ces prix en idéalisme altruiste, en

dévotion ascétique à une cause. Castro, après tout, n'était pas un homme avide mais un « idéaliste » dévoué. Les mèmes nous séduisent également par l'illusion de contrôle, en poussant nos hormones à la vitesse supérieure et en augmentant la vigueur de notre système immunitaire. De plus, les aperçus et les technologies qu'ils produisent nous aident parfois à réellement contrôler les forces insaisissables de notre destin.

Ces attraits sont quelques-unes des raisons pour lesquelles les hommes embrassent le mème. Mais pourquoi un mème s'accroche-t-il à des êtres humains ? Afin de pouvoir utiliser un groupe social comme outil d'auto-expansion, de mener un superorganisme comme un char d'assaut (vous trouverez plus d'informations à ce sujet dans le chapitre suivant). Les mèmes ont une ambition suprême : s'accaparer de gros morceaux du monde et le restructurer selon leur forme.

Il peut sembler étrange de dire d'un mème qu'il est ambitieux, mais c'est justement la forme d'un mème couronné de succès qui définit son attitude possessive. En fait, la course à l'évolution entre concepts garantit que ceux qui développent les attraits les plus ingénieux ont plus de chances de survivre. Prenons, par exemple, les mèmes religieux qui intègrent la notion d'enfer. Ceux qui ne mordent pas à l'hameçon avec enthousiasme sont assurés de connaître un destin affreux.

Qui le dit ? Le mème. Le non-croyant se prépare soi-disant un moment chaud après sa mort. Le mème, qu'il soit chrétien ou musulman, offre de nombreuses images vivantes d'un poêlon infini dans lequel les malavisés finiront en sauté[326] pour l'éternité[327]. (Le Bouddhisme traite le problème différemment : si vous ne suivez pas les préceptes de la foi, vous risquez de vivre votre prochaine incarnation sous la forme d'un cafard sextaplégique).

Ces visions d'horreur fonctionnent à merveille. Des dizaines d'êtres humains terrifiés laissent des concepts improbables prendre résidence dans leur crâne. Après tout, s'accrocher au mème est le seul moyen d'éviter de finir roussi et croustillant. Et ces adeptes qui doutent parfois de l'honnêteté totale du mème religieux ? Ou ceux qui sont tentés de soumettre le mème à la lumière hostile de la logique ? Le mème prospère, comme tout parasite, possède des caractéristiques

visant à empêcher le prétendu rationaliste de le supprimer de son système. Seuls ceux qui ont la foi, dit le mème religieux, seront sauvés. Et qu'est-ce que la foi ? C'est une conviction aveugle et inconditionnelle, une volonté absolue d'héberger le mème pour toujours, de ne jamais tenter de le déloger de son gosier. Crache-moi, dit le mème, et tu risqueras un destin pire que la mort[328]. Non, les mèmes ne préparent pas leurs conquêtes. Comme tous les vrais réplicateurs, les mèmes

refaçonnent automatiquement tout ce qu'ils peuvent prendre de ce modeste monde et ont pour cela un allié inestimable.

Les mèmes se déploient sur toute la planète, portés par des hôtes extrêmement rusés. Ces êtres humains qui recherchent l'idéalisme, le gain, le courage ou la gloire, répandent le mème avec une vigueur et un enthousiasme tels que la façon dont Johnny Apple-seed plantait ses arbres fruitiers aurait des airs de fainéantise en

comparaison[329]. Les Romains conquirent les Gaulois et transformèrent la Gaule entière en province romaine et les mèmes Romains bondirent rapidement dans les esprits gaulois. Les Saxons écrasèrent les Bretons d'Angleterre et les transformèrent en paysans dans une nouvelle Angleterre dirigée par une aristocratie saxonne[330] et les mèmes saxons s'éparpillèrent dans les cerveaux des tribus soumises. Les Américains s'emparèrent d'Hawaï et la placèrent sous

l'autorité de Washington ; ils apprirent aux enfants de l'île les idéaux américains, les mèmes américains. Les Soviétiques prirent la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne de l'Est. Puis, les commissaires du peuple réunirent les travailleurs de ces états « libérés » dans des séances d'endoctrinement politique quotidiennes à la fin de la journée de travail. Ils jetèrent en prison ceux qui n'étaient pas d'accord avec les nouveaux dogmes officiels[331]. Finalement,

les envahisseurs soviétiques façonnèrent des nations dépendantes dont les leaders se tournaient vers Moscou pour toutes les questions majeures et dont les biens entraient à flots dans l'économie soviétique tels des cellules sanguines circulant de la main jusqu'au cœur. Les Russes avaient offert des populations entières en pâture à leur mème. Et le mème, en échange, avait offert aux Russes une récompense : une fantastique augmentation de leur prestige et de leur

puissance. Au centre de chaque société se trouve un maître autoritaire : le mème. Les canonnières de l'Amérique du dix-neuvième siècle, les chars d'assaut de l'Union Soviétique et les armées de l'Islam n'étaient que de simples armes dont se servait un mème pour s'emparer de la matière neuve. Elles étaient les mains avec lesquelles le mème refaçonne de la substance brute à sa propre manière.

~ 35 ~

L'indignation morale cache le désir de biens fonciers

L'homme a beaucoup plus à craindre des passions de ses semblables que du déchaînement des éléments.

Edward Gibbon

Il n’existe pas de
nation, semble-t-il, à
laquelle la Terre
entière n’a pas été
promise.

Elias Canetti

Une amibe traçant son chemin dans un bassin plein de ses congénères a une habitude que les autres bestioles peuvent trouver agaçante. L’amibe est une microscopique tache molle qui avance, hésitante, dans le fluide où elle vit, à la recherche de quelque chose à manger. Lorsqu’elle rencontre une autre

créature se tortillant avec enthousiasme, elle enveloppe petit à petit sa voisine dans une étreinte humide. Pour ce faire, l'amibe caoutchouteuse se plie en deux autour de l'infortunée créature, se serre contre elle et encercle littéralement la goutte d'eau qui contient son invitée. Puis elle aspire la goutte et son habitante à l'intérieur de son propre corps. La gouttelette ingérée apparaît maintenant à un microscopiste comme une bulle temporaire (connue techniquement sous le nom de

vacuole) se déplaçant à l'intérieur de la forme transparente de l'amibe.

L'amibe inonde de fluides digestifs le cachot en forme de bulle dans lequel elle a piégé sa captive. Lentement, ce liquide sépare les protéines, les acides aminés, l'oxygène et l'hydrogène qui composent le corps de la prisonnière suppliciée. L'hôte absorbe la soupe qui en résulte. Puis son métabolisme rassemble activement les composants de l'ancienne pensionnaire, en les

regroupant cette fois en sections d'amibe. Une entéléchie a disparu. Une autre a été fabriquée.

William Buckley, archiconservateur, et Arthur Schlesinger, libéral convaincu, débattaient un jour, au cours d'une émission télévisée, des déficits budgétaires. Ils étaient en désaccord sur à peu près tout. La seule notion sur laquelle ils s'accordaient avec enthousiasme était que les agences bureaucratiques,

comme les ministères, essaient bêtement et inexorablement d'accroître leur pouvoir, leur budget et leur taille. Telles des amibes affamées, les groupes sociaux ont un désir systématique de croître.

Schlesinger et Buckley avaient remarqué un mécanisme qui guide le comportement de tous les types de meute sociale, d'un groupe de disciples d'une toute nouvelle religion aux partisans d'une nouvelle idée scientifique ou aux citoyens

patriotes d'un Etat. Jeffrey S. Wicken, de la Pennsylvania State University, pense que cette avidité est caractéristique de tous les complexes de composants en développement, des gènes et des mèmes aux immenses systèmes écologiques. Selon lui, « Pour tout système en développement, les innovations et les stratégies qui concentrent des ressources du système tout en stabilisant la toile d'interconnexions énergétiques de ce système, seront sélectionnées[332]. »

Les superorganismes sont des créatures affamées, essayant de briser les barrières de leurs concurrents, d'arracher des morceaux de substance de leurs adversaires, de les digérer et de les redistribuer en tant que parties d'eux-mêmes. Les conglomérats d'êtres humains ont un avantage sur ceux des autres espèces, car dans leur voracité ils sont dirigés par deux partisans : le mème et le cerveau animal.

Poussée par ses co-

conspirateurs, la voix affamée du superorganisme appelle les hommes et les femmes charismatiques. Déguisée en révélation ou en inspiration, elle a parlé à des êtres humains aussi divers que Mahomet, saint Paul, Moïse, Hitler, Jeanne d'Arc, le Mahatma Gandhi, Saddam Hussein, Lénine et l'Ayatollah Khomeyni. Son message varie, mais sous les nombreux déguisements se cache le même impératif : « Rassemble un groupe et réveille-le par mes mots. Prends tous

ceux qui se trouvent dans l'état que je décris et assemble-les en une force puissante qui imposera sa domination sur une grande partie du monde ».

La voix du superorganisme fait également appel à ceux qui sont à un niveau inférieur. Elle leur dicte le sacrifice. Les adeptes ont une perception sublime de la vérité et se sentent impliqués dans une entente frénétique avec des êtres supérieurs dont le pouvoir force leur respect. Mais la vision

divine de gigantesques idéaux séculaires qui crée ce frisson est peut-être simplement la voix de la bête sociale supérieure qui demande une dernière contribution : elle ordonne qu'un musulman du dix-septième siècle se jette contre les défenses d'une ville éloignée de sa terre ancestrale ou que son descendant percute un immeuble de bureaux aux États-Unis avec un camion rempli d'explosifs.

Les Américains ont aussi

entendu le cri du superorganisme. Nous avons eu le désir d'introduire de la chair fraîche dans la gueule de notre société. Albert Beveridge, sénateur américain influent du milieu du siècle[333], avait l'habitude de faire des déclarations telles que celle-ci : « [Dieu] a fait de nous les maîtres organisateurs du monde pour établir un système où règne le chaos. Il a fait de nous de tels experts en gouvernement que nous pourrions diriger un gouvernement parmi des

sauvages ou des vieillards séniles. Il a désigné le peuple américain comme Sa Nation élue pour mener la régénération du monde. C'est la mission divine de l'Amérique. Nous sommes les administrateurs du progrès du monde, les gardiens de sa juste paix[334]. » Les paroles de Beveridge étaient destinées à justifier l'engloutissement de sociétés étrangères intégrées ensuite comme éléments de l'organisme américain. Deux des territoires que le sénateur et ses collègues voulaient absolument

absorber étaient Cuba et les Philippines.

Si elle était douée d'intelligence, une amibe chassant ses congénères pour en absorber la substance trouverait ces justifications de sa tendance à avaler ses proies très commodes. Pensez donc, sa faim représente une tentative de régénération d'un monde sénile !

Une idéologie est généralement le noble masque qui cache le désir irrépressible d'un groupe d'acquérir le

pouvoir et les ressources d'autres groupes sociaux. C'est un mème : un ensemble d'idées impatientes de s'accroître en absorbant la substance des voisins d'un superorganisme. Hans Morgenthau, théoricien de la politique, a dit que les hommes n'acceptent pas volontiers la vérité sur la nature humaine et tout particulièrement sur la nature de la politique. Le but de celle-ci, selon Morgenthau, n'est pas de rendre les gens meilleurs ou d'alléger leurs souffrances : c'est

d'accroître le pouvoir d'un homme ou d'un groupe d'hommes au détriment du pouvoir d'un autre homme ou groupe d'hommes. Morgenthau affirme que nos ennemis ne sont jamais aussi mauvais que nous le pensons. Nous sommes convaincus que nous sommes des personnes morales. Et nous savons très bien que notre ennemi veut juste du pouvoir et des ressources, mais n'a aucune valeur morale.

Pourtant, nous aussi voulons

du pouvoir et des ressources. Et notre ennemi, tout comme nous, a un sens moral. Il utilise ce sens moral comme nous le faisons, dit Morgenthau, pour resserrer l'ouverture de sa conscience et ignorer son appétit de pouvoir[335].

Dissimulé par les attributs positifs des mouvements politiques et religieux, se trouve le désir vorace de redistribuer les ressources, d'arracher un morceau de leur superorganisme et de l'ajouter au nôtre. Les

marxistes ont un slogan : « La propriété est un vol. » Ils expliquent que le capitalisme est un prétexte pour piller. Il permet à la classe possédante de déposséder les travailleurs des fruits de leur labeur. Mais, sous les arguments sophistiqués du marxisme sur le principe dialectique de l'histoire, réside une autre forme de vol. Car le message implicite du marxisme revient à dire ceci : les sales capitalistes ont accaparé tous les biens. Ils amassent les outils de production et finissent par

posséder la quasi-totalité des richesses qui proviennent de l'industrialisation. Ces salauds, faisons-les descendre de leurs sacs de dollars et partageons le pognon[336]. Les marxistes sont de déplorables impérialistes, mais la révolution marxiste et la conquête impérialiste ont quelque chose en commun. Elles entraînent toutes les deux la confiscation de la propriété de quelqu'un par la violence. Le marxisme et l'impérialisme ne sont pas les seuls désirs de pillage camouflés par une pieuse

parure. Le Dieu « juste » de l'Ancien Testament promit aux Hébreux le pays de cocagne d'un autre peuple. Lorsque Mahomet apporta la parole « miséricordieuse » d'Allah à la Mecque, il apporta une justification qui permit aux habitants de la ville de voler un tiers du monde connu à ses propriétaires précédents. Les Croisés utilisèrent plus tard le Christianisme comme prétexte pour essayer de reprendre de nombreux territoires aux Mahométans[337]. Les idées ne se

contentent pas simplement d'unir un groupe. Elles justifient l'expansion de ce groupe. Comme l'amibe affamée, le superorganisme est impatient de grandir. Il est impatient de se sustenter de la chair de ses voisins. Les idées revêtent l'acte de cannibalisme des atours de la morale.

~ 36 ~

Les Chiites

L'indignation morale
est de la jalousie
surmontée d'une
auréole.
H. G. Wells

Les batailles n'existent pas uniquement entre sociétés, elles existent aussi entre les groupes d'une unité sociale. Et l'idéologie

est ce qui galvanise ces groupes dans leur lutte pour un territoire et un pouvoir. En 1917, la Russie était dans une très mauvaise passe. Les citoyens russes s'étaient engagés dans la Première guerre mondiale avec un formidable enthousiasme. Puis ils s'étaient enlisés sur le front Est pendant plusieurs années, perdant bataille sur bataille face aux Allemands. Les exigences de la guerre avaient mis les infrastructures du pays à rude épreuve. Les transports et

l'approvisionnement ne fonctionnaient plus. Les soldats se battaient sans balles, passaient l'hiver sans vêtements appropriés et recevaient à peine de quoi se nourrir chaque jour. Le système de chemin de fer affaibli cessa d'apporter les provisions de nourriture nécessaires dans les villes. À Petrograd et à Moscou, les citoyens faisaient la queue dès trois heures du matin pour un quignon de pain, leurs visages devenant littéralement bleus lorsque la température chutait à

moins quarante[338].

Une masse d'humanité frustrée bouillait de colère, impatiente de trouver quelqu'un à qui imputer ses malheurs, désireuse de désigner un bouc émissaire. L'idéologie bolchevik leur offrit la cible parfaite pour leur hostilité. Lénine affirma que tous ces problèmes étaient dus aux classes possédantes et à la bourgeoisie[339]. La Russie était en guerre parce que les classes possédantes le voulaient. La Russie perdait parce que les

classes possédantes sabotaient les efforts des soldats. Le peuple mourait de faim parce que les classes possédantes se réservaient toute la nourriture[340].

La solution : détruire les classes possédantes et, ainsi, prendre tout ce qu'elles possédaient, leurs maisons, leurs vêtements, leur pouvoir. Et ce fut exactement ce qui se passa. La populace enragée avait renversé le gouvernement du Tsar bien avant que Lénine

ne revienne de son exil. Mais, inspirés par sa rhétorique, des hordes d'hommes et de femmes du peuple se précipitèrent alors dans les maisons élégantes et les magasins bien approvisionnés des plus riches, volant leur nourriture, leurs manteaux de fourrure et leurs meubles.

La nouvelle idéologie ne résolut pas les problèmes de la Russie et le vol des vêtements dans les placards des nantis n'enrichit pas les masses de façon substantielle. La guerre à

laquelle les Bolcheviks avaient promis de mettre un terme s'éternisa. Les pénuries de nourriture s'intensifièrent. La production de charbon et de fer fut presque paralysée[341]. Pour ne rien arranger, la Russie plongea dans une guerre civile sanglante. Au cours de cette lutte interne, plus de quatorze millions de Russes trouvèrent la mort. Plus de cinq millions moururent tout simplement de faim[342]. Les autres furent abattus par des voisins saisis d'une frénésie meurtrière.

L'on promit aux paysans qu'ils recevraient les meilleurs fruits de cette redistribution des ressources et qu'on leur octroierait les terres des propriétaires expropriés. Mais, comme l'écrivit Yevgeny Yevtushenko dans le Literaturnaya Gazeta, hebdomadaire officiel de l'Union des écrivains soviétiques, « Les portes du paradis promises s'avérèrent être un piège[343]. » Des années plus tard, la terre que les paysans devaient recevoir leur fut fermement

retirée par les autorités révolutionnaires sous Staline. Cela se passa très mal pour ceux qui s'y opposaient. Selon History of the USSR, du gouvernement russe, « Dans certaines régions, 15 à 20% des paysans furent déportés ; pour chaque koulak [paysan relativement aisé] déporté, trois ou quatre paysans moyens ou pauvres étaient arrêtés. » Les paysans étaient parqués dans des wagons à bestiaux non chauffés et envoyés loin dans les montagnes. Ils gisaient à-demi

nus sur le sol glacé des gares qui ponctuaient la route, mourant de typhoïde ou de faim. En tout, près de quinze millions d'entre eux furent assassinés. Aleksandr M. Nekrich, membre de longue date de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS, qualifie ce résultat de « premier génocide socialiste[344] ».

Mais sous la nouvelle idéologie, le pouvoir et les ressources avaient changé de main. Ils étaient passés des

mains des anciennes classes possédantes à celles d'une nouvelle élite. La nouvelle classe privilégiée était la pyramide de bureaucrates bolcheviks dévoués, qui avaient à présent une emprise absolue sur les terres, les usines et la nourriture. Une idéologie avait été l'outil qu'un dirigeant, Lénine, avait utilisée pour unifier un groupe. L'idéologie avait été l'arme avec laquelle ce groupe d'êtres humains s'était alors emparé des ressources d'un autre groupe. L'idéologie

avait été la force qui avait permis à un superorganisme de s'unir sur le chaos et d'absorber ses voisins.

Comme le marxisme, les religions disent souvent aux personnes de l'échelon le plus bas qu'il est moralement impératif pour eux de s'emparer des biens de la classe qui se trouve au sommet. Au quatorzième siècle, un groupe d'individus gémissants parcourait l'Europe de ville en ville, en se flagellant. Ils

venaient généralement de familles pauvres et leurs actes d'autopunition étaient plus que les actes d'abnégation qu'ils semblaient être. Les chefs de ces flagellants leur avaient dit que la fin était proche. Lorsque cela arriverait, les riches cardinaux et évêques seraient jetés hors de leurs vastes châteaux, roulés au bas de leurs confortables lits et arrachés à leurs coffres à bijoux. Les pauvres, ceux qui s'étaient mortifiés au nom de Dieu, prendraient le dessus. En attendant, ces humbles

personnes satisfaisaient leurs ambitions sacrées en tuant et en volant des Juifs[345].

Le Mahométisme a également commencé par attirer les pauvres et les opprimés. Et la principale devise du Christ était même « les humbles hériteront de la terre. » Le Sauveur ne promettait pas un bout de ciel intangible, un petit morceau de nuage divin, il offrait des biens immobiliers.

L'idéologie n'est pas uniquement le mécanisme qui

permet au superorganisme d'attaquer. C'est aussi l'indispensable armure qu'un groupe, appartenant à une société, se met pour lutter contre un autre groupe. Au cours des premières années de l'Islam, des batailles se développèrent entre deux sectes musulmanes majeures, chacune professant sa propre forme d'orthodoxie. Mais sous la surface de la lutte idéologique résidait une lutte d'une toute autre sorte : une confrontation entre des sous-cultures pour la

domination du monde islamique[346].

La lutte entre les Chiites et les Sunnites ne commença qu'une ou deux générations après la mort de Mahomet. En surface, le débat portait sur la question suivante : qui allait hériter des pouvoirs du Prophète ? Qui, en bref, était l'homme qu'Allah avait choisi comme nouveau porte-parole de sa vérité. D'un côté, les Chiites croyaient que le vrai chef de l'Islam était Ali, qui avait pris

Mahomet au sérieux à un moment plutôt difficile. En effet, lorsque le marchand s'était planté au coin des rues pour tenter de prêcher les vérités qu'il avait recueillies lors de ses conversations dans la grotte avec un ange, personne, à part sa propre famille, ne le crut. Son seul disciple était sa femme !

Ali, cousin du Prophète, avait dix ans lorsque Mahomet commença ses sermons. Le jeune garçon écoutait attentivement cette nouvelle

religion apparemment folle. Puis il unit sa destinée à celle de son parent plus âgé[347]. Le Prophète accueillit probablement son nouveau disciple avec un enthousiasme disproportionné. S'il ne pouvait pas atteindre les adultes, il avait au moins gagné un enfant. Lorsque les pères de la Mecque complotèrent d'assassiner Mahomet pendant son sommeil, le jeune Ali joua le rôle du leurre. Lorsque les tueurs se glissèrent jusqu'au lit du Prophète au milieu de la nuit, ils découvrirent que le

dormeur étendu-là n'était que le jeune fidèle[348]. Pendant ce temps, le saint homme galopait dans le désert. Peu de temps après, Ali fit le long trajet jusqu'à Médine pour rejoindre son mentor. Pour forger des liens encore plus solides avec l'Élu de Dieu, Ali épousa la fille de Mahomet, Fatima. Le jeune Ali devint le lieutenant et le porte-étendard de Mahomet lorsque celui-ci menait ses disciples dans des raids contre les caravanes en provenance de la Mecque, allant jusqu'à être

blessé seize fois en une seule bataille. En outre, le prophète avait traité Ali comme son fils adoptif. Après la mort de Mahomet, les Chiites pensaient qu'Ali était l'homme à qui les Mahométans devaient obéir[349].

Face aux Chiites partisans d'Ali, se trouvaient ceux qui croyaient en la légitimité des Banu Umaiya. À l'époque où seuls la femme et le cousin de Mahomet avaient cru en ses paroles, une autre personne était venue soutenir la vérité de

sa mission. C'était le meilleur ami de Mahomet, Abu Bakr, le premier homme adulte à croire au Coran[350].Après sa conversion, Abu Bakr était resté aux côtés du Prophète avec une loyauté stupéfiante. Lorsque Mahomet s'enfuit de la Mecque, le seul homme avec qui il accepta de voyager était Abu Bakr. Lorsque Mahomet avait des moments de doute ou de faiblesse, c'était Abu Bakr qui le soutenait.

En 632 après J.C., Mahomet

tomba malade et fut pris d'accès de fièvre, puis il s'affaiblit et mourut. Ses derniers mots furent « Vous n'avez plus besoin de personne à présent, excepté de cet ami [Allah]. » Mais il fallait quelqu'un d'autre : un calife, un successeur, et Abu Bakr devint ce successeur. Il organisa des armées d'Arabes et les envoya conquérir des terres. Et ils conquirent, lançant le processus qui allait bientôt démanteler l'Empires Byzantin et Perse, les assimilant comme éléments d'une entité dont le nom

commençait tout juste à être connu du monde : l'Empire Islamique[351].

Ali attendait patiemment dans les coulisses pendant qu'Abu Bakr dirigeait les croyants. Le jeune homme était certain que son jour arriverait. Lorsqu'Abu Bakr mourut, Ali et ses disciples chiites crurent que le manteau du pouvoir allait lui revenir, mais ce ne fut pas le cas. Il fut, au contraire, transmis aux membres de la tribu Banu Umaiya. Les Banu Umaiya,

comme Mahomet, étaient des marchands de la Mecque, des hommes du monde, habitués à traiter avec les citoyens raffinés de Damas, Le Caire et Bagdad, des organisateurs, capables de comprendre et d'administrer les affaires de l'État. Tous ces talents étaient désespérément nécessaires au superorganisme qui allait passer de la possession d'une ville à l'assimilation de la Perse, de l'Arménie, de la Syrie et de l'Égypte en seulement trente-trois ans[352].

Mais les Chiites n'acceptèrent pas la succession des Banu Umaiya sans sourciller[353]. Ils affirmèrent que les usurpateurs avaient souillé la sainteté de l'Islam. Avec les richesses et les palais qu'ils avaient volés, leurs robes élégantes et leurs manières princières, les Omeyyades s'étaient, selon les Chiites, écarté du chemin spirituel de la vérité de Mahomet. Les disciples d'Ali lancèrent une série de batailles et d'assassinats afin de purger la descendance du

Prophète, mais ils furent vaincus[354].

À un certain niveau, le conflit qui opposait les Chiites et les Omeyyades (dont les successeurs sont les Musulmans sunnites d'aujourd'hui[355]) portait sur la religion. C'était une querelle au sujet de la nature du véritable Islam : l'Islam de la richesse, de la sophistication et finalement de la corruption ou l'Islam de la pureté, de l'abnégation et de l'attention portée aux pauvres.

Mais à un autre niveau, la lutte était quelque chose d'autre : c'était la lutte de deux superorganismes pour savoir lequel pouvait avaler l'autre, un match de catch entre deux immenses divisions subculturelles parmi les croyants de l'Islam. C'était un combat entre gens de la campagne et marchands de la ville, une bagarre entre riches et pauvres. Alors que les partisans des Omeyyades étaient des citadins nourris par le commerce, les disciples d'Ali, les

Chiites, étaient des êtres sans instruction, habitués à avoir tout juste de quoi vivre et croyant en l'idée selon laquelle le sang versé est la seule source de noblesse pour l'homme. Les Chiites s'identifiaient à la pauvreté d'Ali lui-même, un homme si pauvre qu'il avait dû demander à des parents de lui donner de l'argent pour élever ses enfants. Ces habitants du désert illettrés pensaient que la manière de vivre spartiate qui leur était tombée dessus comme une nécessité était sacrée mais

que les habitudes de la ville ne l'étaient pas. Les partisans chiites d'Ali omettaient le fait que bien que Mahomet ait prêché la générosité envers les pauvres, il avait lui-même été un citadin, un homme de richesses et, comme les Banu Umaiya, un marchand.

La lutte était plus qu'un combat entre idées abstraites. Les Chiites se battaient pour le droit d'installer des membres de leur propre groupe à des postes de gouverneur des villes

récemment conquises du Caire et de Damas ainsi qu'aux postes de dirigeants de la Mecque et de Médine. Ils étaient résolus à promettre que, lorsque les trésors remportés au cours des batailles reviendraient des capitales conquises dans des contrées lointaines, un Chiite les partagerait, et les Chiites recevraient des bijoux, des tapisseries et des esclaves.

Après la défaite des Chiites, les Omeyyades devinrent les dirigeants d'un empire qui

s'étendrait un jour, à l'Ouest, jusqu'en Espagne et, à l'Est, jusqu'en Inde. Mais la lutte entre sous-cultures dans le monde arabe ne prit pas fin. Elle devint en réalité une caractéristique semi-permanente de la société islamique. Au cours des époques qui suivirent, de nouveaux réformateurs surgirent, fulminant contre la richesse et le luxe qui avaient corrompu les anciens chefs. Les réformateurs prêchèrent la pauvreté et la pureté. Ils se répandirent en

injures contre la corruption de l'argent, les palais luxueux et les vêtements ostentatoires, et ils promirent de débarrasser les lieux saints des dirigeants. En rassemblant des partisans, les réformateurs renversèrent souvent les anciens dirigeants. Puis une chose étrange se produisit invariablement : les leaders ascètes qui avaient loué les manières simples du désert emménagèrent dans les palais des matérialistes qu'ils avaient chassés. Servis par des esclaves et engraissés par la nourriture

luxueuse et les manières plaisantes de la ville, ils devinrent eux aussi suffisants et riches[356].

Ces fanatiques avaient donné à l'humanité la soif des biens appartenant à ceux qui étaient au sommet et avaient légitimé cette soif par la sainteté. Ils avaient rassemblé une bête sociale grâce à l'idéologie. Et chacun avait utilisé le dynamisme d'un superorganisme vorace comme levier pour forcer les portes des palais du pouvoir.

Aujourd'hui, les descendants des bédouins chiites attaquent de nouveaux citadins élégants, en les mitraillant dans des bus, en incendiant leurs quartiers commerçants ou en posant des bombes dans leurs cafés. Cette fois-ci, les citadins vulnérables contre lesquels les Chiites dirigent leur rage sont des Égyptiens, des Français, des Allemands et des Américains. Le motif allégué par l'armée de croyants est l'idéalisme religieux, mais l'objectif réel est d'arriver sur le devant de la

scène. Encore une fois, l'idéologie est devenue l'outil qui justifie le besoin qu'éprouve un superorganisme de grignoter la chair de ses voisins.

~ 37 ~

La poésie et le désir du pouvoir

La faim des superorganismes subculturels se déguise de manière étrange et mystérieuse. Revenons par exemple à la médecine moderne, que nous considérons normalement comme une science objective, au-dessus des simples caprices

des motivations politiques. Comme toute image du monde invisible, la médecine porte le manteau austère de la vérité objective. Mais, en réalité, les croyances médicales actuelles furent un jour l'idéologie qu'un groupe utilisa pour s'emparer du pouvoir d'un autre groupe.

L'homéopathie fut développée par un médecin allemand du nom de Samuel Hahnemann au début du dix-huitième siècle[357]. Hahnemann, qui avait étudié la médecine traditionnelle à

Leipzig, Vienne et Erlangen, croyait en une méthode qui consiste à administrer aux patients des doses hautement diluées qu'il appelait « remèdes[358] ». Ces derniers étaient constitués d'une large gamme de substances qui produisaient en fait les symptômes qu'elles étaient supposées guérir, mais à un faible niveau. Hahnemann utilisait un principe semblable à celui qu'emploient aujourd'hui les « écologistes cliniques », des spécialistes de la médecine qui

traitent les allergies aux aliments, aux pesticides, aux plastiques, et à d'autres substances en donnant au patient de minuscules quantités de la substance à laquelle il est allergique.

Ces microdoses semblent aider le corps à lutter contre les effets négatifs des allergènes. Il a été démontré que les traitements de cette nature permettent de diminuer des symptômes qui vont de la dépression et des colères

incontrôlables aux maux de dos et aux irritations cutanées[359]. Il n'est donc pas surprenant que Hahnemann ait affirmé être capable de traiter un nombre incroyable de maladies humaines. Ses méthodes étaient couronnées d'un tel succès qu'au début du dix-neuvième siècle, des facultés et des hôpitaux de médecine homéopathique ouvraient dans toute l'Amérique[360]. De plus, l'homéopathie semblait être efficace. Au cours de l'épidémie de fièvre jaune de 1878, le taux

de mortalité des patients traités selon les méthodes traditionnelles était de 16%. Le taux de mortalité chez les patients qui avait la chance de trouver un homéopathe, en revanche, était plus de deux fois moins important[361].

Mais la seule capacité de produire des guérisons ne suffit pas à établir une discipline médicale. Un nouvel ordre scientifique est un organisme social, un rassemblement d'humains unis par une

croyance commune, et les superorganismes fraîchement créés sont souvent extrêmement vulnérables. Les groupes sociaux plus anciens préfèreraient tuer ces jeunes avant qu'ils ne puissent se développer. Dans la médecine du dix-neuvième siècle, la bête sociale retranchée et hostile était une autre clique professionnelle, une coterie qui avait travaillé pendant des générations pour imposer son autorité. La rivale de l'homéopathie était l'allopathie.

Les allopathes, avec leur croyance dogmatique dans les saignées, le mercure et l'opium menèrent une guerre impitoyable pour discréditer les nouveaux venus[362]. Ils fondèrent l'American Medical Association pour purger la profession médicale de leurs rivaux[363]. Et grâce à des manipulations du gouvernement et à une campagne de diffamation publique, ils réussirent à chasser les homéopathes des facultés et des sociétés de médecine et à les

empêcher d'obtenir l'image soigneusement cultivée de l'infaillibilité médicale[364].

À première vue, c'était une lutte entre deux vérités scientifiques, deux systèmes de croyance. Mais, sous la surface, c'était un combat entre des superorganismes au sujet des revenus lucratifs du commerce de la médecine[365]. Les allopathes gagnèrent.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les médecins d'aujourd'hui, héritiers des

allopathes, ne peuvent traiter efficacement que 50% des cas qui leurs sont soumis. Ils considèrent avec arrogance les 50% restant comme représentant des maladies inexistantes. Pourtant, nombreux sont les symptômes rejetés qui ont sans doute été produits par les problèmes que les homéopathes affirment avoir traités avec succès. Cela signifie que vous et moi nous retrouvons avec une communauté médicale dont le « savoir » est le résultat d'un conflit entre sous-cultures.

Parce que nous sommes dans les mains des vainqueurs, toute une gamme de traitements qui pourraient nous guérir a presque disparu.

* * *

Même un fragment d'imagination aussi fragile que la poésie peut être utilisé dans la querelle qui oppose des sous-cultures pour savoir à qui reviendront les richesses. Au premier siècle après J.C., les citoyens bien nés de l'Empire

romain étaient obsédés par l'ambition. Ils étaient nombreux à travailler nuit et jour pour gagner le respect de leurs concitoyens et gravir les échelons hiérarchiques de l'État. Ils entraient dans ce que l'on nommait le cursus honororum, le champ de course des honneurs. Le système était simple : si vous débutiez, vous étiez en concurrence avec d'autres jeunes gens pour un poste gouvernemental réservé aux néophytes. Une fois que vous aviez gagné ce poste si

précieux, vous pouviez continuer à travailler et grimper à l'échelon suivant. Vous montriez que vous étiez un bon candidat à l'avancement par différents moyens : la diligence, de splendides discours dans le forum, des dons de vaisseaux de guerre ou de monuments à l'État et la présentation (à vos frais) de spectacles publics grandioses. Si les foules et ceux qui étaient au pouvoir aimaient ce que vous faisiez, vous gravissiez marche par marche l'escalier des honneurs. Et, pour finir, si vous

aviez travaillé assez dur et assez longtemps, vous pouviez obtenir la récompense ultime : devenir l'un des deux consuls, les officiers les plus haut placés du pays et les commandants suprêmes de l'armée. Le cursus honororum était un splendide facteur de motivation. Il poussait les meilleurs et les plus brillants éléments de Rome à consacrer la quasi-totalité de leur énergie à l'amélioration de leur société[366].

Mais le poète romain Horace

écrivit très fréquemment que la lutte pour le pouvoir politique était vaine et dénuée de sens. La beauté et le bonheur véritables, selon ses poèmes, se trouvaient dans les moments tranquilles de la vie privée à la campagne, isolés des tensions et de l'affairement de la grouillante ville de Rome. Quelle noblesse, quelle inspiration, quelle délicatesse éthérée émanaient des vers élégants et de leurs sentiments. Mais étaient-ils vraiment si éloignés de la bassesse des grondements

ambitieux ?

Le cursus honororum romain était strictement réservé aux hommes de noble naissance. Horace n'était pas un aristocrate. Il était en fait petit-fils d'esclave. Le père d'Horace était un affranchi qui s'était débrouillé pour envoyer Horace à l'école avec la couche supérieure de la société. Après avoir obtenu son diplôme, Horace avait continué à frayer avec l'élite. Pourtant, il n'était pas l'un d'eux et ne pouvait pas

participer à la course traditionnelle vers le pouvoir. Il pouvait, cependant, passer du temps dans la ferme qu'un mécène lui avait donnée. Là, il pouvait tranquillement épancher son cœur. Assez paradoxalement, la poésie d'Horace disait de manière subtile que les hommes qui luttaient pour les honneurs de l'État avaient en définitive peu d'importance. Ils essayaient de s'emparer de quelque chose de médiocre et bas. Ils méritaient beaucoup moins de respect que

l'on pouvait le penser. Les hommes sur lesquels tous les yeux auraient dû se poser, les hommes qui méritaient réellement le respect (et donc, implicitement, ceux qui méritaient le prestige et le pouvoir qui vont de pair avec ce respect), étaient les artistes qui travaillaient en méditant dans leurs chaumières. Et qui était le roi des artistes de chaumière ? Qui était l'homme sur qui toutes les richesses devaient tomber ? Eh bien, Horace, bien sûr[367].

Au cours des générations qui suivirent, l'idéal de retraite méditative d'Horace aurait une emprise de plus en plus importante sur l'esprit romain. Les hommes qui avaient auparavant attendu leur jour avec impatience sur le champ de course des honneurs eurent honte de leur ambition terre-à-terre. Les meilleurs hommes de Rome n'avaient plus envie de participer à l'amélioration de leur Etat, et la vigueur de Rome disparut peu à peu. Les fragiles idées de la poésie d'Horace

avaient masqué son propre désir de pouvoir. Et elles avaient modifié l'énergie de la nation en réorganisant les valeurs du superorganisme romain, en sculptant son métabolisme psychique. Les idéaux sublimes du poète ont eu d'impitoyables répercussions sur le monde réel. L'exhortation poétique et le débat médical sont la danse chatoyante du phénomène humain le plus chimérique : l'analyse, l'émotion et l'imagination. La poésie et la médecine sont à l'origine de

bienfaits ayant parfois des vertus impressionnantes. Pourtant, les discours élevés et souvent incompréhensibles dans lesquels se lancent les médecins et les poètes sont souvent plus que ce qu'ils semblent au premier abord. Ils dissimulent l'avidité des superorganismes.

~ 38 ~

Lorsque les mèmes entrent en conflit : L'ordre de préséance des nations

La méthode utilisée par la Nature pour tester un outil auto-réplicant est la compétition. Depuis plus de trois milliards et demi d'années[368],

elle a placé les produits du système génétique dans une course visant à déterminer qui peut accaparer les bonnes choses de la vie. Comme un pilote qui attache la ceinture de sécurité de son bolide sur le circuit du Mans, chaque chaîne de gènes s'est installée dans la créature qu'elle a construite et s'est placée sur la ligne de départ. Les vainqueurs du moment sont toujours là. Les perdants se sont retirés du circuit. Homo habilis, Australopithèque et hommes de

Pékin et de Cro-Magnon, ils ont tous connu leur moment au soleil puis sont partis.

Le corps est généralement la voiture de course des gènes, mais les mèmes conduisent un tout autre type d'engin sur le terrain. Leurs gadgets préférés sont les vastes groupes sociaux. Ces véhicules superorganismiques sont gros et complexes, mais leurs avantages sont impressionnants : vitesse, manœuvrabilité et puissance incalculable en nombre de

chevaux. Le circuit du Mans des superorganismes possède quelques règles très simples. Pour comprendre comment elles fonctionnent, jetons un oeil sur certains des combats les plus étranges existant entre êtres de petite taille : les poulets, les singes, vous et moi.

Juste après la Première Guerre Mondiale, un naturaliste norvégien du nom de Thorlief Schjelderup-Ebbe décida de passer quelques temps dans la ferme de ses parents à observer

les habitudes bizarres des poulets. L'étude de Schjelderup-Ebbe révéla une forme subtile de compétition déguisée en paix de basse-cour. Lorsque les poules étaient nourries, elles s'approchaient de l'auge avec des manières extraordinaires. Bien qu'elles aient toutes faim, aucune ne se précipitait pour attraper tout ce qu'elle pouvait. En premier lieu, une poule à l'air majestueux s'approchait du récipient de grains et se mettait à dîner. Les autres se contentaient de regarder. Puis

une autre s'avançait alors pour prendre son repas et s'écartait. Puis une autre encore venait prendre son tour.

Schjelderup-Ebbe prit soigneusement des notes. Lorsqu'il relut celles-ci, il remarqua une chose surprenante. L'ordre dans lequel les dîneuses emplumées prenaient leur tour devant l'auge n'était pas arbitraire. Loin de là. Chaque jour, le même oiseau s'avançait en premier, le même en second, et ainsi de

suite.

Lorsque Schjelderup-Ebbe jeta un poulet étranger au milieu de la cour, il fit une autre découverte. Les oiseaux habituellement paisibles se disputèrent comme des chiffonniers. Il semblait que l'étranger essayait de se faire une place dans sa nouvelle société. Cela signifiait qu'il devait repousser certains autres oiseaux derrière lui. Et les volatiles bien établis n'allaient pas tolérer l'humiliation d'être

relégués à une position subalterne sans se battre. Ils luttèrent de toutes leurs forces contre une mobilité sociale descendante.

Schjelderup-Ebbe ne se contenta pas d'observer simplement les plumes voler. Il nota qui attaquait qui et compta tous les coups de bec vicieux. Puis le naturaliste additionna les chiffres, et voici qu'un nouveau phénomène émergea. Certains oiseaux n'avaient quasiment pas reçu de coups.

Aucun autre n'avait osé les toucher. D'autres avaient été piqués au-delà de ce qu'ils pouvaient supporter. Ils étaient des cibles faciles et presque tous les autres voulaient en avoir un morceau.

Les oiseaux sur lesquels aucun autre ne posa le bec se distinguaient par autre chose que leur invulnérabilité. Ils étaient également les créatures qui s'avançaient en premier pour prendre leur repas. Et les oiseaux qui finissaient avec des

trous dans leur manteau de plumes avaient leur propre distinction en ce qui concerne le dîner. Ils étaient toujours parmi les derniers de la file.

Schjelderup-Ebbe avait découvert qu'il existait une hiérarchie sociale, une division entre aristocrates et roturiers, une classe inférieure, une classe moyenne et une classe supérieure dans le monde des poulets. Le chercheur attentif appela ce phénomène « ordre de préséance[369] ». Les naturalistes

ne mirent pas longtemps à découvrir des ordres sociaux similaires chez un nombre déconcertant d'espèces[370].

Les recherches sur l'ordre de préséance (connu techniquement sous le nom de hiérarchie de dominance) ont été menées depuis environ soixante-dix ans et ont permis des révélations étonnantes. La position dans l'ordre de préséance détermine beaucoup plus que le nombre de plumes que l'on perd. Elle ajuste le style

de vie, les chances de survie, la vie sexuelle et la physiologie.

L'ordre de préséance peut déterminer si l'on vit ou si l'on meurt. Selon le père de la sociobiologie, E. O. Wilson, le pigeon ramier le plus haut placé dans l'ordre de préséance va se coucher le ventre plein. Ce qui n'est pas toujours le cas de ceux qui sont en bas. Lorsque les pigeons des classes inférieures se perchent le soir, un maigre repas trace son chemin dans leur intestin, tout juste suffisant

pour tenir jusqu'au lever du jour. Si la température baisse de manière inhabituelle ou s'ils ne trouvent pas de nourriture le lendemain, certains de ces oiseaux du bas de l'échelle ne survivront peut-être pas. En revanche, les oiseaux installés confortablement au sommet de l'arbre se débrouillent presque toujours, même dans les moments les plus difficiles. Leur droit à la totalité de la meilleure nourriture et du meilleur logement garantit cela[371].

Les privilèges de l'ordre de préséance incluent le sexe. Trois rats mâles et trois rats femelles ont été placés dans une cage pour lutter pour la création de leur système social et dormir avec celui ou celle qu'ils voulaient. Deux mâles perdirent dans la lutte pour la position supérieure. Il semble également que leur carnet de rendez-vous soit resté vide. Lorsque les femelles mirent bas et que l'on examina leurs petits, il apparut que le mâle dominant les avait toutes engendrées. L'expérience

fut renouvelée vingt et une fois, avec des rongeurs différents à chaque fois. Le résultat final fut que les rats dominants réussissaient à engendrer le pourcentage phénoménal de 92% des petits[372].

La place que vous occupez dans l'ordre de préséance peut même modifier votre constitution physique. Un singe mâle dominant a plus de sperme, des testicules plus visibles et une posture beaucoup plus royale. Les singes qui n'atteignent pas

le sommet rôdent le dos voûté et ont un potentiel sexuel moins important. Mais si un chercheur indiscret kidnappe le dirigeant simien et laisse le siège seigneurial vacant, les subordonnés voûtés tenteront de s'emparer du trône vide. Le singe qui atteindra le sommet subira des modifications. Ses testicules descendront, son taux de spermatozoïdes augmentera et sa posture de bossu s'effacera, remplacée par une attitude droite et autoritaire. Le nouveau roi du château subit une

transformation biologique simplement parce qu'il a escaladé l'échelle sociale. La physiologie d'un singe dépend entièrement de sa place dans l'ordre de préséance[373].

Non seulement les êtres humains subissent les mêmes modifications lorsqu'ils sont sous le joug de la société, mais leur pression sanguine augmente définitivement. La conséquence en est une augmentation des risques de crises et d'attaques cardiaques et une perte de la

vivacité mentale[374].

Le sang et le sperme ne sont pas les seules substances corporelles à connaître des modifications de concentration en réponse à des modifications de l'ordre de préséance. Chez les singes et les humains, lorsque les groupes se battent, les vainqueurs reçoivent une récompense hormonale : leur taux de testostérone augmente. La testostérone, l'hormone mâle, inspire la confiance et l'agressivité. Une montée de

cette hormone dans le sang revigore les vainqueurs. Pour les perdants, c'est une toute autre histoire : le niveau de testostérone dégringole[375]. Le corps glisse vers l'abandon. Les babouins situés au bas du mât totémique portent d'autres conséquences dans leur circulation sanguine. Celle-ci est inondée de glucocorticoïdes, des hormones du stress qui constituent un poison interne lent. Les babouins qui sont au sommet ne subissent pas cette corrosion chimique parce que

leur circulation sanguine ne contient presque pas de glucocorticoïdes. Une fois encore, la place occupée dans l'ordre de préséance modifie la physiologie[376].

Au bout d'un moment, occuper une place au sommet ou au bas de l'ordre de préséance devient une habitude. Plusieurs études ont démontré qu'une créature qui a remporté un combat a plus de chances de remporter le suivant. Un animal qui a perdu se bat à peine au

cours du combat suivant. Les risques qu'il perde à nouveau sont élevés[377].

Ceci peut expliquer un phénomène qui apparaît dans les récits des batailles de Jules César. César affrontait souvent des tribus dont les membres avaient été éduqués dès leur naissance pour se battre : des hommes qui s'enorgueillissaient de leur férocité. Mais lorsque les légions romaines remportaient une victoire décisive, les fiers guerriers barbares baissaient

parfois la tête et marchaient humblement vers l'esclavage. Les femmes barbares, qui étaient tout aussi provocantes, tendaient leurs enfants aux Romains et les suppliaient de les épargner. Puis elles s'abandonnaient à un destin d'asservissement. L'humiliation de la défaite changeait ces combattants féroces en hommes vaincus. Une chute rapide du sommet de l'ordre de préséance à sa base semblait transformer radicalement leur personnalité et même leur apparence

physique, en modifiant apparemment l'équilibre chimique interne des captifs.

L'abandon biochimique explique pourquoi les basses-cours ne sont pas un champ de bataille perpétuel. Les poulets ne déclenchent presque jamais de querelles importantes. Bien sûr, lorsqu'un étranger entre en scène, l'intrusion déclenche une émeute. Mais lorsque la poussière retombe, les dames emplumées s'installent dans un ordre stable. La femelle

dominante s'abandonne à nouveau à ses prérogatives, et la poulette du niveau inférieur endure son sort ignominieux. Les transformations hormonales de l'ordre de préséance permettent d'assurer la paix. Les vainqueurs sont inondés des produits chimiques internes de la fierté et les vaincus sont engourdis par des drogues glandulaires qui les endorment jusqu'à les soumettre.

L'ironie est que même les poulets du bas de l'échelle

bénéficient du brassage chimique endogène qui les rend trop léthargiques pour se battre contre leur destin. Si les places occupées dans l'ordre de préséance étaient constamment disponibles, chaque créature de la cour devrait passer son temps à attaquer et à se défendre. La bataille ininterrompue gaspillerait l'énergie et le temps de chaque oiseau. Les poulets bien nourris deviendraient efflanqués à force de se méfier des potentielles embuscades au lieu de gratter le sol à la

recherche de nourriture. Et certains ne se contenteraient pas de perdre du poids : ils finiraient par mourir de leurs blessures[378]. Une trêve à long terme a ses avantages, même si elle vous maintient sous le joug de vos semblables. Elle vous permet au moins de vivre votre vie tranquillement, en vous donnant du temps pour picorer des larves et des vers. Finalement, les aristocrates arrogantes, les bourgeoises de la classe moyenne conscientes de leur statut et même les avortons

qui reçoivent des coups de bec ont une très bonne raison de maintenir le *status quo*.

La lutte pour la position dans l'ordre de préséance ne se limite pas aux individus. Elle frappe aussi les groupes sociaux[379]. Il existe une forme d'ordre de préséance que Schjelderup-Ebbe n'a jamais étudiée : l'ordre de préséance des superorganismes.

Dans un village indien vivaient deux tribus de langurs, des singes dégingandés et étranges. Il était aisé de voir

lequel des groupes était au sommet de l'ordre de préséance. Un clan de langurs s'était approprié un territoire au centre de la ville. Ce groupe avait une vie facile. Ses membres traînaient dans le bazar, attendant qu'un jeune garçon jette un fruit à demi mangé ou qu'un passant laisse tomber une croûte de pain. Ils fouillaient dans les ordures à la recherche de friandises de gourmet[380] : des légumes flétris ou des écorces de melon. Lorsque la pluie arrivait, les langurs nantis s'étalaient

sous les surplombs des toits. Lorsqu'il faisait beau, ils transformaient ces toits en cour de récréation. Il leur était extrêmement facile de se débrouiller chaque jour.

Le second groupe de langurs vivait dans les collines à l'extérieur du village. Pour eux, la vie était tout sauf facile. Ils devaient fouiller le sol à la recherche de pousses comestibles. Ils arrachaient la verdure des arbres pour le dîner, et délogeaient de temps en

temps un insecte d'une souche en décomposition pour avoir quelques protéines. Lorsqu'il pleuvait, ils se blottissaient misérablement sous les feuilles ruisselantes. Dans l'ordre de préséance des groupes locaux, leur superorganisme était tout en bas.

De temps à autre, les singes des collines en avaient assez de la rudesse de leur vie. Ils descendaient au village où la cueillette était facile. Les singes du bazar, en revanche, n'étaient

pas disposés à ouvrir leur environnement à ces intrus venus des quartiers pauvres. Les langurs femelles privilégiées qui vivaient en ville se rassemblaient et chassaient leurs cousins déshérités vers les forêts dont ils étaient venus.

Mais la place d'un groupe dans l'ordre de préséance n'est jamais définitive. Un jour, le chef des langurs du bazar s'amusait avec un camarade sur la route de la ville. Les langurs des collines se tenaient à la frontière

de leur territoire, observant la scène à contrecœur. Soudain, une voiture arriva en trombe sur le tarmac. Le noble mâle appartenant à l'élite se dressa, alarmé, mais trop tard. La voiture le heurta violemment et continua sa route. Le chef de la bande du bazar était mort.

Sentant un changement soudain dans l'équilibre du pouvoir, le chef de la tribu de la colline se dirigea vers les femelles aristocrates de l'équipe snob du bazar, les mêmes

aristocrates hautaines qui les avaient chassés lui et ses compagnons un nombre incalculable de fois. Le chef des langurs de la colline revêtit les symboles simiens de l'autorité : une posture droite et arrogante et une démarche assurée. Il parada immédiatement devant la reine du clan du bazar et la monta. Sachant qu'avec la mort de leur ancien chef elle et ses compagnes avaient dégringolé au bas de l'ordre de préséance, la matrone prétentieuse serra les dents mais céda. Ses

grimaces étaient le reflet du conflit qui s'agitait en elle. Mais alors même qu'il copulait avec elle, le nouveau maître de ce quartier de grand standing jetait autour de lui des regards empreints d'un mépris désinvolte.

La troupe de langurs des collines, le groupe qui avait toujours été traité par ses cousins du bazar comme des êtres de second ordre, avait fait un pas de géant sur l'échelle du statut. À présent, le bâtiment

luxueux du marché de la ville leur appartenait. La troupe qui habitait dans le centre de la ville, en revanche, avait fait un plongeon vers le fond[381].

Les superorganismes humains ont également leurs ordres de préséance. L'Union Soviétique et les États-Unis ont lutté pendant des générations pour savoir qui était le numéro un. La Tanzanie et le Tchad ressentent douloureusement leur position en bas du tas. Ils appartiennent à un bloc dont la

position dans l'ordre de préséance est indiquée par son nom : le tiers-monde.

Il y a une bonne raison pour qu'un groupe veuille monter aussi haut que possible dans l'ordre de préséance. Le superorganisme qui se trouve au sommet possède le meilleur des territoires, la meilleure des nourritures, le meilleur de tout. C'est pourquoi certaines espèces de fourmi partent en guerre. Les colonies de fourmis victorieuses agrandissent leur territoire et

construisent des empires insectes. Plus le territoire d'une société de fourmis est vaste, mieux seront nourris ses membres, et plus les ouvrières grossiront. En ce qui concerne le sexe, la colonie victorieuse remporte un bonus. Au cours de la saison des amours, elle peut produire plus de reines et de mâles ailés, sexuellement actifs. En conséquence, même ses chances de créer de nouvelles ramifications sont supérieures à celles de ses voisines moins chanceuses[382]. Il existe d'autres

bonnes raisons de vouloir que votre groupe atteigne le sommet de l'ordre de préséance. Souvenez-vous de la tribu de chimpanzés de Jane Goodall. Après de nombreuses années, le clan se sépara en deux. Une bande resta dans l'ancien territoire et l'autre partit commencer une nouvelle vie dans un nouvel endroit. Entre eux, ils établirent un ordre de préséance. La tribu qui était restée avait le plus grand nombre de membres et le meilleur territoire. Elle était

clairement supérieure. Finalement, ce clan favorisé se mit à chercher la bagarre avec la troupe qu'ils avaient fait déménager. Au début, les membres du groupe privilégié se contentèrent de montrer leur supériorité en harcelant la bande inférieure. Puis, l'humeur du clan dominant devint plus agressive et ils balayèrent leurs rivaux. Se trouver au bas de l'ordre de préséance s'avéra fatal pour les vaincus.

Il n'est pas étonnant que les

groupes humains essaient si souvent de monter en grade en manipulant les idées ou en faisant la guerre. Les Helvètes de l'époque de Jules César faisaient partie de ces superorganismes attirés par l'appât de la gloire de l'ordre de préséance. Comme le raconte César dans La Conquête de la Gaule[383], les Helvètes vivaient dans un état d'une taille assez considérable où se trouve à peu près la Suisse actuelle. Mais les Helvètes voulaient plus de territoires, plus d'esclaves, et,

par-dessus tout, plus de pouvoir. En fait, ils voulaient gouverner toutes les tribus des alentours.

Les Helvètes ne se contentèrent pas de ronchonner au sujet de leurs aspirations concernant l'ordre de préséance, ils firent quelque chose pour les réaliser. Ils conçurent un plan de conquête méthodique. Ils plantèrent et moissonnèrent pendant deux ans pour disposer d'un stock de provisions. Ils achetèrent tous les bœufs et les

chariots qui se trouvaient dans un cercle de plusieurs centaines de kilomètres autour d'eux. Puis, la troisième année de ce plan fantastique, ils rassemblèrent toutes leurs possessions matérielles, leurs femmes et leurs familles, brûlèrent leurs douze villes principales et leurs quatre cents villages et partirent pour une glorieuse campagne. César jure que plus d'un quart de million d'Helvètes partirent chercher la fortune. Ils étaient si nombreux qu'il fallut vingt et un jours pour faire passer le groupe

entier d'une rive à l'autre du Rhône par bateau et par radeau.

Le long de leur route, les Helvètes pillaient et saccageaient, réduisant en esclavage les habitants des territoires qu'ils traversaient. Tout se passait bien jusqu'à ce qu'ils rencontrent un autre superorganisme doté de la même ambition aveugle d'escalader l'ordre de préséance. Le groupe social rival était la masse humaine appelée Rome.

César mit ses meilleurs

ingénieurs au travail. Il fit construire un pont instantané. En une journée, il traversa la rivière qui avait retenu les Helvètes pendant près d'un mois. Ses hommes étaient plus disciplinés et infiniment mieux organisés. Ils se montrèrent plus habiles et vainquirent l'immense force de l'Helvétie. Lorsque tout fut fini, les Helvètes supplièrent d'instaurer la paix. César était relativement bon : il renvoya les rebelles au territoire dont ils venaient et leur ordonna de reconstruire les maisons qu'ils

avaient brûlées. Les Helvètes avaient parié gros et avaient perdu. Sur les 368 000 personnes qui étaient parties conquérir l'Europe, seuls 110 000 restaient. Comme l'Helvétie, le superorganisme romain avait envoyé ses citoyens constitués en troupes militaires pour attaquer ses voisins. Les Helvètes n'avaient pas réussi à réaliser leurs rêves de triomphe dans l'ordre de préséance. Rome, en revanche, avait réussi. Elle s'était emparée de la totalité de la basse-cour européenne.

* * *

Une chose étrange arrive aux mèmes du superorganisme qui atteint le sommet de l'ordre de préséance. Ils se propagent aussi rapidement que les germes de la peste, bondissant triomphalement d'esprit conquis en esprit conquis. Aujourd'hui, la majeure partie de la population européenne, sud-américaine et nord-américaine parle une langue riche de mots romains. Ils gèrent leurs affaires publiques dans des bâtiments

décorés d'ornements de l'architecture romaine. Ils lisent et écrivent avec l'alphabet romain. Et ils considèrent l'époque de la gloire de Rome comme celle au cours de laquelle leurs propres civilisations ont été créées. Car le mème de Rome paria qu'il mènerait son superorganisme au sommet de l'échelle hiérarchique des nations. Il paria que son hôte serait le premier poulet à arriver devant l'auge. Et le mème de Rome remporta le jackpot.

~ 39 ~

Les poulets « hauts placés » se font des amis

Il existe un avantage supplémentaire à l'ascension de l'ordre de préséance superorganismique : les amis. Un groupe haut placé sur l'échelle des nations en a. Un groupe qui se trouve en bas n'en

a pas. Ce simple fait est vital à la propagation des mèmes.

En 814 avant J.C., les marchands phéniciens originaires des côtes de ce qui est aujourd'hui le Liban traversèrent la Méditerranée et créèrent une colonie de commerce sur les rivages du Nord de l'Afrique. Ils nommèrent le nouveau campement Qart-Hadasht : « nouvelle ville ». Les Européens ne savaient pas prononcer le nom sémite et, dans la bouche de ces

occidentaux, il devint « Carthage[384] ».

Les commerçants navigateurs de Carthage se débrouillèrent très bien. Ils construisirent des bateaux pour transporter les produits rares d'un pays à un autre, explorèrent les côtes et cherchèrent les villes barbares dont les artisans fabriquaient des objets étranges. Les vaisseaux de commerce des Carthaginois allèrent jusqu'à la Mer Baltique, jusqu'au

Cameroun et même jusqu'à une île encore inconnue : la Grande-Bretagne[385]. Après tout, on ne savait jamais quelle babiole venue d'une région isolée allait atteindre un bon prix dans les centres de la civilisation sophistiquée : Babylone, Ninive, Memphis ou Thèbes[386]. De temps à autre, la chasse aux nouveaux produits de ces entrepreneurs des mers ramenait de nouvelles matières premières d'une valeur considérable. Par exemple, en Espagne, les Carthaginois

découvrirent qu'ils pouvaient acheter de l'étain qui avait traversé des mers et des montagnes depuis la Cornouaille[387].

Les affaires des Carthaginois étaient florissantes. Chez eux, ils creusèrent un nouveau port et agrandirent leur flotte marchande. Pour protéger leurs marins commerçants des pirates, ils construisirent une marine de guerre assez conséquente. Les vaisseaux de guerre carthaginois étaient des miracles

de technologie : des galères rapides et étroites marchant à la voile et à la rame, qui pouvaient accélérer comme de gros lièvres et éperonner un vaisseau ennemi assez violemment pour le briser en deux.

Les Carthaginois mirent rapidement en place des colonies, installant des campements le long de la côte nord de l'Afrique et intégrant la lointaine Espagne à la sphère d'influence de Carthage. Dans la basse-cour de la mer du centre

de l'Europe, le superorganisme carthaginois arriva bientôt au sommet de l'ordre de préséance. Bien que la population de Carthage fut peu importante, son pouvoir était immense. Pourquoi ? Lors des rares guerres menées par les Carthaginois, leurs armées étaient accompagnées d'une foule de troupes étrangères. Leur cavalerie étonnamment flexible venait d'une tribu d'Afrique du Nord, les Numides. Leurs lanceurs de pierres, équivalents, armés de lance-

pierres, des tireurs d'élite actuels, venaient d'une autre nation d'Afrique du Nord : les Baléares. Et leur infanterie était fournie par les peuples de Libye[388]. Les Carthaginois se trouvant au sommet du tas, tout le monde voulait partager leur bonne fortune.

Puis une tribu qui portait encore des couches-culottes lors de l'érection des premiers bâtiments de Qart-Hadasht décida de défier la suprématie de Carthage. Tout d'abord, cette

idée eut l'air d'une plaisanterie. Les Carthaginois étaient les marins les plus habiles du monde. Les parvenus, en revanche, ne savaient pas comment gréer une voile ou manœuvrer une rame. En fait, ils ne savaient même pas construire un bateau.

Tout ceci changea rapidement. Les provocateurs venus de la terre étaient des Romains. Ce qu'ils ignoraient, ils désiraient ardemment l'apprendre. En 260 avant J.C.

les citoyens audacieux de la cité italienne réussirent à trouver l'épave d'un navire de guerre carthaginois qui s'était échoué. Les ingénieurs militaires romains étudièrent le vaisseau endommagé et en examinèrent chaque détail. Ils le démontèrent et notèrent chaque astuce de la construction du bateau, puis en construisirent leur propre copie. Lorsque les techniciens romains testèrent leur vaisseau de guerre, il fonctionna aussi bien que l'original. Les Romains élaborèrent donc une flotte

entière : ils fabriquèrent 220 bateaux en seulement trois mois[389]. Ces habitués de la terre ferme étaient à présent les fiers propriétaires d'une marine de guerre.

Les soldats de la cité aux sept collines partirent sur les mers en conquérants. Rome attaqua le centre de commerce méditerranéen de Carthage : la Sicile. Les marchands carthaginois ne purent pas tenir tête à la férocité latine et l'île devint une possession romaine.

Dans le cadre de l'accord de paix, les Romains demandèrent également, et obtinrent, toutes les îles qui parsemaient la mer entre la Sicile et les côtes africaines. Puis Rome rompit le traité par lequel elle avait obtenu cette aubaine et s'empara également de la Sardaigne et de la Corse qui étaient contrôlées par Carthage[390].

Avec ces avant-postes ennemis au milieu de leurs voies de navigation, les Carthaginois

étaient en difficulté. Leurs marchands ne pouvaient plus naviguer en sécurité d'un marché à un autre. Chaque vaisseau de commerce carthaginois risquait une attaque navale romaine. Mais un général carthaginois du nom d'Hamilcar Barca eut une idée. Il voulait mettre les Romains sur la défensive[391]. Et il était déterminé à trouver de nouvelles sources d'approvisionnement pour remplacer celles que les Romains avaient bloquées. Le

plan d'Hamilcar Barca était de déborder les forces romaines en transformant l'un des vieux partenaires commerciaux des Carthaginois en une immense province. Ce territoire était l'Espagne. Sa conquête permettrait à Carthage de monopoliser les produits espagnols et de les transporter par la terre, si nécessaire, jusqu'aux clients orientaux des Carthaginois. De plus, un immense domaine carthaginois à l'ouest de la sphère d'influence romaine pourrait gêner les

porteurs de toges dans leurs saccages méditerranéens[392].

Pour mener à bien son plan, Hamilcar Barca dit au revoir à sa femme et à la plupart de ses enfants, prit avec lui son fils de neuf ans comme compagnon, mobilisa ses soldats et parcourut plus de mille cinq cents kilomètres jusqu'à la côte espagnole. Là, ses troupes démontrèrent qui était au sommet de l'ordre de préséance local. Pendant neuf ans, elles remportèrent régulièrement les

batailles menées contre les troupes autochtones. Les tribus espagnoles se rangèrent finalement aux côtés des Carthaginois. Un certain nombre de chefs ibères, celtibères, tartessiens et gaulois proposèrent de rallier leurs hommes à la machine militaire carthaginoise[393].

Barca ne se contenta pas d'agrandir son armée : il enrichit également la trésorerie carthaginoise diminuée par les obstructions romaines au

commerce, en injectant des bateaux entiers d'argent, de bois et d'étain des montagnes d'Espagne dans l'économie carthaginoise. Quelqu'un observait chaque mouvement d'Hamilcar Barca : son fils, Hannibal.

Malgré les brillantes manœuvres d'Hamilcar Barca, les choses allaient de mal en pis à Carthage. Les chefs romains inventaient des histoires au sujet de malveillances carthaginoises, diffusaient cette

propagande à la population romaine, puis déclaraient une « juste » guerre après l'autre pour venger ces offenses inventées de toutes pièces[394]. Carthage, qui prospérait sur le commerce et non sur la guerre, s'enfonçait dans la faillite.

Lorsqu'Hamilcar Barca mourut, son fils, Hannibal, était déterminé à continuer son œuvre. Le jeune homme de vingt-neuf ans conçut un plan audacieux pour sauver la mère patrie carthaginoise[395]. Il allait

piétiner l'infection romaine à sa source. Laissant son jeune frère gérer l'Espagne, Hannibal allait rassembler son armée d'alliés et déclencher une attaque surprise sur Rome elle-même. Pour ce faire, il s'approcherait de la ville par une route que personne ne pouvait prévoir. Il emmènerait ses forces, ses éléphants et le reste, à travers les dangereux défilés de la montagne au nord de Rome. Cette stratégie semblait infaillible. Pendant des années, les Romains avaient cru qu'aucune armée, quelle qu'en

soit la taille, ne pourrait franchir vivante les flancs de la montagne. Comme une invasion par le Nord était totalement ridicule, les généraux romains laissaient leur flanc nord quasiment sans défense.

Franchir les Alpes avec près de soixante-dix mille hommes, chevaux et éléphants ne fut pas chose facile[396]. Des bêtes de somme et des chevaux de bataille se tuèrent en tombant des sentiers étroits de la montagne. Des hommes

s’enlisèrent dans la neige, épuisés et affamés, et y trouvèrent la mort. Et les êtres primitifs qui peuplaient la montagne occasionnèrent des dommages par leurs attaques surprises. Mais, finalement, Hannibal et ses compagnons accomplirent l’impossible : ils descendirent les pentes de la montagne hostile vers les plaines imprenables du Nord de l’Italie.

Lorsque les troupes d’Hannibal descendirent des

forêts alpines, les Romains furent totalement pris de court. Hannibal remporta des victoires stupéfiantes sur les armées que Rome avait envoyées dans le Nord pour l'affronter. Lors de la bataille de Cannes, par exemple, les Carthaginois balayèrent une armée romaine deux fois plus nombreuse qu'eux[397]. Entre 50 000 et 70 000 Romains furent tués, dont 80 sénateurs et 29 tribuns[398].

Hannibal profita astucieusement de la vieille

règle de l'ordre de préséance : des amis se regroupent autour de la bête qui se trouve au sommet ; ils abandonnent celle qui est en bas. Lorsque le Carthaginois triomphait, il réduisait ses prisonniers romains en esclavage. Les Romains ayant été soutenus par des armées d'alliés, des troupes issues des tribus conquises de la botte italienne, le rusé commandant renvoyait ses prisonniers non romains dans leurs villes natales sans leur faire de mal. Tout ce qu'il leur

demandait était de porter un message simple : Carthage n'avait rien contre les Italiens non romains[399]. L'astuce fonctionna. Devant la démonstration de force d'Hannibal, les tribus italiennes abandonnèrent Rome les unes après les autres et lièrent leur vie à Carthage. Après tout, il semblait que la cité des sept collines dégringolait rapidement de l'ordre de préséance.

L'historien grec Polybe raconte qu'à son apogée,

Hannibal réussit à rassembler une armée d'une extraordinaire diversité : « Il y avait des Libyens, des Ibères, des Ligures, des Celtes, des Phéniciens, des Italiens, [et] des Grecs qui n'avaient normalement rien en commun les uns avec les autres[400]. » La tendance apparemment incontrôlable des Carthaginois à gagner maintenait la cohésion du groupe.

Hannibal se montra plus malin que les forces romaines à

chaque affrontement. Il traversa la péninsule italienne tel un ouragan, prenant des villes et écrasant des garnisons par sa seule volonté ou presque. La panique s'empara rapidement du peuple romain. Ils imaginaient que les Sémites d'Afrique du Nord allaient s'approcher des murs de leur ville un jour ou l'autre. Mais Hannibal n'était pas en position pour attaquer le centre de la force romaine. Lorsqu'il avait traversé la montagne, il n'avait pas pu transporter l'équipement

de siège qui lui permettrait de vaincre les imposantes fortifications de la ville. Hannibal attendait que ce matériel vital lui soit envoyé par la mer. Il attaqua l'Italie de haut en bas pendant treize longues années, espérant voir arriver les bateaux qui lui livreraient ces armements cruciaux. Malheureusement, ils n'arrivèrent jamais. Le conseil municipal de Carthage envoya bateau sur bateau pour aider Hannibal, mais aucun d'entre eux n'arriva jusqu'à lui. Les

Romains n'étaient peut-être pas les meilleurs sur la terre ferme, mais ils contrôlaient toujours la Méditerranée[401].

Finalement, les Romains demandèrent à un jeune citoyen prometteur, issu d'une remarquable famille de militaires, Scipion l'Africain, d'affronter le frère d'Hannibal, Hasdrubal, en Espagne[402]. (Vous vous souvenez peut-être de Scipion dans un épisode cité précédemment dans ce livre, ce général qui entra dans le Sénat

romain vers la fin de sa vie et déchira son livre de comptes, indigné d'avoir été accusé de corruption). Scipion était aussi doué pour battre le frère d'Hannibal que l'était Hannibal pour écraser les Romains. Lorsqu'Hasdrubal fut vaincu, il descendit dans l'ordre de préséance. Et comme les plumes du Carthaginois vaincu devinrent clairsemées, ses alliés espagnols l'abandonnèrent un à un[403]. Ils se rallièrent alors aux nouveaux maîtres de la basse-cour espagnole : les Romains. La

règle selon laquelle les victoires dans l'ordre de préséance vous rapportent des amis avait renforcé la puissance de Carthage pendant des années. À présent, elle commençait à agir contre elle.

En entendant parler des défaites carthaginoises en Espagne, les alliés italiens d'Hannibal disparurent eux aussi petit à petit. Carthage sombrait le long de l'échelle hiérarchique, et aucune de ces tribus ne voulait plonger avec

elle. Finalement, Scipion s'empara de toute l'Espagne pour Rome et dirigea son attention vers la ville de Carthage[404]. En 203 avant J.C., Hannibal, qui avait plongé les citoyens romains dans la terreur pendant plus d'une décennie, fut obligé de se précipiter chez lui pour défendre sa ville natale. Il ne lui restait presque plus d'alliés.

Lorsque le conflit prit fin, Carthage était vaincue[405]. Son empire commercial avait disparu

et ses colonies étaient aux mains des Romains. Les troupes nord-africaines et espagnoles, qui avaient longtemps été le pivot de sa puissance militaire, lui tournèrent le dos. Et Hannibal, qui avait construit une armée d'alliés pour acculer Rome, devint un fugitif[406]. La ville qui avait régné sur le perchoir méditerranéen était seule et sans amis.

Le résultat final fut que le mème carthaginois mourut, remplacé par celui de Rome. La

langue de Carthage disparut. Sa religion fut oubliée. En dehors d'Hannibal, ses grands hommes furent relégués dans l'obscurité de l'histoire. L'une de ses colonies espagnoles les plus glorieuses, Gadir, perdit même son nom carthaginois. La ville s'appellerait désormais Cadix[407].

Le phénomène de l'ordre de préséance n'est pas réservé aux temps anciens. Les êtres humains de l'ère moderne sont toujours motivés par sa règle primordiale : des amis se

regroupent autour de l'oiseau qui se trouve au sommet ; ils évitent et maltraitent celui qui est en bas. Ce principe simple a surgi dans l'histoire récente de l'Amérique. Lorsque les Soviétiques lancèrent Spoutnik en 1957, cette réussite était la preuve de deux choses : elle affirmait, d'une part, l'augmentation du pouvoir militaire russe. Le satellite était une adaptation d'un missile balistique intercontinental, arme dont les États-Unis ne disposaient pas à cette époque.

Soudain, les Soviétiques étaient en position d'anéantir les villes d'Amérique du Nord grâce à des armes nucléaires. Le lancement de Spoutnik annonça, d'autre part, la fin du règne de l'Amérique sur la technologie mondiale. Militairement et scientifiquement, l'Union soviétique avait fait un pas de géant vers le sommet de l'échelle hiérarchique, et l'Amérique avait été repoussée un peu plus bas.

Le résultat dans le tiers-monde fut galvanisant. Les

petites nations abandonnèrent rapidement le pays qu'elles voyaient sombrer et se ruèrent aux côtés du superorganisme qui escaladait le mât. Les journaux du tiers-monde affichèrent leur haine de l'Amérique et se réjouirent de son humiliation. « Les Russes lacèrent la face de l'Amérique » titra la une du « Sathiraphab » de Bangkok. Un professeur de Beyrouth, au Liban, affirma que ses étudiants étaient si radieux que « l'on aurait cru qu'ils l'avaient lancé eux-mêmes[408]. »

Dans l'esprit des pays du tiers-monde, le triomphe soviétique aidait les nations opprimées à écraser par procuration la bête du sommet : les États-Unis.

Spoutnik ne fut pas le seul événement de notre ère à annoncer un essor soviétique. En 1949, un groupe de Marxistes-Léninistes fut acclamé par les Soviétiques lorsqu'il prit le contrôle du pays le plus peuplé de la planète : la Chine. En 1956, Moscou envoya ses chars d'assaut en Hongrie et les

États-Unis n'osèrent pas venir défendre ce pays. Et, en 1960, une nation insulaire située à quelques heures de trajet en hors-bord de Miami affirma son droit de s'allier au bloc soviétique[409]. Plus les Russes escaladaient l'ordre de préséance, plus leur cercle d'amis s'agrandissait, et plus l'Amérique sombrait, plus le nombre de ses loyaux compagnons diminuait. La conséquence de tout cela fut une augmentation spectaculaire du nombre d'alliés de l'Union

soviétique et une diminution drastique des alliances américaines. Au début des années cinquante, les amis de l'Amérique, membres des Nations-Unies, étaient si nombreux que toutes les questions soumises à un vote étaient votées en sa faveur. Au milieu des années soixante, la plupart des nations votaient contre les États-Unis. Pour un superorganisme, un recul dans l'ordre de préséance peut entraîner une catastrophe. Les Yanomamo, le « peuple féroce »

de la jungle qui entoure la rivière Orinoco en Amérique du Sud, s'enorgueillissent de leurs guerres constantes. Se battre est leur mode de vie et pour faire la guerre il faut des alliés. La tribu qui est au sommet de l'ordre de préséance a les alliés les plus nombreux et la tribu qui est en bas en a le moins.

Comme les poulets qui sont en bas de l'ordre de préséance, chacun profite de l'impuissance de la tribu vaincue. Les groupes rivaux attaquent le clan

inférieur sans relâche. Les ennemis l'attendent, cachés dans ses jardins. Sachant cela, la tribu méprisée est obligée de se cacher dans la jungle, où elle peut se procurer assez de nourriture. De succulentes ignames sont enfouies dans la terre du potager mais, étant harcelés, ils ne peuvent pas les déterrer. Ils savent qu'ils risqueraient de se faire prendre dans un guet-apens.

Les tribus les plus puissantes attaquent le groupe inférieur

pour voler ses femmes. Les hommes du clan sans amis restent donc perpétuellement en alerte. Peu à peu, les membres de la tribu sans alliés sont de plus en plus affamés et épuisés. Parfois, à la fin, ils n'ont même plus la force de survivre[410]. Dépourvue d'amis, la tribu du bas de l'ordre de préséance risque de disparaître, ses membres et ses biens les plus séduisants absorbés par ses rivaux. Le superorganisme qui a un jour été fort cesse simplement d'exister. Il est seul

au bas de l'échelle. Rien d'étonnant à ce que les créatures préfèrent être en haut.

~ 40 ~

Les visions du monde en tant que fer à souder de la chaîne hiérarchique

Les philosophes sont
des hommes employés
par les riches pour
prouver que tout va
bien.

Brook Adams

La poésie, la science, l'idéologie et la religion - les cannes d'aveugle avec lesquelles nous tâtons le monde invisible, le ciment qui nous réunit en tant que créature collective dont les cellules sont des âmes individuelles - permettent d'amener la bête sociale à un cannibalisme inspiré par l'ordre de préséance. Et, lorsque la bataille est terminée, que le repas est fini et que la société rivale n'existe plus, la poésie, l'idéologie et la religion peuvent servir un autre objectif : elles

deviennent souvent le chalumeau qui soude les citoyens du groupe perdant, absorbé en un nouvel ordre de préséance. Elles permettent de transformer les morceaux captifs du groupe vaincu en éléments du nouveau superorganisme agrandi.

Par exemple, l'Hindouisme est apparu aux yeux de ses admirateurs occidentaux comme une vision du monde profondément spirituelle. Il rejette le matérialisme, met de

côté les désirs terrestres, dit à ses adeptes de suivre le courant, d'accepter le monde tel qu'il est, de construire un karma positif et de s'efforcer d'atteindre le Nirvana dans un monde altruiste. Que pourrait-il y avoir de plus bienveillant ? Sous la surface, pourtant, la religion hindouiste n'est pas ce qu'elle semble être. En réalité, elle a été l'outil grâce auquel un groupe conquérant à réussi à légitimer de son vol du pouvoir, du prestige et des biens d'un superorganisme rival.

Aux alentours de 1 500 avant J.C., un groupe d'Aryens mena son bétail de l'Iran au Nord de l'Inde par les montagnes Hindou Kouch. La vie de ces hommes s'articulait autour de deux choses : leurs vaches et leurs combats. Ces deux éléments étaient liés d'une façon tellement inextricable que le mot aryen gavishti avait deux significations : « chercher des vaches » et « se battre ». Du côté indien des montagnes, ces gardiens de bétails prédisposés à la violence trouvèrent un peuple

beaucoup plus sophistiqué qu'eux. Les intrus iraniens ne savaient ni lire ni écrire. Les autochtones d'Inde, en revanche, excellaient dans ces deux domaines. Les Iraniens n'avaient jamais vu un bâtiment plus complexe qu'une hutte provisoire. Les Indiens vivaient dans des villes élaborées depuis plus de mille ans. Mais les Iraniens avaient apparemment quelque chose qui manquait aux Indiens : l'envie de se battre. Au cours des siècles qui suivirent, les Iraniens attaquèrent sans

relâche la population indienne indigène et soumirent violemment les gens du pays. C'était un combat pour l'ordre de préséance par excellence[411]. Les envahisseurs iraniens réduisirent les Indiens au rôle honteux du peuple conquis et s'autoproclamèrent seigneurs du pays[412].

Mais où donc une vaste religion détachée des contingences de ce monde s'intègre-t-elle dans tout ceci ? L'Hindouisme est l'image du

monde invisible fabriquée pendant les siècles qui suivirent par les prêtres des descendants des Iraniens. Au cœur de l'Hindouisme se trouve une notion simple : il y a plusieurs classes d'êtres humains, aussi distinctes les unes des autres que les asticots le sont des lions.

En premier lieu venaient les « deux fois nés » : des hommes gratifiés par les Dieux de toutes leurs bénédictions divines. Puis venaient les Shudras et enfin les Intouchables, des êtres

répugnants, tellement méprisés par les divinités célestes que les Dieux refusaient leurs prières. Les divinités l'avaient ordonné ainsi. Elles avaient déclaré dans leur puissance infinie que les deux fois nés devaient dominer les classes à la fois plus sales et plus humbles pour l'éternité. Car les deux fois nés étaient proches de la divinité. Les classes inférieures ne l'étaient pas. Et qui étaient ces mortels exaltés et deux fois nés ? Les descendants des Iraniens.

Ce pieux élargissement d'une tribu barbare conquérante fut à l'origine du système indien des castes. Les trois premières castes étaient exclusivement réservées aux Iraniens « deux fois nés ». L'un des ordres privilégiés (les Kshatriyas) se composait des guerriers et des aristocrates iraniens. Le deuxième (les Brahmanes) regroupait les prêtres iraniens (ces êtres merveilleux qui avaient conçu le système). Et la troisième caste rassemblait les propriétaires et les marchands

(les Vaishyas). En bas de l'échelle de la société, rampant tels des insectes sous la botte iranienne, se trouvaient les indigènes indiens, le peuple occupé. Ils devinrent des Shudras abhorrés et des intouchables.

Les Shudras indiens vaincus furent rapidement mis au travail. Ils furent envoyés dans les champs pour s'occuper des récoltes qui seraient le fondement de la richesse des nobles, des prêtres et des

marchands iraniens. Les seigneurs iraniens avaient la peau claire. Les autochtones qui avaient été placés en situation d'humiliation incessante avaient le teint foncé. Cette différence de couleur de peau fut gravée de façon permanente dans le nom de la structure sociale. Les nouvelles strates hiérarchiques étaient appelées varnas, ce qui, en iranien, signifie couleurs[413]. Dans le système hindou, les descendants des Iraniens étaient nés avec tous les privilèges auxquels les Nazis

d'Hitler rêveraient un jour. Prenons, par exemple, les prérogatives des prêtres iraniens, les Brahmanes.

Toute personne d'une classe inférieure qui bousculait un Brahmane dans la rue commettait un péché. S'il heurtait le Brahmane avec le bras, on le lui coupait. S'il touchait le Brahmane avec le pied, celui-ci était amputé. S'il s'asseyait sur la chaise d'un Brahmane, on lui enfonçait une tige de vingt-cinq centimètres

chauffée à blanc dans les parties basses. S'il se plaignait au Brahmane de ce traitement, on lui introduisait ce même morceau de métal fumant dans la gorge[414]. Toute personne d'une classe inférieure qui buvait de l'eau dans un bassin où le Brahmane voulait s'abreuver le polluait.

Un Brahmane pouvait proférer n'importe quelle accusation contre un membre d'une caste inférieure et l'accusé était puni. Mais le citoyen de la

caste inférieure ne pouvait pas se plaindre du Brahmane. Lorsque le Brahmane avait épousé au moins une femme de sa propre caste supérieure, il pouvait descendre dans la rue durant les fêtes, rôder à la recherche d'une jolie fille des strates inférieures, l'épouser s'il le souhaitait et la rejeter lorsqu'il se lassait de ses charmes.

Mais un homme ayant une position sociale inférieure ne pouvait jamais épouser une fille

de Brahmane. Les membres de la race iranienne étaient traités comme des Übermenschen : littéralement, des « surhommes ». Pourquoi la religion hindoue dit-elle à ses adeptes de « suivre le courant », d'abhorrer les choses de ce monde, de mettre de côté les désirs terrestres, de n'espérer une amélioration de leur sort qu'après la fin de cette vie ? Parce que l'Hindouisme a été conçu pour maintenir les Shudras conquis à leur place. Il a dit à ceux qui étaient piégés dans les castes inférieures de se

contenter de leur humiliation et d'éviter les actions effroyables qui pourraient naître de leur désir et de leur mécontentement. Il leur a appris à ne jamais renverser leurs maîtres iraniens.

Une invention brillante permit à la société de fonctionner : la spécialisation. Une classe entière d'êtres humains était consignée à l'agriculture pendant toute sa vie. Une autre classe était spécialisée, pour toujours, dans

la guerre. La pratique perpétuelle la rendait vraisemblablement plus habiles dans son domaine. Et, bien sûr, il y avait les spécialistes de la religion qui passaient leur temps à supprimer la vanité et le désir, les deux choses qui auraient pu détruire l'ordre de préséance. Car le désir aurait donné envie à ceux qui étaient cloués dans les ordres inférieurs de s'élever au-dessus de leur humble rang. Les armées de religieux professionnels, les prêtres et les moines, semblaient au premier

abord ne servir aucun objectif économique.

Mais ils étaient en réalité les gardiens d'un mème indispensable. Ils déclaraient que si l'on avait assez de patience pour tolérer l'emprisonnement dans une caste inférieure tout au long d'une vie, l'on serait récompensé ultérieurement par une renaissance dans la caste supérieure de l'échelle[415]. Si vous teniez encore assez longtemps, vous pouviez

réellement devenir un Iranien ! En fait, les seigneurs iraniens s'exprimaient comme s'ils savaient qu'ils fabriquaient un nouveau superorganisme à partir des morceaux de la société qu'ils avaient écrasée. Leur ancien texte sacré, le Rigveda, écrit à l'époque où les conquérants constituaient leur nouveau système social, présentait l'argument du superorganisme sans aucun ménagement. Les prêtres brahmaniques, selon le Veda, étaient la bouche de l'homme.

Les guerriers étaient ses bras. Ses cuisses étaient les Vaishyas (les propriétaires et les commerçants). Et les Shudras (les fermiers) étaient ses pieds[416] !

Les Brahmanes n'étaient pas les seuls à faire du pillage une situation permanente, en greffant les peuples conquis au bas- ventre de leur propre super-bête. Les aristocrates de nombreuses civilisations sont les fossiles d'anciennes hordes conquérantes. Leur position au

sommet de la société est le résidu de vols. En Angleterre, les classes titrées, les personnes à l'air hautain sont les descendants des soldats saxons, vikings et normands qui ont pillé, massacré et violé en des vagues successives de 470 à 1066 ap. J.C[417]. Au Japon, l'aristocratie, qui est en place depuis près de 1800 ans, est ce qui reste d'une population de cavaliers mongols nomades qui traversèrent la mer depuis la Corée au premier siècle après Jésus-Christ, forçant la

population locale à se soumettre sous la menace de leurs longues épées[418].

Pourtant nous nous répandons en compliments excités sur les princes et les princesses qui se montrent lors de soirées élégantes et posent dans les magazines à la mode, sans nous rendre compte que la vertu qui distingue leurs familles des nôtres était une plus grande volonté de la part de leurs ancêtres de faire usage de la violence. Au Japon et en

Angleterre, tout comme en Inde, la religion, la philosophie, la poésie et l'idéologie ont toutes été utilisées pour maintenir les peuples conquis à leur misérable place. Car une vision du monde invisible rassemble un monde très visible : la société.

Une toile de mèmes justifie l'asservissement de ceux qui sont en bas, renforce le pouvoir de ceux qui sont en haut et maintient parfois les rôles spécialisés qui permettent à une société statique de fonctionner.

De plus, elle entoure le pouvoir de ceux qui gouvernent d'un halo sublime, déguisant les chefs suprêmes en élus de Dieu ou, dans le cas du marxisme, en héritiers inévitables des forces de l'histoire. Elle sanctifie l'ordre de préséance.

Qui sont les prochains barbares ?

~ 41 ~

Le principe Barbare

Un millier d'hommes
qui ne craignent pas
pour leur vie sont plus
redoutables que dix
mille hommes qui
craignent pour leur
fortune.

Denis Diderot

Une place au sommet de

l'ordre de préséance n'est pas permanente. Loin de là. Les animaux qui arrivent au sommet connaissent ce simple fait. Ils savent que les adolescents d'hier sont devenus les adultes agités d'aujourd'hui et observent avec circonspection ces jeunes rivaux jauger leurs chances de renverser leurs aînés du sommet de l'ordre social.

Les bêtes dominantes restent vigilantes. Mais une chose étrange se produit parmi les nations qui sont à l'apogée de

l'ordre de préséance. Le superorganisme dominant s'endort parfois. Il tombe avec suffisance dans un piège fatal, pensant que sa position supérieure est un don de Dieu, que son sort heureux est éternel, que son statut imposant est gravé dans la pierre. Il oublie que tout ordre de préséance est temporaire et ne se souvient plus à quel point la vie peut-être affreuse ici-bas. Il doit alors souvent faire face à une désagréable surprise.

Nous savons tous que Rome a été morcelée par des peuples méprisés par les Romains. Les barbares ne se rasaient pas. Ils portaient des vêtements sales. Ils étaient presque toujours saouls. Leur niveau de vie était légèrement au-dessus de celui d'une mule. Leur technologie était ridicule. Ils ne savaient généralement ni lire ni écrire et n'avaient certainement pas de « culture ». Que savaient donc faire ces primitifs malodorants ? Ils savaient se battre[419].

Rome ne fut pas la première superpuissance à être renversée par les rebuts du tiers-monde de son époque. L'Égypte, terre des pharaons et du Sphinx, était la puissance la plus imposante de son époque. Alors que l'autre grand empire - Sumer - n'était encore qu'un troupeau désuni de cités embryonnaires, l'Égypte s'unit en un royaume de près de mille kilomètres de long sous le règne de son premier pharaon, Ménès. Cela se passait il y a cinq mille ans[420]. Au point de vue militaire, l'Égypte surpassait ses

voisins. Ses bâtiments publics étaient ornés de scènes solennelles représentant des guerriers égyptiens menant des foules immenses de peuples conquis vers l'esclavage et décapitant les indisciplinés qui refusaient leur captivité. Personne ne pouvait défier le puissant empire. Pas s'il voulait rester en vie pour en parler.

Comme les fourmis de la colonie possédant le plus grand territoire, les Égyptiens avaient la belle vie. Ils trouvaient tout ce

qu'ils voulaient en quantité. Un petit tour dans les magasins de la ville et vous reveniez chargé de cosmétiques, de parfum et parfois d'une statue de chat pour décorer le salon[421]. Du pain, de la bière et des ustensiles de cuisine étaient disponibles au marché local en quantités vertigineuses[422]. Un système d'irrigation à l'échelle nationale assurait l'approvisionnement en aliments frais. Et, grâce à un système étatisé de stockage des excédents agricoles, chacun

avait à manger en grande quantité, même en cas de mauvaise saison.

Le pouvoir politique était stable. Le système des pharaons avait fonctionné à merveille pendant 1 300 ans (nos démocraties constitutionnelles n'existent que depuis un peu plus de deux cents ans). Les architectes du pays construisaient des pyramides alors que la plupart des voisins de l'Égypte se battaient encore pour monter des tentes

individuelles dans le désert. Et les choses semblaient aller de mieux en mieux au fil du temps.

Plusieurs tribus rôdaient tels des animaux dans des terres à l'abandon au-delà des frontières égyptiennes. Un Égyptien aurait ricané si on lui avait dit que ces rôdeurs pourraient un jour représenter une menace sérieuse. Mais une foule hargneuse dont personne n'avait jamais entendu parler entra par le nord. C'était, culturellement, des moins-que-rien, des rustres

méprisables. Ils avaient un style de vie de dernière catégorie. En dehors de leur manque de bonnes manières, ils n'avaient que trois caractéristiques distinctives : ils étaient d'excellents cavaliers, se délectaient de la violence et avaient un don pour l'invention d'équipements militaires[423].

Leur nom était les Hyksos. Ils écrasèrent entièrement les Égyptiens suffisants, réduisant en miettes l'armée égyptienne, pourtant organisée avec

précision. Puis ils entrèrent en chars dans les splendides villes égyptiennes et s'en emparèrent. Ils eurent le culot d'installer l'un des leurs sur le trône sacré du pharaon. Pour couronner le tout, ces méprisables personnages régnèrent sur l'Égypte pendant les 107 ans qui suivirent.

Près de mille ans plus tard, une autre superpuissance serait écrasée par des barbares. Cette fois, cependant, le conte connaîtrait une fin ironique. Parce que la superpuissance

elle-même était auparavant une horde barbare. L'Empire Babylonien avait à son actif de nombreux accomplissements.

Quatre cents ans avant que les Hyksos n'enseignent aux Égyptiens les inconvénients de la suffisance, le Roi Hammourabi de Babylone avait mis en place une innovation qui révolutionna le gouvernement : la rédaction de lois. Alors que le reste du monde était analphabète, les Babyloniens utilisaient une écriture tellement simple que

n'importe quel marchand du coin pouvait tenir des listes de ses stocks, et envoyer des lettres furieuses aux fournisseurs retardataires[424]. Même les humbles mineurs pouvaient écrire des graffitis sur les murs des carrières dans lesquelles ils travaillaient[425]. La machine militaire babylonienne était une merveille. Grâce à ses stratégies imbattables, elle se tailla un royaume immense.

En 600 av. J.C., le territoire babylonien s'étendait sur un arc

de plus de mille cinq cents kilomètres, du Golfe Persique aux rivages de la Méditerranée[426]. Les Babyloniens avaient tellement confiance en leur puissance que lorsqu'ils rencontrèrent la résistance des Hébreux, ils tentèrent ce qu'aucune nation plus faible n'aurait osé tenter. Ils déportèrent la quasi-totalité de la population du royaume hébreu de Judée à Babylone[427], et réinstallèrent les Juifs dans la bruyante capitale impériale, espérant que le fait de gagner

leur vie pendant quelques années dans la métropole babylonienne transformerait cette multitude de lecteurs de bible en gentils adorateurs d'idoles de la classe-moyenne[428]. (Ce fut un échec.) Lorsque Babylone eut écrasé tous les peuples tribaux des alentours, sa principale source d'inquiétude devint les autres superpuissances de l'époque : les Assyriens et les Mèdes. La Babylonie avait de bonnes raisons de s'inquiéter.

Chacune de ses rivales était un empire géant connu pour ses prouesses militaires. Même les prisonniers hébreux avaient fait des commentaires sur la capacité des Assyriens à écraser des villes paisibles par des attaques surprises, surgissant « comme un loup dans la bergerie[429]. » Pire encore, peu de temps auparavant, les Assyriens avaient réduit les Babyloniens au statut de puissance secondaire et les hommes politiques babyloniens ne voulaient pas que cela se

reproduise.

Quant à la menace que représentaient les Mèdes, la reine babylonienne Nitocris était si inquiète qu'elle soutint financièrement une initiative de défense stratégique à l'échelle du projet de missile antibalistique Guerre des Etoiles de Ronald Reagan. Elle fit littéralement creuser un nouveau lit pour le fleuve Euphrate, forçant l'eau à faire des méandres dans une confusion totale qui pourrait

sans doute empêcher les Mèdes d'organiser une attaque navale surprise contre sa capitale. Par ailleurs, elle fit fortifier les bords du fleuve de berges immenses et, pour ralentir le courant de l'Euphrate, fit creuser un lac d'environ soixante-quinze kilomètres de circonférence, doté de berges renforcées par des pierres[430].

Avec la menace des Mèdes et des Assyriens qui planait sur eux, qui avait besoin de s'inquiéter de la populace des

collines ? Mais cette populace s'avéra être le principal problème des Babyloniens. Une tribu du Zagros, montagne rocheuse du sud-ouest de l'Iran, décida qu'elle voulait régner sur les vallées luxuriantes où florissaient les villes et où les riches portaient d'élégants vêtements. Cette tribu se nommait les Perses. Les Perses étaient illettrés et frustes. Mais ils adoraient se battre[431]. Il ne fallut pas longtemps à cette tribu jusqu'alors inconnue pour vaincre les Assyriens et les

Mèdes, les deux superpuissances rivales de Babylone. Puis les Perses s'en prirent aux Babyloniens isolés et les vainquirent[432].

L'ironie apparut quelques décennies plus tard. À présent, les dirigeants Perses victorieux étaient passés du statut de barbares à celui de citadins. Ils allaient parfois encore dans les collines manger et boire avec leurs vieux amis pendant quelques semaines[433], mais ils revenaient ensuite vers leurs

maisons, leurs serviteurs, leurs armées de bureaucrates et leurs articles de luxe importés. Ils l'emportèrent sur les superpuissances de l'époque, l'une après l'autre, pour finir par soumettre l'Égypte en 525 av. J.C[434]. Le superorganisme Perse était à présent le maître de l'ordre de préséance international. Bien sûr, il y avait toujours du danger, mais les Perses savaient exactement ou regarder, où du moins le croyaient-ils. Comme les Babyloniens avant eux, les

Perses ne voyaient pas les barbares et ne pensaient avoir d'ennuis qu'avec les nations connues pour leur puissance militaire. Ils oubliaient que le réel danger vient souvent d'un peuple que tout le monde a totalement rejeté. Le grand chef perse Darius, ne s'inquiéta donc pas des rustres qui se querellaient sans répit sur un groupe d'îles et de côtes rocheuses à l'ouest et qui s'appelaient les Grecs.

Les parvenus occidentaux

provoquèrent une bataille. Lorsque certaines villes sous commandement perse se révoltèrent, les insignifiants étrangers envoyèrent une flotte pour les aider. Puis ces barbares brûlèrent Sardes, la capitale de la région occidentale de l'Empire Perse[435].

Les Perses, déterminés à donner une leçon à ces impertinents moins-que-rien, ordonnèrent à un détachement naval de leur infliger une punition. Tout comme le groupe

d'hélicoptères dispersé pour sauver les otages américains en Iran, la flotte perse invincible rencontra des problèmes techniques. Elle fut anéantie par une tempête. En 490 av. J. C., les Perses tentèrent à nouveau leur chance. Cette fois, ils naviguèrent jusqu'à la mère patrie des parvenus et démolirent l'une de leurs villes lamentablement arriérées. Mais les moins-que-rien renversèrent la situation : ils obligèrent les troupes perses à fuir et détruisirent sept des navires

impériaux momentanément vainqueurs[436].

Les Perses en eurent assez. Ils étaient déterminés à faire regretter amèrement à ses rustres mal dégrossis venus d'un pays à peine indiqué sur les cartes de s'être frottés à la Perse. L'Empereur Xerxès rassembla une armada d'une taille impressionnante, avec plus de mille bateaux[437]. Par ailleurs, selon Hérodote, les Perses rassemblèrent une armée de 1 700 000 hommes[438], dont des

troupes venues de tous les territoires de l'empire : l'Arabie, la Bactriane, la Médie, l'Assyrie, l'Éthiopie[439] contribuèrent avec leur véhicule de transport le plus lourd : l'éléphant de guerre[440]. La force militaire résultante était si gigantesque qu'elle s'étendait à perte de vue. Son approvisionnement en nourriture et en équipement nécessita quatre années et les ressources d'un continent entier[441]. Lorsque l'hôte perse allait vers un nouveau campement, il absorbait

littéralement chaque parcelle de nourriture et chaque goutte d'eau potable sur des dizaines de kilomètres carrés. Selon Hérodote, « Il n'y avait pas une nation en Asie » que les Perses ne prirent pas avec eux, et « En dehors des grands fleuves, il n'y eut pas un cours d'eau [où leur armée] ne but jusqu'à l'assécher[442]. » Le peuple qu'ils allaient conquérir ne pourrait jamais se rapprocher de cette complexité logistique.

Mais les barbares que les

Perses méprisaient gagnèrent la guerre. Au cours des années qui précédèrent la première grande guerre gréco-perse, lorsqu'il apprit que l'incendie de Sardes avait été déclenché par un détachement de débarquement athénien, l'empereur perse Darius, exaspéré, avait demandé, « Mais qui sont les Athéniens[443] ? » À présent, il savait vraisemblablement qui ils étaient.

Cent cinquante ans plus tard, un jeune homme grec que

même ses concitoyens qualifiaient de barbare allait conquérir tout l'Empire Perse. Son nom était Alexandre le Grand.

Tout ceci était aussi improbable qu'une volte-face des Vietnamiens et leur conquête des États-Unis. Mais cela se produisit. Cela arrive même très souvent dans l'histoire. Cela s'est produit en 1870 lorsque les Français durent lutter contre un pays qui n'était, quelques années auparavant, qu'un

fouillis désorganisé de mini-états peuplés de racaille et gouvernés par des princes d'opéra-comique. Le pays de Napoléon était considéré par tous les généraux en chambre comme la force militaire la plus puissante du continent, mais la France fut vaincue. Son armée fut hachée menu. Sa glorieuse capitale, Paris, dut affronter l'humiliation de voir une armée étrangère parader dans ses rues[444]. La nation opportuniste qui avait mis la France à genoux était l'Allemagne.

L'Angleterre connut un sort tout aussi surprenant lorsqu'elle braqua ses fusils sur les superpuissances de son époque au cours des deux guerres mondiales. Lorsque la fumée se fut dissipée, deux nations arriérées de nouveaux venus finirent par dominer le monde. Ces pays, dont les habitants étaient généralement considérés comme des arriérés, des moins que rien, étaient les États-Unis et la Russie.

Moralité : N'oubliez jamais les

surprises que peut réserver l'ordre de préséance. La superpuissance d'aujourd'hui est l'état conquis de demain. Le groupe méprisé d'hier est souvent le dirigeant de demain. Ne sous-estimez jamais le tiers-monde. Ne faites jamais preuve de suffisance au sujet des barbares[445].

~ 42 ~

Existe-t-il des cultures tueuses ?

La plus grande chance
de l'homme est de
poursuivre et de
vaincre son ennemi, de
s'emparer de toutes ses
possessions, de laisser
son épouse pleurer et
de monter son cheval
[et] d'utiliser le corps
de ses femmes comme

chemise de nuit et soutien.

Genghis Khan

Il massacra trois d'entre eux avec une hache et les décapita. En d'autres termes, au lieu d'utiliser un fusil pour les tuer, il prit une hachette pour leur couper la tête. Il combattit face à face avec l'un d'eux et, jetant sa hache, il put lui briser le cou et dévorer sa chair devant ses camarades. Je lui décerne la Médaille de

la République.

Général Mustafa T'las, Ministre de la Défense de la Syrie, faisant l'éloge d'un héros de la guerre de 1973 contre Israël devant l'Assemblée Nationale syrienne

Chercher à apaiser des gouvernements qui se délectent des massacres est une invitation à une catastrophe mondiale.

Fang Lizhi

Certains lecteurs seront indignés par ma présomption. Comment osé-je considérer un groupe donné comme barbare ? Quel ethnocentrisme consternant ! Il n'y a pas de barbares. Il y a simplement des cultures que nous n'avons pas pris le temps de comprendre. Des cultures auxquelles nous n'avons pas apporté suffisamment d'aide. Des cultures qui ont besoin de se développer. Sous la peau, les hommes et les femmes sont tous les mêmes. Ils ont les mêmes

besoins, les mêmes émotions et les mêmes idéaux. Si vous alliez simplement boire un café avec ces personnes dont vous parlez avec un tel mépris, vous découvririez qu'elles sont comme vous et moi.

Mais il y a des barbares : des peuples dont les cultures glorifient le meurtre et élèvent la violence au statut d'acte sacré. Ces cultures dépeignent l'anéantissement d'autres êtres humains comme une preuve de virilité, un geste héroïque au

nom de la vérité ou simplement une bonne façon de prendre de l'avance dans le monde.

Certaines sociétés islamiques tendent à être en tête de liste. Le 28 novembre 1943, Franklin Roosevelt rencontra en secret Joseph Staline et Winston Churchill en Iran. Lorsque Roosevelt revint aux États-Unis, il envoya un télégramme au Chah pour remercier le dirigeant iranien de son hospitalité. Le président expliqua qu'il avait remarqué que les collines d'Iran

étaient dépouillées. Les agronomes américains avaient appris à prévenir l'érosion des sols et à enrichir le paysage en plantant des arbres sur de telles pentes. Roosevelt suggéra un programme expérimental de plantation d'arbres. Le leader iranien remercia Franklin Roosevelt. Mais dans son for intérieur, le jeune potentat se sentit fortement insulté : selon les normes musulmanes, le présent rabaissait sa virilité. Staline comprenait beaucoup mieux la culture mahométane. Il

offrit au Chah des chars d'assaut et des avions[446].

Hafez al-Assad, à la tête de la Syrie, a fait tout son possible pour consolider sa position de dirigeant incontesté du pays. Il ne fit pas cela en vendant aux citoyens syriens les valeurs de son programme politique. Il assassina vingt mille fondamentalistes musulmans qui s'opposaient à lui[447].

Selon le New York Times, en 1980, Yasser Arafat, leader palestinien, fit abattre d'une

balle dans la tête un imam libanais (titre religieux à peu près équivalent au titre de pasteur) pour avoir refusé de prôner la propagande de l'OLP. Puis Arafat rendit visite à la famille de l'imam libanais, prit son fils de dix ans à part, expliqua au petit garçon que son père avait été assassiné par les Israéliens, lui donna un revolver et dit : « Quand tu seras grand, sers-t-en pour te venger. » Arafat voulait que le garçon devienne un tueur[448].

Dans les cultures islamiques, la sainteté, la vertu et même les convenances quotidiennes sont fondées sur l'exemple de Mahomet[449]. Bien que la littérature islamique loue Mahomet comme homme de paix, il était également un chef militaire. En 624 après J.C., le Prophète annonça le concept du jihad : la guerre sainte. Il dit dans le livre sacré, le Coran, « Je vais jeter l'effroi dans les cœurs des mécréants. Frappez donc au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts.

Et tuez-les, où que vous les rencontriez. » Au cours des neuf années suivantes, l'homme de paix ordonna au moins vingt-sept campagnes militaires. Il en mena personnellement neuf[450].

Il n'est pas surprenant que les juristes musulmans aient plus tard déclaré qu'il y avait deux mondes : le monde de l'Islam, Dar al-Islam et le monde non-islamique, Dar al-Harb. Ces deux sphères territoriales, expliquèrent les savants musulmans, sont dans un état

de guerre perpétuelle[451]. Selon certains interprètes du Coran, un leader qui n'arrive pas à « commettre de grands massacres » dans les terres des infidèles commet un péché. Un homme d'État a droit à l'expédient temporaire qu'est la paix uniquement si ses forces ne sont pas encore assez puissantes pour gagner[452]. Cela peut expliquer pourquoi Elias Canetti, dans son livre *Crowds and Power*, récompensé par le Prix Nobel, qualifie l'Islam de religion tueuse, littéralement «

une Religion de Guerre[453] ».

En réalité, l'Islam, comme la plupart des religions, possède un côté positif et un côté négatif. Il impose un grand nombre de responsabilités à ses adeptes : par exemple, la zakat, la présentation de contributions régulières et substantielles pour les pauvres. Allah dit à ses adeptes : « Annonce[z] [de bonnes nouvelles] à ceux qui croient et pratiquent de bonnes œuvres[454] », « ne mêlez pas le faux à la vérité. Ne cachez pas

sciemment la vérité[455]. » et « faites le bien envers les pères, les mères, les proches parents, les orphelins et les nécessiteux[456] ». Cependant, Allah émet également de nombreux ordres plus sinistres. Et le pourcentage d'adeptes islamiques modernes à se concentrer sur les appels au combat d'Allah est consternant.

Aujourd'hui, les descendants des Perses qui ont combattu contre les Grecs en 480 av. J.C. sont de fervents Musulmans.

Dans les années trente, l'un d'eux travailla avec assiduité pour devenir un intellectuel islamique. Il médita sur le Coran pendant des années. En démontrant sa connaissance supérieure des déclarations d'Allah, il gravit les échelons au sein des saints hommes iraniens. Il finit par atteindre le second titre le plus important : Ayatollah (à peu près équivalent à un cardinal catholique)[457]. Son nom était Ruhollah Khomeyni. Il écrivit des livres et des pamphlets, et enregistra

puis distribua même ses discours afin d'inspirer aux citoyens iraniens la vertu sacrée. Les paroles de l'Ayatollah poussèrent les Iraniens à renverser le Chah et à installer un gouvernement basé sur la stricte doctrine islamique.

Quelles étaient les déclarations de l'Ayatollah ? Entre autres, que les infidèles sont des chiens. Que leur existence est un affront à Allah. Voici les paroles exactes de l'Ayatollah :

« *Les Musulmans n'ont d'autre alternative qu'une guerre sainte armée contre les gouvernements profanes. Une guerre sainte signifie la conquête de tous les territoires non musulmans. Il sera du devoir de chaque homme adulte robuste de se porter volontaire pour cette guerre de conquête, dont le but final est de placer la loi coranique au pouvoir d'un bout à l'autre de la terre*[458].

Les dirigeants de l'URSS et de l'Angleterre et le Président des États-Unis sont des infidèles[459].

Chaque partie du corps d'un individu non musulman est impure, même ses cheveux et ses poils, ses ongles et toutes les sécrétions de son corps. Tout homme ou femme qui nie l'existence de Dieu, ou croit en Ses partenaires [la Trinité chrétienne] ou ne croit pas

en Son Prophète Mahomet est impur (tout comme le sont les excréments, l'urine, les chiens et le vin[460]*) [sic]. »*

Conclusion de l'Ayatollah, « *L'Islam n'autorise pas la paix entre un Musulman et un infidèle*[461]. »

Bien que nous soyons nombreux à imaginer que la promotion de l'harmonie est un objectif premier de toutes les principales religions mondiales, l'Ayatollah n'était pas d'accord. «

Les chefs de notre religion sont tous des soldats, des commandants et des guerriers », écrivit-il : « ils ont tué et ils tueront. » Le concept d'un prophète pacifique était si étranger à l'Ayatollah qu'il était convaincu que le message du Christ avait été délibérément distordu par les occidentaux. Selon Khomeyni, « Cette idée de tendre l'autre joue a été faussement attribuée à Jésus (la paix soit avec lui) ; ce sont ces impérialistes barbares qui la lui ont attribuée. Jésus était un

prophète et aucun prophète ne peut être aussi illogique[462]. »

Les affirmations de Khomeyni peuvent sembler hors de propos puisqu'il est mort depuis longtemps maintenant, mais ses paroles ont gagné en influence depuis son décès. Au début des années quatre-vingt-dix, l'humiliation de l'Irak dans la Guerre du Golfe a sapé la crédibilité des régimes musulmans séculiers, et laissé un vide dans le pouvoir, sur lequel les fondamentalistes

s'empressèrent de bondir[463]. Il y a actuellement environ 100 millions de fondamentalistes islamiques (rebaptisés « révolutionnaires islamiques » par certains intellectuels[464]. Parmi eux, des activistes, utilisant le slogan « L'Afrique à l'Islam », font des efforts assidus pour s'emparer du pouvoir dans de nombreux états du sud du Sahara[465]. Ils ont recueilli suffisamment d'approbation de la part de l'ANC d'Afrique du Sud, pour que Nelson Mandela, lors d'une visite à Téhéran en

1992, dise aux Iraniens que l'Afrique devait être refaçonnée selon l'optique de la révolution iranienne[466]. (Ironiquement, lorsque l'Évêque Desmond Tutu, leader sud-africain, prononça un discours devant une foule de Palestiniens en 1989, en louant les intérêts palestiniens, il ne se rendit pas compte que les bannières arabes que portait son auditoire indiquaient, « Samedi nous tuerons les Juifs, dimanche nous tuerons les Chrétiens[467] ! »)

Les fondamentalistes du type de Khomeyni sont devenus de solides forces politiques dans des régions telles que le Xinjiang, en Chine (où dès 1994, les fonctionnaires de Pékin avaient peur que les habitants de la région, influencés par la propagande venue d'Iran, essaient de prendre leur indépendance et de fonder une république islamique fondamentaliste)[468]. Les fondamentalistes islamiques ont été impliqués dans la guerre civile vicieuse de l'état du

Cachemire en Inde[469]. Ils ont joué un rôle actif en Malaisie[470], en Thaïlande (où les forces de la guérilla musulmane luttaient en 1993)[471], et au Soudan[472] (où un régime fondamentaliste soutenu par les Iraniens est engagé dans une campagne pour soumettre, exterminer ou, selon l'Organisation Internationale du Travail des Nations Unies, réduire en esclavage les Chrétiens et les animistes noirs dans le sud du pays)[473]. Les partisans de Khomeyni ont créé des mouvements agressifs en

Algérie[474], en Jordanie[475], en Tunisie[476], au Liban, au Koweït[477], au Pakistan[478], en Afghanistan, en Azerbaïdjan, au Turkménistan (où, en 1992, les affiches et les portraits de l'Ayatollah faisaient partie des ventes les plus importantes dans les magasins locaux)[479], en France[480], et, selon le ministre grec de la défense Ioannis Varitsiotes et Dragoljub R. Zivojinovic de l'Université de Belgrade, la Tchécoslovaquie, l'Albanie et la Yougoslavie[481]. Dans de nombreux cas, les

fondamentalistes remportent les élections, manipulent des généraux, soutiennent des insurrections, financent le terrorisme ou prennent réellement le contrôle du pays[482].

Les fondamentalistes islamiques ont versé de l'argent aux communautés noires américaines et ont ainsi amené plus d'un million d'Afro-américains à se convertir à la seule religion véritable[483].

Même si la plupart de ses

adeptes restent pacifiques, Al-Fuqra, un groupe islamique à dominance afro-américaine dirigé par le Cheikh pakistanais Moubarak Ali Jilani Hashemi, a déclaré un jihad en Amérique du Nord et, selon les services chargés de faire respecter la loi, a été impliqué dans des attentats à la bombe, des assassinats et d'autres formes d'effusion de sang dans le Colorado, l'Arizona et le Canada. Al-Fuqra aurait aussi été mêlé à la tentative de faire exploser l'immeuble des Nations Unies, le

quartier général du FBI, ainsi que les deux tunnels de New York, Holland et Lincoln[484].

Lorsque les Iraniens déclarèrent l'arrêt de mort de l'auteur britannique Salman Rushdie, les imams noirs américains de Brooklyn à Los Angeles soutinrent cette mesure avec enthousiasme. (De même que le chef musulman du Département des études du Moyen-Orient de l'UCLA.) Même un Afro-Américain, loyal vétéran de la Guerre du Golfe, converti à

la religion d'Allah en 1991, déclara après sa conversion que « il [l'Islam] s'emparera bientôt de toute l'Amérique, puis du monde[485]. »

La communauté afro-américaine des États-Unis n'est qu'une tête de pont. Les forces islamiques essaient de prendre le contrôle des médias américains dans l'espoir de les utiliser comme outils de propagande des idées musulmanes. Les Saoudiens et les Chrétiens fondamentalistes

américains ont lutté dans les années 1990 pour l'acquisition de la deuxième plus grande agence de presse des États-Unis, UPI. Les Arabes ont finalement remporté la bataille. Par ailleurs, Amal Adam, ancien patron de l'équivalent saoudien de la CIA, était le principal commanditaire d'une firme basée en Angleterre et nommée Capcom, dont les cadres supérieurs étaient les patrons de TCI (Telecommunications Incorporated), le principal acteur américain dans le secteur de la

télévision par câble. En 1993, TCI fit les gros titres lorsqu'elle fut à un cheveu de fusionner avec Bell/Atlantic. Si la tentative avait réussi, cela aurait formé ce que les analystes financiers annonçaient universellement comme l'un des géants de la prochaine révolution des médias interactifs, offrant aux Saoudiens un outil supplémentaire dans la manipulation des médias américains.

Le sol est fertile pour l'expansion fondamentaliste islamique dans le monde entier. Le mahométisme est actuellement la religion qui connaît l'expansion la plus rapide sur la planète[486]. Il y a des millions de Musulmans, autant que de Juifs et de Chrétiens réunis, et ce nombre augmente chaque jour. Selon le professeur Ali Dessouki[487], de l'Université du Caire, cinquante pays sont aujourd'hui islamiques. De plus, il y a des populations islamiques

gigantesques du Nigeria à la Mongolie, dans les anciennes Républiques soviétiques d'Asie Centrale[488], en Asie du Sud-Est et aux Philippines. Les pays ayant le plus grand nombre de citoyens islamiques ne font même pas partie du monde arabe : ce sont l'Indonésie et la Chine[489]. Pour couronner le tout, l'opinion publique islamique, si les Arabes[490], les Iraniens et les Pakistanais sont un baromètre fiable, est violemment anti-occidentale. L'extrémisme islamique actuel

est le parfait exemple d'un mème devenu vorace. Saddam Hussein, dans sa campagne d'expansion de 1990, affirma qu'il suivait le message d'Allah. Le général Zia, ancien chef d'état du Pakistan, qui a organisé la résistance afghane dirigée par les fondamentalistes à l'aide de fonds américains, gardait dans son bureau une carte sur laquelle l'Iran, le Pakistan, l'Afghanistan et l'Asie Centrale soviétique étaient indiqués en vert. C'était le symbole de son ambition suprême : l'expansion

de la règle musulmane unifiée dans tous les territoires colorés en vert[491]. En 1990, un fonctionnaire turc enthousiaste, le Secrétaire d'État Ereument Konukma, remarqua que les nombreuses populations turques de l'ancienne Union Soviétique et de la Chine souhaitaient ardemment s'unifier sous les couleurs du drapeau turc[492] ». Un ecclésiastique fondamentaliste du Liban dit, « Ne croyez pas que nous voulions une république islamique au Liban. Ce que veut

le Hezbollah est une république islamique mondiale[493]. »

L'avocat de droit constitutionnel du Caire, le Dr A. K. Aboulmag ajoute, « J'ose même dire parfois que l'Islam n'était pas censé vivre les premiers jours de l'Islam, lorsque la vie était primitive et que les institutions sociales était encore stables et efficaces. Il était censé être mis au congélateur et sorti lorsque l'on en aurait vraiment besoin. Et je crois que le moment est venu. La mission de l'Islam ne réside pas dans le passé, mais

dans le futur[494]. » Le Dr Abd El Sabour Shahin, du Caire, va plus loin en avertissant la civilisation occidentale qu'elle fait une grave erreur lorsqu'« elle pense qu'elle dominera éternellement[495]. » Même les intellectuels musulmans laïques qui enseignent dans les plus grandes universités des États-Unis et d'Europe ont suivi le mouvement expansionniste, en demandant un leader qui réunira l'Islam mondial en une force invincible[496].

« L'Islam s'emparera du monde », a dit un Égyptien du Caire à la fin des années quatre-vingt devant une équipe de la chaîne britannique Granada TV. Ce n'était pas un vieux fanatique isolé, mais l'un de ces jeunes diplômés de l'université, membres de la classe-moyenne et professionnels, qui font souvent partie de l'élite de leur région. Ces adeptes religieux ne réservent pas un heureux destin à nous autres, Occidentaux.

Comme l'expliqua le jeune

Égyptien, « L'Islam est un arbre qui se nourrit de sang et développe de nombreuses branches[497]. » Au début et au milieu des années quatre-vingt-dix, une avalanche de livres et d'articles furent publiés, proclamant que, malgré cette rhétorique, l'Islam ne représentait aucun danger géopolitique. Abul Aziz Said, de la School of International Service de la American University, affirma catégoriquement que « le fondamentalisme islamique n'est

pas l'ennemi de l'Occident. » « Le fondamentalisme islamique », déclara-t-il, « est un mouvement socio-politique de défense, une réaction à l'occidentalisation et à la modernisation. » C'est, insista-t-il, « une tentative pour restaurer une ancienne civilisation, et non pas créer un nouvel empire. » Pourtant, dans la suite de cet article, Said affirma que les anciens triomphes impérialistes étaient au cœur de l'« influence mondiale » que les fondamentalistes tentaient

légitimement de « retrouver ». Et le voile qui dissimulait ses véritables sentiments glissa un peu lorsqu'il déclara pour conclure que « les réponses imitatives des Musulmans aux provocations de l'Occident manifestent une identification avec 'l'ennemi'.[498] »

John L. Esposito, ancien président de la Middle East Studies Association, critiqua « la création d'un islam monolithique imaginaire » et se contenta de dire que ceux qui s'inquiètent

au sujet du fondamentalisme « ne tiennent pas compte de la diversité de la pratique musulmane[499]. » L'intellectuel originaire de Palestine, Edward Said, de la Columbia University, fit écho à cette assertion selon laquelle la diversité rend la notion de menace islamique, selon ses propres termes, « bidon[500] ». Pourtant, la diversité d'une menace islamique ne met pas nécessairement un terme à sa campagne expansionniste. L'Occident européen a étendu son contrôle souvent brutal sur

tous les continents alors qu'il était si divisé et « diversifié » qu'il était presque continuellement engagé dans une série de guerres de destruction réciproque. Et l'Islam, à ses débuts, conquit un territoire presque aussi vaste alors que ses chefs se querellaient et luttaient et que ses sectes religieuses étaient déchirées par un schisme.

Esposito, comme de nombreux auteurs ayant écrit sur le sujet, justifie la férocité

des sentiments anti-occidentaux des Musulmans en nous rappelant que « nombre de membres du monde arabe et musulman considèrent l'histoire des relations entre l'Islam et le monde musulman, d'une part, et l'Occident, d'autre part, comme une suite de représailles et d'oppression de la part de la puissance impériale expansive. » Il a sans aucun doute raison[501]. Cependant, dans la lutte entre l'Occident et le Levant, le monde islamique a pris le dessus pendant plus de 1 100 ans.

L'Occident réussit à inverser la tendance pendant quelques temps lorsque les Croisés mirent brièvement les pieds au Moyen-Orient.

Mais les états des Croisés n'étaient pas installés sur des terres musulmanes incontestées. Le cœur de l'Empire Islamique, le secteur qui borde le rivage méditerranéen, était une région profondément chrétienne, le centre spirituel et économique vital d'un Empire « Occidental »,

qui, pendant plus de six cents ans avant la naissance de Mahomet, avait inclus les provinces non arabes de la Turquie (connues à cette époque sous le nom d'Asie, Galatie, Bithynie, Pont et Cappadoce, où saint Paul établit une grande partie de ses premières églises), la Syrie (dont la ville de Damas fut l'un des premiers grands centres chrétiens), Israël (terre des Juifs jusqu'aux alentours de 1200 av. J.C. et, malgré les tentatives romaines pour chasser la population indigène,

toujours parsemée de villages hébreux lorsque les Musulmans arrivèrent, l'épée à la main), l'Égypte (peuplée à cette époque de chrétiens fanatiques descendants des bâtisseurs de pyramides, ainsi que d'un certain nombre de Grecs et de Juifs), la Libye (ancienne Cyrénaïque), la Tunisie (Carthage et ses environs, où saint Augustin naquit et devint finalement évêque d'Hippone) et le Nord de l'Algérie et du Maroc (appelé à l'époque Mauritanie).

Tels étaient les pays qui avaient produit la Bible, le mouvement monastique chrétien (né en Égypte), la conversion de saint Jérôme (dans ce qui est aujourd'hui la Turquie), saint Jean Damascène, l'Evêque Eusèbe de Césarée, premier historien de l'Église, Origène, saint Athanase, l'hérésie aryenne et un nombre significatif de pères de la religion catholique romaine et du credo orthodoxe oriental.

Les chevaliers de la croix ne

gardèrent pas leurs royaumes conquis très longtemps. Ils prirent Jérusalem en 1099 et en furent chassés en 1187. Malgré tout, selon l'historien Amin Maalouf, auteur de The Crusades through Arab Eyes, les Arabes contemporains tendent à considérer les événements mondiaux actuels comme une continuation des Croisades.

Pendant six cents ans après la chute des états croisés, les forces islamiques revinrent à la charge : ils s'emparèrent de la

Grèce et de certaines parties de l'Europe de l'Est, attaquèrent la Sicile et les côtes italiennes pour rapporter des esclaves et des marchandises, s'en prirent à la navigation méditerranéenne, enchaînèrent des Européens tels que Miguel Cervantès aux rames de leurs galères et, jusqu'en 1826, forcèrent les citoyens chrétiens de Yougoslavie et d'Albanie à abandonner leurs enfants aux chefs suprêmes musulmans (qui enseignaient le Coran aux garçons, puis faisaient d'eux des

soldats connus sous le nom de Janissaires).

Ce n'est qu'en 1778 que Napoléon commença à faire pencher la balance entre l'Est et l'Ouest, lorsqu'il envahit brièvement l'Égypte, d'où il fut honteusement expulsé par les Anglais et les Turcs. Mais l'« impérialisme » croissant, fertile et maladroit qui contraria tant les Arabes ne commença que quelques dizaines d'années avant la Première Guerre Mondiale, et dura moins de

quarante ans. Le Sud de l'Espagne resta sous le joug musulman pendant 781 ans et la Grèce pendant 381 ans, et certains territoires anciennement chrétiens comme la patrie de Saint Augustin en Afrique du Nord et Byzance, la capitale religieuse et laïque qui finit par éclipser Rome en termes de puissance et de splendeur, sont encore aujourd'hui aux mains des Musulmans. La Syrie, par contre, ne resta sous contrôle occidental que pendant 21 ans, l'Égypte pendant 67 ans

et l'Irak pendant seulement 15 ans. Si l'on accepte le raisonnement d'Esposito, les Occidentaux, qui ont été matraqués par un Islam « impérial expansif » pendant plus d'un millénaire, ont plus de raisons de craindre la révolution islamique que les Musulmans en ont de détester l'Ouest.

Plus à propos, Phebe Marr, de l'Institute for Strategic Studies de la National Defense University, soutient que les groupes extrémistes militants

adeptes de la violence et d'un rejet absolu de l'Occident sont peu nombreux. De plus, affirme-t-elle, « Les radicaux n'ont pas un soutien populaire important. Même au Liban, où de tels groupes pullulent pourtant, un sondage effectué auprès d'étudiants en 1987 indiquait que plus de 90% d'entre eux désapprouvent les assassinats, les prises d'otages et les sabotages des installations gouvernementales. » D'un autre côté, Marr admet qu'« il n'y a peut-être qu'une mince frontière

entre les mouvements principaux, ouverts et leurs équivalents clandestins [violents]. » Elle conclut que « la révolution islamique n'est pas seulement là pour longtemps mais risque de devenir une force politique nationale importante qui façonnera la région méditerranéenne dans les prochaines décennies. Malgré des vicissitudes politiques, les divers mouvements regroupés sous la large rubrique « fondamentalisme islamique » ont montré une endurance qui

indique qu'ils ont atteint leurs sociétés indigènes à la fois en étendue et en profondeur[502]. »

Comme Marr, Abas Hamdani, professeur d'histoire du Moyen-Orient de la University of Wisconsin, affirme que « proposer une vision monolithique de l'Islam puis l'assimiler au fondamentalisme serait une erreur. En dehors des nombreux partisans en Algérie et en Tunisie, les fondamentalistes représentent un petit segment, bien que

populaire, bruyant et extrêmement motivé, de la population totale. [Hamdani omet le Soudan et l'Afghanistan qui étaient tous deux, à l'époque de la rédaction de ces déclarations, entre les mains des fondamentalistes.] Même en Iran, qui semble être totalement ébranlé par le fondamentalisme, c'est une petite minorité qui a monopolisé le pouvoir[503]. » Comme le montre le cas de l'Iran, il suffit d'une minorité pour prendre le contrôle d'un pays, particulièrement s'il plait à

cette minorité d'utiliser la violence. Au cours des élections allemandes de juillet 1932, 63% des électeurs votèrent contre les Nazis. Aux élections de novembre, le vote antinazi était encore plus important. Pourtant, seulement quatre mois plus tard, Adolf Hitler réussit à atteindre le pouvoir dictatorial, le 23 mars 1933, en partie parce que ses sections d'assaut, comme les groupes militants contrôlés par les fondamentalistes, étaient prêts à assassiner leurs opposants.

Les œuvres de Khomeyni préconisent violemment de convertir ou d'assassiner tous ceux qui n'embrassent pas le saint mème d'Allah. Puis elles incitent à une guerre sainte contre les nations de l'Occident. L'Ayatollah a écrit, « Toute puissance non religieuse [c'est-à-dire non islamique], quelle qu'en soit la forme, est nécessairement une puissance athée, l'outil de Satan ; il est de notre devoir de se mettre sur son chemin et de lutter contre ses effets. Une telle puissance

satanique ne peut engendrer que la corruption sur la terre, le mal suprême qui doit être combattu sans pitié et extirpé. Pour atteindre ce but, nous n'avons d'autre recours que de renverser tous les gouvernements qui ne reposent pas sur des principes purement islamiques, et sont donc corrompus et corrupteurs, et de détruire les systèmes administratifs traîtres, pourris, injustes et tyranniques qui les servent. Si la civilisation islamique avait gouverné

l'Ouest, nous n'aurions plus à tolérer ces conduites barbares indignes même d'animaux sauvages. Les [gouvernements occidentaux] utilisent des lois inhumaines et des méthodes politiques inhumaines. Les méfaits doivent être punis par la loi des représailles : couper les mains du voleur, tuer le meurtrier au lieu de l'envoyer en prison, flageller la femme ou l'homme adultère. Vos préoccupations, vos scrupules « humanitaires » sont plus puérils que raisonnables. » Khomeyni

avait une solution pour de tels problèmes :

« Toute l'humanité doit frapper ces fauteurs de troubles [les gouvernements occidentaux] d'une main de fer. L'Islam a anéanti de nombreuses tribus parce qu'elles étaient sources de corruption [c'est-à-dire, sources d'influence non islamique]. » À en juger par la rhétorique de l'Ayatollah, les prochaines tribus qu'il aurait voulu voir effacées étaient celles d'Europe et d'Amérique[504].

Allah a rapidement fourni aux partisans de Khomeyni une épée pour mener à bien les souhaits de leur maître. Il a offert à l'Islam le feu dans lequel, selon le Coran, ceux qui suivent de fausses religions sont destinés à brûler : l'arme nucléaire. Il a également fourni les missiles longue portée nécessaires pour l'utiliser[505]. Selon la logique de l'ancien imam, il n'y aurait qu'une chose juste à faire : employer cette technologie pour anéantir les païens récalcitrants tels que

vous et moi.

Le développement actuel de l'Islam est la fusion d'un super-organisme rassemblé par l'attraction magnétique d'un mème. Mais ce mème a un avantage : le corps social qu'il essaie de réunir existait sous la forme d'une bête sociale dans le passé. Les vieux réflexes de solidarité sont encore présents, attendant d'être réveillés. Le mème du nouvel Islam n'essaie pas d'engendrer un petit embryon fragile. Il tente

simplement de réveiller un géant endormi.

~ 43 ~

La violence en Amérique du Sud et en Afrique

Le monde islamique n'est pas le seul endroit où la violence est considérée comme une vertu. Certains Américains se sentent responsables des carnages ayant lieu en Amérique Latine. Mais la violence était déjà endémique

dans ces régions alors que les États-Unis n'y étaient pas encore impliqués. En 1827, longtemps avant que la première section de marines américains ne pénètre sur le sol tropical de l'Amérique Latine, le philosophe allemand Hegel décrivit la culture de cette région. Dans ses conférences sur l'histoire mondiale, Hegel expliqua que l'Amérique Latine était un lieu profondément homicide. Les révolutions étaient des événements quasi quotidiens. La violence armée était une

méthode standard utilisée pour changer de gouvernement ou régler une divergence d'opinion[506]. La situation était si terrible que le révolutionnaire sud-américain Simón Bolívar, l'homme qui avait libéré le Venezuela, la Colombie, l'Équateur, le Pérou et la Bolivie de l'autorité coloniale, abandonna, dégoûté, en 1830, et quitta l'Amérique du Sud pour l'Europe.

Bolívar déclara, « Après m'être battu pendant 20 ans, j'ai

tiré quelques conclusions dont je suis certain. » La plus importante d'entre elles était que le penchant de l'Amérique Latine pour la boucherie amènerait inévitablement les états d'Amérique Centrale et d'Amérique Latine à « tomber dans les mains d'une foule indisciplinée puis sous l'autorité de misérables tyrans[507]. »

L'avidité des Américains n'avait rien à voir avec la soif de meurtre qui découragea Bolívar et Hegel. Il n'existait aucune

entreprise multinationale américaine gigantesque dans les années 1820. Les ambitions impérialistes n'atteindraient pas les présidents américains avant soixante-dix ans[508]. Pour des raisons que Hegel ne décrivit jamais, certaines cultures sud-américaines semblent fondamentalement violentes[509].

Cependant, comparée à certaines sociétés africaines, la guerre civile perpétuelle d'Amérique Latine apparaît comme une paix alanguie. Par

exemple, dans les années 1970, le président de la Guinée Équatoriale, Francisco Macias Nguema, considéra le génocide comme la meilleure façon de renforcer son pouvoir. Il établit la domination de son groupe tribal, les Fang, en tuant cinquante mille de ses concitoyens. Un tiers de la population du pays s'exila. Parmi ceux qui restèrent, un grand nombre mourut dans les camps de travaux forcés.

Sekou Touré, président de la

Guinée (au Nord de la Guinée Équatoriale), déclara un jour, « Débarrassez-vous de la vermine il n'y a pas de place pour la demi-mesure. » La vermine qu'il voulait exterminer était principalement constituée des membres de la tribu des Fula, particulièrement ceux dont les noms de famille étaient Barry ou Diallo.

De janvier 1971 (lorsque Idi Amin Dada, chef militaire noir musulman organisa son coup d'état) à 1981, entre 100 000 et

300 000 Ougandais noirs furent exécutés. La majorité de ceux qui moururent était composée des tribus des Acholis et des Langis qui avaient soutenu le prédécesseur d'Amin, le Président Milton Obote. Les crânes des Ougandais noirs furent fracassés à coups de marteau, leurs jambes tranchées et on les força à manger la chair des autres prisonniers avant de les exécuter. Pour comprendre la nature de cet événement, imaginez que Bill Clinton et ses

partisans, après avoir remporté les élections présidentielles face à George Bush en 1992, se soient mis à torturer et assassiner les Républicains. Faisant sinistrement écho à la rhétorique génocide d'Adolf Hitler, un ancien fonctionnaire ougandais expliqua que le Président Amin appliquait simplement une « solution finale » au « problème des Acholis et des Langis ».

Mais Idi Amin n'était pas un fou isolé dans un pays pacifique.

Lorsque le dictateur assoiffé de sang fut renversé et que Milton Obote revint au pouvoir, le nouveau président poursuivit la politique meurtrière d'Amin. Obote tua 100 000 Ougandais noirs ; il le fit simplement d'une manière moins médiatisée.

L'africaniste Ken C. Kotecha, dans son livre African Politics, qualifie les atrocités qui affligent le continent de « politique d'annihilation[510] ». Cette politique était latente dans les années 1990 dans des pays tels

que le Liberia et la Somalie, le Soudan et le Mozambique. Pourquoi l'usage politique des fosses communes s'est-il étendu dans toute l'Afrique ?

Lorsque les anciennes colonies africaines obtinrent leur liberté, chaque nouvelle nation commença sa vie avec une constitution garantissant les droits civiques de ses minorités. Certaines de ces minorités étaient blanches ou asiatiques, mais la plupart d'entre elles étaient noires. Au cours des

premières années d'indépendance, la constitution de la quasi-totalité des pays libres fut modifiée. Modifiée pour supprimer les garanties de liberté pour les minorités. Modifiée pour placer le pouvoir dans les mains d'un seul homme au sommet. Modifiée pour donner une autorité sans opposition au parti dirigé par le « président » et aux amis et parents avec lesquels il partageait les richesses et le pouvoir du pays. Inutile de dire que les populations minoritaires

qui avaient été dépossédées de leurs droits protestèrent souvent. Leurs protestations furent généralement violentes et traitées avec rudesse.

Le Burundi est un cas typique. En 1962, le pays obtint son indépendance. En 1972, des membres de la tribu des Hutus tentèrent de se rebeller contre un gouvernement dominé par leurs rivaux, les Tutsis. Au cours du soulèvement des Hutus, deux mille personnes furent tuées. Le Président

Micombero déclara la loi martiale, mobilisa son armée et ses brigades de jeunes révolutionnaires, puis lança des attaques contre tous les Hutus, qu'ils aient ou non participé à la rébellion. Les escouades de Micombero s'emparèrent des administrateurs locaux, des chauffeurs, des employés de bureau, des ouvriers spécialisés et, selon les termes d'un témoin Tutsi, « de presque tous les intellectuels Hutus ayant été au-delà de l'enseignement secondaire », les jetèrent en

prison et les fusillèrent ou les battirent à mort avec des matraques ou les crosses de leurs fusils. Quatre mille d'entre eux furent tués dans la seule ville de Bujumbura.

À l'Université Officielle, les forces armées et les escouades de jeunes du président pénétrèrent dans les salles de classe, relevèrent les noms des étudiants Hutus et les emmenèrent à la mort.

Un tiers des étudiants de l'université furent assassinés.

Des milliers de pasteurs protestants, de professeurs et de directeurs d'école furent tués. Lorsque la tuerie prit fin, 150 000 personnes avaient été exécutées[511]. En 1993, lorsqu'un Hutu fut élu président, les Tutsis se déchaînèrent à nouveau. Cette fois, 800 000 personnes fuirent vers les pays avoisinants pour tenter d'éviter ce que le Ministre des Affaires Étrangères Paul Munyembari appela un « génocide[512] ». En 1994, ce génocide s'était étendu au Rwanda, où plus de 500 000

Hutus et Tutsis furent tués.

La violence de l'Afrique, du monde islamique et de l'Amérique Latine n'est pas une si grande exception à la norme humaine. C'est la simple explosion de quelque chose que nous partageons tous. Les citoyens de ces pays sont sous l'emprise de forces auxquelles les humains ne peuvent échapper : le cerveau animal et la lutte entre superorganismes. Il n'y a pas de société vertueuse ; il n'y a que des différences

entre les niveaux de perversion.

Pour fonder les États-Unis, les premiers Américains exterminèrent les tribus indiennes. Les Indiens n'étaient pas meilleurs. James Mooney, ethnologue pionnier considéré par de nombreux Indiens comme un ami, déclara, « La carrière de chaque Indien était le sentier de la guerre. Son titre le plus glorieux était celui de guerrier. Sa conversation, le jour, et ses rêves, la nuit, portaient sur les actes sanglants perpétrés sur les

ennemis de la tribu. Sa plus grande source de vantardise était le nombre de ses scalps et son principal plaisir chez lui résidait dans la danse guerrière et la danse du scalp. La soif de sang et de massacre semblait innée dans chaque homme, femme et enfant de chaque tribu[513]. »

Les penchants pour la violence sont toujours sous-jacents aux déclarations d'idéaux. L'Amérique glorifie la guerre sanglante qui lui a donné

l'indépendance. Elle chante un hymne national qui évoque des images de bombes explosant dans les airs au cours d'une bataille. L'une des chansons les plus enseignées aux écoliers est « The Battle Hymn of the Republic », hymne à la soif de sang. Dans ce chant, Dieu est décrit comme un camé de violence qui prend son pied en « piétinant les vendanges où sont stockées les raisins de la colère ».

Le monde islamique

d'aujourd'hui considère que les Occidentaux ne respectent pas la vie humaine. Il les tient, et plus particulièrement les Américains, pour la force de destruction suprême, la civilisation qui s'est adonnée à deux guerres mondiales et a couronné ce carnage par la création de la bombe atomique. Dans l'esprit des Musulmans, seuls ceux qui croient en l'Islam sont de vrais défenseurs de la paix et de la justice. Pour les Musulmans, nous sommes ceux dont les mains sont

perpétuellement tachées de sang. Comme la plupart d'entre nous, les Musulmans ne voient que leur meilleur profil. Et comme nous, ils imaginent que leurs pulsions les plus noires n'existent pas vraiment. Ils pensent au contraire que le besoin de détruire et de conquérir n'appartient qu'à leur ennemi. C'est ainsi que le monde musulman justifie notre conquête imminente et que le superorganisme musulman excuse sa faim.

Quelle est donc la différence entre les Occidentaux, les Africains, les Sud-Américains et les Musulmans ? Pour quelle raison déclarais-je que ce sont eux, et non nous, les barbares ? C'est une question de degré. Aucun dirigeant européen n'a suivi la voie du Syrien Assad et n'a ordonné l'extermination massive des opposants politiques pour assurer sa place au pouvoir. Aucun candidat américain à la présidence n'a copié Francisco Nguema, de la Guinée Équatoriale, et n'a

supprimé cinquante mille membres du groupe ethnique rival dans une circonscription qui soutenait son adversaire[514].

Il y a un peu de barbare en chacun de nous, mais certains sont beaucoup plus barbares que d'autres. Il y a des cultures qui idéalisent le carnage. D'autres, et nous espérons que les nôtres en font partie, accordent une grande importance à la vie humaine. Certaines cultures pensent que le débat est supérieur à la lutte,

que le discours est préférable à l'épée. Ces cultures mettent l'accent sur la conciliation, non sur la violence, comme moyen de résoudre les conflits. Elles mesurent la virilité politique par la capacité à entraîner un consentement volontaire. Leurs mèmes engendrent la démocratie et le pluralisme.

Certains d'entre nous, Occidentaux, ont tendance à justifier la position pro-violente des pays du tiers-monde. Tout comme les bons Allemands

négligèrent le meurtre de six millions de Juifs sous le gouvernement nazi, nous ignorons le génocide africain ou les meurtres politiques syriens ou nous leur trouvons des excuses. En agissant ainsi, nous devenons implicitement complices de meurtre. Un grand nombre de ceux qui légitiment les meurtriers sont allés encore plus loin. Ils se sont efforcés de remplacer les hostilités contenues du « melting pot » par des enclaves « multiculturelles » excitées de manière permanente

par le langage dogmatique de la « lutte » ethnique. Il est important que les sociétés qui chérissent le pluralisme survivent. Il est crucial qu'elles répandent leurs valeurs. Il est vital qu'elles n'imaginent pas à tort que toutes les autres sociétés sont égales et que la leur est inférieure. Il est impératif qu'elles ne régressent pas dans l'ordre de préséance des nations et qu'elles ne cèdent pas aux assauts des barbares.

~ 44 ~

L'importance de l'étreinte

Pourquoi certaines cultures semblent-elles anormalement enclines à se complaire dans la violence ? Une réponse possible a été apportée par le père de la psychologie américaine, William James, selon lequel la vie civilisée rend possible le fait que

« de nombreuses personnes passent du berceau à la tombe sans avoir jamais connu le moindre moment de véritable peur. » James sous-entend que sans le sentiment omniprésent qu'à n'importe quel moment ils peuvent perdre la vie, les bénéficiaires de la civilisation ressentent beaucoup moins l'animosité sauvage, les haines féroces et les désirs profonds de mutiler et de tuer qu'inspire la terreur[515]. Le concept avancé par James est fascinant, mais n'oublions pas que nous avons,

nous aussi, nos haines et nos moments de violence.

Une autre explication ressort d'une étude de quarante-neuf cultures primitives menée par James W. Prescott, fondateur du Developmental Biology Program du National Institute of Child Health and Human Development[516]. Certaines des cultures étudiées par Prescott prenaient un grand plaisir à « tuer, torturer et mutiler l'ennemi. » D'autres non. Quelle était la différence ? Selon

Prescott,

« L'affection physique : toucher, tenir et porter. » Les sociétés qui étreignaient leurs enfants étaient relativement pacifiques. Les cultures qui traitaient leurs enfants avec froideur produisaient des adultes brutaux. Ou, en termes plus techniques, un résultat faible sur l'échelle de l'affection physique chez l'Enfant correspondait à un degré élevé de « violence physique chez l'adulte[517] ».

Des éléments du facteur de l'affection physique chez l'enfant de Prescott sont observables dans la société islamique. Les mères islamiques sont souvent chaleureuses et réconfortantes, mais les pères islamiques traitent leurs enfants avec rudesse, se montrant indifférents, distants et colériques. Leur justification est un ancien proverbe religieux : « La colère du père fait partie de la colère de Dieu[518]. » Lorsqu'il atteint la puberté, un jeune arabe quitte brutalement le

monde aimant de sa mère et de ses sœurs pour le domaine des hommes[519]. Là, les hommes peuvent se tenir la main, mais l'affection physique entre hommes et femmes est désapprouvée. Une virilité vengeresse la remplace. Résultat : des adultes violents. Pour jeter un oeil indirect sur le fonctionnement de ce principe, promenons-nous dans le monde des bédouins.

La culture bédouine est la mère de tout l'Islam. Les

bédouins sont des nomades du désert qui, jusqu'à ces derniers temps, voyageaient avec leurs tentes et leurs chameaux à travers le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, menant leurs troupeaux de moutons et de chèvres et s'organisant en caravanes. Les enfants de la ville de la Mecque, où naquit Mahomet, étaient allaités par des nourrices bédouines. Mahomet lui-même fut élevé par l'une de ces « mères adoptives » bédouines et passa son enfance parmi les bergers du désert[520].

Les bédouins composaient également la majeure partie des armées avec lesquelles les partisans de Mahomet partirent à la conquête du monde.

L'ancien style de vie des bédouins n'a absolument pas disparu. En 1978, une étudiante diplômée en anthropologie partit étudier « les relations interpersonnelles » chez les bédouins du désert de l'Ouest de l'Égypte. Son nom était Lila Abu-Lughod et elle avait un avantage unique pour pénétrer dans les

aspects les plus intimes de la vie bédouine : le père d'Abu-Lughod était arabe. Il accompagna sa fille en Égypte et la présenta au chef de la famille qu'elle souhaitait étudier, car si Lila était apparue devant la tente des nomades, blocs-notes à la main, en expliquant qu'elle était une chercheuse scientifique, sa recherche aurait prit fin avant même de commencer. Le bédouin aurait remarqué qu'elle était une femme seule, ce qui ne pouvait signifier que deux choses : soit sa famille ne

s'occupait pas d'elle, auquel cas n'importe quel homme qui la rencontrait pouvait agir avec elle comme il l'entendait, soit elle avait commis un acte si immoral que sa famille l'avait mise à la porte, auquel cas n'importe quel homme qui la rencontrait pouvait faire avec elle tout ce qui lui passait par la tête[521].

Son père ayant fait les présentations, Abu-Lughod fut cependant acceptée comme une bonne Arabe et accueillie dans le foyer comme une belle-fille,

vivant parmi les femmes bédouines comme si elle était l'une d'elles. Elle put ainsi observer des détails de la société arabe qui sont désormais dissimulés aux yeux des Occidentaux.

Abu-Lughod revint avec des observations extrêmement révélatrices, parmi lesquelles la façon dont la société bédouine proscrit les relations proches et chaleureuses entre hommes et femmes. L'amour romantique est « immoral ». Les épouses sont

supposées se montrer distantes et indifférentes vis-à-vis de leur époux. Une femme parle de l'homme dont elle partage de temps en temps le lit comme de « celui-là » ou « le vieux ». Lorsqu'un mari amène une nouvelle épouse, la précédente est censée ne montrer aucune jalousie, aucune émotion, aucun sentiment de souffrance.

Les maris et les femmes ne doivent pas être vus ensemble en public. S'embrasser ou s'étreindre ouvertement est

considéré comme dégoûtant, indécent, presque inhumain. Un couple qui s'abandonne à de tels moments de tendresse est l'objet du mépris, de la fureur et de la haine. Les hommes passent très peu de temps avec leurs femmes et en parlent plus que rarement[522].

Dans les relations entre les sexes, afficher de l'affection est méprisable. La colère est ce qui force le respect. La nouvelle femme de Rashid, l'un des jeunes hommes du village que

Lughod observait, s'enfuit. Rashid était affolé mais chez les bédouins, un homme n'a pas le droit de révéler ses blessures émotionnelles, particulièrement lorsqu'elles lui ont été infligées par une femme. La réaction peinée de Rashid fut considérée comme faible et méprisable. Même ses parents le réprimandèrent. Alors Rashid se mit en colère. Et tout le monde l'approuva. C'était la chose à faire pour un homme ! Puis le mari abandonné réagit d'une façon dont les autres membres

de la tribu pouvaient être fiers. Il se mit à la recherche d'un coupa ble. Rashid interrogea les femmes et les enfants pour savoir si l'un d'entre eux avait contrarié son épouse fugitive au point de la pousser à partir. Finalement, il conclut que la jeune femme s'était enfuie à cause de la sorcellerie. Celle qui était derrière cet acte mauvais : la plus âgée de ses femmes. Rashid, furieux, maudit sa première femme et la punit en refusant de lui parler ou de lui rendre visite. Grâce à cet acte de

représailles, tout le monde était content[523].

L'auteur Leon Uris, qui étudia un nombre considérable de recherches anthropologiques pour dresser sa propre vision de la vie de famille arabe dans The Haj[524],estime que les habitants des villages arabes font preuve de la même froideur envers leurs enfants. Les enfants, déclare Uris, reçoivent peu de chaleur, mais ils sont fréquemment punis avec sévérité. Hisham Sharabi, titulaire de la chaire de

professeur de culture arabe d'Omar al-Mukhtar à la Georgetown University, va plus loin et affirme que les enfants arabes sont opprimés à un degré intolérable[525]. Comme les bédouins, les citadins du Moyen-Orient mettent l'accent sur la violence, la colère et la vengeance. Un jeune Palestinien découvrit que sa sœur, qui n'était pas mariée, était enceinte, souillant irrémédiablement l'honneur familial. Le vertueux jeune homme effaça la honte en tuant

la jeune fille et en l'éventrant avec un couteau. Selon la sociologue française Juliette Minces, qui a vécu au Moyen-Orient et a effectué des recherches considérables sur cette région, de tels incidents sont extraordinairement communs[526]. Il n'est pas étonnant que l'illustre spécialiste en sciences sociales Halim Barakat ait imputé la situation difficile du Levant à la structure de ses familles[527].

Les paysans arabes qui

découvrirent par hasard les Manuscrits de la Mer Morte dans une grotte égyptienne en 1945 s'apprêtaient, quelques semaines plus tard, à accomplir un acte beaucoup plus important à l'époque : ils prévoyaient de venger la mort de leur père. Quelques semaines après leur contribution accidentelle à l'archéologie, Muhammad 'Ali et ses frères traquèrent l'assassin de leur père, le tuèrent, lui coupèrent les bras et les jambes puis lui arrachèrent le cœur et le

mangèrent. Ils avaient été incités à cela par nulle autre que leur mère. Et il est presque certain que l'homme sur lequel ses fils loyaux déchargèrent leur rage avait supprimé leur père en obéissance aux mêmes lois anciennes de vengeance[528]. L'orientaliste britannique Sir Charles Lyall résume la soif de violence arabe par un aphorisme implacable : « à celui qui n'utilise pas la brutalité, les hommes peuvent faire du tort[529]. » La négation de la chaleur humaine résiderait-elle derrière la

brutalité arabe ?

Cela ne serait pas la première fois qu'un manque d'affection physique irait de pair avec le plaisir d'infliger la souffrance. Dans l'Angleterre des seizième et dix-septième siècles, l'Angleterre de Shakespeare et d'Elizabeth I, faire preuve d'amour envers ses enfants était considéré comme extrêmement inapproprié. Les jeunes humains, maudits par le péché originel d'Adam, portaient toujours le démon en eux. Sa

majesté satanique ne pouvait être chassée que par une bonne correction. « Qui aime bien châtie bien » était une maxime tout à fait sérieuse[530]. Les jeunes Anglais de cette époque faisaient preuve d'une brutalité que les bédouins auraient comprise. Ils attachaient des poulets dans la cour, puis les bombardaient de pierres jusqu'à ce que les créatures meurent sous la torture. Ils brûlaient des chats vivants et opposaient des animaux les uns aux autres, en les encourageant à

s'entredéchirer membre par membre. Et tout cela était considéré comme un amusement sain. Selon les mots d'un poète approuvant la lapidation de coqs - attacher un oiseau à un pieu ou l'enterrer dans la terre jusqu'au cou, puis laisser les écoliers le lapider à mort - « C'est le plus beau des jeux[531]. »

Lorsque les Anglais du seizième et du dix-septième siècles atteignaient l'âge adulte, ils ne perdaient pas leur amour de la violence. Les Anglais

attachaient des chiens sur des taureaux pour s'amuser. Le chien plantait ses crocs dans le museau du taureau, arrachait ses oreilles et lacérait sa peau. À la fin, soit le chien égorgeait le taureau, lui tranchant la jugulaire et le tuant lentement mais douloureusement, soit le taureau encornait le chien et en faisait de la chair à pâté. Quelle que fut l'issue, la foule s'amusait[532].

Les Anglais ne limitaient pas leur plaisir à la souffrance des

animaux. Ils fouettaient et pendaient leurs criminels en public et d'immenses foules se réunissaient autour de paniers de pique-nique pour assister au spectacle. Mais quelques centaines d'années plus tard, les mèmes anglais évoluèrent en une autre forme, et les parents changèrent d'avis sur l'éducation des enfants. Ils leur donnèrent un peu plus d'affection et les scènes de brutalité disparurent rapidement des rues anglaises[533].

Dans la majeure partie de la société arabe, l'attitude impitoyable des pères vis-à-vis de leurs enfants perdure et les marques d'affection entre hommes et femmes en public sont toujours considérées comme un mal. C'est peut-être la raison pour laquelle un nombre disproportionné d'adultes arabes, dépourvus d'intimité et plongés dans une vie dans laquelle l'émotion vulnérable est un péché, ont rejoint les mouvements extrémistes destinés à dévaster

le monde.

~ 45 ~

Le mystère de la suffisance

Dans un monde ou certaines cultures élèvent la violence au rang de vertu, le rêve de paix peut être fatal. Il peut nous amener à oublier que nos ennemis sont réels et dissimuler à notre vue les sombres impératifs de l'ordre de

préséance superorganismique.

Pendant des milliers d'années, la Chine fut un empire d'une taille et d'une stabilité incroyables. Sa technologie et sa richesse suscitait l'envie de ses voisins. En 221 av. J.C., les Chinois conçurent une longueur standard pour les essieux des charrettes. Résultat : un chariot pouvait rouler sur des milliers de kilomètres de route, et ses roues se trouvaient précisément dans les ornières laissées par les voyageurs précédents[534]. Les

Chinois disposaient de papier monnaie et de standards uniformes de poids et de mesures, alors que l'Europe tâtonnait encore dans l'âge des ténèbres[535]. Les armes et les stratégies militaires chinoises étaient à des années-lumière de tout ce qui existait ailleurs. Alors que les empereurs romains utilisaient toujours des catapultes mécaniques, les généraux chinois déployaient des mortiers à poudre à canon[536]. Dès le quatrième siècle avant J.C., les princes

chinois envoyèrent des armées d'un demi-million d'hommes à la bataille et ces légions étaient équipées de matériel que les Européens de cette époque ne pouvaient même pas imaginer. Ils avaient des arbalètes à ressort, des amures en cotte de mailles ainsi que des épées et des lances constituées d'un métal magique : l'acier[537].

Mais les Chinois étaient de temps en temps aveuglés par leur propre puissance. Glissant dans la conviction réconfortante

qu'il leur suffisait de souhaiter ne pas avoir de guerre, ils rejetaient l'idée de la venue des barbares. L'un des premiers à commettre cette erreur fut l'Empereur chinois Wu Ti. En 280, Wu Ti regarda le colosse qu'il dirigeait et découvrit qu'il avait des problèmes économiques : le commerce stagnait. Les populations étaient pauvres et accablées d'impôts insupportables. Lorsque Wu Ti étudia le problème avec plus d'attention, il en trouva rapidement la source. La Chine

était attirée dans le vide par un poids qui avait grossi telle une tumeur : son budget militaire. Les impôts étaient absorbés par les besoins de la gigantesque armée et la plupart des pièces de monnaie du pays avaient été fondues pour fabriquer des armes, forçant les marchands à abandonner l'argent et à revenir au troc primitif. Il y avait si peu de monnaie disponible que même les bureaucrates du gouvernement devaient être payés en céréales et en soie.

Mais il y avait de bonnes nouvelles à l'horizon : les armées de Wu Ti venaient d'écraser deux superpuissances qui, depuis des années, menaçaient l'empire : les royaumes puissants de Wei et de Wu. À présent, le moment était venu pour la Chine de se débarrasser de son fardeau militaire, d'alléger la charge pour son peuple et de libérer son économie.

Réduire le budget militaire était une bonne idée, mais les

Chinois la poussèrent trop loin. En l'an 280, l'Empereur Wu Ti fit une déclaration stupéfiante, qui dut réjouir le cœur de tous les Chinois. Il décréta un désarmement général. Les enclumes des fabricants d'épées et des armuriers se turent. Les généraux reçurent l'ordre de démanteler leurs troupes. Les soldats durent revenir à la vie civile. Le gouvernement espérait que ces anciens fantassins s'installeraient comme fermiers et deviendraient des citoyens imposables, participant ainsi au

réapprovisionnement des coffres vides de l'administration. Cela ne sonne-t-il pas comme une utopie ? Mais ce merveilleux état de paix permanente ne se matérialisa jamais vraiment. Les Chinois avaient compté sans le Principe de Lucifer.

Une fédération de tribus nomades dépourvues des perfectionnements civilisés et du talent pour la créativité technologique propres aux Chinois rôdait aux frontières du pays. Mais ses chefs avaient

étudié toutes les nuances de l'administration, des armes, et de l'art chinois. Et ils possédaient un avantage significatif. Ils n'avaient aucun scrupule à tuer. En réalité, c'était leur divertissement favori. Cette constellation tribale s'appelait les Hsiung-nu. Nous les connaissons mieux sous le nom de Huns.

Au premier abord, personne ne pouvait croire que les Huns représentaient une menace sérieuse. Leur armée se

composait de seulement cinquante mille hommes. Les légions chinoises récemment dispersées étaient constituées d'un million d'hommes. Mais en 309, la machine militaire relativement réduite des Huns attaqua la capitale chinoise, Lo-Yang. Les Chinois se défendirent avec ténacité, mais ils avaient un sérieux désavantage. S'étant réorganisé en vue de la paix, ils n'étaient plus équipés pour la guerre.

Après deux années de

combat, les Huns entrèrent dans la ville vaincue et firent prisonnier l'empereur chinois - le descendant du puissant Soleil, la charnière qui reliait les cieux et la terre - et le tuèrent en 313. En trois ans, les forces étrangères avaient terminé leurs opérations de nettoyage et s'étaient emparées de tout le secteur Ouest de la région Nord, l'une des plus importantes de Chine. Les princes, les généraux et les riches propriétaires chinois s'enfuirent pour ne pas être tués. Les Huns avaient

remporté la victoire. Un empire plus grand que tous les états européens réunis était tombé, parce qu'il avait ignoré la menace des barbares[538].

L'on pourrait croire que les Chinois avaient tiré des enseignements de cette erreur, mais ce ne fut pas le cas. La domination des Huns sur la Chine dura pendant des générations. Puis, en 329, elle toucha à sa fin. Pendant les deux cents ans suivants[539], les Chinois furent gouvernés par un

groupe barbare puis par un autre. Il fallut longtemps avant que la Chine ne réussisse à restaurer son ancienne gloire, mais lorsqu'elle eut repris le pouvoir, elle se laissa une nouvelle fois aller à cette bienheureuse suffisance qui endort ceux qui sont au sommet de l'ordre de préséance. Et son deuxième faux pas inconsidéré est porteur d'encore plus de leçons sur les dangers qui nous menacent.

Au onzième siècle, à nouveau

convaincue qu'elle pouvait utiliser sa grande force pour inaugurer une ère de paix, la Chine opta pour la diplomatie et y réussit parfaitement. Elle découvrit qu'il coûtait beaucoup moins cher de faire la paix avec ses ennemis en leur payant des tributs, que d'entretenir une armée éléphantesque, et elle se mit donc à payer ses ennemis. Pour maintenir ces grosses puissances au loin, la Chine travailla insidieusement en coulisses à semer le trouble. Non pas un trouble qui menacerait

sa propre sécurité, mais qui pousserait ses ennemis à se chamailler. Après tout, plus ils se querelleraient entre eux, moins ils ennuieraient les Chinois.

Le plan fonctionna à merveille. Il fonctionna si bien que les Chinois tout comme leurs ennemis purent démanteler leurs complexes militaires et injecter l'argent économisé dans l'économie nationale. Ce trésor détourné entraîna un élan de prospérité.

Comme d'habitude, les Chinois et leurs ennemis surpuissants avaient joyeusement négligé les hordes de gueux qui rôdaient à leurs frontières. En 1114, l'une d'elles, les Juchen toungouzes, se libéra de la sphère d'influence de la superpuissance et se prépara à la guerre. Ces préparatifs prirent onze années. Mais lorsqu'ils furent achevés, il était temps pour les grandes puissances de se méfier. Tout d'abord, les Juchen attaquèrent le principal ennemi de la Chine :

les Khitans. Les Chinois étaient ravis. Les Juchen primitifs venaient de supprimer leur plus important problème international. Mais l'empereur et ses sujets se réjouirent un peu trop vite. Les Juchen tournoyaient, poussés par la faim d'une nouvelle conquête encore plus grande.

En 1126, le peuple arriéré qui seulement seize ans auparavant n'était que l'humble pantin d'une superpuissance, pénétra par la force dans la

capitale chinoise non préparée et décida de s'y installer. L'Empire du Milieu avait été affaibli par la diplomatie et le désarmement, parce que ses habitants avaient oublié les barbares[540]. Derrière la menace des barbares se cache un fait simple. Les superorganismes meurent d'envie d'escalader l'échelle hiérarchique, et nombreux sont ceux qui veulent le faire à nos dépens. Le désir légitime de paix dissimule souvent ce fait à notre regard. Mais il existe une autre pulsion

qui nous distrait du danger que représentent les barbares : l'envie de nous battre contre nos concitoyens. L'empereur romain Constantin se convertit au Christianisme en 324[541]. Dix-huit ans plus tard, il déplaça la capitale de l'empire vers l'ancienne colonie grecque de Byzance[542]. Constantin expliqua qu'il agissait selon les ordres directs de son nouveau Dieu[543], Jésus, qui préférait apparemment quitter la ville des Dieux païens et des persécutions des Chrétiens.

À cette époque, Byzance, dans ce qui est aujourd'hui la Turquie, devint le centre administratif de l'Europe[544]. Dès l'an 600, Byzance devint la maîtresse d'un territoire qui comprenait les terres de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie, de la Grèce, de la Yougoslavie modernes, ainsi que des régions de la Libye, de l'Algérie et de l'Espagne[545]. Elle était démesurément riche et avait signé un traité de paix extrêmement avantageux avec sa plus grande rivale

surpuissante : la Perse[546]. Mais les choses n'étaient pas si réconfortantes qu'elles pouvaient le sembler au premier abord. Les Byzantins avaient la fâcheuse habitude de se reprocher les uns aux autres tout ce qu'il était possible de reprocher, et de se battre, à mort, à propos de n'importe quel détail insignifiant au sujet duquel ils étaient opposés. Les plus célèbres de ces conflits sont les batailles entre les Verts et les Bleus : les conservateurs et les libéraux de l'époque. Ces deux

groupes supportaient différentes équipes dans les matchs sportifs qui se tenaient à l'hippodrome local, mais ils étaient également rivaux pour l'âme de la ville. L'un des groupes était dirigé par les propriétaires aristocrates, l'autre par les marchands et les industriels. L'un soutenait la religion orthodoxe, l'autre était attiré vers des notions spirituelles peu conventionnelles[547]. Les Verts et les Bleus s'entretuaient pour des problèmes insignifiants comme, par exemple, quel était

le vrai texte d'une prière. Ils s'opposaient en batailles rangées dans les rues pour des sujets de politique économique, renversant des statues et brûlant des bâtiments publics sur leur chemin. Ils s'entretuaient au cours d'émeutes pendant les événements sportifs. Et ils ne se contentaient pas d'un ou deux homicides involontaires au cours d'une violente mêlée. Un jour, les Verts cachèrent des pierres et des dagues dans leurs paniers de fruits, se rendirent à une fête

religieuse et massacrèrent trois mille de leurs opposants Bleus[548].

Finalement, les Verts et les Bleus déclenchèrent une révolution dans laquelle ils cédèrent à leur envie de tuer leurs voisins. Ils tuèrent les fils de l'empereur sous ses yeux, puis l'assassinèrent à son tour. Les factions révolutionnaires installèrent leur propre candidat impérial, Phokas, sur le trône. Le réformateur lança un bain de sang politique d'une

proportion dévastatrice[549]. Déterminés à ramener l'état vers une pureté « morale » et religieuse, il liquida tous ceux dont les opinions n'étaient pas tout à fait conventionnelles

La superpuissance perse ayant été écartée, les citoyens byzantins crurent que seuls leurs adversaires internes importaient. Ils oublièrent que d'autres ennemis pouvaient exister à l'extérieur des confortables frontières de leur pays. Alors que les Byzantins se

battaient dans les rues au sujet de points précis de théologie, une horde de bédouins et de marchands originaires de trous perdus quitta le désert inconnu vers le sud-est, dans une frénésie déclenchée par une nouvelle religion qui faisait de la bataille un acte sacré. Les armées de l'Islam s'emparèrent de la quasi-totalité des possessions des Byzantins querelleurs. Les Mahométans prirent la Syrie, la Palestine, l'Arménie, la Mésopotamie et l'Égypte en seulement douze

ans[550]. Puis ils arrachèrent petit à petit l'Afrique du Nord, l'Espagne, la Grèce, la Yougoslavie et le reste des mains des Byzantins.

En 1453, même Byzance tomba, pour devenir la capitale d'un Empire Islamique. Le nom de la ville, Constantinople, disparut de la carte, remplacé par l'étiquette turque « Istanbul ». Comme les citoyens de la capitale de Constantin, nous préférons nous combattre les uns les autres plutôt que de

reconnaître une simple réalité : il y a des personnes dans le monde extérieur qui savourent d'avance le moment où elles nous détruiront. Nos mouvements antinucléaires des années 1980 n'étaient pas dirigés vers les fabricants de bombes atomiques du Pakistan, de l'Iran, de l'Irak ou de la Corée du Nord, seulement vers ceux de Washington. Nos manifestants contre l'ingérence américaine au Salvador ou au Nicaragua se moquaient des millions de morts du Cambodge, des vingt mille

personnes assassinées en Syrie, du génocide de l'Afrique noire. Ils concentraient leur attention uniquement sur les crimes américains.

Nos luttes internes nous empêchent souvent de voir les dangers externes. Sous la présidence de Ronald Reagan en 1983, les États-Unis envoyèrent des marines au Liban en tant que force de paix, dans l'espoir de calmer la violence civile qui déchirait Beyrouth. Un jour, un membre du Hezbollah, groupe

inspiré par les Ayatollahs, dirigea un camion plein d'explosifs sur l'immeuble où les marines et les soldats français étaient installés, tuant plus de deux cents hommes, la plupart désarmés et endormis.

Les hommes politiques et les reporters ne condamnèrent pas les groupes qui avaient déclaré tous les infidèles occidentaux aussi impurs que des excréments, méritant uniquement d'être fracassés par une « main de fer ». Les agences

gouvernementales ne cherchèrent pas les meurtriers et ne tentèrent pas de les empêcher d'attaquer à nouveau. Au contraire, aux États-Unis, les journalistes et les politiques lancèrent une enquête visant à trouver un traître américain : l'un des leurs qui n'avait pas « réussi à fournir à la base la sécurité appropriée. » La tendance à se chamailler en interne a totalement anéanti notre capacité à observer avec attention les menaces extérieures. Et nous ne pourrons

jamais déjouer des menaces que nous refusons de voir. Personne ne reste éternellement au sommet de l'ordre de préséance. C'est une leçon difficile à apprendre. Le débat est une nécessité, mais s'il devient irrationnel, violent et aveugle aux menaces situées à l'extérieur de nos frontières, il peut nous condamner aussi sûrement qu'il condamna les Byzantins.

~ 46 ~

Mieux vaut être pauvre et avoir du prestige qu'être riche et en disgrâce

Les dons engendrent
des esclaves.
Claude Lévi-Strauss

Nous autres, Occidentaux,

avons essayé d'utiliser toutes les vieilles techniques chinoises pour établir la paix. Depuis les années 1890, nous avons joué avec le désarmement. (Dans les années 1920, nous avons partiellement réussi la procédure de désarmement. La réduction spectaculaire des forces militaires internationales laissa le champ libre à Hitler[551].) Nous prônons les vertus de la diplomatie et lorsque nos propres barbares sont concernés, nous utilisons la troisième arme de l'arsenal de

pacification chinois : le tribut. Nous justifions nos pots-de-vin aux nations arriérées par une nouvelle philosophie, qui n'a certainement jamais traversé l'esprit des sages bureaucrates de l'Empire Chinois. Nous expliquons que nos dons sont des fonds de développement, destinés à amener la paix en déracinant les causes mêmes du mécontentement et de la guerre. Nous appelons cette nouvelle forme de tribut « des aides internationales ».

Dans de nombreuses cultures, pourtant, donner quelque chose à quelqu'un est une façon de l'humilier. C'est une technique vicieuse pour attirer l'attention sur la modeste position du bénéficiaire sur l'échelle hiérarchique. Prenons, par exemple, les « grands hommes » de Mélanésie et de Nouvelle-Guinée. À l'époque où les pratiques traditionnelles n'avaient pas encore été supplantées par les coutumes occidentales, un jeune habitant de la Nouvelle-Guinée travaillait

comme un fou pour s'élever aux yeux de ses pairs. Il trimait fiévreusement pour accroître sa production de porcs, d'ignames et de noix de coco. Il faisait participer ses femmes, ses enfants et les membres de sa famille à la course frénétique vers la productivité agricole. Si tout se passait bien, il utilisait les bénéfices pour la construction d'un pavillon pour les hommes. Lorsque les voisins, ravis de la nourriture et des divertissements qu'ils trouvaient dans le pavillon, étaient

suffisamment impressionnés, l'entrepreneur combatif leur demandait de se joindre à son armée de producteurs de porcs, d'ignames et de noix de coco.

Les efforts du jeune homme connaissaient leur apogée lorsqu'il défiait un « grand homme » : un personnage haut-placé et révéré pour le nombre de ses partisans. Le candidat le provoquait en invitant son vieux rival à assister à un banquet. Au cours de ce grand dîner, l'arriviste offrait à son aîné un

déluge de plats à base de porc, de gâteaux à la noix de coco et de sagous au lait. Les partisans du jeune homme et ceux de son invité comptaient tous les plats qui arrivaient sur la table. Si la montagne de délices offerte par le bleu était assez haute, le grand homme savait qu'il avait de gros ennuis. L'aîné rentrait chez lui et consacrait l'année suivante à pousser ses partisans à produire plus. Puis il invitait son jeune concurrent à un festin dans sa demeure. Il entassait alors également des gâteaux,

des rôtis et des sagous sur la table. Et, à nouveau, la foule tenait un décompte haletant, car si le vieux dignitaire n'arrivait pas à offrir un festin aussi riche que celui que le jeune homme avait offert l'année précédente, tout serait terminé. Le vénérable gentilhomme serait humilié. S'il chutait du haut de l'échelle du prestige, ses partisans l'abandonneraient et le jeune freluquet qui avait lancé le défi ferait un bond spectaculaire dans l'ordre de préséance. Il serait alors le grand homme. En

Nouvelle Guinée, l'homme qui ne pouvait pas donner autant qu'il recevait ne remportait qu'une seule récompense : la disgrâce[552].

Les habitants de la Nouvelle Guinée ne sont pas les seuls à considérer les cadeaux comme une technique d'humiliation. Le peuple Kwakiutl du Nord-Ouest du Pacifique était connu pour ses fêtes au cours desquelles étaient échangés des cadeaux. Au cours de cette fête, un chef Kwakiutl invitait un rival et sa

tribu, puis inondait les invités de présents. Plus le tas de cadeaux était haut, plus l'invité perdait la face, chutant au bas de l'ordre de préséance. Chez les Kwakiutls, offrir des biens est divin, mais les accepter est moins qu'humain[553].

Même nos récents ancêtres avaient compris le pouvoir subversif de la générosité. Les aristocrates européens du Moyen- Age donnaient un festin annuel et invitaient les paysans à venir se remplir le ventre. Ce

rituel concrétisait le fait que le noble était au sommet et les paysans en bas. Le mot anglo-saxon désignant une personne située au sommet du tas social, lord, est une preuve du pouvoir de dénigrement de l'aumône. Le sens littéral de ce mot est « donateur de pain[554] ».

Le rôle de l'aumône comme arme hiérarchique remonte à nos cousins les chimpanzés. Dans un précédent chapitre se trouve une description de ce qui se produit lorsque l'un de ces

amateurs de viande a la chance de tuer une jeune gazelle ou un bébé babouin : les femelles, les petits et même ses rivaux rampent vers le chasseur, les yeux baissés et les mains tendues. Ils gémissent, se tortillent et pleurent[555]. Tel est le pouvoir qu'a la générosité, d'élever le donateur et de rabaisser ceux qui reçoivent. Rien d'étonnant que ceux à qui nous prodiguons notre aide ne nous apprécient pas vraiment.

Les gestes de compassion ont

un but que nous admettons difficilement : ils confirment notre sentiment de supériorité, en nous gratifiant de la certitude que ceux qui reçoivent notre « aide », sont, en effet, en dessous de nous. Cela pousse les bénéficiaires à nous haïr. Ils échangeraient avec joie la nourriture et les couvertures que nous leur envoyons contre la possibilité de regarder leurs « bienfaiteurs » de haut[556].

Les pères de nos politiques étrangères pensent qu'en

soulageant la faim, la pauvreté et la maladie, nous pouvons supprimer le besoin de verser le sang et nous faire aimer du tiers-monde. Cette philosophie n'a pas fonctionné. L'humiliation de celui qui bénéficie de cette charité n'en est que l'une des raisons. Autre raison : nos définitions officielles du manque n'ont pas grand-chose à voir avec la réalité du psychisme humain. Nous supposons que les êtres humains veulent de la nourriture, des vêtements et un abri, mais nous oublions que les

individus ont besoin de quelque chose de beaucoup plus vital : un statut et un prestige[557]. Ils meurent d'envie d'escalader l'ordre de préséance !

Nos organisations humanitaires envoient de la nourriture et des médicaments aux pauvres d'Amérique du Sud, mais lorsqu'on leur permet d'acheter ce qu'elles préfèrent, les femmes des classes défavorisées d'Amérique du Sud achètent quelque chose qu'elles considèrent comme plus vital

que la pénicilline ou des éléments nutritifs enrichis en protéines : elles dépensent leur précieux pécule en rouge à lèvres. Le rouge à lèvres attire les regards admiratifs des hommes et l'envie des femmes. Pour les femmes des bidonvilles d'Amérique du Sud, cette aubaine pour l'ordre de préséance vaut plus qu'un repas équilibré. Nous devrions savoir que les citoyens des pays en voie de développement ne sont pas simplement motivés par le désir d'échapper à la pauvreté. Nous

en avons la preuve aux États-Unis. À Harlem, foyer de privations, le principal désir des adolescents ne concerne pas une chose pratique ; il concerne les symboles de statut. Selon Claude Brown, auteur de Man-child in the Promised Land, les adolescents qui habitent les quartiers noirs de Manhattan se sentent obligés d'avoir deux nouveaux jeans de marque chaque semaine, de se « saper » (s'habiller avec recherche) et de porter des marques de prestige onéreuses telles que Fila ou

Adidas. Un adolescent dit un jour à Brown, « C'est gênant de ne pas en avoir une paire. » À Harlem, le prestige a souvent plus d'importance que de se nourrir, se loger ou se vêtir. Beaucoup plus[558].

Et pourquoi pas ? Le même instinct impose sa volonté aux riches du centre-ville. Leurs âmes resplendissantes dépenseront des sommes d'argent considérables pour acheter des bagages en plastique fragiles uniquement

parce qu'ils portent le logo Vuitton.

Claude Brown a une explication pour cela : les préoccupations des adolescents de Harlem concernant le prestige sont dues à une société affligée par le matérialisme. Brown ne voit pas que la quasi-totalité des tribus et des nations jamais étudiées sont obsédées par une sorte de symbole de statut. Même nus, les insulaires armés de lances du Pacifique portent un cône sur le pénis,

dont les ornements montrent leur rang. Toutes les cultures humaines, y compris les sociétés « sans classes » conçues par le marxisme à ses débuts, sont sous l'emprise de l'ordre de préséance.

La pulsion de l'ordre de préséance est si puissante que la fierté a souvent eu plus de valeur pour les êtres humains que la survie. Les pilotes de la Première Guerre Mondiale refusaient de porter des parachutes parce que les

équipements de secours n'étaient pas

« virils ». Les aviateurs préféraient descendre au milieu des flammes que de glisser d'un cran dans l'ordre de préséance.

D'autres ont fait de même. En l'an 70, les Romains attaquèrent Jérusalem. Un groupe d'Hébreux marcha obstinément vers une place fortifiée du désert nommée Massada. Pendant des années, ils tinrent tête aux légions romaines. Puis, lorsque les Juifs ne purent plus résister

aux attaquants, le groupe entier se suicida[559]. Ces combattants préférèrent la mort à un destin de poulet déplumé en bas de l'ordre de préséance. Rien d'étonnant à ce que l'émotion qui suit une chute désastreuse dans la hiérarchie soit appelée « mortification ». La racine de « mortification » est le latin, mortis, mort. La disgrâce est, pour de nombreux êtres humains, un destin aussi affreux que l'anéantissement physique.

L'humiliation et la force insidieuse de l'aumône peuvent déclencher un cataclysme superorganismique. Prenons l'exemple de l'Iran. De la fin du dix-neuvième siècle à la Première Guerre Mondiale, les Iraniens ressentirent la disgrâce de vivre dans l'ombre des superpuissances. L'Iran dépendait de l'aide des superpuissances, avait honte de cette dépendance et faisait preuve d'amertume face à l'influence que les grandes nations pouvaient avoir sur ses

affaires. En 1879, par exemple, le Chah demanda aux Russes de lever et entraîner une force de police dans le Nord. Les « Brigades cosaques » qui furent alors créées étaient constituées d'officiers russes et de sous-officiers iraniens[560].

En 1907, le Chah perdit patience face au nouveau parlement : le Majlis. Sa solution fut d'appeler les brigades de police dirigées par les Russes, de faire bombarder le bâtiment du parlement et de rétablir

l'autorité autocratique. Les partisans d'une démocratie constitutionnelle demandèrent de l'aide à l'Angleterre. Dix mille d'entre eux trouvèrent refuge sur les terres de l'ambassade anglaise. La même année, les Anglais et les Russes se concertèrent et partagèrent l'Iran entre trois sphères d'influence : un secteur russe au Nord, une zone britannique plus réduite au Sud et un territoire neutre au milieu. À faire de la politique avec les grandes puissances, les Iraniens se

sentaient comme un petit chien courant entre les jambes de géants, un chien en danger d'être piétiné.

Un écrivain né en Iran déclara sans mettre de gants que la Russie et la Grande-Bretagne se battaient pour le cadavre de l'Iran[561]. Puis, au cours de la Seconde Guerre Mondiale, un nouveau chevalier blanc, les États-Unis, vint sauver les Iraniens du déshonneur de la domination par les superpuissances[562]. Les

Américains ouvrirent de nouveaux gisements de pétrole[563], puis entraînèrent et équipèrent les militaires iraniens[564]. Des entreprises américaines créèrent des filiales à Téhéran. Le gouvernement américain donna de l'argent aux Iraniens, aida le pays à se mettre sur la voie du développement et soutint le dirigeant iranien, le Chah, en le conseillant sur toute sa politique, de la sécurité nationale à la gestion de son image dans les journaux

iraniens[565]. Puis des cadres et des conseillers américains s'installèrent dans des villas luxueuses des faubourgs iraniens protégés, embauchèrent des serviteurs iraniens et vécurent comme des rois.

Certaines actions américaines étaient machiavéliques. D'autres étaient généreuses. Elles étaient toutes vouées à s'attirer un ressentiment. Il ne fallut pas longtemps pour que les Iraniens ne retrouvent leur vieux

sentiment d'humiliation et ne comprennent qu'ils étaient encore dans les profondeurs de l'ordre de préséance. Même le Chah pensait que les Américains le méprisaient. Selon son confident occasionnel, l'ambassadeur soviétique, le Chah cherchait la bagarre avec les États-Unis sur des problèmes mineurs pour libérer sa frustration : la frustration d'un poulet qui ressent à quel point il a glissé en bas de l'ordre de préséance[566].

Dans les années 1950, un leader iranien, Muhammad Mossadegh, prit la tête d'un mouvement qui allait humilier les Américains et restaurer la fierté des Iraniens. En tant que Premier Ministre, il décida d'arracher les gisements de pétrole aux Britanniques et au Américains, et d'en faire une propriété nationale iranienne.

Lorsque Mossadegh parlait de fierté iranienne, il tirait littéralement les larmes des yeux de ses concitoyens

iraniens[567]. Les extrémistes islamiques voulaient tuer au nom de Mossadegh et ils tuèrent. Ils assassinèrent entre autres l'incorruptible Premier Ministre Ali Razmara. La crainte inspirée par les partisans fanatiques de Mossadegh était si grande qu'aucun imam ne voulut venir dire les prières aux funérailles de Razmara. Lorsqu'on proposa trois mille livres à un imam pour diriger la cérémonie, il répondit qu'« il accordait plus de valeur à sa vie que cela[568]. » Terrifié par le

pouvoir grandissant de Mossadegh, le Chah quitta le pays[569].

En 1951, le féroce Premier ministre lança la nationalisation du pétrole. Le résultat fut désastreux. Du moins, cela aurait été désastreux si tous les Iraniens s'étaient soucié d'avoir de la nourriture, un abri et des vêtements. La Grande-Bretagne ferma les raffineries et un grand nombre d'employés de la British Iranian Petroleum Company se retrouvèrent sans travail. Les

chefs des tribus habitués à vivre sur les royalties du pétrole se retrouvèrent les mains vides. L'administration de Mossadegh manquait d'argent et, semaine après semaine, les employés du gouvernement ne reçurent plus de salaire. L'économie iranienne devint une invalide[570]. Mais les Iraniens ne se plaignirent pas. Pourquoi ? Le sentiment de pouvoir valait le coup. Les intelligences de l'ordre de préséance s'amusent en descendant ceux qui étaient au sommet.

L'euphorie iranienne n'allait pas durer. Les États-Unis et la Grande-Bretagne s'inquiétaient de la perte de leurs précieux biens fonciers. Avec l'encouragement des Anglais, la CIA organisa le renversement de Mossadegh[571]. Le Chah revint, plus redevable que jamais envers les Américains, et les gisements de pétrole retombèrent aux mains des étrangers. Les Iraniens, cependant, n'oublièrent jamais leur moment de triomphe dans l'ordre de préséance. L'Iran

évolua très bien sous la tutelle américaine. La pauvreté dégringola, l'éducation et les soins de santé se développèrent dans tout le pays, les femmes gagnèrent de nouvelles libertés et le niveau de vie monta en flèche[572]. Les responsables politiques américains étaient fiers de leur réussite. En matière de nourriture, de vêtements et d'abri, les États-Unis avaient aidé l'Iran à accomplir des miracles. Mais le Département d'État (affaires étrangères) et le Chah avaient oublié que la

fierté, la dignité et la domination, les besoins de la pulsion de l'ordre de préséance, peuvent être beaucoup plus pressants que les besoins du corps.

En 1972, après trente et un ans au pouvoir, le Chah crut que son peuple avait enfin atteint le bonheur. Il décida de célébrer cela en organisant une fête. Le monarque invita soixante-huit rois et chefs d'état[573], logea ses invités dans des tentes en soie équipées de

l'air conditionné avec salon, chambre et cuisine, et leur offrit des montagnes de caviar et de nourriture préparée par des chefs[574] venus des restaurants les plus chers du monde[575]. Il présida une parade de ses troupes vêtues d'uniformes anciens. Les atours militaires appartenaient à l'ère de Cyrus et Xerxès, les grands chefs de l'histoire iranienne[576]. Vingt-cinq siècles auparavant, ces Perses avaient construit un empire et le Chah rêvait de faire de même.

Bien que l'Iran doive une grande partie de son évolution aux Américains, un ecclésiastique agitateur affirma que les Yankees avaient enchaîné les Iraniens et leur avaient volé leur amour-propre. Le religieux comprenait les besoins de l'ordre de préséance beaucoup mieux que le Chah. Malgré l'amélioration du niveau de vie, le peuple iranien bouillait de frustration, et, contrairement aux suppositions des Occidentaux, ce n'était pas à cause de l'oppression politique.

La Savak, la police secrète, était brutale, mais le pays offrait plus de liberté qu'aucun de ses plus proches voisins.

En 1978, lorsque l'homme de Dieu le demanda, les Iraniens manifestèrent avec violence. Ils parcoururent les rues par centaines de milliers. Au début, la police et les soldats du Chah se sentirent incapables de faire cesser les manifestations. Finalement, ils se joignirent aux manifestants. Le Chah qui avait donné à son peuple tout ce que

la politique américaine définit comme du bonheur dut quitter le pays, et le religieux qui avait compris les besoins de l'ordre de préséance revint d'exil pour devenir le nouveau dirigeant de l'Iran. C'était l'homme que nous avons déjà rencontré : l'Ayatollah Ruhollah Khomeyni. L'Ayatollah réussit un coup de maître dans l'ordre de préséance. Il prêcha une vision selon laquelle l'Iran était soudain au sommet d'un nouveau type de hiérarchie.

Dans sa rhétorique, les Iraniens passaient du statut de simples disciples de l'Amérique à celui de leaders : les leaders d'une révolution islamique qui allait bientôt balayer le monde entier. Les Iraniens, disait l'Ayatollah, étaient moralement supérieurs aux chiens infidèles, aux démons occidentaux inhumains, qui préféraient leurs chaînes stéréo aux paroles de Mahomet. Les Iraniens suivaient les paroles d'Allah, pas les Américains. Les Iraniens défendaient la cause de

Mahomet, pas les Américains. Les Iraniens suivaient les règles de base de la décence, ils habillaient leurs femmes en noir, interdisaient les baisers et les étreintes en public et prohibaient la nudité des maillots de bain, alors que les Américains jetaient leur impudeur à la face de toute l'humanité. Les Iraniens étaient les hommes vertueux qui châtieraient les continents au nom de Dieu ; les Américains, par contre, étaient les disciples méprisables du Grand Satan[577].

L'Ayatollah avait renversé l'ordre de préséance. Les Américains, les enfants du démon, étaient en bas. Et les Iraniens, bénis d'Allah, étaient au sommet. Quelle indication cela donne-t-il au sujet de la politique américaine extérieure ? La pauvreté est un terme relatif. Les pauvres sont simplement ceux qui se trouvent sur les plus bas échelons de l'échelle hiérarchique. Faites remonter tout le monde, y compris les pauvres, et ceux-ci seront toujours en bas. Les

pauvres qui vivaient à Téhéran sous le règne du Chah possédaient des biens dont les anciens empereurs d'Iran n'avaient jamais rêvé. Cyrus le Grand aurait peut-être offert son royaume contre la radio d'un Iranien vivant dans un taudis ou contre les antibiotiques donnés à un seul enfant frappé par la pauvreté.

Ce qui a fait du bon vieux Cyrus un Dieu sur terre n'était pas sa nourriture, ses vêtements et sa demeure mais sa position

au sommet de l'ordre de préséance.

Les nations du tiers-monde acceptent avec joie nos aumônes et en demandent même plus, mais elles nous détestent souvent pour notre « générosité ». Elles nous en veulent aussi amèrement que le grand homme de Nouvelle Guinée humilié par un déluge de biens terrestres ou le chef Kwakiutl déshonoré par la largesse[578] de son rival. Même si nous éliminons la famine et la maladie, une seule chose

permettra aux nations du tiers-monde de surmonter le déchirement émotionnel de leur destin au sein de l'ordre de préséance : une ascension. Pourtant, la nature de l'échelle hiérarchique est telle que lorsqu'une créature remonte, une autre doit être poussée vers le bas. Nombreux sont ceux qui voudraient que les États-Unis soient ceux que l'on enfonce vers le bas.

~ 47 ~

Pourquoi la prospérité n'entraînera pas la paix

Les maux qui sont
patiemment endurés
lorsqu'ils paraissent
inévitables deviennent
intolérables lorsque
l'idée de leur échapper

est suggérée.

Alexis de Tocqueville

Il y a une autre faille dans notre croyance selon laquelle, grâce à l'élimination de la faim et à l'augmentation des revenus du tiers-monde, la paix s'étendra sur le monde, et que l'éradication de la famine et de la pauvreté dans notre propre pays, fera disparaître les agressions et les meurtres. L'histoire montre qu'un niveau de vie en hausse et une plus

grande assiette de nourriture peuvent être les véritables catalyseurs qui libèrent une tornade de violence !

Grâce à l'augmentation des prix du pétrole, le revenu par habitant de la Libye passa de 40$ en 1951 à 8170$ en 1979[579]. Ce fut une hausse étourdissante. Les citoyens libyens étaient auparavant des nomades du désert, trouvant à peine assez d'herbe dans leurs terres désolées et sablonneuses pour nourrir leurs moutons. À

présent, ils possédaient des camions, des maisons, des radios Sony et des montres Hi-Tech Seiko[580]. En 1979 le Libyen moyen avait, en effet, un revenu supérieur à celui d'un Italien ou d'un Anglais. L'augmentation du niveau de vie ne créa pourtant pas une société plus pacifique. En réalité, le taux de meurtres de la Libye augmenta de façon spectaculaire[581]. De plus, sous l'autorité de Muammar al-Khadafi et de ses rêves révolutionnaires de gloire, la Libye commença à exporter la

terreur dans le monde entier.

Les années de prospérité peuvent être tout aussi nuisibles à la paix. Aux États-Unis, lorsque l'économie est en hausse, les meurtres ne diminuent pas ; ils augmentent ! Le fait le plus ahurissant révélé par une étude du rapport entre les taux d'homicides américains et l'économie de 1929 à 1949 était que les homicides diminuèrent de façon spectaculaire pendant la Grande Dépression[582]. Par ailleurs,

Robert L. O'Connell, spécialiste de l'histoire militaire, soutient que depuis le début de l'étude, les périodes d'optimisme et les explosions de création de nouvelles armes vont de pair[583].

La guerre et le rêve de conquête sont, semble-t-il, moins alimentés par la pauvreté que par le parfum entêtant des nouvelles richesses. Au douzième siècle, les Mongols étaient un peuple nomade, vivant dans les plaines de l'Asie orientale. Leur économie était

basée sur leurs chevaux. Ils buvaient du lait de jument et faisaient la guerre à cheval[584]. Pour compléter leur régime alimentaire lors de leurs longs voyages, les Mongols piquaient le cou de leur cheval, prélevaient le sang qui coulait, le mélangeaient avec le millet qu'ils transportaient dans une poche latérale et mangeaient la pâtée rougeâtre tout en galopant dans la campagne.

À la fin du douzième et au début du treizième siècle, les

Mongols bénéficièrent d'un essor économique : le beau temps augmenta leurs provisions de fourrage[585], permettant une hausse spectaculaire du nombre de poulains. Les Mongols, interprétant l'augmentation du pâturage comme le signe que Dieu leur offrait le monde entier, partirent se livrer à des saccages. En moins de soixante-dix ans, ils conquirent un territoire presque deux fois plus grand que l'Empire romain. Il comprenait la Chine, la Russie, la Perse, la Syrie, l'Irak et des

régions de l'Europe de l'Est[586]. Cet empire ne fut pas réuni grâce à leur douce persuasion. Un descendant mongol, Tamerlan, est célèbre pour avoir construit 120 tours avec des têtes décapitées dans l'opulente cité de Bagdad. Inutile de dire que les crânes avaient été séparés des vertèbres qui les soutenaient par des épées mongoles[587].

Mais pourquoi le carnage suit-il si fréquemment une augmentation du bien-être[588] ?

Un indice peut être fourni par cet étrange phénomène : le taux de meurtres s'accroît après une guerre. L'on pourrait penser que cette hausse concerne principalement les nations vaincues, dont les citoyens sont frustrés, et serrent les dents face à leur infortune, mais tel n'est pas le cas. Les meurtres augmentent surtout dans les pays vainqueurs[589]. Le même phénomène a été observé chez les animaux. Lorsque deux groupes de macaques rhésus sont coincés sur un territoire

plus petit que ce à quoi ils sont habitués, l'un des groupes impose agressivement son droit de dominer l'autre et monopolise les terres disponibles. Alors que la bande victorieuse soumet ses rivaux, une chose étrange se produit. Les membres de la troupe vaincue « luttent moins fréquemment entre eux. Mais à l'intérieur du groupe dominant, qui est en passe d'acquérir de nouveaux espaces, les interactions agressives augmentent. » Pour quelle raison[590] ?

La réponse nous ramène à l'influence de l'ordre de préséance sur la testostérone. Dans des études menées sur des singes combatifs et des équipes universitaires de catch rivales, un fait simple a émergé[591]. Les niveaux de testostérone augmentent chez les vainqueurs et baissent chez les perdants.

La testostérone rend les vainqueurs agités, confiants et agressifs[592]. Les stéroïdes pris par les athlètes, par exemple, sont une version synthétique de

la testostérone naturelle. Ces substances peuvent engendrer une hardiesse qui frôle la folie. Les psychiatres Harrison G. Pope et David L. Katz, respectivement du McLean Hospital et de la Harvard Medical School, ont interrogé quarante-et-un culturistes utilisant des stéroïdes et ont découvert, entre autres, que l'un de ces athlètes était convaincu qu'il pouvait sauter de la fenêtre du troisième étage sans se faire mal. Un autre avait acheté deux voitures de sport onéreuses, puis les

avait crânement conduites à 70 km/h dans un arbre pendant qu'un ami filmait l'exploit[593].

La testostérone est l'élixir de la bagarre par excellence. Injectez à un jeune coq cette hormone remarquable et l'oiseau part chercher la bagarre en se pavanant. De plus, il remporte généralement cette bagarre et monte d'un échelon sur le plan social[594]. L'une des raisons de ce phénomène semble apparaître dans le travail du chercheur turc Una Tan, qui a démontré

que la testostérone peut effectivement accroître les prouesses physiques[595].

Selon Edward O. Wilson, même les « poules qui reçoivent de faibles doses de testostérone deviennent plus agressives et gravissent un échelon dans la hiérarchie de domination du groupe[596]. » En fait, injecter de la testostérone propionate à quelques poules est une bonne méthode pour déclencher une révolte dans la basse-cour[597]. Un groupe social qui vient de

bénéficier d'un coup de chance est peuplé d'hommes et de femmes qui ont remporté une importante victoire. Les leaders sont shootés par la testostérone ! Rien de surprenant à ce que les Mongols, ivres d'une nouvelle prospérité, aient parcouru les plaines asiatiques tel un ouragan cherchant la bagarre : ils débordaient d'hormones de l'agressivité. Mais quelle est la logique sous-jacente à ce bouleversement hormonal ? La conséquence minimale d'un coup de chance est évidemment

de rendre les gens plus heureux de vivre. Cela peut déclencher un accès de gratitude, pas un désir irrépressible de galoper au loin et de s'emparer d'encore plus de choses. Mais la biologie refuse de céder à ce sens commun.

Le crapaud à pied de bêche d'Arizona vit dans l'un des déserts les plus arides du monde. Sa survie est un miracle. Pour vivre, le crapaud a besoin d'eau, sans laquelle ses cellules s'étiolent et meurent. Et il lui en

faut des flaques entières pour se reproduire. Pourtant, des mois passent dans le désert du Sud-Ouest sans qu'il ne pleuve. Parfois, ces mois se transforment en années. Comment le crapaud à pied de bêche se maintient-il en vie ?

L'animal suit une stratégie simple. Lorsque les temps sont durs, il économise son énergie. Alors que le désert s'assèche et que le soleil devient de plus en plus chaud, le crapaud creuse le sable et commence à hiberner,

ralentissant son métabolisme et conservant chaque goutte d'eau et chaque parcelle d'énergie dans sa chair. Là, le crapaud reste étendu sans bouger, mois après mois. Si l'amphibien émergeait de cet état léthargique trop tôt, son accès d'optimisme mal synchronisé pourrait être mortel. Il pourrait brûler l'eau et les nutriments dont il a besoin pour passer les mois suivants. S'enterrer à nouveau dans le sable ne changerait rien, car les provisions stockées dans son

corps auraient disparu. Alors, dans ses jours de pauvreté, lorsque que le sol du désert est desséché, le sage crapaud reste tranquillement sous terre.

Une soudaine prospérité fait remonter le crapaud à la surface. Lorsqu'une averse trempe le territoire de l'Arizona, le crapaud à pied de bêche est réveillé en sursaut par une augmentation de ses hormones. Il sort de sa léthargie, est pris d'un grand enthousiasme et sort avec difficulté à l'air libre,

cherchant une flaque comme un fou. Lorsqu'il en trouve une, il coasse autant qu'il le peut, espérant pousser les femelles de son espèce à se rassembler autour de lui. En peu de temps, la flaque devient le foyer d'actions sociales. Les mâles et les femelles se lancent dans une orgie sexuelle. En vingt-quatre heures, la flaque idyllique du crapaud à pied de bêche s'emplit du résultat de cette orgie : une horde grouillante de têtards[598]. La pauvreté rend le crapaud à pied de bêche passif et inerte,

mais l'arrivée de la prospérité stimule un vif désir de profiter encore plus de la vie.

Le crapaud à pied de bêche suit une loi biologique de base. Ce même principe fait de la montée rapide de la chance chez les êtres humains une chose extrêmement dangereuse. La Nature interrompt les dépenses d'énergie lorsque les ressources disparaissent, mais elle libère cette énergie lorsque de nouvelles ressources surviennent. Elle pousse ceux

qui sont dans le besoin à rester calmement assis et à endurer leur destinée, mais lorsque la fortune soulève le voile du désespoir, la biologie donne aux âmes chanceuses qui se sont posées sur une voie ascendante une bonne dose de zèle maniaque.

Le lien entre le rouleau compresseur humain qu'est la testostérone et l'état d'hyperactivité des créatures comme le crapaud n'est pas une simple métaphore. Les

expériences indiquent que la testostérone est l'hormone qui secoue les créatures en hibernation pour les faire sortir de leur état métabolique engourdi lorsque les ressources de l'environnement reviennent enfin[599]. La testostérone a un impact tout aussi impressionnant sur les créatures qui ne do ment pas pendant les saisons difficiles. Pendant l'hiver, lorsque les temps sont durs, le canari est un oiseau silencieux. Mais lorsqu'arrive le printemps, son

corps produit une augmentation de testostérone qui entraîne un désir soudain de chanter. La testostérone produit l'enthousiasme musical, entre autres, en déclenchant une multiplication des neurones dans le cerveau[600].

Nous pouvons observer le même outil de conservation biologique en nous-même. Asseyez-vous devant un repas. Une demi-heure plus tard, au plus, après avoir commencé à manger, vous commencez à avoir

chaud[601]. La nourriture que vous mâchez n'a pas encore atteint votre sang : en fait il lui faudra des heures avant d'être digérée[602]. Alors, d'où vient l'énergie soudaine qui nous donne chaud ? Le corps a gardé de l'énergie en réserve, tout comme il le fait dans le cas du crapaud à pied de bêche. Ces calories stockées sont destinées à vous permettre de tenir au cas où vous sauteriez un repas ou que vous vous trouviez au milieu d'une famine. Une fois que la première bouchée d'un

nouveau repas passe vos lèvres, vos régulateurs métaboliques concluent qu'il y a de la nourriture à disposition et libèrent une partie des nutriments amassés dans votre sang. Au moins trois fois par jour, votre corps utilise la logique du crapaud, gardant sa réserve jusqu'à ce qu'il sente l'arrivée de nouvelles ressources. Le corps utilise la même stratégie lorsque vous faites un régime. Il sent que la dose de nourriture disparaît, suppose que vous êtes obligé de

passer les mois suivants sans rien à manger et ralentit votre métabolisme pour faire des réserves[603]. Comme il s'agrippe à l'énergie cachée dans nos tissus gras comme un grippe-sou s'agrippe à son argent, nous avons du mal à perdre du poids.

Ces stratégies alimentaires sont contrôlées par une partie du cerveau nommée hypothalamus[604].
L'hypothalamus régule également la colère et le désir d'attaquer. Des chats dont

l'hypothalamus antérieur est stimulé électriquement déchiquetteront un rat. Par ailleurs, comme des Mongols partant joyeusement pour des descentes, ces chats apprendront à se diriger dans un labyrinthe uniquement pour le plaisir de bondir sur un rongeur placé au bout de celui-ci[605].

Comme le crapaud à pied de bêche, dans les périodes de désespoir, les cultures humaines entrent dans un sommeil passif. Les intouchables, en Inde, n'ont

quasiment jamais essayé de renverser le système qui les maintient dans cette soumission misérable. Ils se sont résignés à leur sort. Mais donnez des ressources à un groupe social et, soudain, il est plein d'énergie, d'optimisme et d'agitation. Les serviteurs peuvent être pris d'une envie de saisir le couteau avec lequel ils ont coupé la viande du maître et de le planter dans sa gorge. Les nations qui se complaisaient passivement dans le bourbier de l'abattement se mettent à la recherche d'un

adversaire à cogner dans l'espoir d'accaparer un nouveau territoire. Les Arabes, par exemple, sont restés endormis jusqu'à ce que les richesses du pétrole ne les frappent au début des années soixante-dix ; puis leurs terroristes attaquèrent l'Occident[606]. Cette exubérance meurtrière était le produit d'un cocktail chimique, une potion biologique bourrée de testostérone. La leçon est simple. La défaite endort le superorganisme. Tout comme la pauvreté. Mais une victoire

militaire ou un déluge de nouvelles richesses éveille les énergies sociales, poussant les instincts de l'ordre de préséance à relever leurs têtes chamailleuses. Et lorsqu'une société est réveillée, il faut s'en méfier. Aider ceux qui ont moins de chance que nous est une nécessité morale, mais ne nous attendons pas à ce que cela amène la stabilité. Et ne recherchons surtout pas la gratitude ni la paix.

~ 48 ~

La signification secrète de « Liberté », « Paix » et « Justice »

Baignons nos mains
dans le sang jusqu'au
poignet, couvrons-en
nos glaives. Et puis
nous sortirons, nous
irons au Forum et
brandissant nos armes
sanglantes au-dessus de

nos têtes, clamons tous
: « Paix, délivrance,
liberté ! »
Shakespeare, Jules
César

Et la liberté, la justice et l'égalité ? Le but n'est-il pas de mettre toutes les nations sur un pied d'égalité ? N'est-ce pas ce à quoi devrait servir la paix ? Nous n'assisterons pas à une égalité des nations au cours de notre vie. Pourquoi ? Parce que la paix, la liberté et la justice sont des concepts illusoires. Ils dissimulent sous leur surface les

instincts de l'ordre de préséance.

Les poulets de la basse-cour étudiés par le naturaliste Schjelderup-Ebbe connaissaient des périodes de paix, mais jamais d'égalité. Peu importe que tout se passe tranquillement, il y avait toujours un oiseau dominant et il y avait toujours un poulet malchanceux piétiné au bas de l'échelle sociale. Cet état de fait ne se limite pas à la volaille fermière. Les chimpanzés, les babouins et les anthropoïdes, les

parents animaux avec lesquels nous partageons le plus grand nombre d'instincts sociaux, sont tous prisonniers d'instincts hiérarchiques profondément enracinés. Et nous aussi, apparemment. Lorsque nous prêchons les notions de liberté, de paix et de justice, nos intentions sont loin d'être honnêtes.

La liberté d'un homme est très souvent l'oppression d'un autre. Cela est vrai que l'on soit un citoyen à l'aise dans une

société civilisée ou un barbare impatient de forcer son passage vers le haut de l'échelle. Par exemple, Vercingétorix, l'adversaire de Jules César, utilisa une promesse de liberté pour unir les tribus gauloises et les diriger dans de nombreuses batailles contre les Romains.

Les Gaulois n'étaient pas des petits groupes de primitifs en pagnes de fourrure. Leurs chefs savaient souvent lire et écrire le grec[607], et débattaient de la philosophie du cosmos[608]. La

population gauloise était divisée en nations importantes, chacune constituée de milliers de citoyens et dirigée par ses propres hommes politiques ; mais les royaumes gaulois ne voyaient pas tous les choses de la même façon. Vercingétorix rassembla ces Etats en une alliance qui pouvait affronter la puissance romaine grâce au mot magique liberté. Il proclama avec passion que les Gaulois devaient s'unir et se battre pour arracher leur liberté à l'oppression romaine.

Mais Vercingétorix omit d'expliquer quelle était son idée précise du fonctionnement de cette libération. La liberté, telle qu'il la voyait, devait consister en l'union de toutes les nations gauloises afin qu'elles puissent agir avec un esprit unique. L'esprit de qui ? De Vercingétorix, bien sûr. Pour assurer la solidarité, Vercingétorix tortura et tua ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui. Parfois, il était plus humain. Il coupait les oreilles et arrachait les yeux de ceux qui

ne partageaient pas son opinion, puis envoyait l'homme mutilé chez lui en avertissement pour quiconque serait tenté de considérer des idées indépendantes[609]. La liberté que Vercingétorix proposait aux Gaulois était l'échange d'une tyrannie contre une autre.

Paix est un autre mot maltraité par ceux qui cachent leurs objectifs concernant l'ordre de préséance. Il signifie souvent, « Puisque je suis au sommet, maintenons le *status quo* » ou, «

Maintenant que j'ai réussi à grimper sur vos épaules, seriez-vous assez aimable pour rester assis sans bouger. »

Justice est le terme utilisé par ceux qui sont en bas de l'échelle et qui tentent de monter. Lorsque ces gens parlent de « se battre pour la justice », ils veulent généralement dire, « Battons-nous jusqu'à ce que j'arrive au sommet. » Une fois que les passionnés de justice se sont installés sur le plus haut

échelon, ils deviennent invariablement des défenseurs dévoués de la « paix ».

Dépourvus de leur camouflage social, les slogans de liberté, de paix et de justice sont souvent des armes que ceux qui tentent d'atteindre une supériorité hiérarchique utilisent pour repousser les autres dans les rangs les plus bas de l'ordre de préséance. Cela peut être vrai lorsque les slogans sont prononcés par des individus. Et cela peut être vrai

lorsque ces mots sont utilisés pour motiver des superorganismes.

Au cours des premiers jours de la révolution iranienne de 1978, les Américains furent horrifiés d'apprendre les atrocités commises sous l'autorité du Chah. Ils découvrirent que Muhammad Reza Pahlavi, leur allié loyal depuis 1941, avait employé une police secrète pour traiter avec ses opposants. La force de police cachée iranienne, la Savak,

avait envoyé les critiques de Pahlavi en prison et les avait traités de la façon la plus effroyable. Les agents de la Savak avaient déshabillé des jeunes femmes et leur avaient brûlé le bout des seins avec une cigarette[610]. Ils avaient gardé un vieil homme politique arthritique dans une cellule avec de l'eau jusqu'à la taille[611]. Ils avaient battu une professeur d'université qui avait lu des poèmes politiques au cours d'une conférence publique, fait disperser des rassemblements de

groupes de l'opposition par des escouades de gangsters, posé des bombes dans les maisons et les bureaux d'avocats spécialisés dans les droits civiques et fusillé (selon leur propre aveu) 174 guérilleros urbains après des procès secrets[612]. Pour couronner le tout, ils avaient été guidés par des conseillers américains. En 1978, lorsque le Chah fut obligé de s'enfuir du pays, l'Ayatollah[613] déclara que la révolution était une recherche passionnée de justice. C'était, affirma Khomeyni, un

mouvement nécessaire pour libérer l'Iran de la tyrannie[614]. Mais lorsque Khomeyni revint de son exil à Paris pour prendre les rênes du soulèvement qu'il avait fomenté, le caractère illusoire des mots liberté et justice devint évident.

Au cours de l'année suivante, Khomeyni installa des hommes semblables à lui-même au pouvoir. C'était des ecclésiastiques musulmans qui avaient passé leur vie à étudier le Coran et à enseigner leurs

pensées. Le pouvoir de ces bergers spirituels, à peu près équivalents à nos prêtres, pasteurs et rabbins, prit rapidement de l'ampleur. Au nom de la révolution censée apporter la liberté, les saints hommes iraniens firent fermer dix journaux. La liberté de parole, dirent-ils, pouvait pousser le peuple à critiquer l'Islam, péché qui n'était pas autorisé. La vraie liberté c'était d'avoir le droit de rendre le culte comme on vous le disait[615].

Lorsque Khomeyni prit le pouvoir, ses partisans révolutionnaires mirent en place des tribunaux irréguliers, poussèrent victime après victime sur le banc, et exécutèrent un total de dix mille « criminels et contre-révolutionnaires[616] ». Les « tribunaux révolutionnaires » se réunissaient à minuit, menaient leurs séances en secret, refusaient de laisser les accusés s'y défendre et supprimaient souvent les victimes parce que l'un des « juges révolutionnaires » auto-proclamés avaient une

rancune personnelle contre elles.

Le Premier ministre Mehdi Bazargan considérait cela comme un scandale, mais Khomeyni déclara que le fonctionnement des tribunaux était celui de la véritable « justice » islamique. L'historien et journaliste iranien Shaul Bakash explique que « Selon Khomeyni, le fait que l'on demande des procès publics, des avocats de la défense et des procédures correctes était le

reflet de la ‘maladie occidentale qui nous envahit’, que ceux qui étaient jugés étaient des criminels et que les ‘criminels ne devraient pas être jugés, qu’ils devraient être tués.’ » L’idée de justice selon Khomeyni, était donc notre idée du despotisme[617].

Les « crimes » pour lesquels les individus étaient exterminés sous l’autorité des « tribunaux révolutionnaires » de l’Ayatollah allaient de l’appartenance au mauvais parti politique à la «

corruption sur terre ». Le 3 juillet 1980, deux femmes et deux hommes d'âge moyen furent vêtus de robes blanches dans la ville de Kerman, conduits jusqu'à un terrain découvert, enterrés jusqu'au cou et lapidés à mort. Les femmes étaient accusées de prostitution et les hommes de « crimes sexuels ». Le juge qui avait prononcé la sentence jeta la première pierre. Le procureur en chef du pays était extrêmement enthousiaste au sujet des exécutions. La

lapidation apparaît dans le livre sacré et le haut fonctionnaire triomphant déclara : « nous approuvons tout ce qui est dans le Coran[618]. »

Tout le monde n'était pas d'accord avec le fait que l'État soit gouverné par une bande d'ecclésiastiques, mais ceux-ci renforcèrent vigoureusement leur domination, en organisant des armées personnelles, en encourageant la création de brigades révolutionnaires armées de mitraillettes et en

contrôlant le Hezbollah, des groupes de Musulmans fanatiques armés de matraques. Si les groupes laïcs tentaient d'organiser un rassemblement, le Hezbollah chargeait la foule, matraque à la main, brisait quelques crânes et chassait les participants. Si les leaders de l'opposition se montraient dangereux, les saints hommes les faisaient arrêter par des membres des brigades révolutionnaires, juger par des « tribunaux révolutionnaires » soigneusement sélectionnés

sous le contrôle direct des ecclésiastiques, et emprisonner ou exécuter. Les chefs fusillés ou emprisonnés avaient souvent combattu au côté des religieux pour renverser le Chah haï. Ces « criminels » avaient eu l'impression de se battre pour leur liberté.

Les ecclésiastiques musulmans, dirigés par l'Ayatollah, « islamisèrent » la société, en donnant leurs concitoyens en pâture à un mème consacré. L'opposition à ce

mème était l'un des crimes les plus graves. Lorsque le Président Bani Sadr critiqua le parti politique ultrareligieux des ecclésiastiques en pleine expansion, ceux-ci envoyèrent des bandes du Hezbollah armées de matraques attaquer les partisans de Sadr. Ils arrêtèrent les membres du personnel présidentiel, fermèrent les journaux dans lesquels il publiait ses opinions et réunirent des foules sous sa fenêtre pour chanter « Mort à Bani Sadr. » (À propos, lorsque la

foule en eut assez de hurler à pleins poumons le nom de Bani Sadr, les chefs lui indiquèrent de changer de refrain : « Mort aux États-Unis. ») Finalement, les ecclésiastiques destituèrent Bani Sadr, qui dut fuir pour sauver sa vie.

D'autres critiques furent moins chanceux. Des pelotons d'exécution abattirent une fillette de treize ans et sa sœur pour sympathie envers les opposants politiques de l'Ayatollah. Elles ne furent pas

les seules jeunes à être victimes de la « liberté » selon Khomeyni. Lorsque des étudiants du collège de Téhéran se plaignirent que leurs professeurs aient été éliminés pour non-conformité politique, les fonctionnaires révolutionnaires leur apprirent une leçon. Ils firent défiler quatre enseignants dans la cour de l'école, rassemblèrent les étudiants et fusillèrent les pédagogues. Ces écoliers de Téhéran eurent plus de chance que beaucoup d'autres. Sur les milliers de personnes torturées

ou exécutées entre juin 1981 et septembre 1983, la moitié étaient dans le secondaire ou à l'université.

Entre-temps, les Gasht-e Thar Allah, « les unités mobiles de la colère de Dieu », parcouraient en voiture les rues de Téhéran à la recherche de citoyens ayant des visages suspects et des groupes de voyous révolutionnaires pénétraient dans les maisons et mitraillaient leurs habitants.

Les nouveaux dirigeants

iraniens qualifiaient leur rudesse de « justice islamique ». Peu de temps auparavant, ces mêmes leaders avaient jugé tyrannique une attitude beaucoup plus humaine. Lorsque les Ayatollahs demandaient avec force et constance l'expulsion du Chah dans les années soixante et soixante-dix, l'une des cruautés qu'ils dénonçaient était l'exécution d'Iraniens impliqués dans des affaires de drogue. Et combien d'Iraniens le Chah condamna-t-il à mort ? Une

poignée. Sous l'autorité de l'Ayatollah, deux cents Iraniens furent exécutés pour trafic ou usage de drogue[619]. Et ils furent nombreux à être exécutés après des procès au cours desquels les preuves étaient, au mieux, minces. Lorsque le Chah avait agi ainsi, c'était une atrocité ; mais pour l'Ayatollah c'était la justice. La justice peut donc être un terme tout à fait relatif.

Quatre ans après le début de la révolution iranienne, son premier Premier ministre, Mehdi

Bazargan (à peu près le seul homme en Iran à pouvoir exprimer une plainte sans se faire tuer), déclara que le gouvernement des dignitaires islamiques n'avait fait que créer une « atmosphère de terreur, de peur, de vengeance et de désintégration nationale. » « Qu'a accompli l'élite dirigeante en quatre ans », demanda Bazargan, « à part apporter la mort et la destruction, remplir les prisons et les cimetières de chaque ville, créer de longues files d'attente, des pénuries, des

prix élevés, le chômage, la pauvreté, les sans-abris, les slogans répétitifs et un avenir sombre ? » Ce qu'avait réellement accompli le gouvernement était simple. Il avait réorganisé l'ordre de préséance iranien, en supprimant la bête dominante, le Chah, et en le remplaçant par l'Ayatollah. Entre-temps, Khomeyni avait fait monter les ecclésiastiques islamiques au sommet de l'échelle sociale. Comme dans le cas de Vercingétorix, la liberté d'un

homme signifiait l'oppression d'un autre.

Ce principe ne s'applique pas uniquement à l'ordre de préséance d'un pays mais également à l'ordre de préséance extérieur. Les dignitaires religieux iraniens voulaient non seulement escalader l'ordre de préséance intérieur mais aussi avancer dans la hiérarchie internationale : l'ordre de préséance des nations.

À l'époque du Chah, les révolutionnaires iraniens

avaient donné de nombreuses conférences sur les dangers de la domination étrangère. À la fin de la révolution, néanmoins, ces mêmes « combattants de la liberté » repoussèrent l'idée que les autres pays méritaient aussi d'être libres de tout contrôle étranger. Au Congrès des critiques musulmans de la constitution qui se tint en Iran, peu de temps après la révolution, une faction affirma que l'Iran « ne reconnaît aucune frontière » et insista passionnément sur l'éventuelle

création d'un état unifié de toutes les nations musulmanes. Les Iraniens, bien sûr, tiendraient les rênes de cet immense super-Etat, en le dirigeant d'une poigne de fer.

Un autre auguste participant à ce congrès ridiculisa l'idée d'autodétermination pour les autres pays. L'orateur attaqua la proposition que l'Iran « ne s'autoriserait jamais à être dominé ni à dominer. » Les gouvernements islamiques, déclara-t-il, avaient le devoir de

répandre l'Islam. « La culture et le savoir islamiques », ajouta-t-il, « sont par nature dominants[620]. » Par conséquent, le préambule de la constitution iranienne établie sous l'autorité de l'Ayatollah parle de la « mission idéologique de l'armée et de la garde révolutionnaire de répandre la souveraineté de la loi d'Allah dans le monde. »

En d'autres termes, le jour de la paix ne viendrait que lorsque nous, païens, serions tombés à genoux et aurions embrassé la

vraie religion, nous permettant ainsi d'être placés dans les enfers d'un ordre islamique mondial. C'est le cas classique d'un mème poussant un superorganisme à s'étendre.

Les Iraniens prirent cette responsabilité de conquérir le monde très au sérieux. Ils demandèrent le renversement de l'Iraquien Saddam Hussein et rêvèrent de faire de l'Irak un satellite iranien. Après la mort de 100 000 personnes au cours de la guerre Irak-Iran et deux

millions de réfugiés, les Iraniens refusèrent de négocier la paix. Ils étaient déterminés à lutter jusqu'à ce qu'Hussein laisse la place à un chef « révolutionnaire » sous la coupe de l'Ayatollah[621]. Lorsque la Guerre Iran-Irak parvint enfin à un cessez-le-feu en août 1988, le conflit avait tué un million de personnes[622].

Les Iraniens éveillèrent des mouvements révolutionnaires dans les nations du Golfe Persique. Ils devinrent une force majeure au Liban, où ils

exercèrent une influence considérable sur la population chiite encline à la violence[623]. Ils diffusèrent leur propagande révolutionnaire parmi les habitants musulmans de l'Union Soviétique[624]. Ils financèrent le Hamas palestinien, qui appela à l'annihilation mondiale de tous les Juifs. Sur un autre continent, ils poussèrent à l'agitation les populations musulmanes de Malaisie. Ils aidèrent le Front de Libération National Moro islamique à prendre le contrôle de treize

provinces dans les Philippines à majorité catholique[625]. Et au milieu des années quatre-vingt-dix ils soutenaient des chefs militaires africains tels que Mohammed Farah Aidid en Somalie dans ce que le journaliste français pro-islamique Thierry Lalevee appela une vigoureuse « stratégie d'encerclement de l'Afrique et du Moyen-Orient[626]. »

L'Ayatollah iranien et Vercingétorix le Gaulois se battirent tous les deux pour une

place devant l'auge comme des poulets dans une basse-cour. Ils rassemblèrent tous deux des partisans de leur cause. Et ils réunirent tous deux un superorganisme affamé dirigé par un mème. Mais les maîtres de la rhétorique n'émurent pas en se comparant à des animaux de ferme. Loin de là. Ils rallièrent des partisans grâce à trois mots trompeurs, maquillés par une force morale : liberté, paix et justice.

L'ascension et la chute de l'empire Américain

~ 49 ~

Le déclin victorien et la chute de l'Amérique

Qu'une nation soit aujourd'hui puissante et riche ou non ne dépend pas de l'abondance ou de la sécurité de sa puissance ou de ses richesses, mais

principalement du fait que ses voisins en possèdent plus ou moins.

Philip Von Hornigk, mercantiliste allemand, 1690

La violence n'est pas la seule façon dont une nation peut être battue dans la course hiérarchique. Dans De l'autre côté du miroir[627], la Reine de Cœur dit que pour rester en place il faut courir très, très vite et que pour aller n'importe où, il faut courir encore plus vite.

Staline exprima cela autrement : « Ceux qui traînent derrière seront battus. » Ceci est tout particulièrement vrai pour les superorganismes.

L'Angleterre victorienne n'eut pas la sagesse de la Reine de Cœur. La Grande-Bretagne perdit alors sa domination du monde. Les Victoriens disaient que le soleil ne se couchait jamais sur leur empire, et cette déclaration était littéralement vraie. Sous le règne de Victoria, les Anglais dominaient 25% de

la surface terrestre de la planète[628]. Ils gouvernaient près de vingt millions de kilomètres carrés de territoire et un quart de la population du globe[629]. Ils produisaient 22,9% des biens mondiaux. Mais cette situation ne devait pas durer éternellement. L'empire qui recouvrait la planète entière a aujourd'hui disparu. La part britannique de la productivité mondiale est passée de presque 23% à 3%[630]. Que s'est-il passé ? Plus important encore, le même destin pourrait-il frapper

les États-Unis ?

Les fondements du pouvoir victorien étaient issus de la génération qui avait précédé la naissance de la Reine Victoria au visage poupin. De 1790 à 1815, les exportations britanniques montèrent en flèche. La Grande-Bretagne avait à son actif des innovations industrielles. Les Asiatiques avaient depuis longtemps compris comment transformer le duvet produit par un buisson rabougri, et peu fourni, en une

toile chère mais extraordinairement confortable appelée coton. Mais les Anglo-Saxons inventèrent des machines qui pouvaient fabriquer ce tissu à un coût imbattable, et le résultat se vendit comme des petits pains[631]. Les Anglais mirent également au point l'art de produire à la chaîne de la fonte brute, une autre substance indispensable dans le monde entier. Les Anglais conçurent un système de commercialisation internationale à très grande

échelle, avec des navires pour contrôler les voies maritimes des principaux océans et des prises coloniales qui les aidèrent à développer des marchés pour leurs marchandises, de l'Inde à l'Amérique du Sud.

Alors que cette explosion du commerce britannique était lancée, un homme, de l'autre côté de la Manche, défendait la proposition peu perspicace selon laquelle la puissance d'une nation dépend de sa force militaire. Il faisait de temps à

autre des remarques désobligeantes au sujet de la « nation de commerçants » des Iles Britanniques. Au début, son pouvoir militaire sembla démontrer que les armes sont plus importantes que le commerce. Le nom de ce sceptique était Napoléon, et de 1796 à 1812 il humilia presque tous les pays qu'il affronta : l'Espagne, la Hollande, la Prusse, l'Autriche et même l'Égypte. Mais, pour une raison ou pour une autre, Napoléon ne réussit jamais à soumettre ces maudits

Anglais. Pourquoi ? Les Anglais accumulaient des bénéfices grâce au commerce mondial et à leurs tout nouveaux produits, et pouvaient investir ces bénéfices dans deux domaines : la croissance de l'innovation industrielle et la résistance militaire à Napoléon. Napoléon, avec son génie militaire, alla de victoire en victoire mais dans les pays qu'il conquit, il sabota les tentatives de placer l'industrie sur la voie de l'innovation. Résultat : les économies dont il tirait ses fonds pour sa guerre

interminable stagnaient. Les ouvriers et les patrons toujours embourbés dans des technologies obsolètes pouvaient difficilement se permettre de subventionner les armées gigantesques du petit général.

Les populations accablées d'impôts devinrent peu à peu hostiles et, lorsque la « nation de commerçants » britanniques envahit l'Espagne sous domination française, la population espagnole prit les armes pour soutenir les

libérateurs. Peu de temps après, Napoléon fut écrasé. Il avait négligé le fait que la puissance militaire ne dépend pas uniquement des fusils et de l'intelligence stratégique, mais aussi de l'innovation industrielle et de la jugeote en matière de commercialisation.

Les cinquante-neuf années suivantes seraient brillantes pour les Britanniques. Pendant qu'ils écrasaient Napoléon à Waterloo, de nouvelles technologies se dessinaient à

l'horizon : l'une d'elles était l'expansion de la mécanisation au-delà des simples filatures de coton. La seconde était la vapeur. Les Anglais seraient les maîtres de ces deux technologies. Les citoyens anglais construisirent les navires à vapeur les plus sophistiqués, et les vendirent de l'Amérique du Sud à la Russie[632]. Ils inventèrent quasiment le chemin de fer, puis acceptèrent des contrats pour la construction de millions de kilomètres de rails de chemin de

fer dans les déserts de presque tous les continents[633]. Ils firent de nombreuses affaires dans la vente de locomotives, de wagons et mêmes de casquettes pour les conducteurs[634].

Dans leur pays, les Anglais comprirent comment utiliser les moteurs à vapeur pour la fabrication des biens que les artisans avaient péniblement produits à la main. Résultat : la productivité fit un bond et les coûts furent de plus en plus réduits. Une ouvrière

britannique travaillant sur une machine pouvait fabriquer autant de tissu que vingt de ses anciennes concurrentes. À l'époque de la Reine Victoria (1838-1901), la productivité par personne fut multipliée par 2,5 ! La main d'œuvre britannique en bénéficia largement et les salaires augmentèrent de 80% en dollars réels de 1850 à 1900.

Le monde entier réclama sa part des produits bon marché de la haute technologie britannique. La Chine et l'Inde

connurent de réels déclins de productivité lorsque leurs citoyens abandonnèrent les articles chers faits à la main par des artisans du bazar local. Les Chinois et les Indiens achetaient plutôt des tissus, des aiguilles et d'autres articles anglais[635]. En 1860, les Anglais, avec seulement 2% de la population mondiale, fabriquaient un quart des produits dans le monde et jusqu'à 40% des articles qui provenaient des usines modernes. La corne d'abondance des produits britanniques

voyageait sur tous les océans dans une armada de navires anglais. Au milieu du dix-neuvième siècle, les Anglais contrôlaient un tiers de la flotte marchande mondiale[636]. Les transactions de Bombay à Bogota étaient financées par des banques britanniques et assurées par des compagnies d'assurance britanniques. Les matières premières provenant des endroits les plus isolés du globe affluaient vers la Grande-Bretagne, où elles étaient traitées dans les usines

anglaises, puis renvoyées dans les bazars bruyants de Bornéo et Beyrouth sous forme de produits finis. Rien de surprenant à ce qu'un économiste, en 1865, ait appelé la Grande-Bretagne « le centre commercial de l'univers ».

Au début, les Britanniques savaient à quel point leur prospérité dépendait de leur avance sur tous les autres pays en matière d'utilisation commerciale de la technologie. Dès 1781, ils interdirent l'exportation de leurs machines

haute-technologie pour la fabrication du tissu et de « tout outil, presse, papier, ustensile ou instrument ou de toute pièce de ceux-ci, déjà utilisée ou pouvant être utilisée dans les manufactures de laine, de coton, de lin ou de soie du royaume[637] ». Mais en gagnant en prospérité, les industriels anglais négligèrent trois simples faits : (a) toute découverte technologique devient un jour obsolète ; (b) de nouvelles inventions arrivent pour les remplacer ; et (c) le pays qui

domine ces nouvelles technologies gouverne souvent le monde[638].

Les technologies qui rendirent la vapeur démodée furent, ironiquement, développées en Grande-Bretagne, mais les indus- triels britanniques, aveuglés par l'autosatisfaction, tentèrent à peine d'en faire de nouveaux produits attractifs. Le résultat allait en être désastreux.

L'un de ces développements les plus importants naquit d'un

dilemme que l'Angleterre rencontra dans le cadre de la gestion de son gigantesque empire. La malaria décimait les troupes britanniques stationnées en Inde. L'épidémie était si grave, qu'en Inde, le soldat britannique moyen avait une espérance de vie diminuée de moitié par rapport à ses compatriotes restés au pays. La maladie constituait un obstacle aux ambitions coloniales britanniques dans d'autres pays. L'Afrique était un continent dont tous les états européens

voulaient une part, mais les hommes blancs qui avaient pénétré à l'intérieur des terres africaines étaient presque invariablement tombés malades et étaient morts. La raison principale était, là encore, la malaria[639]. Tant que la maladie ne pouvait être éradiquée, les entrepreneurs britanniques devaient camper dans les villes portuaires africaines, faisant du commerce avec les autochtones, rassemblant des descriptions des ressources inexploitées du continent noir, et restant

toujours dans l'incapacité de pénétrer à l'intérieur des terres et d'exploiter eux-mêmes ces richesses.

Il y avait un espoir. L'écorce d'une plante péruvienne, le quinquina, pouvait servir à fabriquer un dérivé appelé quinine. Et la quinine semblait être l'arme magique contre la fièvre de la malaria. Mais les botanistes britanniques n'avaient aucune chance de cultiver assez de quinquinas pour fabriquer la moindre petite

dose de quinine, encore moins pour en administrer à des armées entières.

Entre-temps, les Britanniques avaient appris à extraire un gaz du charbon et à utiliser ce gaz pour s'éclairer. Mais le processus d'extraction produisait un déchet inutile : le goudron de houille. Même si se débarrasser de cette substance était une tâche salissante, les scientifiques se bousculèrent dans la boue pour découvrir ses propriétés chimiques. Au Royal

College of Chemistry de Londres, un professeur allemand suggéra à son assistant de chercher à savoir s'il pouvait créer une quinine artificielle à partir de cette matière visqueuse. L'assistant, William Perkin, essaya sans relâche mais rata son coup. Au lieu de quinine, il obtint un liquide dont la couleur était une splendide nuance de mauve. Perkin testa la solution comme teinture, et, bien sûr, cela fonctionna. Comprenant qu'il tenait là quelque chose de sensationnel, le jeune homme

abandonna son assistanat universitaire, emprunta à son père jusqu'à son dernier penny et ouvrit une petite usine dans la périphérie londonienne. Peu de temps après, même la Reine Victoria portait des robes teintées en mauve de Perkin.

Les Britanniques avaient peut-être inventé les nouvelles teintures synthétiques, mais à long terme, ce ne furent pas eux qui en tirèrent profit. Malgré l'ascension rapide de Perkin au rang de millionnaire, la plupart

des industriels anglais méprisèrent sa découverte, mais pas les Allemands. Ceux-ci travaillèrent avec acharnement pour voir ce qui pouvait encore être extrait du déchet produit par le charbon. En 1863, un chercheur allemand découvrit une riche nuance de vert. Lorsque l'Impératrice Eugénie la porta à l'Opéra de Paris, cette couleur devint la dernière mode.

La recherche chimique théorique la plus impressionnante se déroulait

toujours dans les laboratoires anglais. Les firmes industrielles allemandes offrirent donc des sommes d'argent astronomiques aux chercheurs allemands travaillant en Grande-Bretagne. Puis ils mirent les nouvelles recrues formées en Grande-Bretagne au travail pour fabriquer de nouvelles substances dans la mère patrie. Parmi ceux que les Allemands rapatrièrent se trouvait le professeur dont la suggestion avait poussé le jeune Perkin à tenter de synthétiser la quinine.

Perkin lui-même avait fait fortune. À trente-six ans, il prit sa retraite pour mener une vie de « science pure ». L'industrie de la teinturerie britannique régressa en son absence mais la teinture allemande devint la base d'une technologie qui allait révolutionner le futur. C'était le fondement de l'industrie chimique[640]. Cette industrie aurait des implications d'une grande portée pour tous les aspects de la vie humaine. L'un des exemples est l'utilisation des fertilisants chimiques, grâce

auxquels les fermiers allemands purent bientôt obtenir une production à l'hectare supérieure à celles de toutes les autres Grandes Puissances. L'Angleterre avait inventé, puis rejeté, l'une des clés de l'époque à venir, alors que les Allemands avaient, avec enthousiasme, récupéré ce que les Britanniques avaient jeté.

Les produits chimiques n'étaient pas les seuls produits futuristes qui rendraient rapidement obsolètes les

moteurs à vapeur anglais. Deux des plus grands physiciens de l'époque, Michael Faraday et James Clerk Maxwell, travaillaient dans des laboratoires britanniques[641]. Ces hommes et quelques autres faisaient des découvertes sur les propriétés d'une force particulière qui rendait perplexes les hommes de science depuis deux siècles[642] : l'électricité. Mais les industriels britanniques ne tournaient pas autour des laboratoires de Faraday et Maxwell, impatients

de découvrir quelles utilisations pratiques ils pourraient trouver aux découvertes exceptionnelles des deux hommes. Ceux qui plongèrent réellement dans l'industrie de l'électricité avec toute l'ingéniosité qu'ils purent rassembler furent les Américains et les Allemands[643]. La première usine électrogène à vendre de l'électricité en Grande-Bretagne fut construite par un battant sans instruction, originaire de l'Ohio, du nom de Thomas Alva Edison. Et lorsque l'Anglais Sir Coutts Lindsay érigea une

centrale électrique pour rivaliser avec celle de l'arriviste américain, l'aristocrate britannique dut importer ses alternateurs de la firme allemande Siemens. Siemens possédait en fait une bonne partie du marché des équipements générateurs. Les chemins de fer britanniques, par exemple, fonctionnaient avec des moteurs Siemens.

Entre-temps, Faraday, en Angleterre, avait découvert le principe du transformateur de

courant alternatif mais ne s'était pas donné la peine de lui trouver un usage pratique. L'homme qui défendit le développement du courant alternatif était un Américain du nom de Westinghouse. Faraday démontra également le principe d'un moteur électrique à courant alternatif en 1821, mais il fallut un scientifique travaillant pour Westinghouse en Amérique pour faire de ce moteur un produit pratique soixante-sept ans plus tard. Pour couronner le tout, les

expériences de Faraday inspirèrent un peintre du Massachusetts qui trouva une utilisation au courant électrique qui allait considérablement réduire le monde : la communication. En 1835, le portraitiste yankee Samuel Finley Breese Morse construisit le premier télégraphe[644].

Même les Français s'imposèrent dans ce domaine. Ils allèrent jusqu'au bout dans la fabrication des éclairages extérieurs par arc électrique.

Paris devint la ville lumière alors que Londres, le phare de la civilisation occidentale, était toujours dans le noir[645].

Conséquence : en 1873, l'économie de la Grande-Bretagne partit en chute libre. Les Anglais appelèrent cette période la « Grande Dépression[646] ». L'homme d'affaires anglais H. L. Beales écrivit, « La stagnation et la négation de l'espoir sont partout. Ceci n'est pas une période comme celles qui ont suivi des

paniques ordinaires. Cela ressemble plus au début d'une nouvelle ère pour nous et pour le monde. » Beales avait raison. Une nouvelle ère commençait et les Britanniques ne l'apprécieraient pas[647]. Que se passa-t-il pendant la Grande Dépression ? La technologie de la vapeur s'éteignait. La plupart des pays qui souhaitaient acheter un chemin de fer à la Grande-Bretagne l'avait déjà fait. La plupart des usines qui pouvaient utiliser un moteur à vapeur en avaient déjà installé

quelques-uns. Au même moment, tous les étrangers qui avaient acheté les équipements d'usine et les systèmes à vapeur britanniques commençaient à utiliser les nouvelles inventions. À présent, de nombreuses nations pouvaient fabriquer les tissus bon marché qui étaient auparavant une exportation britannique indispensable. Par conséquent la demande de tissu britannique était en chute libre.

Il y avait une demande enthousiaste de nouveaux types

de produits, mais ce n'étaient pas ceux que fabriquait la Grande-Bretagne. C'étaient les nouveaux articles attractifs produits à la chaîne par l'industrie chimique allemande et les charmants systèmes électriques fabriqués par les Allemands et les Américains. La Grande-Bretagne, la grande exportatrice, voyait ses magasins se remplir de produits bon marché venus de l'étranger. Les industries britanniques, qui s'accrochaient toujours aux produits démodés, étaient en

déclin.

Les auteurs britanniques foncèrent vers les imprimeries avec des livres d'auto-assistance qui enseignaient aux industriels et aux gérants anglais en plein désarroi comment réorganiser leurs usines selon les modèles étrangers. L'un de ces ouvrages portait un titre qui montrait à quel point les importations allemandes étaient devenues omniprésentes : Made in Germany.

Pendant ce temps, les

exportations de l'Allemagne triplèrent entre 1890 et 1913, et sa part de fabrication mondiale augmenta tellement qu'elle dépassa finalement celle de l'Angleterre. En 1913, les entreprises allemandes Siemens et AEG dominaient l'industrie électrique européenne, avec leurs 142 000 ouvriers. Les géants chimiques allemands tels que Bayer et Hoechst produisaient 90% de la teinture industrielle mondiale.

De l'autre côté de

l'Atlantique, une autre puissance montait. L'Amérique s'emparait vigoureusement des nouvelles technologies de l'électricité et de l'acier. En 1902, un entrepreneur américain, Andrew Carnegie, produisit plus d'acier que toutes les usines anglaises réunies.

Jusqu'en 1870, la Grande-Bretagne avait incontestablement été la plus puissante nation de la terre, tout en dépensant peu en matériel militaire. De 1815 à

1865, seuls 3% de son PNB étaient allés au budget militaire. Sa force venait de sa mule-jenny[648], de son métier à vapeur, du bateau à vapeur Cunard[649] et du chemin de fer. Mais la Grande-Bretagne oublia que l'innovation industrielle était la clé de son pouvoir. Les titans de l'industrie britannique se débattaient et rêvaient de se maintenir à leur ancienne position en employant la force. De 1880 à 1900, la Grande-Bretagne augmenta son tonnage de guerre de 64%, et elle doubla

presque le nombre de ses hommes armés.

En dernière analyse, la puissance vient de la vigueur des esprits. Les Anglais ne comprirent pas cela, au contraire des Allemands. L'Allemagne organisa le meilleur système scolaire mondial. Dans les années 1890, elle avait 2,5 fois plus d'étudiants à l'université par unité de population que l'Angleterre[650].

L'Angleterre victorienne, comme les États-Unis

aujourd'hui, conserva l'illusion de prospérité alors que les fondements de cette prospérité s'érodaient. À la fin des années 1890, la Grande-Bretagne se remit de la Grande Dépression et apparut prospère et expansive. Les usines fonctionnaient à plein rendement, et les nouvelles industries étaient en bonne santé. Les classes supérieures gagnaient de l'argent par poignées. Mais ces apparences étaient trompeuses. Les grandes industries se défendaient grâce

à des fusions et des rachats contre-productifs[651], et le fossé entre riches et pauvres se creusait alors que l'Angleterre dégringolait de l'ordre de préséance des nations.

Entre-temps, l'Allemagne escaladait l'échelle hiérarchique et les leaders allemands étaient saisis par la montée de testostérone qui rend une nation belligérante. Friedrich Naumann est représentatif de ceux qui s'enorgueillissaient de la bonne fortune teutonique. Il déclara, «

La race allemande apporte tout cela (..). Elle apporte l'armée, la marine, l'argent et le pouvoir. Les gigantesques instruments de pouvoir modernes ne sont possibles que lorsqu'un peuple actif ressent les substances printanières dans ses organes[652]. » Comme le crapaud de l'Arizona sous une averse, le super-organisme allemand se réveillait. Et une soudaine prospérité, comme nous l'avons vu, n'apporte pas la paix. Le résultat fut la Première Guerre Mondiale. Officiellement, la

Grande-Bretagne gagna la Grande Guerre. Pourtant, au cours des années suivantes, elle perdrait son empire. Elle avait déjà perdu sa prospérité. L'ouvrier britannique, qui était le mieux payé du monde, allait devenir l'un des moins bien rémunéré. Les usines britanniques, qui étaient les plus productives, allaient faire partie des plus inefficaces. La Grande-Bretagne passerait du statut de dirigeant incontesté des affaires mondiales à celui de puissance de deuxième ordre. En

termes militaires, les Allemands perdirent deux guerres mondiales. Pourtant, l'Allemagne deviendrait en 1987 la plus grande nation exportatrice du globe, surpassant même les Japonais. Économiquement, les Allemands seraient les vainqueurs[653].

Aujourd'hui, l'Amérique semble suivre la voie qui précipita les Britanniques vers leur chute. En 1945, les États-Unis produisaient 40% des produits dans le monde. Au

milieu des années 1980, leur part était deux fois moindre. Jusqu'au début des années 1970, l'Amérique était le plus gros exportateur du monde. Aujourd'hui, elle est le plus grand importateur. Ses déficits fédéraux montent en flèche et la somme d'argent qu'elle a empruntée aux citoyens des pays étrangers est si importante[654] qu'elle est à présent le plus grand débiteur depuis l'invention préhistorique du prêt[655]. Le système éducatif américain est devenu l'un des

moins efficaces du monde industrialisé. L'écolier de CP taiwanais moyen passe plus de huit heures par semaine à faire ses devoirs ; l'écolier de CP américain moyen passe une heure et dix-neuf minutes[656]. Les sociétés américaines qui devraient fabriquer des produits de consommation que le monde entier veut acheter - Westinghouse, Raytheon et General Electric - ont réduit de façon dramatique leur implication dans la fabrication de biens de consommation. Au

lieu de cela, ils se sont consacrés, dans les années 1970 et 1980, à vivre de l'aide sociale gouvernementale, en produisant des articles de défense surfacturés qui garantissaient un bénéfice conséquent.

Lorsque de toutes nouvelles innovations sortent des labos américains, aucune entreprise américaine ne s'en empare et ne les transforme en produits de demain. Bell Labs[657] a créé un transistor dans les années quarante, mais ce sont les

Japonais qui ont fait fortune dans les années soixante et soixante-dix en nous vendant des postes de télévision et des radios à semi-conducteurs. RCA[658] et Ampex[659] développèrent le magnétoscope, mais ce sont encore les Japonais qui ont amassé plus de six milliards de dollars par an en vendant des magnétoscopes au monde entier[660]. Pourtant ces tristes expériences ne leur ont pas servi de leçon. Les scientifiques américains étaient au premier rang des recherches

sur les supraconducteurs, la toute nouvelle technologie des années 1990, mais en 1988, la plupart des entreprises américaines dormaient lorsqu'il fallut appliquer les supraconducteurs à des produits de consommation. Les Japonais, par contre, développaient des façons d'utiliser ce matériel futuriste pour tout révolutionner, des puces informatiques à grande vitesse et des générateurs électriques jusqu'aux simples canalisations électriques[661].

L'Amérique a également inventé, puis abandonné, les écrans vidéo plats, éléments essentiels des ordinateurs portables, et les panneaux solaires à cristaux amorphes (ceux qui sont intégrés à toutes les calculatrices et à toutes les montres)[662]. Au même moment, pendant les années quatre-vingt, son budget militaire augmenta considérablement. Comme les Anglais sous le règne de Victoria, elle tente de faire croire que les armes sont sa véritable source de force.

Dans les années 1800, les Britanniques perdirent leur prééminence. Ils avaient en effet oublié ce qui compte le plus dans l'ordre de préséance des nations. Pour rester en place, il faut courir. Pour aller n'importe où, il faut courir encore plus vite[663] !

~ 50 ~

Les boucs émissaires et l'hystérie sexuelle

L'ascension et la chute sociale d'un superorganisme modifient radicalement le psychisme des individus qui le composent. Être trimbalé d'un échelon à un autre refaçonne les émotions personnelles, fausse les prismes de la perception et

déforme le comportement. Dans les chapitres suivants, nous creuserons quelques-unes des conséquences spécifiques au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Lorsqu'un superorganisme national perd son statut dans l'ordre de préséance, une populace frustrée cherche quelqu'un à qui imputer la faute, de préférence un personnage situé assez près du pays. Une Angleterre victorienne déclinante s'empara d'Oscar

Wilde, peut-être le génie le plus éblouissant de son époque. Ses pièces, ses nouvelles, ses contes de fées et ses essais scintillaient. Son esprit était exquis, son cynisme étonnant. La frénésie qui amena à l'emprisonnement de Wilde commença avec un livre.

C'est en 1893 que Max Nordau publia Degeneration. La Grande Dépression de l'Angleterre durait depuis vingt ans[664]. Le royaume insulaire qui avait dirigé le monde dans de

toutes nouvelles technologies au tournant du dix-neuvième siècle devenait un attardé idéologique et industriel. Les Anglais savaient qu'ils avaient des problèmes, mais ils ne savaient pas pourquoi. Puis Max Nordau dévoila la cause réelle. Les coupables de la chute de la Grande-Bretagne étaient les philosophes modernes, l'art moderne et les romans modernes. Comme l'écrit Barbara Tuchman, dans The Proud Tower,

En six cents pages d'hystérie allant crescendo, il [Max Nordau] suivit le déclin dissimulé objectivement dans le réalisme de Zola, le symbolisme de Mallarmé, le mysticisme de Maeterlinck, dans la musique de Wagner, les pièces d'Ibsen, les tableaux de Manet, les romans de Tolstoï, la philosophie de Nietzsche, les vêtements de laine du Dr Jaeger, dans l'anarchie,

le socialisme, les robes des femmes, la folie, le suicide, les maladies nerveuses, la toxicomanie, la danse, la liberté sexuelle, qui se combinaient tous pour produire une société sans maîtrise de soi, sans discipline ou honte qui « marche vers sa ruine certaine parce qu'elle est trop usée et molle pour effectuer de grandes tâches[665]*. »*

À l'époque où la télévision et le compact disc n'existaient pas, la poésie, les pièces de théâtre et les romans étaient l'équivalent de la nourriture électronique de consommation de masse. Nordau condamnait toute la culture « pop ».

L'un des artistes les plus visibles de l'époque était Oscar Wilde. En 1895, sa pièce, De l'importance d'être Constant connut un succès immense. Ses livres avaient un large lectorat et son humour était cité partout.

Mais les habitudes sexuelles de Wilde étaient exactement le genre de choses dont les Anglais prétendaient qu'elles détruisaient l'Angleterre. Oscar était homosexuel.

Lorsque cet auteur haut en couleur intenta un procès en diffamation contre le marquis de Queensbury, Wilde, et non le marquis, devint soudain l'objet d'une surveillance. Une série de procès dépeignirent de manière épouvantable ses liaisons avec des prostitués mâles, un valet,

un palefrenier et un marin. Les journaux furent pris d'un accès d'indignation morale. Les cochers et les vendeurs de journaux raillèrent les péchés d'Oscar. Ses livres furent retirés des magasins. Deux jeunes nobles impliqués dans des activités similaires purent s'en tirer sans condamnation, mais Wilde fut condamné à deux ans de prison. L'incarcération l'épuisa. Seulement trente-six mois après sa libération de Reading Goal, Oscar Wilde mourut. Il avait quarante-six

ans.

Ni l'emprisonnement d'Oscar Wilde, ni la publication du livre irascible de Nordau ne sauvèrent l'Angleterre, mais ils donnèrent tous deux aux Anglais l'illusion confortable qu'ils avaient une sorte de contrôle sur leur destin déplaisant et ils détournèrent tous deux la Grande-Bretagne des causes réelles de ce destin. Depuis le début des années 1970, l'Amérique connaît un déclin semblable à celui qui

affligea l'Angleterre victorienne. Pendant des décennies, ses exportations ont dépassé ses importations. Cela a commencé à changer en 1971. En 1973, elle dût faire face à un embargo sur le pétrole qui laissa tous les automobilistes américains, habituellement sûr d'eux, coincés pendant des heures dans des files d'attente pour obtenir quelques litres d'essence. Ce fut sa première expérience de l'impuissance.

En 1979, le conseiller

présidentiel Pat Caddell envoya un mémo à Jimmy Carter lui disant que les États-Unis se trouvaient dans une crise d'un genre nouveau et invisible, « une crise de confiance marquée par une diminution de la foi dans l'avenir, [une crise qui] menace le tissu politique et social de la nation[666]. » L'année du mémo de Caddell, 33% des Américains considéraient que leur vie allait tout droit dans le mur[667]. En 1987, les choses avaient empiré. Selon le sondeur Louis Harris, 60% des Américains « avaient

un profond sentiment d'impuissance » malgré l'apparente prospérité des années 1980[668].

Puis un auteur vint à la rescousse. En 1987, l'Amérique créa son Max Nordau. C'était un obscur professeur de la University of Chicago du nom d'Allan Bloom. Comme Nordau, Bloom savait exactement sur qui rejeter la responsabilité du déclin de l'Amérique. Il ne pointa pas un doigt osseux vers les industriels qui ignoraient le

potentiel commercial de l'écran vidéo plat et du magnétoscope, mais se fit l'écho sinistre de Nordau. Bloom fulmina contre un groupe de philosophes allemands : Nietzsche, Freud et Heidegger. Et, comme Nordau, Bloom attaqua le rock n' roll. « Le sexe, la haine et une version obséquieuse et hypocrite d'amour fraternel » sont les thèmes du rock, déclara-t-il avec autorité[669]. « De telles sources polluées produisent un courant boueux où seuls les monstres peuvent nager. » Dans les clips

vidéo diffusés sur MTV, pontifia Bloom, « l'image d'Hitler est récurrente dans des contextes excitants. Rien de noble, de sublime, de profond, de délicat, d'élégant ou même de décent ne peut trouver sa place dans de tels tableaux. » Il déclara que le rock était un « phénomène sorti du caniveau », obsédé par le sexe, la violence et la drogue, détruisant « l'imagination des jeunes[670] », sapant leur envie d'apprendre, appauvrissant leurs émotions, les transformant en jeunes acteurs du déclin

d'une nation.

L'un des principaux crimes du rock, affirma Bloom, était une célébration non déguisée de la sexualité. Selon l'opinion de Bloom, l'homme ne peut créer que lorsque le sexe prend un caractère clandestin. La libido refoulée, déclara Bloom, est la force agissant derrière tous les nobles accomplissements. (Le professeur était d'ailleurs célibataire.)

Bloom ne cita pas un seul fait qui justifierait son association

bizarre du plaisir sexuel et de la stérilité créative. De plus, sa vision du rock était absurde. Les textes sur la drogue avaient quasiment disparu de la musique rock depuis plus de quinze ans lorsque Bloom écrivit son livre. La haine n'avait jamais été un thème majeur du rock (bien qu'elle apparaisse dans un genre musical que Bloom ignorait : le rap). Et, à l'époque où Bloom écrivit son livre, l'image d'Hitler n'était tout simplement jamais apparue dans les clips de MTV. (Deux ans

après la parution du laïus de Bloom, Hitler apparut finalement dans un clip sur MTV : le führer se matérialisa dans « Man in the Mirror », de Michael Jackson, chanson qui incite à la responsabilité sociale et présente Hitler comme l'icône du mal.)

Mais le bouc émissaire choisi par Bloom satisfit un besoin profond de quelqu'un sur qui rejeter la faute. Son livre fut un immense succès, et son influence devint omniprésente.

Un éditorial de The New Republic du 8 décembre 1987 reprit le thème cher au professeur. Il pointa un doigt prophétique vers la « perspective de déclin qui menace en Amérique », regretta que « nos villes soient devenues des centres de la barbarie », et déplora « la dégradation culturelle exacerbée de l'homme et de l'environnement. » La cause de tous ceci ? La musique rock, et ses « normes abrutissantes de drogues, de sexe et de violence aléatoires[671].

» Ces accusations exagérées et souvent fausses déclenchèrent une avalanche d'actions en justice. La FCC[672] révisa sa politique concernant « l'obscénité ». La nouvelle doctrine était rédigée d'une façon si obscure que tout, ou presque, pouvait être jugé obscène. En conséquence, les stations de radio Pacifica, financées par leurs auditeurs, furent obligées d'annuler leur lecture du poème classique d'Allen Ginsberg, « Howl » à l'antenne.

Mais ce n'était que la partie visible de l'iceberg. À Calloway, en Floride, une employée de magasin de dix-neuf ans fut arrêtée pour avoir vendu un album de rap contenant le mot pussy[673]. Elle fut emprisonnée et le magasin pour lequel elle travaillait fut fermé. La police fit irruption au domicile du chanteur de rock politique Jello Biafra, à San Francisco, et l'arrêta pour « vente de matériel représentant un danger pour les mineurs ». Le matériel en question était une affiche du

designer H. R. Geiger, récompensé par un Oscar, intégrée à un album de Biafra. Exposée dans de nombreuses galeries, l'affiche était un paysage surréaliste composé de pénis et de vagins et destiné à « critiquer la standardisation de la société de consommation de masse. » Pendant près de deux ans, Biafra dut abandonner la musique pour organiser sa défense. Lorsqu'il fut acquitté, son groupe s'était séparé[674].

Dans l'Illinois, une loi fut

présentée au corps législatif : elle aurait permis aux fonctionnaires autorisés de déclarer les produits d'une librairie, d'un disquaire ou d'un magasin de vidéo obscènes. Armé de cette accusation, le gouvernement aurait eu le pouvoir de saisir la propriété du suspect, son magasin, son stock, ses comptes bancaires et même sa maison, sans procès[675]. Une législation similaire, nommée Child Protection and Obscenity Enforcement Act[676], fut présentée devant le Congrès.

Bien que de nombreux membres du Congrès et sénateurs aient admis en privé que la proposition de loi était totalement anticonstitutionnelle, elle fut votée par les deux chambres sans une seule voix dissidente[677]. La recherche hystérique du bouc émissaire avait atteint une telle ampleur que la présomption d'innocence était sur le point d'être provisoirement supprimée dans l'affaire de la culture pop.

Ce schéma est un schéma

courant dans l'histoire. Une chute le long de l'échelle des nations entraîne une recherche de boucs émissaires et une explosion d'hystérie sexuelle. Lorsque Rome subissait les attaques d'Hannibal, ses citoyens recherchèrent un dictateur solide et conservateur. L'homme qu'ils trouvèrent déclara que les rites religieux traditionnels avaient été soit abandonnés, soit pratiqués avec une désinvolture consternante. Le nouveau chef restaura en urgence l'ancien culte des

Dieux[678]. Un an plus tard, Hannibal ravageait toujours la campagne, et les braves citoyens romains cherchèrent alors quelques êtres humains sur lesquels rejeter la responsabilité de leurs problèmes. Une « enquête » diligente révéla que deux des vestales étaient tout sauf vierges. Pour débarrasser la ville de ses péchés, les Romains enterrèrent vivante l'une des obsédées sexuelles. (L'autre épargna cette peine à ses voisins : elle se suicida.) Pour plus de sûreté, les gardiens de la

responsabilité ensevelirent également quelques visiteurs étrangers[679]. Le retour des anciennes politiques morales cocardières de Rome ne firent pas partir Hannibal.

Dans l'histoire de notre espèce, les phénomènes combinés d'hystérie sexuelle et de recherche de boucs émissaires permettent à la bête sociale dégringolant de l'ordre de préséance d'ignorer les forces qui la poussent vers le bas. L'Angleterre utilisa Oscar Wilde

pour tordre le cou à la culture populaire. La Grande-Bretagne oublia ainsi les industriels qui avaient laissé les technologies chimiques et électriques leur échapper. Elle négligea la suffisance qui avait érodé la réputation internationale de ses écoles. Elle ignora le détournement des fonds vers des fusions et des rachats préjudiciables. La dénonciation que fit Max Nordau de la culture pop n'arrêta pas la crise économique britannique. Par contre, elle détourna les

énergies de l'Angleterre de ce qui aurait pu la sauver.

~ 51 ~

Les rats de laboratoire et la crise pétrolière

Si un rat de laboratoire est confronté à une bête artificielle plus grosse que lui, il tremble. La brute mécanique peut maltraiter le rat autant qu'elle le veut, la créature matraquée ne lèvera pas une patte pour

contre-attaquer. Mais présentez au rongeur pris pour victime un rat plus petit et une chose étrange se produit. L'animal couvert de bleus ne cherchera pas de réconfort auprès de son compagnon plus petit. Profitant de la taille réduite de son nouveau camarade de cage, il foncera vers l'animal et l'attaquera[680]. En groupe, les rats sont souvent pires que tout seul. Mettez sept ou huit rongeurs sur un sol électrifié, branchez le courant et que se passe-t-il ? La bande isole l'un

de ses membres pour le punir et l'attaque sans la moindre pitié[681].

Le rat n'est pas le seul à avoir ce type de comportement. Jane Goodall déclare que l'une des causes courantes de brutalité chez les chimpanzés est « la frustration qui pousse un individu contrarié par un autre, plus fort, à décharger son agressivité sur un spectateur plus petit ou plus faible[682]. » Nous autres humains possédons, hélas, les mêmes

circuits pusillanimes. Lorsque nous sommes vaincus par des forces que nous ne pouvons contrôler, nous cherchons une personne plus petite que nous pourrons frapper. Les chercheurs de la Yale University John Dollard et Neal E. Miller ainsi qu'une équipe de collègues ont pu observer ce mécanisme en 1939, en tentant de rassembler des preuves de leur classique « loi frustration-agression ». Les savants étudièrent des chiffres sur les prix du coton dans quatorze

états du Sud sur une période de quarante-huit ans. Lorsque le prix du coton chutait, les fermiers blancs qui dépendaient de leur récolte se prenaient une claque. Ces malheureux campagnards compensaient leur budget serré, leur perte de statut et l'humiliation des dettes qui augmentaient en se retournant contre une personne encore plus faible qu'eux : les Noirs du coin. Lorsque le prix du coton dégringolait, les lynchages se multipliaient[683].

L'Union Soviétique a souvent donné libre cours à son besoin de tabasser le plus petit pour apaiser sa douleur. À la fin des années soixante, l'économie russe était au plus bas, le système agricole du pays était enlisé et la frustration régnait. Le meilleur moyen dont dispose un chef pour accroître sa popularité est d'organiser une opération à l'étranger, de préférence contre un peuple petit et sans défense. La révolte tchécoslovaque qui éclata en 1968 était un don du ciel. Les

chefs russes envoyèrent leurs chars d'assaut et la population soviétique applaudit à tout rompre[684].

Le plus souvent, cependant, la victime fait partie du groupe. Au début des années cinquante, les États-Unis souffrirent de graves problèmes liés à l'ordre de préséance. Ils ont été humiliés en Europe, où les Soviétiques s'étaient emparés de huit pays[685] et les entourèrent de ce que Winston Churchill appela un « rideau de fer[686] ». La

Chine, clé de voûte de son plan concernant la sécurité asiatique, avait lancé une révolution marxiste. En quelques années, ils ont perdu près d'un quart de la population mondiale en faveur de ses adversaires. Les Américains avaient désespérément besoin de quelqu'un sur qui rejeter la faute. Un sénateur légèrement alcoolique du Wisconsin proposa de satisfaire leur faim. Le gouvernement avait été infiltré par les communistes, mais au moment où le législateur farfelu

fit son apparition, le Président Truman avait réglé le problème[687].

Pourtant, le sénateur concocta le fantasme d'un complot communiste à l'intérieur du Département d'État. Ses déclarations étaient tellement fausses que la plupart des journaux dénoncèrent leur absurdité, mais cela importait peu au public. Ils élevèrent le sénateur éméché au rang de héros. Au cours des quatre années suivantes, Joseph

McCarthy fut l'un des hommes les plus puissants de Washington, capable de faire ou de défaire des carrières d'un seul mot[688].

Les problèmes, pourtant, n'étaient pas à Washington. Ils étaient à l'étranger, où Mao Tsé-toung avait évincé ses alliés en Chine et où les « leaders » d'Europe de l'Est soutenus par les Soviétiques s'étaient emparés du pouvoir état après état. Quelques années auparavant, lorsque la Seconde

Guerre mondiale avait pris fin, l'Amérique avait démantelé la majeure partie de ses forces militaires pendant que les Soviétiques conservaient la totalité de la leur. Dans ce que l'historien William Manchester nomme une « quasi-mutinerie », les militaires manifestèrent pour demander la démobilisation et l'obtinrent. La conséquence fut qu'en 1950, les Soviétiques avaient quatre fois plus de soldats, et trente divisions de chars d'assaut, quand les États-Unis n'en avait qu'une[689].

Affronter les Russes aurait été une expérience douloureuse. Mais harceler les citoyens américains désarmés ne pouvait pas faire de mal.

John F. Kennedy qualifia plus tard cette chasse aux sorcières d'acte de lâcheté suprême. Il dit de ceux qui cherchent des boucs émissaires : « Ils dénichent la trahison dans nos églises, dans nos cours suprêmes, dans notre système de traitement des eaux. Ne voulant pas affronter le danger

venant de l'extérieur, [ils] sont convaincus que le danger vient de l'intérieur[690]. » Kennedy savait ce dont il parlait. Il venait de faire face à la menace de missiles nucléaires soviétiques à Cuba.

La recherche de boucs émissaires nous pousse à agir comme l'alcoolique qui a des problèmes au travail. L'ivrogne ne dirige pas sa colère contre son patron ou contre lui-même, ni ne décide d'arrêter de boire. Au lieu de cela, il bat sa femme.

En 1956, les Hongrois se rebellèrent contre les Soviétiques et les Russes soumirent Budapest grâce à des chars d'assaut et des mitraillettes. L'Amérique ne pouvait pas plus aider les Hongrois que le mari alcoolique ne pouvait affronter son patron au travail. Alors elle s'est retourné contre ses amis.

Peu de temps avant que les Russes ne pénètrent dans Budapest, le Président égyptien Gamal Abdel Nasser s'empara

du Canal de Suez, propriété des Français et des Anglais. Les Français avait bâti cette merveille d'ingénierie au dix-neuvième siècle avec plus de 80 millions de dollars de fonds européens, une somme gargantuesque à l'époque. Le terrain avait été fourni par le khédive égyptien, en échange de près de la moitié des actions[691]. Le geste de Nasser menaçait à présent de supprimer 80% de l'approvisionnement des Britanniques et des Français en pétrole. Ces-derniers poussèrent

Israël à les aider à reprendre ce passage crucial[692]. Ils rassemblèrent des troupes pour donner l'assaut, certains que les États-Unis ne les arrêteraient pas. Après tout, lorsque l'Amérique avait envoyé ses soldats au Guatemala et en Corée, les Anglais et les Français l'avaient soutenue[693] ! Mais elle avait un besoin psychologique collectif de mordre quelqu'un. Elle avait besoin de battre une épouse. Le matin du jeudi 6 novembre 1956, les Français prirent la rive Est du Canal de

Suez. Pendant que les Hongrois la suppliait de les aider sur leurs stations de radio, elle fermait les yeux sur les exactions des soldats russes qui tuaient à présent les citoyens de Budapest[694]. Elle préféra réprimander ses alliés pour cette « agression colonialiste » et exigea que ses partenaires internationaux redonnent à Nasser un canal construit par l'Europe[695].

Mais en offrant la victoire à Nasser, elle accordait un

prestige énorme au mouvement révolutionnaire arabe, une marée politique qui implanta rapidement des autocrates anti-américains dans tout le Moyen-Orient[696]. Et finalement, avec l'OPEP, ces leaders trouvèrent un moyen de la faire tourner en bourrique. L'augmentation vertigineuse des prix du pétrole qui en résulta allait lui donner sa première balance commerciale internationale négative au début des années soixante-dix. Elle créerait une décennie de montée en flèche

des prix et apporterait une contribution importante au déclin américain.

La désignation d'un bouc émissaire est, au mieux, une sale affaire. C'est, au pire, une forme apathique de suicide. En maltraitant ses alliés lors de la crise de Suez, les États-Unis ont déclenché une hémorragie financière qui allait les engloutir. Pendant l'ère McCarthy, ils ont attaqué des personnes talentueuses du gouvernement et des arts, des

intellos, des personnes qui avaient la perspicacité et l'intelligence. C'est finalement l'Amérique elle-même qui a été privée de leur talent. Et à la fin des années quatre-vingt, lorsque les groupes conservateurs tentèrent de chasser le rock n'roll, ils sapaient l'un des rares domaines qui contribuait largement au bien-être économique du pays. Au cours du premier semestre 1988 l'Amérique a exporté 3,65 millions de disques et de compact discs vers son grand

rival commercial, le Japon[697]. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'industrie du divertissement généra en 1987 un excédent de 5,5 milliards de dollars dans la balance des paiements, excédent dépassé uniquement par les fabricants d'avions américains[698]. Lorsque l'Amérique rencontre des problèmes liés à l'ordre de préséance, elle cherche à frapper un plus petit. Et à la fin, celui qu'elle frappe le plus fort, c'est elle.

~ 52 ~

Pourquoi les nations font-elles semblant d'être aveugles ?

La désignation d'un bouc émissaire n'est pas la seule conséquence d'une chute dans l'ordre de préséance sur le fonctionnement de l'esprit. Une ascension ou une chute dans la hiérarchie peut modifier

radicalement notre vision du monde.

Je possède un énorme berger allemand qui raffole des jeux de l'ordre de préséance. Lorsque nous nous promenons dans un parc et qu'il aperçoit un autre chien, il lui vient soudain une impatiente envie de jouer. Il dresse les oreilles et ses yeux se mettent à briller. Il meurt d'envie de courir vers l'étranger et de devenir son ami. L'une des raisons de cet enthousiasme : dans les poursuites et les

folâtreries qui suivent les premiers reniflements de salutation, mon chien est sûr de finir gagnant.

C'est en tout cas ainsi que cela se passe la plupart du temps. Le chien qui apparaît au bout d'une prairie n'est pas toujours un petit cocker ou un corniaud de taille moyenne que mon berger peut dominer. Parfois, c'est un énorme danois, un géant baraqué, à côté duquel mon cabot bien bâti ressemble à un nain frisé. Lorsque l'un de

ces chiens immenses apparaît, il se produit une modification de l'enthousiasme de mon animal : il disparaît. Face à une créature dont il sait qu'elle le battra à plates coutures, mon berger joue un jeu perceptuel. Il trotte en regardant résolument devant lui, ignorant ostensiblement le monstre énorme qu'il a vu au loin.

L'éthologiste Frans de Waal a observé le même comportement chez les chimpanzés. De Waal, dont nous avons déjà parlé, a

passé six ans à analyser soigneusement les nuances du comportement social chez les chimpanzés du Burger's Zoo d'Arnheim, en Hollande. Les animaux y vivent dans un enclos d'un hectare qui reproduit aussi fidèlement que possible les conditions de la vie sauvage[699]. Chaque tribu de chimpanzés, qu'elle soit dans un zoo ou dans la jungle, a son chef. Selon les observations de Waal, ce mâle dominant n'est pas devenu roi des singes par hasard. Il a mené une campagne longue et difficile

pour atteindre le sommet de l'ordre de préséance. Il a développé sa force physique, a appris à parader avec force cris effrayants et est devenu un maître dans l'art de l'intimidation. De plus, il est devenu un primate politicien, cherchant à gagner les faveurs des masses - les mâles de condition inférieure et les femelles les plus puissantes des groupes de femelles - et à construire des alliances avec d'autres mâles solides.

Mais les chefs chimpanzés, tout comme les éminences grises chez les êtres humains, finissent par vieillir et s'affaiblir. Dans leur jeunesse, lorsqu'un rival potentiel venait les défier, ils se dressaient sur leurs pattes arrière et faisaient une spectaculaire démonstration de muscles et d'agilité. Mais lorsque la force et la rapidité s'amenuisent, les chefs vieillissants utilisent une autre tactique. Comme mon chien, ils font semblant de ne pas voir. Un rival peut fanfaronner devant le

monarque régnant, déterminé à revendiquer ses droits. Le jeune costaud fait des bonds. Il émet des sons terrifiants en martelant n'importe quel objet sonore. Il brandit des branches impressionnantes dans les airs. Mais l'ancien, affaibli, gère le défi de l'ordre de préséance d'une étrange manière. Il tourne la tête et fait comme s'il était entièrement absorbé par l'observation d'une peau de banane[700]. Pendant un moment, le vieux chef qui refuse de voir ses rivaux garde sa position

dominante. Son ancien système d'alliances le soutient. Mais si le jeune a bien joué ses cartes, s'il a discrètement organisé des coalitions de son côté et s'est assuré les faveurs de la population, les humiliations publiques infligées par le prétendant au trône à son aîné peuvent un jour s'avérer décisives. Finalement, le vieil homme d'État sera forcé d'abandonner sa place et le Jeune Turc deviendra le nouveau roi des chimpanzés[701].

Les superorganismes humains connaissent des confrontations similaires liées à l'ordre de préséance. Ils rassemblent des alliés. Ils cherchent à gagner le soutien du peuple. Ils démontrent de façon spectaculaire leur force et leur puissance. Et lorsqu'ils pensent qu'ils risquent de perdre, ils suivent le même chemin que le chimpanzé et le chien : ils subissent une fermeture perceptuelle. En 1931, les Japonais firent un grand pas en direction d'une place plus élevée

dans la hiérarchie des nations. Ils envahirent la Mandchourie, traitant les habitants de cette région d'une façon sanglante et barbare, mais personne ne tenta de les arrêter. Six ans plus tard, les Japonais firent un geste encore plus ambitieux. Ils firent débarquer leurs soldats dans l'empire le plus peuplé de la terre : la Chine. Leur but était de prendre le pays par la force.

L'Amérique était déterminée à éviter le combat. Elle souffrait d'une dépression économique

dévastatrice. Pire encore, les Japonais étaient les alliés de l'Allemagne d'Hitler. Les Allemands et les Japonais construisaient des avions, des chars d'assaut et des navires de guerre sophistiqués depuis des années. Ils avaient appelé sous les drapeaux de nombreux jeunes gens et les avaient préparés à se battre. Mais les Américains, aimaient se raconter des histoires sur la façon dont ils avaient remporté la Première Guerre Mondiale en espérant ne plus jamais se trouver mêlés à

un conflit aussi gigantesque. Leur armée avait été réduite à une force inférieure à celle de la Tchécoslovaquie[702], et ses équipements militaires souffraient d'obsolescence. Les soldats de l'US Army auraient à peine pu résister à une attaque d'un groupe déterminé de scouts.

À la fin de l'année 1937, les envahisseurs japonais atteignirent les environs de la ville chinoise de Nankin, où vivait un petit contingent de

citoyens américains. Des bateaux de commerce américains parcouraient les voies navigables internationales du Yang-tse Kiang. Pour protéger ces navires et ces citoyens des bandes de guérilleros qui rôdaient dans la campagne chinoise, les Américains avaient stationné une petite canonnière, le Panay, dans les eaux du Yang-tse Kiang.

Les États-Unis voulaient éviter que la canonnière soit

endommagée au cours des combats violents qui opposèrent les Chi- nois et les Japonais. Le 1er décembre 1937, l'ambassadeur américain à Tokyo dévoila aux officiels japonais la situation exacte de la canonnière, expliqua qu'elle respecterait les termes de la neutralité américaine et informa les Japonais que la canonnière serait utilisée pour l'évacuation des citoyens américains si cela s'avérait nécessaire. Le 10 décembre, l'évacuation s'avéra plus que nécessaire. Les

combats qui faisaient rage autour de Nankin étaient devenus des combats meurtriers.

L'équipage du Panay passa deux jours et deux nuits à embarquer les journalistes, les photographes, les hommes d'affaires et le personnel de l'ambassade américaine. Puis le navire remonta le fleuve pour trouver un abri loin du danger. L'ancrage choisi n'en était pas assez loin. À 13h30, des avions de guerre japonais apparurent à

l'horizon et attaquèrent, coulant le USS Panay neutre. Trois Américains furent tués et onze autres gravement blessés. Une commission d'enquête à Shanghai révéla plus tard que l'attaque avait été délibérée.

L'historien William Manchester pense que l'attaque du Panay par les Japonais était une tentative d'évaluation de la volonté des Américains à résister à Tokyo dans la lutte pour la domination hiérarchique. Les États-Unis réagirent comme le

chien peu enthousiaste et le singe intimidé : ils firent semblant de n'avoir rien vu. Les médias couvrirent à peine l'événement. Deux mois plus tôt, le Président Franklin Roosevelt avait brièvement mentionné au cours d'un discours étrange prononcé à Chicago que « l'épidémie d'anarchie mondiale s'étend[ait]. » Roosevelt appela aussi les nations éprises de paix à se réunir pour arrêter la violence avant qu'elle ne se répande encore. Les paroles du président furent accueillies par

un cri de protestation. Des lettres et des éditoriaux furieux accusèrent le Président de propagande belliciste. Roosevelt retint la leçon et n'ouvrit plus la bouche à ce sujet.

Lorsque le Panay et ses survivants furent attaqués, des groupes isolationnistes allèrent encore plus loin. Ils essayèrent de faire interdire la diffusion d'images de l'attaque pendant les actualités. Les films d'actualité, dirent-ils, auraient « l'effet indubitable de réveiller la

colère des Américains. » L'interdiction n'était pas nécessaire. Personne ne voulait vraiment prêter attention aux tueries. Les sondages révélèrent que 70% des électeurs préféraient résoudre le problème en rapatriant les citoyens américains vivant en Extrême-Orient[703]. Au lieu de regarder les Japonais dans les yeux et de protester contre leur attaque, l'Amérique a fait semblant de rien voir.

Mais les Japonais ne

s'abandonnèrent pas à l'oubli. L'absence d'opposition, en fait, nourrit leur illusion d'invincibilité. Quatre années plus tard, ils coulèrent dix-huit navires américains, détruisirent 188 avions et tuèrent 3 400 citoyens américains à Pearl Harbor[704].

La nation qui dégringole détourne les yeux, mais le pays qui monte est souvent vigoureusement alerte, et cherche la moindre occasion de monter encore. Au lieu de

tourner le dos et d'espérer la paix, les superorganismes en marche recherchent souvent des confrontations. Revisitons, par exemple, la période du déclin de l'Angleterre victorienne.

Vous vous souvenez que dans les années 1860, alors que l'Angleterre allait connaître la récession, deux autres pays étaient à la veille de prendre la tête. L'un était les États-Unis. L'autre était l'Allemagne. Comme je l'ai mentionné auparavant, lorsque l'industrie

allemande amassait les deutsche marks à la pelle, cela n'apporta pas aux citoyens de Hambourg ou de Berlin un bonheur incommensurable : cela les rendit encore plus avides. Une poussée de testostérone excita les ambitions teutoniques et la volonté d'utiliser la violence pour les atteindre[705]. L'homme qui incarna la nouvelle humeur du pays était un junker d'un mètre quatre-vingt aux cheveux d'un roux flamboyant, Otto von Bismarck. Dès ses plus jeunes années, Bismarck avait aimé les

épreuves de force sanglantes. Au cours de ses années à l'université, il transforma des débats d'apparence banale en duels pour l'honneur. Pendant ses neuf premiers mois en tant qu'étudiant, le jeune Otto provoqua en duel vingt-cinq étudiants qui n'étaient pas d'accord avec lui et il sortit vainqueur de chacune de ces confrontations potentiellement fatales[706].

En 1862, onze ans après le début de la dégringolade de

l'Angleterre dans la Grande Dépression, Bismarck devint Premier ministre de la Prusse. La Prusse avait utilisé ses immenses gisements de houille pour alimenter de nouvelles usines de fer et d'acier, des usines qui la placèrent au premier rang de la révolution industrielle. Le résultat fut « une période d'abondance[707]. » Otto sentait l'occasion venir, et il n'était pas du genre à laisser passer sa chance. Le parlement prussien était attaché à la paix, ce qui n'était pas le cas de

Bismarck. Celui-ci montra donc son mépris pour les solutions douces lors d'une réunion de la commission parlementaire pour le budget en 1862. « Les grandes questions du jour ne seront pas résolues par des discours et des résolutions majoritaires », déclara-t-il dans une allocution qui serait citée pendant tout le siècle suivant, « mais par le fer et le sang[708]. » Bismarck circonvint donc les parlementaires et utilisa discrètement des méthodes illégales pour détourner de

l'argent en vue d'un rassemblement militaire[709]. Bismarck agrandit l'armée prussienne permanente de manière spectaculaire et fit d'énormes investissements dans de nouvelles armes, dont des canons Hi-Tech fabriqués par Krupp, qui pouvaient tirer un obus deux fois plus loin que toute autre pièce d'artillerie connue[710].

Bismarck n'était pas le seul Prussien à ressentir cette envie de bagarre qui envahit une

nation escaladant l'échelle hiérarchique. Sa politique recevait un soutien populaire chaleureux. Un observateur déclara que « Devant lui, le peuple se jetait dans la poussière et l'adorait[711]. » Pour s'assurer cette adoration, Bismarck mit ses opposants sur la touche, eut fréquemment recours à sa police secrète et étouffa les plaintes de la presse[712].

Lorsque Bismarck fut certain que son développement militaire

était terminé, il ne recula pas devant la confrontation. Loin de là. Il la provoqua. Bismarck fomenta un complot pour forcer la France à entrer en guerre. Mais il voulait que la Prusse ait l'air d'être la victime et la France l'agresseur. Pour cela, le leader prussien conçut un plan qui acculerait les Français à faire le premier geste ouvertement hostile. L'Espagne avait besoin d'un roi, et les Espagnols cherchaient un prince européen qui pourrait prendre place sur le trône. Les agents de Bismarck

travaillèrent en secret à Madrid pour s'assurer que le prince choisi par le parlement espagnol serait un Allemand. Otto savait que l'idée de la prise de la couronne espagnole par un Allemand ferait paniquer la France. Si les Prussiens continuaient, la France serait entourée de nations hostiles : l'Allemagne côtoyait la frontière Nord-Est gauloise et un pantin allemand se presserait sur le flanc sud-ouest du pays. La vulnérabilité stratégique serait intolérable.

Si la Prusse poursuivait l'installation de son principicule sur le trône espagnol, déclara la France, cela serait synonyme de guerre. Un principicule sur le trône espagnol ? s'étonna Bismarck, nous n'avons rien à voir là-dedans. Le choix ne concerne que les Espagnols[713]. La déclaration d'innocence du Premier ministre prussien n'avait rien de sincère. Le seul homme qui décidait quel autocrate serait poussé dans les chambres royales d'Espagne était Bismarck lui-même. Les

Français continuèrent à afficher leur fort mécontentement. Et Bismarck jura qu'il était l'innocente victime des menaces françaises. De plus, le monde le crut.

Pour finir, Bismarck fut « forcé » d'entrer en guerre dans l'unique but de « se défendre ». Le monde vit cela comme une confrontation entre une nation puissante ayant une forte tradition militaire, la France, et une principauté faible et non préparée, la Prusse. Les

Européens et les Anglais en voulaient toujours à la France pour ses stupéfiantes conquêtes sous la direction de Napoléon soixante ans auparavant. La France, pensaient-ils, avait une armée que personne ne pouvait vaincre[714]. Bismarck savait ce qu'il faisait. Il savait qu'au cours des premières semaines d'affrontement la France ne pourrait pas mobiliser plus de quelques centaines de milliers d'hommes, et que pendant ce temps-là, lui-même pouvait en appeler plus d'un million[715] !

De plus, le Prussien savait que les Français n'étaient pas encore familiers avec un grand nombre des nouveaux armements sur lesquels ils comptaient pour se défendre. Par exemple, la dernière arme secrète gauloise était la mitrailleuse[716], une arme automatique particulièrement rapide. Il n'y avait qu'un seul problème. Les généraux français ne l'avaient pas encore intégrée à leurs stratégies. Par conséquent, lorsque la guerre fut déclarée, ils conservèrent

leur terreur potentielle des champs de bataille à l'arrière où elle n'avait aucune utilité[717]. Bismarck savait également que son extraordinaire artillerie Hi-Tech pouvait anéantir les forces françaises bien avant que les Français n'arrivent à portée de tir des soldats Prussiens[718].

Le résultat fut la guerre franco-prussienne de 1870. Le monde était totalement convaincu que la France écraserait la Prusse. Pourtant, l'Empereur Louis-Napoléon fut

obligé de renoncer à la majeure partie de son armée au cours des trois premières semaines de la guerre. Moins de cinq mois plus tard, des escadrons prussiens défilaient dans les rues de Paris[719].

Bismarck n'avait jamais reculé ou baissé les yeux devant les menaces. En réalité, il avait contrôlé chaque mouvement offensif. Pourquoi ? Comme le plus grand des deux chiens qui se rencontrent dans un pré, Otto von Bismarck savait depuis le

début qui était le plus fort.

Dans les années 1960, alors que l'Amérique était à l'apogée de notre puissance, elle ne demandait, elle aussi, qu'une confrontation. Elle s'engagea dans la Guerre du Vietnam et elle perdit la guerre. C'était le second conflit qu'elle ne remportait pas depuis sa participation à la défaite du Troisième Reich d'Hitler. Le premier était son « intervention militaire » en Corée au début des années 1950.

Au début des années 1970, les échecs militaires n'étaient pas ses seuls problèmes liés à l'ordre de préséance. Elle montrait des signes de vulnérabilité financière inhabituelle. Et sa volonté de regarder les événements mondiaux droit dans les yeux diminua également. Alors qu'elle combattait toujours au Vietnam, un groupe de guérilleros nommés les Khmers Rouges faisait une guerre au Cambodge. Aidés par les Nord-vietnamiens, ces « combattants pour la liberté

» marxistes luttaient violemment pour prendre le contrôle de ce qui était auparavant un pays agréable et paisible. Deux ans après son départ du Vietnam, les Khmers Rouges atteignirent enfin leur but. Ils évincèrent l'ancien régime et installèrent le fanatique communiste Pol Pot au poste de Premier ministre.

L'idéaliste de quarante-huit ans se mit immédiatement au travail en imposant sa vision de la liberté, de la paix et de la justice. Il exécuta ceux qui ne

partageaient pas son dévouement à la création d'une nouvelle société. Il dépeupla des villes entières sous la menace des armes. Il envoya ses soldats dans les hôpitaux pour forcer les patients à se lever et à partir dans les champs. Il envoya des professeurs d'université, des docteurs et des fonctionnaires à la campagne pour qu'ils aident aux récoltes. Il transforma des écoles en centres de torture et d'extermination. Il fit battre des bébés à mort, égorger des enfants, clouer de vieilles

femmes aux murs de leurs maisons avant d'être brûlées vives et abattre des femmes enceintes. Puis il entassa les cadavres de ses concitoyens dans des milliers de charniers[720]. Lorsque les envahisseurs nord-vietnamiens expulsèrent Pol Pot en 1979, environ trois millions de Cambodgiens avaient été abattus, tués par le travail forcé ou par la famine. Près de la moitié de la population du pays était morte[721].

Quelle fut la réaction des États-Unis ? Les Américains ne descendirent pas dans les rues et leurs journaux n'affichèrent pas ces événements dans les gros titres quotidiens. Leurs leaders moraux, leurs prêtres et leurs rabbins, ne protestèrent pas et leurs étudiants ne demandèrent pas l'arrêt des aides qui risquaient de tomber dans les mains de Pol Pot. Au contraire, Newsweek alla jusqu'à nier l'existence de telles atrocités tout comme le Sunday Times de Londres.

Lorsqu'un correspondant du Sunday Times revint avec un récit expliquant la terrible situation des Cambodgiens, le journal refusa de l'imprimer[722]. Et l'intellectuel « progressiste » Noam Chomsky déclara que les quelques rumeurs concernant des actes déplaisants étaient dues à un complot de la CIA. Un holocauste était en cours et les Américains se sont détournés[723]. Ils font de même aujourd'hui avec le génocide omniprésent en Afrique noire et la haine que leur vouent un

grand nombre de nations islamiques qu'ils appellent avec insistance leurs amis. Pourquoi ?

Pour la même raison que celle qui pousse un animal qui en croise un autre, plus gros que lui, à détourner le regard. Loin de posséder la pugnacité d'un Otto von Bismarck, les États-Unis ont pris des coups dans l'ordre de préséance et sentent qu'ils chutent. Comme le chimpanzé qui espère pouvoir s'accrocher à sa prééminence en

ignorant son rival, les Américains jouent avec l'équivalent de sa peau de banane.

Pendant que des événements effroyables écrasent des millions d'êtres humains, ils se détournent.

~ 53 ~

Comment l'ordre de préséance refaçonne l'esprit

Une ascension ou une chute dans la hiérarchie des superorganismes a d'autres effets profonds sur le psychisme collectif d'une société. Elle transforme les émotions et les valeurs partagées par le groupe

humain. La nation qui monte en grade recherche l'aventure. Le pays qui dégringole abandonne ce qui est étranger et enfouit sa tête dans ce qui lui est familier. Il essaie de remonter le temps. Ces changements d'attitude sont le résultat de stratégies naturelles préinstallées. L'un des principaux virages biologiques de l'humeur de notre cerveau animal dicte un ensemble d'alternatives simples. Il nous rend conservateur dans les périodes difficiles, et aventurier quand tout va bien.

Lorsque les oiseaux ont faim et ont un besoin urgent de nourriture, vous vous attendriez à ce qu'ils goûtent tout ce qui a l'air comestible. Après tout, quand la famine pointe son nez, certaines baies à l'air étrange que l'animal à plumes n'a jamais remarquées peuvent être la clé de sa survie. Mais les oiseaux affamés ne grignotent pas méthodiquement chaque trouvaille inhabituelle pour voir s'ils peuvent s'en faire un dîner ; ils se méfient de la nourriture qu'ils ne connaissent pas. Leur

peur de l'inconnu fait d'eux des conservateurs en matière culinaire.

Pour les oiseaux qui profitent d'un filon de nourriture, c'est une toute autre histoire. Lorsque ces créatures se pavanent, l'estomac plein, l'on pourrait s'attendre à ce qu'ils ignorent les petits bouts inconnus qu'ils trouvent. Ils ont déjà plus qu'assez de nourriture à manger, alors pourquoi essayer une nouveauté ? Mais les oiseaux bien nourris sont

prêts à tenter toutes les aventures culinaires possibles[724].

Il y a une logique derrière cette stratégie organisée génétiquement. Explorer l'inconnu est un risque. Une créature qui est vraiment dans le besoin ne peut pas risquer d'être immobilisée pendant un jour ou deux par un empoisonnement alimentaire[725] ; ces longues heures sans rien à manger pourraient le tuer. Mais l'oiseau qui a déjà stocké ses

calories peut se permettre de jouer avec la nouveauté.

Les superorganismes humains obéissent au même schéma. En période de difficultés, ils tendent à fuir la nouveauté[726]. Lorsque l'Empire Turc s'écroulait au seizième siècle, les autorités ottomanes étaient certaines qu'elles pouvaient retrouver leur ancienne gloire en revenant aux traditions du passé. Les Européens trouvèrent de nouvelles méthodes de

prévention de la peste, mais les Turcs refusèrent de les utiliser. Pourquoi ? Les techniques étrangères s'écartaient des coutumes qui avaient permis à la Turquie d'acquérir son ancienne puissance. Comme les oiseaux affamés, les Ottomans cherchaient la solution dans la fidélité envers les traditions. Lorsque la peste envahit le pays, les Turcs l'imputèrent aux quelques innovations étrangères qu'ils n'avaient pas éradiquées. Pour mettre un terme à l'épidémie meurtrière en 1580,

les dirigeants détruisirent, entre autres, un observatoire astronomique. Ils étaient persuadés que cette innovation trop moderne avait offensé Allah et était à l'origine de la malédiction de la maladie[727].

Nous imaginons que ce genre de chose n'arriverait jamais ici, pourtant, dans The Closing of the American Mind, Allan Bloom semble imputer nos problèmes à la perte des valeurs traditionnelles. Il affirme que notre abandon des inégalités

sexuelles et raciales des années quarante et cinquante est pour beaucoup dans notre situation actuelle. Sa solution est, semble-t-il, un retour aux normes passées. En réalité, il veut remonter très loin : jusqu'aux valeurs de la Grèce antique.

D'autres, comme le critique scientifique autoproclamé Jeremy Rifkin, veulent revenir en arrière technologiquement. Rifkin a recueilli une certaine publicité en tentant à lui tout seul de mettre un terme aux

progrès du génie génétique. Ce luddite[728] moderne n'est que l'un des membres d'une nouvelle armée de personnages publics américains déterminés à nous faire revenir en arrière. Des figures religieuses telles que le leader de la Majorité morale, Jerry Falwell et le candidat à la présidence et radiodiffuseur d'émissions religieuses, Pat Robertson, veulent remonter le temps et restaurer le style de vie qu'ils ont connu dans leur enfance. Même les écologistes radicaux veulent passer la

marche arrière : leur slogan, « Retour au pléistocène ».

Bien que les leaders religieux et les ultra-conservateurs affirment que nous nous sommes écartés des valeurs d'autrefois, c'est tout le contraire qui s'est produit en réalité. Depuis les premiers signes du déclin de l'Amérique à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, nous avons eu tendance à nous tourner vers les vieilles habitudes stables. La

réorganisation du psychisme américain apparaît clairement dans la musique pop du milieu des années quatre-vingt.

À la fin des années soixante, l'Amérique connut l'une des plus longues périodes de prospérité dans l'histoire du pays et domina par la même l'ordre de préséance des nations. À cette époque, le rock régnait sur la musique pop : c'était la musique de la rébellion, la bande-son d'une génération désireuse de dépasser les frontières du

traditionnel et de goûter à l'interdit. Crosby, Stills, Nash et Young défendirent le droit des jeunes à porter les cheveux longs comme un « étendard de liberté » contre l'autorité bien installée.

Les Beatles exprimèrent des opinions qui explosèrent au visage des institutions établies, et ils suivirent le Maharashi plutôt que l'Église conventionnelle. John Lennon et Yoko Ono s'allongèrent nus dans un lit et menacèrent d'y rester

jusqu'à ce que l'ancienne génération mette un terme à la guerre du Vietnam. Les Lennon et nombre de leurs fans voulaient anéantir les limites imposées par l'usage. Comme les oiseaux au ventre plein, ils étaient déterminés à goûter à la nouveauté. Le phénomène de l'oiseau rassasié et audacieux est apparu de manière encore plus subtile. Pour réussir, un rocker devait être un jeune homme seul, sans parents ni famille, un rebelle qui s'était enfui de son foyer familial et

était devenu un vagabond, parcourant la campagne en compagnie d'autres jeunes gens de ce type : son groupe. Le rocker idéal était un héros qui s'était libéré des anciennes traditions étouffantes. Il y avait une règle capitale dans les interviews de rockers : ne jamais mentionner l'existence de son père ou de sa mère. Admettre que vous aviez un jour été pendu aux jupes de votre mère pouvait instantanément anéantir votre charme[729].

Puis, au début des années quatre-vingt, le monde de la pop fut frappé par un phénomène d'une telle proportion qu'il stupéfia jusqu'aux faiseurs de stars. Jusqu'à présent, le disque qui s'était le mieux vendu dans le monde était celui du guitariste et chanteur de rock Peter Frampton, qui en écoula, à la fin des années soixante-dix, le chiffre impressionnant de quatorze millions d'exemplaires du

« Frampton Comes Alive ».

Mais en 1983, un autre chanteur fit passer les quatorze millions de disques vendus par Frampton pour un score ridicule. En un album, ce merveilleux chanteur et danseur vendit plus de trente-neuf millions de disques. Son nom était Mickael Jackson.

Au premier abord, Jackson était un excentrique. Mais, derrière les apparences, il n'en était rien. Pendant des années, le sujet des liens familiaux avait été tabou, mais Mickael Jackson

était, en réalité, la figure familiale par excellence. Jackson avait fait de la scène avec ses frères depuis l'âge de cinq ans ; il avait été préparé et dirigé par son père et il vivait encore dans une chambre chez ses parents !

Ce qui déclencha cette volte-face entre les héros de la pop des années soixante et ceux des années quatre-vingt ? L'âge d'or des Beatles était arrivé alors que nos estomacs étaient pleins et que nous avions envie de goûter à l'inconnu. Michael

Jackson arriva au moment où nous avions faim. Au milieu des années quatre-vingt, nous avons trouvé refuge dans ce qui nous était familier. Jackson, à sa manière excentrique, nous ramena aux valeurs du passé.

Les signes de notre tentative de nous enrouler dans la couverture de sécurité de la tradition apparurent également à l'extérieur du monde de la pop. Dans les années soixante-dix, une devise répandue disait que vous ne pouviez pas faire

confiance aux plus de trente ans, surtout aux parents. Mais une enquête de 1986 montra qu'une nouvelle génération d'étudiants pensait que ses plus grands héros étaient son père et sa mère[730].

Lorsque l'auteur Lisa Birnbach alla visiter des campus au cœur des années quatre-vingt pour un article dans Rolling Stone, elle fut choquée par ce qu'elle vit. Disparus les cheveux longs et les attitudes rebelles qu'elle avait connus en

tant qu'étudiante. Les jeans déchirés avaient été remplacés par des vestes et des cravates. De plus, les étudiants avaient abandonné les matières principales qui pourraient leur permettre d'explorer de nouveaux territoires en faveur de celles qui leur offriraient une vie tranquille. Ils avaient rejeté l'anthropologie et la religion comparée, et s'étaient jetés sur la comptabilité et la finance. En abandonnant le Saint Graal de la révolution psychédélique des années soixante[731], les

étudiants que Birnbach rencontra avaient ravivé les attitudes qui dominaient dans les campus des années cinquante[732].

D'autres symptômes rétrogrades se sont développés de façon spectaculaire dans les années quatre-vingt. Le nombre d'étudiants qui se sont raccrochés au fondamentalisme chrétien a augmenté de 43% entre 1978 et 1985[733]. En 1986, le nombre d'électeurs américains qui se disaient conservateurs

augmenta de 39%[734]. Le conservatisme politique était particulièrement élevé chez les jeunes[735]. Et, en 1993, lorsque certains pensaient que l'élection de Bill Clinton avait ralenti la tendance conservatrice, Fred Barnes, du New Republic, déclara que des réactions contre le démocrate de l'Arkansas avaient « ravivé le mouvement conservateur par-delà ses rêves les plus fous[736]. »

Il y avait une raison à cela. La génération des étudiants des

années quatre-vingt connaissait le déclin de l'Amérique depuis leur plus tendre enfance. Ils étaient encore au début de l'école primaire lorsque les États-Unis avaient subi les défaites de l'ordre de préséance au Vietnam et lors de l'embargo arabe sur le pétrole en 1973. Ces étudiants avaient grandi dans des familles meurtries par la baisse de leur statut. Une grande partie d'entre eux étaient des enfants qui rentraient chez eux avant le retour de leurs parents et les avaient vus partir

travailler[737], ou avaient été élevés par une mère ou un père célibataire.

De 1949 à 1973, les salaires américains avaient connu une montée en flèche qui semblait ne jamais devoir s'arrêter[738]. Mais alors que les étudiants des années quatre-vingt étaient encore à la garderie, tout cela se mit à changer. En 1971, l'Amérique connut ses deux premiers mois de déficit de la balance des paiements[739]. En 1973, les salaires réels

commencèrent à chuter[740]. Lorsque les étudiants des années quatre-vingt entrèrent au collège, les étudiants plus âgés montraient déjà la première réaction aux réalités américaines : une augmentation des suicides, de l'alcoolisme et de la toxicomanie[741]. Pour rendre les choses encore pires, en 1986, lorsque les nouveaux étudiants commençaient à peine à s'habituer à la vie en résidence universitaire, les salaires réels américains étaient retombés aux niveaux de 1962[742]. Et, lorsque

les anciens étudiants entamèrent leur carrière, en 1991, les salaires avaient encore diminué, perdant 20% par rapport aux salaires en vigueur vingt ans auparavant[743].

Rien d'étonnant à ce que les jeunes des années quatre-vingt aient reproduit les attitudes des années cinquante, lorsque les étudiants étaient plus intéressés par l'obtention d'un MBA que par l'exploration de la vie et de la philosophie. Rien de surprenant à ce que même les

jeunes bohèmes soient retournés aux traditions des anciens américains, s'habillant comme des marginaux de Woodstock et appréciant la musique d'un groupe essentiel des années soixante : the Grateful Dead. Comme des oiseaux ayant le ventre vide, ils s'éloignaient doucement de l'inconnu et renonçaient à l'esprit d'aventure. Ils fermaient les yeux face à l'avenir et enfouissaient la tête dans le passé.

~ 54 ~

La fermeture perceptuelle et l'avenir de l'Amérique

Le progrès n'est possible que si l'on croit en des possibilités de croissance et de changement. Les races ou les tribus ne

meurent pas
uniquement
lorsqu'elles sont
conquises ou anéanties
mais aussi lorsqu'elles
acceptent leur statut de
vaincues, se
désespèrent et perdent
leur exaltation vis-à-vis
de l'avenir.

Norman Cousins

Les Américains, menacés par le terrorisme étranger, ravagés par l'omniprésence du crime, victimes de la perte de leur statut social et guettés par le déclin de leur industrie, essaient

de lutter. La semaine de travail moyenne d'un soutien de famille est passée de quarante et une à quarante-neuf heures[744], et dans une famille moyenne, les deux parents travaillent à présent. Pourtant, malgré ces adaptations, les Américains, au plus profond d'eux-mêmes, se sentent piégés. Ils se sentent brutalisés par des forces sur lesquelles ils n'ont aucun pouvoir.

Comme nous l'avons vu précédemment, une chose

étrange se produit lorsque les humains et les autres animaux se retrouvent coincés par un élément incontrôlable. Leur perception se ferme, leurs pensées s'obscurcissent et ils ont plus de mal à trouver de nouvelles solutions à leurs problèmes. Les caractéristiques de cette fermeture perceptuelle furent révélées par une série d'expériences que nous avons déjà décrites, expériences qui sont devenues des classiques. Dans un exemple typique, deux rats sont placés dans des cages,

l'un à côté de l'autre. Le sol de chaque cage est électrifié, ce qui envoie une douloureuse décharge dans les pattes des rongeurs. Dans l'une des cages se trouve une barre que le rat peut actionner pour couper le courant du sol. Dans la cage voisine, il n'y a pas d'interrupteur. Les deux sols, cependant, ont le même circuit électrique. Lorsque l'électricité est coupée dans l'une des cages, elle est également coupée dans l'autre cage.

Lorsque les deux rats sont placés pour la première fois dans les cages, ils vaquent à leurs occupations : ils se grattent, lissent leur pelage et cherchent de la nourriture. Bientôt, la première décharge les atteint. Les deux rats bondissent, apeurés. Ils courent autour de la cage, cherchant de l'aide. Au bout de nombreuses décharges, l'un des rats découvre la barre qui coupe le courant. À présent, lorsqu'une décharge électrique touche le sol, il saute sur l'interrupteur et le frappe à

plusieurs reprises, offrant ainsi un soulagement à lui-même et à son voisin. Le rat qui dispose de l'interrupteur reste alerte et se comporte correctement au cours des tests visant à évaluer sa capacité à résoudre des problèmes et à apprendre.

Son voisin, par contre, n'a pas d'interrupteur lui permettant de couper la source de sa douleur. Ce rat commence par courir autour de sa cage d'une manière effrénée lorsque les décharges atteignent ses

pattes, à la recherche d'une issue. Finalement, sa panique se transforme en résignation. Il se blottit dans un coin, et ne bouge plus lorsque arrive la décharge. Si vous ouvrez la porte de la cage, il n'essaie même pas de s'échapper[745]. Le rat qui devient une victime sans défense subit des transformations radicales et handicapantes de sa perception du monde. Placez-le dans un labyrinthe inconnu et il aura de grandes difficultés à apprendre ses détours. D'autres observations indiquent qu'il ne

semble plus se concentrer sur ce qui l'entoure. Pour le protéger de la douleur, le corps du rat a généré l'endorphine anesthésiante interne, qui semble faire disparaître la sensation cuisante de l'électricité. Mais, comme son équivalent artificiel, la morphine, l'endorphine fait aussi disparaître la réalité, car cette substance chimique de secours apaise en aveuglant les sens[746].

Comme le rat, l'Amérique a été frappée par une explosion

aléatoire de punitions qu'elle ne peut plus contrôler. Serait-elle en train de chercher le soulagement en fermant les yeux face au monde qui l'entoure ? Certains indices le prouvent. Ses yeux et ses oreilles collectifs, les médias, lui donne encore souvent l'impression qu'elle est la reine de la hiérarchie internationale. C'est une notion totalement erronée. Les programmes technologiques avancés de la France lui ont permis de créer la carte à puce et le TGV. Son

Aérospatiale vend beaucoup plus d'hélicoptères au Japon que ne le font les États-Unis[747]. L'Allemand BMW est en tête dans le développement de pièces automobiles recyclables et de moteurs alimentés par des combustibles de remplacement.

L'Européen Airbus, déjà en avance sur les États-Unis dans la commercialisation de commandes électroniques d'avions, projette la fabrication d'un super jet à côté duquel le Boeing 777 aura l'air ridicule.

Alors que le programme spatial américain s'enlise dans une Comédie des Méprises, les Japonais envisagent de construire des hôtels et des centres de vacances sur la Lune[748]. Le Japon a également dépassé les États-Unis en tant que nation qui dépose le plus grand nombre de brevets pour des découvertes capitales[749] et les distance largement dans l'introduction de produits utilisant des inventions... américaines telles que la logique floue. Encore plus inquiétant,

quarante-cinq pays accumulent les éléments nécessaires pour fabriquer des armes nucléaires.

Quatre des sept nations qui sont en tête de la course à la bombe, l'Iran, la Libye, la Corée du Nord et l'Algérie, considèrent l'Amérique comme leur pire ennemi (deux autres, Taiwan et la Corée du Sud, voient l'Amérique d'un œil plus tolérant). Et des systèmes de lancement de missiles balistiques pour ces armes deviennent aussi faciles à se

procurer ou à fabriquer que des revolvers de calibre 22.

Il y a d'autres domaines surprenants dans lesquels les États-Unis sont aussi à la traîne. Ils se voient comme la nation la plus riche du monde, avec les meilleurs soins médicaux, mais les citoyens de onze autres pays possèdent une espérance de vie supérieure[750].

Et les Américains croient souvent que leur niveau de vie est le plus élevé, mais cela a cessé d'être vrai il y a bien

longtemps Les citoyens d'au moins neuf pays ont des revenus par tête supérieurs. Et parmi ces nations qui les dominent par la richesse personnelle de leurs habitants, l'on peut citer des puissances mineures telles que le Brunei, le Canada, le Koweït, le Liechtenstein, le Luxembourg, Nauru, le Qatar, la Suisse et les Emirats Arabes Unis[751]. L'Amérique est aveugle à tout cela. Et, malgré des exceptions admirables telles que la couverture de notre retard en matière d'éducation, les médias

n’en parlent pas.

Pire encore, comme nous l’avons vu un peu plus tôt, certains groupes veulent fossiliser les États-Unis dans une recréation stupide d’un passé qu’ils ne retrouveront jamais. Les défenseurs universitaires du multiculturalisme idéalisent l’état arriéré des cultures du tiers-monde et font de nombreux scandales pour faire obstacle à des avancées technologiques. D’autres défenseurs auto-

proclamés de l'intérêt public tentent d'arrêter des progrès scientifiques cruciaux : pendant près de douze ans, les fondamentalistes ont supprimé la recherche sur les tissus foetaux qui pourrait guérir les patients atteints de la maladie de Parkinson ; ceux qui disent avoir des connaissances en « éthique scientifique » tentent quotidiennement de faire cesser l'utilisation des biotechnologies destinées à nourrir les peuples affamés ; les activistes des droits des animaux posent des bombes

dans les laboratoires dans lesquelles se déroulent des études qui pourraient permettre de remédier aux séquelles permanentes causées par des traumatismes crâniens et les groupes d'intérêts afro-américains ont presque réussi à interdire les réunions ayant pour sujet de nouvelles approches empiriques de la violence. Dans de nombreux cercles intellectuels, même le concept de progrès est devenu un mot grossier.

Les endorphines produites biologiquement anesthésient la douleur d'un rat sans défense en désactivant ses sens. Comme les endorphines, l'ignorance aiderait les États-Unis à se sentir mieux, s'ils y mettent le prix. D'autres pays ont tenté d'utiliser la stratégie de la fermeture perceptuelle et ont découvert qu'elle était fatale. La Chine fait partie de ces pays. En 1405, la Chine bénéficiait d'une superficie immense, d'une grande puissance militaire et d'une bonne stabilité interne.

Ses avancées faisaient honte au monde européen.

La Chine était unie alors que les pays européens, qui étaient chacun équivalent à une minuscule fraction de la Chine, se chamaillaient comme des enfants Ses villes étaient dotées de restaurants de spécialités et ses rues peuplées de vendeurs de friandises[752]. Ses citoyens avaient la chance de disposer de l'industrie métallurgique, de la céramique et de l'imprimerie, de livres de recettes,

d'encyclopédies et de textes médicaux, et d'une éducation très développée[753]. Son gouvernement avait financé un gigantesque et fructueux programme de recherche et de développement agricole qui multiplia par deux la production de riz[754]. De plus, la technologie chinoise était surprenante : des navires de guerre équipés de roues à aubes, de plus de 100 mètres de long et pouvant accueillir 800 hommes allaient et venaient sur leurs fleuves[755].

Lorsque son empereur entrait dans les salles de son palais, les portes et les volets automatiques s'ouvraient devant lui. Les barbares du bout du monde, les Européens, semblèrent combler rapidement leur retard. Ces êtres étranges issus de pays insignifiants avaient résolu des problèmes de calendrier que les sages chinois appliqués trouvaient insolubles ; ils possédaient des réponses à des énigmes astronomiques qui échappaient aux Chinois, et avaient des instruments

miraculeux comme des horloges portables[756]. Encore plus inquiétant, bien que les spécialistes chinois en armement eussent un avantage de cinquante et un an sur l'Occident dans le développement du canon[757], les Orientaux fabriquaient toujours leur artillerie en fer alors que les Européens avaient découvert comment fabriquer des armes plus solides en utilisant le laiton. Au quinzième siècle, la Chine se considérait littéralement comme le centre

du monde, le seul pays qui comptait. Et les Chinois trouvèrent une façon simple de rester numéro un dans leur esprit : ils s'isolèrent. Pendant deux générations, les Chinois avaient construit des bateaux de la taille d'un immeuble avec lesquels ils avaient parcouru les mers et échangé des informations avec d'autres pays du monde oriental.

La flotte de l'empereur, composée de 317 vaisseaux géants, pourvue de 27 000 gens

d'équipage était allée jusque dans les ports du Vietnam, du Cambodge, de l'Inde, du Moyen-Orient arabe et même de l'Est de l'Afrique[758]. Mais, juste avant que l'Europe ne cherche le contact, les bureaucrates chinois ordonnèrent la proscription de tous ces bateaux et l'arrêt de tous les échanges commerciaux avec d'autres pays. Les fonctionnaires interdirent même aux marchands chinois de faire des affaires avec des étrangers sous peine de mort[759]. Les Chinois rejetèrent le savoir

européen, découragèrent la curiosité dans leur propre pays et enfouirent leurs têtes dans les textes anciens[760]. Selon un savant, « La Vérité s'est manifestée au monde. Il n'est plus besoin d'écrire[761]. » En 1839, Lin Tse-hsu écrivit avec mépris à la Reine Victoria de Grande-Bretagne : « De tout ce que la Chine exporte vers les pays étrangers, il n'est rien qui ne soit utile . Par contre, les articles en provenance de l'extérieur ne peuvent que servir de jouets[762]. »

Malgré l'invasion mandchoue de 1644, les Chinois conservèrent l'illusion qu'ils étaient intouchables, invincibles et inattaquables[763]. Puis, au dix-neuvième siècle, les Européens revinrent avec des canonnières sophistiquées, firent entrer leurs troupes dans les villes chinoises et démontrèrent ce qu'avaient fait les Chinois en se vautrant dans l'illusion[764]. À la fin des années 1890, les Européens se mirent, selon leurs propres mots, « à creuser le melon chinois. » Les

Français s'emparèrent de la Baie de Canton, les Allemands prirent la ville de Qingdao, les Russes s'installèrent dans la Péninsule de Liaodong, les Britanniques s'implantèrent à Hong Kong et dans le port de Weihai et même les Japonais eurent un morceau du gâteau[765]. Les étrangers étaient capables d'infliger toutes les atrocités qu'ils voulaient.

Le Kaiser Guillaume II proclama qu'il traiterait les Chinois si sauvagement qu'ils se souviendraient de la leçon qu'il

leur apprendrait sur leur infériorité pendant cinquante générations. Lorsqu'il les envoya attaquer la Chine, en 1900, Guillaume dit à ses troupes, « De même qu'il y a mille ans, les Huns et leur Roi Attila se firent un nom qui retentit toujours dans la terreur dans les légendes et les fables, que le nom de l'Allemagne retentisse dans l'histoire de la Chine dans mille ans afin qu'aucun Chinois n'ose plus jamais regarder un Allemand de cet air méprisant[766]. »

Au début du vingtième siècle, l'Empire Chinois s'effondra dans le chaos. Si les Chinois avaient gardé les yeux ouverts face aux dangers du monde qui les entourait au seizième siècle lorsque les Européens arrivèrent pour la première fois, s'ils avaient essayé d'absorber le savoir des Occidentaux et de le surpasser, ils n'auraient sans doute pas connu ce destin. Mais les Chinois s'intéressaient plus à l'opiacé de l'illusion qu'au breuvage amer de la réalité. Comme le rat qui ne peut

contrôler son destin, ils se sont blottis dans leur coin du monde, donnant libre cours à la stratégie de l'endorphine, qui engourdit les sens et paralyse l'intellect. Aujourd'hui, les Américains sont ceux qui tentent désespérément de rester numéro un dans leur esprit. Et s'ils n'y prêtent pas attention, ils pourraient devenir les prochains Chinois.

~ 55 ~

Le mythe du stress

Il n'y rien de mieux
pour les hommes que
d'être heureux dans
leur travail, car c'est ce
pour quoi ils sont là.
L'Ecclésiaste

Comment mettre un terme à la chute des États-Unis dans l'ordre de préséance des nations ? Une étape utile consisterait à

revoir le malentendu qu'a créé le mythe médical du stress. Le stress, nous dit-on, est l'un des ennemis les plus implacables de l'homme. Le stress est la cause de migraines, de problèmes dorsaux, de divorces. Pire encore, le stress tue. Et qu'est-ce qui produit le stress ? Selon les magazines et les informations télévisées, c'est le désir de réussir, l'envie de rivaliser, la préoccupation du succès. Pour nous protéger du stress, nous devons nous détendre.

Nous essayons de protéger nos enfants des écueils mortels du stress en fuyant la compétition dans nos écoles. Nous évitons de trop en demander aux étudiants, de les surcharger du moindre petit soupçon de travail et nous bannissons les concepts d'ambition et d'excellence des salles de classe[767]. Nous avons peur que nos jeunes souffrent, comme nous, de la maladie démoniaque si nous les poussons trop.

Mais notre concept du stress est une erreur basée sur une mauvaise interprétation persistante des preuves médicales. Comme le dit Kenneth R. Pelletier, du Langley Neuropsychiatric Institute de San Francisco, « Les chercheurs et les cliniciens ont mal interprété [les] découvertes[768]. » Très peu d'études sur le soi-disant stress ont porté sur la réussite ou le travail. Elles se sont focalisées, la plupart du temps, sur la perte sociale : des hommes qui venaient de perdre

leur épouse, des personnes qui avaient perdu leur emploi et des individus qui venaient de divorcer. Bien sûr, ceux qui sont séparés de leur épouse par la mort ou le divorce ou ceux qui ont été écartés de la vocation qui donnait un sens à leur vie ont souffert d'une pléthore de problèmes physiques Mais ces problèmes n'étaient pas dus à ce que les profanes appellent le stress. Ils n'étaient pas le produit d'un travail difficile ou de la poursuite de l'excellence. Ils étaient le résultat de trois

facteurs dont nous avons parlé dans les premières pages de ce livre.

Chacun de nous est lié par des fils invisibles au superorganisme. Nous sommes des cellules des bêtes que sont la famille, l'entreprise et le pays. Si ces liens sociaux sont rompus nous nous étiolons et nous mourons.

Par ailleurs, il n'a jamais été démontré que le travail et la poursuite de défis nous font du mal, mais nous pouvons être

sérieusement touchés par l'absence de contrôle. Et si nous ne faisons pas d'efforts pour réussir, nous ne pouvons pas contrôler nos vies.

La position dans l'ordre de préséance apporte une autre contribution à de nombreux symptômes que nous imputons au stress. Avec notre rêve d'éliminer la compétition, nous essayons d'effacer l'ordre de préséance en prétendant qu'il n'existe pas. Mais le fait est que nous continuerons à vivre dans

des structures liées à l'ordre de préséance que nous le voulions ou pas. Comme nous l'avons vu, les hiérarchies sociales ne sont pas l'apanage des sociétés « capitalistes » ou « de consommation ».

Elles existent non seulement chez les anthropoïdes, les oiseaux, les lézards et les homards[769],mais les ordres de préséance ont également laissé leurs marques dans les vestiges de nos ancêtres de la période glaciaire, qui se sont développés

quinze mille ans avant la naissance de l'agriculture et près de vingt-cinq mille ans avant la fondation de l'industrie moderne. En Ukraine, des archéologues ont déterré les palais paléolithiques des riches : des tentes pourvues d'une armature en crânes et en défenses de mammouth et d'une riche enveloppe de fourrure. Les chercheurs ont également exhumé des taudis beaucoup plus modestes où logeaient les pauvres[770].

La vérité brutale est que plus nous choisissons de ne pas participer à la compétition, plus notre position risque d'être inférieure. Ceci s'applique à nos vies d'individus, et encore plus à notre vie en tant que nation. Comme le dit l'expression populaire, « Il est dangereux de s'endormir sur ses lauriers ».

Nombre des terribles conséquences censées être imposées à nos vies par le stress sont le produit d'une chute dans l'ordre de préséance, connue

également sous le nom de défaite. Des études montrent que l'une des principales causes d'une pression sanguine élevée chez les êtres humains, par exemple, est une position inférieure dans l'ordre social. Élevez le statut d'un homme et vous réduirez son hypertension[771]. Le primatologue Robert Sapolsky, de la Stanford University, a étudié le taux de glucocorticoïdes, les hormones du stress, chez les babouins de la Réserve de chasse massai au

Kenya. Il a découvert que le taux d'hormone était faible chez les mâles qui avaient une position sociale supérieure mais que les hormones étaient extrêmement nombreuses chez les mâles qui étaient en bas de l'ordre de préséance. Les mâles inférieurs marchaient le dos voûté, avaient un pelage emmêlé, montraient des signes de misère émotionnelle et étaient dans un état de santé épouvantable. Ces babouins subalternes souffraient d'une forte chute dans l'ordre de

préséance, semblable à celle que connaît actuellement l'Amérique[772].

Le stress n'est pas le résultat du désir d'accomplir l'extraordinaire. De 1979 à 1982, des chercheurs de la University of Chicago tentèrent de découvrir les différences entre les cadres soumis à des pressions importantes qui tombaient malades et ceux qui se maintenaient en bonne santé. Les cadres sains s'avérèrent être forts dans trois domaines :

l'implication, le contrôle et le défi[773].En d'autres termes, les hommes ont besoin de poursuivre des objectifs, de lutter contre des problèmes et de les contrôler. Ils ont besoin de ce qui a été populairement interprété comme du stress. Il n'est donc pas surprenant que le Dr Hans Selye, le scientifique pionnier qui, presque seul, a mis le stress en avant, dise, « Le stress n'est pas à éviter L'absence totale de stress est la mort[774]. »

Une détente excessive est une forme lente de suicide. Prenez le niveau physique le plus primitif. Si l'on n'utilise pas ses organes, le corps se met à les détruire. Le phénomène apparaît clairement parmi les femmes qui ne font pas d'exercice. Des mécanismes internes ralentissent le dépôt de nouveau calcium dans la structure osseuse. En conséquence, les femmes qui n'ont pas sollicité leur squelette commencent à le perdre. Lorsqu'elles atteignent la soixantaine, ces femmes se

mettent à rapetisser[775]. Comme nous l'avons vu précédemment, les muscles non utilisés s'atrophient et rétrécissent également.

Les conséquences de l'inactivité sont encore pires chez les enfants. Lorsque les bébés, qu'ils soient chimpanzés, souris ou humains, ne reçoivent pas suffisamment de stimulation sensorielle, leurs circuits neuronaux ne peuvent pas se développer. Leur cerveau devrait être un réseau épais de cellules

nerveuses, et ressembler, à un niveau microscopique, à des broussailles étroitement enchevêtrées. Au lieu de cela, certaines zones cérébrales des créatures dépourvues d'exercice sensoriel ressemblent plus à un désert parsemé de rares plantes[776].

Mais les enfants et les adultes peuvent accroître la densité des connexions de leurs tissus cérébraux et y ajouter jusqu'à deux mille nouvelles synapses par neurone, en

surmontant de nouvelles expériences et en voyant et faisant des choses nouvelles[777]. Pour le corps comme pour le cerveau, se la couler douce, c'est mourir ; une activité vigoureuse, en revanche, c'est la vie même.

L'auteur de l'Ecclésiaste a montré à quel point la privation de stimulation peut être douloureuse. L'homme qui a rédigé ces passages bibliques était apparemment le plus riche et le plus puissant de Jérusalem. Il était arrivé au

pinacle de la société et avait atteint ce qui aurait dû être une délicieuse vie de loisir[778], mais, soudain, sa vie l'ennuya. À présent qu'il n'y avait plus d'obstacle à franchir, soupira-t-il, il n'y avait rien de nouveau sous le soleil.

L'ennui qui frappa l'auteur de l'Ecclésiaste peut éroder et vaincre des civilisations entières. C'est ce qui se produit aux États-Unis. En 1921, l'auteur britannique G. K. Chesterton parcourut l'Amérique en train. Il

remarqua que les habitants discutaient toujours de leur travail alors que les Anglais ne parlaient que de leurs loisirs[779].C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles les États-Unis prospéraient alors que l'Angleterre déclinait. Aujourd'hui, grâce à l'incompréhension populaire du stress, ce sont les Américains qui bavardent des heures durant de sport, de pêche ou de méditation. Ils sont en train de dégringoler.

Les Japonais savent ce que les Américains ont oublié : que le travail et les défis sont les clés d'une vie vigoureuse[780].Ils ont maintenu en vie l'essence de mots américains à la mode qui ont disparu depuis du vocabulaire au début des années soixante : l'ingéniosité américaine et la maîtrise américaine. Les Japonais étudient et travaillent plus que les États-Unis. Les cadres moyens japonais commencent leur journée de travail à 9h et sont souvent encore dans leur

bureau à 20h, généralement six jours par semaine. Ils sont nombreux à être volontaires pour rester travailler au lieu de prendre leurs congés annuels[781]. À l'encontre de ce qu'affirment un grand nombre de reportages au sujet de Japonais « se tuant à la tâche » publiés dans les journaux de Tokyo et des États-Unis en 1993, le dévouement du « salarié » génère rarement du « stress ». Loin de là. Les Japonais dépensent le chiffre stupéfiant de 66% de moins que les

Américains en soins médicaux par unité de population, tout en ayant une espérance de vie supérieure à la leur[782] !

Comme les Japonais, les Occidentaux doivent restaurer l'idée que la stimulation peut être passionnante. Ils doivent comprendre que les défis ne sont pas les ennemis mais un salut et que les dangers qu'ils ont interprétés comme du stress proviennent d'un phénomène totalement différent de ce qu'ils avaient imaginé. Ils ne résultent

pas de l'ambition ou du dynamisme des personnes qui s'impliquent. Ils naissent de l'isolement, de la séparation d'avec la bête sociale, de l'éloignement de l'unité superorganismique qui donne un sens à notre vie. Les souffrances ne viennent pas de l'hyperactivité mais de la perte du contrôle et du sentiment qu'ils se laissent expulser du sommet de l'ordre de préséance. La solution à ce problème n'est pas de prendre de bonnes vacances. L'espoir et le plaisir

dépendent de la capacité à se retrousser les manches et à se mettre au travail.

~ 56 ~

L'heure du tennis et l'horloge mentale

J'attends impatiemment une expérience qui étudierait, grâce à des électrodes fixées sur la tête d'un être humain, quelle part exacte de sa vie une personne consacre au présent, quelle part aux

souvenirs et quelle part à l'avenir. Cela nous apprendrait qui est vraiment un homme par rapport à son temps. Ce qu'est réellement le temps humain. Et nous pourrions certainement définir trois principaux types d'être humain, en fonction du type de temps qui domine.

Milan Kundera

Lorsque nos états de conscience se tournent vers le futur, nos idées et nos sensations se

succèdent plus rapidement ; nos mouvements ne nous coûtent plus le même effort.

Henri Bergson

Le but d'un homme devrait être hors de sa portée, sinon à quoi servirait un paradis ?

Robert Browning

Dans un chapitre précédent, nous avons rencontré une créature particulière : le crapaud à pied de bêche d'Arizona. Pendant les longues

périodes sèches, le crapaud garde des stocks d'humidité et de nourriture dans sa structure cellulaire en rampant dans le sable, en fermant ses systèmes métaboliques et en dormant paisiblement. La léthargie est le sauveur qui permet à la bête endormie de passer des mois, parfois même des années, sans une seule petite gorgée d'eau.

Mais, lorsqu'une douche inopinée trempe le sol du désert, le crapaud sort de sa torpeur, se tortille pour atteindre la surface,

appelle ses compagnons, écoute les croassements de la foule qui se rassemble puis se dirige vers la flaque la plus proche. Là il s'active frénétiquement, courtisant les femelles à toute vitesse, puis il se livre avec elles à une extase sexuelle. Son érotisme maniaque est tout autant un mécanisme de survie que l'était son inertie. Car seul un accouplement rapide permet au crapaud d'engendrer une nouvelle génération qui pourra atteindre sa maturité avant que les mares humides ne soient

asséchées par le soleil du désert.

Les habitudes du crapaud reviennent sans cesse sous une forme ou une autre. Elles apparaissent dans l'hibernation des écureuils et des ours, l'accumulation fluctuante de graisse des marmottes d'Amérique selon les saisons, ainsi que dans un grand nombre de rythmes humains annuels[783]. Elles apparaissent même dans les changements d'humeur des sociétés. Lorsqu'il y a peu à gagner, la Nature ralentit

l'organisme. Lorsqu'une opportunité se présente, elle l'accélère. L'une des conséquences de ce phénomène est l'étrange giration de notre horloge mentale.

Voyons si cela vous semble familier. Pendant une journée de travail, lorsque je subis une importante pression, je fais chaque tâche à toute vitesse, je passe rapidement à la suivante et encore à la suivante. Je vois les heures qui me sont imparties comme une période au cours de

laquelle je peux accomplir une multitude de choses. Mais un jour où j'ai moins de travail que d'habitude, mon horloge mentale s'ajuste. Soudain, au lieu de voir cette journée comme une période au cours de laquelle je peux effectuer une pléthore de tâches, j'ai l'impression que je vais devoir me battre pour finir quoi que ce soit. Mon esprit est ralenti. C'est le phénomène qui correspond à l'expression populaire américaine : « le travail augmente en fonction du temps disponible pour

l'accomplir. »

Chez une personne qui a peu de choses à faire, l'horloge mentale ralentit. Chez une personne qui a beaucoup de tâches à accomplir, ou une personne passionnée par ce qu'elle fait, elle accélère. Prenons, par exemple, l'athlète qui voit chaque dixième de seconde[784] du mouvement d'une balle de tennis et calcule en un clin d'œil où la balle va se trouver lorsqu'il essaiera de la frapper. Pour lui, chaque micro-

instant a un sens. Mais pour la personne allongée sur une plage à prendre le soleil, une matinée entière peut passer sans un seul moment significatif[785]. Pour l'athlète qui subit une importante stimulation, il y a plus de temps. Son monde est plus riche et son cerveau traite beaucoup plus de données.

L'une des différences existant entre une société en pleine ascension et une société en déclin est sans doute que la société ascendante est sur

l'horloge rapide. Elle voit chaque obstacle comme un défi, absorbe des informations rapidement et trouve de nouvelles façons de surmonter les difficultés. Elle fonctionne à l'heure du tennis. Mais la société qui a chuté est passée à l'horloge lente. Elle a cessé d'absorber des données rapidement. Elle est à l'heure de la plage. L'heure du tennis est l'horloge du crapaud qui émerge et qui dépense son énergie en une explosion de frénésie. L'heure de la plage est l'horloge du crapaud endormi, qui

accumule chaque gramme de substance dans ses os.

Les superorganismes qui se trouvent sur le chemin de la croissance sont attirés vers des substances chimiques qui accélèrent le système vers l'heure du tennis. Les Anglais, lorsque leur empire saisissait avec enthousiasme chaque opportunité, étaient alimentés par une nouvelle importation appelée café. La conquête commerciale anglaise du monde fut planifiée dans les cafés de

Londres à la fin du seizième et au dix-septième siècles[786]. Les Chinois, pendant les années terriblement prospères de la dynastie des T'ang (618-907 ap. J.C.), occupaient leur vie avec une autre boisson qui réglait leur horloge mentale sur « rapide ». Ils agrandirent leur empire sous l'influence du thé[787]. Les Japonais modernes ont montré la même prédilection pour les substances chimiques qui boostent le système.

Dans les années quatre-

vingt, le principal problème lié à la drogue dans les quartiers de Tokyo où la vie nocturne était la plus développée n'était pas l'héroïne ou la marijuana, des drogues qui vous ralentissent. C'était les amphétamines[788].

En pratiquant la fermeture perceptuelle, nous mettons nos protecteurs oculaires et nous rampons dans la stupeur de l'heure de la plage. Mais les sociétés en expansion, comme celles du Japon et de la Corée actuellement, sont probablement

à l'heure du tennis, une horloge qui leur permet de nous dépasser, nous qui restons assis devant nos postes de télé, une canette de bière à la main, installés confortablement dans une vie sans stimulus ni défi.

Comment l'Amérique peut-elle revenir à l'heure du tennis ? En se concentrant sur le déclic qui fait passer le crapaud de la torpeur à la surexcitation : l'opportunité. Il y a près de cent ans, l'historien Frederick Jackson Turner proposa sa

fameuse thèse de la frontière[789]. L'existence de la frontière américaine, affirma-t-il, avait animé l'esprit américain. La possibilité de ressources intarissables au-delà de l'horizon avait empli les Américains d'enthousiasme, d'imagination et d'exubérance.

L'Amérique n'était pas la seule nation stimulée par la présence d'une nouvelle frontière. L'Angleterre fut une puissance faible et un peu pitoyable jusqu'à l'époque de

Henry VIII. Pourtant, le pays avait ses rêves de gloire et ces rêves étaient liés à l'idée d'expansion. La seule forme d'expansion que les Anglais pouvaient imaginer, cependant, était la conquête d'une partie du seul monde qu'ils connaissaient : l'Europe. Les Britanniques avaient vainement foncé dans le mur et essayé de découper des bouts de la France dans le bain de sang futile connu sous le nom de Guerre de Cent Ans. Ils eurent leur part de victoires, subirent des humiliations à

cause de personnages tels que Jeanne d'Arc, et virent leurs efforts totalement contrecarrés, perdant même la seule parcelle de territoire qu'ils avaient réussi à s'approprier : Calais. Entre-temps, ils brutalisèrent cinq générations de paysans français qui tentaient innocemment de planter la récolte de l'année suivante[790].

L'historien A. L. Rowse, l'un des plus grands experts anglais de l'époque élisabéthaine, considère l'incapacité de Henry

VIII à conquérir la France comme l'une des hontes les plus heureuses qu'ait eu à subir l'Angleterre[791]. Elle obligea les Anglais à détourner leur attention du continent et à se concentrer sur une sphère dans laquelle l'Angleterre allait finalement faire fortune : le Nouveau Monde.

L'ancien monde dont se détourna avec peine l'Angleterre était une terre sans réelle opportunité. Les Italiens affamés en étaient réduits à manger les

oiseaux chanteurs qu'ils trouvaient dans les arbres. (Les touristes qui voyagèrent en Europe du Sud deux cents ans plus tard furent surpris par le silence inquiétant qui régnait dans la campagne. Les hypolaïs polyglottes tels que les rouges-gorges, les mésanges et les roitelets avaient disparu dans les marmites des plus humbles citoyens de la région[792].) À la même époque, le paysan français moyen était si proche de la famine que dans les contes de fées qu'il récitait à ses enfants,

le héros était récompensé, non pas d'un sac d'or, mais d'un repas décent[793].

Au premier abord, le Nouveau Monde avait l'air tout aussi ingrat. Christophe Colomb fut amèrement déçu par l'immense paysage. Il était parti chercher les richesses de la Chine et il avait atterri dans un territoire dont personne n'avait entendu parler. Le pauvre marin proclama pendant des années que ce devait être une région non répertoriée de l'Empire

Chinois[794].

Mais la déception de Colomb devint la Nouvelle Frontière de l'Angleterre. Les Britanniques ratèrent les régions les plus faciles à prendre. Les Espagnols les battirent sur les terres aztèques et incas, où quelques milliers d'Européens armés d'épées d'acier, de mousquets et de canons écrasèrent dix mille Indiens brandissant de pagaies en bois et filèrent avec assez d'or pour payer la rançon d'un roi[795]. Mais les Anglais s'installèrent

sur le continent nord-américain, plantèrent du coton dans les régions sud et créèrent des plantations de cannes à sucre dans les Caraïbes, ce qui leur permit de ramener des sommes inimaginables.

Les nouveaux horizons économiques transformèrent entièrement l'Angleterre. Au quinzième siècle, le pays était une région arriérée, qui ne produisait presque rien en matière de littérature, d'art ou de science. Mais, stimulée par

l'énergie libérée par une bouffée de ressources nouvelles, la Grande-Bretagne devint une locomotive culturelle. L'époque dans laquelle elle s'éveilla était celle d'Elizabeth et elle nous a légué, parmi tant d'autres choses, les pièces de Shakespeare[796].

L'Amérique dispose d'un tas de nouveau défis à relever : la biotechnologie, la nanotechnologie (la construction de machines microscopiques à partir d'éléments de la taille de

quelques molécules), l'expansion de la cybersphère et la construction d'instruments intelligents auto-réplicants[797], entre autres. Mais, à long terme, une autre frontière plus intimidante nous attend, une frontière qui à l'air, au premier abord, aussi austère que le paraissait notre terre à Colomb. Comme l'Angleterre sous le règne de Henry VIII, le pays qui tirera son énergie de cette nouvelle frontière ne sera pas forcément celui qui réussira à conquérir une parcelle du

monde que nous connaissons.

Au contraire, ce sera peut-être celui qui trouvera le premier une façon d'exploiter des astéroïdes riches en minéraux de la taille de Manhattan. Ce sera peut-être le pays qui fera d'une nouvelle planète une autre terre, en transformant son atmosphère en gaz respirable et sa surface en un endroit où les humains, libérés des combinaisons spatiales, pourront faire d'agréables balades. Ce sera

peut-être le pays qui renoncera à des rêves de conquête dans des territoires où les oiseaux ne chantent plus et tournera son regard vers l'espace.

L'espace pourrait soit fournir une nouvelle averse de ressources soit nous ruiner. Mais l'établissement de colonies offre deux autres avantages.

Premièrement : la coopération internationale. Aucune nation ne peut prendre seule en charge le développement extraterrestre.

La transformation des déserts d'astéroïdes et des planètes en pays de cocagne impliquerait la création d'un consortium incluant la Russie, l'Europe et le Japon. Ces partenariats sont déjà en cours de développement, bien que les États-Unis n'en fassent trop souvent pas partie.

Le deuxième avantage, et sans doute le principal, à suivre les pas du Capitaine Kirk : l'homme n'a pas encore inventé une façon d'éviter la guerre. Nous n'avons pas trouvé de

méthode pour ébranler les conséquences de notre malédiction biologique, la dépendance de notre cerveau animal envers la violence. Nous ne pouvons pas nous libérer de notre nature de cellules d'une bête superorganismique sans cesse impliquée dans des tournois contre ses voisins. Nous n'avons pas trouvé de technique pour échapper au fait que ces compétitions sont très souvent mortelles.

* * *

Carl Sagan, Werner Erhard et les partisans de Buckminster Fuller pensent que la simple menace d'une annihilation nucléaire nous rassemblera en une société mondiale. Si seulement les grands communicateurs, disent-ils, pouvaient nous avertir de manière retentissante de la menace d'un holocauste, toutes les nations se verraient comme des sœurs, comprenant leur intérêt commun dans la survie des espèces. Malheureusement, Sagan, Erhard et Fuller, tout

comme vous et moi, ergotent durement avec ceux qui partagent le même but qu'eux mais n'ont pas les mêmes croyances. Même les pacificateurs ne peuvent entièrement réfréner le besoin de se battre.

Et les êtres humains en tant qu'espèce ne peuvent pas non plus arrêter leur besoin irrépressible de faire la guerre. Nous sommes comme un adolescent à l'époque qui a précédé la révolution sexuelle et

à qui l'on a dit que la masturbation le rendra fou. Sa culpabilité le rend quasiment suicidaire mais il ne peut cependant pas s'empêcher de pratiquer cet acte « innommable ». Nous avons trouvé des moyens d'arrêter des maladies, nous avons inventé des techniques pour passer d'un continent à un autre en quelques heures et nous trouverons un jour un moyen d'arrêter la guerre, mais uniquement si nous survivons assez longtemps. En attendant, notre tâche est de survivre à nos

propres pulsions. Notre tâche est de nous montrer plus malin que le Principe de Lucifer.

Nous pouvons nous considérer comme une espèce piégée dans une voiture fonçant vers un arbre, la direction et les freins bloqués. Nous pourrions rester assis derrière le volant et prétendre que si nous nous sentons assez coupable, l'arbre va disparaître, ou que nous pourrions nous jeter par la portière de la voiture et survivre. Pour nous, l'équivalent

de nous mettre hors de danger est de prélever quelques humains sur cette planète, d'en installer suffisamment dans des colonies spatiales afin que, si ceux qui restent sur terre disparaissent, ceux qui vivent dans les habitations en rotation au-dessus de nous maintiennent l'espèce en vie[798]. Il est possible que les survivants puissent transmettre le savoir que nous avons acquis jusqu'à présent et qu'avec ces connaissances et leurs propres découvertes, ils apprennent un jour à triompher

de ce que nous n'avons pas pu vaincre.

Nous avons besoin d'un nouvel horizon, de nouvelles résolutions, de nouveaux objectifs, d'une nouvelle frontière pour encore avancer avec puissance et majesté, avec l'enthousiasme qui fait que la vie, dans le monde où nous vivons, vaut la peine d'être vécue. L'une des nouvelles frontières qui nous restent se trouve au-dessus de nos têtes.

Le paradoxe luciférien

~ 57 ~

Le Principe de Lucifer

Plus de deux cent milliards de globules rouges meurent quotidiennement dans le but de vous garder en vie[799]. Vous inquiétez-vous de leur mort ? Comme ces globules rouges, vous et moi sommes des cellules dans un superorganisme social dont la préservation et la

croissance nécessitent parfois notre souffrance ou notre élimination, la suppression de notre individualité et la restriction de notre liberté. Alors pourquoi est-elle importante pour nous ?

Parce que le superorganisme nourrit chaque cellule qui le compose, et lui apporte une robustesse qu'aucun composant individuel n'aurait pu atteindre seul. Prenons, par exemple, la super-bête méditerranéenne connue sous le nom d'Empire

romain. Rome était une créature mauvaise, dotée d'un ignoble appétit pour la cruauté. Jules César, selon Plutarque, « prit plus de 800 villes d'assaut, soumit 300 nations et mena plusieurs batailles rangées contre trois millions d'hommes, en détruisit un million dans la bataille et en fit prisonnier un autre million[800]. » César ne fit pas tout cela gentiment. Lorsqu'il rasait des villes ennemies, il lui arrivait de tuer chaque homme, femme et enfant[801] uniquement pour

donner une leçon aux potentiels résistants.

Les gouverneurs qui furent envoyés pour diriger les provinces romaines perdirent de temps en temps leur tolérance envers les non-conformistes et les punirent brutalement. Ils crucifièrent un prêcheur de paix et d'humilité de l'arrière-pays, nommé Jésus, parce que ses opinions différaient des dogmes standards approuvés par l'autorité impériale. Mais l'ancien charpentier ne fut que

l'une des milliers de victimes qui se tordirent, pendant des heures, clouées à une poutre de bois brut.

Même les riches qui vivaient à Rome étaient attirés par la vue du sang. Leur loisir favori était de passer un après-midi au Colisée à regarder des prisonniers désespérés s'étriper dans l'arène. Les fans de sport romains prenaient des paris sur le concurrent qui réussirait à vivre jusqu'à la tombée de la nuit.

Rome détruisit ou absorba des civilisations rivales entières. Elle réduisit même le pays qu'elle révérait le plus, la Grèce, à un territoire occupé, somnolent et flagorneur. Rome, en bref, était une société vicieuse, dont les habitudes pouvaient rendre malade toute personne ayant un minimum de sensibilité morale.

Pourtant, l'ascension de Rome faisait partie de la marche inexorable du monde vers une forme plus évoluée. En

employant la force, parfois de manière sadique, elle réunit une masse stupéfiante de cités et de tribus. Elle permit ainsi un échange d'idées et de biens qui accéléra radicalement le rythme du progrès.

Par ailleurs, au cours des trois cents ans qui s'écoulèrent entre Auguste et le moment où Constantin imposa le Christianisme, elle apporta une autre contribution. Elle introduisit le pluralisme, une attitude accommodante qui

permit à des cultures extrêmement diversifiées de vivre pacifiquement côte à côte[802].

Lors de la chute de Rome, ce qu'elle avait apporté à ces citoyens parfois opprimés devint évident. Quelques héros, poussés par leurs idéaux de conquête ethnique, menèrent leurs bandes rebelles contre la puissance coloniale. Ces dissidents renversèrent définitivement les tyrans hégémoniques et ne laissèrent

de Rome que des ruines.

Ils causèrent ainsi le désespoir de l'Europe. Au cours des deux cents ans qui suivirent, la moitié de la population du Continent mourut[803]. La peste sévissait. Des multitudes de personnes mouraient de faim, ne disposant plus de la nourriture autrefois transportée sur les navires et les voies romaines. Sans une force organisatrice stable, les routes pavées sur lesquelles les provisions avaient voyagé se

détériorèrent. Sur la terre, les chefs des bandits et des guerriers supprimaient ceux qui souhaitaient utiliser les anciennes voies pour acheminer des biens dont ils avaient désespérément besoin. Sur la mer, les pirates coupèrent les anciennes voies commerciales méditerranéennes. Les céréales qui arrivaient auparavant d'Égypte dans des flottes de transport pleines à craquer ne vinrent plus avec les marées. Dans la ville gauloise de Barbagel, le complexe de

moulins romains qui avait transformé le blé importé en farine pour quatre-vingt mille consommateurs se délabra[804]. Et les citoyens gaulois qui avaient été libérés du joug romain périrent par millions.

Ceux qui survécurent apprirent à vivre comme des prisonniers dans des communautés forteresses indépendantes, coupées des idées et des mets délicats qui rendaient la vie plus douce. Les « combattants de la liberté »

barbares avaient brisé les chaînes, non pas de la vie, mais de la mort. Car Rome était un oppresseur, mais Rome était aussi la source de la nourriture et de la paix. En son absence vinrent la peste et la guerre.

Le superorganisme est souvent une bête vile et répugnante. Mais tout comme le corps nourrit les cellules qui le composent, la bête sociale nous donne la vie. Sans elle, chacun de nous périrait. Cette idée est tissée dans notre biologie. C'est

la raison pour laquelle l'individualiste rigide de type Clint Eastwood n'existe pas.

Les mécanismes d'autodestruction internes avec lesquels nous naissons garantissent que nous serons les composants d'un organisme supérieur ou que nous ne vivrons pas.

Derrière ces impératifs superorganismiques se trouve la dernière découverte de la Nature dans son processus de recherche et développement.

Malgré les affirmations des partisans de la sélection individuelle, l'évolution humaine est propulsée non seulement par la concurrence entre des âmes uniques mais aussi par la forme de leur coopération. Elle est dirigée par les jeux que joue le superorganisme.

Tout cela est à la base du mystère avec lequel nous avons commencé : le modèle de la violence dans la Révolution culturelle de Mao. Lorsque la Chine tomba dans le chaos au

cours de la révolte culturelle des années soixante, la société ne se fragmenta pas en 700 millions d'individus, luttant chacun pour leur droit à la survie. Ce tissu social se déchira, puis se réassembla d'une façon étrange et nouvelle. Les individus se rassemblèrent en groupes de collaboration. Un phénomène sans substance physique lia les groupes les uns aux autres : l'idée, le mème. Dans leurs combats, les meutes de Gardes Rouges obéissaient à un ordre de base de leur cerveau animal :

la loi de l'ordre de préséance. Et ils tirèrent leur énergie d'émotions réprimées dans la vie quotidiennes : les haines, les frustrations et la cruauté cachée d'étudiants qui, un ou deux mois auparavant, étaient des modèles d'obéissance polie.

Derrière les contorsions du mal se cache la concurrence entre des mécanismes superorganismiques, qui essaient tous d'exploiter l'univers selon leur propre schéma, de hisser le cosmos à

un niveau supérieur sur une échelle d'une complexité croissante. Il y a d'abord le réplicateur moléculaire, le gène ; puis vient son successeur, le mème et, travaillant main dans la main avec ces derniers, il y a la bête sociale.

Hegel a dit que la tragédie suprême n'était pas le combat d'un bien aisément reconnu contre un mal ostensiblement répugnant. La tragédie, dit-il, est le combat qui oppose deux forces, deux forces du bien, un

combat dans lequel une seule peut triompher. La Nature a intégré ce combat dans le superorganisme.

Le superorganisme, les idées et l'ordre de préséance : telles sont les principales forces qui résident derrière la créativité humaine et le bien terrestre. Elles sont la sainte trinité du Principe de Lucifer.

~ 58 ~

Épilogue

Les penseurs du dix-septième siècle décrivaient l'univers comme une création en décadence, un vestige du paradis corrompu par le péché.

Le monde, disaient-ils, avait été conçu comme une sphère parfaite et sans tache. Puis, Adam et Eve volèrent le fruit de l'arbre de la science. Un Dieu rugissant et furieux chassa le premier couple de l'Eden et dirigea sa colère sur la planète qu'il venait de concevoir. Il frappa la surface de cet endroit parfait, laissant les balafres des vallées et les pustules retournées des montagnes comme signes éternels de son mécontentement. Depuis lors, disaient les philosophes, la terre

se détériore comme une ruine ancienne, montrant seulement de légers signes d'une beauté qui n'est plus.

Les physiciens du dix-neuvième siècle exprimèrent cette ancienne idée d'une autre façon. Ils créèrent le concept d'entropie[805]. Toute matière, disait la seconde loi de la thermodynamique, tend vers le chaos[806]. Laissez une forme complexe, conçue avec le plus grand soin possible, toute seule et elle sera lentement consumée

par la décadence. L'univers, dirent ces scientifiques, est comme un morceau de sucre. Laissez tomber le bloc sucré très structuré dans un verre d'eau et il disparaîtra dans une nuée aléatoire de molécules de glucose, un tourbillon liquide de chaos. Le monde dans lequel nous vivons, disaient les physiciens, disparaîtra lui aussi un jour, dévoré par l'entropie[807].

Les savants de la Renaissance et les scientifiques du dix-neuvième siècle avaient

tous tort. L'univers ne dérive pas de l'ordre vers le chaos. Il marche, au contraire, dans la direction opposée. Depuis la première seconde de son existence, le cosmos a craché de nouvelles formes de création. À partir d'une explosion d'énergie, il a produit son premier grand bond en avant : l'atome. Puis vint une autre innovation extraordinaire : la molécule. Des milliards d'années plus tard, l'univers cracha une autre innovation géniale : une molécule qui pouvait produire

des copies d'elle-même, la molécule responsable de la vie. Et, plus de trois milliards d'années plus tard, l'univers conçut une autre révolution : l'intelligence.

Mais cette avancée vers la lumière a un côté obscur. Comme un sculpteur taillant une silhouette dans la pierre, la Nature crée en détruisant. Son marteau et son ciseau frappent sans discontinuer. À chaque coup jaillissent des éclats. Au fur et a mesure que ces éclats

s'accumulent sur le sol, une nouvelle forme émerge là où la lame à taillé. À la fin de sa journée, le sculpteur se contente de balayer le tas de poussière inutile et d'éclats de pierre. La Nature fait de même. Mais ces fragments qui ont été jetés dans l'atelier naturel sont les corps de créatures qui étaient, quelques instants auparavant, vivantes, des créatures telles que vous et moi.

La Nature crée en mettant ses inventions en compétition les

unes avec les autres. Dans le monde des humains, le plus sanglant de ces combats a lieu entre les groupes sociaux. La voix de l'ambition du mème nous dit de soumettre nos rivaux par la force et de les réduire à la servitude : la servitude envers les idées qui composent le noyau de notre culture.

La faim du superorganisme et l'ambition du mème nous piègent dans un dilemme moral. La violence est la plus effroyable des expressions humaines.

Pourtant, nous ne pouvons pas espérer prendre la voie de la paix. Nous ne pouvons pas nous frapper les uns les autres à coups de conférences, nous marteler la poitrine par culpabilité et nous débarrasser volontairement de nos armes. Nous vivons dans un monde menaçant : un monde où les autres êtres humains nous ressemblent beaucoup. Et, comme nous, nos congénères sont dangereux.

Il existe une petite

consolation dans ce sinistre tableau. Les coups de dents et les grognements sont peut-être automatiques, mais l'étreinte, l'affection et la collaboration font également partie de nous. Dans une étude de Harvard, un groupe de sujets expérimentaux visionna un film. La vue de celui-ci accéléra considérablement l'activité de leur système immunitaire. La nature de ce film guérisseur ? Un documentaire sur Mère Térésa, qui a consacré sa vie à aider les autres. La simple vue

d'un travail centré autour de la gentillesse déclencha une réaction profondément enfouie dans le cerveau humain[808]. Nous avons désespérément besoin les uns des autres et dans ce besoin réside un espoir.

Nous devons inventer un moyen pour que les mèmes et leurs transporteurs superorganismiques, les nations et les sous-cultures, puissent se concurrencer sans carnage. Il est possible que nous trouvions un indice de ce moyen dans la

science. Un système scientifique est un système dans lequel de petits groupes d'hommes et de femmes adhèrent à une idée, puis utilisent les pouvoirs de la persuasion et de la politique pour établir la domination de cette idée dans leur domaine et repousser en marge les hypothèses rivales, ainsi que les personnes qui les exposent.

Dans la lutte pour le contrôle des journaux scientifiques, des comités qui déterminent quels conférenciers pourront

s’exprimer lors des symposiums scientifiques, de celui qui sera titularisé, qui recevra des bourses et des récompenses, et de tous les autres points liés au pouvoir qui déterminent quelles idées et quels chercheurs seront admirés et lesquels seront rejetés, les combats peuvent devenir intenses et les insultes sarcastiques et mordantes. De temps en temps un pichet d’eau est même versé sur la tête de quelqu’un[809]. Mais il n’y a pas de violence.

En politique, l'équivalent le plus proche est la démocratie pluraliste, système dans lequel les sous-cultures et les idées qui les accompagnent se font concurrence sans que le sang ne soit versé. Au début des années quatre-vingt dix, il devint populaire de déclarer que les démocraties, au contraire d'autres formes plus rigides de gouvernement, ne se faisaient pas la guerre. Cette déclaration était une exagération (la guerre de 1812 vit s'opposer l'Angleterre démocratique et les États-Unis

tout aussi démocratiques), mais elle comportait un puissant élément de vérité. Selon le politologue de la Yale University, Bruce Russett, « Depuis 1946, deux nations démocratiques ont huit fois moins de risques que les autres types de nations de menacer d'utiliser la force l'une contre l'autre, et dix fois moins de risque de mettre leurs menaces à exécutions[810]. » De plus, la Carnegie Commission for Science, Technology and Government a mis en place en 1992 une commission d'étude

qui conclut que le pluralisme est l'une des forces les plus potentiellement efficaces dans la promotion du développement mondial[811]. Ces découvertes impliquent que la race humaine fera un grand pas en avant si elle élimine les autocraties intolérantes poussées par une volonté de nettoyage doctrinal et ethnique, et les remplace par des démocraties pluralistes.

Mais, même sans ce pas en avant, tout comme le monde lui-même, le monde des homo

sapiens ne marche pas de l'utopie vers le chaos. C'est, en réalité, le contraire qui se produit. Margaret Mead a dit qu'il fut une époque où les hommes considéraient tous leurs frères comme des personnes dont ils devaient chérir la vie et tous les étrangers comme du gibier. Dans les groupes humains primitifs, dit Mead, le nombre de ceux dont les vies étaient sacrées allait de cinquante à soixante-quinze. Le reste de la population terrestre pouvait être assassinée. Mais

aujourd'hui, souligne Mead, le nombre de personnes qu'une seule société interdit de tuer va au-delà de 250 millions.

Comme nous l'avons vu précédemment, William Divale et Marvin Harris ont étudié des données issues de 561 tribus primitives et ont découvert que, dans cet échantillon, 21% des mâles étaient tués de façon extrêmement violente avant la fin de leur adolescence. Le pourcentage de meurtre augmente considérablement si

l'on inclut les femmes et les enfants assassinés par les peuples indigènes comme les Taulapang d'Amérique du Sud, qui brûlaient des dizaines de familles dans leurs huttes lorsqu'ils voulaient éradiquer une tribu ennemie, puis revenaient chez eux en criant de joyeux

« hei-hei-hei-hei-hei[812] ! » Notre civilisation techno-capitaliste est bien loin de cette immense et sinistre boucherie qui en résulte. Si elle se

comportait ainsi, environ 720 millions d'êtres humains disparaîteraient en raison de guerres et d'homicides à chaque génération. Comparez cela au cinquante-cinq millions qui moururent au cours de la Seconde Guerre mondiale, et les saignées du siècle actuel, aussi effroyables soient-elles, représentent moins d'un dixième de ce qu'elles seraient dans des conditions aborigènes. Cette diminution de la violence est un don de l'évolution du superorganisme. C'est le

résultat de la transformation de groupes sociaux composés d'un petit nombre d'hommes et de femmes blottis dans la jungle, en nations gigantesques étalées sur des continents entiers.

Ironiquement, cependant, la propagation partielle de la paix est un produit des anciens combats entre super-bêtes, des colossales atrocités qui accompagnèrent la construction des Empires d'Alexandre, de César et des anciens Chinois, du sang qui s'écoula de la

consolidation des états européens, américains et russe modernes.

Le rassemblement des êtres humains en groupes sociaux, la tendance d'un organisme social à en absorber un autre, l'ascension du mème, l'augmentation de la coopération : ce sont autant de moyens par lesquels l'univers est passé à des degrés d'ordre supérieurs. Mais sous le besoin naturel de structures plus compliquées, de niveaux d'émerveillement plus

élevés et de nouvelles formes de complexité saisissantes et efficaces, ne réside aucun sens moral. Il n'y a pas de Mère Nature qui aime sa progéniture et la protège du mal. Le mal est en réalité un outil fondamental de la Nature pour améliorer ses créations.

Non, nous ne sommes pas des Clint Eastwood, et nous n'avons pas été conçus comme tels. Nous sommes des fragments accessoires d'une bête supérieure, les cellules du

superorganisme. Comme les cellules de la peau qui se détachent en grappes de notre bras après un coup de soleil, nous apportons nos contributions au tout dont nous faisons partie. Nous apportons parfois cette contribution avec notre vie, parfois avec notre mort.

Les superorganismes, les idées et l'ordre de préséance, la trinité du mal humain, ne sont pas des inventions récentes « programmées » en nous par la

société occidentale, le consommateurisme, le capitalisme, la violence télévisuelle, les films d'épouvante ou le rock n' roll. Ils sont intégrés à notre physiologie. Ils sont en nous depuis la naissance de la race humaine.

Mais il y a de l'espoir quant au fait que nous nous libérerons un jour de la sauvagerie. L'évolution a offert une nouveauté à notre espèce : l'imagination. Grâce à ce don, nous rêvons de paix. Notre

tâche, la seule peut-être à pouvoir nous sauver, est de transformer ce dont nous rêvons en réalité. Pour façonner un monde où la violence cessera d'exister. Si nous pouvons atteindre ce but, nous pourrons encore échapper à notre destin de progéniture très précaire, de justes héritiers de ce qui est à la fois le plus grand don et la plus infâme malédiction de la Nature, de derniers enfants du Principe de Lucifer.

Le Principe de Lucifer 2, "Le Cerveau Global"

NOTE DE L'EDITEUR : Le génie de ce livre est unique. Mais il est aussi « politiquement incorrect », puisque seuls deux magazines français et un quotidien canadien ont « osé » en parler !

Remerciements

De nombreuses personnes m'ont aidé et encouragé pendant les douze années de recherche menées pour Le Principe de Lucifer. Je suis redevable à plus de personnes que je ne peux en citer.

Au Dr Rollin Hotchkiss, professeur émérite à la Rockfeller University ; au Dr Magda Gabor Hotchkiss ; à Timothy Ferris ; à Don Cusic de

la Middle Tennessee State University ; à Hester Mundes ; à Ron et Randy Vanwarmer ; à Charles M. Young Jr ; à Bradley et Lib Fisk ; et à Robin Fox, professeur de sciences sociales à la Rutgers University, pour avoir patiemment relu mon manuscrit et apporté de nombreux commentaires précieux. À Gao Yuan, à l'historien Michael Wood de la BBC et à John Hopkins de Cal Tech pour avoir évalué les chapitres en rapport avec leur travail. Au personnel de la Indiana Library pour les milliers

de fois où ils m'ont aidé à déterrer des morceaux d'objets ésotériques dans leurs piles de sept étages.

À ceux qui m'ont patiemment écouté lorsque les concepts se déversaient : Patrice Adcroft, ancien rédacteur de Omni (qui m'a également fourni des tonnes de matériel de recherche) ; Bob Guccione Jr, éditeur et rédacteur en chef de Spin Magazine ; Bob Kubey de la Rutgers University ; le Dr Milton Plesur du département d'histoire

de la University of Buffalo ; Timothy Whites ; Stephen Holden du New York Times ; Ken Emerson, ancien du New York Times Magazine ; Mike Sigman, PDG du L.A. Weekly ; Jim Henke de Rolling Stone ; Grace Diekhaus de 60 Minutes ; Liza Wing de New York Woman ; Alan Weitz de Details ; Rona Eliot et Carla Morgenstern de The Today Show ; John Mellencamp (qui a non seulement écouté mais a aussi attiré mon attention sur la citation de l'Ecclésiaste qui introduit l'un des chapitres) ;

Paul Simon ; Billy Joel ; Daryl Hall et Bette Midler. À Peter Gabriel, qui m'a permis de trouver le titre du livre en me suggérant la lecture d'un certain ouvrage. À Ralph Gardener, qui a entraîné le pionnier de la sociobiologie Lionel Tiger dans un dîner de trois heures au commencement de l'écriture de ce livre. À ma fille, Noelle Pollet, qui a transcrit les deux mille premières pages de notes et à tous les autres qui ont transcrit les mille pages restantes. À Jim Stein de la William Morris

Agency pour avoir tenu ce livre à flot du début jusqu'à la fin. Et à Leon Uris pour son extraordinaire soutien moral pendant les jours difficiles qui ont suivi l'émergence du premier manuscrit et ont précédé la publication.

Je suis plus redevable que je ne peux le dire pour le soutien financier et émotionnel que m'ont apporté Kenny Laguna, Meryl Laguna et Joan Jett.

Je dois également remercier, pour leurs encouragement et

leur aide de toutes sortes, Harry Salisbury, Walker Percy, James Lovelock, Marilyn Ferguson, Prakash Mishra (fondateur du Mountbatten Medical Trust), Judith Gordon, Martin Gardner, Jerome D. Frank (professeur émérite de psychiatrie, à la Johns Hopkins University School of Medicine), David L. Hull (Département de philosophie, Northwestern University), Thomas D. Seeley (Département de neurobiologie et du comportement, Cornell University), William L. Rivers

(titulaire de la chaire de professeur de communication Paul C. Edwards, Stanford University), Robert Cialdini (professeur régent de psychologie, Arizona State University), David Barash (professeur de psychologie et de zoologie, University of Washington), Dorian Sagan, Herman Golob, Brett Busang, Marion Hyman, Audrey Dawson, Mildred Marmur, Derek Sutton, Mike Gormley, Danny Sugarman, Marie Diane Partie, Kathy Hemingway Jones, Laura

Nixon, Jeremy Walker, Geoff Jukes, Deanne Stillman, Martha Hume, Renee Kuker, Deborah Kuker, Len Kuker, Howard Kuker, Professeur William T. Greenough, Annette Sbarro, Paul Kaufman, Bob Keating, Ida Langsam, Otto Teitler, Harriette Vidal, Professeur Daniel G. Freedman, Professeur Mary Douglas, Aaron Tovish, Stephanie Hemmert, Don Gifford, Bruce Bower, John D. Collier, Dr John E. Sarno, Michael Mendizza, David Krebs, Richard Block, Paul Bresnick et

Lynn Chu.

Pour finir, un remerciement particulier pour sa persévérance à mon agent, Adele Leone et à mon rédacteur, Anton Muel- ler, maître dans l'art de stimuler les cellules du cerveau tout en dénichant les structures cachées d'une prose emmêlée.

Bibliographie

Edwin A. Abbott, *Flatland, Denoël, Paris, 1998. Aristote, Éthique à Nicomaque, Nathan, 1998.*

M.M. Austin et P. Vidal Naquet, *Économies et sociétés en Grèce ancienne, A. Colin, Paris, 1997. Morris Bierbrier, La confrérie des bâtisseurs de pharaon, Editions du Rocher, Paris, 1993. Daniel J. Boorstin,*

Les découvreurs, Laffont, Paris, 1988.

Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV-XVIIIe siècle, tome 1: Les structures du quotidien, Armand Colin, Paris, 1988.*

Peter Brown, *Le renoncement à la chair, Gallimard, Paris, 1995. Jules César, La guerre des Gaules, Flammarion, Paris, 1993.*

Elias Canetti, *Masse et*

puissance, Gallimard, Paris, 1986. James Chambers, Les cavaliers du diable, Payot, Paris, 1988.

Charles Darwin, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe, Syllepse, Paris, 1999. Charles Darwin, L'origine des espèces, Flammarion, Paris, 1999.*

Richard Dawkins, *Le gène égoïste, Colin, Paris, 1990.*

Frans de Waal, *La Politique du Chimpanzé, Editions du*

Rocher, Paris, 1992. Emile Durkheim, Le suicide, Presses Universitaires de France, Paris, 1999. Francis Dvornik, Les slaves, Editions du Seuil, Paris, 1970.

Albert Einstein, *La relativité, Payot, Paris, 1990.*

Erik H. Erikson, *Enfance et société, Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1982.*

Leon Festinger, Henry W. Riecken et Stanley Schachter, L'échec d'une prophétie, Presses

Universitaires de France, Paris, 1993.

Robin Fox, *Anthropologie biosociale, Editions Complexe, Bruxelles, Belgique, 1978. Robin Lane Fox, Païens et Chrétiens, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998. Sigmund Freud, L'avenir d'une illusion, Presses Universitaires de France, Paris, 1999. Erich Fromm, L'art d'aimer, Desclée de Brouwer, Paris, 1995.*

John Kenneth Galbraith, *La crise économique de 1929, Payot,*

Paris, 1989. Peter Gay, Freud, une vie, Hachette, Paris, 1991.

Edward Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain d'Occident, Seuil, Paris, 1994.*

Ervin Goffman, *La mise en scène dans la vie quotidienne : la présentation de soi, Les Editions de Minuit, Paris, 1973.*

Stephen Jay Gould, *Quand les poules auront des dents, Editions du Seuil, New York, 1991. Robert Graves, Les mythes*

grecs, Fayard, Paris, 1979.

Robert Graves, *Moi, Claude, empereur, Gallimard, Paris,1987. Charles Guignebert, Jésus, Albin Michel, Paris, 2000.*

Michael Guillen, *Des ponts vers l'infini, Albin Michel, Paris, 1992. Edward T. Hall, Au-delà de la culture, Seuil, Paris, 1987.*

Heinrich Harrer, *Sept ans au Tibet, J'ai Lu, Paris, 1998.*

Marvin Harris, *Cannibales et rois : essai sur l'origine des cultures, Flammarion, Paris,*

1979. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Leçons sur la philosophie de l'histoire, Vrin, Paris, 1987. Herodotus, Histoires, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

Homère, *Iliade, Les Belles Lettres, Paris,1919.*

William James, *L'expérience religieuse, Bibliothèque de l'homme, Villethierry, 1999.*

Julian Jaynes, *La naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit, Presses Universitaire de France,*

Paris, 1994.

Paul Johnson, *Une histoire du monde moderne, de 1917 aux années 1980, Laffont, Paris, 1985. Paul Kennedy, Naissance et déclin des grandes puissances, Payot, Paris, 1991.*

T. E. Lawrence, *Les sept piliers de la sagesse, Payot, Paris, 1992.*

Richard E. Leakey et Richard Lewin, *Ceux du lac turkana, Seghers, Paris, 1980. Konrad Lorenz, L'agression : une histoire*

naturelle du mal, Flammarion, Paris, 1977. Amin Maalouf, Les Croisades vues par les arabes, J'ai Lu, Paris, 1999.

Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste, LGF, Paris, 1973. Robert K. Massie, Pierre le Grand, sa vie, son univers, Fayard, Paris, 1985.*

David McFarland, éd., *Dictionnaire du comportement animal, Laffont, Paris, 1990.*

Kenneth O. Morgan, éd.,

Histoire de la Grande-Bretagne, Colin, Paris, 1985.

John G. Neihardt, *Élan Noir parle ou la vie d'un saint homme des sioux Oglala, Le Mail, Paris, 1987. Redmond O'Hanlon, Au cœur de Bornéo, Payot, Paris, 2001.*

George Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin, Payot, Paris, 1996. Elaine Pagels, Les Évangiles secrets, Gallimard, Paris, 1982.*

Heinz Pagels, *Les rêves de la*

raison : l'ordinateur et les sciences de la complexité, Interéditions, Paris, 1990. Marco Polo, Récits de voyage, Flammarion, Paris, 2001.

Polybe, *Polybe : histoire, Gallimard, Paris, 1970.*

William K. Purves, Gordon H. Orians, *Le monde du vivant : traité de biologie, Flammarion, Paris, 1993. John Reed, Dix jours qui ébranlèrent le monde, Seuil, Paris, 1996.*

Edwin O. Reischauer,

Histoire du Japon et des Japonais, Seuil, Paris, 1997.
Carl Sagan, Les dragons de l'Eden, Seuil, Paris, 1980.

H.W.F. Saggs, *Au temps de Babylone, P. Lebaud, Paris, 1998.*

Stanford J. Shaw, *Histoire de l'Empire ottoman et de la Turquie, Horvath, Roanne, 1983.*
Robert Temple, Le génie de la Chine, P. Picquier, Arles, 2000.

Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature : la mutation des*

sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800), Gallimard, Paris, 1985.

Henri Troyat, *Alexandre 1er, Flammarion, Paris, 1992.*

Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar, Hachette, Paris, 1989. Helena Valero, Yanoama : Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens, Plon, Paris, 1993. Francois Marie Arouet de Voltaire, Candide, Hachette, Paris, 1991.*

Bibliographie Originale

A

Edwin A. Abbott, *Flatland: A Romance of Many Dimensions*, Barnes & Noble Books, New York, 1983. *Philip H. Abelson, «Soviet Science,» Science, February 26, 1988.*

Lila Abu-Lughod, «Bedouin Blues,» *Natural History, Vol. 96,*

No. 7, July 1987, pp. 24-33.

Academic American Encyclopedia, Grolier Incorporated, Danbury, Connecticut, 1985. George Adelman, ed., Encyclopedia of Neuroscience, Birkhauser, Boston, 1987.

The Age of God Kings: Time Frame 3000- 1500 BC, by the editors of Time-Life Books, Time-Life Books, Alexandria, Virginia, 1987.

Eqbal Ahmad, «A Tug of War

For Muslim's Allegiance: Fundamentalist currents vie for ascendancy,»

New Statesman and Society, London, in World Press Review, November, 1991, pp. 24-25.

Makram Muhammed Ahmed, «Algeria At the Brink,» Al-Musawar, Cairo, in World Press Review, September, 1991, p. 34.

Swaminathan S. Anklesaria Aiyar, «The Power Passes,» Indian Express, New Delhi, in World Press Review, October,

1988, p. 55.

Abu Raihan Muhammad ibn Ahmad al-Biruni, *Albiruni's India, Edward Sachau trans., Ainslie T. Embree, ed., W.W. Norton & Co., New York, 1971.*

Ali al-Muhassin al-Tanukhi, «Ruminations and Reminiscences,» in William H. McNeill and Marilyn Robinson Waldman, The Islamic World, University of Chicago Press, 1983.

Franz G. Alexander, M.D. and

Sheldon T. Selesnick, M.D., *The History of Psychiatry: An Evaluation of Psychiatric Thought and Practice from Prehistoric Times to the Present, Harper & Row, New York, 1966.*

Frederick Lewis Allen, *Only Yesterday: An Informal History of the 1920's, Perennial Library, Harper & Row, New York, 1964 (originally published 1931).*

William F. Allman, «Designing Computers That Think The Way We Do,» Technology Review, May/June, 1987, pp. 59-65.

William F. Allman, «Mindworks,» Science 86, May, 1986.

Soraya Altorki, *Women In Saudi Arabia: Ideology and Behavior Among the Elite, Columbia University Press, New York, 1986.*

Joseph Alper, «Depression At An Early Age,» Science 86, May, 1986.

Bob Altemeyer, «Marching In Step: A Psychological Explanation of State Terror,» The

Sciences, March/April, 1988.

Joseph Altman, *Organic Foundations of Animal Behavior, Holt Rinehart and Winston, New York, 1966. Stuart A. Altmann, ed., Social Communication Among Primates, The University of Chicago Press, Chicago, 1967.*

E.N Anderson, *The Food of China, Yale University Press, New Haven, Connecticut, 1988.*

Clarke F. Ansley, ed., *The Columbia Encyclopedia in One Volume, Columbia University*

Press, New York, 1940.

Tatsuya Anzai, «Will the Market for Solar Cells Ever Heat Up?» *Tokyo Business, October 1993, pp. 48-50. «Arafat unmasked-by his own words,» New York Post, January 23, 1989, p. 22.*

Dean Archer and Rosemary Gartner, *Violence and Crime in Cross-National Perspective, Yale University Press, New Haven, 1984.*

Michael Argyle, «Innate and

Cultural Aspects of Human Non-verbal Communication,» in Colin Blakemore and Susan Greenfield, ed., Mindwaves: Thoughts on Intelligence, Identity and Consciousness, Basil Blackwell, Oxford, 1989.

«Ariane 4 Launch Considered Crucial to Satellite Programs,» Aviation Week & Space Technology, June 20, 1988, p. 18.

«Arianespace to Solicit Payloads for Low-Cost Launches on Ariane 5,» Aviation Week &

Space Technology, June 20, 1988, p. 18.

Aristotle, *Ethica Nicomachea, W.D. Ross, trans. This work appears in its entirety in Richard McKeon, Introduction To Aristotle, University of Chicago Press, Chicago, 1973.*

Said Amir Arjomand, *The Turban For the Crown: The Islamic Revolution in Iran, Oxford University Press, New York, 1988.*

Abdul Aziz Said, «Islamic

Fundamentalism and the West,» *Mediterranean Quarterly, Fall 1992, pp. 21-36. Aziz Atiya, Crusade, Commerce and Culture, Indiana University Press, Bloomington, Indiana, 1962.*

David Attenborough, *The Living Planet: A Portrait of the Earth, Little, Brown and Company, Boston, Massachusetts, 1984.*

Jesse H. Ausubel, «2020 Vision,» *The Sciences, November/December 1993, pp. 16-18.*

M.M. Austin and P. Vidal-Naquet, *Economic and Social History of Ancient Greece: An Introduction, University of California Press, Berkeley, 1977.*

N.H. Azrin, R.R. Hutchinson and D.F. Drake, «Extinction Induced Aggression,» in Leonard Berkowitz,

Aggression: A Re-Examination of the Frustration-Aggression Hypothesis, Atherton Press, New York, 1969.

B

Patricia Bahree, *The Hindu World, Silver Burdett Company, Morristown, N.J., 1985.*

Roland H. Bainton, *Christianity, The American Heritage Library, Houghton Mifflin, Boston, 1987.*

Shaul Bakash, «The Islamic Republic of Iran, 1979-1989,» The Wilson Quarterly, Autumn 1989, pp. 54-62.

Shaul Bakash, *The Reign of the Ayatollahs: Iran and the Islamic Revolution, Basic Books,*

New York, 1984. Saul Balagura, Hunger: A Biophysical Analysis, Basic Books, New York, 1973.

Marshall W. Baldwin, ed., *A History of the Crusades: The First Hundred Years, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, Pennsylvania, 1955.*

Dan Bar-On, *Human Relations, Vol. 39, pp. 917-931, cited in Psychology Today, June, 1987, p. 10.*

Halim Barakat, «The Arab

Family and the Challenge of Social Transformation,» in Elizabeth Warnock Fernea, ed., Women and Family in the Middle East: New Voices of Change, University of Texas Press, Austin, Texas, 1985.

Barbarian Tides: Time Frame 1500-600 BC, Time Life Books, Alexandria, Virginia, 1987.

David P. Barash, *Sociobiology and Behavior, Elsevier Scientific Publishing Company, New York, 1977. David P. Barash, The Hare and the Tortoise: Culture,*

Biology, and Human Nature, Penguin Books, New York, 1987.

David P. Barash, *The Whisperings Within: Evolution and the Origin of Human Nature, Penguin Books, New York, 1979.*

Geoffrey Barraclough, *The Origins of Modern Germany, W.W. Norton, New York, 1984. Fred Barnes, «The GOP lives: Right Back,» The New Republic, July 5, 1993, p. 19.*

Yehudit Barsky, *Al-Fuqra: Holy Warriors of Terrorism, Anti-*

Defamation League, New York, 1993.

W.G. Beasley, *The Meiji Restoration, Stanford University Press, Stanford, California.*

Sharon Begley with Louise Lief, «The Way We Were,» *Newsweek, November 10, 1986, pp. 62-72. Anne Scott Beller, Fat & Thin: A Natural History of Obesity, Farrar, Straus and Giroux, New York, 1977. Ruth Benedict, Patterns of Culture, A Mentor Book, New American Library, 1934 (1950 edition).*

Benet's Reader's Encyclopedia: Third Edition, Harper & Row, New York, 1987.

Richard Bergland, M.D., *The Fabric of Mind, Viking Penguin, Harmondsworth, Middlesex, England, 1986.*

Leonard Berkowitz, *Aggression: A Re-Examination of the Frustration-Aggression Hypothesis, Atherton Press, New York, 1969.*

Morris Bierbrier, *The Tomb Builders of the Pharaohs,*

Charles Scribner's Sons, New York, 1982.

The Biography of Thomas Edward Lawrence, Lawrence of Arabia, 1883- 1935, Cassette Book Company, Pasadena, California, 1983.

J.B. Birdsell, *Human Evolution: An Introduction to the New Physical Anthropology, Rand McNally & Co, Chicago, 1972.*

J.B. Black, *The Reign of Elizabeth: 1558-1603, Oxford*

University Press, Oxford, England, 1959. Colin Blakemore and Susan Greenfield, eds., Mindwaves, Basil Blackwell, Oxford, 1989.

Dennis & Ching Ping Bloodworth, *The Chinese Machiavelli: 3,000 Years of Chinese Statecraft, Farrar, Straus and Giroux, New York, 1976.*

Allan Bloom, *The Closing of the American Mind, Simon and Schuster, 1987.*

Floyd E. Bloom, «Endorphins,» *Encyclopedia of Neuroscience, George Adelman, ed., Birkhauser, Boston, 1987, Vol. 1, p. 393.*

David Blundy, «The U.S. In Space,» *London Sunday Telegraph, excerpted in World Press Review, November, 1988, p. 10.*

David Blundy and Andrew Lycett, *Quaddafi and the Libyan Revolution, Weidenfeld and Nicolson, London, 1987.*

Christophe Boesch and Hedwige Boesch-Acherman, «Dim Forest, Bright Chimps,» Natural History, Sep- tember, 1991, p. 50.

John Tyler Bonner, *The Evolution of Culture in Animals, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1980.*

Daniel J. Boorstin, *The Discoverers: A History of Man's Search To Know His World And Himself, Vintage Books, Random House, New York, 1985.*

Daniel Boorstin, *Hidden History, A Cornelia and Michael Bessie Book, Harper & Row, New York, 1987. Bruce Bower, «The Character of Cancer,» Science News, February 21, 1987, pp. 120-121.*

Bruce Bower, «Chronic Hypertension May Shrink Brain,» *Science News, September 12, 1992, p. 166. Bruce Bower, «Heart Attack Victims Show Fatal Depression,» Science News, October 23, 1993, p. 263. Bruce Bower, «Million Cell Memories,»*

Science News, November 15, 1986, pp. 313-315.

Bruce Bower, «Personality linked to immunity,» *Science News, November 15, 1986, p. 310. Bruce Bower, «Taking Hopelessness To Heart,» Science News, July 31, 1993, p. 79.*

Ernle Bradford, *The Battle For The West: Thermopylae, McGraw Hill Book Company, New York, 1980. Ernle Dusgate Selby Bradford, Hannibal, McGraw Hill Book Company, New York, 1981.*

Ernle Bradford, *The Shield and the Sword: The Knights of St. John, Jerusalem, Rhodes and Malta, E.P. Dutton & Co., Inc., New York, 1973.*

Ernle Bradford, *The Sword and the Scimitar: The Saga of the Crusades, G.P. Putnam's Sons, New York, 1974. «Hypertension a mental handicap,» Brain Mind Bulletin, August 1992, p. 1 (summary of research by Shari*

Waldstein and Steven Manuck originally published in

Psychological Bulletin 110: 451-468).

Fernand Braudel, *The Structures of Everyday Life: Civilization & Capitalism, 15th-18th Century, Vol. 1, trans.*

Sian Reynolds, Perennial Library, Harper & Row, New York, 1981.

Leo Braudy, *The Frenzy of Renown: Fame and its History, Oxford University Press, N.Y., 1987.*

Hans Breuer, *Columbus Was*

Chinese: Discoveries and Inventions of the Far East, Herder and Herder, New York, 1972.

Alan Brien, letter about his book *Lenin: The Novel, The New York Times Book Review, January 1, 1989, p. 2. Yuri Brokhin, Hustling On Gorky Street, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach, California.*

Bennett Bronson, «The Role of Barbarians in the Fall of States,» Norman Yoffee and

George L. Cowgill, ed., The Collapse of Ancient States and Civilizations, pp. 196-218.

Daniel R. Brooks, D. David Cumming and Paul LeBlond, «Dollo's Law and the Second Law of Thermodynamics: Analogy or Extension?» in Bruce H. Weber, David J. Depew and James D. Smith, eds., Entropy, Information and Evolution: New Perspectives on Physical and Biological Evolution.

Ashley Brown, *Modern Warfare: From 1939 to the*

present day, Crescent Books, New York, 1986. Azby Brown, «Japan's Moonhouses,» Omni, July, 1989, p. 17.

Claude Brown, «Manchild in Harlem,» *New York Times Sunday Magazine, September 16, 1984, pp. 36-41. Peter Brown, The Body and Society: Men, Women, and Sexual Renunciation in Early Christianity, Columbia University Press, New York, 1988.*

Jerome S. Bruner, *Beyond the Information Given: Studies in*

the Psychology of Knowing, Jeremy M. Anglin, ed., W.W. Norton & Co., New York, 1973.

G. Buchanan, «The Foundation and Extension of the Persian Empire,» in J.B. Bury, S.A. Cook and F.E. Adcock, *The Cambridge Ancient History - Volume IV, The Persian Empire and the West, Cambridge University Press, Cambridge, England, 1969.*

Tom Buckley, *Violent Neighbors: El Salvador, Central America and the United States,*

Times Books, New York, 1984.

James Burke, *Connections, Little, Brown and Company, Boston, 1978.*

James Burke, *The Day The Universe Changed, Little, Brown and Company, Boston, 1986. Robert Burton, Bird Behavior, Alfred Knopf, New York, 1985.*

Harold E. Burtt, *The Psychology of Birds: An Interpretation of Bird Behavior, Macmillan, New York, 1967. Leo W. Buss, The Evolution of*

Individuality, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1987.

R.A. Butler, «The Effect Of Deprivation Of Visual Incentives On Visual Exploration Motivation In Monkeys,» Journal of Comparative and Physiological Psychology, 1957, 50, pp. 177-179.

Donn Byrne, *An Introduction to Personality, Prentice-Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, 1966.*

C

Caesar, *The Conquest of Gaul, translated by S.A. Handford, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England, 1982.*

William H. Calvin, *The Throwing Madonna: Essays On The Brain, McGraw Hill, New York, 1983. Richard Camer, «Science and religion: Divided we stand?» Psychology Today, June, 1987, p. 61.*

Leonard Cammer, M.D., *Up*

From Depression, Simon and Schuster, New York, 1969.

Jeremy Campbell, *Winston Churchill's Afternoon Nap: A Wide - Awake Inquiry Into the Human Nature of Time, Simon and Schuster, New York, 1986.*

John H. Campbell, «Evolution as Nonequilibrium Thermodynamics: Halfway There?» in Bruce H. Weber, David J. Depew, and James D. Smith, eds., Entropy, Information, and Evolution: New Perspectives on Physical and

Biological Evolution.

Elias Canetti, *Crowds and Power, trans. Carol Stewart, Farrar, Straus, Giroux, 1984. (Originally published as Masse und Macht, 1962.)*

Rhys Carpenter, *Discontinuity in Greek Civilization, Cambridge University Press, Cambridge, England, 1966.*

Janice Castro, «Blast-Off for Profits: A new roster of space racers line up to launch the

world's satellites,»

Time, March 2, 1987.

Napoleon Chagnon, «Life Histories, Blood Revenge, and Warfare in a Tribal Population,» Science, February, 1988.

Napoleon Chagnon, *Yanomamo: The Fierce People, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1968. James Chambers, The Devil's Horsemen: The Mongol Invasion of Europe, Atheneum, New York, 1979.*

Paul Chance, «The One Who

Has the Most Toys When He Dies, Wins,» Psychology Today, May, 1987, p.54.

G.K. Chesterton, *What I Saw In America, (originally published 1922), Da Capo Press, New York, 1968. Robert Christopher, The Japanese Mind, Fawcett Columbine, New York, 1983.*

Robert B. Cialdini, Ph.D., *Influence: How and Why People Agree To Things, William Morrow and Company, New York, 1984.*

Matt Clark and David

Gelman with Mariana Gosnell, Mary Hager and Barbara Schuler, «A User's Guide to Hormones,» Newsweek, January 12, 1987.

John Cleverley, D.C. Phillips, *Visions of Childhood: Influential Models from Locke to Spock, Teachers College, Columbia University, New York, 1986.*

O. Edmund Clubb, *20th Century China, Columbia University Press, New York, 1978.*

Sheldon Cohen, J. R. Kaplan, Joan E. Kunick, Steven E. Manuck, Bruce S. Rabin, «Chronic Social Stress Affiliation and Cellular Immune Response in Non-Human Primates,» Psychological Science, September 1992.

Norman Cohn, *The Pursuit of the Millennium, Oxford University Press, New York, 1974. Ray Coleman, Lennon, McGraw Hill, New York, 1986.*

Raymond J. Corsini, ed., Bonnie D. Ozaki, assistant ed.,

Encyclopedia of Psychology, John Wiley & Sons, New York, 1984.

Alan Cowell, «Egypt's Pain: Wives Killing Husbands,» New York Times, September 23, 1989, p. 4.

Harris L. Coulter, *Divided Legacy: The Conflict Between Homeopathy and the American Medical Association - Science and Ethics in American Medicine 1800- 1910, North Atlantic Books, Berkeley, California, 1982.*

Norman Cousins, *Human Options, W.W. Norton & Co., New York, 1981.*

T. Patrick Culbert, «The Collapse of Classic Maya Civilization,» in Norman Yoffee and George L. Cowgill, eds., The Collapse of Ancient States and Civilizations, University of Arizona Press, Tucson, Arizona, 1988.

«The Culture of Apathy,» *The New Republic, February 8, 1988, pp. 7-8.*

Philip D. Curtin, *Cross - Cultural Trade in World History, Cambridge University Press, New York, 1984. Mihaly Csikszentmihalyi, «Memes Vs. Genes: Notes From the Culture Wars,» in The Reality Club, John Brockman, ed., Lynx Books, New York, 1988.*

D

James M. Dabbs, Jr., Robin Morris, «Testosterone, Social Class, and Antisocial Behavior in a Sample of 4,462 Men,»

Psychological Science, May, 1990, pp. 209-211.

Michael Daly, «Pal saw the route of all evil in sheik,» *New York Daily News, March 23, 1993, pp. 8, 18. Dr. Raphael Danziger, Joel Himelfarb, Mindy Weisenberg, «Schwarz 'Optimistic' On South Africa's Prospects,» Near East Report, August 3, 1992, p. 146.*

Charles Darwin, *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex, John Murray, London, 1871.*

Charles Darwin, *The Origin of Species By Means of Natural Selection or The Preservation of Favoured Races In the Struggle For Life, ed. J.W. Burrow, Penguin Books, London, 1968 (originally published in 1859).*

Paul Davies, *The Cosmic Blueprint: New Discoveries In Nature's Creative Ability to Order the Universe, Simon and Schuster, New York, 1988.*

Mark J. Davis, writer, director, and editor, *The Private Lives of Dolphins, Nova, WGBH,*

Boston, 1992. Martin Daly and Margo Wilson, «Evolutionary Social Psychology and Family Homicide,» Science, October, 1988, pp. 519-523.

E.L. Danie, «Abbasid Dynasty,» in Ainslie Thomas Embree, ed., Encyclopedia of Asian History.

Robert Darnton, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History, Vintage Books, New York, 1985.*

Basil Davidson, *Africa In History, Collier Books, New York, 1974.*

A. Powell Davies, *The First Christian, Mentor Books, New York, 1959.*

James C. Davis, «Toward A Theory of Revolution,» in Leonard Berkowitz, *Roots of Aggression: A Re-Examination of the Frustration - Aggression Hypothesis, pp. 119-130.*

Leonard Davis, *The Philippines: People, Poverty and*

Politics, St. Martin's Press, New York, 1987. Richard Dawkins, The Selfish Gene, Oxford University Press, New York, 1976.

Frans de Waal, *Chimpanzee Politics: Power & Sex Among Apes, Harper Colophon Books, New York, 1984. Sabine Delanglade, Renaud Belleville, «Competitive Does Not Mean Cheap,» (an interview with Sony's*

Akio Morita), *L'Express, Paris, in World Press Review,*

October, 1988, p. 31-32.

Robert Delfs, «China's Unruly Minorities,» *Far Eastern Economic Review, in World Press Review, December, 1988, p. 40.*

Herman C.B. Denber, «Depression: Pharmacological Treatment,» *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis and Neurology, Vol. IV, pp. 55-58.*

David J. Depew and Bruce H. Weber, «Consequences of Nonequilibrium

Thermodynamics for Darwinism,» in Bruce H. Weber, David J. Depew, and James D. Smith, eds., Entropy, Information, and Evolution: New Perspectives on Physical and Biological Evolution.

V.R. Desborough, «The End of Mycenaean Civilization and the Dark Ages,» in I. Edwards, C. Gadd, N. Hammond and E. Sollberger, *The Cambridge Ancient History - Volume II, Part 2- The History of the Middle East And the Aegean Region, 1380-*

1000 B.C., Cambridge University Press, Cambridge, England, 1975.

J.A. Deutsch and D. Deutsch, *Physiological Psychology, The Dorsey Press, Homewood, Illinois, 1966.*

P. Diamandopoulos, «Thales of Miletus,» *The Encyclopedia of Philosophy, Paul Edwards, editor, MacMillan, New York, 1967, Vol. 8, p. 97.*

Jared Diamond, «The Great Leap Forward,» Discover, May,

1989.

Marian C. Diamond, «Enrichment Response of the Brain,» *Encyclopedia of Neuroscience, George Adelman, ed., Birkhauser, Boston, 1987, Vol. 1., pp. 396-397.*

John Dikkenburg, «'Supermarket' in the Pacific,» *Asia Magazine, Hong Kong, reprinted in World Press Review, September, 1992, pp. 14-16.*

Philip Dixon, *The Making of*

the Past: Barbarian Europe, Phaidon Press, Ltd., Oxford, England, 1976.

John Dollard, Neal E. Miller, Leonard W. Doob, O.H. Mowrer, Robert R. Sears, Clellan S. Ford, Carl Iver Hovland and Richard E. Sollenberger, Frustration and Aggression, Yale University Press, New Ha- ven, Connecticut, 1957.

Mary Douglas, *Natural Symbols: Explorations in Cosmology, Pantheon Books, New York, 1982.*

Carole Douglis, «The Beat Goes On,» *Psychology Today, November, 1987, p. 37.*

C.T. Dourish, W. Rycroft, S.D. Iversen, «Postponement of Satiety by Blockade of Brain Cholecystokinin (CCK-B) Receptors,» Science, September, 1989, pp. 1509-1511.

Kenneth Dover, *The Greeks, University of Texas Press, Austin, Texas, 1980. Roger Draper, «Visions of Turkey,» World Press Review, May, 1990, p. 44.*

William J. Duiker, *Cultures In Collision: The Boxer Rebellion, Presidio Press, San Rafael, California, 1978. Frederic Duncalf, «The First Crusade: Clermont to Constantinople,» in A History of the Crusades: The First*

Hundred Years, Marshall W. Baldwin, ed., University of Pennsylvania Press, Philadelphia, Pennsylvania, 1955.

D.M. Dunlop, *Arab Civilization to A.D. 1500,*

Praeger, New York, 1971.

Emile Durkheim, *Suicide: A Study In Sociology, John A. Spaulding and George Simpson, trans., The Free Press, New York, 1951.*

Gargi Dutt and V.P. Dutt, *China's Cultural Revolution, Asia Publishing House, Bombay, India, 1970. Francis Dvornik, The Slavs in European History and Civilization, Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1962.*

Iosif G. Dyadkin, *Unnatural Deaths in the USSR, 1928- 1954, Transaction Books, New Brunswick, New Jersey.*

E

Morris Eagle, David Wolitzky, «Perceptual Defense,» in Benjamin B. Wolman, ed., *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis & Neurology, Van Nostrand Reinhold Company, New York, 1977, Vol. 8, pp. 260-265.*

Wolfram Eberhard, *A History of China*, Routledge & Kegan Paul, London, 1977. Alfred E. Eckes, «Trading American Interests,» Foreign Affairs, Fall, 1992, p. 152.

I.G. Edmonds, *Allah's Oil: Mideast Petroleum*, Thomas Nelson Inc., New York, 1977.

Albert Einstein, *The Meaning of Relativity, Fifth Edition*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1955.

Saburo Eguchi and Vince

Sherry, producers, *Asia Now, September 11, 1993, produced by KCTS, Seattle, Hawaii Public Television and NHK Tokyo.*

Ainslie Thomas Embree, ed., *Encyclopedia of Asian History, Charles Scribner's Sons, New York, 1988. Steven Emerson, The American House of Saud: The Secret Petrodollar Connection, Franklin Watts, New York, 1985.*

The Encyclopedia Americana, Grolier, Inc., Danbury, Connecticut, 1985.

The New Encyclopaedia Britannica, Encyclopaedia Britannica, Inc., Chicago, Illinois, 1986. «Epidemic of War Deaths,» Science News, August 20, 1988, p. 124.

Marilyn T. Erickson, *Child Psychopathology: Behavior Disorders and Developmental Disabilities, Prentice Hall, Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, 1982.*

Erik H. Erikson, *Childhood and Society, W.W. Norton & Company, New York, second*

edition, 1953. John L. Esposito, The Islamic Threat: myth or reality?, Oxford University Press, New York, 1992.

Rowland Evans and Robert Novak, «Bush's Missile Nightmare,» New York Post, March 24, 1989, p. 21.

F

Ladislas Farago and Andrew Sinclair, *Royal Web: The Story of Princess Victoria and Frederick of Prussia, McGraw-Hill, New York, 1982.*

Doyne Farmer, Alan Lapedes, Norman Packard and Burton Wendroff editors, *Evolution, Games and Lear- ning: Models for Adaptation in Machines and Nature, Proceedings of the Fifth Annual International Conference of the Center for Nonlinear Studies, Los Alamos, NM 87545, USA, May 20- 24, 1985, North-Holland Physics Publishing, Amsterdam, The Netherlands, 1985.*

Edward Farmer, Gavin Hambly, David Kopf, Byron

Marshall and Romeyn Taylor, *Comparative History of Civilizations in Asia: Volume I-10,000 B.C. to 1850, Westview Press, Boulder, Colorado, 1986.*

John Y. Fenton, Norvin Hein, Frank E. Reynolds, Alan L. Miller, Niels C. Nielsen, Jr., Religions of Asia, St. Martin's Press, 1983.

Thomas Ferguson and Joel Rogers, «The Reagan Victory: Corporate Coalitions in the 1980 Campaign,» in Thomas Ferguson and Joel Rogers, ed., The Hidden

Election: Politics and Economics in the 1980 Presidential Campaign, Pantheon Books, New York, 1981.

Leon Festinger, Henry W. Riecken and Stanley Schachter, *When Prophecy Fails: A Social and Psychological Study of a Modern Group that Predicted the Destruction of the World, Harper Torchbooks, New York, 1966.*

«The Fight For African Souls,» reprinted from *Der Spiegel, Hamburg, Germany, in World Press Review, June 1992, p. 48.*

Dr. Julian Fliederbaum, Dr. Ari Heller, Dr. Kazimierz Zweibaum, Suzanne Szejnfinkel, Dr. Regina El-binger and Fajga Ferszt, «Metabolic Changes in Hunger Disease,» in Myron Winick, M.D. ed., Hunger Disease: Studies by the Jewish Physicians in the Warsaw Ghetto, Martha Osnos trans., John Wiley & Sons, New York, 1979.

Earl W. Foell, «Making Sense of the World,» *World Monitor, The Christian Science Monitor*

Monthly, October, 1988.

Nancy Folbre, The Center for Popular Economics, *A Field Guide To The U.S. Economy, Pantheon Books, New York, 1987.*

P.G. Foote and D.M. Wilson, *The Viking Achievement, Sidgwick & Jackson, London, 1980. Diane Fossey, Gorillas In the Mist, Houghton Mifflin, Boston, 1983.*

Robin Fox, ed., *Biosocial Anthropology, Malaby Press,*

London, 1975.

Robin Fox, *The Red Lamp of Incest: an enquiry into the origin of mind and society, E.P. Dutton, N.Y., 1981. Robin Fox, The Search For Society: quest for a biosocial science and morality, Rutgers University Press, New Brunswick, NJ, 1989.*

Robin Lane Fox, *Pagans and Christians, Harper & Row, San Francisco, 1986.*

Jon Franklin, *Molecules of the Mind: The Brave New Science*

of Molecular Psychology, Atheneum, New York, 1987.

Antonia Fraser, *Cromwell, Donald I. Fine, Inc., New York, 1973.*

Antonia Fraser, *The Warrior Queens, Alfred A. Knopf, Inc., New York, 1989.*

Jerome D. Frank, M.D., Ph.D., «Bloodthirstiness, an unsolved menace to survival,» Medicine and War, Ja- nuary-March, 1994.

Steven Frautschi, «Entropy In

An Expanding Universe,» in Bruce H. Weber, David J. Depew and James

D. Smith, *Entropy, Information and Evolution: New Perspectives on Physical and Biological Evolution. Daniel Freedman, Human Sociobiology: A Holistic Approach, The Free Press, New York, 1979.*

Daniel X. Freedman, «Psychic Energizer,» *McGraw Hill Encyclopedia of Science and Technology, Vol. 11, pp.65-66.*

W.H.C. Frend, *The Rise of Christianity, Fortress Press, Philadelphia, 1984.*

Sigmund Freud, *The Future of An Illusion, W.W. Norton, New York, 1989 (written in 1927).*

Ernestine Friedl, «Society and Sex Roles,» James P. Spradley and David W. McCurdy, ed., *Conformity and Conflict: Readings In Cultural Anthropology, Little, Brown and Company, Boston, 1986.*

Erich Fromm, *The Art of*

Loving, Harper & Row, New York, 1974 (originally published 1956).
Honor Frost, «How Carthage Lost The Sea,» Natural History, December, 1987.

Shig Fujita, «Japan's CD Imports Top Exports,» Billboard, October 29, 1988, p. 86.

Torrey E. Fuller, *Witchdoctors and Psychiatrists, Perennial Library, Harper & Row, New York, 1986.*

G

John Kenneth Galbraith, *The Great Crash: 1929, Houghton Mifflin, Boston, 1988 (originally published in 1954).*

Charles Gallenkamp, *Maya: The Riddle and Rediscovery of A Lost Civilization, Penguin Books, New York, 1976.*

George Gamow, *One, Two, Three- Infinity, Dover Publications, Inc., New York, 1988. Sumit Ganguly, «Avoiding War in Kashmir,» Foreign Affairs, Winter 1990/91, pp. 59-73 Albertine Gaur, A History of*

Writing, Charles Scribner's Sons, New York, 1984.

Peter Gay, *Freud: A Life For Our Time, W.W. Norton, New York, 1988.*

David Gelman, Mary Hager, Shawn Doherty, Mariana Gosnell, George Raine and Daniel Shapiro, «De- pression,» Newsweek, May 4, 1987.

Kirk Gentry, *J. Edgar Hoover: the man and the secrets, W.W. Norton, New York, 1991. Michael P. Ghiglieri, East of the*

Mountains of the Moon, Free Press, New York, 1988.

Michael Patrick Ghiglieri, *The Chimpanzees of Kibale Forest: A Field Study of Ecology and Social Structure, Columbia University Press, New York, 1984.*

Michael Ghiglieri, «War Among The Chimps,» Discover, November, 1987.

Andrew Giarelli, «Regional Reports: Asia\Pacific,» World Press Review, June 1992, p. 34.

Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire, an abridged version, edited and with an introduction, by Dero Saunders, Penguin Classics, New York, 1985.*

Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire, (unabridged, in three volumes), The Modern Li- brary, New York.*

Ann Gibbons, «Evolutionists Take the Long View on Sex and Violence: warring over women,» Science, Au- gust 20, 1993, pp. 987-988.

Albert R. Gilgen, *American Psychology Since World War I: A Profile of the Discipline, Greenwood Press, Westport, Connecticut, 1982.*

Jacques Girardon, «A Veiled Future For Algeria: fundamentalist power gives rise to uncertainty,» L'Express, Paris, in World Press Review, August, 1990, pp. 32-33.

Anne Givens, «Chimps, More Diverse Than a Barrel of Monkeys,» *Science, January 17, 1992, p. 287. Sir John Glubb, A*

Short History of the Arab Peoples, Stein and Day, New York, 1969.

Ervin Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life, Anchor Books, Doubleday, New York, 1959. Albert Goldman, The Lives of John Lennon, William Morrow, New York, 1988.*

Ari L. Goldman, «Mainstream Islam Rapidly Embraced by Black Americans,» The New York Times, Fe- bruary 21, 1989, pp. 1 and B4.

Marshall I. Goldman, *The USSR's New Class Struggle, World Monitor, February, 1989, pp. 46-50.*

Harvey D. Goldstein, Ph.D., *Ceremony of Innocence, University of Southern California's Broadcast and Media Services.*

Daniel Goleman, Ph.D., *Vital Lies, Simple Truths: The Psychology of Self - Deception, Simon and Schuster, New York, 1985.*

Jane Van Lawick-Goodall, «A Preliminary Report on Expressive Movements and Communication in the Gombe Stream Chimpanzees,» in Primates: Studies in Adaptation and Variability, Phyllis C. Jay ed.

Jane Goodall, *Among The Wild Chimpanzees, Barbara Jampel editor and producer, A National Geographic Special, Produced by The National Geographic Society and WQED/Pittsburgh, Vestron*

Video, Stamford, Connecticut, 1987.

Jane Goodall, *In The Shadow of Man, Houghton Mifflin, Boston, 1983 (originally published 1971). Jane Goodall, «Life and Death at Gombe,» National Geographic Magazine, May, 1979.*

Edgar J. Goodspeed, *Introduction to the New Testament, University of Chicago Press, Chicago, 1937. Stephen Jay Gould, Hen's Teeth And Horses' Toes, W.W. Norton, New York, 1984.*

Sanche de Gramont, *The Strong Brown God: The Story of the Niger River, Houghton Mifflin Company, Boston, 1976.*

Eleanor Grant, «Of Muscles and Mania,» *Psychology Today, September, 1987, p. 12.*

Michael Grant and John Hazel, *Gods and Mortals: Classical Mythology, A Dictionary, Dorset Press, New York, 1985.*

Michael Grant, *The Rise of the Greeks, Charles Scribner's*

Sons, New York, 1987. Jack Gratus, The False Messiahs, Taplinger Publishing Co., Inc., New York, 1975. Robert Graves, The Greek Myths, Volume 2, Penguin Books, New York, 1960.

Robert Graves, *I, Claudius, Vintage Books, New York (originally published 1934).*

G.B. Gray and M. Cary, «The Reign of Darius,» in J.B. Bury, S.A. Cook and F.E. Adcock, *The Cambridge Ancient History-Volume IV, The Persian Empire and the West, Cambridge*

University Press, Cambridge, England, 1969.

Daniel S. Greenberg, «A Hidden Cost of Military Research: Less National Security,» Discover, January, 1987, pp. 94-101.

Steven Greenhouse, «Germany=# 1 Exporter,» New York Times, October 6, 1988, p. D1.

William T. Greenough and Fred R. Volkmar, «Pattern of Dendritic Branching in Occipital

Cortex of Rats Reared in Complex Environments,» Experimental Neurology, August, 1973.

James W. Grier, *Biology of Animal Behavior, Times Mirror, St. Louis, Missouri, 1984.*

Donald R. Griffin, *Animal Thinking, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1984.*

Dr. Bernhard Grzimek, *Grzimek's Animal Life Encyclopedia, Van Nostrand*

Reinhold Company, New York, 1972.

Charles Guignebert, *Jesus, Knopf, New York, 1935.*

Michael Guillen, *Bridges To Infinity: The Human Side of Mathematics, Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1983.*

Robert J. Gula, Thomas H. Carpenter, *Mythology, Greek and Roman, The Independent School Press, Wel- lesley Hills, Massachusetts, 1977.*

H

Peter Hacker, «Languages, Minds and Brains,» in *Mindwaves, ed. Colin Blakemore and Susan Greenfield. Emily Hahn, The Islands: America's Imperial Adventure in the Philippines, Coward, McCann & Geoghegan, New York, 1981.*

Edward A. Haine, *Seven Railroads, A.S. Barnes & Co., Cranbury, New Jersey, 1979.*

Edward T. Hall, *Beyond Culture, Anchor Books, New*

York, 1977.

K.R.L. Hall, «Aggression in Monkey and Ape Societies,» in Phyllis C. Jay ed., Primates: Studies in Adaptation and Variability.

K.R.L. Hall, «Tool-Using Performances as Indicators of Behavioral Adaptability,» in Phyllis C. Jay ed.,

Primates: Studies in Adaptation and Variability.

Abbas Hamdani, «Islamic Fundamentalism,»

Mediterranean Quarterly, Fall 1993, pp. 38, 44.

Raymond Hames, «Time Allocation,» in Eric Alden Smith and Bruce Winterhalder, eds., Evolutionary Ecology and Human Behavior, p. 214.

Hammond's Historical Atlas, C.S. Hammond, New York, 1948.

Harry F. Harlow, *Learning To Love, Jason Aronson, Inc., New York, 1974.*

Harry F. Harlow and Gary Griffin, «Induced Mental and

Social Deficits in Rhesus Monkeys,» in Sonia F. Osler and Robert E. Cooke, eds., Biological Basis of Mental Retardation, The Johns Hopkins Press, Baltimore, Maryland, 1965.

Harry F. and Margaret Kuenne Harlow, «Social Deprivation in Monkeys,» Scientific American, November, 1962, pp. 136-146.

Harry F. Harlow and Stephen J. Suomi, «Production and Alleviation of Depressive Behaviors in Monkeys,» in Jack

D. Maser, Martin E.P. Seligman, ed., Psychopathology: Experimental Models, W.H. Freeman and Company, San Francisco, 1977, pp. 167-170.

Heinrich Harrer, *Seven Years In Tibet, Richard Graves trans., Jeremy P. Tarcher, Los Angeles, 1982. Louis Harris, Inside America, Vintage Books, 1987.*

Marvin Harris, *Cannibals and Kings: the Origins of Cultures, Vintage Books, New York, 1977.*

Marvin Harris, *Cows, Pigs,*

Wars and Witches: The Riddles of Culture, Vintage Books, New York, 1978. Marvin Harris, «India's Sacred Cow,» in James P. Spradley and David W. McCurdy, Conformity and Conflict: Readings in Cultural Anthropology.

Marvin Harris, *Our Kind: who we are, where we came from, where we are going, Harper & Row, N.Y., 1989. Lawrence E. Harrison, Underdevelopment is a State of Mind: the Latin American Case, The Center for*

International Affairs, Harvard University, Madison Books, Lanham, MD, 1988.

Peter Hartcher, «Guess Who's Carrying A Bigger Stick?» *Sydney Morning Herald, Sydney Australia, in World Press Review, July, 1988, pp. 20-22.*

Herman Harvey, Ph.D., *Sum and Substance, Books On Tape, Newport Beach, California.*

James Hastings, ed., *Encyclopaedia of Religion and Ethics, Charles Scribners, New*

York, 1908-1927.

H.R. Hays, *From Ape To Angel: An Informal History of Social Anthropology, Alfred Knopf, New York, 1958. «Heart Disease and Type A Behavior,» Sources Digest: Psychology Research and Social Trends Forecasting, December, 1988, p. 3.*

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Lectures On The Philosophy of World History, H.B. Nisbet, trans., Cambridge University Press, London, 1975.*

Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *The Philosophy of History, Willey Book Co.Willey, not Wiley, New York, 1900.*

Mohamed Heikal, *Autumn of Fury: The Assassination of Sadat, Corgi Books, London, 1983.*

Mohamed Heikal, *The Return of the Ayatollah, Andre Deutsch Limited, London, 1981 (1983 paperback edition).*

Mikhail Heller and Aleksandr M. Nekrich, *Utopia In Power: The*

History of the Soviet Union from 1917 to the Present, translated from the Russian by Phyllis B. Carlos, Summit Books, New York, 1986.

Herodotus, *The Histories, trans. Aubrey de Selincourt, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England, 1972.*

Melville J. Herskovits, *Economic Anthropology: The Economic Life of Primitive Peoples, W.W. Norton & Co., New York, 1965 (originally published 1940).*

Ihsan A. Hijazi, «Pro-Iranian Terror Groups Targeting Saudi Envoys,» The New York Times, January 6, 1989, section 1, p. 15.

Ernest R. Hilgard, *Psychology In America: A Historical Survey, Harcourt, Brace Jovanovich, San Diego, 1987.*

Rosalind Hill, ed., *Gesta Francorum et Aliorum Hierosolymytanorum - Deeds of the Franks and other Pilgrims to Jerusalem, Thomas Nelson and Sons, Ltd., London, 1962.*

Giyoo Hatano and Kayoko Inagaki, «Sharing Cognition Through Collective Comprehension Activity,» in Lauren B. Resnick, John M. Levine and Stephanie D. Teasley, eds., Perspectives on Socially Shared Cognition, American Psychological Association, Washington, D.C., 1991,

Philip K. Hitti, *The Arabs: A Short History, Gateway Editions, South Bend, Indiana, 1970.*

Michael Hoffman, «Before The

Pharaohs: How Egypt Became The World's First Nation-State,» The Sciences, January/February, 1988.

Douglas R. Hofstadter and Daniel C. Dennet, *The Mind's I: Fantasies and Reflections on Self and Soul, Bantam Books, New York, 1981.*

Constance Holden, «Why Do Women Live Longer Than Men?» *Science, October 9, 1987, pp. 158-160. Constance Holden, «Youth Suicide: New Research Focuses on a Growing Social*

Problem,» Science, August 22, 1986.

David Holden and Richard Jones, *The House of Saud, Pan Books, London, 1982.*

Steven A. Holmes, «Iran's Shadow: Fundamentalism Alters the Mideast's Power Relationships,» The New York Times, August 22, 1993, Section 4, p. 1.

P.M. Holt, Ann K.S. Lambton and Bernard Lewis, eds., *The Cambridge History of Islam:*

Volume I, The Central Islamic Lands, Cambridge University Press, Cambridge, England, 1970.

Miroslav Holub, «Shedding Life: On the mysteries of dying, cell by cell,» Science 86, April, 1986, pp. 51-53.

Holy Bible, The New King James Version, Thomas Nelson Publishers, Nashville, Tennessee, 1982. David Holzman, «How Gray Matter Can Mend Itself,» Insight, February 6, 1989, pp. 50-51.

David Holzman, «Medicine Minus A Cost Tourniquet,» *Insight, August 8, 1988, pp. 9-16. Homer, The Iliad, Richmond Lattimore, trans., The University of Chicago Press, 1961. Judith Hooper and Dick Teresi, «Sex and Violence,» Penthouse, February, 1987.*

Peter Hopkirk, *Setting The East Ablaze, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach, California.*

James S. House, Karl R. Landis and Debra Umberson,

«Social Relationships and Health,» Science, July, 1988.

Stephen Howarth, *The Knights Templar, Atheneum, New York, 1982.*

Immanuel D.Y. Hsu, *The Rise of Modern China, Oxford University Press, New York, 1975. «Huge Death Toll Feared In Burundi,» New York Times, November 28, 1993, p. 7.*

David L. Hull, *Science As a Process: An Evolutionary Account of the Social and*

Conceptual Development of Science, The University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1988.

James H. Humphrey, Ed. D. and Joy N. Humphrey, B.S., A.P.C., «Stress In Childhood,» in Hans Selye editor, *Selye's Guide To Stress Research, Volume 3, Scientific and Academic Editions, Van Nostrand Reinhold, N.Y., 1983.*

Samuel P. Huntington, «The Clash of Civilizations?» Foreign Affairs, Summer, 1993, p. 46.

I

Ibn Khaldun, *The Muqaddimah: an introduction to history, trans. Franz Rosenthal, ed. N.J. Dawood, Prince- ton University Press, Princeton, N.J., 1967.*

Mark Indyk, «Watershed in the Middle East,» *Foreign Affairs, America and the World, Winter, 1991-1992, p. 70.*

Hammond Innes, *The Conquistadors, Alfred A. Knopf, New York, 1969.*

Innovation, PBS Television, February 18, 1986.

Ibn Ishaq, *Biography of the Messenger of God, excerpted in The Islamic World, ed. by William H. McNeill and Marilyn Robinson Waldman, University of Chicago Press, 1983.*

Shotaro Ishinomori, *Japan, Inc.: An Introduction to Japanese Economics, Betsey Scheiner, trans., University of California Press, Berkeley, 1988.*

«Islam Resumes Its March,»

by the editors of The Economist, reprinted in The National Times, May 1992, p. 9.

J

William James, *The Varieties of Religious Experience, Collier Books, New York, 1961.*

William James, *Will, Emotion, Instinct and Life's Ideals, A Halvorson Dixit Recording, Books On Tape, Newport Beach, California.*

Max Jammer, *The History of*

Theories of Space in Physics, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1954.

Charles Janson, «Evolutionary Ecology of Primate Social Structure,» in Eric Alden Smith and Bruce Winterhalder, eds., Evolutionary Ecology and Human Behavior, pp. 106, 109.

C. Mackechnie Jarvis, «The Distribution and Utilization of Electricity,» in Charles Singer, E.J. Holmyard,

A.R. Hall and Trevor I Williams, eds., *A History of Technology: Volume V, The Late Nineteenth Century, c. 1850 to c. 1900.*

C. Mackechnie Jarvis, «The Generation of Electricity,» in Charles Singer, E.J. Holmyard, A.R. Hall and Trevor I Williams, eds., A History of Technology: Volume V, The Late Nineteenth Century, c. 1850 to c. 1900.

Robert Jastrow, *The Enchanted Loom: Mind In The Universe, A Touchstone Book,*

Simon and Schuster, New York, 1983.

Phyllis C. Jay, ed., *Primates: Studies in Adaptation and Variability, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1968.*

Julian Jaynes, *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind, Houghton Mifflin, Boston, 1976.*

«Jerry Falwell; Circuit Rider to Controversy,» U.S. News and World Report, September 2, 1985.

Allen W. Johnson & Timothy Earle, *The Evolution of Human Societies: From Foraging Group to Agrarian State, Stanford University Press, Stanford, California, 1987.*

Paul Johnson, *Modern Times: The World from the Twenties to the Eighties, Harper Colophon Books, Harper & Row, New York, 1985.*

Ward Johnson, «Sudanese Government Wars With Populace,» *New York Times, April 3, 1993, p. 22. Alan*

Johnston, The Emergence of Greece, Elsevier-Phaidon, Oxford, England, 1976.

The Joint Staff, *United States Military Posture For FY 1988, U.S. Government Printing Office, Washington, D.C., 1987.*

K

Robert G. Kaiser, *Russia: The People and the Power, Washington Square Press, New York, 1984. Lai Po Kan, The Ancient Chinese, Silver Burdett Company, Morristown, NJ, 1980*

(1985 edition).

Leo Kanner, M.D., *Child Psychiatry, Fourth Edition, Charles C. Thomas Publisher, Springfield, Illinois, 1972.*

MacKinlay Kantor, «Then Came The Legions,» in Roger B. Goodman, ed., *75 Short Story Masterpieces: Stories From the World's Literature, Bantam Books, New York, 1961.*

Jay R. Kaplan, Stephen B. Manuck, Thomas B. Clarkson, Frances M. Lusso, David M.

Taub and Eric W. Miller, «Social Stress and Atherosclerosis in Normocholesterolemic Monkeys,» Science, May 13, 1983.

K.S. Karol, *The Second Chinese Revolution, Mervyn Jones trans., Hill and Wang, New York, 1974. Robert Keating, «Live Aid: The Terrible Truth,» Spin Magazine, July, 1986, pp. 75-80.*

John Keegan, *The Mask of Command, Elisabeth Sifton Books, Viking, New York, 1987.*

Thomas Kelly, *A History of Argos to 500 B.C., University of Minnesota Press, Minneapolis, 1976. Paul Kennedy, «The (Relative) Decline of America,» The Atlantic Monthly, August, 1987.*

Paul Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000, Random House, New York, 1987.*

Ayatollah Sayyed Ruhollah Mousavi Khomeini, *A Clarification of Questions: An*

Unabridged Translation of Resaleh Towzih al- Masael, J. Borujerdi, trans., Westview Press, Boulder, Colorado, 1984.

Ruhollah Khomeini, *Islam and Revolution: Writings and Declarations of Imam Khomeini, Hamid Algar, trans., Mizan Press, Berkeley, California, 1981.*

Ayatollah Khomeini, *Sayings of the Ayatollah Khomeini: Political, Philosophical, Social, and Religious, Bantam Books, New York, 1980.*

G.S. Kirk, «The Homeric Poems As History,» in I. Edwards, C. Gadd, N. Hammond and E. Sollberger, *The Cambridge Ancient History - Volume II, Part 2-- The History of the Middle East And the Aegean Region, 1380- 1000 B.C., Cambridge University Press, Cambridge, England, 1975.*

Joseph Klausner, *From Jesus to Paul, trans. W.F. Stinespring, Macmillan, New York, 1943.*

Joseph Klausner, *The Messianic Idea in Israel, trans.*

W.F. Stinespring, Macmillan, New York, 1955.

Philip Knightley and Colin Simpson, *The Secret Life of Lawrence of Arabia, McGraw-Hill Book Co., New York, 1969.*

H.W. Koch, *A History of Prussia, Dorset Press, New York, 1978. Melvin Konner, «False Idylls,» The Sciences, September/October, 1987.*

Melvin Konner, «The Gender Option,» *The Sciences, November/December, 1987.*

Melvin Konner, *The Tangled Wing: Biological Constraints on the Human Spirit, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1982.*

D.D. Kosambi, *Ancient India: A History of Its Culture and Civilization, Pantheon Books (A Division of Ran- dom House), New York, 1965.*

Ken C. Kotecha with Robert W. Adams, *The Corruption of Power: African Politics, University Press of America, Washington, D.C., /P.O. Box 19101/20036 1981.*

Michael Kramer, «Are You Running With Me Jesus? Televangelist Pat Robertson Goes For the White House,» New York Magazine, August 18, 1986.

Samuel Noah Kramer, *The Sumerians: Their History, Culture and Character, The University of Chicago Press, Chicago, 1963.*

Charles Krauthammer, «The Unipolar Moment,» *Foreign Affairs: America and the World 1990/91, special is- sue of Foreign Affairs Quarterly, pp. 23-*

33.

Ken Kraven, «The Real Face of Kuwait,» *Washington Post, reprinted in The National Times, November 1992, p. 2.*

Edward A. Kravitz, «Hormonal Control of Behavior: Amines and the Biasing of Behavioral Output in Lobsters,» Science, September 30, 1988.

A.L. Kroeber, *The Nature of Culture, University of Chicago Press, 1952.*

L

Dr. Tim LaHaye, *Has The Church Been Deceived?, American Coalition for Traditional Values, Washington, D.C..*

Thierry Lalevée, «Tehran's New Allies in Africa,» reprinted from *Arabies, Paris, in World Press Review, Sep- tember, 1993, p. 20-21.*

David Lamb, *The Africans: Encounters From The Sudan To The Cape, Methuen, London,*

1986.

J. Stephen Lansing, Ph.D., «The Three Worlds of Bali,» produced and directed by Ira R. Abrams, for the Odyssey television series, co-produced by Public Broadcasting Associates and the University of Southern California, 1981.

David Layzer, «Growth of Order in the Universe,» in Bruce H. Weber, David J. Depew and James D. Smith, eds., Entropy, Information and Evolution: New Perspectives on Physical and

Biological Evolution.

T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom, Dell, New York, 1962 (originally published 1926).*

Richard E. Leakey and Richard Lewin, *People of the Lake: Mankind and Its Beginnings, Avon Books, New York, 1983.*

Bernard LeCompte, «Communism Confronts Islam,» *L'Express, Paris, reprinted in World Press Review, July 1992, p. 10*

Ki-baik Lee, *A New History of Korea, Edward W. Wagner, trans., Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1984.*

Richard Borshay Lee, «The Hunters: Scarce Resources in the Kalahari,» James P. Spradley and David W. McCurdy, ed., Conformity and Conflict: Readings In Cultural Anthropology.

Herbert M. Lefcourt, *Locus of Control: Current Trends in Theory and Research - Second*

Edition, Lawrence Erlbaum Associates, Hillsdale, N.J., 1982.

Jeffrey M. Lenorovitz, «Europe's First Ariane 4 Launched Successfully,» Aviation Week & Space Technology, June 20, 1988, pp. 16-17.

Jeffrey M. Lenorovitz, «Europe Presses U.S. To Agree on Launch Competition Rules,» Aviation Week & Space Technology, June 27, 1988, pp. 36-37.

Judith S. Levey and Agnes Greenhall, ed., *The Concise Columbia Encyclopedia, Avon Books, New York, 1983.*

Andrew Liebman, writer, director and producer of «The Secret of Life: Conquering Cancer,» BBC- TV, London and WGBH, Boston, 1993.

«Life in the Unpromised Land: East Germans Migrate to the West,» *Der Spiegel, reprinted in World Press Review, November, 1988, p. 17.*

Bruce W. Lincoln, *Red Victory: A History of the Russian Civil War, Simon and Schuster, N.Y., 1989.*

R.P. Lister, *Genghis Khan, Stein and Day, New York, 1969.*

Beth Livermore, «At Least Take a Deep Breath,» *Psychology Today, September 1992, p. 44. Elizabeth Loftus, Memory, Addison Wesley, Reading, Massachusetts, 1980.*

Konrad Lorenz, *On Aggression, Harcourt Brace*

Jovanovich, New York, 1974.

Donald T. Lunde, *Murder and Madness, The Portable Stanford Series, San Francisco Book Co., Inc., San Francisco, 1976.*

M

Amin Maalouf, *The Crusades Through Arab Eyes, Schocken Books, N.Y., 1985.*

Marilyn Machlowitz, Ph.D., *Whiz Kids: Success At An Early Age, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach,*

California.

Richard Mackenzie, «Pitfalls in Policy on the Path to Kabul,» Insight, April 9, 1990, pp. 8-15.

J.D. Mackie, *Oxford History of England: The Earlier Tudors, 1485- 1558, Oxford University Press, London, 1962.*

Paul D. MacLean, *A Triune Concept of the Brain and Behavior, University of Toronto Press, Toronto, 1973. Ira C. Magaziner, The Silent War, Random House, N.Y., 1989.*

Phebe Marr, «The Islamic Revival: Security Issues,» Mediterranean Quarterly, Fall 1992

Kanan Makiya, *Cruelty and Silence: War, Tyranny, Uprising and the Islamic World, W.W. Norton, N.Y., 1993.*

William Manchester, *The Arms of Krupp: 1587- 1968, Bantam Books, 1978.*

William Manchester, *The Glory and the Dream: A Narrative History Of America - 1932- 1972,*

Bantam Books, New York, 1974.

The March of Islam, Time-Life Books, Alexandria, Virginia, 1988.

Lynn Margulis and Dorion Sagan, *Microcosmos: Four Billion Years of Microbial Evolution, Summit Books, New York, 1986.*

Georgi Markov, *The Truth That Killed, Ticknor & Fields, New York, 1984.*

Phebe Marr, «The Islamic Revival: Security Issues,» Mediterranean Quarterly, Fall

1992.

Walter T. Martin, «Theories of Variation In the Suicide Rate,» in Jack P. Gibbs, ed., Suicide, Harper & Row, New York, 1968.

Karl Marx and Friedrich Engels, *The Communist Manifesto, Penguin, London, 1967.*

Jack D. Maser, Martin E.P. Seligman, ed., *Psychopathology: Experimental Models, W.H. Freeman and Com- pany, San Francisco, 1977.*

Nathaniel J. Mass and Peter M. Senge, «Reindustrialization: Aiming At The Right Targets,» Technology Review, August/September, 1981, pp. 56-65.

Robert K. Massie, *Peter The Great, Ballantine Books, New York, 1986. Garrett Mattingly, The Armada, Houghton Mifflin Co., Boston, 1959.*

Marcel Mauss, *Sociology and Psychology: Essays By Marcel Mauss, trans. Ben Brewster, Routledge & Kegan Paul, London,*

1979.

R.J. May, «Muslim and tribal Filipinos,» in Ronald James May and Francisco Nemenzo, The Philippines After Marcos, St. Martins Press, New York, 1985.

Moira McCormick, «VSDA Applauds As Ill. Gov. Amends Antiobscenity Bill,» Billboard, February 20, 1988.

David McLellan, *Karl Marx: His Life and Thought, Harper Colophon Books, New York, 1973.*

James L. McClelland, David E. Rumelhart and the PDP Research Group, *Parallel Distributed Processing: Explorations in the Microstructure of Cognition - Volume 2: Psychological and Biological Models, A Bradford Book, The MIT Press, Cambridge, Mass., 1986.*

John F. McDermott, Jr., «Child Psychiatry,» *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis and Neurology, Benjamin B. Wolman,*

ed., Vol. III.

David McFarland, ed., *The Oxford Companion to Animal Behavior, Oxford University Press, New York, 1982.*

McGraw Hill Encyclopedia of Science and Technology, McGraw Hill, New York, 1982.

Paul McKendrick, *The Greek Stones Speak: The Story of Archaeology in Greek Lands, W.W. Norton & Co., New York, 1981.*

Bruce C. McKenna, «The

Subcontinental Blues,» National Review, May 27, 1991, pp. 21-22.

Robert R. McMillan, «Do You Have a Stamp of Israel in Your Passport May 1992,» *Caucus Current, P. 28. William H. McNeill and Marilyn Robinson Waldman, The Islamic World, University of Chicago Press, Chicago, 1983.*

Margaret Mead, *Male and Female: A Study of the Sexes in a Changing World, Dell Publishing, New York, 1968 (first published in 1949).*

Olivier Michel, «Allah's GI's,» *Le Figaro, Paris, reprinted in World Press Review, September 1992, pp.40-41.*

William R. Miller, Robert A. Rosellini and Martin E.P. Seligman, «Learned Helplessness and Depression,» in Jack D. Maser and Martin E.P. Seligman, Psychopathology: Experimental Models.

Juliette Minces, *The House of Obedience: Women in Arab Society, Michael Pallis, trans., Zed Press, London, 1982.*

Marvin Minsky, *The Society of Mind, Simon and Schuster, New York, 1986.*

James Mitchell, *The Illustrated Reference Book of Classical History, Windward, W.H. Smith & Son, Ltd., Leicester, England, 1982.*

Mayo Mohs, «I.Q.: New Research Shows That The Japanese Outperform All Others in Intelligence Tests.

Are They Really Smarter?» Discover, September, 1982.

James Mooney, *The Ghost - Dance Religion and the Sioux Outbreak of 1890, [originally published as part of the Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1892-93], University of Chicago Press, Chicago, 1965.*

Laurence Moore, *Religious Outsiders and the Making of America, Oxford University Press, New York, 1986.*

Alan Moorehead, *Darwin and the Beagle, 1969, available*

unabridged from Books On Tape, Newport Beach, Ca.

Alan Moorehead, *The Russian Revolution, Bantam Books, New York, 1959.*

Virginia Morell, «Dian Fossey: Field Science and Death in Africa,» *Science 86, April, 1986. Bryan Morgan, Early Trains, Camden House Books, London (no publication date given). David Morgan, The Mongols, Basil Blackwell Inc., New York, 1986.*

Kenneth O. Morgan, ed., *The*

Oxford Illustrated History of Britain, Oxford University Press, New York, 1984.

Michio Morishima, *Why Has Japan 'Succeeded'? Western technology and the Japanese Ethos, Cambridge Univer- sity Press, New York, 1982.*

Donald Morris, *The Washing of the Spears, A Touchstone Book, Simon & Schuster, New York, 1965. Douglass H. Morse, >Behavioral Mechanisms in Ecology, Harvard University Press, Cambridge,*

Massachusetts, 1980.

Edward Mortimer, «New Ism in the East,» World Monitor, September 1992, p. 50

Moyers: God & Politics - The Battle for the Bible, produced by Gail Pellett, Public Affairs Television, Inc., New York, December 16, 1987.

Bryan Mullen, Ph.D., «Atrocity As A Function of Lynch Mob Composition,» Personality and Social Psychology Bulletin, June 1986, pp. 187-197.

George Peter Murdock, *Social Structure, The Macmillan Company, New York, 1949. «Muscles in space forfeit more than fibers,» Science News, October 29, 1988, p. 277.*

N

John Naisbitt, *Megatrends: Ten New Directions Transforming Our Lives, Warner Books, New York, 1984. Francis Narin, J. Davidson Frame, «The Growth of Japanese Science and Technology,» Science, August 11,*

1989, pp. 600-605.

Harry Edward Neal, *From Spinning Wheel to Spacecraft: The Story of the Industrial Revolution, Julian Messner, Inc., New York, 1965.*

John G. Neihardt, *Black Elk Speaks: Being the Life Story of a Holy Man of the Oglala Sioux, Pocket Books, New York, 1972.*

Tim Newark, *The Barbarians: Warriors & Wars of the Dark Ages, Blandford Press, London, 1985.*

The New English Bible: New Testament, Oxford University Press and Cambridge University Press, 1961.

The 1987 Information Please Almanac, Houghton Mifflin, Boston, 1987.

Kenneth R. Noble, «Age-Old Hatred Burns as Hot as the Desert Sun,» New York Times, September 20, 1989, p. A4.

Nock, *The Dawn of World Railways, 1800- 1850, The MacMillan Co., New York, 1972.*

O

Robert L. O'Connell, *Of Arms and Men: a history of war, weapons, and aggression, Oxford University Press, N.Y., 1989.*

Michael Dee Oden, «Military Spending Erodes Real National Security,» Bulletin of the Atomic Scientists, June, 1988, pp. 38-42.

Redmond O'Hanlon, *Into the Heart of Borneo, Salamander Press Edinburgh, Ltd.,*

Edinburgh, 1984. Martha Brill Olcott, «Central Asia's Catapult to Independence,» Foreign Affairs, Summer 1992, p. 108. Yalman Onaran, «Islamic Revival in Central Asia,» Near East Report, August 31, 1992, p. 166.

«104 National Groups, 70 Languages,» *Europeo, Milan, reprinted in World Press Review, May, 1988, pp. 21-22.*

Gerard K. O'Neill, *2081: A Hopeful View of the Human Future, A Touchstone Book, Simon and Schuster, New York,*

1981.

George Ordish, *The Year of the Ant, Charles Scribner's Sons, New York, 1978.*

Robert Ornstein and David Sobel, *The Healing Brain, Simon and Schuster, New York, 1987. Tony Osman, Space History, St. Martin's Press, New York, 1983.*

George Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, (trans. Joan Hussey), Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1969.*

P

Saul K. Padover, *Karl Marx: An Intimate Biography, McGraw-Hill Book Company, New York, 1978. Elaine Pagels, The Gnostic Gospels, Vintage Books, New York, 1981.*

Heinz Pagels, *The Dreams of Reason: The Computer and the Rise of the Sciences of Complexity, Simon and Schuster, New York, 1988.*

Peter Passell, «America's Position in the Economic Race:

What the Numbers Show and Conceal,» The New York Times, March 4, 1990, p. E4-5.

Kenneth R. Pelletier, «Stress: Etiology, Assessment, and Management in Holistic Medicine,» in Hans Se- lye, editor, Selye's Guide To Stress Research, Volume 3, Scientific and Academic Editions, Van Nostrand Reinhold, N.Y., 1983.

Elizabeth Pennish, «Of Great God Cybernetics And His Fair-Haired Child,» The Scientist, November 14, 1988.

John Pfeiffer, «Listening For Emotions: Videotapes show that many doctors aren't--and patients suffer,» Science 86, June, 1986.

David Atlee Phillips, *The Nightwatch, Ballantine Books, New York, 1982.*

David P. Phillips, «A Dip in Deaths Before Ceremonial Occasions: Some New Relationships Between Social Integration and Mortality,» American Journal of Sociology, 1979, 84, pp. 1150-1174.

David P. Phillips and Judith Lu, «The Frequency of Suicides Around Major Public Holidays: Some Surprising Findings,» Suicide and Life Threatening Behavior, Spring, 1980, pp. 41-50.

O.T. Phillipson, «Endorphins,» in Richard L. Gregory, ed., *The Oxford Companion to The Mind, Oxford Uni- versity Press, New York, 1987.*

Daniel Platlea, «Islamic Fever-Too Hot For Churches,» *Insight, January 22, 1990, p. 34.*

Danielle Pletka, «Hell-bent to Build a Nuclear Bomb,» Insight, April 30, 1990, p. 35-36. William R. Polk and William J. Mares, Passing Brave, Ballantine Books, New York, 1973.

Andrew Pollack, «U.S. Reported Trailing Japan In The Superconductor Race,» New York Times, October 16, 1988, pp. 1, 12.

Marco Polo, *The Travels of Marco Polo, Dorset Press, New York, 1987.*

Polybius, *The History of Polybius, translated from the text of F. Hultsch by Evelyn S. Shuckburgh, Indiana University Press, Bloomington, Indiana, 1962.*

Sterett Pope, «Kurdish Horror,» *World Press Review, November, 1988, p. 44. Sterett Pope, «Reconstruction Race,» World Press Review, November, 1988, p. 44. Michael E. Porter, «Why U.S. Business Is Falling Behind,» Fortune, April 28, 1986.*

Ilya Prigogine and Isabelle

Stengers, *Order Out of Chaos: Man's New Dialogue with Nature, Bantam Books, New York, 1984.*

Ellendea Proffer, «We Kill For Mankind,» a review of Alan Brien's *Lenin: The Novel, New York Times Book Review, November 16, 1988, p. 53.*

David Pryce-Jones, «Self-Determination, Arab Style,» Commentary, January, 1989.

William K. Purves, Gordon H. Orians, *Life: The Science of Biology, Sinauer Associates, Inc.,*

Sunderland, Massachusetts, 1987.

Q

David C. Queller, Joan E. Strassman and Colin R. Hughes, «Genetic Relatedness in Colonies of Tropical Wasps with Multiple Queens,» Science, November, 1988, pp. 1155-1157.

R

Martin C. Raff, Barbara A. Barres, Julia F. Burne, Harriet

S. Coles, Yasuki Ishizaki, Michael D. Jacobson, «Programmed Cell Death and the Control of Cell Survival: Lessons from the Nervous System,» Science, October 29, 1993, pp. 695-699.

Fazlur Rahman, *Islam, University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1979.*

R.K. Ramazani, *Revolutionary Iran: Challenge and Respect in the Middle East, Johns Hopkins University Press, Baltimore, Maryland, 1986.*

Alfred J. Rampone, Myron E. Shirasu, «Temperature Changes In the Rat in Response to Feeding,» Science, April 17, 1964, pp. 317-319.

Christopher T. Rand, *Making Democracy Safe For Oil: Oilmen and the Islamic East, Little Brown, Boston, 1975.*

Justine Davis Randers-Pehrson, *Barbarians and Romans, University of Oklahoma Press, Norman, Oklahoma, 1983.*

Radhakrishna Rao, «China

Joins the Space Race,» Compass News Features of Luxembourg, in World Press Review, May, 1988, p. 51.

Spencer A. Rathus, *Psychology, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1987.*
Raytheon Company, «Backgrounder,» News Release 3-1535, April 1988.

Bertram H. Raven, Jeffrey Z. Rubin, *Social Psychology, John Wiley & Sons, New York, 1983.*
Dina Rasor, The Pentagon Underground, Times Books, New

York, 1985.

John Reader, *Man On Earth, University of Texas Press, Austin, Texas, 1988.*

«Reducing Missiles in Europe: How the Senate Battle Shapes Up,» The New York Times, January 24, 1988, p. 12.

John Reed, *Ten Days That Shook The World, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England, 1977.*
Stanley Reed, «Jordan And The Gulf Crisis,» Foreign Affairs,

Winter 1990-1991.

Edwin O. Reischauer, *Japan Past and Present, Charles E. Tuttle Company, Inc., Tokyo, Japan, Third Edi- tion, 1964.*

Edwin O. Reischauer, *The Japanese, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, Massa- chusetts, 1981.*

Carla Reiter, «Toy Universes,» Science 86, June, 1986.

Richard Restak, M.D., *The Brain, Bantam Books, New York,*

1984.. Richard M. Restak, M.D., The Mind, Bantam Books, New York, 1988.

H.E. Richardson, *A Short History of Tibet, E.P. Dutton & Co., Inc., New York, 1962. Keith Richburg, «Back to Vietnam,» Foreign Affairs, Fall, 1991, pp. 111-132.*

Eliott Richelson, «Antidepressants,» *Encyclopedia of Neuroscience, Vol. 1, p. 52.*

Matt Ridley, «Swallows and Scorpionflies Find Symmetry

Beautiful,» *Science, July 17, 1992, pp. 327-328. Austin H. Riesen, «Plasticity of Behavior: Psychological Aspects,» in Harry F. Harlow and Clinton N.*

Woolsey, ed., *Biological and Biochemical Bases of Behavior, The University of Wisconsin Press, Madison, Wisconsin, 1965.*

Suzanne Ripley, «Intertroop Encounters Among Ceylon Gray Langurs (Presbytis entellus),» in Stuart A. Altmann ed., Social Communication Among

Primates.

D.S. Roberts, *Islam: A Concise Introduction, Harper & Row, New York, 1981.*

J.M. Roberts, *The Pelican History of the World, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England, 1983 edition.*

Tina Rosenberg, *Children of Cain: violence and the violent in South America, William Morrow, N.Y., 1991. Mark R. Rosenzweig, Edward L. Bennett and Marian*

Cleeves Diamond, «Brain Changes in Response to

Experience,» *Scientific American, February, 1972, pp. 22-29.*

Mark R. Rosenzweig, «Environmental Complexity, Cerebral Change, And Behavior,» American Psychologist, 1966, 21, pp. 321-342.

Ishbel Ross, *The General's Wife: The Life of Mrs. Ulysses S. Grant, Dodd, Mead & Co., New*

York, 1959. Morris Rossabi, Khubilai Khan: His Life and Times, University of California Press, Los Angeles, 1988.

Jesse Roth and Derek LeRoith, «Chemical Cross Talk: Why Human Cells Understand the Molecular Messages of Plants,» The Sciences, May-June, 1987.

Michel Rouche, «The Early Middle Ages in the West,» in Paul Veyne, ed., Arthur Goldhammer, trans., *A History of Private Life: From Pagan Rome to Byzantium,*

Harvard University Press, Cambridge, Massa- chusetts, 1987.

A.L. Rowse, *The Expansion of Elizabethan England, currently out of print, this book is available in an unabridged version from Books On Tape, Newport Beach, California.*

A.L. Rowse, *Shakespeare, The Man, Harper & Row, New York, 1973.*

Boris Rumer, «Trouble In Samarkand,» *World Monitor: The*

Christian Science Monitor Monthly, November, 1988.

Boris and Eugene Rumer, «Who Will Be the Next Yugoslavia,» World Monitor, November 1992

Steven Runciman, «The First Crusade: Antioch to Ascalon,» in *A History of the Crusades: The First Hundred Years, Marshall W. Baldwin, ed.*

Bruce Russett, «Peace Among Democracies,» *Scientific American, November, 1993, p.*

120.

M.J. Ryan and W. Wilczynski, «Coevolution of Sender and Receiver: Effect on Local Mate Preference in Cricket Frogs,» Science, June 24, 1988, pp. 1786-1787.

S

Carl Sagan, *The Dragons of Eden: Speculations on the Evolution of Human Intelligence, Ballantine Books, New York, 1977.*

Dorion Sagan, «What Narcissus Saw: The Oceanic 'I'/'Eye,'» in *The Reality Club, John Brockman, ed., Lynx Books, New York, 1988.*

Leonard A. Sagan «Family Ties: the real reason people are living longer,» The Sciences, March/April, 1988.

Edward Sagarin, Robert J. Kelly, «Collective and Formal Promotion of Deviance,» in M. Michael Rosen- berg, Robert A. Stebbins and Allan Turowetz, ed., The Sociology of Deviance,

St. Martin's Press, New York, 1982.

H.W.F. Saggs, *Everyday Life in Babylonia & Assyria, Dorset Press, New York, 1965.*

Marshall D. Sahlins, «Poor Man, Rich Man, Big-Man, Chief,» in James P. Spradley and David W. McCurdy, *Conformity and Conflict: Readings in Cultural Anthropology, Little, Brown and Company, 1987. Abdul Aziz Said- see Aziz.*

Edward W. Said, «The Phony

Islamic Threat,» *The New York Times Magazine*, *November 21, 1993* *Harrison Evans Salisbury, Black Night, White Snow: Russia's Revolutions, 1905-1917, A Da Capo Paperback, Plenum Publishing Corp., New York, 1981.*

Harrison E. Salisbury, *War Between Russia and China, W.W. Norton & Co., New York, 1969.*

Anthony Sampson, *The Seven Sisters: The Great Oil Companies and the World They*

Shaped, Bantam Books, New York, 1976.

Robert M. Sapolsky, «Lessons of the Serengeti: Why Some of Us Are More Susceptible to Stress,» The Sciences, May/June, 1988.

I.G. Sarason, B.R. Sarason and G.R. Pierce, «Social Support, Personality, and Health,» in S. Maes, C.D. Spielberger, P.B. Defares and I.G. Sarason, Topics In Health Psychology, John Wiley & Sons, New York, 1988.

Sarwat Saulat, *The Life of*

The Prophet, Islamic Publications Ltd., Lahore, Pakistan, 1983.

J.J. Saunders, *The History of the Mongol Conquests, Routledge & Kegan Paul, London, 1971.*

J.J. Scarisbrick, *Henry VIII, University of California Press, Berkeley, California, 1968.*

Denise Schmandt-Besserat, «Oneness, Twoness, Threeness: How Ancient Accountants Invented Numbers,» The Sciences, July/August, 1987.

Harold M. Schmeck, Jr.,

Immunology: The Many Edged Sword, George Braziller, New York, 1974.

Peter Scholl-Latour, *Adventures in the East: Travels in the Land of Islam, Ruth Hein, trans., Bantam Books, New York, 1988 (originally published in Stuttgart, Germany, 1983).*

«The Second Coming of Pol Pot: Fears of a Return To The Killing Fields,» Asiaweek, Hong Kong, in

World Press Review, October,

1988, pp. 25-28.

Thomas D. Seeley, *Honeybee Ecology: A Study of Adaptation in Social Life, Princeton University Press, Prince- ton, New Jersey, 1985.*

Thomas D. Seeley and Royce A. Levien, «A Colony of Mind: The Beehive As Thinking Machine,» The Sciences, July/August, 1987.

Dr. Arthur Seiderman and Steven Schneider, *The Athletic Eye, Hearst Books, New York,*

1983.

Hans Selye, editor, *Selye's Guide To Stress Research, Volume 3, Scientific and Academic Editions, Van Nostrand Reinhold, N.Y., 1983.*

Vikram Seth, *From Heaven Lake: Travels Through Sinkiang and Tibet, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach, California.*

Hisham Sharabi, «Modernity and Islamic Revival: The Central Task of Arab Intellectuals,»

Contention, Fall 1992, pp.

Stanford J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey; Volume I: Empire of the Gazis; The Rise and Decline of The Ottoman Empire 1280- 1808; Cambridge University Press, Cambridge, 1976.*

William Shawcross, *The Quality of Mercy: Cambodia, Holocaust and Modern Conscience, Simon and Schuster, 1984.*

Barry Shelby, «Secessions,»

summarized from *Asiaweek, Hong Kong, in World Press Review, November 1993, p. 5.*

William L. Shirer, *20th Century Journey: A Memoir of A Life And The Times - The Start, 1904- 1930, Simon & Schuster, New York, 1976.*

T.J. Shors, T.B. Seib, S. Levine and R.F. Thompson, «Inescapable Versus Escapable Shock Modulates Long-Term Potentiation in the Rat Hippocampus,» Science, April 14, 1989, pp. 224-226.

Irving Shulman, *Valentino, Trident Press (Simon & Schuster), New York, 1967. «Sick Men of Europe,» Economist, March 22, 1986, p. 53.*

Haroon Siddiqui, «The Scramble For Central Asia; A global contest for hearts, minds, money,» Toronto Star, reprinted in World Press Review, July 1992, p. 10.

Herbert A. Simon, *A Mechanism for Social Selection and Successful Altruism, Science, December 21, 1990,*

pp.1665-1668.

Anne Sinai and Allen Pollack, ed., *The Syrian Arab Republic: A Handbook, American Academic Association for Peace in the Middle East, New York, 1976.*

Charles Singer, E.J. Holmyard, A.R. Hall and Trevor I Williams, eds., *A History of Technology: Volume V, The Late Nine teenth Century, c. 1850 to c. 1900, Oxford University Press, Oxford, England, 1958.*

Adam Smith, *Adam Smith's*

Money World, Show #408, November 2, 1987, Educational Broadcasting Companies.

Dorothy W. Smith, Carol P. Hanley Germain, *Care of the Adult Patient: Medical, Surgical Nursing, fourth edition, J.B. Lipincott Co., Philadelphia, 1975.*

Eric Alden Smith and Bruce Winterhalder, «Natural Selection and Decision-Making: Some Fundamental Principles,» in Eric Alden Smith and Bruce Winterhalder, eds., Evolutionary Ecology and Human Beha- vior,

Aldine de Gruyter, New York, 1992, pp.29-32.

Hedrick Smith, *The Russians, Ballantine Books, New York, 1984.*

«Islam,» *Smithsonian World, Program 305, Steve York, producer/director, Adrian Malone, executive produ- cer, Sandra W. Bradley, senior producer, Michael Olmert, writer, co-produced by The Smithsonian Institution and WETA, Washington, D.C., first aired July 22, 1987.*

Sunil Sondhi, «Losing the Competitive Edge,» *The Times of India, reprinted in World Press Review, Decem- ber, 1988, p. 49.*

Franklin Southworthy, «The Reconstruction of Prehistoric South Asian Language Contact,» in The Uses of Linguistics, ed. Edward Bendix, Vol. 583, New York Academy of Sciences, 1990.

Soviet Military Power, 1987, U.S. Government Printing Office, Washington, D.C., (no publication date gi- ven).

John Sparks, *The Discovery of Animal Behaviour*, *Little, Brown and Company, Boston, 1982.*

Albert Speer, *Inside the Third Reich - Memoirs, translated from the German by Richard and Clara Winston, Collier Books, New York, 1970.*

Armstrong Sperry, *Pacific Islands Speaking, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach, California.*

Rene A. Spitz, «Hospitalism:

An Inquiry into the Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood,»

The Psychoanalytic Study of the Child, International Universities Press, New York, 1945, Vol. I.

Rene A. Spitz, M.D. with Katherine M. Wolf, Ph.D., «Anaclitic Depression: An Inquiry into the Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood, II,» The Psychoanalytic Study of the Child, International Universities

Press, New York, 1946, Vol. II.

James P. Spradley and David W. McCurdy, *Conformity and Conflict: Readings in Cultural Anthropology, Lit- tle, Brown and Company, Boston, 1986.*

H. Philip Spratt, «The Marine Steam-Engine,» in Charles Singer, E.J. Holmyard, A.R. Hall and Trevor I Williams, eds., A History of Technology: Volume V, The Late Nineteenth Century, c. 1850 to c. 1900.

«Spread of Islamic Rules,»

Asiaweek, Hong Kong, reprinted in World Press Review, November 1992, p. 50.

B. Spuler, «The Disintegration of the Caliphates in the East,» in P.M. Holt, Ann K.S. Lambton and Bernard Lewis, The Cambridge History of Islam: Volume I, The Central Islamic Lands.

Chester G. Starr, *A History of the Ancient World, Oxford University Press, New York, 1974.*

Sari Staver, «Conference shows one skeptic: 'It's clear we have a real syndrome,'» American Medical News, May 26, 1989.

Laurence Steinberg, Ph.D., «Bound To Bicker; Pubescent Primates Leave home For Good Reasons. Our Teens Stay With Us And Squabble,» Psychology Today, September, 1987.

Desmond Stewart, *T.E. Lawrence, Harper & Row, New York, 1977.*

Henry L. Stimson, «The Nurnberg [sic] Trial: Landmark in Law,» *Foreign Affairs, 1947, quoted in Albert Speer, Inside The Third Reich: Memoirs, Collier Books, New York, 1970.*

Lawrence Stone, *The Family, Sex and Marriage in England, 1500- 1800, Harper & Row, New York, 1977.*

A. Stowers, «The Stationary Steam Engine--1830-1900,» in Charles Singer, E.J. Holmyard, A.R. Hall and Trevor I Williams, eds., A History of Technology:

Volume V, The Late Nineteenth Century, c. 1850 to c. 1900.

Jane E. Stevens, «Growing Rice the Old-Fashioned Way, with Computer Assist,» Technology Review, January 1994, pp. 16-18.

Gabrielle Strobel, «Guardian Genes,» *Science News, January 15, 1994, pp. 44-45. Anna Louise Strong, When Serfs Stood Up, Red Sun Publishers, San Francisco, 1976.*

M. Stroh, «Genes Determine

When Cells Live or Die,» Science News, April 11, 1992, p. 230.

Frank H. Stubbings, «The Recession of Mycenaean Civilization,» in I. Edwards, C. Gadd, N. Hammond and E. Sollberger, *The Cambridge Ancient History - Volume II, Part 2- The History of the Middle East And the Aegean Region, 1380-1000 B.C., Cambridge University Press, Cambridge, England, 1975.*

Yukimara Sugiyama, «Social Organization of Hanuman

Langurs,» in Stuart A. Altmann, ed., Social Communication Among Primates.

Bruce Svare, «Steroid Use and Aggressive Behavior,» Science, December 2, 1988, p. 1227.

Jimmy Swaggart, *A Letter to My Catholic Friends, cited in «TV Evangelist Denies Charges by Mondale,»*

New York Times, September 26, 1984.

Jimmy Swaggart, «Rock 'n'

Roll Music In The Church,» The Evangelist, January, 1987.

The Sword of Islam, David Darlow, producer/director, Brian Park and Fiona Moffitt, research, Rod Caird, executive producer, Granada TV, Manchester, England, 1987.

Janos Szentagothai, «The Brain-Mind' Relation: A Pseudoproblem?,» in Mindwaves, ed. Colin Blakemore and Susan Greenfield.

Tad Szulc, *Fidel: A Critical*

Portrait, William Morrow and Company, Inc., New York, 1986.

T

«The Tale of the Recalcitrant Imam,» *The New York Times, July 25, 1982 p. 12.*

Reay Tannahil, *Sex In History, Stein and Day, New York, 1980, Scarborough edition 1982.*

J.R. Tanner, C.W. Previte-Orton, Z.N. Brooke, eds., *Cambridge Medieval History,*

Cambridge University Press, Cambridge, England, 1968.

Nancy Makepeace Tanner, *On Becoming Human: A model of the transition from ape to human & the reconstruction of early human social life, Cambridge University Press, New York, 1981.*

Peter Tasker, The Japanese: *A Major Exploration of Modern Japan, Truman Talley Books, E.P. Dutton, New York, 1988.*

Carol Tavris, Ph.D. *Anger: the*

misunderstood emotion, Simon & Schuster, New York, 1982

Shibley Telhami, «Arab Public Opinion and the Gulf War,» *Political Science Quarterly, Fall 1993, p. 443. Robert Temple, The Genius of China: 3,000 Years of Science, Discovery, and Invention, Simon And Schuster, New York, 1987.*

«Thabit: The Death of the Knight Rabia, Called Boy Longlocks,» in William H. McNeill and Marilyn Robinson Waldman, ed., The Islamic World, The

University of Chicago Press, Chicago, 1973.

Romila Thapar, *A History of India, Volume One, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England, 1966 (1985 edition).*

Antony Thomas, writer, director, producer, *Thy Kingdom Come, Thy Will Be Done, Central Television En- terprises, Ltd., London, 1987.*

Keith Thomas, *Man and the Natural World: A History of The*

Modern Sensibility, Pantheon Books, New York, 1983.

Lewis Thomas, *Lives of a Cell: Notes of a Biology Watcher, Bantam Books, New York, 1975.*

Lewis Thomas and Robin Bates, «Notes of a Biology Watcher,» produced and directed by Robin Ba- tes, Nova program #818, WGBH, Boston, 1981.

William A. R. Thomson, M.D., *Black's Medical Dictionary, Barnes & Noble Books, Totowa, New Jersey, 1984.*

Lionel Tiger & Robin Fox, *The Imperial Animal, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1971.*

Alvin Toffler, introduction to *Order Out of Chaos, by Ilya Prigogine and Isabelle Stengers, Bantam Books, New York, 1984.*

John Toland, *The Rising Sun: The Decline and Fall of the Japanese Empire, Random House, N.Y., 1970. Lydia Tomoshok, Ph.D., Craig Van Dyke, M.D., Leonard S. Zegans, M.D., Emotions in Health and Illness:*

Theoretical and Research Foundations, Grune & Stratton, London, 1983.

G.M. Trevelyan, *A Shortened History of England, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England, 1959 (originally published 1942).*

Henri Troyat, *Alexander of Russia, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach, California. Henri Troyat, Daily Life In Russia: Under the Last Tsar, available unabridged from Books On Tape, Newport*

Beach, California.

Barbara W. Tuchman, *A Distant Mirror: The Calamitous 14th Century, Ballantine Books, 1979.*

Barbara W. Tuchman, *The Proud Tower: A Portrait of the World Before The War, 1890-1914, Bantam Books, 1967.*

Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History, Henry Holt, New York, 1920.*

U

U.S. Bureau of the Census, Statistical Abstracts of the United States: 1988 (108th edition), Washington, D.C., 1987.

R.F. Ulrich and N.H. Azrin, «Reflexive Fighting in Response to Aversive Stimulation,» Journal of the Experimental Analysis of Behavior, October, 1962, pp. 511-520.

Leon Uris, *The Haj, Bantam Books, New York, 1985.*

V

Helena Valero, *Yanoama: The Narrative of a White Girl Kidnapped by Amazonian Indians, as told to Ettore Biocca, Dennis Rhodes, trans., E.P. Dutton, New York, 1970.*

Ioannis M Varitsiotes, «Security in the Mediterranean and the Balkans,» Mediterranean Quarterly, Winter 1992, p. 25-34.

Francois Marie Arouet de Voltaire, *Candide, available unabridged from Books On Tape, Newport Beach, California.*

Wernher Von Braun and Frederick I. Ordway III, *Space Travel: A History, an update of History of Rocketry and Space Travel, revised in collaboration with Dave Dooling, Harper & Row, New York, 1985.*

Karl von Frisch, *Bees: Their Vision, Chemical Senses, and Language, Cornell University Press, 1950.*

W

Robert G.L. Waite, *The Psychopathic God: Adolph Hitler,*

New American Library, New York, 1978. Andrew G. Walder, «Property Rights and Stratification in Socialist Redistributive Economies,» American

Sociological Review, August, 1992, pp. 524-539.

Eric A. Walker, *The British Empire: Its Structure and Spirit, 1497- 1953, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1956.*

Susan Walton, «How To

Watch Monkeys,» Science 86, June, 1986.

S.L. Washburn and D.A. Hamburg, «Aggressive Behavior in Old World Monkeys and Apes,» in Phyllis

C. Jay ed., *Primates: Studies in Adaptation and Variability.*

Bruce H. Weber, David J. Depew, and James D. Smith, eds., *Entropy, Information, and Evolution: New Perspectives on Physical and Biological Evolution, A Bradford Book, The*

MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 1988.

Rick Weiss, «How Dare We: Scientists seek the sources of risk-taking behavior,» Science News, July 25, 1987, pp. 57-59.

H.G. Wells, *The Outline of History, Macmillan, New York, 1926.*

Robert G. Wesson, *Beyond Natural Selection, MIT Press, Cambridge, Mass., 1993 William Joseph Whalen, Minority Religions In America, Alba*

House, New York, 1981.

William Morton Wheeler, «The ant colony as an organism,» *Journal of Morphology, 1911, 22: 307-325. Theodore H. White, America In Search of Itself: The Making of the President, 1956-1980, A Cornelia and Michael Bessie Book, Harper & Row, New York, 1982.*

G.J. Whitrow, *Einstein: The Man and His Achievement, Dover Publications, New York, 1973.*

Jeffrey S. Wicken,

«Thermodynamics, Evolution and Emergence: Ingredients for a New Synthesis,» in Bruce H. Weber, David J. Depew and James D. Smith, eds., Entropy, Information, and Evolution: New Perspectives on Physical and Biological Evolution.

Robert R. Wilken, «Marcion,» *The Encyclopedia of Religion, Mircea Eliade, ed., MacMillan Publishing, New York, 1987.*

«Will Algeria Become a Second Iran?,» *Der Spiegel, Hamburg, Germany, in World*

Press Review, August, 1990, p. 33.

Rosalind Williams, «Reindustrialization Past and Present,» *Technology Review, November/December, 1982.*
James A. Williamson, The Evolution of England: A Commentary On the Facts, Oxford University Press, Oxford, England, 1944.

Edward O. Wilson, *Sociobiology: The Abridged Edition, The Belknap Press of Harvard University, Cambridge,*

Massachusetts, 1980.

Edward O. Wilson, *The Insect Societies, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1971.*

Charles Winick, *Dictionary of Anthropology, Philosophical Library, New York, 1956.*

Benjamin B. Wolman, ed., *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis & Neurology, Van Nostrand Reinhold*

Company, New York, 1977.

Michael Wood, *In Search of the Dark Ages, Facts On File Publications, New York, 1987.*

Michael Wood, *In Search of the Trojan War, A Plume Book, New American Library, New York, 1987. Kenneth L. Woodward with Vincent Coppola, «King of Honky-Tonk Heaven,» Newsweek, May 30, 1983, pp. 89-90.*

The World Almanac: 1984, Newspaper Enterprise

Association, New York, 1983.

Robert Wright, «The Information Age: the life of meaning,» The Sciences, May/June 1988, p. 12.

Robert Wright, *Three Scientists and Their Gods: Looking For Meaning in an Age of Information, Times Books, New York, 1988.*

Robin Wright, «Islam, Democracy and the West,» Foreign Affairs, Summer 1992, p.131.

V.C. Wynne-Edwards, *Animal Dispersion in Relation to Social Behavior, Hafner, New York, 1962.*

V.C. Wynne-Edwards, *Evolution through Group Selection, Blackwell Scientific Publications, Oxford, England, 1986.*

Y

«Year of Action,» Freedom Village, Lakemont, New York, 1985.

Daniel Yergin, *The Prize: The Epic Quest for Oil, Money and Power, Simon and Schuster, NY, 1991. Yevgeny Yevtushenko, «Civic Timidity Is Killing Perestroika,» Liturnaya Gazeta, Moscow, in World Press*

Review, July, 1988.

Norman Yoffee and George L. Cowgill, eds., *The Collapse of Ancient States and Civilizations, University of Arizona Press, Tucson, Arizona, 1988.*

Kenji Yoshiba, «Local and

Intertroop Variability in Ecology and Social Behavior of Common Indian Langurs,» in Phyllis C. Jay, ed., Primates: Studies in Adaptation and Variability.

Dudley Young, *Origins of the Sacred: the ecstasies of love and war, St. Martin's Press, New York, 1991 Gao Yuan, Born Red: A Chronicle of the Cultural Revolution, Stanford University Press, Stanford, 1987.*

Z

Dragoljub R. Zivojinovic,

«Islam In The Balkans: Origins and Contemporary Implications,» Mediterranean Quarterly, Fall 1992, pp. 51-61.

Achevé d'imprimer en mars 2014

Numérisé en mars 2015 par
Alphonse-Lab
pour le compte des éditions
Le jardin des Livres
Boîte Postale 40704, Paris 75827
Cedex 17

Dépôt légal : 12/2008

ISBN : 978-23-69990-0895

Quatrième de couverture

Le Principe de Lucifer est un livre qui vous marque le cerveau au fer rouge. Et de ces livres, il en existe, quoi que l'on pense, très peu.

Que dit Howard Bloom ? Que la violence est au coeur de la Nature, au coeur de l'homme, au coeur des forces qui gouvernent l'Histoire. Et ce Principe a trouvé son illustration la plus spectaculaire le 11 septembre 2001.

C'est pour cela que son livre est fascinant, parce que nous avons tous vécu des expériences qui confirment les idées qu'il nous

expose, mais sans jamais avoir eu les clés pour les comprendre réellement. Alors la lecture du Principe de Lucifer se transforme en une grille acérée de décryptage du comportement social, exactement comme le génie de Freud a permis de comprendre l'origine des pulsions sexuelles.

Le Principe de Lucifer est une expédition scientifique dans les forces de l'Histoire. C'est l'un des rares livres du genre qui se lit

avec la facilité d'un roman policier parce que Bloom nous entraîne de manière progressive dans sa magistrale démonstration empirique.

Le Principe de LUCIFER

"Le Principe de Lucifer" est un livre qui vous marque le cerveau au fer rouge. Et de ces livres, il en existe, quoi que l'on pense, très peu.

Que dit Howard Bloom ? Que la violence est au coeur de la Nature, au coeur de l'homme, au coeur des forces qui gouvernent l'Histoire. Et ce "Principe" a trouvé son illustration la plus spectaculaire le 11 septembre 2001...

C'est pour cela que son livre est fascinant, parce que nous avons tous vécu des expériences qui confirment les idées qu'il nous expose, mais sans jamais avoir eu les clés pour les comprendre réellement. Alors la lecture du "Principe de Lucifer" se transforme en une grille acérée de décryptage du comportement social, exactement comme le génie de Freud a permis de comprendre l'origine des pulsions sexuelles.

"Le Principe de Lucifer" est une expédition scientifique dans les forces de l'Histoire. C'est l'un des rares livres du genre qui se lit avec la facilité d'un roman policier parce que Bloom nous entraîne de manière progressive dans sa magistrale démonstration empirique.

Revue de Presse

Les lecteurs seront émerveillés par le miroir que Bloom tend à la condition humaine et fascinés par la masse éclectique de données qui surgissent avec la grâce et la furieuse intensité de la volée d'une balle de tennis. The Washington Post • Ce livre couvre un sujet que les sources plus timides et plus conventionnelles n'osent pas confronter: la nature et les causes de la violence humaine... Vigoureux... Fervent... Une théorie fraîche et viable sur l'évolution de l'humain social. The Washington Times • Un immense plaisir à lire et débordant d'informations fantastiques. The New York Review of Books • Le travail de Bloom rassemble une telle quantité d'évidences, qu'il rappelle "l'Origine des Espèces" de Darwin. Wired • Provoquant... explosif... fringuant... The Boston Globe • Howard Bloom bouleverse toutes nos idées préconçues, et au passage libère notre manière de penser, nous permettant de voir le monde différemment. Los Angeles Weekly • Le tour de science et d'histoire de Howard Bloom est fascinant... une idée grandiose, extraordinaire. The Detroit Free Press • Elegant... Un dîner quatre étoiles pour le cerveau... Une nouvelle vision révolutionnaire de la nature humaine... Un travail monumental d'un penseur merveilleux et original. Tout simplement extraordinaire. Newark Star-Ledger • Fascinant et effrayant. Le lire fut comme lire du Stephen King. Je n'ai pas pu le poser. Exceptionnel. Rocky Mountain News • Un travail fascinant. Los Angeles Village View • Un livre dérangeant (...) de la nourriture pour l'esprit, plutôt que raison de désespoir. Booklist • Le livre de Howard Bloom est un traité de définition de culture et un monument d'époque. Il est destiné à être le futur choc de notre époque. Gear Magazine • Saisissant... Habile... Gracieux... Le principe de Lucifer est vraiment épatant à lire. The Phoenix • La plupart de la violence et de la cruauté qui a caractérisé l'histoire humaine est ancrée dans la compétition entre groupes pour le statut (social) et la domination. Foreign Affairs • Le Principe de Lucifer est devenu une sensation 'underground' dans les communautés scientifiques et littéraires... The Independent Scholar • Le Principe de Lucifer est devenu l'un des livres de sciences le plus influent depuis sa publication, salué par 22 scientifiques de renommée mondiale comme étant un ouvrage majeur. Disinfo.com

Scientifiques & Universitaires

Il documente exemple après exemple les blessures qui nous dérangent, puis, sans avertissement, fait une véritable boucherie en crevant le camouflage hypocrite de nos chères désillusions. David L. Hull, Northwestern University

...Suite en début de livre

www.lejardindeslivres.fr
Couverture : Patrice Servage

9 782914 569033

24,90 €

Imprimé en France

---

[1] Cioran, in *Entretiens*. Éditions Gallimard, Paris, 1995

[2] In *Entretiens*

[3] Parce que la colère de l'Église paléochrétienne contre Marcion fut implacable, il ne nous reste qu'une faible partie de son travail. Les meilleures sources dont nous disposions au sujet de ses enseignements sont des attaques de la part de pères de l'Église tels que Tertullien (*Adversus Marcionem*, IIIe siècle). La majeure partie du savoir lié à Marcion publié au cours des cent dernières années est allemand (*Geschichte der altchristlichen*

Litteratur bis Eusebius, de Adolf von Harnack, par exemple). Cependant, d'intéressantes, mais courtes, biographies de Marcion apparaissent dans *The Rise of Christianity*, de W. H. C. Frend (Philadelphie : Fortress Press, 1984), pages 212-18 ; *Encyclopaedia of Religion and Ethics* de James Hastings, éd., (New York : Charles scribner's, 1908-27) 8:407-9 ; « Marcion », dans *Encyclopedia of Religion* de Robert R. Wilken, éd. Mircea Eliade (New York : Macmillan, 1987) 9:194-96 et enfin, dans *The New Encyclopaedia Britannica* (Chicago : Encyclopaedia Britannica, 1986), 7:825-26. Pour plus de détails sur Marcion, consultez *Christianity* de Roland H. Bainton, The American Heritage Library (Boston : Houghton Mifflin Co., 1987), pages 67-68 ; *Pagans and Christians* de Robin Lane Fox,

(San Francisco : Harper & Row, 1986), page 332 et *The Gnostic Gospels* de Elaine Pagels (New York : Vintage Books, 1981), pages 33 et 44.

[4] Le prophète Isaiah utilisa simplement le terme « Lucifer » pour se référer de manière poétique au roi de Babylone, qui n'était pas son monarque préféré. Plus tard, des chrétiens tels que John Milton s'emparèrent de la figure de style d'Isaiah et élaborèrent un conte autour de ce concept, fabriquant ainsi un démon aux dimensions impressionnantes.

[5] Daniel Goleman, *Vital Lies, Simple Truths* (New York : Simon and Schuster, 1985), page 161

[6] Bryan Mullen « Atrocity as a Function of

Lynch Mob Composition », *Personality and Social Psychology Bulletin* (juin 1986), pages 187-197.

[7] Sigmund Freud, *Group Psychology and the Analysis of the Ego* (New York : Bantam Books, 1965), pages 13-16.

[8] Le terme « entéléchie » fut introduit dans le discours scientifique moderne il y a plus de cinquante ans par l'embryologiste expérimental et philosophe Hans Adolf Eduard Driesch. La version du concept que j'ai choisi d'utiliser est celle proposée par Douglas Hofstadter (Douglas R. Hofstadter et Daniel C. Dennet, *The Mind's I: Fantasies and Reflections on Self and Soul, New York : Bantam Books, 1981, pages 144-46). Pour une autre interprétation de l'entéléchie, cf.*

Artificial Life *de Steven Levy, New York : Vintage Books, 1992, page 21 ; Robert Wright,* Three Scientists and their Gods: Looking for Meaning in an Age of Information, New York : Times Books, 1988, page 124 et Paul Davies, *The Cosmic Blueprint: New Discoveries in Nature's Creative Ability to Order the Universe, New York : Simon and Schuster, 1988, page 97. Hofstadter et moi-même avons choisi d'utiliser « entéléchie » au lieu de l'expression actuellement populaire « propriété émergente ».*

[9] René A. Spitz, « Hospitalism: An Inquiry into the Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood », dans *The Psychoanalytic Study of the Child* (New York : International Universities Press, 1945), 1:53-74 ; René A.

Spitz, Dr. en Médecine., avec Katherine M. Wolf, « Anaclictic Depression: An Inquiry into the Genesis of Psychiatric Conditions in Early Childhood », dans *The Psychoanalytic Study of the Child* 2:331 ; Marilyn T. Erickson, *Child Psycho-pathology: Behavior* Desorders and Developmental Disabilities *(Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall, 1982), page 87 ; Leo Kanner, Dr.en Médecine.,* Child Psychiatry, 4e éd. (Springfield, Ill. : Charles C. Thomas Publisher, 1972), pages 684-85 ; Raymond J. Corsini, éd., *Encyclopedia of Psychology, (New York, John Wiley & Sons, 1984), 1:161 ; Harry F. Harlow et Margaret Kuenne Harlow, « Social Deprivation in Monkeys »,* Scientific American, novembre 1962, pages 136-46 ; Harry F. Harlow et Gary Griffin, « Induced Mental and Social Deficits in Rhesus Monkeys », dans Biological Basis

of Mental Retardation, éd. Sonia F. Osler et Robert E. Cooke (Baltimore : Johns Hopkins Press, 1965), pages 87-106 ; Stephen J. Suomi et Harry F. Harlow, « Production and Allevation of Depressive Behaviors in Monkeys », dans Psychology: Experimental Models, éd. Jack D. Maser et Martin E. P. Selligman (San Francisco : W. H. Freeman and Co., 1977), pages 131-73 et Harry F. Harlow, *Learning to Love (New York : Jason Aronson, 1974), page 95.*

[10] Lorsque les croisés prirent Jérusalem en 1099, l'auteur anonyme de *Gesta Francorum* rapporta, « C'était un tel massacre que nos hommes marchaient dans le sang jusqu'aux chevilles » (Rosalind Hill, éd., *Gesta Francorum et Aliorum* Hierosolimitanorum - Deeds of the Franks and other Pilgrims to

Jerusalem [Londres : Thomas Nelson and Sons, 1962], page 91 et Stephen Howarth, *The Knights Templar* [New York : Atheneum, 1982], page 40). L'archévêque Guillaume de Tyr décrivit un « spectacle de corps sans tête et de membres mutilés disséminés dans toutes les directions qui suscitaient l'horreur chez tous ceux qui les regardaient. Encore plus atroce était la vue des vainqueurs eux-mêmes, qui ruisselaient de sang de la tête aux pieds » (Aziz S. Atiya, *Crusade, Commerce and Culture* [Bloomington, Ind. : Indiana University Press, 1962], page 62).

[11] Gao Yuan, *Born Red: A Chronicle of the Cultural Revolution (Stanford, Calif : Stanford University Press, 1987), page 7.*

[12] O. Edmund Clubb, *20th Century China* (New York : Columbia University Press, 1978), pages 388-89 ; K. S. Karol, *The Second* China Revolution, trad. Mervyn Jones (New York : Hill and Wang, 1974), pages 90-94 et Gargi Dutt et V. P. Dutt, *China's revolution* (Bombay : Asia Publishing House, 1970) pages 9-13.

[13] Nancy Makepeace Tanner, *On Becoming Human: A Model of the Transition* from Ape to Human & the Reconstruction of Early Human Social Life *(New York : Cambridge University Press, 1981), pages 104-5.*

[14] Yukimara Sugiyama, « Social Organization of Hanuman Langurs, » dans *Social Communication among Primates, éd. Stuart A. Altmann (Chicago : University of*

Chicago Press, 1967 ; Chicago : Midway Press, 1982), pages 230-31 ; Kenji Yoshiba, « Local and Intertroop Variability in Ecology and Social Behavior of Common Indian Langurs, » dans Primates: *Studies in Adaptation and Variability, éd. Phyllis C. Jay (New York: Holt, Rinehart and Winston, 1968), page 236 ; Edward O. Wilson,* Sociobiology: The Abridged Edition (Cambridge : Harvard University, Belknap Press, 1980) pages 10 et 38 ; David P. Barash, *Sociobiology and Behavior* (New York : Elsevier Scientific Publishing Co., 1977), page 99 ; David P. Barash, *The Whisperings Within: Evolution and the Origin of Human Nature* (New York : Penguin Books, 1979), pages 102-3 et Laurence Steinberg, « Bound to Bicker; Pubescent Primates Leave Home for Good Reasons. Our Teens Stay with Us and

Squabble, » Psychology Today, septembre 1987, page 38. Les deux livres de Barash, à ce propos, constituent une très bonne introduction au domaine relativement nouveau de la sociobiologie pour un profane et *Sociobiology and Behavior* est une présentation académique complète. Pour ceux qui souhaitent s'attaquer aux difficultés, voici le livre de sociobiologie qui fait école, et qui est un tour de force intellectuel, *Sociobiology* d'E. O. Wilson, qui a pour ainsi dire créé le domaine de la sociobiologie.

[15] Gao Yuan, *Born Red: A Chronicle of the Cultural Revolution, page 53.*

[16] Mao s'est réjoui du fait que « tout ceux qui ont tenté de réprimer le mouvement

étudiant en Chine ont mal fini » (Karol, *Second Chinese Revolution, page 112).*

[17] La totalité de l'épisode narré dans ce chapitre est extraite du livre de Gao Yuan Born Red. Le contexte historique est exposé avec plus de précisions dans l'introduction du livre écrite par William A. Joseph du Wellesley College ainsi que dans l'ouvrage de Wolfram Eberhard, *A History of China* (Londres : Routledge & Kegan Paul, 1977), pages 347-48. Pour tout ce qui concerne la réussite de Mao dans sa reprise du pouvoir, cf. *Second China Revolution* de Karol, pages 345-49 et *China's Cultural Revolution* de G. Dutt et V. P. Dutt, pages 206-34.

[18] La *Lettre à d'Alembert, le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*

parmi les hommes, Du contrat social et surtout, Émile ou De l'Éducation.

[19] Karen Lehrman, directrice littéraire du *Wilson Quaterly, a parcouru les campus universitaires pour observer des programmes d'études des femmes et en a conclu que « La plupart des professeurs d'études des femmes semblent adhérer aux principes suivants dans l'élaboration des cours : les femmes ont été et sont encore opprimées ; l'oppression est endémique dans notre système social patriarcal ; les hommes, le capitalisme et les valeurs occidentales sont à l'origine des problèmes des femmes. » « Which Way Feminism ? » Wilson Quaterly, Hiver 1994, page 135.*

[20] *Proposal for Endorsement of the Seville*

Statement on Violence, Washington, D C : American Sociological Society, 1991.

[21] Poissons d'Amérique Latine, d'Afrique, de Madagascar et des Indes que l'on trouve parfois dans nos aquariums (NDT).

[22] Robert G. Wesson, *Beyond Natural Selection (Cambridge : MIT Press, 1993), page 121.*

[23] Bactéries que l'on trouve généralement dans les muqueuses où elles forment des colonies complexes. Elles sont remarquables par leur capacité à se déplacer en glissant le long des surfaces sans organe de locomotion connu. (NDT)

[24] John Tyler Bonner, *The Evolution of Culture in Animals (Princeton, N. J. :*

Princeton University Press, 1980), pages 98-99.

[25] Mark J. Davis (auteur, directeur et éditeur), *The Private Lives of Dolphins, Nova, (Boston : WGBH, 1992).*

[26] Wilson, *Sociobiology,* page 29.

[27] D'autres se sont aventurés sur la terre avant les reptiles mais aucun d'entre eux poissons qui pouvaient respirer l'air, puis les descendants des crossoptérygiens : les amphibiens. Les amphibiens passaient beaucoup de temps sur la terre ; ils trouvèrent apparemment que la terre était un endroit agréable à visiter mais qu'ils ne voudraient pas y élever leurs enfants. Ils continuèrent à pondre leurs œufs dans des nurseries sous-marines, où les petits

restaient jusqu'à ce qu'ils fussent assez grands pour affronter la vie si dure et glacée du monde extérieur à la mare. (Si vous désirez lire une description fascinante de ce processus, cf. *Microcosmos : Four Billion Years of Microbial Evolution de Lynn Margulis et Dorian Sa*

[28] Paul D. MacLean, *A Triune Concept of the Brain and Behavior* (Toronto : University of Toronto Press, 1973). Pour en savoir plus sur le cerveau trine, cf. *The Brain de Richard Restak* (New York : Bantam Books, 1984), page 136 *; The Healing Brain de Robert Ornstein et David Sobel* (New York : Simon and Schuster, 1987), pages 37-38 et *The Dragons of Eden: Speculations on the Evolution of Human Intelligence de Carl Sagan* (New York : Ballantine Books, 1977),

pages 53-83.

[29] Richard E. Leakey et Richard Lewin, *People of the Lake: Mankind and its Beginnings* (New York : Avon Books, 1983). Même si le livre met en avant la thèse que la tation pages 233-36. À ce sujet, Edward O. Wilson précise que « le meurtre est beaucoup plus courant et donc 'normal' dans de nombreuses espèces vertébrées que chez l'homme » (*Sociobiology,* page 121).

[30] L'anthropologue Richard Lee a analysé les données concernant l'homicide chez les !Kung et a « déterminé que, dans une population de mille cinq cents !Kung, vingt-deux meurtres avaient été commis en cinquante ans, soit environ cinq fois plus que le même nombre de New Yorkais seraient

supposés en commettre sur la même période. » Melvin Konner, « False Idylls », *The Sciences,* septembre/octobre 1987, page 10 ; lire aussi *The Tangled Wing: Biological Constraints on the Human Spirit* (New York : Holt, Rinehart and Winston, 1982), pages 9, 109 et 204 et *The Evolution of Human Societies: From Foraging Group to Agrarian State* de Allen W. Johnson et Timothy Earle (Stanford, Californie : Stanford University Press, 1987), page 47.

[31] Virginia Morell, « Dian Fossey: Field Science and Death in Africa », *Science 86,* avril 1986, page 17.

[32] Dian Fossey, *Gorillas in the Mist (Boston : Houghton Mifflin Co., 1983), page 69. Pour en savoir plus sur les luttes de ce type chez*

les macaques rhésus, cf. « Aggression in Monkey and Ape Societies », dans Jay, Primates, page 155.

[33]

[34] Jane Goodall, *In the Shadow of Man* (1971 ; Boston : Houghton Mifflin Co., 1983).

[35] Jane Goodall, *Among the Wild Chimpanzees, éd. et prod. Barbara Jampel, National Geographic Society et WQED/Pittsburg, National Geographic Special (Stanford, Conn. : Vestron Video, 1987) ; Jane Goodall, « Life and Death at Gombe », National Geographic Magazine, mai 1979, pages 592-620 ; Michael Patrick Ghiglieri, The Chimpanzees of Kibale Forest: A Field Study of Ecology and Social Structure (New York : Columbia University Press,*

1984), page 3 et Michael Ghiglieri, « War among the Chimps », *Discover, novembre 1987, page 76.*

[36] Goodall, *Among the Wild Chimpanzees.*

[37] Ghiglieri, « War among the Chimps », page 68. Lorsque Ghiglieri visita l'Afrique, il était convaincu que la guerre parmi les chimpanzés pouvait être une création humaine indirecte. Pour attirer les chimpanzés à la bonne distance d'observation, Jane Goodall avait déposé des régimes de bananes, nourriture qui devint rapidement la base du régime alimentaire des animaux. Beaucoup plus tard, Goodall décida de supprimer ces aides à la guerre simienne et laissa les primates trouver eux-mêmes leur nourriture. Quelques années

après ce changement de politique, les chimpanzés commencèrent à faire la guerre. Ghiglieri soupçonna l'approvisionnement en nourriture par les humains d'être à l'origine d'une violence qui ne se serait pas développée sans cela. Pourtant, ses années passées à étudier les chimpanzés non approvisionnés à Kibale le convainquirent qu'il avait tort. Les chimpanzés, conclut-il, étaient sujets à des vagues de guerre périodiques , avec ou sans l'aide des êtres humains (cf. *East of the Mountains of the Moon de Michael Ghiglieri [New York : Free Press, 1988], pages 8-9 et 258-59).*

[38] Pour en savoir plus sur le contexte historique du concept de supériorité de la moralité féminine, cf. *Sex in History de Reay Tannahill (New York : Stein and Day, 1980),*

pages 390-391. L'historienne Joan Kelly a résumé cette notion répandue en disant, « Je sais, au plus profond de mon être et à travers toute ma connaissance de l'histoire et de l'humanité, je sais que les femmes se battront pour un ordre social de paix, d'égalité et de joie » (cité dans The Warrior Queen, d'Antonia Fraser [New York : Alfred A. Knopf, 1989], page 7).

[39] Tina Rosenberg, *Children of Cain: Violence and the Violent in South America (New York : William Morrow, 1991).*

[40] Fossey, *Gorillas in the Mist, pages 77-78.*

[41] L'équipe de Jane Goodall observa toute une série d'incidents similaires dans la réserve de Gombe. Une famille de femelles chimpanzés avait pour habitude de tuer et

manger les enfants de leurs rivales (Goodall, « Life and Death at Gombe », pages 616-20).

[42] Les romans historiques de Grave sont remarquables par la solidité de leur documentation. Dans la *Benet's Reader's Encyclopedia, ils sont encensés pour leur contenu « savant » (Benet's Reader's Encyclopedia, 3e éd. [New York ; Harper & Row, 1987], page 402.*

[43] Robert Graves, *I, Claudius, (New York : Vintage Books, 1934), pages 13-147.*

[44] Eberhard, *History of China, page 121. Les exemples de femelles devenant des tueuses afin de placer ou maintenir leurs enfants en haut de la hiérarchie sont légion. La femelle dominante lycaon (chien sauvage d'Afrique), par exemple, s'installe à la tête de*

la meute et donne naissance à une portée de chiots. Puis, si une femelle de rang inférieur a l'audace de mettre bas sa propre progéniture, la femelle dominante se transforme en tueuse. Elle mène la meute dans un massacre frénétique des chiots, éliminant ainsi totalement les petits de sa rivale (Daniel G. Freedman, Human Sociobiology : A Holistic Approach [New York : Free Press, 1979], page 31).

[45] Konrad Lorenz, *On Agression (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1974), pages 58-59 et 63-64.*

[46] Vous trouverez une description de la façon dont les femmes Yanomamo poussent leurs hommes à la bataille, dans *Evolution of Human Societies de A. W. Johnson et Earle,*

page 127.

[47] La torture des Chrétiens et le pillage de leurs villages étaient pratiques courantes parmi les croisés. Cf. « The First Crusade: Clermont to Constantinople » dans *A History of the Crusades: The First Hundred Years, éd. Marshall W. Baldwin (Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1955), pages 263, 265, 269, 271 et 282. Le pire exemple eut lieu en 1204, lorsque les chevaleresques « sauveurs de la foi » saccagèrent littéralement l'une des deux capitales les plus importantes du monde Chrétien, Constantinople (J. M. Roberts, Pelican History of the World [Harmondsworth, Middlesex : Penguin Books, 1983], page 349).*

[48] Vous trouverez plus d'explications sur les « pourquoi » de la vanité des paons dans « Swallows and Scorpionflies Find Symmetry Beautiful », de Matt Ridley, dans *Science, 17 juillet 1992, pages 327-28.*

[49] Passereaux des forêts d'Australie ou de Nouvelle-Guinée, dont les mâles édifient avant l'accouplement des structures ornementales, baptisées berceaux, tonnelles, huttes ou avenues, agrémentées de fleurs et d'élytres d'insectes ou peintes de sucs colorés ou de charbon de bois. (NDT)

[50] William R. Polk et William J. Mares, *Passing Brave (New York : Ballantine Books, 1973), pages 33-36.*

[51] Susan Walton, « How to Watch

Monkeys », *Science 86, juin 1986, pages 23-27.*

[52] Sugiyama, « Social Organization of Hanuman Langurs », pages 230-31 et Yoshiba, « Common Indian Langurs », page 236. À ce sujet, un certain nombre d'autres créatures sont impliquées dans ce type d'infanticide, dont les lions et les chimpanzés mâles. Cf. Bonner, *Culture in Animals, page 31 ; Ghiglieri, Chimpan- zees of Kibale Forest, page 182 ; Ghiglieri, Mountains of the Moon, page 255 et Wilson, Sociobiology, pages 42 et 72.*

[53] David P. Barash, *The Hare and the Tortoise: Culture, Biology, and Human Nature* (New York : Penguin Books, 1987), page 108.

[54] Napoleon Chagnon, *Yanomamo: The Fierce People (New York : Holt, Rinehart and Winston, 1968), pages 82-83 et Marvin Harris, Cows, Pigs, Wars and Witches: The Riddles of Culture (New York : Vintage Books, 1977), pages 75-78.*

[55] Cette description est en désaccord avec les récits standard de la guerre Yanomamo que l'on trouve dans *Yanomamo: The Fierce People de Napoleon Chagnon. Chagnon dépeint ces envahisseurs surprenant un village ennemi, tuant un ou deux hommes et volant toutes les femmes qu'ils ont la chance de trouver sans protection. Mes informations viennent d'une autre source. Il y a quelques années, le réalisateur et anthropologue Jean-Claude Luyat me montra un film qu'il avait réalisé sur la guerre des Massaï d'Afrique. Les*

Massaï se trouvaient sur une plaine poussiéreuse de la taille d'un terrain de football, se faisant face en une masse approximativement organisée. De temps à autre, un guerrier jetait une lance ou une pierre qui touchait rarement une cible, alors que tuer était bien à l'ordre du jour. Luyat dit que tout ce à quoi il pouvait penser en filmant était l'armée de Grecs sur la plaine poussiéreuse à l'extérieure des murs de Troie. Les héros d'Homère, Luyat en était certain, devait faire la guerre exactement de cette façon. Puis, l'esprit toujours occupé par les guerres primitives, le réalisateur me dit, « Il y a un livre que vous devriez lire. Je vous l'enverrai demain. » Le lendemain, arriva un volume, en français, appelé Yanoama. C'était le récit à la première personne d'une Européenne, Helena Valero, qui vivait avec

ses parents sur le Rio Negro, et qui avait été kidnappée par les Yanomamo lorsqu'elle était petite. Les Yanomamo avaient attaqué les parents de Valero, criblé son père de flèches puis emmené la petite fille dans la forêt et l'avaient adoptée. Après tout, elle ferait bientôt une bonne épouse. L'auteur passa son adolescence et quelques années de sa vie d'adulte parmi les Yanomamo, faisant alors l'expérience de leurs manières brutales avec beaucoup plus d'ampleur que n'avait pu le voir Chagnon au cours de ses recherches sur le terrain. C'est de son récit que j'ai extrait la description des attaques Yanomamo. (L'histoire d'Helena Valero est disponible en anglais sous le titre Yanoama: The Narrative of a White Girl Kidnapped by Amazonian Indians, racontée à l'anthropologue italien Ettore Biocca, trad.

Dennis Rhodes [New York : E. P. Durton, 1970]. Le récit d'une attaque Yanomamo et du massacre brutal des enfants se trouve pages 34-37. Cf. également A. W. Johnson et Earle, Evolution of Human Societies, pages 124-26).

[56] Selon l'anthropologue Judith Shapiro de la University of Chicago, citée dans *Cows, Pigs, Wars and Witches de M. Harris, page 77.*

[57] Voici comment Eusèbe exprime cela : « Les auteurs de l'histoire nous narrent les victoires en temps de guerre et les trophées volés aux ennemis, le talent des généraux, la bravoure virile des soldats souillés de sang et les innombrables tueries perpétrées au nom des enfants et de la nation » (cité par Daniel J. Boorstin, *The Discovers: A History of*

Man's Search to Know His World and Himself [New York : Vintage Books, 1985], page 573).

[58] Les anthropologues décrivant ce stratagème des Yanomamo le nomment « le festin perfide ». Cf. A. W. Johnson et Earle, *Evolution of Human Societies, page 121.*

[59] Michael Grant et John Hazel Gods and Mortals, *Classical Mythology a Dictionary (New York, Dorset Press, 1985), page 303 ; Robert J Gula et Thomas H Carpenter, Mythology, Greek and Roman(Wellslay Hills, Mass Independent school press, 1977), page 232 et New Encyclopedia Britannica, 10 :281)*

[60] Homère, *L'Illiade, trad. Richard Lattimore (Chicago : University of Chicago Press, 1961).*

[61] L'habitude de saccager une ville, de tuer les hommes puis de partir avec les femmes était tellement courante à l'époque homerique, qu'Ulysse et sa joyeuse bande, après l'incendie de Troie, menèrent d'autres attaques ignobles de ce type sur le chemin du retour. Le héros obstiné de l'Odyssée se vante, « D'Ilios le vent me poussa chez les Kikônes, à Ismaros. Là, je dévastai la ville et j'en tuai les habitants; et les femmes et les abondantes dépouilles enlevées furent partagées, et nul ne partit privé par moi d'une part égale. » (Homère, L'*Odyssée, 9:39-42, cité dans M. M. Austin et P. Vidal-Naquet, Economic and Social History of Ancient Greece: An Introduction [Berkeley : University of California Press, 1977], page 42). La pratique de ces attaques visant à voler les femmes est presque universelle.

Deux mille quatre cents ans après Ulysse, les héros Mongols trouvèrent que la guerre était une façon pratique de trouver de nouvelles épouses (James Chambers, The Devil's Horsemen: The Mongol Invasion of Europe [New York : Atheneum, 1979], page 53. Et jusqu'à ce qu'arrive l'homme blanc, même les Indiens Kwakiutl du Nord-Est du Pacifique faisaient la guerre dans l'espoir de réduire en esclavage les femmes de la tribu rivale (A. W. Johnson et Earle, Evolution of Human Societies, page 171).

[62] Vous trouverez les débats récents entre les scientifiques qui considèrent les gènes comme éléments moteurs de la guerre et leurs adversaires qui voient la cause du conflit comme une bataille pour un territoire et des ressources dans l'article

d'Ann Gibbons, « Evolutionists Take the Long View on Sex and Violence: Warring over Women », *Science, 20 août 1993, pages 987-88.*

[63] Steven Frautschi, « Entropy in an Expanding Universe », dans *Entropy, Information and Evolution: New Perspectives on Physical and Biological Evolution, éd. Bruce H. Weber, David J. Pepew et James D. Smith (Cambridge, Mass. : MIT Press, Bradford Book, 1988), page 11 et George Gamow, One, Two, Three - Infinity (New York, Dover Publications, 1988), pages 298-313.*

[64] Richard Dawkins, *The Selfish Genes (New York : Oxford University Press, 1976), pages 13-22.*

[65] Jeffrey S. Wicken propose une vision de

l'apparition des réplicateurs différente de celle de Dawkins dans « Thermodynamics, Evolution and Emergence : Ingredients for a New Synthesis », dans *Entropy, Information and Evolution de Weber, Depew et J. D. Smith, pages 160-63.*

[66] Ne vous consolez pas en croyant que les hommes de Neandertal étaient trop primitifs pour remarquer la perte. Ils avaient une sensibilité esthétique : ils enterraient leurs morts dans des fleurs et utilisaient des teintures ocres (Leakey et Lewin, *People of the Lake, page 154). Ils pratiquaient des rituels élaborés, fabriquaient des outils et des armes, cuisinaient leur nourriture et cousaient des vêtements en fourrure avec des aiguilles en os (J. B. Birdsell, Human Evolution : An Introduction to the New*

Physical Anthropology [Chicago : Rand McNally & Co., 1972], pages 282-83). Des archéologues ont même trouvé en Chine les restes de maisons Néandertaliennes (E. N. Anderson, The Food of China, [New Haven, Conn. : Yale University Press, 1988], page 9.

[67] De crainte que vous ne croyiez que l'homme qui vivait dans la situation paradisiaque qui a précédé la civilisation ne se serait jamais abaissé à une barbarie telle que le massacre d'un proche cousin, étudions le cas du chimpanzé. Lorsqu'un chimpanzé affamé cherche de la viande, il peut très bien satisfaire son désir en tuant un autre primate. Jane Goodall a décrit en détails comment un chimpanzé carnivore réussit à s'approvisionner en viande froide en rampant dans un groupe de babouins où il

attrapa un petit qu'il balança au-dessus de sa tête avant de cogner violemment son crâne sur des pierres jusqu'à ce qu'il meure. Ce chimpanzé tueur n'était pas le seul à apprécier la viande de babouin. Rassemblés autour de lui, ses congénères passèrent la journée à mendier un morceau. Ils se mirent même à lécher avec avidité les feuilles où étaient tombées des gouttes de sang. Les chimpanzés de Goodall, en réalité, festoyaient souvent de babouins qu'ils avaient tués et de colobes (Goodall, *In the Shadow of Man, page 200). Des groupes de chimpanzés chassaient également les colobes (cf. « Dim Forest, Bright chimps » de Christophe Boesch et Hedwige Boesch-Acherman, Natural History, septembre 1991, page 50). Pour en savoir plus sur des comportements similaires parmi les*

babouins, cf. « Aggressive Behavior in Old World Monkeys and Apes », de S. L. Washburn et D. A. Hamburg, dans Jay, Primates, page 469. En ce qui concerne les relations entre les premiers humains et l'homme de Neandertal, cf. « The Great Leap Forward », de Jared Diamond, Discover, mai 1989, page 58.

[68] Le suicide était si populaire parmi les admiratrices dépossédées de Valentino que même deux ans après sa mort, des femmes envoyaient encore des lettres telles que celle-ci : « Comment pouvons-nous continuer à vivre alors que tu es dans l'au-delà ? Ma vie est vide, un désert, envoie-moi un signe pour me dire que je dois aller au paradis et je te rejoindrai là-haut » (Irving Shulman, *Valentino* [New York : Simon and Schuster, Trident Press, 1967], pages 25 et

370). Cf. également *New Encyclopaedia Britannica* 12:243.

[69] En Français dans le texte. NDT.

[70] Pour en savoir plus sur la façon dont les Japonais voyaient cette supériorité comme une bénédiction de leurs Dieux, cf. *The Japanese* de Edwin O. Reischauer (Cambridge : Harvard University Press, Belknap Press, 1981), pages 217-19 et *The Meiji Restoration* de W. G. Beasley (Stanford, Calif. : Stanford University Press, 1972), page 75.

[71] John Toland, >*The Rising Sun : The Decline and Fall of the Japanese Empire (New York : Random House, 1970).*

[72] John Kenneth Galbraith, *The Great*

Crash: 1929 (Boston : Houghton Mifflin Co., 1988), pages 128-30.

[73] William Manchester, *The Glory and the Dream : A Narrative History of America - 1932-1972 (New York : Bantam Books, 1974), page 55.*

[74] Emile Durkheim, *Suicide: A Study in Sociology, Trad. John A. Spauling et George Simpson (New York : Free Press, 1951), pages 217 et 241 ; Walter T. Martin, « Theories of Variation in the Suicide Rate », dans Suicide, éd. Jack Gibbs (New York : Harper & Row, 1968), pages 76-77 et T. O. Beidelman, « Emile Durkheim », dans Academic American Encyclopedia (Danbury, Conn. : Groher, 1985), 6:306.*

[75] Marcel Mauss, *Sociology and Psychology*

: Essays by Marcel Mauss, trad. Ben Brewster (London : Routledge & Kegan Paul, 1979), pages 19-20. Ces essais furent rédigés dans les années vingt.

[76] P. Diamandopoulos, « Thales of Miletus », dans *Encyclopedia of Philosophy, éd. Paul Edwards (New York : Macmillan, 1967), 8:97.*

[77] Alan Moorehead, Darwin and the Beagle (Newport Beach, Calif. : Books on tape, 1969).

[78] Charles Darwin, *The Origin of Species by Means of Natural Selection or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life, éd. J. W. Burrow (London : Penguin Books, 1968), page 257. (Première publication : 1859).*

[79] Charles Darwin, *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex (London : John Murray, 1871), page 93.*

[80] V. C. Wynne-Edwards, *Animal Dispersion in Relation to Social Behavior (New York : Hafner, 1962).*

[81] David L. Hull, *Science as a Process: An Evolutionary Account of the Social and Conceptual Development of Science (Chicago : University of Chicago Press, 1988), page 210. Pour en savoir plus sur les attaques visant Wynne-Edwards et sur la sélection individuelle, cf. Eric Alden Smith et Bruce Winterhalder, « Natural Selection and Decision-Making: Some Fundamental Principles », dans Evolutionary Ecology and Human Behavior, éd. Eric Alden Smith et*

Bruce Winterhalder (New York : Aldine de Gruyter, 1992), pages 29-32. L'un des principaux arguments utilisés pour rejeter la théorie de la sélection de groupe émise par Wynne-Edwards fut que la concurrence entre groupes n'était pas assez fréquente pour être significative statistiquement. Pourtant, Charles Janson, maître de conférence en écologie et en évolution à la SUNY Stony Brook, cite « la fréquence des conflits inter-groupes » comme l'un « des principaux bénéfices écologiques des grands groupes sociaux » chez les primates. Et il affirme ceci dans un livre qui exprime à maintes reprises le scepticisme de rigueur concernant la sélection de groupe (Charles Janson, « Evolutionary Ecology of Primate Social Structure », dans Evolutionary Ecology and Human Behavior de E. A. Smith et

Winterhalder, pages 106 et 109).

[82] Pour en savoir plus sur les suggestions de J. B. S. Haldane concernant la sélection de parentèle, cf. *Science as a Process, de Hull, page 60.*

[83] V. C. Wynne-Edwards, correspondance personnelle avec l'auteur.

[84] Stephen Jay Gould, *Hen's Teeth and Horses' Toes (New York : W. W. Norton, 1984).*

[85] Pour en savoir plus sur l'affirmation de Depew et Weber concernant le fait qu'« il existe une pluralité d'unités et de niveaux biologiques sur lesquels et entre lesquels le processus d'évolution peut agir », cf. « Consequences of Nonequilibrium

Thermodynamics for Darwinism », de David J. Depew et Bruce H. Weber, dans *Entropy, Information, and Evolution de Weber et J. D. Smith, pages 318, 326, 334-35 et 338-39. Pour d'autres tentatives d'approche de ces idées, cf. Leo W. Buss, The Evolution of Individuality (Princeton, N. J. : Princeton University Press, 1987), viii, page 171 ; Dorian Sagan « What Narcissus Saw: The Oceanic 'I'/'Eye' » dans The Reality Club, éd. John Brockman (New York : Lynx Books, 1988), pages 204-6 et Hull, Science as a Process, pages 59 et 402. Par ailleurs, David P. Barash résume l'état de la pensée scientifique dominante actuelle sur la sélection de groupe versus la sélection individuelle dans Sociobiology and Behavior, pages 70-79.*

[86] David C. Queller, Joan E. Strassman et Colin R. Hughes, « Genetic Relatedness in Colonies of Tropical Wasps with Multiple Queens », *Science, novembre 1988, pages 1155-57.*

[87] Donald T. Lunde, *Murder and Madness (San Francisco : San Francisco Book Co., 1976), page 5*

[88] Lunde, *Murder and Madness, page 5 ; cf. également Lunde, Murder and Madness, pages 98-99.*

[89] Lunde, *Murder and Madness, page 45. Martin Daly et Margo Wilson tentent d'aborder le problème grâce à un modèle basé sur la sélection de parentèle et la sélection individuelle dans « Evolutionary*

Social Psychology and Family Homicide » (Science, 28 octobre 1988, pages 519-23). Malheureusement, leur hypothèse est tortueuse et évite soigneusement de donner la fréquence à laquelle des femmes tuent leurs propres enfants. Daniel G. Freedman présente une approche bien plus convaincante dans Human Sociobiology, page 22.

[90] Douglas H. Morse, *Behavioral Mechanism in Ecology (Cambridge : Harvard University Press, 1980), pages 123-34.*

[91] Donald R. Griffin, Animal *Thinking (Cambridge : Harvard University Press, 1984), pages 78-82 et Bernard Grzimek, Grzimek's Animal Life Encyclopedia (New York : Van Nostrand Reinhold Co., 1972),*

13:295.

[92] « Nous avons peu de précisions sur les liens qui existent entre les membres des populations les plus naturelles » (Morse, *Behavioral Mechanisms in Ecology, pages 119-20) ; « Il est peu probable que les groupes saisonniers temporaires, tels que les nuées hivernales de moineaux se composent d'individus ayant des liens de parenté » (Morse, Behavioral Mechanisms in Ecology, page 122).*

[93] Herbert A. Simon propose une approche différente du sacrifice de soi dans « A Mechanism for Social Selection and Successful Altruism », *Science, 21 décembre 1990, pages 1665-68.*

[94] H. F. Harlow et M. K. Harlow, « Social

Deprivation in Monkeys », page 138 ; H. F. Harlow et G. Griffin, « Rhesus Monkeys », pages 99-105 ; H. F. Harlow, *Learning to Love, page 113 ; Ernest R. Hilgard, Psychology in America: A Historical Survey (San Diego : Harcourt Brace Jovanovich, 1987), page 400 et Allan M. Shrier, « Harry F. Harlow », Academic American Encyclopedia 10:50-51.*

[95] Elias Canetti propose une description détaillée du festival de Muharram dans *Crowds and Power, trad. Carol Stewart (New York : Farrar, Straus and Giroux, 1984), pages 146-54.*

[96] *The Body and Society: Men, Women, and Sexual Renunciation in Early Christianity de Peter Brown (New York : Columbia*

University Press, 1988) offre un tableau précis de l'histoire d'amour entre le paléochristianisme et le célibat.

[97] V. C. Wynne-Edwards, *Evolution through Group Selection (Oxford : Blackwell Scientific Publications, 1986), pages 87 et 91-93*

[98] Marcia Barinaga, « Cell Suicide: By ICE not Fire », *Science, 11 février 1994, pages 754-56 ; Martin C. Raff et autres, « Programmed Cell Death and the Control of Cell Survival: Lessons from the Nervous System », Science, 29 octobre 1993, pages 695-99 ; M. Stroh, « Genes Determine When Cells Live or Die », Science News, 11 avril 1992, page 230 et Gabrielle Strobel, « Guardian Genes », Science News, 15 janvier*

1994, pages 44-45.

[99] Danny A. Riley, du Medical College of Wisconsin, qui a mené une expérience sur cinq rats dans le satellite soviétique Cosmos, a découvert que lorsque l'apesanteur rend un excès de musculature inutile, « non seulement les muscles diminuent mais ils perdent également des vaisseaux sanguins, des connexions nerveuses et même leurs propres cellules. » Ces effets nuisibles à un point inquiétant se sont produits au bout de seulement deux semaines (« Muscles in Space Forfeit More than Fibers », *Science News, 29 octobre 1988, page 277).*

[100] Selon la recherche soviétique, confirmé par la correspondance personnelle de l'auteur avec la NASA

[101] Les Indiens de la tribu des Crow se coupaient rituellement un doigt au niveau de l'articulation. Les Sioux glissaient des lanières sous leurs muscles pectoraux , puis ils étaient hissés vers le ciel jusqu'à ce qu'un muscle se déchire. Des tribus africaines s'infligeaient des scarifications rituelles, alors que les tribus primitives de Malaisie se perçaient et se distendaient les lobes de l'oreille. Quelle valeur adaptative peut-il y avoir dans ces pratiques ? C'est assez simple. En infligeant des blessures au corps, les rituels invitaient l'infection. Ceux qui survivaient à cette brèche ouverte délibérément dans les barrières protectrices du corps et surmontaient l'invasion microbienne qui en résultait possédaient un système immunitaire qui serait très utile à leur progéniture. La plupart des rites qui

consistent à lacérer cette forteresse qu'est la peau étaient pratiqués dans le cadre d'une cérémonie qui permettait aux jeunes hommes et femmes de passer à l'âge adulte, où la sexualité est autorisée et où la reproduction devient possible. Ceux qui ne survivaient pas au supplice ne parvenaient pas jusqu'au stade de la reproduction. Pour l'individu, l'automutilation n'était pas une très bonne manière d'assurer sa survie mais c'était une manière efficace d'améliorer la santé générale du groupe (pour en savoir plus sur les Indiens Crow, cf. *Origins of the Sacred: The Ecstasies of Love and War de Dudley Young [New York : St. Martin's Press, 1991), page 223 ; pour la Malaisie, cf. Into the Heart of Borneo [Edimbourg : Salamander Press Edinburgh, 1984]).*

[102] Richard Bergland, *The Fabric of Mind* (Harmondsworth, Middlesex : Viking Penguin Books, 1986), page 64.

[103] Cité dans *Fabric of Mind* de Bergland, page 64.

[104] George Ordish, *The Year of the Ant* (New York : Charles Scribner's Sons, 1978), pages 61-62. Ordish est un entomologiste économiste.

[105] William Morton Wheeler, « The Ant Colony as an Organism », *Journal of Morphology* 22 (1911), pages 307-25 et Edward O. Wilson, *The Insect Societies* (Cambridge : Harvard University Press, Belknap Press, 1971), page 317. Selon James Lovelock, co-créateur de l'hypothèse

controversée de Gaïa, « la première personne à utiliser le concept de ‘superorganisme’ » était certainement « James Hutton, le père de la géologie », qui appliqua cette notion à la terre elle-même en 1789 (James Lovelock, communication personnelle avec l’auteur, 10 septembre 1990).

[106] Lewis Thomas, *Lives of a Cell: Notes of a Biology Watcher* (New York : Bantam Books, 1975), pages 149-55.

[107] Champignons gélatineux, remarquables par leur caractère primitif et leurs affinités animales, et vivant en symbiose permanente avec des bactéries. (NDT)

[108] Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *Order out of Chaos: Man’s New Dialogue with*

Nature (New York : Bantam Books, 1984), pages 156-59. (Prigogine a reçu un Prix Nobel pour son travail sur les modèles mathématiques qui pourrait un jour permettre d'expliquer l'agglomération des superorganismes) ; Bonner, *The Evolution of Culture in Animals, pages 78, 80 et 103 (ces pages contiennent un cadeau supplémentaire : les illustrations du cycle de vie des myxomycètes) ; L. Thomas,* Lives of a Cell, pages 14-15 ; Norman S. Kerr, « Slime Mold », dans *Academic American Encyclopedia* 17:362 ; *New Encyclopaedia Britannica* 10:879 et Buss, *Evolution of Individuality, pages 70-73.*

[109] Spitz, « Hospitalism », pages 53-74 ; Spitz et Wolf, « Anaclictic Depression », page 331 ; M. T. Erickson, *Child Psycho-pathology,*

page 87 ; Kanner, Child Psychiatry, pages 684-85 et Corsini, Encyclopedia of Psychology, 1:161

[110] Jon Franklin, *Molecules of the Mind: The Brave New Science of Molecular Psychology* (New York : Atheneum, 1987), page 161.

[111] Pour en savoir plus sur ces conséquences, cf. « Social Relationships and Health », de James S. House, Karl R. Landis et Debra Umberson, *Science, juillet 1988, pages 540-45.*

[112] Jay R. Kaplan et autres, « Social Stress and Atherosclerosis in Normocholesterolemic Monkeys », *Science, 13 mai 1983, pages 733-35.*

[113] Restak, *Mind, page 152.*

[114] Bertram H. Raven and Jeffrey Z. Rubin, *Social Psychology* (New York : John Wiley & Sons, 1983), pages 56-57. Il existe aujourd'hui un très grand nombre d'études démontrant les dommages provoqués par la rupture des liens sociaux. Cf. par exemple, les références de Kenneth R. Pelletier au sujet de l'impact du deuil et de la perte d'un emploi sur la mortalité dans son article « Stress: Etiology, Assessment, and Management in Holistic Medecine », dans *Selye's Guide* to Stress Research, éd. Hans Selye, Scientific and Academic Editions (New York : Van Nostrand Reinhold Co., 1983), 3:51-53. Cf. également « Social Support, Personality, and Health » de I. G. Sarason, B. R. Sarason et G. R. Pierce, dans

Topics in Health Psychology, éd. S. Maes et autres (New York : John Wiley & Sons, 1988), pages 245-56 et « Chronic Social Stress Affiliation and Cellular Immune Response in Non-Human Primates », de Sheldon Cohen et autres, *Psychology Science* (septembre 1992), page 301. Les premiers sociologues tels que Durkheim et Halbwachs virent clairement une relation entre l'isolement et le suicide (Martin, « Theories of Variation in the Suicide Rate », pages 76-80). Des recherches plus récentes ont montré que les suicides diminuent significativement pendant les vacances qui accentuent l'« intégration sociale » en réunissant les familles (David P. Phillips, « A Dip in Deaths before Ceremonial Occasions: Some New Relationships between Social Integration and Mortality », *American Journal of Sociology* 84 [1979], pages 1150-

74 ; David Phillips et Judith Lu, « The Frequency of Suicides around Major Public Holidays: Some Surprising Findings », *Suicide and Life Threatening Behavior* [Spring 1980], pages 41-50).

[115] Goodall, *In the Shadow of Man, pages 99, 232-36.*

[116] Les décès de Flo et Flint eurent lieu après la publication du livre de Goodall, *In the Shadow of Man. Ils sont narrés dans* Among the Wild Chimpanzees, un reportage spécial du National Geographic réalisé par la chercheuse. Pour plus de détails, cf. « Life and Death in Gombe » de Goodall, pages 605 et 614.

[117] Pelletier, « Stress », dans *Selye's Guide to Stress Research* de Selye, 3:53.

[118] Même les enfants traitent les objets inanimés comme s'ils étaient des personnes. Le psychologue John Watson construisit plusieurs appareils qui faisaient tourner des mobiles au-dessus de la tête de bébés lorsqu'ils appliquaient une pression à un oreiller. Lorsque les enfants comprenaient le fonctionnement de l'appareil, ils avaient tendance à sourire et à gazouiller comme s'ils avaient une conversation avec le mobile dès que celui-ci se mettait à tourner. (Herbert M. Lefcourt, *Locus of Control: Current Trends in Theory and Research, 2e éd. [Hillsdale, N. J. : Lawrence Erlbaum, 1982], page 144).*

[119] Les macaques rhésus partagent ce besoin avec nous. Un sujet simien isolé dans une boîte tirera sur un levier encore et

encore juste pour jeter un coup d'oeil à un autre singe (Wilson, *Sociobiology, page 7).*

[120] Bruce Bower, « Personality Linked to Immunity », *Science News*, 15 novembre 1986, page 310. Des tests de personnalité associés à l'isolement montre qu'il est un facteur d'augmentation des risques de cancer dans une série d'études décrites dans *Science News* (Bruce Bower, « The Character of Cancer », *Science* News, 21 février 1987, pages 120-21. Cf. également Bruce Bower, « Heart Attack Victims Show Fatal Depression », *Science News, 23 octobre 1993, page 263).*

[121] Déclaration de Friedman sur le plateau du « Phil Donahue Show », 16 mai 1983.

[122] Manchester, *Glory and the Dream, pages 755-56.*

[123] T. E. Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom* (New York : Doubleday & Co., 1926 ; New York : Dell Publishing, 1962)

[124] Desmond Stewart, *T. E. Lawrence* (New York : Harper & Row, 1977), page 293.

[125] Philip Knightley et Colin Simpson, *The Secret Life of Lawrence of Arabia* (New York : McGraw-Hill Book Co., 1969), page 175.

[126] *The Biography of Thomas Edward Lawrence, Lawrence of Arabia, 1883-1935* (Pasadena, Calif. : Cassette Book Co., 1983). En réalité, Lawrence avait tenté de se suicider auparavant. Huit ans après la fin de la guerre, il avait pris un pistolet, l'avait porté à sa tête et avait pressé la détente. Heureusement, l'un de ses amis avait deviné

les intentions de Lawrence et avait vidé la chambre de toutes ses balles (Knightley et Simpson, *The Secret Life of Lawrence of Arabia, pages 224-25).*

[127] Le profond sentiment d'inutilité de Lawrence conduisit le biographe John E. Mack à étudier la question du suicide et à conclure que lorsque Lawrence avait pris sa moto pour son dernier trajet, il était « moins vigoureux dans la préservation de sa propre vie qu'il ne l'avait été » (vous trouverez des extraits des lettres de Lawrence à Eric Kennington et de la biographie de Mack dans *T. E. Lawrence, de Stewart, page 292).*

[128] Robert B. Cialdini, *Influence: How and Why People Agree to Things* (New York : William Morrow, 1984), page 145. Malgré la

gaieté de son titre, ce livre est un résumé remarquable des découvertes faites dans le domaine de la psychologie sociale. Son auteur, Professeur Régent de Psychologie à la Arizona State University, fut rédacteur en chef adjoint du *Journal of Personality and Social Psychology.*

[129] Marylin Machlowitz, *Whiz Kids: Success at an Early Age* (Newport Beach, Calif. : Books on Tape).

[130] Ernle Dusgate Selby Bradford, *Hannibal* (New York : McGraw-Hill Book Co., 1981), pages 39 et 44

[131] Lionel Tiger et Robin Fox, *The Imperial Animal* (New York : Holt, Rinehart and Winston, 1971), page 30. Tiger et Fox, dont les spécialités étaient initialement la

sociologie et l'anthropologie, sont devenus deux des plus célèbres partisans du mode de pensée sociobiologique. Cf. également « A Preliminary Report on Expressive Movements and Communication in the Gombe Stream Chimpanzees » de Jane Van Lawick-Goodall, dans Jay, *Primates, page 323.*

[132] Frans de Waal, *Chimpanzees Politics : Power & Sex among Apes* (New York : Harper Colophon Books, 1984), page 133.

[133] Albert Speer, *Inside the Third Reich - Memoirs, trad. Richard Winston et Clara Winston (New York : Collier Books, 1970). Plusieurs personnes rendant visite au führer, parmi lesquelles le physicien Max Planck, décrivirent comment Hitler éclatait en une*

crise frénétique et incohérente si quelqu'un découvrait l'un de ses points faibles (Robert G. L. Waite, The Psychopathic God : Adolf Hitler [New York : New American Library, 1978], pages 10, 49 et 454).

[134] Lawrence, *Seven Pillars of Wisdom, page 526.*

[135] « Phil Donahue Show », 16 mai 1983.

[136] Jesse Roth et Derek LeRoith, « Chemical Cross Talk: Why Human Cells Understand the Molecular Messages of Plants », *The Sciences*, mai/juin 1987, page 54 et Robert Wright, « The Information Age: The Life of Meaning », *The Sciences*, mai/juin 1988, page 12

[137] Andrew Liebman (auteur, réalisateur

et producteur), *The Secret of Life: Conquering Cancer (Londers : BBC-TV ; Boston : WGBH, 1993).*

[138] Harold M. Schmeck, Jr., *Immunology* (New York : George Braziller, 1974), pages 44-45 ; Carla Reiter « Toy Universes », *Science* 86, juin 1986, page 56 et L. Thomas, *Lives of a Cell, pages 43-48.*

[139] Herman Harvey, interview de Margaret Mead série cassettes audio *Sum and Substance* ; cf. également Lorenz, *On Aggression, page 83 et Ruth Benedict, Patterns of Culture* (1934 ; New York : New American Library, Mentor Book, 1950), page 6.

[140] Pour un résumé de la recherche socio-psychologique sur la facilité avec laquelle

les humains produisent des schémas de nous contre eux, cf. Raven et Rubin, *Social Psychology, pages 639-50.*

[141] Lewis Thomas et Robin Bates, *Notes of a Biology Watcher, prod. et réal. Robin Bates, Nova, n°818 (Boston : WGBH, 1981).*

[142] Barash, *Hare and the Tortoise, page 279.*

[143] « Les dialectes aviens permettent une cohésion du groupe et tendent à isoler les groupes en régions géographiques distinctes » (Bonner, *The Evolution of Culture in Animals*, page 179). Cf. également *Sociobiology, de Wilson*, page 80 ; Harold E. Burtt, *The Psychology of Birds: An Interpretation* of Bird Behavior (New York : Macmilla, 1967), page 174 et James W. Grier,

Biology of Animal Behavior (St. Louis, Mo. : Times-Mirror, 1984), page 575. Au sujet des dialectes qui servent le même but chez les grenouilles, cf. M. J. Ryan et W. Wilczynski, « Coevolution of Sender and Receiver: Effect on Local Mate Preference in Cricket Frogs », *Science, 24 juin 1988, pages 1786-87. Pour des dialectes similaires chez les baleines, cf. Constance Holden, « Do Whales Speak in Many Tongues ? »* Science, 11 février 1994, page 753.

[144] Wilson, *Insect Societies, page 272 et Ordish,* Year of the Ant, page 43.

[145] Le plus grand expert en distance sociale comme marqueur culturel est l'anthropologue Edward T. Hall. Cf. *Beyond Culture* (New York : Anchor Books, 1977.

[146] Deutéronome 6:7-9.

[147] Harrison E. Salisbury, *Black Night, White Snow: Russia's Revolutions, 1905-1917* (New York : Plenum Publishing, Da Capo, 1981) et Alan Brier, lettre, *New York Times Book Review, 1er janvier 1989, page 2.*

[148] D. S. Roberts, *Islam: A Concise Introduction* (New York : Harper & Row, 1981), pages 102-3. Ayatollah Sayyed Ruhollah Mousavi Khomeyni, *A Clarification of Questions: An Unabridged Translation of Resaleh Towzih al-Masael, trad. J. Borujerdi (Boulder, Colo., Westview Press, 1984), pages 38-39.* →

[149] William Manchester, *The Arms of Krupp: 1587-1968* (New York : Bantam

Books, 1978), pages 276, 595 et 836.

[150] Manchester, *Arms of Krupp, page 540*

[151] Edward Sagarin et Robert J. Kelly, « Collective and Formal Promotion of Deviance », dans *The Sociology of Deviance éd. M. Michael Rosenberg, Robert A. Stebbins, et Allan Turowetz (New York : St. Martin's Press, 1982), page 214.*

[152] Manchester, *Glory and the Dream, pages 799-809.*

[153] Tad Szulc, *Fidel : A Critical Portrait* (New York : William Morrow, 1986), page 432. Szulc, reporter du New York Times qui révéla l'histoire de la Baie des Cochons, écrivit ce livre avec la coopération de Fidel Castro. Castro donna des interviews à Szulc

ainsi que la possibilité d'interroger les fonctionnaires et de consulter les documents cubains normalement inaccessibles aux étrangers.

[154] Szulc, *Fidel, pages 488-507.*

[155] Szulc, *Fidel, page 534.*

[156] Elizabeth Loftus, *Memory, (Reading, Mass. : Addison-Wesley Publishing Co., 1980), pages 122-23.*

[157] Loftus, *Memory, pages 135-44*

[158] Donn Byrne, *An Introduction to Personality* (Englewood Cliffs, N. J. : Prentice- Hall, 1966), pages 239-83 et Bob Altemeyer, « Marching in Step: A Psychological Explanation of State Terror »,

The Sciences, mars/avril 1998, page 30.

[159] Chiffres extraits d'une présentation de Skipp Porteous, ancien pasteur fondamentaliste et auteur de la lettre d'informations *Freedom Writer. Porteous, qui fait autorité en matière de droit religieux, fit sa présentation au cours d'une table ronde sur la censure organisée par l'auteur. Selon le documentaire d'Anthony Thomas Thy Kingdom Come, les pasteurs fondamentalistes disent atteindre un audimat quotidien de quarante millions à la télévision et à la radio (Thy Kingdom Come, Thy Will Be Done [London : Central Television Enterprises, 1987]).*

[160] Pour plus de détails sur l'organisation du postage informatisé qui permet aux

fondamentalistes et à leurs alliés politiques d'envoyer le chiffre impressionnant de soixante-quinze millions de courriers par an, cf. le film documentaire d'Anthony Thomas, *Thy Kingdom Come, Thy Will Be Done.*

[161] Les principaux partisans d'une prise de pouvoir par un gouvernement uniquement fondamentaliste sont les prêcheurs de la Théologie Coloniale et du Reconstructionisme Chrétien. Pour en savoir plus sur ces hommes et sur leurs mouvements, cf. le documentaire *Moyers: God & Politics - The Battle for the Bible, prod. Gail Pelett, 16 décembre 1987 (New York : Public Affairs Television).*

[162] Erhard Seminars Training : Mouvement thérapeutique fondé par Werner

Erhard (Jack Rosenberg), un ancien vendeur, et basé sur des programmes de formation de la conscience et une littérature sur la psychologie du succès. L'EST est intégré à une société d'enseignement et emploie des techniques dérivées de la Scientologie, du Zen, de Dale Carnegie, et de la psychologie humaniste. Elle se compose donc d'éléments associant un mysticisme oriental à l'éthique américaine du succès. L'EST a été largement critiqué pour son éloge de l'égoïsme et pour ses sessions de formation abrasives et traumatisantes. Extrêmement populaire dans les années 70, l'EST a été officiellement suspendu puis remplacé par une nouvelle organisation, le Forum.

[163] Jimmy Swaggart, « Rock 'n' Roll Music in the Church », *The Evangelist, janvier 1987,*

page 8 ; Year of Action (Lakemont, N. Y. : Freedom Village [une organisation fondamentaliste] 1985) ; Jimmy Swaggart, *A Letter to my Catholic Friends, cité dans « TV Evangelist Denies Charge by Mondale »,* New York Times, 26 septembre 1984 ; Kenneth L. Woodward et Vincent Coppola, « King Of Honky-Tonk Heaven », *Newsweek, 30 mai 1983, pages 89-90 et « Jerry Falwell; Circuit Rider to Controversy »,* U.S. News and World Report, 2 septembre 1985, page 11.

[164] Michael Kramer, « Are You Running with Me Jesus? Televangelist Pat Robertson Goes for the White House », magazine *New York, 18 août 1986, page 24 et Tim LaHaye,* Has the Church Been Deceived? (Washington, D.C. : American Coalition for Traditional Values). Pour plus

d'informations, cf. les bulletins congrégationalistes de personnages populaires tels que le Révérend Paul McGechie, de Goshen dans l'Indiana et le *AFA Journal* de la American Family Association. Ils sont rassemblés dans les dossiers de Music in Action, un groupe anti-censure dont l'auteur est le co-fondateur.

[165] Les êtres humains sont tellement dépendants de la haine officiellement autorisée qu'au milieu du dix-huitième siècle, lorsque le gouvernement britannique proposa de lever les sanctions légales contre les Catholiques, la population de Londres, outrée, fit des émeutes en signe de protestation et incendia certaines parties de la ville (Dero A. Saunders, éd., introduction à *The Decline and* Fall of the Roman Empire

[abrégé] d'Edward Gibbon [New York : Penguin Classics, 1985], page 4).

[166] Leonard Berkowitz, « The Frustration-Aggression Hypothesis Revisited », dans Aggression: A Re-Examination of the Frustration-Aggression Hypothesis, éd. Leonard Berkowitz (New York : Atherton Press, 1969), pages 4, 7, 8, 19 et 22. Des expériences similaires réalisées avec des pigeons, des saïmiris, des macaques rhésus et des humains sont décrites dans « Extinction Induced Aggression » de N. H. Arzin, R. R. Hutchinson et D. F. Drake dans *Aggression* de Berkowitz, page 34. La frustration n'est pas le seul sentiment qui peut amener un rat ou un être humain à se retourner contre ses congénères ; la souffrance entraîne le même résultat. Cf. R. F. Ulrich et N. H. Azrin, «

Reflexive Fighting in Response to Adverse Stimulation », *Journal of the Experimental Analysis of Behavior* (octobre 1962) : 511-20. L'ouvrage classique sur le sujet de la frustration et de l'agressivité, qui est étudié ultérieurement dans ce livre, est *Frustration and Aggression* sous la direction de John Dollard (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1957). Il serait inutile de donner des numéros de pages spécifiques car la quasi-totalité du livre est consacrée à cette thèse. Cf. également *Psychology in America* de Hilgard, pages 371-72 ; *Social Psychology* de Raven et Rubin, pages 271-73 et « Life and Death at Gombe » de Goodall, pages 598-99.

[167] Margulis et D. Sagan, *Microcosmos, page 75.*

[168] Barsh, *Hare and the Tortoise, page 71*

[169] de Waal, *Chimpanzee Politics, pages 49, 167-68, 175 et 179.*

[170] Wilson, *Insect Societies, pages 147-52.*

[171] La nourriture n'est pas le seul facteur déterminant la forme que prendra une fourmi en grandissant. Parmi les autres facteurs, nous pouvons citer le froid hivernal que doit traverser la fourmi lorsqu'elle est toujours dans son oeuf, la taille de l'oeuf dont elle éclot, la température de la nursery lorsque la fourmi est encore petite et l'âge et l'état de sa mère. (Wilson, *Insect Societies, page 152).*

[172] Ordish, *Year of the Ant, page 114.*

[173] La nouvelle de MacKinlay Kantor, « Then Came the Legions » (réimprimée dans 75 Short Story Masterpieces: Stories From the World's Literature, de Roger B. Goodman, éd. [New York : Bantam Books, 1961], pages 161-64) est une brillante évocation des années honteuses de Grant. Une version un peu plus charitable des faits apparaît dans *The General's Wife: The Life of Mrs. Ulysses Grant* de Ishbel Ross (New York : Dodd, Mead & Co., 1959), pages 88-105 et dans *New Encyclopaedia Britannica* 5:425. Mais en ce qui concerne l'essentiel des problèmes de Grant avec la boisson (il ne buvait pas souvent, mais lorsqu'il buvait, ses cuites étaient spectaculaires), cf. *The Mask of Command* de John Keegan (New York : Viking, Elisabeth Sifton Books, 1987), page 204.

[174] *The Presentation of Self in Everyday Life* de Ervin Goffman (New York : Double-day, Anchor Books, 1959) est une présentation de la façon dont nos vies sont limitées arbitrairement par le rôle que nous jouons.

[175] Alvin Toffler, introduction à *Order out of Chaos, de Prigogine et Stengers, xxiv.*

[176] William K. Purves et Gordon H. Orians, *Life: The Science of Biology* (Sunderland, Mass. : Sinauer, 1987), page 403 et C. C. Ford, « Development », dans *Academic American Encyclopedia* 6:137-39.

[177] D. G. Freeman, *Human Sociobiology, pages 46, 169-70. À ce sujet, les campeuses s'organisèrent elles aussi en hiérarchie ; mais*

le processus par lequel elles arrivè rent à leur arrangement social était un peu différent de celui des garçons. Il impliquait plus de médisance vicieuse et moins de formes physiques de cruauté. Pourtant la cruauté était si puissante que dans temps en temps, les animatrices se mirent à pleurer. Selon l'une d'entre elles, « A présent, je sais pourquoi personne n'étudie les collégiennes ! Elles sont si cruelles et horribles que personne ne peut les supporter » (D. G. Freeman, Human Sociobiology, pages 47-49).

[178] Boorstin, *Discoverers, page 126.*

[179] Tannahill, *Sex in History, pages 239-40 et Robert K. Massie, Peter the Great* (New York : Ballantine Books, 1986), page 533

[180] Margulis et D. Sagan, *Microcosmos,*

pages 179-86.

[181] Pour une description intéressante de la façon dont les paléochrétiens transfor maient les Dieux païens en démons, cf. *The Decline and Fall of the Roman Empire* de Gibbon (Penguin Classics), page 270. Cf. également *Pagans and Christians* de R. L. Fox, page 137.

[182] Anne Givens, « Chimps, More Diverse Than a Barrel of Monkeys », *Science*, 17 janvier 1992, page 287. L'estimation de vingt-deux millions d'années peut être encore augmentée si nous tenons compte de la capacité remarquable des oiseaux à développer des dialectes et des techniques de collecte de nourriture, qu'ils inventent réellement, selon des recherches, puis

transmettent par l'apprentissage, non par l'instinct (Bonner, *The Evolution of Culture in Animals, pages 183-85).*

[183] *New Encyclopaedia Britannica 23: 575-76.*

[184] Cette estimation du poids de Marx est basée sur le rapport de l'espion de la police prussienne qui rendit visite à Marx chez lui à Londres en 1853. L'agent dit : « Marx est de taille moyenne sa silhouette est puissante » (Saul K. Padover, *Karl Marx: An Intimate Biography* [New York : MacGraw-Hill Book Co., 1978], page 291). Au dix-neuvième siècle, la taille moyenne était inférieure de quelques centimètres à celle d'aujourd'hui.

[185] David McLellan, *Karl* Marx: His Life and *Thought* (New York : Harper Colophon

Books, 1973), pages 32, 33, 53 et 102-3. Cf. également Boorstin, Discoverers, pages 617-21. Le leader anarchiste Mikhaïl Bakunin, avec lequel Marx avait une relation extrêmement acrimonieuse, dépeignit un portrait encore plus accablant de son adversaire. Bakunin affirma que Marx était « vengeur jusqu'à la folie. Il n'y a pas de mensonge ou de calomnie qu'il ne soit capable d'inventer contre quelqu'un qui a eu l'infortune d'exciter sa jalousie, ou, ce qui est la même chose, sa haine » (Padover, *Karl Marx, page 180).*

[186] Le censeur dit, « Peu de gens en Russie le liront et encore moins le comprendront » (Boorstin, *Discoverers, page 180).*

[187] Avant que les pères de la Révolution

Russe n'arrivent, le mouvement marxiste russe était ridiculement petit. En 1872, seuls trois mille lecteurs russes avaient acheté la première édition russe du *Capital* et avançaient péniblement dans sa prose ampoulée (Boorstin, *Discoverers*, page 618). Parmi eux se trouvait Georgy Valentinovitch Plekhanov, fils d'un riche homme de la campagne, qui lança le mouvement marxiste russe en 1883. Pendant une grande partie de sa vie, Plekhanov dirigea un groupe combattant de cellules clandestines depuis Genève où il était exilé. Les efforts de Plekhanov plantèrent les graines qui allaient s'épanouir sous Lénine et Staline (Alan Moorehead, *The Russian Revolution* [New York : Bantam Books, 1959], pages 34-38.

[188] Salisbury, *Black Night, White Snow*

page 325. L'exil n'était pas la seule raison pour laquelle Lénine trouvait moins de partisans qu'il ne l'aurait souhaité. Comme Marx, Lénine était querelleur à l'extrême. Ceux qui commençaient par l'apprécier changeaient rapidement d'avis. L'une de ses connaissances, Vera Zasulitch, dit que Lénine était comme un bouledogue ayant une « morsure mortelle » (Salisbury, *Black Night White Snow, pages 94 et 143-46).*

[189] Salisbury, *Black Night, White Snow, pages 324-25.*

[190] Selon Edwin O. Reischauer, la flotte fut « annihilée ». Trois navires très endommagés purent en fait quitter la bataille contre les Japonais et rentrer au port. Mais même Alan Moorehead, qui fait état de la survie de ce

trio en pièces, appelle cet événement un « massacre » (Edwin O. Reischauer, *Japan: Past and Present, 3e éd. [Tokyo : Charles E. Tuttle Co., 1981], page 139 ; Moorehead, Russian Revolution, pages 27-28 et Salisbury, Black Night, White Snow, pages 96-97).*

[191] Au début des années 80, le marxisme contrôlait 39,7 % de la population et 27, 5 % de sa masse de terres (Mikhaïl Heller et Aleksandr M. Nekrich, *Utopia in Power: The* History of *Soviet Union from 1917 to the Present, trad. Phyllis B. Carlos [New York : Summit books, 1986], page 717).*

[192] Bonner, *Culture in Animals, page 57.*

[193] En Français dans le texte. NDT.

[194] Toutes ces informations sur les rats et

la majeure partie des paragraphes suivants proviennent de l'ouvrage innovateur de Konrad Lorenz, *On Aggression, pages 157-63.*

[195] L'odeur est une indication omniprésente dans la relation génétique et est utilisée par un nombre extraordinaire d'animaux, des fourmis aux chèvres. Les chèvres laissent leurs propres enfants mourir de faim s'ils n'exsudent pas le bon arôme (Wilson, *Sociobiology, page 102).*

[196] Lorenz, *On Aggression, page 162.*

[197] Buss, *Evolution of Individuality, Même si Buss n'a jamais essayé d'étendre cette idée aux êtres humains et à leurs sociétés, son principe s'applique parfaitement bien aux mèmes et à leur rôle dans la construction des superorganismes.*

[198] « Ceux qui avaient été dispersés par la persécution survenue à l'occasion d'Étienne allèrent jusqu'en Phénicie, dans l'île de Chypre, et à Antioche, annon- çant la parole seulement aux Juifs. », (Actes des Apôtres, 11:19). « Les premiers apôtres au tout début n'avaient aucune envie de frayer avec les Gentils » (Bainton, *Christianity, page 50).*

[199] Selon les Actes des Apôtres, peu de temps après la mort de Jésus, son disciple Pierre fit un discours exaltant. Dans ce discours, l'apôtre parla de la promesse du Seigneur de « [faire] de tes ennemis ton marchepied » et déclara que « la promesse est pour vous [la maison d'Israël], pour vos enfants » (Actes des Apôtres 2:34-39).

[200] Dans les Actes de Apôtres, il est dit : «

Les Juifs s'opposaient à ce que disait Paul. Paul leur dit avec assurance : 'C'est à vous premièrement que la parole de Dieu devait être annoncée; mais, puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les païens' » (Actes des Apôtres, 13:45-46).

[201] Les sources de l'histoire de Paul sont : Actes des Apôtres 8-13 ; Joseph Klausner, *From Jesus to Paul*, trad. W. F. Stinespring (New York : Macmillan, 1943) ; A. Powell Davies, *The First Christian (New York : New American Library Mentor Books, 1959) ; Bainton, Christianity, pages 48-54 et H. G. Wells, The Outline of History (New York : Macmillan, 1926), page 332. L'on trouvera une carte des voyages importants de Paul*

dans sa recherche de disciples dans « Saint Paul » de Robert Jewett, dans Academic American Encyclopedia, 15:117.

[202] Alexandre le Grand mérite également d'être honoré pour avoir libéré les mèmes des gènes. Même si Alexandre n'a pas fait avaler de force les Dieux grecs à tous ceux qui tombaient sous sa coupe, au quatrième siècle av. J-C, il emmena les idées helléniques dans les anciens empires de Perse, d'Égypte et d'Inde, sautant par-dessus les barrières génétiques. Quelques centaines d'années plus tard, les Romains feraient de même avec leurs propres concepts. En Orient, K'ung FuTse - Confucius - façonna une philosophie libérée des gènes dès 500 av. J-C.

[203] Leon Festinger, Henry W. Riecken et

Stanley Schachter, *When Prophecy Fails: A Social and Psychological Study of a Modern Group That Predicted the Destruction of the World* (New York : Harper Torchbooks, 1966). Cf. également les résumés et les descriptions du contexte de l'étude de Festinger, Riecken et Schachter dans Influence, de Cialdini, pages 121-27 et *Social Psychology, de Raven et Rubin, pages 6-12.*

[204] Il existe un désaccord considérable parmi les historiens quant aux dates avancées par Miller comme étant celles de la fin du monde. J'ai utilisé les dates données dans l'*Encyclopaedia Britannica, édition 1986, 8:136. Les autres sources de l'histoire de William Miller et la création de l'Adventisme du Septième Jour sont : R. Laurence Moore,* Religious Outsiders and the

Making of America (New York : Oxford University Press, 1986), pages 131-32 ; Jack Gratus, *The False Messiahs* (New York : Taplinger Publishing Co., 1975), pages 50-52 ; William Jo- seph Whalen, *Minority Religions in America* (New York : Alba House, 1981), page 8 ; Conrad Wright, « Adventists » dans *Academic American Encyclopedia* 1:111 et Clarke F Ansley, éd., *The Columbia Encyclopedia in One Volume* (New York : Columbia University Press, 1940), pages 21 et 1173.

[205] Barbara W. Tuchman, *The Proud Tower: A Portrait of the World before the War, 1890-1914* (New York : Bantam Books, 1967), page 481.

[206] Pour une démonstration

expérimentale paradigmatique de la façon dont les idées réunissent des groupes qui se font immédiatement concurrence, cf. Giyoo Hatano et Kayoko Inagaki, « Sharing Cognition through Collective Comprehension Activity », dans *Perspectives on Socially* Shared Cognition, éd. Lauren B. Resnick, John Levine et Stephanie D. Teasley (Washington, D.C. : American Psychological Association, 1991), pages 339-40.

[207] MelvilleJ.Herskovits, *Economic Anthropology : The Economic Life of Primitive Peoples (NewYork : W.W.Norton & Co., 1940 ; réimpriméen 1965) , pages 157-59.*

[208] Herskovits, *Economic Anthropology, pages 157-59 et John Reader, Man on Earth*

(Austin, Tex. : University of Texas Press, 1988), pages 176-78.

[209] Sigmund Freud, *The Future of an Illusion* (New York, W. W. Norton & Co., 1989), pages 38-43.

[210] Locus of Control, de Lefcourt, offre une bonne description des expériences sur le contrôle chez les animaux, pages 8-18. Cf. également William R. Miller, Robert A. Rosellini et Martin E. P. Seligman, « Learned Helplessness and Depression », dans *Psychopathology: Experimental* Models, éd. Jack D. Maser et Martin E. P. Seligman (San Francisco : W. H. Freeman and Co., 1977), pages 104-130 et T. J. Shors et autres, « Inescapable versus Escapable Shock Modulates Long-Term Potentiation in the

Rat Hippocampus », *Science, 14 avril 1989, pages 224-26.*

[211] Restak, *Brain, pages 167-69.*

[212] Goleman, *Vital Lies*, Simple Truths, page 38. À la University of Pennsylvania, Martin E. Seligman et Steven Maier obtinrent les mêmes résultats que ceux rapportés par Goleman. (Richard M. Restak, *The Mind* [New York : Bantam Books, 1988], page 152).

[213] En réalité, le mot endorphine est une contraction de l'expression « morphine endogène » (Floyd E. Bloom, « Endorphins », dans *Encyclopedia of Neuroscience, éd. George Adelman [Boston : Birkhauser, 1987], 1:393). Cf. également Roth et LeRoith, « Chemical Cross talk », page 53 ; McGraw-Hill Encyclopedia of Science and Technology*

(New York : McGraw-Hill Book Co., 1982), 5:72 ; Goleman, Vital Lies, Simple Truths, pages 30-31 ; Franklin, Molecules of the Mind, page 78 et O. T. Phillipson, « Endorphins », dans *The Oxford* Companion to the Mind, éd. Richard L. Gregory (New York : Oxford University Press, 1987), pages 221-23.

[214] Goleman, *Vital Lies, Simple* Truths, pages 34-36 et 38.

[215] J'ai pris la liberté de combiner les résultats de plusieurs expériences. Des chercheurs de l'UCLA découvrirent que des rats soumis à des décharges incontrôlables dans les pattes voyaient leur taux d'endorphines augmenter, mais que si on leur envoyait des décharges qu'ils pouvaient

contrôler, leur taux d'endorphines n'était aucunement modifié. Au contraire, les décharges contrôlables augmentaient la libération de non-opioïdes : vraisemblablement des produits chimiques tels que l'ACTH (hormone adrénocorticotrope), substance qui améliore l'attention (Goleman, *Vital Lies, Simple* Truths, page 38). D'autres chercheurs de la University of Pennsylvania ainsi que d'autres institutions soumirent également des rats, des chiens et d'autres animaux à une punition incontrôlable. Les chercheurs découvrirent que ce traitement (la même forme de torture qui s'était avérée augmenter les taux d'endorphines) avait un impact dévastateur sur l'apprentissage et le comportement des vertébrés. Les animaux de laboratoire perdaient tout intérêt pour la

nourriture et le sexe et lorsqu'on leur apprenait à courir dans un labyrinthe, leur capacité à apprendre était largement inférieure à celle de leurs cousins normaux. Ils présentaient une léthargie mentale consternante (Franklin, *Molecules of the* Mind, page 131 et Leonard A. Sagan, « Family Ties: The Real Reason People Are Living Longer », *The Sciences, mars/avril 1988, page 28). Des expériences avec le naltrexone, un produit chimique bloquant les endorphines indiquèrent que la substance qui avait étouffé le cerveau de ces créatures était presque certainement l'endorphine.*

[216] Beth Livermore, « At Least Take a Deep Breath », *Psychology Today, septembre 1992, page 44.*

[217] Lefcourt, *Locus of Control, pages 3-6.*

[218] Norman Cousins, *Human Options* (New York : W. W. Norton & Co., 1981).

[219] John Pfeiffer, « Listening for Emotions: Videotapes Show that Many Doctors Aren't - and Patients Suffer », *Science 86, juin 1986, page 16.*

[220] Dorothy W. Smith et Carol P. Hanley Germain, *Care of* the Adult Patient: Medical Surgery Nursing, 4e édition (Philadelphie : J. B. Lipincott Co., 1975), page 398 et Dr William A. R. Thomson, *Black's Medical Dictionary* (Totowa, N.J. : Barnes & Noble Books, 1984), page 519.

[221] Ornstein et Sobel, *Healing Brain*, pages

21-24. Le Dr David Sobel est directeur du service d'éducation des patients et de promotion de la santé du Kaiser Permanente Medical Care Program dans le nord de la Californie et responsable de la médecine préventive au Kaiser Permanente Medical Center de San José. Le Dr .Robert Ornstein enseigne au Medical Center de la University of California à San Francisco et à la Stanford University. Leonard A. Sagan aborde le même sujet dans « Family Ties », page 22. Sagan est épidémiologiste au Electrical Power Research Institute de Palo Alto, en Californie, et est l'auteur de *The Health of Nations: True Causes of Sickness and Well-Being.*

[222] Marjory Roberts, « Patient Knows Best », *Psychology Today, juin 1987, page 10.*

[223] Jerome S. Brunner, *Beyond the Information Given*: Studies in the Psychology of Knowing, éd. Jeremy M. Anglin (New York : W. W. Norton, 1973), pages 33-37 ; Spencer A. Rathus, *Psychology* (New York : Holt, Rinehart and Winston, 1987), page 418 ; Albert R. Gilgen, *American Psychology since World War I: A Profile of the Discipline* (Westport, Conn. : Greenwood Press, 1982), page 121 et Morris Eagle et David Wolitzky, « Perceptual Defense », dans *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis & Neurology, éd. Benjamin B. Wolman (New York :Van Nostrand Reinhold Co., 1977), 8:260-65.*

[224] L'interne R. Dennis Collins, de San Francisco, a admis lors d'une conférence médicale nationale en 1989 que « il y a

probablement une certaine arrogance chez les médecins qui pensent que si l'on ne l'a pas appris à l'école de médecine ou en formation, alors cela n'existe pas. Les médecins ont du mal à dire 'Je ne sais pas' alors ils préfèrent sans doute ne pas s'en occuper » (Sari Staver, « Conference Shows One Skeptic: 'It's Clear We Have a Real Syndrome' », *American Medical News, 26 mai 1989, page 9).*

[225] Joseph Alper, « Depression at an Early Age », Science 86, mai 1986, pages 45-46. Cf. également, John F. McDermott, Jr., « Child Psychiatry », dans Wolman, *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis & Neurology, 3:112.*

[226] Pour connaître l'histoire du

développement des antidépresseurs, cf. Franz G. Alexander et Sheldon T. Selesnick, *The History of Psychiatry: An Evaluation of Psychiatric Thought and Practice from Prehistoric Times to the Present* (New York : Harper & Row, 1966), page 289 ; Daniel X. Freedman, « Psychic Energizer », *McGraw-Hill Encyclopedia of Neuroscience* 1:52 ; Leonard Cammer, *Up from Depression* (New York : Simon and Schuster, 1969), page 140 ; Herman C. B. Denber, « Depression: Pharmacological Treatment », dans Wolman, *International Encyclopedia of Psychiatry, Psychology, Psychoanalysis & Neurology, 4:55-58.*

[227] En Français dans le texte. NDT.

[228] Pour une analyse détaillée du contexte

de ce conflit, cf. Geoffrey Barraclough, *The Origins of Modern Germany* (New York : W. W. Norton, 1984), pages 30-125. Cf. également Bainton, Christianity, pages 159-63 et J. M. Roberts, *Pelican History of the World, pages 470-72.*

[229] Barbara W. Tuchman, *A Distant Mirror:* The Calamitous *14th Century* (New York : Ballantine Books, 1979), pages 27-34.

[230] Bruce Bower, « Taking Hopelessness to Heart », *Science News, 31 juillet 1993, page 79.*

[231] Barbara Tuchman, *Distant Mirror.*

[232] David Holzman, « Medecine Minus a Cost Tourniquet », *Insight, 8 août 1988, pages 9-16.*

[233] Sénateur Lawton Chiles, conférence de presse, « MacNeil/Lehrer Newshour », 4 août 1988.

[234] J. D. Mackie, *Oxford History of England: The Earlier Tudors, 1485-1558* (Londres : Oxford University Press, 1962), page 372.

[235] Pour comprendre précisément la puissance des autorités religieuses tibétaines, cf. Heinrich Harrer, *Seven Years in Tibet, trad. Richard Graves (Los Angeles : Jeremy P. Tarcher, 1982). Harrer fut l'un des rares étrangers de l'époque contemporaine à devenir membre du cercle royal tibétain avant l'invasion. Cf. également : H. E. Richardson, A Short History of Tibet* (New York : E. P. Dutton & Co., 1962), page 11 ; Anna Louise Strong, *When Serfs Stood Up*

(San Francisco : Red Sun Publishers, 1976), page 12 et « Tibetan Buddhism », dans *New Encyclopaedia Britannica* 11:756.

[236] John H. Campbell, « Evolution as Nonequilibrium Thermodynamics: Halfway There? » dans Weber, Depew et J. D. Smith, *Entropy, Information, and Evolution, page 278*

[237] Boorstin, *Discoverers, pages 412-16. Le livre de Boorstin est d'ailleurs une excursion merveilleuse à travers près de cinq mille ans de progrès humain. Pour ceux qui aiment l'histoire, c'est un ouvrage à lire absolument.*

[238] J. M. Roberts, *Pelican History* of the World, page 79 et Boorstin, *Discoverers, pages 5 et 17.*

[239] Boorstin, *Discoverers, page 73.*

[240] Linda Schele et David Freidel, *A Forest of Kings: The Untold Story of the Ancient Maya* (New York : William Morrow and Company, 1991), pages 73-81. T. Patrick Culbert, « The Collapse of Classic Maya Civilization », dans *The Collapse of Ancient States and Civilizations, éd. Norman Yoffee et George L. Cowgill (Tucson : University of Arizona Press, 1988), pages 44-68.*

[241] Dr Woodrow Borah, cité dans le *New York Times, 19 février 1977. Cité dans Tannahil,* Sex in History, page 304

[242] John G. Neihardt, *Black Elk Speaks: Being the Life Story of a Holy Man* of the Ogala Sioux (New York : Pocket Books,

1972). Cf. pages 17-39 pour trouver des exemples particuliers de ces concepts. La même imagerie apparaît cependant tout au long du livre.

[243] Erik H. Erikson, *Childhood and Society, 2nde éd., (New York : W. W. Norton & Co., 1953), page 127.*

[244] Cité dans Konner, *Tangled Wing, page 311. Lorsqu'il écrivit ce volume encyclopédique sur les fondements biologiques du comportement humain, Melvin Konner était maître de conférence à l'Université d'Harvard. Il possède des diplômes d'anthropologie biologique et de médecine. Je dois la totalité de la comparaison entre le point de vue de Watson et celui des !Kung à l'œuvre de Konner.*

[245] Barash, *WhisperingWithin, page 43.*

[246] Marvin Harris, « India's Sacred Cows », dans *Conformity and Conflict: Readings in Cultural Anthropology, éd. James P. Spradley et David W. McCurdy (Boston : Little, Brown and Co., 1986), pages 208-19 ; Marvin Harris,* Cannibals and Kings: The Origins of Cultures (New York : Vintage Books, 1977), pages 211-32 et M. Harris, Cows, Pigs, Wars and Witches, pages 6-27. En réalité, l'érudit arabe Abu Raiban Muhammad ibn Ahmad al-Biruni, qui voyagea beaucoup en Inde au cours du onzième siècle, anticipa de plus de neuf cents ans l'explication économique de Harris concernant l'adoration de la vache. Cf. Abu Raihan Muhammad ibn Ahmad al-Biruni, Albiruni's India, trad. Edward Sachau et éd. Ainslie T. Embree (New York : W. W.

Norton & Co., 1971), page 152. Pour tout connaître du contexte d'al-Biruni, cf. Ainslie Thomas Embree, éd., Encyclopedia of Asian His- tory (New York : Charles Scribner's Sons, 1988), 1:164.

[247] *TheThreeWorldsofBali, écrit par J. Stephen Lansing et basé sur ses recherches, prod. et réal. Ira R. Abrams, série d'émissions télévisées Odyssey, co-prod. Public Broadcasting Associates et la University of Soutern California (1981) ; Reader,* ManonEarth, pages 69-72 et Jane E. Stevens, « Growing Rice the Old-Fashioned Way, with Computer Assist », *TechnologyReview, janvier 1994, pages 16-18.*

[248] Leibniz pensait que le processus de création de la structure de mondes possibles

était l'essence même des mathématiques (Heinz Pagels, *The Dreams of Reason: The Computer and the Rise of the Sciences of Complexity* [New York : Simon and Schuster, 1988], page 302). Pour comprendre ce qu'est un monde convexe en quatre dimensions, cf. le classique du dix-neuvième siècle écrit par Edwin A. Abbott *Flatland: A Romance of Many Dimensions* (New York : Barnes & Nobles Books, 1983).

[249] Albert Einstein, *The Meaning of Relativity, 5e éd. (Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1955), pages 64 et 103-104 ; Max Jammer,* The History of Theories of Space in Physics (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1954), pages 143 et 149 ; G. J. Whitrow, *Einstein: The Man and His Achievement* (New York : Dover

Publications, 1973) ; « Relativity », dans *McGraw-Hill Encyclopedia of Science and Technology, 11:671 ; « Bernhard Riemann », New Encyclopaedia Britannica, 10:62 et Michael Guillen, Bridges to Infinity: The Human Side of Mathematics (Los Angeles : Jeremy P. Tarcher, 1983), pages 84-87 et 110-11.*

[250] Robert Jastrow, *The Enchanted Loom:* Mind in the Universe *(New York : Simon and Schuster, Touchstone Book, 1983), pages 67-70. Jastrow est le fondateur du Goddard Institute de la NASA.*

[251] Pour en savoir plus sur les modèles internes du monde chez les animaux, cf. l'article de Janos Szentagothal, membre de la British Royal Society, « The Brain- Mind

Relation: A Pseudoproblem? », dans *Mindwaves, éd. Colin Blakemore et Susan Greenfield (Oxford : Basil Blackwell, 1959), page 324.*

[252] Pour un récit différent mais extraordinaire, de la relation entre la métaphore, l'esprit, la science et les mathématiques, cf. Julian Jaynes, *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind (Boston : Houghton Mifflin Co., 1976), pages 50-54. Cf. également, Peter Hacker, « Languages, Minds and Brains », dans Blakemore et Greenfield, Mindwaves, pages 485-88.*

[253] Boorstin, *Discoverers, page 226.*

[254] William F. Allman, « Mindworks », *Science 86*, mai 1986, pages 23-31. D'autres

informations de ce chapitre proviennent de James L. Mc Clelland, David E. Rumelhart et le PDP Research Group, *Parallel Distributed Processing: Explorations in the Microstructure of Cognition* (Cambridge : MIT Press, Bradford Book, 1986), vol. 2, *Psychological and Biological Models* et Doyne Farmer et autres, éd. *Evolution, Games and Learning: Models for Adaptation in Machines and Nature, Proceedings of the Fifth Annual International Conference of the Center for Nonlinear Studies, Los Alamos, NM 87545,* USA, *May 20-24, 1985* (Amsterdam : North-Holland Physics Publishing, 1985). Cf. également Elizabeth Pennish, « Of Great God Cybernetics and His Fair-Haired Child », *The Scientist, 14 novembre 1988.*

[255] William F. Allman, « Designing

Computers That Think the Way We Do », dans Technology Review, mai/juin 1987, pages 59-65.

[256] Restak, *Brain, page 226.*

[257] Ceci n'est pas un exemple imaginaire. John J. Hopfield souligne « le fait que la supernova de la nébuleuse du Cancer a été largement documentée (décrite [en détail] pendant des mois) dans la littérature chinoise du XIe siècle. Elle produisait une étoile visible à midi et était donc un événement singulier. Les Chinois s'intéressaient à l'époque à de tels événements. La culture européenne chrétienne ne s'y intéressait pas. Cet événement singulier ne fut pas rapporté dans la littérature occidentale, bien que l'étoile

ait été aisément visible dans le sud de l'Europe en 1054 » (John J. Hopfield, communication personnelle avec l'auteur). Pour un récit détaillé de l'événement auquel se réfère Hopfield, cf. Hans Breuer, *Columbus Was Chinese: Discoveries and Inventions of the Far East* (New York : Herder and Herder, 1972), pages 1-15.

[258] Paraphrasé dans Gould, *Hen's Teeth and Horses' Toes, page 286.*

[259] Marvin Minsky, *The Society of Mind* (New York : Simon and Schuster, 1986).

[260] Restak, *Mind, page 249 et « Innovation », 8 septembre 1986 (PBS Television).*

[261] « La prise de décision concernant les sources de la nourriture d'une colonie n'est

pas l'apanage d'un petit groupe d'abeilles dirigeantes, mais le produit des comportements complexes entremêlés de milliers d'individus » (Thomas D. Seeley, *Honeybee Ecology: A Study of Adaptation in Social Life* [Princeton, N. J. : Princeton University Press, 1985], page 93).

[262] Karl von Frisch, *Bees: Their Vision, Chemical Senses, and Languages* (Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 1950), pages 53-96.

[263] Thomas D. Seeley et Royce A. Levien, « A Colony of Mind: The Beehive as Thinking Machine », *The Sciences, juillet/août 1987, pages 39-42.*

[264] Jeremy Campbell, *Winston Churchill's Afternoon Nap: A Wide-Awake Inquiry into*

the Human Nature of Time (New York : Simon and Schuster, 1986), page 237 et Carole Douglis, « The Beat Goes On », *Psychology Today, novembre 1987, page 37.*

[265] Pour en savoir plus sur ce jeu constant de signaux, cf. Michael Argyle, « Innate and Cultural Aspects of Human Non-verbal Communication », dans Blakemore et Greenfield, *Mindwaves, pages 55-74.*

[266] Salisbury, *Black Night, White Snow, page 310, 366 et 380-81.*

[267] Salisbury, *Black Night, White Snow, page 360.*

[268] Shakespeare extrayait régulièrement du matériel des œuvres de Plutarque, Plaute, Sénèque et Tite-Live (A. L. Rowse,

Shakespeare, the Man [New York : Harper & Row, 1973] et Lawrence Danson, « Shakespeare », dans *Academic American Encyclopedia* 17:237).

[269] Peter Gay, *Freud: A Life for Our Time* (New York : W. W. Norton, 1988).

[270] Pour une évocation passionnante de cet aspect de la vie, cf. « Shedding Life: On the Mysteries of Dying, Cell by Cell », du chercheur en immunologie et poète tchécoslovaque Miroslav Holub, *Science 86, avril 1986, pages 51-53. Cf. également Wicken, « Thermodynamics, Evolution and Emergence », dans Weber, Depew, et J. D. Smith,* Entropy, Information and Evolution, page 166.

[271] A. L. Kroeber, *The Nature of Culture*

(Chicago : University of Chicago Press, 1952), page 313 ; Charles Winick, *Dictionary of Anthropology* (New York : Philosophical Library, 1956), pages 19, 67-68 et 265 ; Torrey E. Fuller, *Witchdoctors and Psychiatrists* (New York : Harper & Row, Perennial Library, 1986), page 51 et Benedict, *Patterns of Culture, page 243.*

[272] David Lamb, *The Africans : Encounters from the Sudan to the Cape (London : Methuen, 1986), page 81.*

[273] Wilson, *Sociobiology, page 158.*

[274] Constance Holden, « Why Do Women Live Longer than Men? » *Science, 9 octobre 1987, pages 158-60.*

[275] « Thabit : The Death of the Knight

Rabia, Called Boy Longlocks », dans *The Islamic World, éd. William H. McNeill et Marilyn Robinson Waldman (Chicago : University of Chicago Press, 1983), pages 6-8.*

[276] Melvin Konner, « The Gender Option », The Sciences, novembre/décembre 1987, page 3. La tendance des mâles à mourir violemment de la main de leurs congénères n'est aucunement réservée aux êtres humains. Chez les élans et les cerfs nobles, plus de 10% des mâles meurent en se battant contre leurs rivaux (Morse, *Behavioral Mechanisms in Ecology, page 197).*

[277] Selon le calcul de Richard Rhodes du MIT (« Epidemic of War Deaths », *Science News, 20 août 1988, page 124).*

[278] Il y a des exceptions à cette règle.

Certains Indiens d'Amérique du Nord, les Aléoutes et d'anciens Irlandais étaient polygames (H. R. Hays, *From Ape to Angel:* An Informal History of Social Anthropology [New York : Alfred A. Knopf, 1958], page 167 et *Encyclopedia Americana* [Danbury, Conn. : Grolier, 1985], 22:365). Mais la majorité des sociétés polygames se situent dans les régions les plus tropicales. Sur les trente et une cultures polygames appartenant à la liste de William N. Stephens, vingt-sept sont basées dans les climats chauds et seulement quatre dans les zones les plus froides du globe (William N. Stephens, *The Family in Cross-Cultural Perspective* [New York : Holt, Rinehart and Winston, 1964], pages 49-69. Cf. également James Lowell Gibbs, Jr, « Polygamy », dans *Academic American Encyclopedia* 15 :419 et Gibbs « Monogamy

», dans *Academic American Encyclopedia* 13:556).

[279] Pour en savoir plus sur la relation entre la part de travail assumée par les femmes et la polygamie, cf. George Peter Murdock, *Social Structure* (New York : MacMillan 1949), page 36. Murdock était professeur d'anthropologie à l'Université de Yale.

[280] Leur nom peut sembler stupide, mais les noix mongongo sont un aliment important pour les Bochimans !Kung du Désert de Kalahari. Ces petits morceaux de choix représentent 50% du régime végétarien des !Kung. Le !Kung moyen en mange trois cents par jour ; pourtant, cueillir des noix mongongo est aussi facile que

d'aller se promener. Les noix jonchent le sol si abondamment que des milliers « pourrissent sur le sol chaque année pour ne pas avoir été ramassées » (Richard Borshay Lee, « The Hunters: Scarce Resources in the Kalahari », dans *Conformity and Conflict: Readings in Cultural Anthropology, éd. James P. Spradley et David W. Mc Curdy [Boston : Little, Brown and Co., 1986], pages 195-96. Cf. également A. W. Johnson et Earle, Evolution of Human Societies, pages 40-41).*

[281] Morse, *Behavioral Mechanisms in Ecology, pages 170-71 et Wilson, Sociobiology, page 165.*

[282] Pour en savoir plus sur les relations entre la charge de travail des parents, la polygamie et le plumage, cf. Bonner, *The*

Evolution of Culture in Animals, pages 156-58.

[283] Morse, *Behavioral Mechanisms* in Ecology, pages 203-5 ; Lorenz, *On Aggression, page 40 et Wilson, Sociobiology, page 68.*

[284] Morse, *Behavioral Mechanisms in Ecology, page 206.*

[285] John Naisbitt, *Megatrends: Ten New Directions Transforming Our Lives* (New York : Warner Books, 1984), pages 2-5. Le Center for Popular Economics place la diminution des emplois à orientation physique tels que l'agriculture, l'exploitation du bois et l'usine encore plus tôt. Il souligne que « dès 1950, plus de la moitié de la main d'œuvre avait un emploi de service » (Le

Center for Popular Economics, Nancy Folbre, coord., *A Field guide to the U.S. Economy (New York : Pantheon Books, 1987), 2.2.*

[286] U.S. Bureau of the Census, *Statistical Abstracts of the United States: 1988, 108.e. éd. (Washington, D.C. : U.S. Government Printing Office, 1987), page 428.*

[287] Un autre facteur peut avoir contribué à la démasculinisation physiologique attestée des hommes au cours de la seconde moitié du vingtième siècle : les produits chimiques oestrogéniques. Pour un compte-rendu approfondi des recherches menées sur le sujet, cf. Jane Raloff, « That Feminine Touch: Are Men Suffering from Prenatal or Chilhood Exposures to 'Hormonal'

Toxicants? » *Science News, 22 janvier 1994, pages 56-58.*

[288] Wilson, *Insect Societies, pages 236-37.*

[289] Ordish, *Year of the Ant, page 84.*

[290] Ordish, *Year of the Ant, page 84-90.*

[291] Pour une description d'une attaque arabe, cf. Plok et Mares, *Passing* >Brave, pages 104, 151 et 153. Pour en savoir plus sur le rôle de ces attaques, l'une des activités les plus estimées de la vie des bédouins jusque dans les années quarante, cf. Sir John Glubb, *A Short History of the Arab Peoples* (New York : Stein and Day, 1969), page 25 et Philip K. Hitti, *The Arabs : A Short History* (South Bend, Ind. : Gateway Editions, 1970), pages 10-18. Hitti est professeur honoraire

de littérature sémite à la Princeton University.

[292] David Holden et Richard Jones, *The House of Saud* (Londres : Pan Books, 1982), pages 2-174.

[293] C. T. Dourish, W. Rycroft et S. D. Iversen, « Postponement of Satiety by Blockade of Brain Cholecystokinin (CCK-B) Receptors », *Science, septembre 1989, pages 1509-11.*

[294] Anderson, *Food of China, page 9. Ne vous laissez pas induire en erreur par le titre de ce livre. C'est une excursion époustouflante dans les soubassements matériels de la société chinoise, riche en aperçus des mécanismes cachés du développement culturel. * En français dans le*

texte. (NdT)

[295] Goodall, *In the Shadow of Man, pages 34, 171, 200-02 et 205-7 et N. M. Tanner, On Becoming Human, pages 79-80.*

[296] Malgré leur incapacité à viser, de nombreux primates lancent des objets sur les intrus qui envahissent leur territoire. Ceci comprend les gorilles, les orangs-outans et les erythrocebus. D'autres, comme les gibbons, les singes hurleurs, les atèles rouges et les capucins font tomber des branches et des noix sur les envahisseurs. Les babouins et les macaques font rouler des pierres du haut d'une colline pour décourager les intrus (K. R. L. Hall, « Tool-Using Performances as Indicators of Behavioral Adaptability », dans Jay, *Primates, pages 136-37.*

[297] L’autorité revient au meilleur chasseur, même dans les groupes les plus farouchement égalitaires. Par exemple, les Hazda de Tanzanie semblent fermement opposés à toute tentative d’agir de manière supérieure ou de devenir un chef. Les hommes et les femmes ont un statut quasiment égal et aucun groupe n’a de leader formel. Pourtant le campement Hazda prend finalement le nom du meilleur chasseur (Ernestine Friedl, « Society and Sex Roles » dans Spradley et McCurdy, *Conformity and Conflict, pages 162-63). Les !Kung du désert de Kalahari affirment qu’ils ne laisseront aucun membre de la tribu se placer au-dessus des autres. Pourtant, ils donnent généralement à leurs points d’eau le nom d’un membre particulier du clan : un très bon chasseur, orateur ou guérisseur. Et*

lorsqu'ils vont chasser, les !Kung s'en remettent au jugement de l'homme qui a le meilleur palmarès en matière de gibier. Les Esquimaux Nunamiut louent les hommes qui rejettent le désir « de se placer au-dessus de la tête des autres. » Pourtant ils suivent avec obéissance l'exemple du meilleur chasseur lorsque vient l'époque de la chasse au caribou (A. W. Johnson et Earle, Evolution of Human Societies, pages 52 et 133-37).

[298] Napoleon Chagnon, « Life Histories, Blood Revenge, and Warfare in a Triba l Population », *Science, février 1988, pages 988-89.*

[299] Cette pratique persiste dans les groupes primitifs de chasseurs-cueilleurs. Chez les Ache de l'Est du Paraguay, les

meilleurs chasseurs « échangent du gibier contre les faveurs des femmes », et « les enfants des chasseurs les plus productifs sont mieux traités par les membres du clan » (Raymond Hames, « Time Allocation », dans E. A. Smith et Winterhalder, *Evolutionary Ecology and Human Behavior, page 214).*

[300] William H. Calvin, *The Throwing Madonna: Essays on the Brain* (New York : McGraw-Hill Book Co., 1983), pages 28-42.

[301] Fossey, *Gorillas in the Mist, pages 150, 190 et 193.*

[302] William James, *The Varieties of Religious Experience* (New York : Collier Books, 1961), pages 215-16. Les anciens Allemands, les Celtes des hautes-terres d'Ecosse, les Lapons du Nord de l'Europe et

les Tlingit d'Alaska trouvaient le sport de la guerre si délicieux qu'ils imaginaient que leurs héros morts à la guerre avaient reçu le plaisir d'un dernier divertissement : une guerre qui ne se termine jamais (Canetti, *Crowds and Power, pages 43-44).*

[303] Lorenz, *On Aggression, pages 158-59.*

[304] Antonia Fraser, *Cromwell (New York : Donald I. Fine, 1973), pages 17-18.*

[305] Fraser, *Cromwell, pages 72-5. L'un des Anglais qui répandit ces histoires était John Milton, auteur de Paradise Lost, qui allait bientôt devenir un propagandiste officiel de Cromwell (Fraser, Cromwell, page 304).*

[306] Fraser, *Cromwell, pages 80-81.*

[307] Fraser, *Cromwell, pages 326-57.*

[308] Fraser, *Cromwell, pages 497-502.*

[309] Pour savoir ce qu'était la Mecque à cette époque, cf. Editors of Time-Life Books, *The March of Islam* (Alexandria, Va. : Time-Life Books, 1988), pages 22-23.

[310] Ce récit de la vie de Mahomet et du développement de l'Islam s'appuie sur les sources suivantes : Sarwat Saulat, *The Life of the Prophet* (Lahore : Islamic Publications, 1983) ; McNeill et Waldman, *Islamic World ; Wells, Outline of History ; J. M. Roberts, Pelican History of the World ; Gibbon, Roman Empire (Penguin Classics), page 652.*

[311] La vision de saint Paul sur le chemin

de Damas a également été attribuée à l'épilepsie.

[312] Tim Newark, *The Barbarians: Warriors & Wars of the Dark Ages (Londres : Blandford Press, 1985), page 86.*

[313] Le siège de Vienne commença en 1529 avec une deuxième vague de bâtisseurs de l'empire islamique, les Turcs. Cf. Stanford J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey (Cambridge, Angleterre : Cambridge University Press, 1976), vol. 1, Empire of the Gazis; The Rise and Decline of the Ottoman Empire 1280-1808, page 94.*

[314] Bainton, *Christianity, pages 17-27.*

[315] Les sources de l'interprétation des débuts du Christianisme sont : *The New*

English Bible: New Testament (Oxford, Angleterre : Oxford University Press ; Cambridge, Angleterre : Cambridge University Press, 1961) ; Charles Guignebert, *Jesus* (New York : Alfred A. Knopf, 1935) ; Joseph Klausner, The Messianic Idea in Israel, trad. W. F. Stinespring (New York : Macmillan, 1955 ; Edgar J. Goodspeed, *Introduction to the New Testament* (Chicago : University of Chicago Press, 1937) et Bainton, *Christianity.*

[316] Gibbon, *Roman Empire (Penguin Classics), page 276.*

[317] Bainton, *Christianity, pages 39 et 47 et R. L. Fox, Pagans and Christians, pages 266-67.*

[318] E. Pagels, *Gnostic Gospels, pages 28,*

118, 127, 139 et 141. Pour en savoir plus sur l'invention de cette expression par saint Paul, cf. R. L. Fox, Pagans and Christians, page 370.

[319] Gibbon, *Roman Empire (Penguin Classics), pages 309-15.*

[320] L'histoire de la vision de Constantin d'une croix dans le soleil remonte à l'Evêque Eusèbe de Césarée. Vingt-cinq ans après la bataille du pont Milvius, Eusèbe, contemporain de Constantin, déclara que l'empereur avait dit avoir vu la croix dans le ciel. Sur cette croix, selon Eusèbe, étaient écrits les mots « Triomphe par ceci » (Bainton, Christianity, page 90). Eusèbe était dans une position privilégiée pour connaître de telles choses : il avait dîné avec Constantin au cours du Concile de Nicée,

avait rédigé le panégyrique de Constantin qui ouvrait les délibérations officielles et était assis à la droite de l'empereur au cours des séances du concile (Boorstin, *Discoverers, page 572 et Bainton, Christianity, page 96). À l'inverse, Gibbon, dans son Decline and Fall of the Roman Empire, affirme que l'histoire de la vision de Constantin est un conte de fée (Gibbon, Roman Empire (Penguin Classics), page 383). Selon Gibbon, la conversion de Constantin au Christianisme fut un processus plus graduel. Mais que l'empereur ait eu une vision ou non, Constantin ne se contenta pas de faire du Christianisme la religion officielle de l'empire, il se mit à présider des conciles doctrinaux et devint le vrai chef de l'Église chrétienne. (Cf. également : George Ostrogorsky, History of the Byzantine State,*

trad. Joan Hussey [New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1969], pages 46-48 et R. L. Fox, Pagans and Christians, pages 613-22.)

[321] Wells, *Outline of History, page 337.*

[322] En Français dans le texte. (NDT).

[323] Abû ‘Ali al-Muhassin al-Tanûkhî, « Ruminations and Reminiscences », extrait, dans McNeill et Waldman, *Islamic World, page 102.*

[324] En Français dans le texte. NDT.

[325] Szulc, *Fidel, pages 80-86.*

[326] En Français dans le texte. NDT.

[327] Même l’auguste théologien chrétien du

troisième siècle Origène, qui pensait que la notion de fourneau ardent sous la terre était un fantasme, dût admettre que le feu de l'enfer était un outil diaboliquement pratique pour maintenir les fidèles dans le droit chemin (R. L. Fox, *Pagans and Christians, page 327).*

[328] Ces aperçus de la foi aveugle et des feux de l'enfer proviennent de *The Selfish Genes, de Richard Dawkins, page 212.*

[329] John Chapman, surnommé Johnny Appleseed, 1775?-1845. Pionnier américain et personnage de nombreuses légendes. Il parcourut la vallée de l'Ohio, plantant des graines de pomme et élaguant les pommiers. (NDT)

[330] Pour une description détaillée de la

conquête anglo-saxonne, basée sur les découvertes archéologiques, cf. Michael Wood, *In Search of the Dark Ages* (New York : Facts on File Publications, 1987), pages 1-60.

[331] Georgi Markov fait le récit terrifiant de la façon dont le mème marxiste a été introduit de force dans le crâne des Bulgares dans *The Truth That Killed* (New York : Ticknor & Fields, 1984). Markov était un écrivain primé en Bulgarie communiste et un membre de l'élite intellectuelle du régime. En 1969, démoralisé par une absence de liberté consternante et par la corruption des membres du parti, Markov partit à Londres et travailla pour la radio, diffusant ses opinions à l'intention du pays qu'il avait quitté. Le Président bulgare Todor Zivkov

n'apprécia pas la dissidence affichée de Markov. Le 7 septembre 1978, le commentateur de radio fut tué dans une rue de Londres par une boulette empoisonnée tirée par un parapluie à la James Bond.

[332] Paraphrasé dans Depew et Weber, *Entropy, Information, and Evolution, pages 335-36.*

[333] Tuchman, *Proud Power, pages 177-78.*

[334] Cité dans William L. Shirer, *20th Century Journey: A Memoir of a Life and the Times (New York : Simon and Schuster, 1976), vol.1, The Start, 1904-1930, page 68.*

[335] Herman Harvey, enregistrement d'un entretien avec Hans Morgenthau, *Sum and Substance* (Newport Beach, Calif. : Books on

Tape, 1986).

[336] Certains ont l'impression que Marx appelait à une justice sociale compatissante, une redistribution égale des richesses. Pourtant, le père fondateur du communisme moderne a clairement affirmé que ce n'était pas ce qu'il avait en tête. Dans son Manifeste du Communisme, il attaquait les socialistes qui « veulent améliorer la condition de chacun des membres de la société [et] veulent arriver à leurs fins par des moyens pacifiques. » Marx traita ces modérés de « invraisemblables réactionnaires fanatiques et superstitieux », les qualifiant également de créateurs de « châteaux en Espagne » (Karl Marx et Friedrich Engels, The Communist Manifesto. Londres : Penguin, 1967, pages 116-17).

[337] Atiya, *Crusade, Commerce and Culture, page 18.*

[338] John Reed, *Ten Days That Shook the World, (Hardmonsworth, Middlesex : Penguin Books, 1977), pages 37-41. John Reed, le reporter américain le mieux payé de son époque, fut le témoin des événements cruciaux de la Révolution Russe. Son récit était extrêmement bienveillant vis-à-vis de la faction bolchevik. C'était en fait une exposition passionnée du point de vue bolchevik. L'auteur de l'introduction du livre de Reed n'est autre que Vladimir Illich Lénine. Cf. également Salisbury, Black Night, White Snow, pages 334-35.*

[339] En Français dans le texte. NDT.

[340] J. Reed, *Ten Days That Shook the World, pages 10 et 35.*

[341] « En 1921 la production russe de fonte atteignait environ un cinquième de son niveau de 1913, celle du charbon environ 3% » (J. M. Roberts, *Pelican History of the World, pages 842-43).*

[342] Ces chiffres proviennent du Bureau statistique central officiel de l'URSS, cités dans Heller et Nekrich, *Utopia in Power, page 120. Cf. également Bruce W. Lincoln, Red Victory: A History of the Russian Civil War (New York : Simon and Schuster, 1989).*

[343] Yevgeny Yevtushenko, « Civic Timidity Is Killing Perestroika », *World Press Review, juillet 1988, page 27. (Publié*

au préalable dans la Literaturnaya Gazeta).

[344] Heller et Nekrich, *Utopia in Power, page 235. Le chiffre de quinze millions de morts provient de Iosif G. Dyadkin, Unnatural Deaths in the USSR, 1928-1954 (New Brunswick, N. J. : Transaction Books), page 25. Dyadkin était professeur de géophysique au All-Union Geophysical Research Institute de la ville soviétique de Kalinine avant d'être arrêté en 1980 pour avoir écrit ce livre.*

[345] J. R. Tanner, C. W. Previte-Orton et Z. N. Brooke, éd., *Cambridge Medieval History (Cambridge, Angleterre : University Press, 1968), page 285 ; Norman Cohn, The Pursuit of the Millenium (New York : Oxford University Press, 1974), pages 136-40 et M. Harris, Cows, Pigs, Wars and Witches, pages*

194-97.

[346] Pour un récit extrêmement précis de la lutte qui divisa le monde musulman à ses débuts entre Chiites et Sunnites, cf. Mohammad Heikal, *The Return of the Ayatollah* (1981 ; réimpression, Londres : Andre Deutsch, 1983), pages 75-80. Heikal a longtemps été le rédacteur du principal journal égyptien, Al Ahram, et l'un des proches confidents du Président égyptien Gamal Abdel Nasser. Son analyse constitue le fondement sur lequel se base ma narration. Pour la dimension émotionnelle de la foi chiite, cf. Canetti, Crowds and Power, pages 146-54. Cf. également E. L. Danie, « Abbasid Dynasty », dans Embrace, Encyclopedia of Asian History 1:3.

[347] Saulat, *Life of the Prophet, page 17.*

[348] Wells, *Outline of History, page 375 et Saulat, Life of the Prophet, pages 39-40.*

[349] Les disciples d'Ali ne se définirent pas comme chiites -« Shi'at Ali », le groupe d'Ali) avant la mort de celui-ci (Heikal, *Return of the Ayatollah, page 79). Par souci de simplicité, j'ai pris la liberté de les appeler Chiites dès le début.*

[350] Ceci est une figure de style. Les révélations de Mahomet ne furent formellement rassemblées dans le Coran que vingt ans après la mort du Prophète.

[351] Wells, *Outline of History, pages 374-80.*

[352] Wells, *Outline of History, page 382 ; J.*

M. Roberts, Pelican History of the World, page 323 et Ronald Grigor Suny, « Armenia », dans Academic American Encyclopedia 2:172.

[353] Fazlur Rahman, *Islam (Chicago : University of Chicago Press, 1979), page 171.*

[354] Wells, *Outline of History, page 384.*

[355] P. M. Holt, Ann K. S. Lambton et Bernard Lewis, éd., *The Cambridge History of Islam (Cambridge : Cambridge University Press, 1970), vol. 1, The Central Islamic Lands, page 72 ; J. M. Roberts, Pelican History of the World, page 326.*

[356] Polk et Mares, *Passing Brave, page 103. Polk est le directeur des études du Moyen-Orient à la University of Chicago et*

était reporter attitré du State Department's Policy Planning Council sous l'administration Kennedy. Mares est un ancien reporter du Chicago Sun-Times. En 1971, tous deux montèrent une expédition pour traverser la grande barrière de sable du Nord de l'Arabie à dos de chameau. C'était un effort délibéré pour retrouver la manière de vivre des bédouins qui avaient fondé la culture arabe.

[357] Harris L. Coulter, Divided Legacy: The Conflict Between Homeopathy and the American Medical Association - Science and Ethics in American Medicine 1800-1910 (Berkeley : North Atlantic Books, 1982), pages 6 et 22-23 ; Ansley, Columbia Encyclopedia in One Volume, pages 779 et 842 et Peter L. Petrakis, « Homeopathy », dans Acade- mic American Encyclopedia

10:-212.

[358] Les assertions des écologistes cliniques ont été étayées par des études publiées dans de nombreux journaux, dont Annals of Allergy, Allergy in Otolaryngologic Practice, Journal of the International Academy of Metabology, Proceedings Third World Congress of Psychiatry, ainsi que le prestigieux journal anglais Lancet. Pour un compte-rendu clair et complet du domaine non-conformiste de l'écologie clinique, cf. Dr Marshall Mandell, et Lynne Waller Scanlon, Dr. Mandell's 5-Day Allergy Relief System (New York : Pocket Books, 1980), pages 46-117. Malgré la frivolité du titre de ce livre, la American Academy of Environmental Medicine l'a qualifié de « remarquable » et Bernard Rimland, directeur de l'Institute for

Child Behavior Research et fondateur de la National Society for Autistic Children le qualifie d'« excellent ». Cf. également : What is Clinical Ecology? (Denver, Colo. : American Academy of Environmental Medicine) et Dr William H. Philpott, et Dwight K. Kalita, Brain Allergies (New Canaan, Conn. : Keats Publishing, 1987), pages 7 et 231. En 1991, une attaque médiatique fut montée pour discréditer l'écologie clinique comme « science bidon ». Des preuves indirectes suggéraient que l'attaque pouvait avoir été orchestrée par l'industrie des assurances pour discréditer les médecins qui témoignaient dans des poursuites en dommages et intérêts contre des pollueurs.

[359] Les assertions des écologistes

cliniques ont été étayées par des études publiées dans de nombreux journaux, dont Annals of Allergy, Allergy in Otolaryngologic Practice, Journal of the International Academy of Metabology, Proceedings Third World Congress of Psychiatry, ainsi que le prestigieux journal anglais Lancet. Pour un compte-rendu clair et complet du domaine non-conformiste de l'écologie clinique, cf. Dr Marshall Mandell, et Lynne Waller Scanlon, Dr. Mandell's 5-Day Allergy Relief System (New York : Pocket Books, 1980), pages 46-117. Malgré la frivolité du titre de ce livre, la American Academy of Environmental Medicine l'a qualifié de « remarquable » et Bernard Rimland, directeur de l'Institute for Child Behavior Research et fondateur de la National Society for Autistic Children le qualifie d'« excellent ». Cf. également : What

is Clinical Ecology? (Denver, Colo. : American Academy of Environmental Medicine) et Dr William H. Philpott, et Dwight K. Kalita, Brain Allergies (New Canaan, Conn. : Keats Publishing, 1987), pages 7 et 231. En 1991, une attaque médiatique fut montée pour discréditer l'écologie clinique comme « science bidon ». Des preuves indirectes suggéraient que l'attaque pouvait avoir été orchestrée par l'industrie des assurances pour discréditer les médecins qui témoignaient dans des poursuites en dommages et intérêts contre des pollueurs.

[360] En 1896, il existait 110 hôpitaux homéopathiques, « 145 dispensaires, 62 orphelinats et auspices, plus de trente maisons de repos et sanatoriums, et 16 asiles

d'aliénés. » Selon un décompte des facultés de médecine homéopathiques en 1900, elles étaient au nombre de 22 (Coulter, Divided Legacy, pages 304, 442 et 450).

[361] Coulter, Divided Legacy, pages 304, 442 et 450.

[362] Coulter, Divided Legacy, pages 17 et 59-60.

[363] Coulter, Divided Legacy, pages 179-84.

[364] Coulter, Divided Legacy, pages 140-450.

[365] Note manquante.

[366] Leo Braudy, The Frenzy of Renown: Fame and Its History (New York : Oxford

University Press, 1987), pages 61, 65-66 et 82 ; Gibbon, Roman Empire (Penguin Classics), pages 91-92 et Bradford, Hannibal, page 73.

[367] Braudy, Frenzy of Renown, pages 129-34.

[368] Margulis et D. Sagan, *Microcosmos, page 64.*

[369] John Sparks, *The Discovery of Animal Behaviour* (Boston, Little, Brown and Co., 1982), pages 226-30 et Joseph Altman, *Organic Foundations of Animal Behavior* (New York : Holt Rinehart and Winston, 1966), page 454.

[370] David McFarland, éd., *The Oxford Companion to Animal Behavior* (New York :

Oxford University Press, 1982), pages 139-40. Pour une description de l'ordre de préséance chez les mainates, cf. Burtt, *Psychology of Birds, page 23. Cf. également Grier, >Biology of Animal Behavior, pages 568-69.*

[371] Wilson, *Sociobiology, page 141. Cf. Egalement Robert Burton, Bird Behavior (New York : Alfred Knopf, 1985), page 133.*

[372] Wilson, *Sociobiology, page 141.*

[373] Barash, *Whispering Within, pages 179-80 et Wilson, Sociobiology, pages 97, 118, 137 et 139.*

[374] Lydia Tomoshok, Dr Craig Van Dyke et Dr Leonard S. Zegans, *Emotions in Health and Illness: Theoretical and Research*

Foundations (Londres : Grune & Stratton , 1983), page 76 ; Maser et Seligman, Psychopathology, pages 287-88 ; Bruce Bower, « Chronic Hypertension May Shrink Brain », Science News, 12 septembre 1992, page 166 ; Raven et Rubin, Social Psychology, page 294 ; Ornstein et Sobel, Healing Brain, pages 161-72 ; Carol Tavris, Anger: The Misunderstood Emotion (New York : Simon and Schuster, 1982), page 112 et « Hypertension, a Mental Handicap », Brain Mind Bulletin, 1er août 1992 (résumé de la recherche menée par Shari Waldstein et Steven Manuck, publiée dans Psychological Bulletin 110:451-68).

[375] Konner, *Tangled Wing, page 119.*

[376] Robert M. Sapolsky, « Lessons of the

Serengeti », *The Sciences, mai/juin 1988, page 42.*

[377] Au cours d'une étude, le psychologue John Paul Scott put utiliser ce principe pour produire des souris qui gagnaient les combats contre tous leurs adversaires même ceux qui étaient plus grands qu'elles. Comme le décrit David P. Barash dans son livre *The Hare and the Tortoise, Scott exposa les petites concurrentes « à une série graduelle de combats qui étaient tous « fixés » pour garantir sa victoire [celle du rongeur privilégié]. » Après une série ininterrompue de victoires, la confiance du rongeur catcheur le rendit invincible (Barash, Hare and the Tortoise, page 154). Cf. également, Wilson, Sociobiology, page 123.*

[378] « Il est bon pour le poulet de vivre dans une hiérarchie stable. Les membres des bandes maintenues en désordre par des remplacements expérimentaux mangent moins, perdent plus de poids car leur régime est restreint et pondent moins d'oeufs » (Wilson, *Sociobiology, page 139). Cf. également McFarland, Oxford Companion to Animal Behavior, page 12.*

[379] Cf. la section intitulée « Intergroup Dominance » dans Wilson, *Sociobiology, page 114.*

[380] En Français dans le texte. NDT.

[381] Les rapports liés à l'ordre de préséance entre troupes de langurs sauvages peuvent être aussi complexes que les

rapports qui existent entre les nations modernes. Pour une description de la « structure de dominance parmi les troupes » de langurs, cf. Suzanne Ripley, « Intertroop Encounters among Ceylon Gray Langurs (*Presbytis entellus) », dans Social Communication among Primates, éd. Stuart A. Altmann (Chicago : University of Chicago Press, 1967), pages 237-54, particulièrement page 248.*

[382] Wilson, *Sociobiology, page 120.*

[383] César, *The Conquest of Gaul, trad. S. A. Handford (Harmondsworth, Middlesex : Penguin Books, 1982), pages 28-42.*

[384] Braford, *Hannibal, page 21.*

[385] Bradford, *Hannibal, page 23. Cf.*

également James Mitchell, The Illustrated Reference Book of Classical History (Leicester : Windward, W. H. Smith & Son, 1982), page 35.

[386] Vous trouverez une carte des centres les plus importants de la civilisation à l'époque de l'apogée de la puissance commerciale de Carthage dans le livre de Mitchell, The Illustrated Reference Book of Classical History, page 40.

[387] Bradford, Hannibal, page 33.

[388] Bradford, Hannibal, pages 25 et 40.

[389] Honor Frost, « How Carthage Lost the Sea », Natural History, décembre 1987, pages 58-67.

[390] Bradford, Hannibal, pages 27-28.

[391] Bradford, Hannibal, page 210.

[392] Bradford, Hannibal, page 29-32.

[393] Bradford, Hannibal, page 34-36.

[394] Bradford, Hannibal, page 28.

[395] Bradford, Hannibal, pages 36-42.

[396] Les estimations des historiens concernant le nombre d'hommes et d'animaux qui accompagnaient Hannibal sont très variables. Ernle Bradford a analysé les sources classiques et en a conclu qu'Hannibal avait atteint les Alpes avec 59 000 soldats, 9 000 cavaliers et leurs chevaux, plus 37 éléphants (Bradford, Hannibal, pages

47-48).

[397] J.M. Roberts, Pelican History of the World, page 235.

[398] Bradford, Hannibal, pages 115-16.

[399] Bradford, Hannibal, pages 87-88.

[400] Polybe, The History of Polybius, traduit par Evelyn S. Shuckburgh à partir du texte de F. Hultsch (Bloomington, Ind. : Indiana University Press, 1962), 2:64.

[401] Bradford, Hannibal, pages 87 et 182.

[402] Bradford, Hannibal, pages 157-59

[403] Bradford, Hannibal, page 161.

[404] Bradford, Hannibal, pages 187-90.

[405] Bradford, Hannibal, pages 187-204.

[406] Bradford, Hannibal, pages 17-19 et 207-9. Les détails de cet épisode de Carthage et Hannibal proviennent de Allen M. Ward, « Carthage », dans Academic American Encyclopedia 4:173-174 et Ward, « Hannibal », dans Academic American Encyclopedia, 10:38.

[407] Bien que Gadir (Cadix) aient été fondée par les Phéniciens, elle devint la base la plus importante de Carthage dans le développement de ses relations commerciales avec l'Espagne. Elle fut ensuite le centre à partir duquel Hamilcar Barca mena à bien son assujettissement des tribus espagnoles. Parmi les autres postes avancés importants de Carthage se trouvaient Ebesus (Ibiza) et Carthago Nova (Carthagène) (Mitchell, Classical History, page 35).

[408] Manchester, Glory and the Dream, page 789.

[409] Szulc, Fidel, page 509.

[410] Napoleon Chagnon décrit les

problèmes que rencontrent ceux qui descendent en bas de l'ordre de préséance intergroupe en de sinistres termes. Par exemple, comme une tribu nommée les Patanowa-teri dégringolait vers le bas, ils tombèrent « dans des situations plutôt désespérées. Leurs vieux ennemis se mirent à les attaquer de plus en plus fréquemment . D'autres villages attaquèrent les Patanowa-teri pour régler de vieilles rancunes, comprenant que les Patanowateri avaient tant d'ennemis qu'ils ne pouvaient riposter contre tous. Les Patanowateri se mirent donc à se déplacer de lieu en lieu, essayant d'éviter et de confondre leurs ennemis. Chaque groupe qui les attaquait rapportait à d'autres villages l'endroit où se trouvaient les Patanowa-teri. Les attaques étaient fréquentes et firent de nombreuses victimes.

Les Patanowa-teri furent attaqués au moins vingt-cinq fois au cours de mes recherches sur le terrain » (Chagnon, Yanomamo, page 127). Pour une description complète de la situation des Patanowa-teri, qui donne une idée vivace de la façon dont un recul dans l'ordre de préséance peut rendre la vie insupportable chez les Yanomamo, cf. Chagnon, Yanomamo, pages 124-37

[411] En Français dans le texte. NDT.

[412] Romila Thapar, *A History of India* (1966, réimpression, Harmondsworth, Middlesex : Penguin Books, 1985), 1:29-35 ; D. D. Kosambi, *Ancient India: A History of Its Culture and Civilization* (New York : Pantheon Books, 1965), page 10 et Chester G. Starr, *A History of the Ancient World* (New

York : Oxford University Press, 1974), page 166. Pour une vision dissidente de l'invasion aryenne, cf. Franklin Southworthy, « The Reconstruction of Prehistoric South Asian Language Contact », dans *The Uses of Linguistics, éd. Edward Bendix, New York Academy of Sciences, vol. 583 (New York, 1990), page 207.*

[413] Thapar, *History of India, 1:37-38 et Al-Biruni, Albiruni's India, pages 100-01. Al-Biruni, qui est déjà apparu dans ces notes, était un grand mathématicien et historien arabe du onzième siècle qui apprit le sanscrit et voyagea à travers l'Inde pendant treize ans en tant qu'invité du Sultan Mahmud, dirigeant de territoires situés en Afghanistan et en Iran. Le récit extrêmement bienveillant que fit Al-Bi- runi du monde*

hindou il y a près de mille ans est extraordinaire. Cf. également Kosami, Ancient India, page 86.

[414] Georg Wilhelm Friedrich Hegel, The Philosophy of History (New York : Willey Book Co., 1900), pages 146, 152 et 153. Hegel cite la « Loi de Manu » comme référence. Pour en savoir plus sur les privilèges des Brahmanes et les peines infligées aux castes inférieures, cf. Al-Biruni, Albiruni's India, pages 136, 162 et 163.

[415] Al-Biruni, Albiruni's India, pages 50-58 et 103.

[416] Thapar, History of India, 1:39-40 et Al-Biruni, Albiruni's India, pages 100-01.

[417] Pour un compte-rendu détaillé des

preuves archéologiques de ces invasions, cf. Wood, In Search of the Dark Ages.

[418] Reischauer, Japan Past and Present, pages 11-12.

[419] Pour en savoir plus sur la réalité du style de vie des barbares (ils portaient des barbes, s'habillaient de fourrures, ne savaient pas lire et buvaient comme des trous), cf. Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire (New York : Modern Library), vol. 1 ; pages 190-93 ; Justine Davis Randers-Pehrson, Barbarians and Romans (Norman, Okla. : University of Oklahoma Press, 1983), page 39 et Newark, Barbarians, page 7. Pour un point de vue romain (les barbares étaient sales, vêtus de peaux de souris en lambeaux, buvaient du*

sang, mangeaient des aliments crus, dormaient avec leurs chevaux et ne comprenaient rien à la technologie la plus infantile), cf. Michael Rouche, « The Early Middle Ages in the West » dans A History of Private Life: From Pagan Rome to Byzantinium, éd. Paul Veyne, trad. Arthur Godhammer (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1987), pages 419 et 421 ; Randers-Pehrson, Barbarians and Romans, page 41 et Philip Dixon, The Making of the Past: Barbarian Europe (Oxford : Phaidon Press, 1976), page 13.

[420] Vous trouverez les récentes preuves archéologiques de la vie égyptienne ayant précédé l'unification de l'Égypte par Ménès dans Michael Hoffman, « Before the Pharaohs: How Egypt Became the World's

First Nation-State », *The Sciences, janvier/février 1988, pages 40-47.*

[421] Pour une description précise de l'opulence dans laquelle vivaient les premiers Egyptiens, allez admirer la collection égyptienne du British Museum. Cf. également, Editors of Time-Life Books, *The Age of the God Kings (Alexandria, Va. : Time-Life Books, 1987), page 67 et le schéma de la maison d'un noble dans B. W. B. Garthoff, « Egyptian Art and Architecture », dans Academic American Encyclopedia 7:86. Le séjour d'un riche Egyptien était une pièce centrale d'une hauteur impressionnante.*

[422] Dès le quatrième siècle avant J.C., par exemple, la poterie était déjà produite en masse dans une grande partie de la ville

réservée à ce type d'entreprise organisée.

Les industriels qui dirigeaient ce processus expédiaient les produits finis vers de lointains marchés sur des bateaux à rames et à voiles, et utilisaient leurs bénéfices pour acquérir un pouvoir politique. À l'époque qui précédait celle des pharaons, certains de ces titans de l'industrie devinrent probablement des rois locaux. Il est même possible que le premier pharaon soit issu de leurs rangs (Hoffman, « Before the Pharaohs », pages 44-47).

[423] Les Hyksos sont à l'origine de la cotte de mailles, la hache d'armes, l'arc composite et le char (Editors of Time-Life Books, Barbarian Tides: Time *Frame 1500-600 B.C. [Alexandria, Va. : Time-Life Books, 1987], page 31.*

[424] La moindre transaction commerciale babylonienne était consignée par écrit. De plus, les Babyloniens étaient de prodigieux épistoliers. La plupart, cependant, ne savaient ni lire ni écrire. Pour gérer leurs besoins en matière de correspondance et de commerce, ils avaient recours au scribe local. À ce propos, un peuple était à égalité avec les Babyloniens dans la course à l'alphabétisation : les Egyptiens. Pour un merveilleux récit des origines du script sumérien (et donc babylonien), cf. Denise Schmandt-Besserat, « Oneness, Twoness, Threeness: How Ancient Accountants Invented Numbers », *The Sciences, juillet/août 1987, pages 44-48. Cf. également : H. W. F. Saggs, Everyday Life in Babylonia & Assyria (New York : Dorset Press, 1965), pages 80-81 ; Samuel Noah Kramer, The*

Sumerians: Their History, Culture and Character (Chicago : University of Chicago Press, 1963), page 23 ; Time-Life Books, Age of God Kings, pages 16-21 et 37-44 et Encyclopedia Americana 8:325. Pour une brève description de la façon dont les Babyloniens simplifièrent l'écriture cunéiforme sumérienne, cf. Albertine Gaur, A History of Writing (New York : Charles Scribner's Sons, 1984, pages 17 et 66. Pour comprendre le développement parallèle de l'écriture hiératique en Égypte, cf. Morris Bierbrier, The Tomb Builders of the Pharaohs (New York : Charles Scribner's Sons, 1982), page 78.

[425] Jaynes, *Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind, page 208.*

[426] Pour une carte de l'empire babylonien à l'époque de Nabuchodonosor, cf. Wells, *Outline of History, page 184.*

[427] Jér. 52:24-29.

[428] Par exemple, Daniel, célèbre pour son passage dans la fosse aux lions, connut le succès en tant que conseiller du Roi Nabuchodonosor, dont il interprétait les rêves et à qui il apportait sa contribution en matière de politique publique. Finalement, le roi « fit de lui le dirigeant de toute la province de Babylone. » D'autres Juifs, dont Shadrach, Meshach et Abednego, obtinrent également des postes administratifs importants (Dan. 1-2).

[429] Les hébreux savaient de quoi ils

parlaient. L'Assyrie avait écrasé les dix tribus du royaume juif du nord, Israël, et déporté les survivants. C'étaient les célèbres dix tribus perdues (J. M. Roberts, *Pelican History of the World, page 126). Cela ne laissait que deux tribus dans l'état du sud, la Judée. Celles-ci seraient elles aussi déportées lors de la destruction de Jérusalem par les Babyloniens en 587 av. J.C.*

[430] Hérodote, *The Histories, trad. Aubrey de Selincourt (Harmondsworth, Middle-sex : Penguin Books, 1972), page 115.*

[431] « La prouesse au combat », dit Hérodote, était la « principale preuve de virilité » chez les Perses (Hérodote, *Histories, page 98). Je fonde cette notion d'illettrisme chez les Perses avant leur*

période de conquêtes sur la déclaration d'Hérodote - paraphrasée par de nombreux savants modernes - selon laquelle les Perses apprenaient à leurs fils « trois choses seulement : monter à cheval, se servir d'un arc et dire la vérité » (Hérodote, Histories, page 98). La lecture, l'écriture et l'arithmétique sont manifestement absents de cette liste. Les autres sources de ce portrait des Perses sont : G. B. Gray et M. Carey, « The Reign of Darius », dans Cambridge Ancient History (Cambridge : Cambridge University Press, 1969), vol. 4, The Persian Empire and the West, éd. J. B. Bury, S. A. Cook, et F. E. Adcock, pages 189-91 ; G. Buchanan, « The Foundation and Extension of the Persian Empire », dans Cambridge Ancient History 4:3-4 ; Edward Farmer et autres, Comparative History of

Civilizations in Asia (Boulder, Colo. : Westview Press, 1986), vol. 1, 10,000 B.C. to 1850, page 136 et Starr, Ancient World, pages 277-80.

[432] Pour un récit de la façon dont « les Mèdes, qui avaient été les maîtres de l'Asie au-delà de l'Halys pendant cent vingt-huit ans furent obligés de s'incliner devant la puissance de la Perse », cf. Hérodote, *Histories, page 95-96.*

[433] Le destin prit une tournure imprévue, puisque le dispositif massif de défense de la reine Nitocris contribua à la destruction des Babyloniens. Les Perses détournèrent le fleuve vers le gigantesque lac de la reine, qui était devenu un marécage. Cela abaissa le niveau du fleuve à tel point que l'armée

perse put traverser à pieds le courant habituellement puissant, grimper sur les berges et passer les portes arrière de Babylone, prenant ainsi les habitants par surprise (Hérodote, *Histories, pages 117-18).*

[434] Wells, *Outline of History, page 188.*

[435] Hérodote, *Histories, pages 379-81 ; J. M. Roberts, Pelican History of the World, page 191 et Wells, Outline of History, pages 191.*

[436] Hérodote, *Histories, pages 423-30.*

[437] Hérodote, *Histories, page 472.*

[438] Hérodote, *Histories, page 465. Les savants modernes pensent que l'armée perse était sans doute beaucoup plus réduite que ne le croyait Hérodote. Certains sont*

convaincus qu'elle était plus proche de 100 000 hommes (J. M. Roberts, Pelican History of the World, page 191). D'autres pensent qu'elle était plus proche de 250 000 (Bradford, Battle for the West, page 34). En 480 av. J.C., cependant, même cela aurait été une force immense.

[439] Hérodote, *Histories, pages 466-70.*

[440] Bradford, *Battle for the West.*

[441] Hérodote, *Histories, page 452.*

[442] Hérodote, *Histories, page 453.*

[443] Kenneth Dover, *The Greeks* (Austin, Texas : University of Texas Press, 1980), page 13.

[444] Manchester, *Arms of Krupp, pages 125-37 et 143-48, et Barraclough, Origins of Modern Germany, page 422.*

[445] Pour une analyse totalement différente de la menace barbare à travers l'histoire, mais qui étaye néanmoins les conclusions de ce chapitre, cf. Bennett Bronson, « The Role of Barbarians in the Fall of States », dans Yoffee et Cowgill, *Collapse of Ancient States, pages 196-218.*

[446] Heikal, *The Return of the Ayatollah, pages 39-40. Le Shah accepta avec empressement le marché de Staline… jusqu'à ce qu'il découvre qu'il sous-entendait d'accueillir une petite armée de conseillers et de techniciens soviétiques.*

[447] *TheNewEncyclopaediaBritannica* 1:640 donne le chiffre de dix mille. L'auteur britannique David Pryce-Jones affirme que le nombre de morts était en réalité de « plusieurs dizaines de milliers » (Pryce-Jones, « Self-Determination, Arab Style », page 43). Vingt mille est l'estimation la plus fréquemment avancée.

[448] « The Tale of the Recalcitrant Imam », *New York* Times, 25 juillet 1982, page 12. Début 1989, peu de temps après avoir acquis une réputation d'homme de paix, Arafat dit clairement qu'il pensait toujours que les querelles entre Musulmans devaient être réglées par les balles. Dans une interview à Radio Monte Carlo sur le soulèvement arabe en Israël, Arafat dit, « Si quiconque voulait faire cesser l'*Intifada* avant qu'elle n'atteigne

ses objectifs, je lui mettrai dix balles dans la poitrine » (« Arafat Unmasked - by His Own Words », *New York Post, 23 janvier 1989, page 22).*

[449] Selon Mahomet, « Je vous ai légué ce qui sera toujours un guide pour vous, si vous l'utilisez ; le Livre de Dieu et les pratiques de ma vie. » Cette déclaration et ses implications ont joué un rôle crucial dans le développement de l'Islam (Heikal, *Return of the Ayatollah, page 80).*

[450] « Je vais jeter l'effroi dans les cœurs des mécréants. Frappez donc au-dessus des cous et frappez-les sur tous les bouts des doigts. », *Le Coran, téléchargé sur la America Online's Islam Library, première publication sur le site 1996, sourate Al-Anfal, verset 12. «*

Et tuez-les, où que vous les rencontriez. » Le Coran, sourate Al-Baqara, verset 191. Dans une pétition de protestation contre ce chapitre envoyée à Atlantic Monthly Press [maison d'édition qui a publié cet ouvrage aux États-Unis (NdT)], le Ame- rican Anti-Discrimination Committee souligne que de nombreux Musulmans pensent que ce sont les paroles de Dieu, non de Mahomet, qui n'était que le porte-parole d'Allah. Le véritable orateur, souhaitent-ils souligner, est « Dieu Tout-Puissant, non pas le Prophète Mahomet, la paix soit avec lui » (« Human Rights Petition For: Civil Liberties of Nasser Ahmed. In Camera », Washington, D. C., Arab American Anti-Dicrimination Committee, 1996). « Vingt-sept campagnes militaires », Sarwat Saulat, Life of the Prophet, page 100. « Il en mena personnellement neuf », D. S.

Roberts, Islam, page 42.

[451] L'idée de guerre permanente entre le monde musulman et le monde non musulman est si profondément enracinée que l'expression qui désigne les régions non musulmanes de la planète, Dar al-Harb, signifie littéralement « La Maison de la Guerre » (Davidson, *Africa in History, page 219).*

[452] D. S. Roberts, *Islam, pages 42-43. L'interprétation citée par Roberts comme étant pratiquement universelle provient sans doute des versets 191 et 193 du chapitre du Coran intitulé Al-Baqara, où il est dit « Et tuez-les, où que vous les rencontriez; et chassez-les d'où ils vous ont chassés : l'association est plus grave que le meurtre.*

Telle est la rétribution des mécréants. Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'association et que la justice et la foi soient entièrement à Allah seul. » La « justice » aux yeux de nombreux Musulmans anciens et modernes, signifie l'imposition de la loi coranique. La « foi » est entendue comme la foi en l'Islam. Nombreux sont ceux qui voient dans ce passage un ordre donné aux croyants d'utiliser le meurtre pour imposer la loi coranique et l'Islam, puisque le meurtre est préférable à la continuité de codes et de croyances non islamiques (« association »).

[453] Canetti, *Crowds >and >Power, pages 141-42.*

[454] *Le Coran, sourate Al-Baqara, verset 25.*

[455] *Le Coran, sourate Al-Baqara, verset 42.*

[456] *Le Coran, sourate Al-Baqara, verset 83.*

[457] Un ecclésiastique musulman a cinq niveaux à passer au cours de sa carrière. Il commence comme *talib ilm* : étudiant. Puis il devient *mujitahid* : personne capable d'avoir une opinion. Puis un *mubelleg al-risala* : « un porteur de message » ; un *hojat* al-Islam : « une autorité de l'Islam » et un *Ayatollah* : un « signe de Dieu ». Le dernier niveau de l'autorité est l'*Ayatollah al-uzma* : « grand signe de Dieu » (Hei- kal, *Return of the Ayatollah, page 83).*

[458] Khomeyni, *Sayings of the Ayatollah Khomeini, page 4. Pour des déclarations semblables à celles-ci et aux suivantes, cf. Ruhollah Khomeyni, Islam and Revolution, pages 34, 48, 286, 287 et 327. Cf. également*

Shaul Bakash, The Reign of the Ayatollahs, page 234.

[459] Khomeyni, *Sayings of the Ayatollah Khomeini, page 26.*

[460] Khomeyni, *Sayingsof theAyatollah Khomeini, page 51. Certains intellectuels islamiques occidentaux sont résolus à « corriger » ce qu'ils perçoivent comme une image négative imméritée de l'Islam. Ils affirment que ceux qui « croient aux partenaires de Dieu » et qui sont si souvent maudits par Mahomet sont des païens » et non des Chrétiens. Ces savants soulignent avec raison que le Coran dit, « Ceux qui ont cru, ceux qui se sont judaïsés, les Nazaréens, et les Sabéens, quiconque d'entre eux a cru en Allah, au Jour dernier et accompli de*

bonnes œuvres, sera récompensé par son Seigneur ; il n'éprouvera aucune crainte et il ne sera jamais affligé. » (sourate Al-Baqara, verset 62). Les apologistes ignorent donc littéralement des dizaines de passages tels que les suivants : « Les Juifs di- sent : « Uzayr est fils d'Allah » et les Chrétiens disent : « Le Christ est fils d'Allah ». Telle est leur parole provenant de leurs bouches. Ils imitent le dire des mécréants avant eux. Qu'Allah les anéantisse! » (sourate At-Tauba, verset 30) ; « les croyants! Ne prenez pas pour alliés les Juifs et les Chrétiens. Allah ne guide certes pas les gens injustes. » (sourate Al-Maida, verset 51). Plus important encore, le Coran est explicite dans sa déclaration selon laquelle les Chrétiens sont, en effet, « ceux qui croient aux partenaires de Dieu » : « Ce sont, certes, des mé- créants ceux qui disent :

« En vérité, Allah c'est le Messie, fils de Marie.» Alors que le Messie a dit : « Ô enfants d'Israël, adorez Allah, mon Seigneur et votre Seigneur ». Quiconque associe à Allah (d'autres divinités) Allah lui interdit le Paradis et son refuge sera le Feu. Et pour les injustes, pas de sauveurs ! » (sourate Al-Maida, verset 72). Egalement : « Ce sont certes des mécréants, ceux qui disent : « En vérité, Allah est le troisième de trois.» Alors qu'il n'y a de divinité qu'Une Divinité Unique ! Et s'ils ne cessent de le dire, certes, un châtiment douloureux touchera les mécréants d'entre eux. » (sourate Al-Maida, verset 73).

[461] Akash, *Reign of the Ayatollahs*, page 233. Comme le dit R. K. Ramazani, titulaire de la chaire de professeur de gouvernement

et d'affaires étrangères d'Harry Flood Byrd Jr. à la University of Virginia, « Khomeyni croit que l'exportation de la révolution est obligatoire » dans l'intérêt d'« un vaste concept d'ordre mondial islamique. » Ramazani souligne que Khomeyni « rejetait l'idée même de cité [séculaire, non islamique]. En d'autres termes, dans l'ordre islamique idéal de Khomeyni il n'y aura pas de place pour le système international séculière moderne. » Khomeyni, selon les termes de Ramazani, pensait « que l'Iran est la seule nation qualifiée pour ouvrir la voie à la fondation suprême d'un gouvernement mondial. Selon les termes de Khomeyni, ' la nation iranienne doit acquérir du pouvoir et de la volonté jusqu'à ce qu'elle ait apporté l'Islam au monde entier' » (Ramazani, *Revolutionary Iran, pages 20-24).*

[462] Khomeyni, *Islam and Revolution, pages 35 et 219. Le point de vue de Khomeyni concernant le Christ sera sans doute plus clair si vous savez que la doctrine islamique standard affirme que l'Ancien et le Nouveau Testament sont de vicieuses corruptions de la parole de Dieu, et que ces perversions ont été plus tard « corrigées » par le Coran.*

[463] Indyk, « Watershed in the Middle East », page 70. Pour plus d'informations concernant la progression du fondamentalisme islamique, cf. « Islam Resumes Its March », des rédacteurs de *The Economist, réimprimé dans le* National Times, mai 1992, page 9.

[464] Esposito, *The Islamic Threat, page 8.*

[465] Platlea, « Islamic Fever », page 34 et « The Fight for African Souls ».

[466] Danziger, Himelfar et Weisenberg, « Schwarz 'Optimistic' on South Africa's Prospects ».

[467] Robert R. McMillan, éditeur du *Long Island Economic Times, « Do You Have a Stamp of Israel in Your Passport ? » Caucus Current, mai 1992, page 28.*

[468] Andrew Giarelli, « Regional Reports: Asia/Pacific ». La région du Xinjiang commande environ un sixième du territoire chinois et est la source de la majeure partie du pétrole et des métaux précieux du pays. Au dix-neuvième siècle, des révoltes musulmanes dévastèrent le Xinjiang et le

Yunnan. La révolte du Xinjiang de 1875 arracha temporairement la province au contrôle de la Chine. La révolte du Xinjiang, qui dura dix-huit ans, causa la mort d'un million de personnes et le quasi-dépeuplement des principales villes du territoire (Eberhard, *History of China, pages 301 et 304 et Anderson, Food of China, page 131). À la fin des années 1980, malgré les politiques répressives du gouvernement communiste chinois, les chefs religieux islamiques du Xinjiang, inspirés par Téhéran, défiaient à nouveau « l'autorité de l'état séculier » (Delphs, « China's Unruly Minorities », page 40). Et dans les années 1990, les choses avaient empiré.*

[469] Sumit Ganguly, « Avoiding War in Kashmir ».

[470] Esposito, *Islamic Threat, pages 11, 12, 23, 203 et 206 et « Spread of Islamic Rules ».*

[471] Shelby, « Secessions ».

[472] Holmes, « Iran's Shadow ».

[473] Selon l'Organisation Internationale du Travail des Nations Unies, des milices islamiques lourdement armées envoient des Soudanais noirs dans des camps de travaux agricoles forcés, puis envoient les femmes séduisantes et les enfants au nord, attachés les uns aux autres par des cordes autour du cou, pour devenir des gouvernantes et des concubines forcées. Pendant ce temps, les activités du Soudan ne sont pas révélées dans les médias américains grâce à des efforts onéreux du groupe de pression qu'est

la firme Pagonis & Donnelly à Washington (Ward Johnson, « Sudanese Government Wars with Populace », *New York Times, 3 avril 1993, page 22).*

[474] Makram Muhammad Ahmed, « Algeria at the Brink » ; Jacques Girardon, « A Veiled Future for Algeria » et « Will Algeria Become a Second Iran? »

[475] Stanley Reed, « Jordan and the Gulf Crisis », page 28.

[476] Marr, « The Islamic Revival », page 37.

[477] Kraven, « The Real Face of Kuwait ».

[478] McKenna, « The Subcontinental Blues ».

[479] Onaran, « Islamic Revival in Central Asia ».

[480] Alan Riding « France, Reversing Course, Fights Immigrants Refusal to Be French », *New York Times, 5 décembre 1993, pages 1 et 14. « Les jeunes gens étrangers, qui sentent fortement qu'ils n'ont pas trouvé de place dans la société française, sont les principales cibles du recrutement des fondamentalistes islamiques. 'Je m'inquiète au sujet des fondamentalistes parce que la police ne va plus dans les banlieues où règnent le crime et la drogue', explique Amina [chanteuse française d'origine tunisienne]. »*

[481] « Le fondamentalisme dans les Balkans constitue une menace directe contre la paix

européenne » (Varitsiotes, « Security in the Mediterranean and the Balkans »). Varitsiotes est le ministre de la défense de la Grèce. Pour l'histoire de l'Islam dans les Balkans, cf. Dvornik, *The Slavs in European History and Civilization*, et Zivojinovic, « Islam in the Balkans ». Dragoljub R. Zivojinovic, professeur d'histoire à l'Université de Belgrade, affirme que « les ambitions des mouvements islamiques dans les Balkans, notamment en Bosnie-Herzégovine, menacent la stabilité européenne et même mondiale. » Zivojinovic essaie de démontrer que les deux livres du président bosniaque Alija Izetbegovic, *Islamska deklaracia et Islam between East and West, sont « un exposé de l'essence politique du fondamentalisme et de sa conception du monde , une invitation à tous*

les Musulmans du monde à se réveiller et à se lever afin d'accomplir un devoir historique pour lequel ils sont prédestinés. » Zivojinovic pense que les déclarations expansionnistes d'Izetbegovic sont « proches des idées de l'Ayatollah Khomeyni »

[482] Pour en savoir plus sur la menace grandissante que représente l'Islam, cf. Krauthammer, « The Unipolar Moment » et Tim Weiner, « Blowback from the Afghan Battlefield », *New York* Times Magazine, 13 mars 1994, pages 53-55. Et pour l'adhésion presque universelle du monde islamique à un fondamentalisme largement teinté de haine envers les États-Unis après la guerre américano-iraquienne de 1991, cf. Ahmad, « A Tug Of War for Muslim's Allegiance ».

[483] L’Islam est la religion dont l’expansion est la plus rapide dans la communauté afro-américaine, avec plus d’un million d’adeptes noirs Américains (Goldman, « Mainstream Islam Rapidly Embraced by Black Americans »). Des fonds en provenance de pays tels que l’Iran, la Libye et l’Arabie Saoudite ont rendu possible une grande partie de cette expansion. En 1977, par exemple, trois princes saoudiens décidèrent de verser cinquante millions de dollars dans les quartiers noirs américains avec une contrepartie. Lorsque l’Arabie Saoudite finança une Black American Business Conference au Century Plaza Hotel de Los Angeles en 1979, Gerald E. Gray, patron de la Pan American Steel Corporation, donna ce conseil aux six cents entrepreneurs afro-américains rassemblés pour l’occasion : pour

obtenir plus d'argent des Arabes, dit-il, les noirs doivent « établir des relations non économiques [avec les intérêts islamiques]. Lorsque les Arabes tentèrent de boycotter des sociétés, nous n'avons rien dit pour les soutenir. Lorsque les Arabes ont été accusés de créer l'inflation en augmentant le prix du pétrole, nous avons eu une chance d'exprimer clairement leur position. Nous allons devoir être leur voix dans ce pays si nous voulons qu'ils prennent part à nos affaires » (Emerson, *The American House of Saud, pages 73-74). Pour une indication de la manière dont les groupes islamiques ont franchi les barrières érigées entre l'Église et l'état pour mettre en place des « programmes culturels islamiques » dans les écoles secondaires publiques des quartiers défavorisés, cf. Michael Daly, « Pal Saw the*

Route of All Evil in Sheik », New York Daily News, 23 mars 1993, pages 8 et 18.

[484] Barsky, *Al-Fuqra: Holy Warriors of Terrorism, page 1.*

[485] Michel, « Allah's G.I.s ».

[486] Darlow, *Sword of Islam.*

[487] Olmert, *Islam.*

[488] Pour en savoir plus sur les incursions iraniennes dans les Républiques d'Asie Centrale, cf. Olcott, « Central Asia's Catapult to Independence », page 108 ; Robin Wright, « Islam, Democracy and the West » ; LeCompte « Communism Confronts Islam » ; Rumer et Rumer, « Who Will Be the Next Yugoslavia? » page 37 ; Mortimer « New Ism

in the East », page 50 et Siddiqui, « The Scramble for Central Asia ».

[489] Curtin, *Cross-Cultural Trade in World History, page 107.*

[490] Telhami, « Arab Public Opinion and the Gulf War », page 443.

[491] Mackenzie, « Pitfalls in Policy on the Path to Kabul », page 11.

[492] Draper, « Visions of Turkey ».

[493] Darlow, *Sword of Islam.*

[494] Olmert, Islam.

[495] Olmert, Islam.

[496] Kanan Makiya, *Cruelty and Silence.*

Notez également la déclaration suivante de Hisham Sharabi, professeur d'histoire intellectuelle européenne et titulaire de la chaire de professeur de culture arabe d'Omar al-Mukhtar, à la Georgetown University, l'une des communautés de leaders intellectuels laïques les plus influentes de la communauté arabo-américaine : « L'opposition des séculiers au fondamentalisme islamique ne fait pas d'eux, comme les observateurs occidentaux semblent le penser, des alliés potentiellement objectif de l'Occident dans sa lutte contre le fondamentalisme islamique. Selon le point de vue séculier, l'hostilité des Occidentaux envers le fondamentalisme islamique, tout comme son hostilité envers le nationalisme arabe, découle d'intérêts impérialistes et d'objectifs hégémoniques que les

intellectuels séculiers tout comme les fondamentalistes musulmans s'engagent totalement à combattre » (Sharabi, « Modernity and Islamic Revival »).

[497] Darlow, *Sword of Islam. Cet extraordinaire documentaire, l'un des rares à avoir examiné le monde hostile des fondamentalistes islamiques, est le résultat de dix-huit mois d'enquête à Beyrouth, au Caire et en Iran.*

[498] Aziz Said, « Islamic Fundamentalism and the West ».

[499] Esposito, *Islamic Threat, pages 173 et 181.*

[500] Edward W. Said, « The Phony Islamic Threat », page 62.

[501] Esposito, *Islamic Threat, page 171.*

[502] Marr, « The Islamic Revival », pages 37 et 43-44.

[503] Hamdani, « Islamic Fundamentalism », pages 38 et 44.

[504] Khomeyni, *Sayings of the Ayatollah Khomeyni, pages 3-7, 27-28 et 31.*

[505] Dès 1983, la Chine a vendu aux Pakistanais musulmans la technologie permettant de construire des bombes atomiques de la taille d'un ballon de football. Le Pakistan, en échange, a construit les installations permettant de produire ces armes en masse et s'équipa de missiles balistiques pour les envoyer (John

Dikkenburg, « ‘Supermarket’ in the Pacific »). En 1993, il y avait des programmes actifs de développement d’armes nucléaires en Irak, en Iran, en Libye et dans d’autres états islamiques. Selon Samuel P. Huntington de la Harvard University, « un fonctionnaire iranien haut-placé a déclaré que tous les états musulmans devraient acquérir des armes nucléaires » (Huntington, « The Clash of Civilizations? »).

[506] Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Lectures on the Philosophy of World History, trad. H. B. Nisbet (Londres: Cambridge University Press, 1975), page 166.*

[507] Cité dans Tom Buckley, *Violent Neighbors: El Salvador, Central America and the United States (New York : Times Books,*

1984), page 39.

[508] Bien que les États-Unis se soient battus contre le Mexique en 1846, leurs implications impérialistes en Amérique Latine ne se développèrent pas avant la fin du dix-neuvième siècle. Le premier symbole des intérêts américains en Amérique du Sud fut la United Fruit Company, qui devint célèbre pour ses ingérences dans la politique des « républiques bananières ». En 1890, la United Fruit (alors appelée la Boston Fruit Company) n'était encore qu'une entreprise débutante qui envoyait une poignée d'employés de commerce en Jamaïque. En 1899, J. P. Morgan fit fusionner la Boston Fruit avec d'autres sociétés plus petites, défricher et assécher un demi-million d'hectares de terres d'Amérique Centrale, et

lança la machine économique géante que les Sud-Américains adoreraient bientôt détester (Buckley, *Violent Neighbors, pages 226-27).*

[509] Pour une tentative d'explication des origines historiques de la culture de la violence sud-américaine, cf. Lawrence E. Harrison, *Underdevelopment Is A State of Mind: The Latin American Case, Center for International Affairs, Harvard University (Lanham, Md. : Madison Books, 1988).*

[510] Ken C. Kotecha et Robert W. Adams, *The Corruption of Power: African Politics (Washington, D.C.: University Press of America, 1981).*

[511] Pour une brillante description de l'Afrique moderne, de sa violence, et de son agitation politique et économique, cf. David

Lamb, *The Africans, Encounters from the Sudan to the Cape.*

[512] « Huge Death Toll Feared in Burundi », *New York Times, 28 novembre 1993.*

[513] La déclaration de Mooney apparaît dans une description du Mouvement de la danse de l'esprit, une secte qui a brièvement défié la tradition indienne de violence et a rejeté la guerre (James Mooney, *The Ghost-Dance Religion and the Sioux Outbreak of 1890* [Chicago : University of Chicago Press, 1965], page 25 [Publié initialement dans le Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1892-93]). Thomas Jefferson rédigea une fougueuse défense des Indiens basée sur ses observations de

première main, extrêmement méthodiques (parmi les nombreuses réalisations de Jefferson se trouve une analyse détaillée des relations structurelles entre les langues amérindiennes). L'une des critiques que Jefferson visait était l'accusation selon laquelle les Indiens « n'ont pas d'ardeur vis-à-vis de leurs femmes ». Voici la réponse du père fondateur : « Il est vrai qu'ils [les Indiens] ne s'abandonnent pas à ces excès ni ne découvrent l'affection qui est habituelle en Europe ; mais cela n'est pas dû à un défaut de la nature mais à des manières. Leur âme est entièrement consacrée à la guerre » (de Thomas Jefferson, *Notes on Virginia, cité dans Daniel J. Boorstin, Hidden History [New York : Harper & Row, Cornelia and Michael Bessie Book, 1987], page 117). Plus récemment, des anthropologues étudiant les*

Indiens Kwakiutl du Nord-Ouest du Pacifique ont découvert que ces habitants des côtes menaient des guerres organisées destinées à exterminer ou à réduire en esclavage les clans rivaux. Seul l'arrivée de l'homme blanc les poussa à arrêter (A. W. Johnson et Earle, Evolution of Human Societies, page 164). Pour une description de la joie que procure le fait de tuer aux Indiens des Plaines, cf. Benedict, Patterns of Culture, page 106.

[514] Sans parler des massacres permanents en Algérie et de ce qui se passe au Taliban. NDE.

[515] William James, *Will, Emotion Instinct and Life's Ideals, Halvorson Dixit Recording (Newport Beach, Calif. : Books on Tape).*

[516] Programme de Biologie du

Développement de l'Institut National de la Santé des Enfants et du Développement Humain.

[517] Judith Hopper et Dick Teresi, « Sex and Violence », Penthouse USA, février 1987, page 42. L'exemple classique de ce principe est le contraste entre les Arapesh et les Mundugamor de Nouvelle Guinée mis en avant par Margaret Mead. Cf. Margaret Mead, *Male and Female: A Study of the Sexes in a Changing World* (1949 ; New York : Dell Publishing, 1968), pages 76-77, 86-88, 117 et 134-35. Cf. également le résumé des découvertes de Mead dans Hays, *From Ape to Angel, page 347.*

[518] Halim Barakat, « The Arab Family and the Challenge of Social Transformation »,

dans *Women and Family in the Middle East: New Voices of Change, éd. Elizabeth Warnock Fernea (Austin, Tex. : University of Texas Press, 1985), pages 27, 31, 32, 37 et 44.*

[519] Juliette Minces, *The House of Obedience: Women in Arab Society, trad. Michael Pallis (Londres : Zed Press, 1982), page 33 et Soraya Altorki, Women in Saudi Arabia: Ideology and Behavior among the Elite (New York : Columbia University Press, 1986), page 31.*

[520] Ibn Ishaq, *Biography of the Messenger of God, cité dans McNeill et Waldman, The Islamic World, pages 16-17.*

[521] Minces, *House of Obedience, pages 33-34. Pour un récit terrifiant du traitement des femmes dans les sociétés islamiques, cf. Jan*

Goodwin, Price of Honor: Muslim Women Lift the Veil of Silence on the Islamic World, pages 16-17.

[522] Le professeur de psychologie de l'Université du Caire, Dr Yousy Abdel Mohsen, affirme qu'une froideur semblable dans la relation entre les hommes et les femmes des villes est à l'origine d'une multiplication du nombre de meurtres en Égypte au cours des années 1980, dans lesquels des femmes supprimaient leurs maris, les poignardant jusqu'à vingt fois ou les découpant en petits morceaux « pour s'en débarrasser facilement » (Alan Cowell, « Egypt's Pain: Wives Killing Husbands », *New York Times, 23 septembre 1989, page 4).*

[523] Lila Abu-Lughod, « Bedouin Blues »,

Natural History 96, n°7 (juillet 1987) : pages 24-33.

[524] Uris passa des années à voyager et à faire des recherches pour préparer The Haj. Il employa une agrégée de recherche pour ce projet, Diane Eagle, à qui il attribue l'« accumulation de mille et un rapports brillants ». Son objectif était de placer sa fiction dans un contexte parfaitement authentique et factuel. (Cf. les remerciements et l'introduction à Leon Uris, *The Haj* [New York : Bantam Books, 1985]. Uris a également discuté de la minutie de ses recherches lors de communications personnelles avec l'auteur).

[525] Halim Barakat cite « l'étude importante sur la famille arabe » menée par

Shirabi, qui conclut que « les éléments les plus opprimés de la société arabe sont les femmes et les enfants » (Barakat, « Arab Family », dans Fernea, *Women and Family, pages 27, 31, 32, 37 et 44).*

[526] Minces, *House of Obedience, pages 29 et 35.*

[527] Barakat, « Arab Family », dans Fernea, *Women and Family, pages 27, 31, 32, 37 et 44.*

[528] E. Pagels, *Gnostic Gospels, xi-xii.*

[529] Charles Lyall, *Ancient Arab Poetry, Londres, 1930, page xxiii, cité dans Polk et Mares, Passing Brave, page 37.*

[530] Lawrence Stone, *The Family, Sex and*

Marriage in England, 1500-1800 (New York : Harper & Row, 1977), pages 161-68 ; John Cleverley et D.C. Phillips, Visions of Childhood: Influential Models from Locke to Spock (New York : Columbia University, Teachers College Press, 1986), pages 28-29 ; L. A. Sagan, « Family Ties », page 28.

[531] Les enfants élisabéthains se divertissaient de nombreuses autres façons. Ils « attrapaient des oiseaux et leur arrachaient les yeux, attachaient des bouteilles ou des boîtes de conserve à la queue des chiens, tuaient des crapauds en les mettant au bout d'un levier et en les lançant en l'air en tapant sur l'autre extrémité, lâchaient des chats de hauteurs vertigineuses pour voir s'ils atterriraient sur leurs pattes, coupaient la queue des cochons

comme trophée , faisaient exploser le corps de grenouilles vivantes en les gonflant avec une paille », et lapidaient des chiens ou les noyaient (Keith Thomas, *Man and the Natural World: A History of the Modern Sensibility [New York : Pantheon Books, 1983], page 147.*

[532] K. Thomas, *Man and the Natural World, page 144.*

[533] Stone, *England, 1500-1800 et K. Thomas, Man and the Natural World, pages 45 et 186.*

[534] Eberhard, *History of China, page 63 et Boorstin, Discoverers, page 74.*

[535] Eberhard, *History of China, page 198 ; Dennis Bloodworth et Ching Ping*

Bloodworth, The Chinese Machiavelli: 3,000 Years of Chinese Statecraft (New York : Farrar, Straus and Giroux, 1976), page 80 et Boorstin, Discoverers, page 141.

[536] Eberhard, *History of China, page 272.*

[537] D. Bloodworth et C. P. Bloodworth, *Chinese Machiavelli, page 87.*

[538] Eberhard, *History of China, pages 116-24.*

[539] Lai Po Kan, *The Ancient Chinese (1980, réimpression, Morristown, N.J. : Silver Burdett Co., 1985), page 53.*

[540] Eberhard, *History of China, page 225.*

[541] Même si Constantin vécut sa vision de

la croix en 312 et ordonna à ses soldats de porter des étendards et des boucliers frappés du symbole de la croix, il ne se déclara formellement chrétien qu'en 324 (J.M. Roberts, *Pelican History of the World, page 283).*

[542] Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, pages 44-46 et Ira M. Shiskin, « Istanbul », dans Academic American Encyclopedia 11:307.*

[543] Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire (Penguin Classics), pages 331-32 et J.M. Roberts, Pelican History of the World, page 284.*

[544] Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire* (Modern Library) 2:163-70 ; Ostrogorsky, History of the Byzantine State,

page 55 et Boorstin, Discoverers, page 568. Rome continua à avoir son propre empereur jusqu'en 476. Mais dès 410, le territoire de l'empereur se divisa en un ensemble d'« états indépendants dirigés par des chefs militaires allemands [barbares] » (Newark, Barbarians, page 50). Comme l'explique l'historien J.M. Roberts, « l'indépendance d'action [de Rome] avait disparu » (cf. J.M. Roberts, Pelican History of the World, pages 287-89 et Wells, Outline of History, page 341). Pendant ce temps, les Byzantins « s'installaient pour profiter d'une immense marge de manœuvre » (Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, page 55).*

[545] Cf. *Hammond's Historical Atlas* (New York : C. S. Hammond, 1984), carte H-9. Même les tribus barbares qui avaient

arraché quelques morceaux de l'empire reconnaissaient la prééminence de Byzance. Selon George Ostrogorsky, « Les territoires qui avaient appartenu à l'Empire romain étaient considérés comme son bien inaliénable et perpétuel, même s'ils étaient en réalité sous le contrôle des souverains allemands » (Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, page 69). À la tête de l'Empire « romain » se trouvait Byzance.*

[546] Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, page 80.*

[547] Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, pages 66-67.*

[548] Gibbon, *Roman Empire (Penguin Classics), pages 640-46.*

[549] Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, pages 83-85.*

[550] Le Calife Omar entra pour la première fois dans Byzance en 634. En 636, il écrasa l'armée byzantine au cours de la bataille de Yarmouk et poursuivit en conquérant la Syrie, en assiégeant Jérusalem et en humiliant les Perses. En 640, les Mahométans avaient pris la Mésopotamie et l'Arménie et avaient entamé la conquête de l'Égypte. En 646, ils s'étaient emparés d'Alexandrie - et donc de l'Égypte - pour de bon (Ostrogorsky, *History of the Byzantine State, pages 113-15).*

[551] Dans le Traité Naval de 1922, les États-Unis, l'Angleterre et le Japon acceptèrent une limitation stricte de la

fabrication de navires de guerre pendant dix ans ainsi que l'abandon de deux millions de tonnes de navires militaires existants ou prévus. Le Secrétaire d'Etat américain Charles Evans Hughes déclara qu'en conséquence de ce traité, « la préparation pour une guerre maritime cesse immédiatement » (Frederick Lewis Allen, *Only Yesterday: An Informal History of the 1920's* [New York : Harper & Row, Perennial Library, 1964], pages 109-10 [première publication en 1931]). Puis, en 1925, les négociateurs signèrent les Accords de Locarno, « dans lequel les puissances occidentales garantissaient leurs frontières mutuelles et promettaient de ne plus jamais déclarer une guerre liée à celles-ci. » Tout le monde pensait que Locarno était une réelle garantie de paix… sauf les Allemands. Le

Ministre des Affaires Etrangères Gustav Stresemann, qui remporta le Prix Nobel de la Paix pour sa négociation du traité, dit à ses confidents que le document offrait à l'Allemagne du temps pour se réarmer (Shirer, *20th Century Journey 1:250, 415-16).*

Mais ce ne fut pas la seule tentative de l'époque moderne pour mettre fin à la guerre par des moyens rationnels. Près de vingt ans auparavant, lors de la Conférence pour le Maintien de la Paix de La Haye de 1907, les Grandes Puissances avaient fait une tentative tout aussi futile pour éliminer la guerre par des négociations. L'accord élaboré à La Haye interdisait le lancement d'explosifs à partir de ballons, garantissait la sécurité des territoires neutres, prohibait les attaques surprises et limitait l'utilisation de mines marines. Malheureusement, ces

résolutions pleines de bonnes intentions furent incapables de ralentir l'approche de la Première Guerre Mondiale (Tuchman, *ProudTower, pages 335-36).*

[552] M. Harris, *Cannibals and Kings, page 104-8 et Marshall D. Sahlins, « Poor Man, Rich Man, Big-Man, Chief », dans Spradley et McCurdy, Conformity and Conflict, page 308.*

[553] Benedict, *Patterns of Culture, page 178, A. W. Johnson et Earle, Evolution of Human Societies, pages 168-69 et M. Harris, Cows, Pigs, Wars and Witches, pages 94-98.*

[554] James Burke, *Connections (Boston : Little, Brown and Co., 1978), page 87.*

[555] Goodall, *In the Shadow of* Man, pages 34, 171, 200-202 et 205-7 et N. M. Tanner, On

Becoming Human, pages 79-80.

[556] La capacité de la générosité à éveiller un ressentiment chez le bénéficiaire a été confirmée par des expériences de psychologie sociale effectuées aux États-Unis, en Suède et au Japon. Parmi les conclusions : « les sujets qui ont reçu une aide avaient plus tendance à apprécier le donateur si celui-ci était relativement pauvre plutôt que riche » et « les bénéficiaires ont tendance à rejeter l'aide s'ils considèrent qu'elle porte atteinte à leur amour-propre » (Raven et Rubin, *Social Psychology, pages 337-44).*

[557] « L'un des traits de caractère les plus courants chez les êtres humains, manifeste dans les types d'ordre social les plus divers,

est le désir de prestige » (Herskovits, *Economic Anthropology, page 38).*

[558] Claude Brown, « Manchild in Harlem », *New York Times Magazine, 16 septembre 1984, pages 36-41.*

[559] Seuls trois des mille défenseurs de Massada survécurent.

[560] L'un des officiers iraniens de la Brigade cosaque devint finalement chah et son fils allait devenir le Chah Muhammad Reza Pahlavi.

[561] Heikal, *Return of the Ayatollah, pages 27-30.*

[562] Heikal, *Return of the Ayatollah, page 37.*

[563] Christopher T. Rand, *Making Democracy Safe for Oil: Oilmen and the Islamic East (Boston : Little, Brown and Co., 1975), page 145.*

[564] Quinze mille officiers iraniens partirent aux États-Unis pour deux à trois ans pour s'y entraîner (Heikal, *Return of the Ayatollah, page 68).*

[565] Cf. Heikal, *Return of the Ayatollah, page 67, pour connaître le programme en sept points que les Américains donnèrent au chah, pour lui apprendre à améliorer sa popularité.*

[566] Heikal, *Return of the Ayatollah, page 165.*

[567] Heikal, *Return of* the Ayatollah, page 56 et Daniel Yergin, *The Prize: The Epic Quest for Oil, Money and Power (New York : Simon and Schuster, 1991).*

[568] Heikal, *Return of the Ayatollah, pages 58-59.*

[569] Anthony Sampson, *The Seven Sisters: The Great Oil Companies and the World They Shaped* (New York : Bantam Books, 1976, pages 140-51 et Heikal, *Return of the Ayatollah, page 63.*

[570] Heikal, *Return of the Ayatollah, pages 61-62 ; I. G. Edmonds, Allah's Oil: Mideast Petroleum (New York : Thomas Nelson, 1977), pages 114-16 et Rand, Making Democracy Safe for Oil, pages 133-39.*

[571] Heikal, *Return of the Ayatollah, pages 62-63 ; Paul Johnson, Modern Times: The World from the Twenties to the Eighties (New York : Harper & Row, Harper Colophon Books, 1985), page 491 et Edmonds, Allah's Oil, pages 116-18 et Ramazani, Revolutionary Iran, page 201.*

[572] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, pages 12-13.*

[573] Les participants à ces festivités étaient « les Rois de Norvège et de Suède, de Thaïlande et du Danemark, de Belgique et de Grèce. Le Prince Philip et la Princesse Anne vinrent de Grande-Bretagne, l'Empereur Haile Selassie et le Président Senghor du Sénégal vinrent d'Afrique, le Vice-Président Agnew des États-Unis et le Président

Podgornyï de l'Union soviétique ; le Roi Hussein et les Présidents Franjieh du Liban et Bourguiba de Tunisie (..) sans oublier les Premiers ministres français, italien et portugais » (Heikal, *Return of the Ayatollah, page 94).*

[574] En Français dans le texte. NDT.

[575] Le traiteur officiel était Maxim's de Paris. Mais si la *cuisine de Maxim's ne vous intéressait pas, le chah faisait venir gracieusement le chef de votre choix.*

[576] Heikal, *Return of the Ayatollah, pages 94-97.*

[577] Khomeyni, *Sayings of the Ayatollah Khomeini, pages 5-27.*

[578] En Français dans le texte. NDT.

[579] David Blundy et Andrew Lycett, *Quaddafi and the Libyan Revolution* (Londres : Weinenfeld and Nicholson, 1987), page 107.

[580] Blundy et Lycett, *Quaddafi and the Libyan Revolution, pages 105, 108 et 111.*

[581] En 1973, par exemple, l'embargo sur le pétrole de l'OPEC produisit une hausse époustouflante des prix du pétrole et du revenu des Libyens. Mais pendant l'année qui suivit, le taux de meurtres libyen augmenta de 55% (Blundy et Lycett, *Quaddafi and the Libyan Revolution, page 111).*

[582] Lunde, *Murder and Madness, page 32.*

Lunde est un psychiatre spécialiste des crimes à la Stanford University.

[583] Robert L. O'Connell, *Of Arms and Men: A History of War, Weapons, and Aggression* (New York : Oxford University Press, 1989) page 10.

[584] Marco Polo, *The Travels of Marco Polo (New York : Dorset Press, 1987), pages 128-29 ; David Morgan, The Mongols (New York : Basil Blackwell, 1986), page 32 ; R. P. Lister, Genghis Khan (New York : Stein and Day, 1969), pages 54-56, 128 et 213 ; J. J. Saunders, The History of the Mongol Conquests (Londres : Routledge & Kegan Paul, 1971), pages 63-64 et Chambers, Devil's Horsemen, pages 56-59.*

[585] Anderson, *The Food of China, page 58*

et Harrison E. Salisbury, War Between Russia and China (New York : W. W. Norton & co., 1969), page 18.

[586] Morgan, *Mongols, page 5 ; J. M. Roberts, Pelican History of the World, pages 364-66 et Boorstin, Discoverers, page 126.*

[587] Glubb, *A Short History of the Arab People, page 226. Tamerlan prit l'habitude d'ériger des pyramides de crânes dans les villes qu'il conquérait. Il n'avait aucun intérêt à marquer les mémoires en tant qu'homme de pitié (B. Spuler, « The Disintegration of the Caliphates in the East », dans Holt, Lambton et Lewis, Cambridge History of Islam 1:170). Comme ses ancêtres mongols deux cents ans auparavant, Tamerlan fut incité à faire ses conquêtes par*

le beau temps qui recouvrit les steppes d'une herbe généreuse et apporta des trésors d'eau dans les oasis des déserts (New Encyclopaedia Britannica 11:785).

[588] Pour en savoir plus sur la façon dont la richesse entraîne la guerre chez les Maring de Nouvelle Guinée, cf. Reader, *Man on Earth, page 44.*

[589] Dean Archer et Rosemary Gartner, *Violence and Crime in Cross-National Perspective (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1984), page 86. Les informations d'Archer sont basées sur une étude des statistiques de 110 nations sur 10 ans.*

[590] Wilson, *Sociobiology, page 144.*

[591] Konner, *Tangled* Wing, pages 119, 193-94 et 472.

[592] James M. Dabbs Jr. et Robin Morris, « Testosterone, Social Class, and Antisocial Behavior in a Sample of 4,462 Men », *Psychological Science, mai 1990, pages 209-11. Pour une vision dissidente des effets de la testostérone, cf. Marvin Harris, Our Kind: Who We Are, Where We Came from, Where We Are Going (New York : Harper & Row, 1989), pages 264-66.*

[593] Eleanor Grant, « Of Muscles and Mania », *Psychology Today, septembre 1987, page 12. Pour des extraits d'études montrant que les stéroïdes augmentent le comportement agressif chez les animaux de laboratoire, cf. Bruce Svare, « Steroid Use and Aggressive*

Behavior », Science, 2 décembre 1988, page 1227.

[594] McFarland, *Oxford Companion to Animal Behavior, page 10.*

[595] Dans un article du *Journal of Neuro-Science, cité dans le Brain / Mind Bulletin, mars 1992, page 7.*

[596] Wilson, *Sociobiology, page 124. Le même phénomène a été observé chez les femelles des ramiers, des rats et d'un certain nombre d'autres espèces. (J. Altman, Organic Foundations of Animal Behavior, page 453).*

[597] Wilson, *Sociobiology, page 139.*

[598] David Attenorough, *The Living Planet: A Portrait of the Earth (Boston : Little,*

Brown and Company), 1984, pages 156-59 ; Lon L. McClanahan, Rodolfo Rui- bal et Vaughan H. Shoemaker, « Frogs and Toads in Deserts », Scientific American, mars 1994, pages 82-88.

[599] Anne Scott Beller, *Fat & Thin: A Natural History of Obesity (New York : Farrar, Straus and Giroux, 1977), page 251.*

[600] David Holzman, « How Gray Matter Can Mend Itself », *Insight, 6 février 1989, page 51.*

[601] Le métabolisme augmente jusqu'à 30% après la prise de nourriture. La consommation d'oxygène et la température du corps grimpent. Ce phénomène est appelé action dynamique spécifique (Saul Balagura, *Hunger: A Biophysical Analysis* [New York :

Basic Books, 1973], page 94 ; Beller, *Fat & Thin, page 157). Chez les rats, la température corporelle augmente avant même que la première bouchée de nourriture n'ait été avalée (Alfred J. Rampone et Myron E. Shirasu « Temperature Changes in the Rat in Response to Feeding », Science, 17 avril 1964, pages 317-19).*

[602] Il faut environ quatre heures à l'estomac pour traiter entièrement un seul repas.

[603] Ce phénomène a été démontré de manière dramatique au cours du siège de Varsovie. Alors que les Nazis essayaient de faire mourir les Juifs de faim, les médecins juifs étudièrent avec attention les effets de la privation sur eux-mêmes et sur les

compagnons du ghetto. Ils découvrirent que le manque de nourriture entraînait une décroissance radicale de l'activité métabolique. Depuis lors, le même mécanisme a été décelé chez les personnes qui tentent de perdre du poids en réduisant leur prise de nourriture (Dr Julian Fliederbaum et autres, « Metabolic Changes in Hunger Disease », dans *Hunger Disease: Studies by the Jewish Physicians in the Warsaw Ghetto, éd. Dr Myron Winick, trad. Martah Osnos [New York : John Wiley & Sons, 1979], pages 84-121 et Beller, Fat & Thin, pages 225-26 et 251). La stratégie de réduire le métabolisme pour gérer les pénuries est universelle. Elle est même utilisée dans des organismes microscopiques tels que la daphnie, la puce d'eau (Evelyn Morholt et Paul F. Brandwein, A Sourcebook for the*

Biological Sciences [San Diego : Harcourt Brace Jovanovich, 1986], page 267).

[604] J. A. Deutsch et D. Deutsch, *Physiological Psychology (Homewood, Ill. : Dorsey Press, 1966), pages 7-11 et 26-29.*

[605] J. A. Deutsch et D. Deutsch, *Physiological Psychology, pages 186-92 et Restak, Brain, page 132.*

[606] Le flux de bénéfices issus du pétrole remonta de façon extraordinaire dans les années qui précédèrent immédiatement l'embargo de 1973. Les revenus du pétrole en Libye passèrent, par exemple, de « 1,3 milliards de dollars en 1970 à 2,3 milliards en 1973 », soit une augmentation de 77%. (Blundy et Lycett, *Quaddafi and the Libyan Revolution, page 108). Il est significatif que*

l'une des premières actions importantes du terrorisme arabe contre l'Ouest, l'assassinat d'athlètes orchestré par l'OLP aux Jeux Olympiques de Munich, ait eu lieu en 1972.

[607] Selon César, les Gaulois utilisaient l'alphabet grec pour la plupart de leurs affaires courantes, comme la tenue de leurs comptes publics ou privés. Seuls les prêtres gaulois, les druides, refusaient de livrer leurs coutumes à l'écriture, préférant transmettre leurs nombreux canons en vers de génération en génération comme une tradition uniquement orale (César, *Conquest of the Gaul, page 141).*

[608] Parmi les sujets de débat favoris des druides, l'on peut citer, par exemple, « les corps célestes et leurs mouvements, la

dimension de l'univers et de la terre, la constitution physique du monde et le pouvoir et les propriétés des Dieux » (César, *Conquest of Gaul, page 141).*

[609] César, *Conquest of Gaul, page 157.*

[610] Heikal, *Return of the Ayatollah, page 121.*

[611] Cet homme politique était Mossadegh, le Premier ministre qui avait nationalisé l'industrie pétrolière. L'histoire a été rapportée par son fils. Selon ce récit, Mossadegh en ressortit entièrement paralysé (Heikal, *Return of the Ayatollah, page 65).*

[612] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page 12 et Heikal, Return of the Ayatollah, page 121.*

[613] Khomeyni montra les premiers signes de son potentiel politique en 1941 lorsqu'il écrivit son livre *Kashf ol-Asrar. Dans ce livre, l'ecclésiastique traitait le père du chah d'usurpateur, dénigrait la légitimité du parlement, affirmait que les ministres du gouvernement étaient corrompus et déclarait que la police était d'une cruauté indescriptible ; mais le futur Ayatollah resta relativement tranquille pendant les vingt années qui suivirent. Puis, en 1962, Khomeyni explosa lorsque le gouvernement mit en place une nouvelle loi qui, entre autres, autorisait les femmes à voter. C'était, selon l'Ayatollah, un outrage à l'Islam (Bakash, Reign of the Ayatollahs, page 24 et Heikal, Return of the Ayatollah, page 86).*

[614] *Taghutis, le terme coranique à haute*

signification émotionnelle pour « tyrans », était le terme favori de l'Ayatollah pour désigner ses opposants (Heikal, Return of the Ayatollah, page 88).

[615] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, pages 86-88.*

[616] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page 4. Cf. également Shaul Bakash, « The Islamic Republic of Iran, 1979-1989 », dans Wilson Quaterly, automne 1989, pages 54-62.*

[617] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page 62.*

[618] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, pages 111-12.*

[619] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page*

111.

[620] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page 79.*

[621] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page 232.*

[622] « News of the Week in Review », 29 juillet 1988 (PBS). Cf. également le mensuel londonien *South, cité dans Sterett Pope, « Reconstruction Race », World Press Review, novembre 1988, page 44.*

[623] Bakash, *Reign of the Ayatollahs, page 235 ; Peter Scholl-Latour, Adventures in the East: Travels in the Land of Islam, trad. Ruth Hein (Stuttgart, 1983 ; New York : Bantam Books, 1988), page 151. Peter Scholl-Latour est l'ancien rédacteur en chef et éditeur du*

principal magazine allemand, Der Stern.

[624] Bakash, *Reign of* the *Ayatollahs, page 237. Les tentatives iraniennes pour répandre le fondamentalisme en URSS eurent un impact puissant. En 1988, lorsque les Azeris soviétiques descendirent dans les rues, ils portaient des portraits de l'Ayatollah (Marshall I. Goldman, « The USSR's New Class Struggle », World Monitor, février 1989, page 49).*

[625] Saburo Eguchi et Vince Sherry (producteurs), *Asia Now, 11 septembre 1993 (Seattle : KCTS ; Hawaii Public Television et NHK Tokyo) ; Leonard Davis, The Philippines: People, Poverty and Politics (New York : St. Martin's Press, 1987), page 131. Leonard Davis est conférencier au Département de*

l'administration sociale, City Polytechnic, Hong Kong. Cf. également : Bakash, Reign of the Ayatollahs, page 235 et R. J. May, « Muslim and Trial Filipinos », dans The Philippines after Marcos, de Ronald James May et Francisco Nemenzo (New York : St. Martin's Press, 1985), page 120. Le Front de Libération National Moro a plusieurs factions. Certaines penchent vers le fondamentalisme islamique. D'autres semblent favoriser l'approche révolutionnaire islamique plus séculière de Kadhafi en Libye ou de Saddam Hussein en Irak. Le Front de Libération National Moro a reçu un important soutien de la part d'un certain nombre d'états islamiques, dont la Libye et l'Arabie Saoudite. Pour un portrait détaillé des Moros, cf. May, « Muslim and Tribal Filipinos », pages 110-29. Pour un

exemple de la violence parrainée par les Iraniens contre les régimes islamiques proches de l'Iran, cf. Ihsan A. Hijazi, « Pro-Iranian Terror Groups Targeting Saudi Envoys », New York Times, 6 janvier 198, sec. 1, page 15.

[626] Thierry Lalevee, « Tehran's New Allies in Africa », *World Press Review, septembre 1993, pages 20-21. (Publié initialement dans la publication destinée aux arabes Arabies [Paris].)*

[627] Suite de *Alice au pays des merveilles de Lewis Caroll*

[628] Tuchman, *Proud Tower, page 63.*

[629] La source de la majeure partie des statistiques de ce chapitre sont extraits de

Paul Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers: Economic Change and Military Conflict from 1500 to 2000 (New York : Random House, 1987).*

[630] Paul Kennedy, « The (Relative) Decline of America », *Atlantic, août 1987, page 34.*

[631] En fait, les Chinois et les Indiens mirent au point la toile de coton bien avant les Anglais, qui comprirent alors comment produire à la chaîne ce que les Asiatiques avaient fabriqué à la main

[632] Curtin, *Cross-Cultural Trade In World History, page 252.*

[633] Rosalind Williams, « Reindustrialization Past and Present », *Technology Review, novembre/décembre*

1982, pages 449-50.

[634] La première locomotive à fonctionner commercialement aux États-Unis, le « Stourbridge Lion », avait été fabriquée en Angleterre. Il en était de même pour le moteur du navire à vapeur du héros de l'industrie américaine, Robert Fulton, le *Clermont* (Harry Edward Neal, From Spinning Wheel to Spacecraft: The Story of the Industrial Revolution *[New York : Julian Messner, 1965], pages 59 et 73 ; Bryan Morgan, Early Trains [Londres : Camden House Books, n. d.], page 19 ; H. Phi- lip Spratt, « The Marine Steam-Engine », dans A History of Technology, éd. Charles Singer et autres [Oxford : Oxford University Press, 1958], vol. 5, The Late Nine- teenth Century, c. 1850 to c. 1900, page 143). Les entreprises*

britanniques construi- sirent des lignes de chemin de fer complètes au Canada, en France, en Jamaïque, en Guyane, en Argentine, au Kenya, en Ouganda et dans de nombreux autres pays (B. Morgan, Early Trains, page 39 ; Edward A. Haine, Seven Railroads [Cran- bury, N. J. : A. S. Barnes & Co., 1979], pages 24-27, 81, 83 et 147-69 et S. Nock, The Dawn of World Railways, 1800-1850 [New York : Macmillan, 1972], pages 2-5 et 121-125). Ils supervisèrent la construction de cinq lignes de chemin de fer au Japon (Beasley, Meiji Restoration, page 356). Des ingénieurs britanniques jouèrent même un rôle crucial dans le développement de nouvelles technologies du che- min de fer pour les Allemands et les Autrichiens (C. Hamilton Ellis, « The Development of Railway Engineering », dans Singer et autres,

History of Technology 5:238).

[635] L'Inde importa un million de mètres de tissu de coton en 1814. En 1870, ce chiffre atteignit 995 millions. De nombreux tisserands indiens ne purent pas concurrencer ce tissu fabriqué à la chaîne, moins onéreux et de meilleure qualité, et cessèrent peu à peu d'exercer ce métier (Kennedy, *Great Powers, page 148).*

[636] Pour plus d'informations sur le rôle de la technologie de la vapeur dans la domination britannique des transports maritimes, cf. Curtin, *Cross-Cultural Trade in World History, page 252.*

[637] Neal, *From Spinning Wheel to Spacecraft, page 36.*

[638] Le System Dynamics National Model du MIT, une approche informatisée de la macroéconomie, donne un aperçu explicite de la façon dont un pays qui est au sommet de la crête d'une nouvelle vague technologique trace son chemin vers le pouvoir. Pour une description du système et de ses implications historiques, cf. Nathaniel J. Maas et Peter M. Senge, « Reindustrialization: Aiming at the Right Targets », *Technology Review, août/septembre 1981, pages 56-65.*

[639] Pour un aperçu détaillé de l'implacable barrière de la malaria que rencontrèrent les Européens, cf. Sanche de Gramont, *The Strong Brown God: The Story of the Niger River* (Boston : Houghton Mifflin Co., 1976), pages 161-73, 195-200. Cf.

également Curtin, *Cross-Cultural Trade in World History, pages 15 et 57.*

[640] Burke, *Connections, pages 204-7.*

[641] Burke, *Connections, page 78 ; James Burke, The Day the Universe Changed (Boston : Little, Brown and Co., 1986), pages 282-89 et Boorstin, Discoverers, pages 679-84.*

[642] Burke, *Day the Universe Changed, page 277.*

[643] Ce n'est pas que l'Angleterre soit totalement dépourvue d'entrepreneurs et d'inventeurs. Swan, par exemple, inventa une ampoule incandescente très tôt et Henry Wilde produisait des dynamos à une vitesse respectable. Mais avec leurs nobles rythmes

anglais, ces hommes de l'ancienne génération n'avaient aucune chance. Swan, par exemple, pensait qu'il serait déloyal de breveter ses inventions. Il s'assura également que chaque ampoule qu'il produisait était calibrée individuellement en fonction des caractéristiques de son filament avant de sortir de l'usine. Les Américains et les Allemands n'étaient pas ralentis par de telles subtilités. Edison, par exemple, faisait breveter presque tout ce que lui ou ses employés pouvaient inventer et il réussissait à vendre quatre-vingt mille ampoules dans les quinze mois qui suivaient leur mise sur le marché.

[644] Neal, *From Spinning Wheel to Spacecraft, pages 92-93.*

[645] Les sources de l'histoire du développement commercial de l'électricité sont : C. Mackechnie Jarvis, « The Generation of Electricity », dans Singer et autres, *History of Technology* 5:184-99 ; C. Mackechnie Jarvis, « The Distribution and Utilization of Electricity », dans Singer et autres, *History of Technology* 5:211-16 ; A. Stoxers, « The Stationary Steam Engine - 1830-1900 », dans Singer et autres, *History of Technology* 5:133-34.

[646] Williams, « Reindustrialization Past and Present », page 50.

[647] Williams, « Reindustrialization Past and Present », page 50.

[648] Mule-jenny : métier employé au XIXe

s. dans le filage du coton, inventé par Samuel Crompton, NDT.

[649] Cunard : Compagnie maritime anglaise à qui appartenait entre autres le célèbre paquebot Lusitania, NDT.

[650] Tuchman, *Proud Tower, page 356.*

[651] Williams, « Reindustrialization Past and Present », page 54.

[652] Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers, page 211.*

[653] Steven Greenhouse, « Germany=#1 Exporter », *New York Times, 6 octobre 1988, sec. D.*

[654] Kennedy, « The (Relative) Decline of

America », page 30

[655] Inutile de dire que ce penchant pour les dettes a fait dégringoler les États-Unis de son ancienne position de plus grande puissance prêteuse du monde. En 1988, le pays qui avait atteint le sommet de la pyramide était le Japon (Swaminathan S. Anklesaria Aiyar, « The Power Passes », *World Press Review, octobre 1988, page 55 [Publié initialement dans Indian Express {New Dehli}]).*

[656] Mayo Mohs, « I.Q.: New Research Shows That the Japanese Outperform All Other in Intelligence Tests. Are They Really Smarter? » *Discover, septembre 1982, page 22.*

[657] Bell Labs, entreprise américaine créée

en 1925 (suite aux recherches de Alexander Graham Bell) , spécialiste des technologies de la communication.

[658] Radio Corporation of America, fondée en 1919, spécialisée dans la communication sans fil.

[659] Ampex, entreprise américaine créée en 1944 qui fabriqua le premier enregistreur audio en 1948 et le premier magnétoscope en 1956

[660] Adam Smith, « Adam Smith's Money World », 2 novembre 1987, n° 408 (Educational Broadcasting Cos.).

[661] Selon le *New York Times*, la plupart des entreprises américaines « ne faisaient que des recherches de base, attendant des aides

gouvernementales à la recherche ou se contentant de tâter le terrain . [L]es entreprises rechignaient à s'engager dans des efforts à long-terme qui transforment de nouvelles technologies en produits. » Pendant ce temps, les Japonais avaient réuni un consortium de quarante-cinq entreprises et s'étaient lancés avec enthousiasme dans le développement de nouveaux produits. Cependant, les États-Unis furent recalés car les directeurs des sociétés n'étaient pas intéressés par des projets qui ne promettaient pas de bénéfices immédiats. Leur moyen le plus simple de gagner de l'argent facilement avec les supraconducteurs était de signer un contrat juteux de défense liée aux supraconducteurs. Mais, comme le dit John A. Alic, qui dirigea une étude de la commercialisation des

supraconducteurs pour le Office of Technology Assessment, « Il faut du temps pour faire passer la technologie du secteur militaire au secteur commercial, et nous ne disposons plus de ce temps » (Andrew Pollack, « U.S Reported Trailing Japan in the Superconductor Race », *New York Times, 16 octobre 1988).*

[662] Ira C. Magaziner, *The Silent War* (New York : Random House, 1989), pages 201-30. Pour en savoir plus sur les progrès des Japonais en matière de commercialisation des technologies solaires, cf. Tatsuya Anzai, « Will the Market for Solar Cells Ever Heat Up? » *Tokyo Business, octobre 1993, pages 48-50.*

[663] John Naisbitt, dans *Megatrends, fait la*

même remarque. Il note que le taux de croissance des États-Unis traîne derrière celui du Japon depuis de nombreuses années. À long terme, explique-t-il, cette lenteur dans la course économique peut être mortelle. Naisbitt affirme, « Le Royaume-Uni, en ayant une croissance de seulement 1% de moins que la France, l'Allemagne et les États-Unis, a réussi en quelques générations à passer du statut de société la plus riche de la terre à celui de membre relativement pauvre du Marché commun » (Naisbitt, Mega- trends, pages58-59).

[664] Williams, « Reindustrialization Past and Present » page 50.

[665] Tuchman, *ProudTower, pages 37-38.*

[666] Theodore H. White, *America in Search*

of Itself: The Making of the President, 1956-1980 (New York : Harper & Row, Cornelia and Michael Bessie Book, 1982), page 258.

[667] Ce chiffre provient du mémo de Caddell (White, *America in Search of Itself), page 258.*

[668] Louis Harris, *Inside America (New York : Vintage Books, 1987), page 33.*

[669] Allan Bloom, *The Closing of the American Mind* (New York : Simon and Schuster, 1987), page 74.

[670] A. Bloom, *Closing of the American Mind, page 79.*

[671] « The Culture of Apathy », *New Republic, 8 février 1988, pages 7-8.*

[672] FCC : Federal Communications Commission (Commission fédérale des communications), haute autorité de l'audiovisuel, équivalent du CSA en France, NDT.

[673] Pussy : mot désignant le sexe féminin, équivalent de « minou », NDT.

[674] Je peux décrire la campagne menée contre l'industrie du disque grâce à mon expérience personnelle. En tant que co-fondateur d'un groupe appelé Music in Action, j'ai mené une bataille contre la censure musicale, et ai gardé des dossiers détaillés des évolutions qui ont lieu dans ce domaine, ayant été fréquemment invité à donner des interviews à ce sujet par des journalistes de la presse papier, de la radio

et de la télévision.

[675] Moira McCormick, « VSDA Applauds As Ill. Gov. Amends Antiobscenity Bill », *Billboard, 20 février 1988, page 43.*

[676] Loi relative à la protection de l'enfance et à l'application des lois sur l'obscénité, NDT.

[677] L'auteur fut l'un des chefs de file de la lutte contre cette législation insidieuse, qui est aujourd'hui la loi du pays.

[678] Bradford, *Hannibal, page 94.*

[679] Les victimes étrangères infortunées étaient deux Grecs et deux Gaulois (Bradford, *Hannibal, pages 123-24).*

[680] Pour plus d'informations sur de nombreuses autres expériences de ce type, cf. : Berkowitz, *Aggression, pages 4, 7, 8, 19, 22, 34, 41 et 42 ; Hilgard, Psychology in America, page 371-72 ; Wilson, Sociobiology, page 123 et Ulrich et Azrin, « Reflexive Fighting In Response to Aversive Stimulation », page 518.*

[681] Ulrich et Azrin, « Reflexive Fighting », pages 511-20, particulièrement page 516.

[682] Goodall, « Life and Death at Gombe », pages 598-99. Goodal affirme que le fait de choisir un bouc émissaire est également courant chez les macaques rhésus, les babouins, les vervets et les langurs (Van Lawick-Goodall, « A Preliminary Report on Expressive Movements and Communication

in the Gombe Stream Chimpanzees », page 332).

[683] Dollard et autres, *Frustration and Aggression, page 31 ; Altemeyer, « Marching in Step », page 35 et Raven et Rubin, Social Psychology, pages 271-73.*

[684] Salisbury, *War between Russia and China, page 184.*

[685] Ces huit pays, l'Albanie, la Bulgarie, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne de l'Est, la Hongrie, la Pologne, la Roumanie et la Yougoslavie, tombèrent sous le contrôle de gouvernements communistes entre 1944 et 1949.

[686] Note manquante.

[687] P. Johnson, *Modern Times et Kirk Gentry, J. Edgar Hoover: The Man and the Secrets (New York : W. W. Norton & Co., 1991).*

[688] Manchester, *Glory and the Dream, pages 520-30 et 700-718.*

[689] Manchester, *Glory and the Dream, pages 406-10 et 531.*

[690] Note manquante

[691] Ira M. Sheskin, « Suez Canal », dans *Academic American Encyclopedia, 18:324.*

[692] Yergin, *Prize et P. Johnson, Modern Times, pages 491-93.*

[693] White, *America in Search of Itself,*

pages 86-93.

[694] Le Président Dwight D. Eisenhower limita sa réponse à un approvisionnement en nourriture et en médicaments pour les Hongrois, et à l'envoi de protestations au Premier Ministre soviétique, Bulganin (Manchester, *Glory and the Dream, page 765).*

[695] Manchester, *Glory and the Dream, pages 764-65.*

[696] Quelques mois après la crise de Suez, Nasser exploitait ce prestige pour comploter le renversement des gouvernements de la Libye, de l'Arabie Saoudite et de l'Irak (White, *America in Search of Itself, page 93).*

[697] Shig Fujita, « Japan's CD Imports Top

Exports », *Billboard, 29 octobre 1988, page 86.*

[698] Tiré d'un discours de Michael Eisner, président du conseil d'administration et directeur général de la Walt Disney Company, prononcé en mai 1988 devant le World Council of Affairs. Eisner a souligné le fait que l'industrie du divertissement produisait un excédent commercial largement supérieur à celui de l'industrie informatique même. Le divertissement était notre deuxième plus grosse exportation, l'informatique, la treizième.

[699] De Waal, *Chimpanzee Politics, pages 23-26.*

[700] De Waal, *Chimpanzee Politics, page 121.*

[701] De Waal, *Chimpanzee Politics, pages 91-108 et 116-21.*

[702] Manchester, *Glory and the Dream, page 6.*

[703] Manchester, *Glory and the Dream, pages 173-76.*

[704] P. Johnson, *Modern Times, page 394 ; Manchester, Glory and the Dream, page 251 ; Louis L. Snyder, « Pearl Harbor », dans Academic American Encyclopedia 15:126 et Ashley Brown, Modern Warfare: From 1939 to the Present Day (New York : Crescent Books, 1986), page 49.*

[705] Pour connaître certaines des raisons biologiques de ce phénomène, voir le

chapitre précédent.

[706] Ladislas Farago et Andrew Sinclair, *Royal Web: The Story of Princess Victoria and Frederick of Prussia* (New York : McGraw-Hill Book Co., 1982), page 22. La description que font Farago et Sinclair de la Prusse du dix-neuvième siècle, ma principale source pour l'histoire de Bismarck, s'appuie largement sur les documents privés des protagonistes des événements de l'époque, documents en possession de la Princesse de Hesse, du marquis de Salisbury et de la famille royale britannique.

[707] Barraclough, *Origins of Modern Germany, page 421 et H. W. Koch, A History of Prussia (New York : Dorset Press, 1978), page 241. Cette nouvelle prospérité*

allemande fut pour Bismarck ce qu'est l'eau pour un poisson. Ce fils d'aristocrate apparut sur la scène pan allemande en 1851 en tant que ministre prussien de la Confédération allemande. L'explosion de richesses de la Prusse avait commencé l'année précédente seulement. La prospérité prussienne s'accrut constamment jusqu'à la dépression européenne de 1873. Pendant ces vingt-deux années, Bismarck accéda au poste de Premier ministre de la Prusse, s'empara fermement des rênes de l'état, vainquit la France et unifia l'Allemagne.

[708] Farago et Sinclair, *Royal Web, page 85.*

[709] Farago et Sinclair, *Royal Web, pages 87-88 et 120.*

[710] Manchester, *Arms of Krupp, page 131.*

[711] Farago et Sinclair, *Royal Web, page 156.*

[712] Farago et Sinclair, *Royal Web, pages 87, 100-101, 137-38 et 182.*

[713] Farago et Sinclair, *Royal Web, pages 171-77.*

[714] Pour une liste des « avantages » militaires qui convainquirent le monde de l'invincibilité de la France, cf. Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers, page 186.*

[715] Louis Napoléon lutta avec une armée de seulement 104 000 hommes. Les Allemands, eux, avaient mobilisé 1 183 000 hommes et en avaient envoyé 400 000 sur le front français (Manchester, *Arms of Krupp,*

pages 127 et 136).

[716] En Français dans le texte. NDT.

[717] Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers, page 186 et Farago et Sinclair, Royal Web, page 175.*

[718] Manchester, *Arms of Krupp, page 131.*

[719] Manchester, *Arms of Krupp, pages 125-37 et Barraclough, Origins of Modern Germany, page 422.*

[720] William Shawcross, *The Quality of Mercy: Cambodia, Holocaust and Modern Conscience (New York : Simon and Schuster, 1984), pages 18, 20, 21, 26-27, 32, 40-43, 51 et 52.*

[721] Shawcross, *Quality of Mercy, page 110.*

[722] Shawcross, *Quality of Mercy, page 53.*

[723] Ne vous consolez pas avec la pensée réconfortante que Pol Pot et les Khmers Rouges se sont envolés. En 1994, ils montaient de nouvelles attaques militaires dans une tentative de reprise du pouvoir. Pendant les années qui ont suivi leur expulsion par les Vietnamiens, les partisans de Pol Pot ont continué à contrôler les camps de réfugiés de la frontière thaïlandaise. Ils y maintinrent prisonniers des dizaines de milliers de réfugiés. Bien que les organisations humanitaires internationales fournissent la nourriture et les médicaments qui permettaient de garder ces réfugiés en vie, les Khmers Rouges ont

souvent refusé de laisser entrer les envoyés des organismes humanitaires pour procéder à des inspections. Pour une bonne raison : les Khmers Rouges se servaient des habitants du camp comme d'une main d'œuvre réduite à l'esclavage, tuant ou punissant les réfugiés qui émettaient la moindre objection. Pendant ce temps, les Khmers Rouges avaient encore un siège à l'ONU, un cabinet gouvernemental dirigé par ceux-là même qui avaient organisé l'holocauste cambodgien et attendaient que les Vietnamiens retirent leurs troupes. Après le retrait, les Khmers Rouges voulaient revenir au pouvoir. De plus, ils s'attendaient à être soutenus dans cet objectif par la Chine, les États-Unis et la plupart des pays du Sud-est asiatique (« The Second Coming of Pol Pot: Fears of a Return to Killing Fields », *World Press Review,*

octobre 1988, page 25-28 [Publié initialement dans Asiaweek, (Hong Kong)] ; Keith Richburg, « Back to Vietnam », Foreign Affairs, automne 1991, pages 111-32 et Asia Now, KCTS, Seattle, Hawaii Public Television et NHK Tokyo, 7 mai 1994).

[724] Morse, *Behavioral Mechanisms in Ecology, page 78.*

[725] Morse, *Behavioral Mechanisms in Ecology, page 87.*

[726] L'anthropologue E. N. Anderson considère cela comme un mécanisme fondamental sous-jacent à la créativité humaine. Il dit, « Nous savons grâce à l'expérience moderne que les personnes qui vivent dans le besoin ne tentent pas de nouvelles expériences : ils ne peuvent pas se

le permettre. Les riches innovent beaucoup plus que les pauvres . La nécessité n'est pas la mère de l'invention. » Anderson poursuit en démontrant comment les périodes d'abondance peuvent avoir amené les Chinois, en 6000 av. J.C., aux expériences qui ont entraîné le passage de la chasse et de la cueillette à l'agriculture (Anderson, *Food of China, pages 13-14). La transformation d'un être humain en conservateur peut en effet être déclenchée par une modification de l'équilibre de ses substances chimiques internes. Selon une étude menée par Marvin Zucherman, psychologue de la University of Delaware à Newark, Delaware, les êtres humains qui recherchent l'aventure ont de faibles taux de monoamine-oxydase et de DBH, et des taux élevés d'hormones gonadiques (dont fait partie la testostérone).*

L'étude implique que les humains qui évitent la nouveauté possèdent la combinaison chimique inverse (Rick Weiss, « How Dare We: Scientists Seek the Sources of Risk-taking Behavior », Science News, 25 juillet 1987, pages 57-59.

[727] Kennedy, *The Rise and Fall of the Great Powers, page 12.*

[728] Les luddites étaient un groupe d'artisans britanniques qui, entre 1811 et 1816, organisèrent des émeutes en vue de détruire les nouvelles machines utilisées dans l'industrie textile. Ces émeutes ne cessèrent définitivement que lorsque l'Angleterre retrouva sa prospérité, dans les années vingt. (NDT)

[729] En tant que conseiller en publicité de

plusieurs rock stars du début des années soixante-dix, j'ai donné exactement ce conseil. J'ai répété ce message lors d'intervention dans divers symposiums de l'industrie du disque.

[730] Elizabeth Stark, « Mom and Dad: The Great American Heroes », *Psychology Today, mai 1986, pages 12-13.*

[731] Birnbach, auteur de *The Preppie Handbook, me transmit ses impressions abasourdies lors d'une conversation téléphonique qui se tint après son retour de ce voyage d'étude. Ses observations furent étayées par l'enquête annuelle menée par le Cooperative Institutional Research Program de la University of California auprès de 300 000 étudiants de première année. Selon cette*

enquête, de 1976 à 1986, le nombre d'étudiants qui affirmèrent que l'une des principales raisons qui les poussaient à suivre des cours à l'université était « d'avoir une très bonne situation financière », avait augmenté de 30%. Le nombre d'étudiants dont la matière principale était le commerce avait doublé depuis 1966. Et les étudiants évitaient les arts et les sciences dans leur quête de la matière qui leur rapporterait le revenu maximum avec le minimum d'années passées à étudier (Paul Chance, « The One Who Has the Most Toys When He Dies, Wins », Psychology Today, mai 1987, page 54).

[732] Pour un portrait des étudiants des années cinquante étonnamment semblable à ce que vit Birnbach sur un campus des années quatre-vingt, cf. Manchester, Glory

and the Dream, pages 576-79.

[733] Ce chiffre apparaît dans une analyse du sociologue Robert W. Suchner, de la Northern Illinois University, qui a étudié les résultats d'enquêtes nationales menées auprès de 5 400 étudiants de second cycle (Richard Camer, « Science and Religion: Divided We Stand ? », *Psychology Today, juin 1987, page 61.*

[734] Les électeurs américains conservateurs sont près de deux fois et demi plus nombreux que les libéraux. Alors que 39% d'entre eux se disent conservateurs, seuls 16% portent l'étiquette des libéraux (L. Harris, *Inside America, page 297).*

[735] En 1986, 53% des Américains de moins de trente ans étaient républicains et

seulement 47% étaient démocrates (L. Harris, *Inside America, page 298).*

[736] Fred Barnes, « The GOP Lives: Right Back », *New Republic, 5 juillet 1993, page 19.*

[737] En 1977, 40% des mères ayant des enfants de moins de six ans avaient un emploi (Folbre, *U.S. Economy, graphique 1).*

[738] U.S. Bureau of the Census, *Statistical Abstract of the United States: 1988, 108e éd., page 166 ; Michael E. Porter, « Why U.S. Business is Falling Behind », Fortune, 28 avril 1986, page 255. Michael E. Porter est professeur à Harvard et ancien membre de la Commission on Industrial Competitiveness du Président Reagan.*

[739] Pour une courte histoire du déficit

commercial américain, cf. Thomas Ferguson et Joel Rogers, « The Reagan Victory: Corporate Coalitions in the 1980 Campaign », dans *The Hidden Election: Politics and Economics in the 1980 Presidential Campaign, éd. Thomas Ferguson et Joel Rogers (New York : Pantheon Books, 1981), page 10.*

[740] Porter, « U.S. Business Is Falling Behind », page 258 et U.S. Bureau of the Census, *Statistical Abstract of the United States: 1988, 108e éd., graphique 647. Pour en savoir plus sur la baisse des salaires en 1980 et en 1989, cf. Peter Passell, « America's Position in the Economic Race: What the Numbers Show and Conceal », New York Times, 4 mars 1990, sec. E4-5.*

[741] Le taux de suicide chez les jeunes aux États-Unis augmenta brusquement dans les années soixante-dix et atteignit un niveau record en 1980. Cf. Constance Holden, « Youth Suicide: New Research Focuses on a Growing Social Problem », Science, 22 août 1986, page 839. Cf. également David Gelman et autres, « Depression », Newsweek, 4 mai 1987, page 48.

[742] Porter, « Why U.S. Business Is Falling Behind », page 258.

[743] Alfred E. Eckes, « Trading American Interests », *Foreign Affairs, automne 1992, page 152.*

[744] Le taux de suicide chez les jeunes aux États-Unis augmenta brusquement dans les

années soixante-dix et atteignit un niveau record en 1980. Cf. Constance Holden, « Youth Suicide: New Research Focuses on a Growing Social Problem », *Science, 22 août 1986, page 839. Cf. également David Gelman et autres, « Depression », Newsweek, 4 mai 1987, page 48.*

[745] Lefcourt, *Locus on Control, pages 8-18 ; Miller, Rosellini et Seligman, « Learned Helplessness and Depression », page 104-30 ; Franklin, Molecules of the Mind, page 131-33 ; L. A. Sagan, « Family Ties », page 28 ; Goleman, Vital Lies, Simple Truths, page 38 ; Restak, Brain, page 167-69 et Restak, Mind, page 152.*

[746] Goleman, *Vital Lies, Simple Truths, pages 34-36.*

[747] Sabine Delanglade et Renaud Belleville, « Competitive Does Not Mean Cheap », *World Press Review, octobre 1988, page 31. (Publié initialement dans L'Express.) Il s'agit d'une interview d'Akio Morita, de Sony.*

[748] Azby Brown, « Japan's Moonhouse », *Omni, juillet 1989, page 17.*

[749] Francis Narin et J. Davidson Frame, « The Growth of Japanese Science and Technology », *Science, 11 août 1989, pages 600-605.*

[750] *The 1987 Information Please Almanac* (Boston, Houghton Mifflin Co., 1987), page 134.

[751] *1987 Information Please Almanac, pages 144-284.*

[752] Anderson, *Food of China, pages 69-70.*

[753] Anderson, *Food of China, pages 65, 70, 71.*

[754] Eberhard, *History of China, page 255.*

[755] Ces géants maritimes étaient propulsés par deux cents hommes qui actionnaient une trépigneuse. Ils avaient une hauteur de plus de vingt mètres, étaient extraordinairement faciles à manœuvrer et avaient souvent des béliers sur leurs proues (Robert Temple, *The Genius of China: 3,000 Years of Science, Discovery, and Invention [New York : Simon and Schuster, 1987], pages*

192-94).

[756] Boorstin, *Discoverers, pages 56-64 ; D. Bloodworth et C. P. Bloodworth, Chinese Machiavelli, pages 263-64.*

[757] Breuer, *Columbus Was Chinese, page 166 et Eberhard, History of China, page 272. Selon Robert Temple, « En Chine des canons en fonte étaient produits avant même que l'Europe ne sache fabriquer de la fonte » (Temple, Genius of China, page 246).*

[758] Eberhard, *History of China, page 267 ; Boorstin, Discoverers, page 191 ; Kennedy, The Rise and Fall of the Great Powers, pages 6-7 ; D Bloodworth et C. P. Bloodworth, Chinese Machiavelli, pages 263-64 et Breuer, Columbus Was Chinese, page 51.*

[759] Curtin, *Cross-Cultural Trade in World History, pages 125-27 ; Boorstin, Discoverers, page 199 et Kennedy, The Rise and Fall of the Great Powers, page 7.*

[760] L'un des critiques chinois de cette politique mal conçue appliquée au seizième siècle, Chang Han, écrivit alors, « Les responsables des questions économiques de l'état (..) ignorent les bénéfices engendrés par le commerce maritime. Comment peuvent-ils être aussi aveugles ? » (Anderson, *Food of China, page 87).*

[761] D. Bloodworth et C. P. Bloodworth, *Chinese Machiavelli, page 261.*

[762] Beasley, *Meiji Restoration, page 75.*

[763] Même l’humiliation de la guerre ne brisa pas le sentiment de supériorité des Chinois. Les Mandchous envahirent Pékin en 1644 et, en 1683, ils avaient soumis toute la Chine Ces barbares installèrent leur propre dynastie sur le trône impérial. Renforçant malgré eux la notion chinoise de suprématie culturelle et technologique, les Mandchous adoptèrent le système de gouvernement chinois et de nombreuses autres pratiques chinoises. Ils régnèrent avec l’ancienne structure bureaucratique chinoise. Ils s’assurèrent la coopération de l’élite chinoise. Ils devinrent, à de nombreux égards, plus chinois que leurs nouveaux sujets. Cela n’était pas surprenant, puisque même lors de leurs premières conquêtes, les Mandchous avaient exploité la sagesse de conseillers chinois (D. Bloodworth et C. P.

Bloodworth, *Chinese Machiavelli, pages 269-71 et Eberhard, History of China, pages 278-81).*

[764] Eberhard, *History of China, pages 299-300 et Curtin, Cross-Cultural Trade , pages 243-44.*

[765] William J. Duiker, *Cultures in Collision: The Boxer Rebellion (San Rafael, Calif. : Presidio Press, 1978), pages 19-25 ; Immanuel D. Y. Hsu, The Rise of Modern China (New York : Oxford University Press, 1975), pages 426-28 et Reischauer, Japan, Past and Present, page 138.*

[766] Duiker, *Cultures in Collision, page 150 et Hsu, Rise of Modern China, page 490.*

[767] Cf. James H. Humphrey et Joy N.

Humphrey, « Stress in Childhood », dans Selye, *Selye's Guide to Stress Research 3:136-63, pour un exemple typique d'éducateurs qui craignent la compétition et le stress dans les salles de classe.*

[768] Pelletier, « Stress », in Selye, *Selye's Guide to Stress Research, 3:49.*

[769] Edward A. Kravitz, « Hormonal Control of Behavior: Amines and the Biasing of Behavioral Output in Lobsters », *Science, 30 septembre 1988, page 1179.*

[770] Sharon Begley et Louise Lief, « The Way We Were », *Newsweek, 10 novembre 1986, pages 62-72.*

[771] Ornstein et Sobel, *Healing Brain, pages 164-65.*

[772] Sapolsky, « Lessons of the Serengeti », pages 38-42.

[773] Lefcourt, *Locus of Control, page 108.*

[774] Hans Selye, *Stress without Distress* (New York : New American Library, 1975), pages 19-20. D'autres auteurs ont également reconnu qu'un peu de stress est bénéfique. Kenneth R. Pelletier, du Langley Neuropsychiatric Institute, dit, « Il est tout à fait clair que le stress en lui-même n'est pas destructeur, et est souvent, au contraire, extrêmement bénéfique » (Pelletier, « Stress », dans Selye, *Selye's Guide to Stress Research* 3:48-49). Jack C. Horn et Jeff Meer, deux rédacteurs de *Psychology Today, l'affirment succinctement ainsi : « L'on rouille plus vite en étant inutilisé que l'on ne s'use en étant*

trop utilisé » (Jack C. Horn et Jeff Meer, « The Vintage Years », Psychology Today, mai 1987, page 83). Le Dr Richard Restak, auteur de deux séries télévisées sur le cerveau et l'esprit ayant remporté un grand succès, reconnaît que « le stress réussit à certaines personnes » (Restak, Brain, page 168).

[775] L'ostéoporose peut même être causée par le manque d'exercice des tissus osseux lors d'un vol prolongé dans l'espace. Ce syndrome est appelé ostéoporose par inactivité (Peter L. Petrakis, « Osteoporosis », dans *Academic American Encyclopedia 14:457).*

[776] William T. Greenough et Fred R. Volknar, « Pattern of Dentritic Branching in Occipital Cortex of Rats Reared in Complex

Environments », *Experimental Neurology, août 1973, pages 491-504 ; Mark R. Rosenzweig, « Environmental Complexity, Cerebral Change, and Behavior », American Psychologist 21 (1966):331-42 ; Mark R. Rosenzweig, Edward L. Bennett et Cleeves Diamond, « Brain Changes in Response to Experience », Scientific American, février 1972, pages 22-29 ; Marion C. Diamond, « Enrichment Response of the Brain », dans Encyclopedia of Neuroscience 1 :396-97 et Grier, Biology of Animal Behavior, pages 568-69. Pour plus d'informations sur la façon dont la privation sensorielle de jeunes singes endommage leurs systèmes visuels, cf. Austin H. Riesen, « Plasticity of Behavior: Psychological Aspects » dans Biological and Biochemical Bases of Behavior, éd. Harry F. Harlow et Clinton N. Woolsey (Madison, Wis. :*

University of Wisconsin Press, 1965), pages 425- 50.

[777] M. C. Diamond, « Enrichment Response of the Brain », dans *Encyclopedia of Neuroscience* 1 :396-97 ; Altman, *Organic Foundations of Animal Behavior, pages 372-73 et 376-77 et Restak, Mind, pages 76-77.*

[778] Harvey D. Goldstein, *Ceremony of Innocence* série de conférences (Broadcast and Media Services, University of Southern California). 1986. La tradition chrétienne ancienne identifie l'auteur de l'Ecclésiaste comme étant le Roi Salomon. Selon Robin Lane Fox, les savants modernes ne sont pas d'accord, et attribuent cette œuvre à un auteur juif inconnu du troisième siècle avant J.C. (R. L. Fox, *Pagans and Christians, page*

322).

[779] G. K. Chesterton, *What I Saw in America* (1922 ; New York : Da Capo Press, 1968), page 105.

[780] Reischauer, *Japanese, pages 154-55.*

[781] Peter Tasker, *The Japanese: A Major Exploration of Modern Japan* (New York : E. P. Dutton & Co., Truman Talley Books, 1988), pages 88-92 et Shotaro Ishinomori, *Japan, Inc.: An Introduction to Japanese Economics, trad. Betsey Scheiner (Berkeley : University of California Press, 1988), pages 284-86. Pour un aperçu de la philosophie qui réside derrière ce zèle, cf. Michio Morishima, Why Has Japan 'Succeeded'? Western Technology and the Japanese Ethos (New York : Cambridge University Press, 1982), page 117.*

[782] L. A. Sagan, « Family Ties », page 22.

[783] McFarland, *Oxford Companion to Animal Behavior, pages 479-80 et J. Altman, Organic Foundations of Animal Behavior, page 425.*

[784] Mihaly Csikszentmihalyi, « Memes Vs. Genes: Notes from the Culture Wars », dans Brockman, Reality Club, page 117. Pour en savoir plus sur la fraction de seconde de lumière qu'un oeil peut discerner comme une légère lueur, cf. J. A. Deutch et D. Deutch, *Physiological Psychology, page 350.*

[785] Quelques rares athlètes peuvent réellement glaner un message dans un centième de seconde de la trajectoire d'une balle. Le joueur de base-ball Ted Williams, à

l'âge de cinquante ans, démontra qu'il pouvait enregistrer exactement où étaient les coutures d'une balle lorsqu'elle frappait sa batte à cent trente kilomètres heure. Williams enduisit sa batte de résine de pin et désigna la partie de la balle qu'il allait frapper. Exemple : « un demi-centimètre au-dessus de la couture. » Lorsque la balle fut examinée pour voir où la résine avait laissé sa marque, Williams avait cinq tentatives réussies sur sept (Arthur Seiderman et Steven Schneider, *The Athletic Eye* (New York : Hearst Books, 1983), pages 17-18 et 91).

[786] « Dans les cafés, l'on pouvait emprunter de l'argent, en prêter, en investir ou en dépenser. » Un propriétaire de café se mit à vendre des assurances à sa clientèle de

marchands capitalistes. À la longue, les assurances s'avérèrent plus lucratives que la vente de tasses de café de Java. Le propriétaire du café était Edward Lloyd, celui de la Lloyd's de Londres (Burke, *Connections, pages 193-94. Cf. Fernand Braudel,* The Structures of Everyday Life: Civilization & Capitalism, 15th-18th Century, trad. Sian Reynolds [New York : Harper & Row, Perennial Library, 1981], 1:254-60 et Mitchell Stephens, *A History of the News: From the Drum to the Satellite* [New York : Viking, 1988], pages 41-43).

[787] Eberhard, *History of China, pages 169 et 196 ; Anderson, Food Of China, pages 55-56 et Curtin, Cross-Cultural Trade, pages 104-5.*

[788] Robert Christopher, *The Japanese Mind (New York : Fawcett Columbine, 1983), page 163.*

[789] Frederick Jackson Turner présenta sa thèse, « The Significance of the Frontier in American History », pour la première fois en 1893. Le concept ne fut publié sous forme de livre que trente ans plus tard lors de la parution de *The Frontier in American History (New York : Henry Holt, 1920). Pour une variante moderne de l'hypothèse de la frontière, cf. Boorstin, Hidden History, ix-xxv.*

[790] Pour la Guerre de Cent Ans, cf. Tuchman, *Distant Mirror, pages 48-594 et G.M. Trevelyan, A Shortened History of England (1942 ; Harmondsworth, Middlesex : Penguin Books, 1959), pages 181-88. Pour la*

perte de Calais en 1558, cf. James A. Williamson, The Evolution of England: A Commentary on the Facts (Oxford : Oxford University Press, 1944), page 179 et New Encyclopaedia Britannica 2:731.

[791] A. L. Rowse, *The Expansion of Elizabethan England (Newport Beach, Calif. : Books on Tape).L'historien de la Cambridge University, Eric Walker, est du même avis que Rowse (Eric A. Walker, The British Empire: Its Structure and Spirit, 1497-1953 [Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1956], page 2). Pour les campagnes futiles menées contre les Français et en raison desquelles le roi anglais ruina presque son gouvernement, cf. J.J. Scarisbrick, Henry VIII (Berkeley, Calif. : University of California Press, 1962), pages 410-12 ; Kenneth O.*

Morgan, éd., The Oxford Illustrated History of Britain (New York : Oxford University Press, 1984), page 256 et New Encyclopaedia Britannica 5:840-41.

[792] K. Thomas, *Man and the Natural World, pages 116-17.*

[793] Lorsqu'on réalisait l'un de leurs voeux, les héros de ces contes choisissaient des produits tels que : « un petit pain, une saucisse et autant de vin qu'il peut en boire », « du pain blanc et du poulet » ou « du vin et un bol de pommes de terre au lait » (Robert Darnton, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History [New York : Vintage Books, 1985], pages 22 et 24-34).*

[794] Boorstin, *Discoverers, pages 236-44.*

[795] Le 12 mars 1519, Cortés entra dans Tabasco et vainquit une armée infiniment plus nombreuse que sa petite force armée (Hammond Innes, *The Conquistadores [New York : Alfred A. Knopf, 1969], pages 42-52).*

[796] Trevelyan, *Shortened History of England, page 206.*

[797] Cf. Steven Levy, *Artificial Life: A Report from the Frontier Where Computers Meet Biology (New York : Vintage Books, 1993).*

[798] Pour en savoir plus sur la faisabilité des colonies spatiales, cf. Gerard K. O'Neill, *2081: A Hopeful View of the Human Future (New York : Simon and Schuster, Touchstone Book, 1981), pages 61-75. Lorsqu'il écrivit ce*

livre, O'Neill était président du Space Studies Institute.

[799] Dr Paul G. Hattersley, « Blood », dans *Academic >Encyclopedia >Americana* 3:335.

[800] Quoted in Canetti, *Crowds and Power, pages 230-31.*

[801] César se targuait de vouloir « punir » le « crime haineux [des Eburons] par un anéantissement total » (César, *Conquest of the Gaul, page 149). Lorsque ses troupes envahirent la principale ville gauloise, Avaricum, une ville dont César lui-même disait qu'elle était « presque la plus belle de Gaule », ses troupes tuèrent près de quarante mille habitants, dont toutes les femmes, tous les enfants et tous les vieillards (César, Conquest of Gaul, page 169).*

[802] Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire* (Modern Library), 1:25-26.

[803] Burke, *Connections, page 84*

[804] Burke, *Connections, page 82.*

[805] David Layzer, « Growth of Order in the Universe », dans Weber, Depew et J.D. Smith, *Entropy, Information and Evolution, pages 23-24.*

[806] *New Encyclopaedia Britannica 11:702.*

[807] Daniel R. Brooks, D. David Cumming et Paul LeBlond, « Dollo's Law and the Second Law of Thermodynamics: Analogy or Extension? » dans Weber, Depew et J. D. Smith, *Entropy, Information and Evolution, pages 190-91 et Layzer, « Growth of Order in*

the Universe », page 28.

[808] Ornstein et Sobel, *Healing Brain, page 159.*

[809] Hull, *Science as a Process.*

[810] Bruce Russett, « Peace among Democracies », *Scientific American, novembre 1993, page 120.*

[811] Jesse H. Ausubel, « 2020 Vision », *The Sciences, novembre/décembre 1993, pages 16-18. Pour plus d'informations sur la rareté des guerres entre démocraties, cf. Carol R. Ember, Bruce Russett et Melvin Ember, « Political Participation and Peace: Cross-Cultural Codes », Cross-Cultural Research, février/mai 1993, pages 97-145.*

[812] Canetti, *Crowds and Power, pages 99-103.*